

**UNIVERSITÉ DE FRANCHE-COMTÉ**  
**ÉCOLE DOCTORALE «LANGAGES, ESPACES, TEMPS,  
SOCIÉTÉS»**

Thèse en vue de l'obtention du titre de docteur en  
**LANGUES, LITTÉRATURES ET CIVILISATION EN LANGUE  
EUROPÉENNES**

**REPRÉSENTATIONS ET FONCTIONS DE L'EXIL  
ESPAGNOL EN FRANCE ET DE L'ÉMIGRATION  
ÉCONOMIQUE VERS L'ALLEMAGNE AU XXE  
SIÈCLE DANS LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE DU  
XXIE SIÈCLE**

Présentée et soutenue publiquement par

**Karine PAYRE**

Le 26 novembre 2010

Sous la direction de M. le Professeur Pierre THIOLLIÈRE

Membres du jury :

Viviane ALARY, Professeur à l'université de Clermont-Ferrand  
Gérard BREY, Professeur à l'université de Franche-Comté  
Elisabeth DELRUE, Professeur à l'université de Picardie, Rapporteur  
Catherine ORSINI-SAILLET, Professeur à l'université de Bourgogne, Rapporteur



## SOMMAIRE

INTRODUCTION	p.6
PREMIÈRE PARTIE HISTOIRE ET LITTÉRATURE	
CHAPITRE I Rappel historique	p.54
CHAPITRE II Littérature	p.55
CHAPITRE III Histoire	p.69
DEUXIÈME PARTIE EXIL ET ÉMIGRATION DANS LES ROMANS DU XXIE SIÈCLE	
CHAPITRE I Analyse des romans <i>El corazón helado</i> , <i>Una cita en Arlés</i> , <i>El regreso de Michel</i> , <i>La Gioconda llora de madrugada</i>	p.151
CHAPITRE II Etude comparative des romans et de la littérature antérieure	p.197
CHAPITRE III Analyse des romans <i>Días de menta y canela</i> , <i>Entre dos aguas</i>	p.198
CHAPITRE IV Etude comparative des romans et de la littérature antérieure	p.264
CONCLUSION	p.318
	p.347
	p.367

## **AVANT-PROPOS**

Dans ce présent travail, nous n'avons pas traduit les citations des romans en français pour la commodité du lecteur et éviter ainsi une profusion de notes inutiles. Toutes les citations qui figurent dans le corps du texte apparaissent dans leur version originale.

## **REMERCIEMENTS**

Tous mes remerciements à M. Pierre Thiollière et à M. Gérard Brey qui m'ont apporté une aide précieuse dans l'élaboration de ce travail.

## INTRODUCTION

Depuis les années 2000, le roman sur l'histoire de la Guerre Civile et de l'exil connaît un nouvel essor avec le succès en librairie de *Soldados de Salamina* de Javier Cercas publié en 2001<sup>1</sup>. Le roman conte l'histoire du narrateur, Javier Cercas, homonyme de l'auteur, qui écrit le périple de l'un des fondateurs de la Phalange Sánchez Mazas, sauvé d'une exécution pendant la Guerre Civile, grâce à un soldat du camp adverse qui, le voyant caché dans un bois, lui laisse la vie sauve en ne dénonçant pas sa présence à ses compagnons de lutte. Puis, le narrateur, s'apercevant qu'il manque un élément crucial à son livre (l'identification du Républicain qui a laissé en vie le Phalangiste) part à la recherche de ce dernier qui vit, depuis l'exil consécutif à la Guerre Civile, à Fontaine-Lès-Dijon en France. Ce roman a obtenu les prix Salambó l'année de sa parution, le prix Crisol en 2002 ou encore *Grinzane Cavour Narrativa* en 2003<sup>2</sup>. Ce fut un succès aussi bien national qu'international. Il atteint plus de 500 000 exemplaires vendus en avril 2005<sup>3</sup>.

Vu le succès phénoménal du roman de Cercas, on peut logiquement déduire que la trame narrative s'inscrivait dans « l'horizon d'attente » des lecteurs<sup>4</sup>. Cette préoccupation pour l'histoire de la Guerre Civile et ses conséquences n'était cependant pas un phénomène nouveau en Espagne. Depuis bien des années, beaucoup d'auteurs espagnols ont représenté les événements de la guerre et ses répercussions sur la société dans leurs romans de manière plus ou moins directe en fonction des époques.

### 1. Les romans sur les conséquences de la Guerre Civile pendant Franco et après Franco

Si l'on met à part les romans exaltant les valeurs du régime franquiste ou ceux écrits par des auteurs en exil, en Espagne, pendant l'après guerre, on ne peut

---

<sup>1</sup> CERCAS Javier, *Soldados de Salamina*, Barcelona, Tusquets, 2001.

<sup>2</sup> PEREA Juan Miguel, « *Soldados de Salamina* de David Trueba », *Donostilandia*, San Sebastián, 2003, [www.donostilandia.com](http://www.donostilandia.com), p.1.

<sup>3</sup> « Javier Cercas gana el prestigioso Premio Grinzane Cavour en Italia », *El País*, Barcelona, 25/01/2003, [www.elpais.com](http://www.elpais.com), p.1. et SERNA Justo, « Javier Cercas, un heroísmo posible », *ojosdepapel.com*, 4/04/2005, [www.ojosdepapel.com](http://www.ojosdepapel.com), p.1.

<sup>4</sup> JAUSS Hans Robert, *Esthétique de la réception*, cité par MIRAUX Jean Philippe, *Le personnage de roman, genèse, continuité, rupture*, Paris, Nathan, 1997, p.7.

oublier les écrivains qui ont pointé du doigt de manière indirecte les conséquences relatives à la Guerre Civile comme la misère mise en évidence par Camilo José Cela dans *La familia de Pascual Duarte* en 1942. D'autres ont mis en avant dans leur narration la thématique de la recherche de soi dans cette période d'après guerre, de l'angoisse quotidienne, comme *Nada* de Carmen Laforet, publié en 1945, *La sombra del ciprés es alargada* de Miguel Delibes publié en 1948, ou *La cabeza del cordero* de Francisco Ayala (1949).

A partir des années 50, on observe une continuité de ce genre de roman qui dénonce la pauvreté et l'injustice dans la société dominée par le franquisme -*El camino* de Miguel Delibes (1950), *La colmena* de Camilo José Cela (1951), *El Jarama* de Rafael Sánchez Ferlosio (1955). Pour la recherche, les romans que l'on peut qualifier véritablement de sociaux, apparaissent en 1954 avec *Dos días de septiembre* de Caballero Bonald ou avec *Entre visillos* de Carmen Martín Gaité qui présente dans sa narration la vie sous le franquisme en se plaçant du côté de la bourgeoisie<sup>5</sup>.

A partir des années 60, une évolution se fait sentir. Au roman *Un millón de muertos* de José María Gironella (1961), intellectuel partisan du régime franquiste, Luís Martín Santos oppose en 1962, *Tiempo de silencio* qui apparaît plus critique sur les conséquences occasionnées par la Guerre Civile et la mise en place du régime du général Franco. A partir de 1966, la censure se fait moins sévère avec en particulier le vote d'une nouvelle Loi de la Presse. Ces années-là sont également marquées par les répercussions en Espagne du « nouveau roman » français, de la découverte d'auteurs latino-américains issus du « boom » ou des écrivains espagnols vivant en exil à l'étranger<sup>6</sup>. Pour Maryse Bertrand de Muñoz, l'évocation de la Guerre Civile dans les romans pendant ces années-là est due au fait que

tandis que les jeunes romanciers d'aujourd'hui étaient des enfants pendant la Guerre Civile, avec leurs yeux d'enfants, ils virent des choses atroces et impossibles. Ils les oublièrent. Mais alors qu'ils grandissaient, il arriva un moment où ils s'en souvinrent [...] Non pas pour oublier ces choses –ceci aurait été impossible- mais pour s'en libérer, ils se mirent à écrire des romans<sup>7</sup>.

---

<sup>5</sup> GONZÁLEZ SERNA SÁNCHEZ José María (coord.), « La novela posterior a 1939 » in *Literatura española del siglo XX*, Auladeletras, www.auladeletras.net, p.4.

<sup>6</sup> *Ibidem*.

<sup>7</sup> BERTRAND DE MUÑOZ Maryse, *Las novelas recientes de la Guerra Civil española*, Universidad de Montréal, www.cervantes.es., p.6.

On peut alors citer entre les années 60 et le début des années 70 des romans comme *Señas de identidad* de Juan Goytisolo, publié en 1966, qui propose une critique sociale, *Volverás a Región* de Juan Benet, ou encore *Si te dicen que caí* de Juan Marsé (1973). On peut par ailleurs aussi mentionner des auteurs qui ont vécu adultes la Guerre Civile à l'exemple de *Las últimas banderas* de Ángel María de Lera (1967) dont la narration se place du point de vue du camp des vaincus.

A partir de 1975, date de la mort de Franco, les titres sont de plus en plus évocateurs à l'exemple de *Fusilados en las tapias del cementerio*, de Santos Alcocer (1975), de Santiago Blanco avec *El inmenso placer de matar a un gendarme* ou encore *La hija de Dios et la Niña Guerrillera* de José Bergamín publiés en Espagne en 1978 (initialement parus à Mexico en 1945). Des auteurs comme Julio Llamazares avec *La lluvia amarilla* (1979) exaltent les valeurs qui disparaissent en prenant comme sujet l'histoire d'un homme qui reste seul dans un hameau peu à peu complètement abandonné par ses habitants, conséquence de la misère et du manque de travail. Différents genres de romans en relation avec la Guerre Civile et ses conséquences voient le jour. L'auteur que nous venons de mentionner signe par exemple un roman à caractère historique avec l'histoire de guérilleros dans le maquis espagnol, *Luna de lobos*, publié en 1985. Quant à Josefina Aldecoa, elle publie un récit plus « classique » *Historia de una maestra* (1990) et Alfons Cervera comme Julio Llamazares aborde le problème de la guérilla antifranquiste avec *Maquis*, publié en 1995. Dans le domaine du cinéma, on peut citer *Tu nombre envenena mis sueños* de Pilar Miró (1996), un thriller sur fond de Guerre Civile ou encore *La niña de tus ojos* de Fernando Trueba (1998), l'histoire d'une fille de Républicain confronté aux idéologies nazies lors du tournage d'un film en Allemagne.

## **2. Une évolution similaire de l'historiographie sur la Guerre Civile et l'exil**

Dans le domaine de l'historiographie, on peut constater une évolution similaire au roman. En ce qui concerne l'historiographie sur l'histoire de la Guerre Civile et ses conséquences comme l'exil républicain par exemple, elle connaît un essor après la mort de Franco; on citera *El exilio español de 39*, de J.L. Abellán (1976) ; *Políticas de los exiliados españoles 1944-1950*, de José Borrás (1976) ; *La emigración de la Guerra Civil española (1936-1939)*, de J. Rubio (1977). Dans les années 80, les parutions d'ouvrages historiques sur la Guerre Civile et

ses conséquences continuent avec des recherches plus ciblées ; nous pouvons inclure par exemple *De la resistencia y la deportación : 50 testimonios de mujeres españolas* de N. Catalá, (1984). A la fin des années 80, ce sont de jeunes chercheurs qui reprennent les recherches sur la Guerre Civile, ses causes et ses conséquences, facilitées avec l'ouverture des archives jusque là inaccessibles. Pour Freddy Gómez, c'est surtout le film apparu sur les écrans en Espagne en 1995 *Land and Freedom*, « qui marqua une date importante dans le retour du refoulé »<sup>8</sup>. En 1996, ce sont des colloques et des manifestations qui voient le jour

un bref instant [...] modestement relayés par une presse très majoritairement acquise à l'idée qu'il était grand temps, désormais de tourner la page. C'était en fait, ne rien saisir à ce qui était en train de se passer dans les profondeurs d'un pays en proie à une soudaine irruption mémorielle<sup>9</sup>.

Depuis les années 90, la question de la mémoire en Espagne occupe une place importante et en particulier celle relative à la Guerre Civile.

A partir des années 90 en effet, une vague mémorielle semble emporter l'Espagne vers une relecture de son passé, un mouvement qui ne touche pas seulement la sphère des spécialistes ou des médias mais implique aussi les protagonistes et les témoins des événements dramatiques. Parallèlement, la production éditoriale et artistique de la dernière décennie –d'Antonio Muñoz Molina à Dulce Chacón en passant par Montxo Armendariz- atteste d'une mémoire enfouie aux multiples facettes<sup>10</sup>.

Pour Julio Aróstegui, c'est le livre pionnier de Paloma Aguilar qui a éveillé les consciences sur la problématique de l'oubli de la Guerre Civile et ses conséquences (*Memoria y olvido de la Guerra Civil española*, Madrid, Alianza, 1996).

On peut aussi citer dans le domaine des ouvrages historiques *Emigración y exilio*, de J. Cuesta et B. Bermejo (1996) ou encore *Historias orales de la Guerra Civil*, de Alfonso Bullón de Mendoza et Alvaro de Diego (2000) ou enfin, *Memoria de la Guerra y del franquismo*, Santos Julia, (2006). Pour Freddy Gómez, c'est ce dernier historien qui amorça ce renouvellement en faisant une

---

<sup>8</sup> GOMEZ Freddy, « Guerre Civile : les soubresauts d'un histoire sans fin. De la transition démocratique à l'explosion mémorielle », *A Contretemps*, n°25, 31/10/2007, [www.acontretemps.org](http://www.acontretemps.org), p.2.

<sup>9</sup> *Ibidem*.

<sup>10</sup> ROZENBERG Danielle, « Mémoire et reconnaissance en Espagne 1936-2004 : le passé conflictuel revisité », *CNRS Théma*, Paris, <http://www2cnrs.fr/presse/thema/224.htm>., p.33.

analyse de la Guerre Civile et aussi des événements qui la précédèrent comme la Seconde République et ses conséquences, la dictature franquiste<sup>11</sup>.

En Espagne, dans le domaine de la recherche littéraire, des chercheurs se sont penchés tôt sur la littérature de la Guerre Civile et de l'exil. Dans les années 60, des critiques abordent déjà le roman espagnol relatif à la Guerre Civile. Apparaissent alors *Narrativa española fuera de España* de José Ramón Marra López (1963) ou encore *La novela española de la Guerra Civil 1936-1939* (1967) de José Luis Ponce de León. En 1977, José Luís Abellán publie dans son tome IV une étude sur la culture et la littérature de l'exil espagnol de 1939 (*El exilio español de 1939 IV. Cultura y literatura*). Dans les années 90, les études sur les œuvres produites par les exilés se poursuivent avec par exemple *El sol de los desterrados : literatura y exilio* de Claudio Guillén (1995) ; « Les enfants de la débâcle : visions de guerre et traumatisme » de Ebtehal Younes souligne les représentations majeures de l'enfance dans la guerre à travers quelques œuvres littéraires. Le chercheur en donne cette vision :

D'entrée les enfants de la guerre sont des enfants abusés, psychologiquement vidés. L'expérience est accablante, écrasante, terrifiante, la guerre réunit toutes les caractéristiques d'un événement traumatisant. Elle constitue un stress à la fois physique et psychologique, puisqu'elle met en danger l'intégrité physique et psychique ; l'écriture constitue ainsi « un défoulement thérapeutique » pour ceux qui ont vécu, enfant, la guerre et l'exode »<sup>12</sup>.

Ce chercheur a aussi étudié l'expérience de la guerre et de l'exode à travers trois auteurs : Jorge Semprún, Michel del Castillo et Miguel Salabert, et affirme que « les visions de la guerre chez les trois romanciers tournent autour de deux mots-clés, les deux armes constamment utilisées contre la population civile : terreur et famine »<sup>13</sup>. Ensuite, c'est l'exil qui constitue l'une des expériences « les plus traumatisantes qui puisse arriver à un enfant, le plongeant dans les affres de la fuite »<sup>14</sup> :

Pour survivre, l'enfant est obligé de trouver des échappatoires et des subterfuges et de développer des mécanismes de défense pour faire face à

---

<sup>11</sup>*Ibidem*.

<sup>12</sup> YOUNES Ebtehal, « Les enfants de la débâcle : visions de guerre et traumatismes », Centre d'Histoire de l'Europe du XXe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole. Vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 207, 208 et 209.

<sup>13</sup>*Ibidem*, p. 209.

<sup>14</sup>*Ibidem* p.215.

la situation traumatisante. [...] soit il réagit par les sentiments de révolte, de haine, de rage, de violence et de désir de vengeance. Soit, il tente de maîtriser ses émotions moins associées à l'événement traumatisant, en l'évitant ou en le minimisant, par un auto-contrôle des sentiments ou une auto-culpabilisation, ou encore par la recherche d'échappatoires à la situation et par la création de subterfuges. Dans le cas de l'enfant Del Castillo, déchiré entre l'image euphorique de la France et l'accueil des Français, l'échappatoire est l'existence de deux France : 'bien sûr, Tanguy se disait que le premier camp de concentration qu'il avait connu était un camp français : que les gendarmes qui l'avaient livré aux Allemands étaient des Français, que son père était français. Mais il se disait que c'était alors la guerre, et que maintenant il allait sûrement retrouver la vraie France : [...] celle de la Révolution'<sup>15</sup>.

Des études mises en œuvres dans le cadre d'associations sont dignes d'être mentionnées comme *Literatura y cultura del exilio español de 39 en Francia*, études de l'association AEMIC (1998) ou encore plus récents les actes du Congrès *60 años después : Cultura, historia y literatura del exilio republicano español de 39* (2002). Une étude intitulée « Deambulacion espacial y memoria en la escritura autobiografica de Jorge Semprun » de María Angélica Semilla Durán s'est penchée sur la littérature de l'exil<sup>16</sup>. La littérature de Max Aub a particulièrement intéressé les chercheurs avec l'exemple de *La gallina ciega* qui est présentée ainsi :

On y parle d'un combattant parmi d'autres, d'un civil, d'un exilé parmi beaucoup de ceux qui trouvèrent refuge outre-Atlantique, dans le pays le plus proche idéologiquement de la République espagnole, le Mexique qui avait, sous la présidence de Lázaro Cárdenas (1934-1940) soutenu le gouvernement légitime de la République contre ses agresseurs, et qui, après sa défaite, lui était demeuré fidèle. On y parle d'un exilé qui, à l'issue d'un bref séjour effectué en 1969 dans l'Espagne en développement du franquisme tardif et de la montée de l'opposition, donne dans un livre (publié à Mexico en 1971 et réédité à Barcelone en 1995) la parole aux vaincus, à ceux qui sont restés « exilés de l'intérieur », ainsi qu'à leurs enfants qui n'ont pas connu, vécu la guerre. La vision de ces Espagnols-là est en quelque sorte le contrepoint de celle que les exilés et les réfugiés donnent souvent d'eux-mêmes. [...] *La Gallina ciega (Colin-maillard)*, ouvrage qui, sous forme d'un journal tenu au jour le jour de deux mois et demi passés en Espagne, constituent le témoignage passionné et passionnant de l'exilé qui trente ans après l'avoir quitté retrouve sa patrie d'adoption et se rend à l'évidence que l'Espagne n'est plus ce qu'elle était

---

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 218.

<sup>16</sup> SEMILLA DURAN María Angélica, « Deambulacion espacial y memoria en la escritura autobiografica de Jorge Semprun », Colloque du GRIAS, *Le moi et l'espace : autobiographie et autofiction dans les littératures d'Espagne et d'Amérique Latine*, Université de Saint-Etienne, 2003, p. 197.

ainsi qu'il le dit à la fin de son livre : « Je revins et m'en retourne. Je n'ai eu à aucun moment la sensation de faire partie de ce nouveau pays qui a pris la place de celui qui fut ici autrefois... » (« Regresé y me voy. En ningún momento tuve la sensación de formar parte de este nuevo país que ha usurpado su lugar al que estuvo aquí antes »...) <sup>17</sup>.

Ceci ne représente que quelques cas parmi l'abondante historiographie de la Guerre Civile et ses conséquences : l'exil, sujet de nos travaux de recherches. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à une autre conséquence de la dictature franquiste : l'émigration économique des années 60 et 70 (nous justifierons ce choix un peu plus loin).

### 3. Les romans sur l'émigration

Le problème de l'oubli des vaincus et des exilés est un thème cher à Javier Cercas dans son roman *Soldados de Salamina* avec la figure du Républicain Miralles qui passe ses vieux jours dans une maison de retraite de Fontaine-lès-Dijon dans la solitude et l'anonymat total. C'est aussi le cas pour les fictions de notre corpus mettant en scène l'exil et l'émigration étant donnée la place que les auteurs accordent au thème de l'oubli dans les romans, comme nous le verrons dans la présentation.

La littérature concernant l'émigration espagnole a subi plus ou moins la même évolution que celle de la Guerre Civile et de l'exil. A la fin des années 50, paraît *Diario de un emigrante* de Miguel Delibes (1958) dans lequel le narrateur raconte ses impressions au sujet de son immigration au Chili. En 1965, est publié le roman *La maleta al hombro* de Ángel María Lera dont la narration est basée sur l'émigration espagnole en direction de l'Europe. Suit au cours de la même décennie *La piel quemada* de José María Forn (1967) qui met en scène le problème de l'émigration en direction de la Catalogne. On peut ensuite citer *Vida de un emigrante español : el testimonio auténtico de un obrero que emigró a América Latina* de Victor Canicio paru en Espagne en 1979 ou enfin la fiction *Café Hugo* de García Ortega, publiée en 1999 et mettant en scène les illusions du

---

<sup>17</sup> MAURICE Jacques, « Enfants de la Guerre Civile et exilés de l'intérieur de *La gallina ciega* de Max Aub », Centre d'Histoire de l'Europe du XX, *Enfants de la Guerre Civile, op.cit.*, p. 195 et 198 ; AUB Max, *La gallina ciega*, Barcelona, Alba, 1995, p. 596, cité par *Ibidem*.

protagoniste qui attend avec anxiété l'arrivée de son frère, un chanteur de retour d'Amérique.

Parmi les œuvres cinématographiques, tout au long du XXe sont apparues des réflexions sur les différentes périodes migratoires de l'Espagne et sur les différences sociales existantes en Espagne. En 1926, avec *Carmiña, flor de Galicia*, Rino Lupo nous conte l'histoire d'une jeune paysanne qui, délaissée par son amant, un jeune comte, doit quitter sa terre natale. Pour la période de la dictature franquiste, nous pouvons citer le film de Pedro Lazaga *Vente a Alemania Pepe*, sorti en 1971, qui traite le thème de l'émigration économique en direction de l'Allemagne. Dans les années 80 sort *Gallego* de Manuel Octavio Gómez (1988) qui conte l'histoire d'un jeune homme qui délaisse son village de Galice pour se rendre à Cuba dans les années 20. Avec *Las cosas del querer 2*, Jaime Chavárri met en scène en 1994 des protagonistes qui émigrent en direction de l'Argentine à la recherche du succès après la Guerre Civile. Gerardo Herrero lui, revient sur l'émigration économique des années 60 avec son film *Frontera sur* paru en 1998.

#### **4. La recherche historique concernant l'émigration**

En relation avec les migrations économiques des années 60-70, mentionnons l'étude de Eusebio García Manrique, *La emigración española a Bélgica en los últimos años*, publiée en 1964 et mettant en avant les flux migratoires espagnols en direction de la Belgique qui ont couvert la période comprise entre 1900 et 1964, *La emigración española a Europa* de Francisco Sánchez López (1969), *La emigración andaluza. Análisis y testimonios* de F. Lara Sánchez, publié en 1977, ou encore celle de F. Parra, *La emigración española a Francia (1962-1972)*, publié en 1981.

Les années 90 voient également se développer les travaux de recherches sur l'émigration avec des actes de colloques comme un des plus célèbres concernant la période qui nous intéresse : *La emigración española a Europa en el siglo XX* (1999) de Juan Bautista Vilar.

A l'étranger également, comme en France se sont développées des études comme celle de Jean-Sylvain Pradeau, *L'émigration espagnole vers la France*, publiée en 1961 ou encore celle réalisée par le Centre Universitaire de Paris Vincennes, *L'émigration espagnole en France*, parue en 1972. Citons également

l'exemple du colloque intitulé *Immigration comparée des Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe* (2007). José Babiano Mora dans son intervention « Maçons espagnols et syndicats français » a démontré la forte présence des immigrants espagnols en France dans le secteur de la construction à partir de 1952, date à laquelle le Gouvernement de Paris demanda des travailleurs à Madrid pour pallier le manque de main d'œuvre dans ce secteur. Il a insisté sur le fait qu'à Toulouse par exemple, ou encore à Montpellier, il y eut dans les années 70 une présence importante d'Espagnols dans les syndicats locaux relatifs au secteur de la construction<sup>18</sup>. L'intervention de Natacha Lillo « Italiennes et Espagnoles en France dans l'entre-deux-guerres, points communs et différences » a fait l'ébauche du développement du stéréotype « mère au foyer » de la migrante espagnole et italienne en région parisienne essentiellement. Enfin, l'intervention de Bruno Tur, intitulée « Immigrées espagnoles et représentations (France-Espagne, années 1960-1990) »<sup>19</sup> a démontré que Paris alimentait l'imaginaire de ces migrantes avec la notion d'aventure qui en découlait. En Espagne, des rumeurs circulaient et créaient l'image des Espagnoles à Paris tombant fréquemment enceintes et qui étaient même assimilées à des prostituées (à Valence par exemple). En France, jusque dans les années 1980, elles étaient exclusivement associées au métier de bonne. Les expressions stéréotypées des Français à leur égard qui ont persisté jusqu'en 1990 étaient « susceptibles et très fières », « sachant rire et profiter de la vie », « pas paresseuses » et « possédant un caractère pieux et comique à souhait »<sup>20</sup>.

Enfin, le colloque du 26 mars 2007 intitulé « Espagne : Histoire et représentations des migrations XX-XXIe siècles » tenu à l'université Paris X-Nanterre dans le cadre de l'exposition « Mémoire graphique de l'émigration espagnole » a mis en évidence les diverses raisons des départs des Espagnols en direction de l'Argentine et de la France entre 1945 et 1955 en se basant sur les sources orales établies au cours d'enquêtes<sup>21</sup>.

---

<sup>18</sup> BABIANO MORA José, « Maçons espagnols et syndicats français », *Immigration comparée des Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle*, colloque dirigé par LILLO Natacha, Paris, Université de Paris XIII, 16/02/2007.

<sup>19</sup> TUR Bruno, « Immigrées espagnoles et représentations (France-Espagne, années 1960-1990) », *Ibidem*.

<sup>20</sup> *Ibidem*.

<sup>21</sup> FERNÁNDEZ María José, « Histoire de la mémoire de l'émigration espagnole vers l'Argentine à l'époque de Perón entre 1945 et 1955 et vers la France », *Espagne : histoire et représentations des migrations XX – XXIe siècles*, colloque présenté à l'université Paris X Nanterre, 26/03/2007.

## 5. La recherche littéraire sur l'émigration économique

En relation avec les recherches en littérature sur l'émigration espagnole, nous allons aborder plus particulièrement *La inmigración en la literatura española contemporánea*, ouvrage collectif dirigé par Irene Andrés Suárez, Marco Kunz et Inés d'Ors et *Migración y literatura en el mundo hispánico*, également dirigé par Inés d'Ors<sup>22</sup>. En effet, le premier aborde la littérature produite à propos de l'émigration économique des années 60. Inés d'Ors revient sur le lexique de ces romans publiés pour la plupart à partir de la fin des années 60 et dans les années 70 et le compare avec celui qui est utilisé aujourd'hui dans les romans qui traitent de l'immigration en Espagne<sup>23</sup>. Les études principales sont axées sur la littérature produite au XXIe sur l'immigration en Espagne. Les études faites à propos des œuvres de Julio Llamazares sont prétextes à l'analyse du phénomène migratoire que l'Espagne connaît à travers *Escenas de cine mudo* et *El techo del mundo*<sup>24</sup>. Le deuxième ouvrage apporte également des études complémentaires sur la littérature produite à propos de l'émigration économique des années 60, dans les années 60 et 70. Ces recherches seront d'une utilité particulière pour notre sujet étant donné les points de comparaisons qu'elles permettent. En effet, à l'heure où des écrivains reviennent sur le thème de l'exil et de l'émigration espagnole, se produit en Espagne, depuis les années 80 le phénomène inverse. En 2005, on comptabilisait 3,7 millions d'immigrants en provenance surtout du Maroc, d'Equateur et de Roumanie<sup>25</sup>. Selon l'INE (Institut National de Statistiques), 9,93% de la population espagnole est de nationalité étrangère<sup>26</sup>. Les embarcations de fortune (*pateras*) ont causé de nombreux morts avivant la polémique. Si, pour certains, elles ont fait au moins plusieurs dizaines de victimes par an, d'autres parlent de milliers<sup>27</sup>. De 2000 au moins jusqu'à nos jours, les décisions gouvernementales ont soulevé diverses contestations (caractère répressif du Parti Populaire -« opérations de nettoyage », « blinder le détroit de Gibraltar »-

---

<sup>22</sup> ANDRES SUÁREZ Irene, KUNZ Marco et D'ORS Inès, *La inmigración en la literatura contemporánea*, Madrid, Verbum, 2002 et ANDRES SUÁREZ Irene, *Migración y literatura en el mundo hispánico*, Madrid, Verbum, 2004.

<sup>23</sup> D'ORS Inès, « Léxico de la emigración », ANDRES SUÁREZ Irene, KUNZ Marco et D'ORS Inés, *La inmigración...*, *op.cit.*, p.22.

<sup>24</sup> KUNZ Marco, « Inmigración en la obra de Julio Llamazares *El techo del mundo* y *Escenas de cine mudo* », *Ibidem*, p.279.

<sup>25</sup> « L'immigration en Europe : durcissement quasi général », *Le Monde*, 6 juin 2006, cité par *Wikipedia, la enciclopedia libre* « Immigration en Espagne », 2007, [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org), p. 4.

<sup>26</sup> *Ibidem*.

<sup>27</sup> *Wikipedia*, « Déroit de Gibraltar », 2007, [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org), p. 2.

incidents xénophobes en Andalousie, régularisation des sans papiers effectuée par le gouvernement socialiste en 2005)<sup>28</sup>. Si, pour les défenseurs des droits de l'homme, c'est à cause de mesures de « contrôle » trop fortes que l'immigration est à la merci d'une véritable mafia, d'autres, les conservateurs, ont élevé la voix sur le fait que cette immigration a fait baisser les salaires dans les secteurs économiques et relatifs à la construction<sup>29</sup>. Début 2006, « plus de 7 500 immigrants illégaux ont débarqué sur les côtes des Canaries [...] Le journal *La razón* a révélé que sur les quatre premiers mois de 2006, 60 000 Roumains et Bulgares étaient arrivés en Espagne. Il (*La razón*) a rappelé que l'immigration la plus importante venait d'Amérique Latine et d'Europe Centrale<sup>30</sup>.

Comme nous le révèlent les études ci-dessus, l'immigration en Espagne est un thème de préoccupation. C'est pourquoi, lors de l'analyse de notre corpus, nous nous interrogerons sur le lien qu'il peut exister entre ce phénomène et ces ouvrages qui convoquent la mémoire de l'Espagne, de son exil consécutif à la Guerre Civile et de son émigration économique. Les ouvrages collectifs que nous venons de présenter nous seront utiles pour comparaisons du point de vue du lexique utilisé, par exemple. De plus, les œuvres publiées au siècle dernier analysées dans ces deux ouvrages nous offriront une aide précieuse d'un point de vue comparatif pour savoir si il y a continuité à l'heure actuelle dans la façon de traiter un même thème (ici, en particulier l'émigration des années 60).

Notre étude possède un triple but. Tout d'abord, il s'agira d'étudier les permanences et les ruptures concernant les représentations de l'exil et de l'émigration en direction de la France (pour l'exil) et de l'Allemagne (pour l'émigration). Nous avons en effet choisi de privilégier ces deux destinations afin d'établir les représentations précises véhiculées à propos de ces pays d'accueil. De plus, en ce qui concerne l'exil, c'est en direction de la France qu'a eu lieu la plus grosse vague migratoire. Ensuite, rappelons que l'Allemagne est un des pays à avoir connu l'une des conséquences du régime franquiste : l'émigration économique des Espagnols.

Par ailleurs, nous avons observé au cours de la mise en place du corpus, que les romanciers qui reviennent sur ce passé relatent plus volontiers l'exil et

---

<sup>28</sup> « Espagne : nouvelle loi sur l'immigration, une véritable loi d'exception », *Lutte ouvrière*, Paris, 06/2000, [www.lutte-ouvriere-journal.org](http://www.lutte-ouvriere-journal.org), p.1 et *Wikipedia*, « Immigration... », p. 4.

<sup>29</sup> *Ibidem*.

<sup>30</sup> *Wikipedia*, « Immigration... », p.3.

l'émigration postérieure en direction de l'Europe (France et Allemagne en particulier) qu'en direction de l'Amérique Latine comme l'illustre le tableau ci-dessous.

	France	Amérique Latine (Mexique)	Etats-Unis
Exil espagnol	Javier Cercas <i>Soldados de Salamina</i> (2001) Fernando Calana <i>Perpetuum mobile</i> (2006) María Luisa Prada <i>Una cita en Arlés</i> (2007) Almudena Grandes <i>El corazón helado</i> 2007 Iñaki Miró <i>Historia de un miliciano</i> (2007)	Jordi Soler <i>Los rojos de ultramar</i> (2004)	
Migrations sous le franquisme	Europe (France, Allemagne, Angleterre)	Amérique Latine (Uruguay)	Etats-Unis
	Elvira Daudet <i>La Gioconda llora de madrugada</i> (2003) Enrique Vila Matas <i>París no se acaba</i>	Alberto Irigoyen <i>El requete que gritó Gora Euskadi</i> (2006)	Bernardo Atxaga <i>El hijo del acordeonista</i> (2004)

	<i>nunca</i> (2003) Josefina Aldecoa <i>La casa gris</i> (2005) María Blanca Blanquer <i>El regreso  de Michel</i> (2007) Carmen Santos <i>Días de menta y  canela</i> (2007) Rosa Ribas <i>Entre dos aguas</i> (2007)		
--	---	--	--

**Figure 1 :** Tableau des principaux romans par pays d'accueil

Les romans mettant en scène un exil en France tel *Historia de un miliciano* d'Iñaki Miró n'ont pas été étudiés car la trame n'évoque pas l'exil sur une longue durée.

Les autres romans mettant en scène d'autres migrations sont trop divers et variés pour pouvoir établir des comparaisons probantes. En effet, nous pouvons citer le roman d'Elsa Osorio *Cielo de Tango* (2006) sur l'émigration en direction de l'Argentine au XIXe ou encore *Salter School : una aventura americana* (2007) de David Jiménez Torres qui raconte l'histoire d'un étudiant espagnol, immigrant aux Etats-Unis.

Par la suite, nous mesurerons l'impact de *Soldados de Salamina* dans le traitement de la mémoire historique et enfin, nous tenterons d'expliquer pourquoi des romanciers reviennent sur cette période de l'histoire. Précisons aussi que nous avons choisi de nous arrêter à la période 2007 car c'est en décembre de cette année que la loi sur la mémoire historique a été promulguée. Ainsi, nous pourrions observer l'impact du débat chez nos romanciers.

De par les dates de parution des recherches que nous avons mentionnées, la place accordée au roman sur l'exil et l'émigration du XXe en comparaison avec celui sur l'immigration en Espagne dans les romans du XXe et XXIe siècles, des œuvres de parution très récente, n'ont pas été abordées. Depuis le début du XXIe, des romanciers continuent de relater l'exil et l'émigration espagnole en direction de l'Europe en particulier. Certains romans ont été écrits et mis en scène par des Espagnols ayant vécu l'exil et l'émigration ou encore par des romanciers espagnols dont les parents ou grands-parents ne se sont ni exilés ni ont émigré.

Le choix des romans n'est pas fortuit. *El corazón helado* de Almudena Grandes (2007) et *Una cita en Arlés* de María Luisa Prada (2007) sont des romans traitant essentiellement l'exil et qui ont en commun les répercussions du passé sur le présent des personnages. On a affaire à la même construction dans les deux romans traitant de l'émigration économique des années 60-70 en direction de l'Allemagne<sup>31</sup>. Ceci est intéressant pour notre sujet car nous pourrions observer les différents modes de transmission de la mémoire à ce sujet.

Ensuite, nous avons choisi ces romans-là car tous, si l'on excepte *Entre dos aguas* mettent en avant la figure de l'enfant exilé ou émigrant. Nous y consacrerons une attention particulière<sup>32</sup>.

Enfin, il est important de signaler que l'un des buts de ces narrations est de mettre en parallèle les migrations passées et l'immigration que reçoit actuellement l'Espagne.

## 6 Le corpus

### 6.1. Elvira Daudet, *La Gioconda llora de madrugada*, 2003

Dans ce roman, la dénonciation est présente dès l'épigraphe qui mentionne que le roman est dédié « A todas las mujeres maltratadas en nombre del amor, deseando que se liberen del amado-monstruo »<sup>33</sup>. Cependant, d'autres éléments

---

<sup>31</sup> SANTOS Carmen, *Días de menta y canela*, Barcelone, Random House Mondadori, 2007 et RIBAS Rosa, *Entre dos aguas*, Barcelone, Umbriel, 2007.

<sup>32</sup> DAUDET Elvira, *La Gioconda llora de madrugada*, Madrid, Akal, 2006 (1<sup>ère</sup> ed. 2003) et BLANQUER María Blanca, *El regreso de Michel*, Madrid, Castalia, 2007.

<sup>33</sup> DAUDET Elvira, *La Gioconda llora de madrugada*, *op.cit.*, p. 5.

du texte vont intéresser notre sujet. En effet, comme l'indique la quatrième de couverture,

*La Gioconda llora de madrugada* es la historia de amor entre un brillante pianista ruso, rico y refinado, y una refugiada española, hija de un anarquista. Dos mundos diametralmente opuestos, cuyo choque provoca un big bang de los sentidos de magma destructor, que arrasa y aniquila a los protagonistas<sup>34</sup>.

On remarque d'emblée une nette opposition (richesse/pauvreté) qu'il sera intéressant d'analyser par la suite dans les relations entre réfugiés et autres personnages.

La narration se divise en 18 chapitres et est menée à la première personne. C'est l'histoire de Soledad, une jeune espagnole de 15 ans qui est envoyée à Paris par son père. La séparation est très dure pour l'adolescente. Elle va travailler en tant que dame de compagnie dans la capitale française. Le chapitre deux met en scène son arrivée à Paris. Elle est éblouie par ce qu'elle découvre. Elle a la nostalgie de son pays natal puis finit par s'adapter. Elle commence à se passionner pour l'art. Son père lui annonce dans une lettre son arrivée imminente. Un jour, deux compagnons de son père membres de la CNT, viennent annoncer à Soledad, la mort de ce dernier. Elle en veut à la figure paternelle. Le chapitre trois souligne le désespoir de Soledad. Elle se remémore son passé dans sa famille pro-anarchiste. Dans le chapitre quatre, Soledad apprend l'art de peindre. Elle est heureuse de la vie qu'elle mène en France bien qu'elle se sente un peu coupable d'avoir droit à tant de bonheur alors que beaucoup de ses compatriotes souffrent en Espagne. Désormais, Soledad se rend même à des cours d'architecture en tant qu'auditrice. Elle pense qu'elle ne pourra jamais faire une brillante carrière car elle provient d'un autre monde. Elle rencontre le beau-fils du professeur de peinture, Christian. Il lui propose de sortir. Le chapitre six met en scène les deux personnages qui parlent de leurs origines et de leur passé. Dans le chapitre suivant, une relation amoureuse s'installe entre eux deux. Ils vivent une folle passion et finissent par s'éloigner du monde extérieur. Bientôt, Christian se montre jaloux et possessif. Dans le chapitre neuf, Christian vient demander la main de Soledad. Seule la mère du jeune homme est peinée par cette relation étant donné le statut social de la jeune fille. Les débuts de leur mariage se passent normalement et la mère de Christian finit même par accepter la situation.

---

<sup>34</sup> DAUDET Elvira, « Quatrième de couverture », *La Gioconda llora de madrugada*, op.cit.

D'ailleurs, dans le chapitre douze, la belle-mère organise même une exposition de peinture pour Soledad. Christian commence à changer de comportement et finit par la frapper. Soledad quitte alors le domicile conjugal, se rend chez un ami de son père mais très vite, elle rentre pour rejoindre Christian. L'homme et la femme qui avaient embauché Soledad décèdent à peu d'intervalle ; ils lui ont légué une partie de l'héritage mais son mari refuse qu'elle y touche. La situation devient de plus en plus pesante car son mari l'espionne sans arrêt. Soledad finit par abandonner toute activité pour suivre les concerts de son mari. Dans le chapitre quinze, la carrière de Christian en tant que pianiste s'arrête brutalement. Il s'autodétruit et détruit son couple. Plus tard, il essaie d'arrêter l'alcool en vain. Dans le dernier chapitre, Soledad finit par s'enfuir à Rome où elle tente de se construire une nouvelle vie. Elle apprend dans ce second exil que son mari s'est suicidé le jour de son départ.

Dans ce roman, les thèmes principaux qui nous intéresseront pour l'analyse sont : la représentation de l'exil, de l'émigration des femmes en France, les relations entre une jeune espagnole et la société française, le problème de la perte de l'identité, la solitude et aussi les relations entretenues avec le pays d'origine, l'Espagne.

Dans ce roman, signalons aussi que l'exil de Soledad permet de progresser socialement, désir ancré chez beaucoup d'Espagnols qui ont émigré temporairement et parfois définitivement sous le régime franquiste, en direction de l'Europe.

## **6.2. Almudena Grandes, *El corazón helado*, 2007**

Une des spécificités de ce roman est qu'il va de la période d'avant la proclamation de la Seconde République (1931) à l'année 2005. Une de ses caractéristiques essentielles est donc l'impact du passé sur le quotidien des personnages du roman. Sa structure est complexe puisque la narration effectue de nombreux va-et-vient entre un passé lointain et un présent proche de celui du lecteur, ce qui, par la suite, comme nous le verrons dans l'analyse aura un fort impact sur ce dernier.

Le roman d'Almudena Grandes entre dans la catégorie d'ouvrages dont le thème principal est la mémoire. Citons en exemple, l'épigraphe présente avant le

début de la première partie du roman, issue de l'autobiographie de María Teresa de León, *Memoria de la melancolía* (1970) :

Estoy cansada de no saber dónde morirme. Ésa es la mayor tristeza del emigrado. ¿Qué tenemos nosotros que ver con los cementerios de los países donde vivimos ? [...] ¿No comprendéis ? Nosotros somos aquellos que miraron sus pensamientos uno por uno durante treinta años. Durante treinta años suspiramos por nuestro paraíso perdido, un paraíso nuestro, único, especial. Un paraíso de casas rotas y techos desplomados. Un paraíso de calles desiertas, de muertos sin enterrar. Un paraíso de muros derruidos, de torres caídas y campos devastados [...] Podéis quedaros con todo lo que pusisteis encima. Nosotros somos los desterrados de España [...] Dejados las ruinas. Debemos comenzar desde las ruinas. Llegaremos<sup>35</sup>.

On peut alors d'ores et déjà penser que la mémoire des exilés/émigrés qui va ici être mise en avant sera une mémoire mélancolique, chargée de nostalgie. Il y a aussi la notion de perte identitaire avec « ¿Qué tenemos nosotros que ver con los cementerios de los países donde vivimos ? », celle de la fidélité à la mémoire de l'Espagne : « Durante treinta años suspiramos por nuestro paraíso perdido, un paraíso nuestro, único, especial » (celui, bien entendu, de la Seconde République) et avec surtout la présence du verbe llegar au futur (qui implique une notion de retour envisageable).

La notion de mémoire est doublement insistante avant le commencement même du roman, puisque sont aussi cités les propos de José Ortega y Gasset : « Lo que diferencia al hombre del animal es que el hombre es un heredero y no un mero descendiente » (un héritier entre autres du passé, de la mémoire de l'Espagne)<sup>36</sup>.

Les autres informations que le lecteur possède avant la lecture de cet impressionnant roman sont les commentaires des critiques littéraires publiés dans divers journaux et reproduits sur le bandeau du roman, qui mettent de plus en avant la mémoire historique : « Un monumental ejercicio de memoria histórica que arrastra al lector por un torrente emocional de aguas bravas que no le dejará respirar hasta el final »<sup>37</sup>. De plus, le titre, *El corazón helado* induit que les sentiments, les émotions des personnages vont être prégnants.

Le thème de la mémoire et littéralement celui d'héritage sont annoncés dans le résumé de quatrième de couverture : « El día de su muerte, Julio Carrión,

<sup>35</sup> Citée par GRANDES Almudena, *El corazón helado*, Barcelone, Tusquets, 2007, p.13.

<sup>36</sup> *Ibidem*.

<sup>37</sup> PÉREZ OLIVA Milagros, *El País Semanal*, cité dans *El corazón helado*, op.cit

prestigioso hombre de negocios cuyo poder se remonta a los años del franquismo, deja a sus hijos una fortuna considerable pero también una herencia de sombras, con muchos puntos oscuros en su pasado »<sup>38</sup>.

La notion de mémoire est directement liée aux exilés qui, selon la quatrième de couverture, semblent militer contre l'oubli :

Raquel Fernández Perea, por su parte, hija y nieta de exiliados republicanos en Francia, conoce muy bien el pasado de su familia, sus frustraciones y esperanzas, y no ha podido olvidar el episodio más misterioso de su infancia, la extraña visita en la que acompañó a su abuelo, recién regresado a Madrid, a casa de unos desconocidos con los que intuyó que existía una deuda pendiente<sup>39</sup>.

Comme nous l'avons mentionné plus haut, il y a aussi une forte présence des conséquences du passé sur le présent :

Ahora, el azar hará que Álvaro Carrión y Raquel Fernández Perea se conozcan y se sientan atraídos sin remedio. Así descubrirán hasta qué punto sus viejas historias familiares son capaces de proyectarse en sus propias vidas, donde se entrecruzan y convergen de manera dramática<sup>40</sup>.

Il y a également une notion claire d'opposition puisque la quatrième de couverture nous présente un personnage qui a combattu dans la División Azul et d'autres qui l'ont fait contre l'Espagne franquiste. De plus, est intégrée au roman une citation d'Antonio Machado qui manifeste cette opposition : « Una de las dos Españas ha de helarte el corazón »<sup>41</sup>.

Revenons aux quelques points structurels et thématiques que nous allons évoquer afin de présenter au mieux le roman.

La première partie s'intitule « El corazón ». La narration débute en 2005 et présente des personnages assistant à un enterrement (chapitre1). C'est dans ce premier chapitre que survient l'élément perturbateur, à savoir la présence d'une inconnue au cimetière. Le chapitre 2 constitue le premier retour en arrière important de la narration puisqu'elle met en scène la petite Raquel chez ses grands-parents en Espagne. Ce passé est mis en évidence à travers la mention suivante : « Ya aquella tarde de octubre de 1976 »<sup>42</sup>. Ce chapitre met aussi en scène les sentiments des personnages face à l'exil, le désir et à la fois la crainte

---

<sup>38</sup> GRANDES Almudena, « Quatrième de couverture », *El corazón helado*, op.cit

<sup>39</sup> *Ibidem*.

<sup>40</sup> *Ibidem*.

<sup>41</sup> Cité par GRANDES Almudena, *El corazón helado*, op.cit, p.11.

<sup>42</sup> GRANDES Almudena, *El corazón helado*, op.cit, p.32.

d'un retour en Espagne. Nous avons aussi dans une narration antérieure une description de leur vie quotidienne dans un pays étranger, en l'occurrence la France. A l'intérieur du même chapitre il y a des va-et-vient temporels et aussi spatiaux -les personnages sont de retour en Espagne mais est évoqué également leur long séjour en France et en particulier à Paris. La vie et les sentiments des personnages concernent plusieurs générations (des grands-parents aux petits-enfants). Le chapitre 3 reprend la narration du chapitre 1, à savoir celle à la première personne du singulier menée par Álvaro Carrión qui vient de perdre son père. C'est sa vie qui est évoquée à cet instant. La narration nous présente d'emblée, un personnage différent de ses frères et sœurs. On peut aussi remarquer dans ce chapitre que la présence de la femme mystérieuse à l'enterrement de son père l'obsède. Tout au long de ce chapitre, le personnage d'Álvaro va peu à peu s'interroger sur la véritable identité de son père. Le chapitre termine par un avertissement : la situation va changer comme le souligne le narrateur : « Mi madre envió a aquella entrevista al hijo equivocado. Y ya nada volvió a ser como antes »<sup>43</sup>. Le chapitre suivant revient sur la narration à la troisième personne mettant en scène Raquel, petite fille, en Espagne en compagnie de ses grands-parents comme tous les samedis. Le retour en Espagne est évoqué dans un récit antérieur. Face à cet événement, la petite-fille a du mal à comprendre les sentiments que provoque le retour chez ses grands-parents. C'est aussi la visite du grand-père chez des personnes étrangères pour Raquel, visite qui a l'air traumatisante pour le grand-père qui s'effondre en larmes. A cette occasion, c'est la première rencontre entre Álvaro et Raquel, enfants. Dans le chapitre suivant, ils se rencontrent une nouvelle fois, adultes. Dans un chapitre précédent, la mère d'Álvaro avait en effet demandé à ce dernier de se rendre au rendez-vous sollicité par un banquier à propos d'une certaine somme d'argent placée par son père. Le banquier n'est autre que Raquel Fernández Perea. Ils finissent par se rencontrer à nouveau, vont manger au restaurant et Raquel lui annonce qu'elle était la maîtresse de son père.

La deuxième partie du roman s'intitule « El hielo ». Le premier chapitre met encore en scène le personnage d'Álvaro. Le portrait de son père devient de plus en plus trouble à ses yeux. Il se rend compte que chaque membre de la

---

<sup>43</sup> *Ibidem*, p.69.

famille avait une vision différente de la figure paternelle. Le chapitre suivant revient donc sur le passé de Julio Carrión. Selon les indications temporelles, les scènes décrites se déroulent en juin 1937. Le chapitre suivant met en scène Álvaro et Raquel qui se revoient une nouvelle fois et commencent à ressentir une attirance mutuelle. En parallèle, Álvaro commence à faire des recherches sur son propre père et fouille ses affaires. Le chapitre qui suit nous présente la famille Fernández victime de la Guerre Civile ainsi que son exil en France. La narration revient ensuite en 2005 et Álvaro trouve dans les documents de son père une lettre et quelques photos (dont l'une a été prise en 1941 à Paris et représente une femme). Álvaro est de plus en plus perplexe. Dans le même chapitre il revoit Raquel et entame une liaison avec elle. Le chapitre suivant met en scène le passé de Julio Carrión et relate son engagement dans la División Azul, ses péripéties en Russie, son séjour postérieur à Paris et sa rencontre avec des Républicains exilés. Le chapitre suivant concerne la relation d'Álvaro et de Raquel ; cette dernière lui parle de ses grands-parents, de leur lutte dans la Seconde Guerre Mondiale et de leur résistance aux côtés des Français. Álvaro, quant à lui, commence à enquêter sur sa propre famille et il apprend ainsi que son père lui a menti au sujet de sa grand-mère. Le chapitre suivant évoque le parcours du grand-père de Raquel, Ignacio Fernández en tant que combattant républicain dans la Guerre Civile en Espagne. La narration continue sur sa lancée et retrace son exil en France ainsi que son passage dans un camp d'internement. Est évoquée également sa lutte dans la résistance jusqu'à la libération de la France. Le chapitre suivant met en scène la liaison de Raquel et d'Álvaro. Cette dernière commence à ressentir des remords. Ensuite, la narration effectue un retour en arrière pour évoquer le séjour de Julio Carrión à Paris dans le milieu des Républicains. Il entre en contact avec la famille Fernández et séduit la sœur d'Ignacio qui a perdu son mari dans la Guerre Civile espagnole. Bientôt, Julio leur apprend qu'il doit retourner en Espagne. La sœur d'Ignacio, Paloma lui demande alors de se venger de sa cousine Mariana, responsable de la dénonciation de son mari. Dans le chapitre mettant en scène Álvaro, le narrateur sent que sa liaison est importante pour lui. C'est aussi la première séparation d'avec Raquel le temps des vacances d'été. Álvaro avoue à sa femme qu'il la trompe mais dans le même temps il reçoit un SMS de Raquel lui annonçant que leur relation est terminée. La narration effectue une incursion dans le passé des exilés républicains en France et met en scène le premier voyage de

leur fils, également prénommé Ignacio, en Espagne. Le chapitre suivant met en scène Álvaro à la recherche de Raquel. Celle-ci finira par lui donner signe de vie et lui avouera qu'elle lui a menti : elle n'a jamais été la maîtresse de Julio Carrión. Nous avons ensuite la présentation des noces de Julio Carrión et d'Angelica, la fille de Mariana, la cousine des Fernández. La narration explique comment le père d'Álvaro a expulsé Mariana de la propriété des Fernández, comment il a vendu tous leurs biens immobiliers pour s'enrichir alors qu'il devait envoyer l'argent des ventes aux Fernández. De retour dans un présent proche, la narration met en scène Raquel racontant la vérité à Álvaro. Elle lui avoue qu'elle voulait se venger de Julio Carrión mais que leur rencontre a bouleversé ses plans. Álvaro, le narrateur semble anéanti par ces révélations.

La troisième et dernière partie du roman s'intitule « El corazón helado ». Álvaro Carrión s'en va raconter le passé de son père à ses frères et sœurs. L'aîné le prend très mal et s'ensuit une bagarre. Le chapitre deux met en scène Raquel, quelques temps plus tôt. Elle et ses voisins sont menacés d'expulsion car l'immeuble où ils vivent doit être démolie pour vétusté. Après négociation, tous les propriétaires réussissent à vendre leur appartement à un prix correct. Raquel découvre que la personne qui doit acheter leur immeuble n'est autre que Julio Carrión. Elle en informe sa grand-mère qui lui raconte toute l'histoire. Raquel rend visite à Julio Carrión et le menace de publier toute l'histoire s'il ne lui verse pas une importante somme d'argent. Peu de temps après sa visite, Julio Carrión fait un infarctus. Le chapitre suivant fait un bond en arrière pour évoquer l'enfance heureuse d'Álvaro. En apprenant la vérité à ses frères et sœurs, il déclenche une brouille familiale. Le chapitre suivant raconte comment Raquel a ourdi ses plans après la mort de Julio Carrión. Álvaro va rendre ensuite visite à sa mère. Il désire qu'elle lui explique le pourquoi du comment mais cette dernière lui apprend peu de choses, excepté sur sa belle-mère. Il est déçu que sa mère ne lui en dise pas plus et trouve sa réaction glaciale. On tient alors la référence au titre du roman, *El corazón helado*.

Dans ce roman, les thèmes suivants vont nous intéresser. Tout d'abord, nous nous attarderons sur la représentation de la vie quotidienne des exilés espagnols en France, de leurs enfants, ainsi que celle de leurs émotions, la représentation des exilés dans la Résistance au cours de la Seconde Guerre Mondiale, la vision des exilés espagnols résidant en France au sujet de l'Espagne,

la transmission des valeurs et des savoirs aux générations suivantes et à la société espagnole et par conséquent, l'influence des exilés sur la société espagnole.

Le roman suivant dont nous allons présenter la trame est également un roman sur l'exil. Comme le précédent, les sentiments des personnages occupent une grande partie de la narration.

### 6.3. María Luisa Prada, *Una cita en Arlés*, 2007

*Una cita en Arlés* est un roman qui fait intervenir des éléments passés dans un présent très proche du lecteur à l'instar de *El corazón helado* d'Almudena Grandes. Il traite essentiellement de l'exil des enfants espagnols en direction de la France. La photographie de la couverture met en scène un enfant qui a été recueilli par une maternité française -ancienne photo d'une époque lointaine, comme celle qui illustre *El corazón helado* et qui a été prise en 1943. C'est aussi à une véritable reconstruction du passé à laquelle l'auteur s'est adonnée pour réaliser ce roman puisqu'elle a recueilli divers témoignages, comme le souligne les remerciements adressés avant le commencement de la narration. Le roman insiste sur les notions de mémoire et d'identité comme l'atteste l'épigramme anonyme : « La persona sin un conocimiento de su historia pasada, sus orígenes y su cultura, es como un árbol sin raíces »<sup>44</sup>. De plus, citons la fin du prologue qui met en relief les notions de mémoire et d'identité :

Esta novela, dedicada a esos niños, es un homenaje y recuerdo para quienes lograron sobrevivir en aquella situación de desamparo cuando, un día cualquiera del año 37, salieron silenciosos y tristes de estaciones y puertos dejando atrás una guerra en la que perdieron lo más preciado que puede tener un ser humano : su familia y su identidad<sup>45</sup>.

Il y a une volonté de situer les événements historiques comme le démontre également ce prologue. Celui-ci insiste sur le fait que de nombreux enfants ont vu leur quotidien changer du tout au tout à cause de la Guerre Civile en Espagne. C'est pourquoi, informe le prologue, de nombreux parents décidèrent d'envoyer leurs enfants à l'étranger (France, Angleterre, Russie, Mexique, Danemark, Belgique et Suisse) afin de leur éviter les privations et les dangers de l'avancée des troupes rebelles. Tous ne revinrent pas aussi facilement en Espagne. D'abord parce que certains parents y étaient opposés et qu'ensuite des pays tels que la

---

<sup>44</sup> PRADA María Luisa, *Una cita en Arlés*, Oviedo, KRK, 2007, p.17.

<sup>45</sup> *Ibidem*, p.20.

Russie et le Mexique mirent un veto aux retours pendant plusieurs années. Selon le prologue, « esta situación hizo que muchos se quedaran a vivir en el país que les acogió. Algunos fueron adoptados y pasaron toda su vida sin conocer de dónde procedían ni quiénes eran en realidad »<sup>46</sup>. Mentionnons que la notion de solidarité va être aussi l'un des vecteurs du roman comme le souligne la fin du prologue : « Otros nacieron en el exilio y pudieron continuar con vida gracias a la generosidad de quienes, creyendo en un mundo mejor, crearon para ellos hospitales e instituciones que los aislaron de la guerra y les defendieron de lo que estaba ocurriendo »<sup>47</sup>. On peut remarquer enfin que l'espoir est important puisque malgré les difficultés au début de l'exil, certains parvinrent à « alcanzar metas que nadie hubiera podido imaginar »<sup>48</sup>.

La quatrième de couverture induit une autre notion à savoir celle du suspense : « En el Palacio del Elíseo, y desde la Secretaria de la Presidencia del Gobierno Francés, se da la orden de localizar a una serie de personas supuestamente implicadas en los disturbios que están alterando la paz y el orden del país »<sup>49</sup>. Nous avons aussi une suite de questions sans réponse qui induit encore la notion de suspense :

¿Por qué ese interés desde la Presidencia del Gobierno por alguien que hasta ese momento había llevado una vida normal ? ¿Qué ocurre para que un hombre anónimo, de casi ochenta años, sea reclamado desde tan altos estamentos ? ¿Cuál es el secreto que se esconde tras esa búsqueda ? [...]»<sup>50</sup>.

Un double but attend le lecteur, à savoir, jouer au détective : « Una cita en Arlés, llevará al lector a recomponer las piezas de un emocionante e increíble puzzle familiar [...] » et à rendre visible la vie des exilés espagnols en France, à ce que le lecteur parvienne à mieux la connaître « [...] y a descubrir lo que el destino puede tener reservado a las personas que comenzaron su vida huyendo de un país en guerra »<sup>51</sup>.

Le roman est divisé en 17 chapitres assez courts -le plus long fait 18 pages et le plus court, 5. Le titre, *Una cita en Arlés*, induit une idée de rencontre, d'interactions entre les personnages mais il reste au préalable assez flou. On ne

---

<sup>46</sup> *Ibidem*.

<sup>47</sup> *Ibidem*, p.19-20.

<sup>48</sup> *Ibidem*, p.19.

<sup>49</sup> « Quatrième de couverture », PRADA María Luisa, *Una cita en Arlés*, op.cit

<sup>50</sup> *Ibidem*.

<sup>51</sup> *Ibidem*.

sait de quel type de rencontre il s'agit réellement. La narration est très proche du lecteur puisqu'elle se déroule même en 2007 à la fin.

Dans le premier chapitre, le consultant du président de la République française convoque sa secrétaire Nicole pour une affaire urgente. Nicole est la petite-fille de Républicains espagnols qui ont fui le pays en 1937, alors qu'ils n'étaient encore que des enfants. Le chapitre deux met en scène un homme dont on ne connaît pas l'identité. Il est en train d'écrire une lettre avec difficulté. Sa mère lui a révélé peu avant sa mort qu'elle était sa mère d'adoption et que ses origines étaient espagnoles. Le chapitre trois dresse le portrait du grand-père de Nicole, Manuel qui vit à Arles. La narration nous conte comment il est arrivé en France à la suite de la Guerre Civile en Espagne. Ses frères et sœurs ont tous été placés en France. Adultes, ils se sont tous retrouvés ; seul le plus jeune d'entre eux, Santiago est introuvable. Le chapitre quatre met en scène les souvenirs de la femme de Manuel, Sara, elle aussi une enfant de l'exil espagnol. Les émeutes des banlieues en France lui font peur et lui rappelle les bombardements pendant la Guerre Civile. Le chapitre cinq fait une description de Jesús, l'ami de Sara et de Manuel, lui aussi, issu du conflit. Le chapitre suivant nous conte le périple d'une enfant de l'exil en Russie, la cousine de Jesús. Inés a voulu retourner par la suite en Espagne, mais elle s'est aperçue qu'elle était une étrangère pour sa famille. Elle s'est ensuite rendue en France où vit Jesús, et elle a dû faire un mariage arrangé pour ne pas être expulsée. Nicole, dans le chapitre sept, est préoccupée car, parmi la liste de personnes que son supérieur lui a demandé de faire rechercher par la police, apparaît le nom de son grand-père. La marraine de Nicole est elle aussi issue de la Guerre Civile, elle est née dans une maternité française (elle a été recueillie par une femme qui l'a sortie du camp d'internement d'Argelès). L'homme d'origine espagnole précédemment mis en scène a fini d'écrire sa lettre qui est destinée à son véritable frère. Il décide d'aller à sa rencontre. Parallèlement, il convient de ne pas révéler ses origines étrangères à sa femme. Le chapitre suivant met en scène le petit ami de Nicole qui décèle un trait de ressemblance entre le grand-père de sa fiancée et un homme d'Etat important. Manuel et Sara se remémorent leur vie en France. Bientôt, Manuel est convoqué au commissariat de police. C'est une lettre de son frère Santiago qu'on lui remet. Ce dernier lui demande de ne prévenir personne à ce sujet. Manuel décide de lui répondre au plus vite mais est victime d'un malaise. Sara tombe sur la lettre de

Santiago. C'est ensemble que la famille décide de répondre. A Argelès, la marraine de Nicole montre à cette dernière l'ancien emplacement du camp d'internement. Santiago reçoit la lettre de Manuel qui l'informe qu'il a mis la famille au courant et que s'il veut les rencontrer la discrétion sera assurée. Santiago se sent néanmoins incapable de réunir les deux familles. Il déchire la lettre pour que personne ne soit au courant. Il finit par raconter l'histoire à sa femme et ensemble ils décident de ne pas donner suite. Le dernier chapitre évoque les quatre-vingts ans de Manuel. La narration nous raconte rétrospectivement que finalement il a rencontré son frère Santiago.

Les thèmes principaux qui ressortent de ce roman et qui seront pour nous intéressants d'étudier sont la représentation de l'enfance en exil et du quotidien des Espagnols, l'identité de ces derniers et enfin la mémoire de l'exil.

En ce qui concerne le roman suivant, nous resterons dans le thème de l'exil qui a eu lieu à la différence des précédents pendant la dictature franquiste.

#### **6.4. María Blanca Blanquer, *El regreso de Michel*, 2007**

A première vue, ce roman de taille moyenne ne livre guère de thématique si l'on se fie à la couverture. Peut-être pouvons nous deviner au premier abord que la notion d'identité va être omniprésente puisque la couverture représente un visage coupé en deux. Quant à la quatrième de couverture, par contre, elle fournit au lecteur plus d'indications. Une phrase en particulier est mise en relief: « Nadie puede sobrevivir a sí mismo »<sup>52</sup>, ce qui nous confirme le problème identitaire dont il va être question dans le roman et également celle d'un oubli qui semble impossible. La quatrième de couverture présente au lecteur un roman cyclique. La narration menée à la première personne décrit la vie d'un petit garçon en Espagne qui finit par fuir pour gagner la France et qui par la suite reviendra dans son pays natal. C'est au contact d'autres personnes qui ont souffert les affres de la guerre que le jeune garçon va comprendre le sens de son existence : « la huida a Francia, ya adolescente, le pone en contacto con otro mundo, con un grupo de personajes torturados por un pasado común marcado por el drama de la guerra [...] »<sup>53</sup>. L'exil de ce jeune garçon revêt aussi une notion d'espoir puisqu'en France, les personnages qui vivent à Paris « confían, contra toda esperanza en el regreso de

---

<sup>52</sup> BLANQUER María Blanca, « Quatrième de couverture », *El regreso de Michel*, *op.cit.*

<sup>53</sup> *Ibidem.*

Michel, el amigo, el héroe, el amante añorado que no vuelve... »<sup>54</sup>. Les sentiments des personnages et en particulier celui du personnage principal vont être exacerbés puisque la quatrième de couverture informe : « El estilo directo y vivo de la narración, y la solidez con la que la autora retrata a sus personajes, seducen al lector desde el primer párrafo, sumergiéndole en su universo sublime unas veces, desgarrado otras, pero siempre fieramente humano »<sup>55</sup>.

Le roman est divisé en douze chapitres. Du chapitre un au chapitre cinq, c'est la vie de Gonzalo en Espagne qui nous est contée. Du chapitre cinq à neuf, c'est son exil à Paris qui nous est décrit. Enfin, les trois derniers chapitres concernent son retour en Espagne et plus précisément à Barcelone.

Le chapitre un met en scène l'enfance de Gonzalito, cinq ans, fils de républicains en Espagne, pendant les années 40. A l'école, il a des difficultés avec ses petits camarades puisqu'il est stigmatisé à cause de l'appartenance politique de sa famille. Lui et sa famille sont de fait isolés par les gens de leur quartier. La famille de Gonzalito est très pauvre. Le petit garçon ne comprend pas pourquoi lui et les membres de sa famille se voient rejetés. Dans le chapitre deux, Gonzalito tombe malade. Il est anémié car la famille est très pauvre. Un jour, le père enseignant vient le voir à son chevet. Il déclare qu'il est fou, le renvoie de l'école et conseille à sa mère de le faire interner. Plus tard, il intègre une nouvelle école dont l'instituteur est anti-franquiste. Un homme a trouvé du travail à sa mère. Il se nomme don Julián mais le petit garçon le déteste. Sa mère se plaint de la difficulté qu'elle éprouve pour l'éduquer. Gonzalito apprend que don Julián est l'amant de sa mère et le déteste davantage. Une nouvelle famille vient s'installer à côté de chez eux. La mère exprime certaines craintes à son égard car l'homme a combattu dans la División Azul. Elle a peur qu'il dénonce sa famille. Le chapitre trois met en scène la rencontre du petit garçon avec l'ancien combattant de la División Azul. Ce dernier l'emmène voir son foyer et lui offre un goûter. La femme est très hostile à Gonzalito. Un jour, elle le chasse. Quand son mari l'apprend, il va s'excuser auprès de la famille du petit garçon. Il offre des patins à roulettes que la mère de Gonzalito fait disparaître. Le jeune garçon apprend que sa mère envisage d'épouser don Julián. Gonzalito, qui a désormais huit ans, réagit violemment. Personne, excepté sa grand-mère, ne lui adresse la parole. Un jour,

---

<sup>54</sup> *Ibidem.*

<sup>55</sup> *Ibidem.*

alors qu'ils étaient tous les deux à la maison, la grand-mère décède. Dans le chapitre quatre, le petit garçon apprend ce qu'est la vie sans sa grand-mère. Il réussit son examen scolaire et compte bien profiter des vacances d'été. Cependant, sa mère l'inscrit à des cours car elle ne veut pas qu'il erre dans les rues pendant qu'elle travaille. Gonzalito finit par désobéir et se rend à la plage avec des amis. Un jour, la police vient leur rendre visite : don Julián est en prison mais finit par être libéré. Un matin, Gonzalito va dans la chambre de sa mère et lui entoure la tête de cellophane, sans penser à mal. On l'emmène voir un médecin qui conseille l'internement ; selon lui, c'est un cas de schizophrénie. Gonzalito a la vie dure à l'hôpital psychiatrique. Un jour, sa famille vient le chercher. Le chapitre cinq nous apprend que les membres de sa famille sont venus le retirer de l'hôpital psychiatrique pour le faire entrer dans une pension catholique. Il est encore coupé de sa famille. Un jour, on l'accuse à tort d'avoir volé la montre de l'un de ses camarades. Ce dernier s'excuse de sa dénonciation mais une fois la nuit arrivée, Gonzalito s'enfuit de la pension. Il prend le train et se réveille dans une ferme. Les habitants le prennent sous leur protection et avec eux il participe à la résistance intérieure contre le régime franquiste. La famille lui procure des faux papiers d'identité. Il s'appelle désormais Roberto Montoro Íñigo.

Dans le chapitre six, le personnage-narrateur est à Paris. Les débuts dans la capitale sont difficiles et il erre dans les rues. Il joue de la guitare pour survivre et finit par trouver un emploi : le patron d'un café lui propose de jouer pour ses clients. Il loue un appartement avec d'autres personnes. Il demeure pauvre. Il rencontre dans le bar une rescapée de l'holocauste. Elle a vécu à Lyon avec un certain Michel qui a disparu. Tous attendent son retour. Le narrateur se sent étranger dans la capitale française. Il espère faire sa vie avec Eliane, la rescapée du camp de concentration d'Auschwitz. Au cours du chapitre suivant, un nouveau personnage fait son apparition dans le bar. C'est une chanteuse du nom de Vivi qui propose au narrateur un duo. Un jour, le duo se fait remarquer et il commence à travailler ailleurs, à la Maison Dorée. Le narrateur propose à Eliane de partir en vacances avec lui. Elle refuse car elle ne veut pas manquer le retour de Michel. Dans le chapitre huit, Robert, le narrateur et Eliane se disputent sans cesse car elle est obnubilée par le retour de Michel. Le narrateur, quant à lui, renie ses origines et toute appartenance à l'Espagne. Entre temps, Robert débute une relation avec

Vivi qui lui reproche de n'être pas assez attentionné. Après des mois de séparation avec Eliane, le narrateur part à sa recherche. Au cours du chapitre neuf, il finit par la retrouver mais cette dernière l'ignore. Le narrateur quitte le groupe de musiciens. Il partage désormais son appartement avec trois autres personnes. Il fait des crises d'angoisse. Son passé semble le rattraper et le tourmenter. Le narrateur veut comprendre d'où il vient et retourne à Barcelone.

Le chapitre dix évoque le retour du narrateur à Barcelone. Il loge dans une pension. Bientôt, il se retrouve sans argent et est contraint de faire les poubelles pour trouver de la nourriture. Il se met à la recherche de sa famille. Il finit par trouver un travail dans une librairie. Un jour, un avocat vient au magasin. Il reconnaît son oncle Juan et profite d'une livraison à son domicile pour lui parler. Le narrateur ne lui révèle cependant pas son identité. Il se fait passer pour un ancien camarade d'école de Gonzalo. L'homme lui apprend que son neveu est mort. Le narrateur lui fait part de son désir de voir la mère de Gonzalo -sa propre mère en fait. Dans le chapitre onze, le mari de sa mère, don Julián et son oncle viennent le chercher à la librairie. Ils lui apprennent qu'ils ont fait quelques vérifications et qu'ils ont constaté qu'il n'a jamais été le camarade d'école de Gonzalo. Ils le traitent en délinquant. Un peu plus tard, l'oncle vient lui présenter ses excuses et l'autorise à voir sa mère. Le chapitre douze met en scène les retrouvailles du narrateur et de sa mère. Celle-ci ne sait pas qu'il s'agit de son propre fils ; elle croit à la thèse de l'ancien camarade d'école. Le narrateur comprend que sa propre mort était une mise en scène pour toucher un héritage quand l'entreprise de don Julián allait mal. Il rencontre sa demi-sœur. Tous semblent avoir deviné sa véritable identité. Le narrateur ne leur fait aucun reproche mais décide de retourner vivre à Paris.

Dans ce roman, nous privilégierons les axes suivants : la difficulté pour un enfant d'être républicain sous le régime franquiste, ce qui conduit le personnage à l'exil, les représentations des conditions de vie à Paris, le rejet de l'identité et le désir de la retrouver, la représentation du retour à Barcelone ainsi que l'échec de ce même retour.

### 6.5 Carmen Santos, *Días de menta y canela*, 2007

La fonction mémorielle de ce roman va être importante comme le montre la dédicace de l'auteur : « y a todos los que emigraron al norte de Europa durante los años sesenta, en busca de una vida mejor »<sup>56</sup>.

Quant à la quatrième de couverture, c'est la notion de suspense qui oriente le futur lecteur : « Nochebuena de 2003. El cadáver de un anciano emigrante español es hallado en una cochambrosa buhardilla de Düsseldorf »<sup>57</sup>. Plus loin, la quatrième de couverture emploie de plus des termes comme « dudosas circunstancias de su muerte », « extraña muerte », « motivos desconocidos ».

Cet événement mystérieux est, pour une journaliste espagnole, l'occasion de réussir un article. C'est aussi pour elle l'opportunité de se replonger dans son passé d'émigrante espagnole :

En España, Clara Rosell, una mujer madura que trata de abrirse camino como periodista tras años dedicada al cuidado de sus hijos, lee el suceso en un diario y recuerda los años en los que ella y su familia vivieron la emigración en Alemania. En ese momento siente la necesidad de investigar y escribir para su periódico la historia del anciano y las dudosas circunstancias de su muerte<sup>58</sup>.

C'est aussi un travail de récupération de la mémoire que veut mettre en place cette journaliste.

33 chapitres composent le roman. Le premier chapitre nous dévoile une journaliste qui découvre sur internet un article allemand consacré à un émigrant espagnol décédé seul dans son appartement en Allemagne avec pour unique compagnie une bouteille de cognac et une Bible. Elle propose à son rédacteur en chef d'écrire un article à ce sujet. C'est l'occasion pour elle de se remémorer le moment où sa famille revint en Espagne en 1974 après avoir séjourné en Allemagne. Le chapitre deux évoque les souvenirs de la narratrice au moment de leur départ pour l'Allemagne en 1962. La narratrice ressent de l'émotion en se remémorant ce passé. Au journal, le rédacteur en chef lui conseille de consulter les archives afin de trouver le plus d'éléments possibles pour son article. Dans le chapitre quatre, comme tous les mardis, elle rend visite à son père qui vit seul. Elle lui demande de parler à nouveau du séjour en Allemagne. La narratrice téléphone au journaliste allemand qui consent à lui donner des informations à ce

---

<sup>56</sup> SANTOS Carmen, *Días de menta y canela*, *op.cit.*, p.7.

<sup>57</sup> SANTOS Carmen, « Quatrième de couverture », *Días de menta y canela*, *op.cit.*

<sup>58</sup> *Ibidem.*

sujet. Il lui apprend que cet immigrant espagnol a un fils en Espagne qui n'a pas voulu toucher à l'argent de son père quand on lui a fait part de son décès. L'argent a été légué à une association qui s'occupe de reconstruire l'émigration économique des Espagnols en 1960 en direction de l'Allemagne. En parallèle, la journaliste se remémore son arrivée en Allemagne. Dans le chapitre six, elle prend contact avec le fils de l'immigrant décédé. Celui-ci est peu coopératif au téléphone. Elle appelle alors le prêtre espagnol vivant en Allemagne et qui est à la tête de l'association. Il lui apprend que cet immigrant a vécu un grand drame mais ne lui fournit pas plus de précision. Devant le manque d'information, Clara, la journaliste est désespérée. Au chapitre sept, c'est son mari qui lui conseille d'aller voir directement le fils de l'émigrant afin de le convaincre. Au chapitre suivant, la narratrice se demande comment obtenir l'autorisation d'aller enquêter à l'extérieur. Finalement, elle rencontre Héctor Laborda, le fils de l'immigrant décédé en Allemagne. Il ne peut rien lui apprendre de plus car il a seulement vécu un an en Allemagne. Le chapitre dix met en scène les souvenirs de la journaliste. Elle se remémore le moment où son père a acheté leur première voiture grâce aux économies réalisées. Héctor Laborda contacte Clara pour lui montrer une lettre de son père. Il veut se rendre en Allemagne pour en savoir plus. Au chapitre douze, Clara convainc son rédacteur en chef de la laisser enquêter en Allemagne. Au cours du chapitre treize, la narratrice relate le voyage de sa famille en Volkswagen jusqu'à Valence pour les vacances. Avant le départ, Héctor Laborda raconte à la journaliste sa jeunesse quelque peu difficile. Elle lui conte quelques anecdotes lorsqu'elle et sa famille vivaient en Allemagne.

Au chapitre quinze, Héctor et Clara arrivent en Allemagne, à Düsseldorf. Au téléphone, son mari lui dit que sa sœur Anita, qui vit en Allemagne, désire la rencontrer. Au cours du chapitre suivant, Héctor et Clara vont visiter l'appartement de l'immigrant. Ils découvrent un appartement très pauvre et très sale. Héctor découvre des photos de lui petit, apparemment son père pensait à sa famille en Espagne. Puis, il découvre son père en photo avec une femme et un jeune garçon qui lui ressemble. Héctor en déduit que peut-être, son père a laissé sa mère pour cette femme avec qui il a eu un enfant. Il compte demander des explications au prêtre le lendemain. Au chapitre dix-sept, Clara rencontre sa sœur. Ensemble, elles se remémorent le passé. Au chapitre dix-huit, Clara se souvient de son premier bal en 1972 en Allemagne. Au chapitre suivant, Clara et sa sœur

se séparent. Héctor et Clara partent ensuite à la rencontre du prêtre. Ce dernier leur apprend que Laborda, le père d'Héctor avait rencontré une femme. En parallèle, il leur conte comment se déroulait la vie d'un immigrant espagnol en Allemagne. Au chapitre suivant, le prêtre donne les coordonnées de la fameuse femme. Celle-ci est disposée à leur raconter le secret. Au cours du chapitre 22, Clara se revoit, enfant, dans l'appartement familial en Allemagne. Héctor et Clara rencontrent Elke, la femme dont le père d'Héctor était tombé amoureux. Ils ont eu un enfant ensemble qui a été assassiné par un pervers. Après ça, Laborda était devenu alcoolique et violent. Clara et Héctor commettent l'adultère. Au cours du chapitre 26, Clara, la journaliste est hantée par ses souvenirs. Elle pense à l'hiver 73 passé en Allemagne. Le lendemain, Héctor et Clara vont rendre visite au journaliste allemand qui a écrit l'article sur la mort de l'immigrant. Au chapitre suivant, Clara se souvient du retour de sa famille en Espagne, en 1974. Le journaliste allemand a retrouvé des documents sur l'assassinat du petit garçon qu'il remet à Clara. Un homme avait été arrêté à l'époque pour viol et assassinat mais avait été relâché pour manque de preuves. Ensuite, on l'a découvert assassiné. Le père d'Héctor avait été inculpé pour meurtre puis avait lui aussi été relâché car le prêtre lui avait fourni un alibi. C'est au chapitre 30 que le prêtre leur apprend la vérité. Au chapitre suivant, Clara décide de rompre avec Hector. Ensuite, ils passent leur dernière journée à Düsseldorf en compagnie du prêtre. Enfin, le dernier chapitre met en scène le retour de Clara et d'Héctor en Espagne.

Dans ce roman, ce sont les thèmes suivants qui seront susceptibles de nous intéresser : la représentation de la vie des immigrants espagnols et de leurs enfants en Allemagne, la difficulté du retour dans la péninsule ibérique et les notions de mémoire et d'oubli de l'émigration espagnole en direction de l'Allemagne.

L'étude de ce roman nous sera d'une grande utilité afin d'établir des comparaisons avec le roman suivant qui traite du même thème et qui induit aussi une notion de suspense puisqu'il s'agit d'un roman policier.

#### **6.6. Rosa Ribas, *Entre dos aguas*, 2007**

Le genre policier est accentué avec l'image de la couverture qui représente une femme munie d'un parapluie dans l'ombre. Le titre peut renvoyer à la notion d'identité avec cet entre-deux « Entre dos aguas ». La quatrième de couverture fournit de plus amples informations. Elle nous indique qu'à Francfort, une

commissaire de père allemand et de mère espagnole enquête sur le meurtre d'un homme d'origine espagnole. Le titre prend aussi une autre signification avec ce qui suit :

Cornelia Weber-Tejedor se mueve en este caso entre su deber de policía alemana y la lealtad a la comunidad emigrante que le reclama su madre. Una comunidad en la que todos están dispuestos a hablar del pasado mitificado de la emigración y, sin embargo, no lo dicen todo<sup>59</sup>.

De plus, cela entraîne bien le lecteur dans l'univers mystérieux du roman policier. Enfin, on peut déduire que ce roman va être aussi l'occasion de présenter le passé et le présent de Francfort, la vie de ses divers habitants : « En esta novela, Rosa Ribas nos traslada a Francfort, la ciudad alemana multicultural por excelencia, con todas sus sombras y contradicciones [...] »<sup>60</sup>. Les racines, l'identité semblent importantes dans ce roman puisque est inclus un dialogue de la narration sur la nationalité de la commissaire : « -Esta es la colega que lleva el caso, la *Hauptkommissarin* Weber.

-Weber-Tejedor, si no me equivoco, la hija de Celsa y Horst.

¿Es que todo Francfort, o por lo menos toda la comunidad española de Francfort, tenía que saber de quién era hija ? »<sup>61</sup>.

Le roman est composé de 42 chapitres qui portent pour chacun un sous-titre. Le premier qui a pour titre « peces en el río », conte la découverte du corps d'un Galicien dans une rivière. L'homme a été victime d'un meurtre. « Víctimas de la teletienda » met en scène la commissaire Weber-Tejedor qui enquête sur le meurtre d'un vigile d'une banque. Le chapitre suivant, « Goethe en huelga », met en scène la commissaire arrivant sur les lieux du meurtre du Galicien. Le chapitre quatre, « Leoncito Müller », explique comment la commissaire a placé un policier supplémentaire sur l'enquête. Ce dernier annonce bientôt que le mort a été identifié. Dans « Lukas, el cancerbero », on apprend qu'il s'agit d'un certain Marcelino Soto. C'est l'occasion pour la commissaire de se souvenir du temps où sa mère l'emmenait à des fêtes espagnoles qu'elle détestait. Dans « Duelo », les policiers vont rendre visite à la veuve de Marcelino Soto. Cette dernière connaît les parents de Cornelia Weber-Tejedor, la commissaire. Le chapitre suivant intitulé « Cabeza de familia » met en scène Cornelia et son collègue en train

---

<sup>59</sup> RIBAS Rosa, « Quatrième de couverture », *Entre dos aguas*, *op.cit.*

<sup>60</sup> *Ibidem.*

<sup>61</sup> *Ibidem.*

d'interroger la fille de la victime. Celle-ci leur présente un cousin de passage en Allemagne. Dans « Tres son multitud », l'entourage du mort est interrogé. Dans le chapitre suivant intitulé « Pequeño doctor vienés », le légiste apprend à Cornelia qu'il est probable que la victime connaissait bien son agresseur.

Dans « Llamadas nocturnas », la commissaire reçoit un appel de sa mère qui vient d'apprendre que c'est elle qui est chargée d'enquêter sur la mort de Marcelino Soto. Sa mère insiste que dans l'entourage de ce dernier, il n'y avait aucun ennemi. Le chapitre onze est intitulé « Celsa Tejedor » ; la narration nous conte l'histoire de la mère de Cornelia quand elle est arrivée en Allemagne. Au chapitre douze (« una proposición inmoral »), le supérieur de Cornelia insiste pour que cette dernière mène une autre enquête. Dans « El mundo diplomático », la deuxième fille de Marcelino Soto est interrogée. Julia, la fille s'apprête à faire des révélations. Dans « Sintaxis », on remarque que des lettres de menace ont été envoyées à Marcelino Soto. La fille leur apprend aussi que son père a été répudié de son village natal en Espagne. Un portrait de Marcelino est dressé au chapitre suivant intitulé « Marcelino Soto ». Il aidait les immigrants espagnols dans leur apprentissage de la langue allemande. En parallèle, Cornelia mène une autre enquête sur la disparition d'une domestique. Plus tard, de retour chez elle, la commissaire reçoit un appel de sa mère qui veut savoir où en est l'enquête. A l'enterrement de Marcelino Soto, Cornelia assiste à une dispute entre certaines personnes dont quelques unes traitent le mort de traître. L'un d'entre eux raconte à la commissaire que Marcelino Soto avait été remplacé en tant que président d'une association et avait par la suite intégré une autre association de droite. On dresse dans le chapitre suivant le portrait de l'actuel président de l'association, « Regino Martínez » ; il retrace pour la commissaire, l'émigration de Soto en direction de l'Allemagne, ses diverses activités politiques ainsi que son retour frustré en Espagne. Au cours du chapitre 20, « obsesión », on apprend à Cornelia que Soto a eu une attitude étrange peu avant sa mort. Le chapitre intitulé « Recaredo Pueyo » est l'histoire d'un prêtre envoyé en Allemagne prêcher la bonne parole à la colonie espagnole. Dans « Congratulaciones », on retrace les activités politiques de Soto.

Dans le chapitre « Comida familiar », Cornelia déjeune chez ses parents. Le ton monte entre Cornelia et sa mère à propos de la colonie espagnole. Dans « En el autobús de las chachas », Cornelia et ses hommes continuent l'enquête sur

la domestique disparue et apprennent que quelqu'un l'a vue dans une maison close. Dans le chapitre intitulé « Una de guerra », le président de l'association raconte que le père de Marcelino avait été soupçonné d'avoir combattu en Espagne du côté des nationalistes et que par ailleurs il avait volé de l'argent. Marcelino avait été très affecté par cette histoire. Cornelia se souvient de son enfance, des fêtes et des concours espagnols. Dans « Los visitantes », Cornelia a peut-être trouvé une piste concernant les lettres anonymes que Soto avait reçues. Il s'agit peut-être d'un Yougoslave. La mère de Cornelia se dit soulagée que ce ne soit pas un Espagnol que l'on suspecte et tient à marquer la différence entre la colonie espagnole et les immigrants récents. Cornelia ne partage pas son avis. Dans « Buscadores de piedras preciosas », l'équipe s'apprête à chercher la domestique dans diverses maisons closes. Un de ses équipiers finit par la retrouver. L'affaire Soto repart à zéro dans « Offenbach no es América ». L'équipe s'aperçoit en effet que les jeunes Yougoslaves ne sont pour rien dans le meurtre de Marcelino Soto. En parallèle, on leur apprend le suicide de sa veuve. Dans « Los miércoles, lejía », une des filles de Marcelino Soto incite la police à fouiller dans le passé de son grand-père. Nous avons dans le chapitre suivant intitulé « Magdalena Ríos », une description de la femme de Soto ainsi que de son histoire en Allemagne. Cornelia va voir le prêtre de la colonie qui lui explique que Magdalena Ríos ne s'est jamais vraiment adaptée en Allemagne et souffrait de dépression. Cornelia se demande si tel a été le cas pour sa propre mère. Dans les chapitres suivants, l'équipe de Cornelia fouille les comptes de Marcelino Soto. Bientôt les soupçons se portent sur le cousin, de passage en Allemagne. Tout s'accélère dans les derniers chapitres. La mère de Cornelia dans « ¿No se lo dijo su madre ? » apprend à sa fille que Carlos, le cousin, est le fils du maire que le père de Marcelino avait livré pendant la guerre. Sa mère en a fait part à la fille de Soto qui veut se venger de son cousin. Cornelia arrive avant qu'elle ne commette l'irréparable : c'est le président de l'association, Regino, qui a tué Marcelino Soto pour empêcher ce dernier d'avouer qu'à eux deux, ils avaient détourné de l'argent.

Ce roman sera l'occasion pour nous d'étudier la représentation de l'émigration espagnole et par conséquent de la colonie espagnole en Allemagne, les relations entre les immigrants espagnols, la mémoire de l'émigration ainsi que la différence générationnelle existante à ce sujet.

Enfin, il convient à présent de mentionner la méthodologie que nous utiliserons afin de cerner au mieux les représentations véhiculées par ces romans.

## 7. Méthodologie utilisée

Au sens large, une représentation est « l'action de rendre sensible quelque chose au moyen d'une figure, d'un symbole, d'un signe »<sup>62</sup>. C'est aussi une « image, une figure, un symbole, un signe »<sup>63</sup>. En philosophie, il s'agit de « ce par quoi un objet est présent à l'esprit (image, concept, etc.) ». Dans le domaine de la psychologie enfin, représentation désigne une « perception, une image mentale, etc., dont le contenu se rapporte à un objet, à une situation, à une scène, etc., du monde dans lequel vit le sujet »<sup>64</sup>.

Ce qui nous paraît la définition qui se rapproche le plus de notre sujet d'investigation est celle de Pierre Mannoni. Pour ce dernier, les représentations sociales

émaillent les discours politiques et religieux et tous les grands domaines de pensée sociale, idéologique, mythologique, démonologique, les contes et légendes, les fables et récits folklorique, la pensée scientifique même et les domaines moins nobles comme les superstitions, les croyances, les illusions répandues [...] Elles renvoient aussi à la sociologie, l'anthropologie, l'histoire des mentalités, des religions, des sciences, de la philosophie, de l'informatique, des sciences du langage et de la communication...<sup>65</sup>.

Il définit plusieurs types de représentations comme les représentations mentales en tant « qu'entités de nature cognitive reflétant dans le système mental d'un individu une fraction universelle extérieur à ce système »<sup>66</sup>. Il précise qu'il faut également

envisager les productions des représentations mentales dans l'échange que chaque sujet entretient avec son milieu, puisque aussi bien ce sont les caractéristiques du milieu qui, à travers les situations vécues, mettent en jeu la production de telle ou telle représentation mentale<sup>67</sup>.

---

<sup>62</sup> *Le petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 1993, p.880.

<sup>63</sup> *Ibidem*.

<sup>64</sup> *Ibidem*.

<sup>65</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 2001, p.6 et 8.

<sup>66</sup> *Ibidem*, p. 12.

<sup>67</sup> *Ibidem*.

Ce qui sera intéressant à étudier dans notre cas pour définir les conditions de productions de nos romans (ex : discours politiques majoritairement véhiculés, etc.)

Pierre Mannoni ajoute que « loin d'être le produit d'une rencontre du hasard, les éléments nodaux que forment les représentations sociales dépendent du contexte historique de l'individu ou du groupe chez qui elles émergent »<sup>68</sup>. De plus, « la mentalité d'un groupe donné est organisée, commandée, voire conditionnée par un discours socialement construit, de même que le récit de vie d'un sujet est interprétable en fonction de son mythe personnel »<sup>69</sup>. Par ailleurs, n'oublions pas que « les facteurs émotionnels ou affectifs jouent un rôle » aussi bien pour l'auteur que pour les lecteurs<sup>70</sup>.

Aussi, en plus du « mythe personnel » des auteurs, nous porterons une attention particulière au contexte socioculturel. Selon Pierre Mannoni toujours, « le 'ce-par-quoi' un objet a du sens tient non pas tant de ses propriétés intrinsèques qu'à un 'ce-pour-qui' il a du sens : il peut s'agir d'une utilité économique ou pratique, d'une efficacité morale ou symbolique, d'instruments adaptatifs ou de facteurs de survie dans un environnement donné »<sup>71</sup> ; ce qui équivaut à souligner que l'horizon d'attente de la société se doit d'être étudié pour comprendre les parutions romanesques ainsi que la nécessité pour les romanciers d'utiliser tel ou tel lexique.

Nous pourrions ainsi dégager de l'étude de ces romans les

représentations « fortes », à forte structure interne, qui posséderaient une très puissante capacité à drainer autour d'elles les éléments épars de l'activité mentale pour les organiser en fonction de leur pouvoir d'attraction. Elles auraient pour propriété de se retrouver identiques à elles-mêmes quelle que soit la période historique considérée et d'être peu susceptibles de changement ou d'évolution. Ce sont des espèces de matériaux psychiques dotés d'une grande cohésion interne, de stabilité et de constance, ce qui expliquerait leur identité trans-historique<sup>72</sup>.

Nous tenterons de les mettre à jour en comparant les romans produits récemment et ceux du XXe siècle par exemple pour constater si oui ou non il y a eu une évolution.

---

<sup>68</sup> *Ibidem*, p.61.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p.66.

<sup>70</sup> *Ibidem*, p.71.

<sup>71</sup> *Ibidem*, p.69.

<sup>72</sup> *Ibidem*, p.74.

Nous tenterons aussi au contraire de déterminer si de nouvelles représentations tentent de se dégager du panorama littéraire actuel : « une représentation chassant l'autre pour des raisons d'incompatibilité ou de substitution »<sup>73</sup>.

Nous devons être attentifs aux découvertes historiques récentes dans le domaine de l'exil espagnol et de l'émigration car

l'actualité scientifique a ses retombées inévitables dans le domaine de la vie pratique. Avec un certain décalage la population tout entière (et non seulement le personnel savant des laboratoires de recherche) est « atteinte », concernée, intéressée (dans le sens fort du terme) par les répercussions des découvertes ou des problèmes agités par les chercheurs<sup>74</sup>.

Pour ce, il conviendra de déterminer les diverses représentations de l'histoire de l'exil et de l'émigration afin de voir si les historiens influencent les narrations de notre corpus.

Pour résumer, nous rappellerons que, pour les spécialistes des représentations, elles

[...] ont toujours un sujet et un objet : elles sont toujours la représentation de quelque chose par quelqu'un. Elles s'élaborent à partir de matériaux très différents, voire hétéroclites : images, formules sémantiques, réminiscences personnelles ou souvenirs collectifs [...], clichés dérivés de la connaissance vulgaire (dictons, croyances, superstitions), « idées reçues » (préjugés, stéréotypes...). Quant à leur émergence, elle est contingente par le contexte politique ou socio historique<sup>75</sup>.

Les stéréotypes sont en effet également des représentations possibles. Si l'on prend les définitions présentes dans le *Trésor de la langue française*, en psychologie et en sociologie, le stéréotype exprime une « idée, opinion toute faite, acceptée sans réflexion et répétée sans avoir été soumise à un examen critique, par une personne ou un groupe, et qui détermine, à un degré plus ou moins élevé, ses manières de penser, de sentir et d'agir » ; en linguistique et stylistique, le stéréotype désigne une « association stable d'éléments, groupe de mots formant une unité devenue indécomposable, réemployée après avoir perdu toute expressivité et avec une fréquence anormale »<sup>76</sup>. Quant à Pierre Mannoni, il

---

<sup>73</sup> *Ibidem*, p.76.

<sup>74</sup> *Ibidem*, p.88.

<sup>75</sup> *Ibidem*, p.119.

<sup>76</sup> *Trésor de la langue française*, in CNRTL, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, Nancy, <http://www.cnrtl.fr>.

rapproche les stéréotypes des clichés, lesquels il est vrai, pour le *Trésor de la langue française* offrent des similitudes avec les stéréotypes et sont difficiles à départager. Voici la définition principale du cliché : « expression toute faite devenue banale à force d'être répétée ; idée banale généralement exprimée dans des termes stéréotypés »<sup>77</sup>. Pierre Mannoni définit les stéréotypes en tant que « clichés mentaux stables, constants et peu susceptibles de modification » et les classe comme des « idées reçues » et des « *facilitateurs* de la communication de par leur côté conventionnel et schématique »<sup>78</sup>. En effet, les stéréotypes permettent aussi le renforcement de l'estime de soi, l'évaluation du sujet lui-même et servent d' « instrument de catégorisation qui permet de différencier un 'nous' d'un 'ils' »<sup>79</sup>.

Pour dégager tout d'abord si, dans notre corpus il y a présence de stéréotypes, nous nous appuyerons sur les définitions qu'en donnent les spécialistes en la matière.

Pour les théoriciens de la TIS (Théorie de l'Identité Sociale) comme pour les chercheurs en cognition sociale ou encore pour ceux s'occupant du domaine littéraire, les stéréotypes sont « des croyances partagées au sujet des caractéristiques personnelles, généralement des traits de personnalité et aussi souvent des comportements d'un groupe de personnes »<sup>80</sup>. On peut par exemple stéréotyper un groupe en lui apportant une caractérisation immuable de son statut social<sup>81</sup>, en lui donnant une catégorisation raciale, en lui attribuant des éléments qui, selon le groupe observateur, se répètent (par exemple un groupe de personne apparaît majoritaire dans un secteur de l'emploi bien défini...). Pour donner un autre exemple, certaines pratiques déviantes de quelques individus appartenant à un groupe ou à une communauté donnée (comme par exemple l'alcoolisme) peuvent générer un stéréotype pour l'ensemble du groupe ou de la communauté<sup>82</sup>.

---

<sup>77</sup> *Ibidem.*

<sup>78</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales, op.cit.*, p.24.

<sup>79</sup> AMOSSY Ruth et HERSCHBERG PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés. Langue, discours, société*, Paris, Nathan Université, 1997, p.45.

<sup>80</sup> LEYENS J.P ; YZERBYT V. et SCHADRON G., *Stéréotypes et cognition sociale*, Sprimont, Mardaga, 1996, p. 12.

<sup>81</sup> YZERBYT Vincent et SCHADRON Georges, « Stéréotypes et jugement social », BOURHIS Richard et LEYENS J.P (coord.), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Liège, Mardaga, 1994, p. 159-160.

<sup>82</sup> LEYENS J.P ; YZERBYT V. et SCHADRON G. , *Stéréotypes et cognition sociale...*,p. 11 et BRODEUR Jean Paul, « Différence culturelle et conflit de mœurs », WIEVIORKA Michel et

Nous y apporterons une attention particulière dans notre corpus lorsqu'il s'agira de faire l'analyse entre le narrateur, les personnages avec d'autres personnages étrangers (ex des exilés espagnols et de la communauté française).

Pour les chercheurs en cognition sociale, « pour penser à propos de soi ou des autres, on a besoin d'informations acquises, représentées et retrouvées »<sup>83</sup>. Cette certitude est d'ailleurs reprise par Ruth Amossy et Anne Herschberg Pierrot pour qui, « nous avons besoin de rapporter ce que nous voyons à des modèles préexistants pour pouvoir comprendre le monde, faire des prévisions et régler nos conduites »<sup>84</sup>. Le contexte dans lequel est émis le jugement est donc important et peut avoir une signification différente pour certains individus<sup>85</sup>.

Cela peut aussi dépendre également de la transmission de l'héritage culturel d'une génération à une autre<sup>86</sup>. La différence culturelle existante entre les communautés est en effet « un legs du passé, un héritage, une donnée qui précède les rapports sociaux et politiques qui eux-mêmes la malmènent ou la respectent »<sup>87</sup>. Dan Sperber insiste aussi sur le fait que la transmission peut évoluer au fil des générations ; tout d'abord, il ne nie pas que « l'information acquise à chaque génération peut être transmise à la suivante ainsi qu'aux membres de la communauté », mais souligne aussi le fait que « la culture semble bien introduire une possibilité de choix : à la sélection 'naturelle' vient s'ajouter une sélection fondée, en partie au moins, sur la liberté de décision des acteurs »<sup>88</sup>.

La question des savoirs sera également dans ce domaine intéressante à étudier. Ces derniers « peuvent être référés à d'autres discours, politiques, historiques, scientifiques... » et on peut ajouter aussi les clichés que se forment les futurs migrants à propos du futur pays d'accueil (dans le cas des romanciers

OHANA Jocelyne (cood.), *La différence culturelle, une re formulation des débats*, Paris, Balland, 2001, p. 163.

<sup>83</sup> MEDIN (1988), cité par YZERBYT Vincent et SCHADRON Georges, « Stéréotypes et jugement social »..., p. 119 et WYER et GORDON, cités par *Ibidem*, p. 121.

<sup>84</sup> AMOSSY Ruth et HEESCHBERG PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés...*, op. cit, p.28.

<sup>85</sup> WYER et GORDON, cités par YZERBYT Vincent et SCHADRON Georges, « Stéréotypes et jugement social »..., op.cit, p. 225.

<sup>86</sup> GREELEY Andrew M. et MACCREADY William C., « The transmission of cultural heritages. The case of the Irish and Italians », GLAZER Nathan et MOYNIHAN P. Daniel, *Ethnicity, theory and experience*, Cambridge, Massachussets and London, Harvard University Press, 1975, p. 209.

<sup>87</sup> WIEVIORKA Michel, « Introduction », WIEVIORKA Michel et OHANA Jocelyne, *La différence culturelle, une re formulation des débats...*, p. 11.

<sup>88</sup> Cité par MOLINO Jean, « La culture du cliché : archéologie critique d'une notion problématique », MATHIS Gilles, *Le cliché*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998, p.43.

qui se basent sur des souvenirs de personnes ayant réellement existé par exemple)<sup>89</sup>.

Il est cependant important de signaler que parfois, le fait de stéréotyper peut révéler une dénonciation. C'est là que peut être alors également introduite la notion de clichés. Ces derniers peuvent être aussi utilisés pour produire un effet stylistique dans un roman. En effet, il ne faut pas oublier à l'instar de Riffaterre que « la banalité du cliché, défini comme figure stylistique lexicalisée et figée, ne l'empêche en rien de produire un effet stylistique »<sup>90</sup>. On peut par exemple citer des expressions qui appartiennent au roman sentimental comme « des larmes amères », « une horreur indicible » qui visent à émouvoir le lecteur. Les clichés peuvent aussi prendre la forme en littérature de locutions ou de métaphores figées qui peuvent exprimer par exemple une certaine intensité narrative, comme « une faim de loup » ou encore l'expression « rouler à tombeau ouvert »<sup>91</sup>. De plus, selon Ruth Amossy, « le cliché permet de doubler la représentation d'une dénonciation critique plus ou moins flagrante. Son importance se mesure aussi à sa force de subversion »<sup>92</sup>. Cette idée de dénonciation est aussi très présente dans l'analyse de Jean Molino pour qui « le cliché, au moment où le mot acquiert son sens linguistique et stylistique s'inscrit dans des situations socio-culturelles particulières, ce sont des groupes qui soulignent et dénoncent les clichés d'autres groupes »<sup>93</sup>.

Dans la littérature étrangère mettant en scène l'Espagne, au cours du XIXe, par exemple, dans les récits de voyage d'auteurs français, abondaient les clichés ; « el tópico nacional » ou « légende (noire ou dorée) de l'Espagne » [qui] a ressurgi avec le personnage type du mendiant, le musicien à la guitare [...] »<sup>94</sup>. Des œuvres plus tardives ont mis en scène des étrangers en Espagne comme dans *El mundo es así*. Sacha, la protagoniste russe, arrive en Andalousie. La

---

<sup>89</sup>WIEVIORKA Michel, « Introduction », WIEVIORKA Michel et OHANA Jocelyne, *La différence culturelle, une re formulation des débats...*, op.cit, p. 121.

<sup>90</sup>AMOSSY Ruth, « Du cliché et du stéréotype. Bilan provisoire ou anatomie d'un parcours », MATHIS Gilles, *Le cliché*, op.cit, p.22.

<sup>91</sup>AMOSSY Ruth et HERSCHBERG Pierrot Anne, *Stéréotypes et clichés...*, op.cit, p.88.

<sup>92</sup>AMOSSY Ruth, « Du cliché et du stéréotype. Bilan provisoire ou anatomie d'un parcours », MATHIS Gilles, *Le cliché*, op.cit, p.23.

<sup>93</sup>MOLINO Jean, « La culture du cliché : archéologie critique d'une notion problématique », MATHIS Gilles, *Le cliché*, op.cit, p.37.

<sup>94</sup>AYMES Jean René, « Regarder et « dire » l'Escorial (récits des voyageurs français au XIXe) », Centre d'Etudes sur les littératures Etrangères et Comparées, Cahier du GRIAS, n° spécial, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain*, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p. 21.

description des paysages entrevus par le personnage demeure parfois vague et stéréotypée. Comme l'affirme le chercheur qui a analysé cette œuvre, les descriptions « pourraient s'appliquer à n'importe quel lieu ensoleillé [...] elles construisent un espace faussement référentiel en conformité avec l'idée moyenne que le lecteur peut se faire de l'Andalousie : chevaux et taureaux, champs d'oliviers, orangers [...] »<sup>95</sup>.

Cependant on peut y voir une technique précise :

la pratique récurrente de la description focalisée, prise en charge par le regard d'un personnage, venu d'ailleurs, par surcroît et a fortiori placé face à des décors inconnus sert le projet de dénonciation des travers de l'Espagne que ne pourrait déceler l'autochtone trop intégré à son milieu ambiant<sup>96</sup>.

Pour finir, nous verrons quelles images et quels stéréotypes interviennent dans cette littérature à propos de l'immigrant espagnol. Notre analyse mettra en évidence par rapport aux autres études établies au niveau des représentations, si ces oeuvres apportent une vision complémentaire ou au contraire nouvelle.

En ce qui concerne l'analyse des romans en elle-même, nous suivrons tout d'abord les théories de Gérard Genette dans *Palimpsestes* et *Seuils* pour qui il est important de repérer les « signaux qui renvoient au contexte culturel » comme les allusions, les citations (intertextualité), le titre, les notes, la préface, (paratextualité et enjeu de réalisme pour Yves Reuter)<sup>97</sup>, le genre, la collection (architextualité) ou encore les pastiches, les parodies, toute « transposition d'une source littéraire antérieure ou d'un mythe appelés hypotexte » (hypertextualité)<sup>98</sup>. Pour Michael Riffaterre, l'intertextualité revêt la signification suivante : « [...] un phénomène qui oriente la lecture du texte, qui en gouverne éventuellement l'interprétation, et qui est le contraire de la lecture linéaire »<sup>99</sup>.

En effet,

dès l'incipit, voire le titre, tout roman propose un certain nombre de signes à partir desquels le destinataire peut limiter l'indétermination du texte qu'il découvre. Ces indices sont morphologiques, syntaxiques ou sémantiques. Ils postulent la préexistence d'une culture qui permet de réduire la polysémie de l'œuvre en l'inscrivant au sein de systèmes intellectuels ou

---

<sup>95</sup> DELRUE Elisabeth, « Baroja : le voyage pour le voyage ou l'errance à tout prix ? », *Ibidem*, p. 310-311.

<sup>96</sup> *Ibidem*, p. 312.

<sup>97</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Nathan, 2000, p.14.

<sup>98</sup> Cité par VALETTE Bernard, *Le roman*, Paris, Nathan, 1992, p.10.

<sup>99</sup> RIFFATERRE Michael, « L'intertexte inconnu », *Littérature*, n°41, 1981.

esthétiques plus vastes [...] Il s'agit d'un savoir global et diffus, plus ou moins conscient, d'un ensemble de références littéraires qui informent notre perception de l'œuvre particulière<sup>100</sup>.

L'auteur peut aussi utiliser des sources extérieures (épitexte) pour expliquer la fonction de son roman : « les savoirs peuvent être référés à d'autres discours, politiques, historiques, scientifiques... auxquels l'auteur emprunte par une opération d'*intertextualité* [...] Ces 'sources' sont alors précieuses pour comprendre la ou les thèse(s) qui traversent le roman »<sup>101</sup>.

La forme du roman -son découpage- est aussi importante à étudier puisqu'elle va permettre une certaine compréhension de la narration. Selon Bernard Valette, « les subdivisions d'un récit en parties et/ou chapitres, la présence ou l'absence de titres destinés à orienter la lecture, organisent la signification et structure l'intelligibilité du message »<sup>102</sup>. La fin du roman est aussi d'une importance capitale puisque peut y apparaître une morale mais il faut cependant aussi prendre en compte la fin des chapitres ; par exemple, « il peut [...] arriver que le chapitre se termine sur une description qui interrompt le fil du récit et crée un effet suspensif », et « si le chapitre s'achève de façon abrupte au milieu d'un paragraphe, il en résulte un effet de surprise »<sup>103</sup>.

Nous établirons évidemment pour chaque roman qui dirige la narration, selon quelle perspective, selon quel ordre, suivant quel rythme ou encore suivant quel mode<sup>104</sup>. Les modes narratifs sont aussi essentiels. Ainsi, nous pourrions repérer par exemple la fonction testimoniale ou modalisante qui

exprime le rapport que le narrateur entretient avec l'histoire qu'il raconte. Elle peut être centrée sur l'*attestation* (le narrateur exprime son degré de certitude ou sa distance vis-à-vis de l'histoire), sur l'*émotion* (il exprime les émotions que l'histoire ou sa narration suscitent en lui), ou encore sur l'*évaluation* (il porte un jugement sur les actions et les acteurs)<sup>105</sup>.

Il peut s'agir aussi d'une fonction généralisante ou idéologique qui

se situe dans des fragments de discours plus abstraits ou didactiques, qui proposent des jugements généraux sur le monde, la société, les hommes...

---

<sup>100</sup> VALETTE Bernard, *Le roman*, op.cit, p.72-73.

<sup>101</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, op.cit, p.121.

<sup>102</sup> VALETTE Bernard, *Le roman*, op.cit, p.74.

<sup>103</sup> *Ibidem*, p.75-76.

<sup>104</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, op.cit, p.38.

<sup>105</sup> *Ibidem*, p.64-65.

Cela prend souvent la forme de maximes ou de morales, relativement autonomes, au présent de l'indicatif<sup>106</sup>.

Par ailleurs, il sera alors important d'examiner « les traits physiques des personnages, leur psychologie et leur transformation du début à la fin du roman »<sup>107</sup>. Nous attacherons également de l'importance aux monologues intérieurs, aux personnages qui apparaissent de manière plutôt floue ou incertaine<sup>108</sup>. En effet, les sentiments des personnages, leur être, sont importants dans tous récits, c'est pourquoi nous suivrons la méthode suivante de Philippe Hamon. Tout d'abord, il faut différencier

-La *qualification différentielle* [qui] porte sur la quantité de qualifications (énoncés d'être) attribuées à chaque personnage et sur les formes de leur manifestation : ils sont plus ou moins anthropomorphes ; ils ont des marques (blessure...) ; ils sont plus ou moins nommés, décrits (positivement ou négativement) physiquement, psychologiquement, socialement ; on connaît ou non leur généalogie et leurs relations amoureuses...

-La *distribution différentielle* [qui] concerne les aspects quantitatifs : les personnages apparaissent plus ou moins souvent, plus ou moins longtemps et à des moments stratégiques ou non...

-L'*autonomie différentielle* [qui] prend en compte les modes de combinaison des personnages : si le personnage est important il pourra apparaître seul ou avec d'autres et rencontrer la plupart des autres protagonistes (ce critère est souvent lié aux déplacements plus ou moins fréquents et à la multiplicité des relations que le héros entretient)...

-La *fonctionnalité différentielle* [qui] réfère aux rôles dans l'action, au faire plus ou moins important, plus ou moins réussi...

-La *pré-désignation conventionnelle* [qui] indique que l'importance et le statut peuvent être définis *a priori* par le genre : le cadet dans le conte, le privé dans le roman policier...

-Le *commentaire explicite* [qui] existe dans de nombreux romans ; il est constitué par les évaluations internes et la mise en perspective, qui indiquent le statut du personnage dans le corps même du texte : 'notre héros' ... »<sup>109</sup>.

Tous les romans que nous allons analyser, mettent en scène des personnages qualifiés de 'surnuméraires' selon l'expression de Umberto Eco et qui signifie « sans correspondant dans la réalité », c'est-à-dire, des personnages qui ne sont pas connus, qui ne sont pas célèbres et qui pourraient être Monsieur

---

<sup>106</sup> *Ibidem*, p.65.

<sup>107</sup> *Ibidem*, p.22.

<sup>108</sup> *Ibidem*, p.22-23.

<sup>109</sup> Cité par *Ibidem*, p.54.

tout le monde<sup>110</sup>. Pour ces personnages-là, nous suivrons les conseils de Vincent Jouve pour qui, leur véritable identité n'est décelable « qu'à travers les relations qui les lient les uns aux autres »<sup>111</sup>. Nous présenterons donc les actants, le destinataire, le sujet, le destinataire, les adjuvants et les opposants ; à l'instar de Greimas, cela nous permettra de

prévoir la suite du texte ou de comprendre des effets de surprise ou d'indécision : on s'attend à des actions différentes de la part d'un Acteur-Sujet s'il est curé, policier, routier, jeune, vieux, etc. [...] Cette notion favorise aussi le repérage des *types de rôles* reliés à chaque genre : dans le rôle du Sujet, on trouvera un chevalier dans la chanson de geste, une jeune femme dans le roman sentimental, un cadet dans le conte ; dans le rôle d'Opposant, on aura des truands et des politiciens véreux dans le roman policier, des ogres et des sorcières dans le conte, etc.<sup>112</sup>.

L'étude des valeurs est aussi importante. Selon Yves Reuter, elles constituent des

*adjuvants pour comprendre les textes*, pour guider la lecture : soit parce que la thèse défendue est apparente et organise des itinéraires (du péché à la rédemption...), soit parce que le système des valeurs (bien/mal, positif/négatif...) aide à comprendre, à situer et à évaluer les personnages et les actions<sup>113</sup>.

Yves Reuter ajoute également que « les valeurs contribuent à *l'intérêt romanesque* en suscitant des oppositions fortes (entre les personnages, ou entre tel personnage et le monde) au travers desquelles l'émotion du lecteur peut s'investir »<sup>114</sup>.

Nous analyserons aussi, dans un autre temps, les descriptions. Sont-elles un simple décor au sein de la narration ou reflètent-elles les états d'âmes des personnages ? En effet, « la description ne sert pas seulement à 'montrer' le réel. Elle décrit moins le monde visible qu'elle ne renseigne sur l'espace intérieur. Sa signification est autant contextuelle que référentielle »<sup>115</sup>. Il sera donc important d'analyser les sentiments et émotions des personnages, leur relation métaphorique ou non avec les éléments de la nature, etc.<sup>116</sup>. Pour continuer dans le domaine spatial, environnemental du roman, il nous faut mentionner que l'espace demeure une notion importante à étudier puisqu'en ancrant les personnages dans des

<sup>110</sup> JOUVE Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, PUF, 1992, p.29.

<sup>111</sup> *Ibidem*, p.29.

<sup>112</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, op.cit, p.52.

<sup>113</sup> *Ibidem*, p.123.

<sup>114</sup> *Ibidem*, p.124.

<sup>115</sup> VALETTE Bernard, *Le roman*, op.cit, p.35.

<sup>116</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, op.cit, p.27.

espaces qui existent vraiment, la narration donne au lecteur une impression de réel. A l'instar de Yves Reuter, « on s'attachera aux descriptions, à leur précision, aux éléments 'typiques', aux noms et aux informations qui renvoient à un savoir culturel repérable en dehors du roman, aux procédés mis en œuvre pour produire cet *effet réaliste* »<sup>117</sup>. En effet, selon Jacques Soubeyroux,

[...] tout roman possède un espace fictif qui, dans une certaine mesure, copie l'espace réel. Ce degré de mimétisme, plus ou moins fort suivant les textes et les genres, atteindra son maximum dans les romans traditionnellement qualifiés de 'réalistes', dont l'action est située dans un univers qui emprunte de nombreux éléments au monde réel<sup>118</sup>.

Et selon les recherches d'Henri Mitterand sur l'espace : « Le nom du lieu proclame l'authenticité de l'aventure par une sorte de reflet métonymique qui court-circuite la suspicion du lecteur : puisque le lieu est vrai, tout ce qui lui est contigu, associé, est vrai »<sup>119</sup>. Les lieux peuvent posséder également d'autres fonctions ; ils peuvent connoter des « étapes de la vie, l'ascension ou la dégradation sociale, [...] des racines ou des souvenirs »<sup>120</sup>.

Comme Yves Reuter en a souligné l'importance, « l'étude des champs lexicaux et des champs sémantiques est un des moyens de prendre en compte le lexique et de saisir la production du sens dans un roman »<sup>121</sup>. Ainsi, par exemple, « les champs lexicaux dominants dans un ouvrage en définissent les lignes directrices »<sup>122</sup>.

L'étude du temps est également indispensable puisque comme l'espace, il peut souligner un effet de réel. L'emploi de certaines périodes historiques peut, de plus, vouloir signifier quelque chose sur le présent du lecteur<sup>123</sup>. Gérard Genette donne du temps une dimension exceptionnelle puisqu'il affirme, « je peux fort bien raconter une histoire sans préciser le lieu où elle se passe, tandis qu'il m'est presque impossible de ne pas la situer dans le temps par rapport à mon acte narratif »<sup>124</sup>.

<sup>117</sup> *Ibidem*, p.55.

<sup>118</sup> SOUBEYROUX Jacques, « Ecrire l'espace », *Imprévue*, 1985-1, p.37-55.

<sup>119</sup> MITTERAND Henri, *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p.194, cité par SOUBEYROUX Jacques, « Ecrire l'espace », op.cit, p.37-55.

<sup>120</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, op.cit, p.57.

<sup>121</sup> *Ibidem*, p.98.

<sup>122</sup> *Ibidem*.

<sup>123</sup> *Ibidem*, p.57.

<sup>124</sup> GENETTE Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p.228.

Dans le domaine des diverses fonctionnalités temporelles existantes, nous nous attacherons à repérer par exemple l'importance des scènes, ces « passages textuels qui se caractérisent par une visualisation importante (comme si cela se déroulait sous nos yeux) et une abondance de détails »<sup>125</sup>. Nous tenterons de visualiser par exemple le mode itératif qui « consiste à raconter une seule fois ce qui s'est passé *n* fois. Fréquemment réalisé à l'imparfait et dans les sommaires, il constitue [...] l'arrière-plan conjonctif d'où se dégage l'intérêt dramatique des scènes singulatives »<sup>126</sup>. En effet, selon Gérard Genette,

étudier l'ordre temporel d'un récit, c'est confronter l'ordre de disposition des événements ou segments temporels dans le discours narratif à l'ordre de succession de ces mêmes événements ou segments temporels dans l'histoire, en tant qu'il est explicitement indiqué par le récit lui-même, ou qu'on peut l'inférer de tel ou tel indice indirect<sup>127</sup>.

Nous repèrerons aussi les analepses qui « consiste[nt] à raconter ou à évoquer après coup un événement antérieur » et qui possèdent souvent une « fonction explicative : elles éclairent ce qui a précédé, les antécédents d'un personnage, ce qu'il a fait depuis sa disparition » et « comblent ainsi des lacunes du récit »<sup>128</sup> ; tandis que la prolepse définie par Gérard Genette se réfère à « toute manœuvre narrative consistant à raconter ou évoquer d'avance un événement ultérieur »<sup>129</sup>. Enfin, mentionnons que l'effet-personnage dans un roman est essentiel à étudier. Selon Vincent Jouve, chaque lecteur peut « se laisser prendre au piège de l'illusion référentielle »<sup>130</sup>. Il précise, en reprenant les conclusions de J.B Pontalis que « l'attrait de la lecture résiderait ainsi dans une expérience affective de l'autre »<sup>131</sup>. Robbe-Grillet partage cette opinion en se demandant « à quoi vise un tel langage, débarrassé de toute expression affective ou poétique, si ce n'est à une description objective, 'véridique', des êtres et des choses ? »<sup>132</sup>. Il nous sera donc nécessaire d'analyser les techniques narratives qui permettent aux lecteurs de s'identifier oui ou non aux personnages de la narration. Dorrit Cohn distingue comme procédés courants « le *psycho-récit* (analyse par un narrateur omniscient des pensées des personnages) ; le *monologue narrativisé* (discours

---

<sup>125</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, op.cit, p.62.

<sup>126</sup> *Ibidem*, p.83.

<sup>127</sup> Cité par METZ Christian, *Essais sur la signification au cinéma*, Paris, Kincksieck, 1968, p.79.

<sup>128</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, op.cit, p.83-84.

<sup>129</sup> Cité par METZ Christian, *Essais sur la signification au cinéma*, op.cit. p.82.

<sup>130</sup> JOUVE Vincent, *L'effet-personnage dans le roman*, op.cit, p.108.

<sup>131</sup> *Ibidem*.

<sup>132</sup> *Ibidem*.

intérieur du personnage relayé par le narrateur sous forme de style indirect) ; le *monologue rapporté* (citation littérale des pensées du personnage –en général, entre guillemets- dont le monologue intérieur n'est qu'une variante)<sup>133</sup>. Selon Dorrit Cohn, « il est clair que le psycho-récit est, des trois techniques, la plus apte à décrire la complexité d'une vie intérieure. Du psycho-récit au monologue rapporté, l'investissement affectif du lecteur va décroissant »<sup>134</sup>. Cependant, nous verrons dans notre analyse que le psycho-récit n'est pas la technique primordiale pour souligner l'intériorité des personnages.

Le lecteur, investi d'émotion vis-à-vis du ou des personnages est important pour le concept idéologique du roman : « la hiérarchie est donc claire : le code affectif prime le marquage idéologique. L'intimité entre lecteur et personnage est, une fois établie, très difficile à remettre en cause »<sup>135</sup>.

Nous organiserons notre recherche en deux parties fondamentales. Dans la première, nous ferons tout d'abord un rappel précis de l'exil espagnol en direction de la France et de l'émigration vers l'Allemagne. Nous observerons ensuite au cours d'un autre chapitre les visions qu'ont proposées les romans antérieurs à propos de ces phénomènes jusqu'à l'apparition de *Soldados de Salamina*. Puis, pour clore cette première partie, nous retracerons les représentations véhiculées par les historiens à propos de ces migrations.

Dans une deuxième partie, nous analyserons les romans de notre corpus et nous dégagerons les représentations majeures qui découlent de ces romans. Ensuite, nous effectuerons une étude comparative entre ces romans et les romans antérieurs et aussi entre les narrations de notre corpus et *Soldados de Salamina* afin de déterminer si oui ou non un nouveau modèle de roman sur l'histoire est né. Nous passerons pour terminer à une étude comparative entre ces romans du XXI<sup>e</sup> et les représentations effectuées par les historiens afin d'observer le rôle de la recherche dans les productions romanesques. Nous tenterons d'établir ce qui dans la société espagnole fait que le roman sur l'exil et l'émigration est renouvelé (attitude gouvernementale sur l'immigration en Espagne et débat sur la mémoire

---

<sup>133</sup>*Ibidem*, p.136.

<sup>134</sup>*Ibidem*.

<sup>135</sup>*Ibidem*.

en particulier) afin de donner une explication supplémentaire aux buts visés par ces romans.

## **PREMIÈRE PARTIE**

### **HISTOIRE ET LITTÉRATURE**

Cette première partie constitue un élément important pour la suite de notre travail puisqu'il s'agit de présenter les représentations des romanciers et des historiens à propos de l'exil et de l'émigration espagnole afin de vérifier si, par la suite, les romans de notre corpus fournissent des représentations similaires ou au contraire nouvelles. Il convient pour ce de faire un rappel historique de la question.

## CHAPITRE I

### Rappel historique

#### 1. Rappel de l'exil et de l'émigration économique en direction de l'Europe (France et Allemagne)

Nous nous concentrerons sur la période qui va de l'exil républicain en France jusqu'à l'émigration postérieure sous le franquisme. C'est en effet à ces périodes que la France et l'Europe (Allemagne, Suisse, etc.) ont le plus reçu d'immigrants espagnols sur leur territoire. Cet afflux se remarque d'ailleurs encore aujourd'hui avec le traitement des romanciers au XXIe. Cette étude nous permettra aussi de déterminer des représentations précises à l'égard des migrations en direction de la France et de l'Allemagne.

##### 1.1. L'exil des Espagnols en France (1939-1975)

Dès 1936 en France on renvoie les soldats en Espagne et on accepte seulement l'entrée des femmes et des enfants<sup>136</sup>. Ce sont eux qui sont en majorité concernés par cette première vague<sup>137</sup>. Ils sont installés principalement dans les départements situés entre la Loire et la Garonne<sup>138</sup>.

Dès 1937, la France ferme les frontières aux premiers réfugiés, en particulier aux soldats<sup>139</sup>. Elle accueille en revanche des milliers d'enfants qui fuient les zones de combats<sup>140</sup>. Geneviève Dreyfus Armand parle de 120 000 personnes entrées en France cette année-là<sup>141</sup>. Parmi cette population et depuis le commencement de la Guerre Civile, un certain nombre d'enfants espagnols sont évacués en direction de la Grande Bretagne, de la Belgique et de l'Union Soviétique. A la fin de l'année 1937, selon des données fournies par l'historien J. Rubio, 35 000 réfugiés se trouvent en France dont 10 000 enfants vivant dans des

---

<sup>136</sup> TEMIME Emile, « Los campos de internamiento de españoles en el mediodía de Francia », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse 1939-1999*, Madrid, UNED, 2003 (1<sup>ère</sup> éd. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1999), p.54-55.

<sup>137</sup> ALTED VIGIL Alicia, « Le retour des enfants évacués pendant la Guerre Civile espagnole : la délégation extraordinaire au rapatriement des mineurs (1948-1954), Centre d'Histoire de l'Europe du Xxe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole. Vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.48.

<sup>138</sup> TEMIME Emile, « Los campos de internamiento... », op.cit., p.55.

<sup>139</sup> DREYFUS ARMANG Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage, un exil espagnol*, Paris, Autrement, 1995, p.17.

<sup>140</sup> TEMIME Emile, « Los campos de internamiento... », op.cit, p.55.

<sup>141</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios en el exilio », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio republicano en Toulouse*, op.cit., p.30.

familles d'accueil françaises ou espagnoles installées avant la Guerre Civile<sup>142</sup>. Certains vivent aussi dans des colonies d'enfants<sup>143</sup>. A la fin de l'année 1938, le même historien parle de 45 000 personnes dont le quart composé d'enfants<sup>144</sup>. Les réfugiés rejoignent les camps français encadrés par des gardes<sup>145</sup>. Les soldats se voient contraints d'abandonner leurs armes à la frontière Ce sont en majorité des gardes sénégalais qui s'occupent de la surveillance dans les camps. Le camp d'Argelès est divisé en deux secteurs (un camp civil et un camp militaire). Les femmes, enfants et non combattants, sont quant à eux placés dans des camps d'hébergements En 1938 et surtout en 1939, l'afflux est de plusieurs centaines de milliers<sup>146</sup>. En 1939, ce n'est que le 5 février que les autorités françaises ouvrent les portes de leur territoire (le 27 janvier les civils avaient obtenu l'autorisation d'entrer)<sup>147</sup>. Début février, dans les camps d'Argelès et de Saint-Cyprien, on compte 180 000 réfugiés<sup>148</sup>. Plus tard sont mis en service d'autres camps tels ceux de Agde, Bram et Septfond Les centres pour femmes et enfants se multiplient atteignant le chiffre de 56 établissements dans L'Eure-et-Loire ou encore 51 dans le Loir-et-Cher.

Femmes et hommes sont en principe séparés dans les camps ; les hommes ont été dirigés vers des camps d'internements et femmes et enfants dans des camps dits « civils »<sup>149</sup>. Ces séparations entraînent souvent la publication d'avis de recherche dans les journaux ; *Treball*, journal de tendance communiste catalan en publie tout comme *Voz de Madrid*<sup>150</sup>.

Les conditions de vie sont exécrables dans les camps d'internement. L'alimentation, l'hygiène font défaut et il n'existe pas de baraquements au début dans certains camps. La vermine infeste les réfugiés et des épidémies telles la dysenterie se propagent<sup>151</sup>. Ce n'est qu'après que les autorités françaises décident de l'édification de baraquements C'est encore insuffisant au niveau alimentation

---

<sup>142</sup> *Ibidem*, p.30 et 32.

<sup>143</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols en France : de la Guerre Civile à la mort de Franco*, Paris, Albin Michel, 1999, p.342.

<sup>144</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », *op.cit.*, p.32.

<sup>145</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage*, *op.cit.*, p.67.

<sup>146</sup> *Ibidem*, p.67, 75, 82, 94, 17 et 18.

<sup>147</sup> RUBIO Javier, « La population espagnole en France : flux et permanences », *Exils et migrations : Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.39.

<sup>148</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.22.

<sup>149</sup> *Ibidem.*, p. 22, 23 et 94.

<sup>150</sup> *Ibidem*, p.95 et DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », *op.cit.*, p.39.

<sup>151</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage*, *op.cit.*, p.82..

et hygiène et de plus, les réfugiés doivent faire face à des autorités qui les encadrent sévèrement. Les réfugiés sont soumis à une discipline militaire. Au camp de Gurs, il y a en 1939 un gardien pour 49 réfugiés et un an plus tard, un pour 43. Dans certains camps, il existe même des locaux disciplinaires. C'est le cas en particulier du camp d'Argelès Ces locaux sont surtout destinés aux activistes politiques qui recréent les partis à l'intérieur des camps<sup>152</sup>. En effet la lutte contre « les indésirables » (activistes et étrangers des Brigades Internationales ont particulièrement la vie dure en France)<sup>153</sup>. Dans certains cas même, ceux considérés comme dissidents politiques sont envoyés dans des camps disciplinaires comme celui installé dans la forteresse de Collioure<sup>154</sup>. La discipline y est de fer et les mauvais traitements ne manquent pas ; ils ont été d'ailleurs dénoncés à l'époque par la Ligue des Droits de l'Homme. C'est cependant le Vernet qui est le camp considéré comme le plus difficile<sup>155</sup>. En Lozère on retiendra le camp des femmes activistes : celui de Rieucros<sup>156</sup>. Quant aux camps situés en Afrique du Nord comme celui de Suzzoni et Morand qui compte 3000 internés au début de l'été 1939, selon Rubio, les conditions de vie étaient très difficiles encore plus qu'en France à cause des conditions climatiques

Ce sont des comités de soutien qui apportent de l'aide aux réfugiés tels les *Quakers* Ces derniers sont particulièrement efficaces dans la distribution de vivres, de vêtements, de médicaments. Ceux qui possèdent des liens familiaux avec des personnes installées en France peuvent espérer quitter le camp<sup>157</sup>.

Ce sont en majorité des ouvriers agricoles et des paysans en provenance de l'Aragon, de la Navarre, du Levant et de l'Andalousie et du Pays Basque ou encore de la Catalogne pour les ouvriers d'industrie qui se retrouvent dans les camps français<sup>158</sup>.

Ensuite, tous les historiens mentionnent les incitations au retour formulées par le gouvernement français à l'adresse des réfugiés espagnols. Un texte leur est en particulier dirigé en septembre 1939 ; en voici de brèves citations :

A los españoles residentes en Francia

---

<sup>152</sup> *Ibidem*, p.83, 98 et 106.

<sup>153</sup> TEMIME Emile, « Los campos de internamiento... », op.cit, p.66.

<sup>154</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage*, op.cit., p.108.

<sup>155</sup> *Ibidem*, p.42 et 43.

<sup>156</sup> TEMIME Emile, « Los campos de internamiento... », op.cit, p.67.

<sup>157</sup> *Ibidem*, p. 43, 89 et 59.

<sup>158</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.192-193.

En estos momentos críticos para Europa, España se dirige a sus hijos residentes en el territorio francés, libremente o en campos de concentración, y les invita a volver al suelo de la Patria.

En ella vivirán lejos de los peligros inevitables que la guerra moderna hace correr no sólo al combatiente sino a la población de retaguardia y podrán desenvolver sus actividades garantizadas por la paz y el orden interior [...] Masas inmensas, millones de hombres y mujeres no sometidos durante años a su autoridad, volvieron en un día a la vida común acogidos con clemencia y fraternidad cristianas [...]

Nadie cree ya en la leyenda de la represión española [...]

Volved, pues, a la España, Una, Grande y Libre que os espera. Cuando la guerra os deja huérfanos en tierras extranjeras, vuestra Patria os llama [...] <sup>159</sup>.

Les autorités françaises incitent elles aussi au retour en faisant poser le texte suivant dans les camps : « L'unique moyen pour les familles de se regrouper est d'aller en Espagne. Tous ceux qui veulent voir leur femme doivent se signaler pour aller en Espagne » <sup>160</sup>. Les Français semblent effectivement désireux qu'une certaine partie de ces réfugiés se rendent dans un autre pays ; c'est dans ce sens que sont organisées les expéditions en direction du Mexique par exemple ; mais de sources officielles, 15 000 personnes auraient atteint les Amériques en 1939 et 1940 <sup>161</sup>. De plus, en 1942, il y a une rupture des accords entre la France et le Mexique <sup>162</sup>. Ce sont essentiellement des intellectuels et des personnes de professions libérales qui embarquent ; la grande partie des hommes restés en France est essentiellement des soldats et des personnes ayant un métier moins qualifié <sup>163</sup>.

Certains ont la chance de pouvoir sortir à l'extérieur car ils sont choisis pour participer à des chantiers D'autres sont quant à eux invités à entrer dans la Légion étrangère. On parle de milliers d'Espagnols qui s'y seraient engagés <sup>164</sup>. Certains optent pour les Régiments de marche de volontaires étrangers <sup>165</sup>. De nombreux Espagnols appartiennent à la deuxième Division blindée du général Leclerc (celle-là qui fera son entrée dans Paris dans la nuit du 23 au 24 août 1944

---

<sup>159</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage, op.cit.*, p.136.

<sup>160</sup> *Ibidem*, p.97.

<sup>161</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage, op.cit.*, p.28 et DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », *op.cit.*, p. 37.

<sup>162</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.142.

<sup>163</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage, op.cit.*, p.37.

<sup>164</sup> *Ibidem*, p. 92, 109 et 110.

<sup>165</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.120.

avec des tanks aux noms de *Guernica*, *Teruel* ou encore *Don Quichotte*)<sup>166</sup>. Dans les compagnies de travailleurs étrangers (dénominées Groupe de Travailleurs Etrangers sous Vichy, pendant l'occupation allemande) les Espagnols sont aussi soumis à un encadrement militaire<sup>167</sup>. En 1940, on en intègre d'abord dans les compagnies de prestataires ; ceci dans le but de servir à l'économie de guerre (industrie et entretien des routes) ou de participer aux travaux de fortification dans les zones de combat ; ce n'est que par la suite qu'on les dénomina compagnies de travailleurs étrangers. Au printemps 1940, on dénombre plus de 200 compagnies avec 250 hommes par compagnie sur tout le territoire français<sup>168</sup>. Geneviève Dreyfus Armand dresse quant à elle la liste de 40 000 personnes engagées dans ces compagnies et en particulier dans les industries et l'agriculture<sup>169</sup>. Les travailleurs ne perçoivent pas de salaire mais une prime de rendement (une indemnité journalière entre cinq et dix francs) Ils se trouvent ainsi dans l'impossibilité de rejoindre leurs familles qui résident dans d'autres départements français à cause de leurs faibles revenus<sup>170</sup>. Après que la France soit occupée par l'Allemagne, les réfugiés connaissent à nouveau les camps d'internements ou pire les camps de concentration et d'extermination allemands pour les activistes politiques (principalement celui de Mauthausen en Autriche)<sup>171</sup>. 5000 Espagnols y décèdent<sup>172</sup>. La majorité des Espagnols qui s'y trouvent étaient des personnes travaillant dans les Compagnies de Travailleurs Etrangers et arrêtées par les Allemands au printemps 1940<sup>173</sup>. Sur décision allemande, les Républicains espagnols sont considérés comme ennemi du Reich au même titre que les Juifs<sup>174</sup>. Selon Alberto Fernández,

A este campo [Buchenwald] fueron a parar con sus huesos los 200 compatriotas detenidos en Francia con ocasión del llamado 'complot de la Unión Nacional Española' acusados de terrorismo cuando se trataba en realidad de propaganda antinazi y de llamamientos diversos a la unidad de los españoles de los republicanos en el exilio. Sobre este particular, hay que señalar el hecho de que estos españoles, habiendo sido detenidos,

---

<sup>166</sup> *Ibidem*, p.122.

<sup>167</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage*, op.cit., p.113.

<sup>168</sup> *Ibidem*, p.38 et 39.

<sup>169</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.40.

<sup>170</sup> *Ibidem*.

<sup>171</sup> MARTINEZ COBO José, „Le statut administratif des exilés républicains en France, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées, exil, histoire et mémoire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.215.

<sup>172</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.25.

<sup>173</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit., p.124.

<sup>174</sup> *Ibidem*, p.123.

acusados y condenados por las autoridades francesas de la época, éstas les entregaron a las autoridades alemanas de la ocupación<sup>175</sup>.

Les autres sont intégrés aux travaux de fortification menés par l'Organisation Todt ou dans divers camps allemands pour participer à l'effort de guerre ; Emile Témime compte 25 000 Espagnols dans l'Organisation Todt et 40 000 en Allemagne<sup>176</sup>. Dans le Sud de la France (zone non occupée par les Allemands) en 1942 on compte environ de 120 000 à 130 000 réfugiés dans les camps et aussi dans des groupements de travailleurs dans le midi de la France<sup>177</sup>. Les réfugiés sont alors surtout employés dans l'agriculture et les mines<sup>178</sup>. Chaque soir, ils reviennent dans un camp prévu à cet effet (un certain nombre néanmoins parviennent à être logés chez les patrons) Certains sont aussi employés à l'aménagement de routes. Comme dans les précédentes compagnies, ils ne perçoivent aucun salaire mais une prime de rendement<sup>179</sup>. Les désertions sont nombreuses dans ces Compagnies de Travailleurs ; quand les hommes ont la possibilité de s'évader, ils vont en principe rejoindre les maquis afin de participer à la résistance contre l'envahisseur allemand<sup>180</sup>. C'est surtout devant la crainte d'être requis pour le compte des Allemands que s'effectuent les désertions<sup>181</sup>. A partir de 1943 en effet, ce n'est plus le principe du volontariat qui est de mise mais les réquisitions forcées. Il y a aussi les pressions du gouvernement franquiste qui a des alliés dans le gouvernement de Vichy, et qui demande que certains activistes politiques soient remis, ce qui pousse des républicains espagnols à aller grossir les rangs de la résistance. Rien que pour l'année 1942, eurent lieu 911 arrestations, 610 internements, 1 429 perquisitions et 177 expulsions. En 1943, les données font état de 236 arrestations, 380 internements, 1 115 perquisitions, 34 condamnations et 47 expulsions.

## 1.2. Les Espagnols et la Résistance française

Les années 1940, 1941 et 1942 voient les premiers engagements d'Espagnols dans la résistance<sup>182</sup>. En 1942 et 1943, la résistance espagnole se

---

<sup>175</sup> Cité par ALFAYA Javier, « Españoles en los campos de concentración nazi », *El exilio español de 1939*, Madrid, Taurus, 1976, p.99.

<sup>176</sup> RUBIO Javier, „La population espagnole...“, op.cit., p.43.

<sup>177</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Los movimientos migratorios », op.cit, p.40.

<sup>178</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.128-129.

<sup>179</sup> *Ibidem*, p.129, 130 et 127.

<sup>180</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.42.

<sup>181</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.130.

<sup>182</sup> *Ibidem*, p. 135, 136, 141, 149, 151 et 152.

ramifie « sous l'égide du PCE, par le développement des maquis et par la prédominance affirmée du Sud-Ouest »<sup>183</sup>. Enfin, ce sont aussi les combats pour libérer la France qui sont caractéristiques de cet engagement. Geneviève Dreyfus Armand précise : « les socialistes et les républicains qui participeront à la Résistance le feront à titre individuel, comme d'ailleurs de nombreux militants anarchistes »<sup>184</sup>. Déjà à l'intérieur de certains camps (comme celui d'Argelès), des militants communistes avaient pris position pour la lutte armée contre l'Allemagne. C'est essentiellement pendant l'année 1941 que les communistes espagnols prennent la décision de faire bloc contre le nazisme. Les communistes sont alors le seul mouvement unifié dans les maquis de la résistance. Durant l'été 1941, les Espagnols communistes constituent aussi le principal noyau de l'action urbaine. Ce sont essentiellement des actions qui sont menées contre des troupes allemandes (officiers en particulier) et contre des trains à destination de l'Allemagne. Dans les maquis, des journaux font leur apparition tels *Reconquista de España* pendant l'été 1941. Selon Geneviève Dreyfus Armand,

des consignes d'action précises [...] sont données aux jeunes qui se trouvent dans des pays occupés par les nazis : 'Coupez les communications, faites sauter les ponts et les trains, rendez inutilisables les centrales électrique, les usines, les réserves d'essence et de matériel, les magasins de munitions'<sup>185</sup>.

Quant aux guérilleros qui oeuvrent pour la « Reconquête de l'Espagne », leur but est

Pour l'indépendance et la souveraineté nationales ; contre la participation de l'Espagne à la guerre au service de l'Allemagne ; pour un authentique gouvernement d'union nationale avec des représentants de toutes les forces patriotiques d'Espagne depuis les partis ouvriers jusqu'aux catholiques et aux droites ; amnistie pour les persécutés de la Phalange ; garantie de liberté de conscience ; juste satisfaction des droits particuliers des Catalans, des Basques et des Galiciens ; remise aux tribunaux de la justice des Phalangistes et de leurs complices<sup>186</sup>.

Pour beaucoup, les guérilleros sont issus des GTE qui leur offrent une protection dans leurs actions liées à la résistance. Toujours selon la même

---

<sup>183</sup> *Ibidem*.

<sup>184</sup> *Ibidem*, p.152 et 153.

<sup>185</sup> *Ibidem*, p.154, 155, 156 et 158.

<sup>186</sup> *Ibidem*, p.163.

historienne, «en 1943, les groupes de guérilleros les plus actifs sont ceux de l'Aude, de l'Ariège, du Tarn, de l'Aveyron, de la Haute-Garonne, des Basses-Pyrénées, des Pyrénées-Orientales, de Corrèze, de Dordogne, de l'Allier, de Haute-Savoie et de l'Ain»<sup>187</sup>. Les principales actions qu'ils effectuent se résument aux sabotages, attaques de détachements allemands et aides pour des évasions. A Toulouse en particulier, ils sont efficaces dans les attaques contre des officiers allemands. C'est à l'automne 1943 que les guérilleros espagnols de la zone Sud se rattachent aux FTP-MOI et ce, dans diverses régions françaises. Cependant, selon Geneviève Dreyfus Armand, « la seule unité de la 1<sup>ère</sup> Division réellement intégrée dans les FTP-MOI est la 2<sup>e</sup> Brigade de guérilleros de la Haute-Garonne qui réalise des opérations avec la 25<sup>e</sup> Brigade FTP-MOI de Toulouse, sous le commandement de son propre chef, Joaquín Ramos »<sup>188</sup>. Il existe aussi d'autres groupes d'Espagnols qui, dans les départements de Charente et de Charente-Maritime par exemple, prennent directement contact avec des groupes de la résistance française. Ces groupes se spécialisent en outre dans le sabotage des industries allemandes. Dans la région du Sud-Ouest, les résistants espagnols qui ne sont pas d'obédience communiste rejoignent les résistants français. En ce qui concerne les émigrants économiques espagnols venus avant la Guerre Civile, leur participation à la résistance était courante bien qu'il manque des données à ce sujet. A la libération de la France, l'obédience communiste planifie dès lors des actions pour la « Reconquête de l'Espagne ». C'est en 1944 que des guérilleros tentent l'invasion bien connue du Val d'Aran afin de procéder à la libération de l'Espagne. Au bout de quelques jours seulement, l'opération est un échec.

Dans le département de l'Aude, les déserteurs qui refusent d'aller travailler pour le compte des Allemands rejoignent le maquis du capitaine Philippe. Les Espagnols, arrêtés par les Allemands pour avoir participé à la Résistance, se retrouvent en général dans les camps de Buchenwald, Bergen-Belsen, Dachau, Flossenbürg, Neuengamme, Ravensbrück, Sachsenhausen-Oranienburg, ou encore Auschwitz. Beaucoup de femmes espagnoles subirent la déportation à Ravensbrück pour avoir participé à la Résistance contre l'occupant nazi. Les femmes espagnoles sont en majorité dans la Résistance agent de liaison.

---

<sup>187</sup> *Ibidem*, p. 165 et 166.

<sup>188</sup> *Ibidem*.

### 1.3. L'après Seconde Guerre Mondiale

Après la Seconde Guerre Mondiale si certains réfugiés parviennent à travailler dans l'agriculture et l'industrie, les deux domaines privilégiés, la situation des intellectuels est précaire. De plus, certains réfugiés et en particulier les enfants, sont malades (maladies essentiellement dues aux privations et à l'internement). Le cas est similaire pour ceux qui ont combattu dans la résistance. Beaucoup de femmes et d'enfants se retrouvent aussi privés de leur mari ou de leur père et sont placés dans des centres. Beaucoup demeurent sans emploi. Pour les clandestins fraîchement arrivés, les camps sont de nouveau la solution pour les autorités françaises<sup>189</sup>.

Ce n'est qu'à partir de 1945 que les réfugiés se voient accorder le statut juridique de réfugiés<sup>190</sup>. Ils reçoivent alors une carte d'identité et de voyage<sup>191</sup>. Munies de ces pièces, ils peuvent alors commencer une nouvelle vie et chercher librement un emploi (avec cependant quelques restrictions de secteur comme le précise Alicia Alted Vigil)<sup>192</sup>. Ils peuvent aussi bénéficier d'une aide sociale<sup>193</sup>. En 1946, la Croix Rouge Espagnole aide les réfugiés car elle est reconnue légitime par le gouvernement français. En 1947, de Toulouse, la Croix Rouge déménage à Paris et accueille dans ses locaux de nombreux malades. Les dispensaires continuent à fonctionner dans les années 50 et peuvent alors accueillir un autre type d'émigrants : les économiques. En 1947, les *Quakers* interviennent encore à ce niveau en créant par exemple des ateliers de couture chargés de confectionner des vêtements pour les plus démunis<sup>194</sup>.

Après la Seconde Guerre Mondiale, d'autres exilés franchissent la frontière française<sup>195</sup>. Environ 10 000 personnes entrent en France en 1947 et 1949<sup>196</sup>. Les autorités françaises ont du mal à distinguer entre exilés et émigrants. C'est pourquoi, elles ouvrent un centre au haras de Perpignan pour faire la distinction. En 1948, ces centres où sont examinés les nouveaux arrivants afin de

<sup>189</sup> *Ibidem*, p.168, 169, 170, 172, 174, 175, 136, 125, 126, 184, 185 et 189.

<sup>190</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.44.

<sup>191</sup> *Ibidem*.

<sup>192</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.44 et ALTED VIGIL Alicia, « Ayuda asistencial española y franco-española a los refugiados », ALTED VIGIL Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse*, op.cit, p.74.

<sup>193</sup> ALTED VIGIL Alicia, « Ayuda asistencial... », op.cit, p.74.

<sup>194</sup> *Ibidem*, p.78, 79, 84 et 75.

<sup>195</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.45.

<sup>196</sup> *Ibidem*, p.46.

juger également de leur bonne santé et aptitude au travail, sont remplacés par des bureaux spécialisés et placés à la frontière ; on compte alors durant les six premiers mois de cette année une moyenne mensuelle de 252 hommes, 119 femmes et 75 enfants. Les émigrants économiques sont refusés pendant cette période : environ 25% ne peuvent pénétrer sur le territoire français entre 1946 et 1949. Seuls ceux qui veulent travailler dans les mines et l'agriculture sont autorisés à entrer en France. En 1950, on supprime les bureaux à la frontière et ce sont les autorités françaises elles-mêmes qui se chargent de contrôler les nouveaux arrivants. Le nombre de réfugiés augmente cette année-là passant de 89 607 en 1949 à 117 824 en 1950. On privilégie l'entrée de réfugiés politiques et de ceux qui pénètrent en territoire français afin de rejoindre leur famille ; les personnes qui ne correspondent pas au marché du travail de la France se voient refuser l'entrée (plus de la moitié selon D. Wingate Pike)<sup>197</sup>. C'est ainsi que par exemple en juillet 1949, on fait expulser sept mineurs espagnols qui travaillaient à Decazeville<sup>198</sup>. En 1952 est créée la OFPRA (Bureau Français de Protection des Réfugiés et Apatrides)<sup>199</sup>. En 1954, on diminue les entrées des réfugiés à 10 par mois<sup>200</sup>. Dans la même décennie, un déchaînement d'arrestations s'abat sur les Espagnols pour accusation de communisme. Le Parti Communiste Espagnol est interdit de même que 17 publications en langue espagnole<sup>201</sup>. Ce déferlement contre eux s'exerce d'ailleurs dès la fin de la Seconde Guerre Mondiale :

Les Espagnols forment aussi le principal contingent des assignés à résidence à partir de 1947. Ceux qui bénéficient du statut de réfugiés, ne pouvant pas être expulsés, sont arrêtés et placés dans les camps de rétention. C'est pour servir contre les militants ayant participé aux grèves de 1947-1948 que la solution des camps, de sinistre mémoire, a été réactivée<sup>202</sup>.

Les enfants qui ont passé la frontière française se retrouvent plus tard, en majorité dans le secteur ouvrier<sup>203</sup>. Ils ont un niveau de qualification supérieur à

---

<sup>197</sup> *Ibidem*, p.46 à 48.

<sup>198</sup> NOIRIEL Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France (XIXe-Xxe siècles), discours publics, humiliations privées*, Paris, Fayard, 2007, p.502.

<sup>199</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », *op.cit*, p.48.

<sup>200</sup> *Ibidem*.

<sup>201</sup> NOIRIEL Gérard, *Immigration, antisémitisme...*, *op.cit*, p.503.

<sup>202</sup> *Ibidem*, p. 507.

<sup>203</sup> PIGENET Phryné, « Intégration et naturalisation des exilés catalans nés entre 1925 et 1940 », Centre d'Histoire de l'Europe du Xxe, *Enfants de la Guerre Civile...*, *op.cit*, p.101.

leurs parents (cadres moyens ou supérieurs, artisans ou commerçants)<sup>204</sup>. Petit à petit, les enfants nés en France ont accès à la nationalité française et s'intègrent à la société grâce à l'école notamment<sup>205</sup>.

Avec la mise en place de la Convention de Genève en 1951, le réfugié obtient « une position plus favorable qu'aux autres étrangers résidant en France » et acquiert une carte de résident de dix ans automatiquement renouvelable dite de « résident privilégié »<sup>206</sup>.

La population espagnole est nombreuse dans le Sud-Ouest de la France, région traditionnelle d'immigration espagnole avant la Guerre Civile et l'exil ; d'autres s'installent là où les autorités françaises les avaient placés<sup>207</sup>. Après l'ouverture du département de la Seine, beaucoup d'Espagnols s'y installent (24% de la colonie espagnole). Ils mènent une vie similaire à leurs compatriotes économiques : ils sont salariés et nombreux dans l'agriculture, dans la métallurgie, les ouvrages publics et les barrages hydroélectriques<sup>208</sup>.

Après la Seconde Guerre Mondiale, les activités politiques des réfugiés se multiplient et se créent divers journaux<sup>209</sup>. On peut citer par exemple *L'Espagne Républicaine* de Toulouse<sup>210</sup>. Cependant, ces initiatives sont vite déçues : dans les années 50, « l'Espagne franquiste est admise dans la plupart des instances internationales et l'exil entreprend alors une longue et difficile traversée du désert »<sup>211</sup>.

En ce qui concerne les retours lors de la chute du franquisme en Espagne, pour Geneviève Dreyfus Amand, il est impossible d'établir un chiffre exact<sup>212</sup>. Les petits-enfants décident en grande majorité de rester en France où certains ont pu accéder à des postes professionnels enviables ; reste pour eux et leur famille le voyage occasionnel en Espagne<sup>213</sup>. C'est « la prégnance de l'espoir du retour » qui est manifeste chez les parents ; « la volonté de maintenir une identité, mais aussi l'inéluctable obligation d'insertion professionnelle pour vivre et assurer le

<sup>204</sup> *Ibidem*, p.101-102.

<sup>205</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.48-49.

<sup>206</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.334.

<sup>207</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit., p.29.

<sup>208</sup> *Ibidem*, p. 49 et 50.

<sup>209</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage*, op.cit, p.120.

<sup>210</sup> *Ibidem*.

<sup>211</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols en France*, op.cit., p.297.

<sup>212</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.52.

<sup>213</sup> *Ibidem*.

quotidien de la famille enfin rassemblée »<sup>214</sup>. En ce qui concerne les individus nés entre 1925 et 1940, le cas est similaire<sup>215</sup>. Les activités liées à l'exil sont moins importantes que chez leurs parents<sup>216</sup>. Une exception est cependant palpable pour les milieux anarchistes<sup>217</sup>. Selon José Forné, l'ascension sociale des enfants et petits enfants est remarquable<sup>218</sup>. Pour Geneviève Dreyfus Armand, la situation est surtout due à un encouragement important des parents<sup>219</sup>. Néanmoins, elle précise que si l'intégration fut aisée pour les plus jeunes, les adolescents et les jeunes adultes ont des difficultés palpables. Il faut ajouter que, de même avec le déclassé d'emplois agricoles ou de faible qualification, les parents réfugiés peuvent ensuite eux aussi accéder à des emplois plus qualifiés (surtout entre le milieu des années 50 et la fin des années 60). Ceux qui ont déjà des postes de hautes qualifications en Espagne se voient attribuer par contre des postes bien inférieurs (exemple du patron de presse devenu pigiste, de médecins devenus infirmiers, etc.)<sup>220</sup>.

Dans son étude, José Forné indique que seulement deux personnes de son échantillon ne constituent pas un mariage mixte<sup>221</sup>. Les individus arrivés jeunes en France sont plus enclins à faire des mariages mixtes et en particulier les hommes<sup>222</sup>. En 1979, le statut de réfugié politique est proscrit en France pour les Espagnols compte tenu du régime démocratique mis en place en Espagne ; néanmoins, comme le remarque Geneviève Dreyfus Armand sur 15 951 réfugiés espagnols qui résident en France, la majorité continuera d'y vivre. Il y eut bien sûr des retours mais ceux-ci sont absents des statistiques.

De plus, le nombre des exilés est en décroissance compte tenu de l'arrivée massive des émigrants économiques. Entre 1961 et 1970, les statistiques en ce qui concerne les réfugiés politiques espagnols enregistrent le chiffre de 6508 réfugiés dont 2000 arrivés avant la guerre. Mais selon Geneviève Dreyfus Armand, cela « ne signifie pas qu'il n'y ait plus d'exilés politiques en provenance d'Espagne,

<sup>214</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.334.

<sup>215</sup> PIGENET Phryné, « Intégration et naturalisation... », op.cit, p.106.

<sup>216</sup> *Ibidem*, p.107.

<sup>217</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.345.

<sup>218</sup> FORNÉ José, „Integración de los refugiados españoles en Toulouse y su región », ALTED VIGIL Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse...*, op.cit, p.317.

<sup>219</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.337.

<sup>220</sup> *Ibidem*, p.335 et 336.

<sup>221</sup> FORNÉ José, “Integración...””, op.cit, p.318.

<sup>222</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.336.

mais un certain nombre d'opposants profitent du flot d'émigration économique vers la France pour s'y fondre sans demander ensuite le statut de réfugié politique »<sup>223</sup>.

#### 1.4. L'arrivée des émigrants économiques

Peu à peu avec l'avènement des années 60, les réfugiés politiques sont remplacés en nombre par leurs compatriotes économiques<sup>224</sup>. Dans les années 70, les émigrants politiques ne représentent plus que 6% de la colonie espagnole<sup>225</sup>. L'affluence des émigrants économiques commence véritablement en 1956 et devient plus intense entre 1961 et 1964. Le nombre d'entrées dépasse les 60 000 personnes entre ces mêmes années<sup>226</sup>. Paris est l'endroit où le plus d'émigrants économiques se rendent avec en 1968 plus de 130 000 personnes (90 000 en 1962)<sup>227</sup>. 1968 constitue l'année de plus forte émigration des économiques<sup>228</sup>. Ces émigrants proviennent en majorité du Sud de l'Espagne et sont employés en France essentiellement dans le secteur de la construction, les travaux domestiques ou encore la sidérurgie<sup>229</sup>. Seuls les Catalans apparemment n'ont pas de contrat de travail et franchissent parfois la frontière française clandestinement<sup>230</sup>. Ils n'ont en leur possession qu'un visa de tourisme mais obtiennent cependant très rapidement un contrat de travail grâce à leur qualification. Ils ne clament pas le motif politique de leur départ d'Espagne mais celui-ci est cependant sous-entendu. Ils envisagent la solution de naturalisation en moins grand nombre que les exilés étant donné qu'ils n'hésitent pas à retourner ensuite dans leur pays d'origine<sup>231</sup>. En effet, ces émigrants viennent en France pour travailler, gagner de l'argent afin de retourner par la suite en Espagne<sup>232</sup>. Ils acceptent plus volontiers les mariages mixtes<sup>233</sup>. Bientôt c'est vers les pays tels que l'Allemagne que les

---

<sup>223</sup>*Ibidem*, p.353, 354, 297, 299 et 300.

<sup>224</sup>DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.50.

<sup>225</sup>*Ibidem*.

<sup>226</sup>DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.300.

<sup>227</sup>DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.51 et DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.300.

<sup>228</sup>DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.298.

<sup>229</sup>DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit, p.51.

<sup>230</sup>PIGENET Phryné, « Intégration et naturalisation... », op.cit, p. 103.

<sup>231</sup>*Ibidem*, p.103-104.

<sup>232</sup>DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols en France...*, op.cit, p.301.

<sup>233</sup>PIGENET Phryné, « Intégration et naturalisation... », op.cit, p.105.

Espagnols se dirigent<sup>234</sup>. L'Allemagne a besoin dans les années 50 d'une main-d'œuvre étrangère qui puisse travailler dans les industries alimentaires en développement. Pour ce, elle signe des accords avec l'Espagne, l'Italie, La Grèce, le Portugal et la Turquie. L'Allemagne scelle un pacte avec l'Espagne dès 1950 : le premier accord sur le travail est signé en 1952 mais à des fins plus politiques qu'économiques (pour que le régime franquiste sorte de son isolement). Il faut attendre 1958 pour que des accords migratoires et en particulier relatifs à la sécurité sociale des émigrants soient adoptés<sup>235</sup>. 600 000 travailleurs espagnols émigrent vers l'Allemagne entre 1960 et 1973 ; en majorité des hommes mais aussi beaucoup de femmes<sup>236</sup>.

En 1961, commencent à arriver de nombreux émigrants espagnols (56 192 contre 475 en 1956, 736 en 1957, 1170 en 1958 et 1935 en 1959) ; c'est en 1965 qu'il y a le plus d'effectifs (65 146 entrées sur le territoire allemand, 42 778 en 1969) sans compter ceux qui émigrent clandestinement : entre 1960 et 1967 : 136 859 ne sont pas des migrants assistés<sup>237</sup>. Entre 1960 et 1967, la colonie espagnole atteint les 339 837 immigrants<sup>238</sup>. 1972 est l'année où il y a le plus d'immigrants espagnols en Allemagne (184 000)<sup>239</sup>.

En 1973, 185 000 travailleurs espagnols vivent en Allemagne ; en 1986, ils sont 130 000 ; en 1988, en Allemagne, il y a encore 62 790 travailleurs essentiellement employés dans le secteur industriel ; les femmes représentent alors le tiers des travailleurs<sup>240</sup>.

Après ce bref rappel, comme il est convenu, nous allons dresser les représentations saillantes dans les témoignages et romans sur l'exil puis sur l'émigration.

---

<sup>234</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Movimientos migratorios », op.cit., p.51.

<sup>235</sup> FLETA Cecilia, « El éxodo de los 600 000 », » *El País*, Berlin, 27/03/2005, [http://www.foroporlamemoria.info/documentos/2005/cfleta\\_27032005.htm](http://www.foroporlamemoria.info/documentos/2005/cfleta_27032005.htm), p.1 et VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española a Europa en el siglo XX*, Madrid, Arco Libros, 1999, p.63-64.

<sup>236</sup> FLETA Cecilia, « El éxodo de los 600 000 », op.cit., p.1.

<sup>237</sup> SÁNCHEZ LÓPEZ (1969), cité par VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española a Europa...*, op.cit., p.64 et RUBIL J. et SÁNCHEZ LÓPEZ, cités par *Ibidem*.

<sup>238</sup> VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española a Europa...*, op.cit., p.64.

<sup>239</sup> *Ibidem*, p.66.

<sup>240</sup> FLETA Cecilia, « El éxodo de los 600 000 », op.cit., p.2 et VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española a Europa...*, op.cit., p.66.

## CHAPITRE II

### Littérature

#### 1. Exil et littérature

##### 1.1. L'exil des Républicains espagnols en France : 1939-1945 dans la littérature espagnole

En ce qui concerne l'exil des républicains espagnols consécutif à la Guerre Civile, c'est un retard historiographique que l'on constate tout d'abord tant de la part des historiens espagnols qu'étrangers. Cela est évident en Espagne à cause de la dictature du général Franco qui durera jusqu'en 1975 et en France de par la présence gênante du souvenir des camps d'internement qui ont fait office d'hébergement pour les Espagnols et qui seront bondés de civils et de militaires en 1939 avec la chute du front de Barcelone.

Il faut attendre la fin des années 70 et les années 80 pour assister en Espagne et en France à une augmentation de la production de livres d'histoire relatant ces événements. Avant ces dates, ce sont essentiellement des témoignages, des romans-témoignages ou encore des poèmes publiés en France et dans les pays d'Amérique Latine (Mexique en particulier) qui informent du périple vécu par les réfugiés espagnols.

Nous avons choisi d'en traiter quelques uns dans une sous-partie et de vérifier en même temps si dans les romans relatant l'exil des Espagnols, le lexique est similaire entre autres.

Nous traiterons entre autres les témoignages et romans suivants ; des années 40 à 1975 (fin du franquisme) : Aub Max, *Morir por cerrar los ojos* (1944) ; Tanguy ou *l'histoire d'un enfant d'aujourd'hui* (1957) ; Del Castillo Michel, *L'homme de sang* (1959) ; *Señas de identidad* (1966) ; Montseny Federica, *Pasión y muerte de los españoles en Francia* (1969) ; Constante Mariano, *Les Années Rouges. De Guernica à Mauthausen* (1971) ; Del Castillo Michel, Goytisolo Juan, Floch-Ribas Jean, *Le greffon* (1971) ; De 1975 à la fin des années 1990 : Montagut Lluís, *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole* (1976) ; Corrales Egea José, *Semana de pasión* (1976), Casarés María, *Résidente privilégiée* (1980) ; Vásquez Montalbán Manuel, *El pianista* (1985) ; Ferrer Eulalio, *Entre alambradas* (1988) ; Trapiello Andrés, *Días y noches* (2000).

Nous verrons dans une autre sous-partie que ces récits ont été abordés par la recherche historique comme documents ; c'est pourquoi nous observerons comment ils ont été traités (sur quel point insiste la recherche, etc.)

Dans cette sous-partie, deux aspects de ces témoignages seront explorés : les données qu'apportent ces témoignages sur cette partie de l'histoire migratoire espagnole et aussi le lexique utilisé pour qualifier les événements et les traumatismes ressentis par les réfugiés.

### 1.1.1. Des faits historiques

Ces témoignages et romans-témoignages ont apporté depuis les années 40 des informations sur les conditions de vie des exilés en France. Nous mentionnerons quelques faits qui sont relatés et qui font de ces ouvrages des sources documentaires. Les premiers témoignages mentionnent que dans les camps, des « locaux » de punition sont mis en place pour les réfugiés les plus réfractaires. Federica Montseny, dans *Pasión y muerte de los españoles en Francia* (1969) parle de « quadrilatère entouré de barbelés »<sup>241</sup>.

Autre aspect, Mariano Constante dans *Les Années Rouges. De Guernica à Mauthausen* (1971) nous renseigne sur les activités politiques présentes dans les camps : « L'organisation du parti communiste avait été créée du premier jour : dès qu'une baraque était habitée, des camarades responsables étaient nommés pour organiser le comité ou la cellule de baraque »<sup>242</sup>.

Ce sont aussi des informations sur les Espagnols luttant dans la Résistance et sur les tâches qui leur incombaient comme on peut observer dans *Le Grand voyage* de Semprún (1963): « faire dérailler les trains de nuit » ou encore réceptionner le matériel lancé par les avions<sup>243</sup>. Il y a des précisions sur la composition de certains maquis : des Français, des Espagnols, des Russes<sup>244</sup>.

Après la mort de Franco, les données fournies par les documents témoignages paraissent de plus en plus précis. Tel est le cas de celui de Lluís Montagut paru en France en 1976. Ce sont des données chiffrées quant au nombre

---

<sup>241</sup> MONTSENY Federica, *Pasión y muerte de los españoles en Francia*, Toulouse, Espoir, 1969.

<sup>242</sup> CONSTANTE Mariano, *Les Années rouges, de Guernica à Mauthausen*, Paris, Mercure de France, 1971, p.139-140, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage, un exil espagnol*, op.cit, p.107.

<sup>243</sup> SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage* Paris, Gallimard, 1963, p.37.

<sup>244</sup> *Ibidem*, p.92.

de réfugiés dans les camps qui sont incluses dans ce témoignage. Les exilés savent par *L'Indépendant* de Perpignan que selon les autorités françaises il y aurait, répartis dans les camps de Bram, Saint-Cyprien, Barcarès, Argelès-sur-Mer, Agde, Gurs et le Vernet, 500 000 réfugiés (dont 200 000 militaires et 300 000 civils)<sup>245</sup>. Dans ce même témoignage, il y a aussi des informations quant aux expéditions prévues par le Mexique, le Venezuela, le Chili, l'URSS et l'Angleterre et qui envisagent en priorité d'accueillir des personnalités politiques communistes. Le témoignage cite et explique les organismes qui préparent les départs : le SERE –« d'inspiration gouvernementale négriniste-communiste » ; le JARE –socialiste modéré ; le SIA –Secours International Anarchiste : « divisions qui ont été fatales ». D'autres organismes qui viennent en aide aux réfugiés sont cités, entre autres, l'aide fournie par les protestants<sup>246</sup>.

Sur l'organisation des camps, un passage d'un témoignage datant de la fin des années 80 donne des précisions : « il y eut, au bout d'un certain temps, un coiffeur et une menuiserie, un laboratoire de photos et un atelier de peinture, des miracles de l'improvisation et du génie créateur de l'Homme qui ne s'avoue jamais vaincu »<sup>247</sup>.

Celui de Lluís Montagut donne des éléments précis sur la structure des camps :

Une large piste goudronnée se perd là-bas, au loin. A droite et à gauche, de grands rectangles de fil de fer barbelés, du côté de la piste, des ouvertures permettant le passage ; chacune porte une lettre immense, peinte sur un carré de bois cloué au bout d'un piquet. L'ordre alphabétique est alterné, de gauche à droite. Le A précède le C sur un côté, et, sur l'autre le D suit le B [...] Quant à l'installation intérieure, rien, pas même l'ombre de plus insignifiant escabeau. Donc, c'est le sable qui nous servira de lit et de table. La musette et la couverture fixeront la place de chacun<sup>248</sup>.

Lluís Montagut retranscrit des circulaires des autorités de Vichy comme celle qui vise à l'emploi des réfugiés se trouvant dans les camps à l'agriculture en procédant par « rafles ».

Dans le témoignage que nous venons de citer, nous avons des informations sur la vie culturelle des réfugiés en France, en particulier avec la représentation de

---

<sup>245</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole*, Paris, Maspéro, 1976, p.126.

<sup>246</sup> *Ibidem*, p., 126, 127 et 266.

<sup>247</sup> CONGOST MUÑOZ J., *Por tierra de moros*, Mostoles, Madre Tierra, 1989, p.37.

<sup>248</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.105.

spectacles comme le « jeune théâtre espagnol dans l'Espagne républicaine d'avant 1936 » avec le texte de la programmation.

Ce sont aussi des informations sur l'interdiction des activités politiques communistes en France, la continuation de la lutte pour les communistes et les quêtes et ventes de petits drapeaux de la République espagnole ou encore le boycott des produits importés d'Espagne<sup>249</sup>.

### 1.1.2. Les représentations

#### 1.1.2.1. Les relations à l'Autre : entre rejet et solidarité

##### a. Indifférence et manque de solidarité

L'indifférence est très présente. Dès les premiers témoignages, la mère de Federica Montseny est morte pendant le passage de la frontière dans l'indifférence totale, non seulement dans l'indifférence des autorités mais aussi dans celle des autres exilés (« sans que personne ne se soucie d'elle »)<sup>250</sup>. Lluís Montagut reprend ce constat. Cette indifférence, pour les soldats en particulier, a été décelée bien avant la fin de la guerre d'Espagne : « [...] abandonnés, sur le plan international, par ceux qui se disaient nos amis [...] » ; « [...] l'indifférence quasi totale des nations prétendument démocrates et libérales »<sup>251</sup>.

Le manque d'aide revient beaucoup dans les témoignages publiés dans les années 70. Antoine Miró souligne par « quelques » le fait que peu de civils français venaient au secours des réfugiés dont des enfants étaient mutilés : « Quelques Français avaient apporté de la paille pour faire une litière aux blessés »<sup>252</sup>. Lluís Montagut souligne lui aussi ce manque d'« aide »<sup>253</sup>.

Selon l'adjoint au maire d'Argelès, cela s'explique : « ce qui préoccupe les autochtones, c'est le remboursement des dégâts et des dommages » ; cela démontre aussi par là une absence de compassion de la part de cette population<sup>254</sup>.

---

<sup>249</sup>*Ibidem*, p. 270 à 272, 366, 367 et 372-373.

<sup>250</sup> MONTSENY Federica, « Cien días de la vida de una mujer », *El Mundo al día*, n°21, 15/11/1949, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.50-51.

<sup>251</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p. 10 et 15.

<sup>252</sup> MIRÓ Antoine, *L'exilé. Souvenirs d'un républicain espagnol*, Paris, Galilée, 1976, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols en France*, *op.cit.*, p.49.

<sup>253</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.91.

<sup>254</sup> IZARD Pierre, *La petite histoire d'Argelès-sur-Mer : 1900-1940*, Perpignan, Massana, 1974, cité par SALGAS-CANDORET Emmanuelle, « Une population face à l'exil espagnol. Le cas des

L'indifférence et l'exclusion se retrouvent dans les romans récents. Justo Garcia, le protagoniste de *Días y noches* (2000) d'Andrès Trapiello se sent exclu dans la ville de Paris car il ressent l'indifférence de la population de la capitale, attitude qui le blesse énormément.

De l'indifférence de la part des autorités, on insiste ensuite sur l'intérêt qui leur est porté et qui revêt à la fois curiosité et méfiance.

### **b. Etonnement, curiosité, méfiance et crainte**

Vis-à-vis des autorités et de la population française, c'est de la « méfiance » que ressentent les réfugiés, selon Francisco Pons<sup>255</sup>. C'est une attitude qui répond à la méfiance de la population française. Il relève la méfiance des commerçants d'Argelès « qui retirent en toute hâte leurs marchandises des trottoirs »<sup>256</sup>.

Dans le témoignage de Montagut datant de 1976, plusieurs sentiments sont soulignés. Le regard des Français peut être aussi perçu comme une « curiosité » et de l'étonnement<sup>257</sup>. Ce peut être également des regards chargés de « circonspection ».

Quand il s'agit d'une aide supposée, c'est encore la méfiance qui est exprimée : « Cet excès d'intérêt pour nous, au moment où nous sommes à la dérive, nous agace un peu et nous rend méfiants ».

Plus loin, le narrateur décrit le regard d'un soignant français. Il pense que le médecin « a peur de se retrouver seul enfermé avec un 'rouge' » car il ne ferme pas la porte ; il attribue cette attitude à « la réclame qui nous a été faite ». L'assistant du médecin n'a pas l'air d'être « enchanté » de l'auscultation des malades qui lui revient : « Détail intéressant et curieux : tous les deux ont gardé leurs gants, comme s'ils avaient affaire à des contagieux ». C'est la peur qui anime la population extérieure également avec des termes comme « crainte » et « peurs »<sup>258</sup>.

Pyrénées-Orientales (janvier-septembre 1939), MILZA Pierre et PESCHANSKI Denis, *Exils et migration. Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, op.cit., 1994, p.318.

<sup>255</sup> PONS Francisco, *Barbelés à Argelès et autour d'autres camps*, Paris, L'Harmattan, 1993, p.218-219, cité par cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols en France*, op.cit, p.112.

<sup>256</sup> *Ibidem*, p.18, cité par *Ibidem*, p.47.

<sup>257</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.202, p.232 et p.103.

<sup>258</sup> *Ibidem*, p. 249, 264, 161, 173, 156, 161 et.173.

De la méfiance au mépris, il y a ensuite peu de chemin à parcourir.

### c. Du dédain à la tromperie en passant par le racisme

Les premiers contacts avec les autorités françaises à la frontière et en particulier avec les gendarmes sont, dans les premiers témoignages sur l'exil, emplis de dédain : « Allez n'étaient pas dit de façon bienveillante, mais de manière abrupte, avec un incommensurable dédain que les inférieurs adoptent dans les moments où la force triomphe de la raison »<sup>259</sup>. Face à cette attitude, les gendarmes sont jugés avec mépris par les réfugiés comme on peut le voir dans ce premier extrait avec « inférieurs ».

Dans les romans à caractère autobiographique, le personnage de *Tanguy* (1957) se rend compte que, malheureusement, le même sentiment de dédain anime certaines personnes comme son père ; il dit ressentir cela à travers son expression lors de leurs retrouvailles en France : « Son père se tourna vers leur compagnon comme pour le prendre à témoin : 'Ne te l'avais-je pas dit ?' Puis il toisa son fils avec un infini dédain :

-Tu as vraiment l'air d'un voyou, d'un *chorizo* ! »<sup>260</sup>.

Il peut s'agir d'un dédain qui peut prendre la forme ensuite d'insultes du père envers son fils :

« -Salaud ! Ordures !... J'ai fait de toi un monsieur, je t'ai pris chez moi. Mais maintenant c'est fini ! A la rue ! A la rue ! Va retrouver tes pareils ! Va retrouver tes « Sebastiana » et tes « ouvriers » !...Je le savais, je le savais ! Tu as ça dans le sang ! Tu es un « rouge » ! ... Une ordure de « rouge » ! »<sup>261</sup>.

Les exilés peuvent être sujets dans les témoignages à des violences verbales donc. *Tanguy* est aussi confronté à la hargne de la population<sup>262</sup>.

*Morir por cerrar los ojos* de Max Aub (1944) accentue la haine vouée aux exilés, l'un des personnages avoue : « A mí esta gente... Todos son extranjeros,

<sup>259</sup> DE PALENCIA Isabel, *Smouldering Freedom... The story of the Spanish Republicans in exile*, Londres, Gollancz, 1946, p.34 et 46, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage*, op.cit, p. 70-71.

<sup>260</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy. Histoire d'un enfant d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 1994, Paris, Julliard, 1957 (1<sup>ère</sup> éd.), p.311.

<sup>261</sup> *Ibidem*, p.330.

<sup>262</sup> YOUNES Ebtehal, « Les enfants de la débâcle : visions de guerre et traumatismes », *Enfants de la Guerre Civile espagnole, vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, op.cit. p.217.

comunistas. Yo los fusilaría a todos. ¿Qué se perdería con ello ? »<sup>263</sup>. On peut aussi citer dans la bouche d'un autre personnage : « Toda esa hez infecta de españoles, de balcánicos, de árabes, de judíos, de necios, de asesinos indecentes, de ladrones asquerosos, sólo movidos por la envidia de nuestras riquezas, populacho indecoroso que hiede ». Dans le même ouvrage, le portrait de la société française est très négatif surtout quand celle-ci signe l'armistice avec l'Allemagne ; l'un des personnages, María, dresse le portrait suivant ; « [...] Francia, [...] destrozada de cobardes »<sup>264</sup>.

Dans l'esprit des réfugiés, l'Espagne de Franco est aussi perçue de façon très négative. Elle est associée à des « criminels qui digèrent leurs haines », aux « cachots ténébreux, [aux] mères esseulées »<sup>265</sup>. On retrouve aussi une attitude raciste dans *Tanguy* : « Souvent, il nous traitait de sales Espagnols, il murmurait que nous avions qu'à retourner dans notre pays et que les Français étaient trop poires d'accueillir toute la racaille internationale » ; enfin, elle apparaît dans *le grand voyage* avec « métèques »<sup>266</sup>.

Les violences verbales peuvent être extrêmement cruelles. Dans certains cas, pour certains témoins, l'attitude des gardes s'apparente à de la cruauté. Ainsi, dans le poème-témoignage de Max Aub :

« [...]  
Seguido de tres moros,  
bayoneta calada,  
el comandante pasa  
revisa las celdas  
-perro, fusta, bufanda-  
-¿Tienes piojos ? Mejor. »<sup>267</sup>.

---

<sup>263</sup> VENEGAS GRAU Carmen, « *Morir por cerrar los ojos* », *drama del exilio de Max Aub en Francia*, ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, *op.cit.*, p.237.

<sup>264</sup> *Ibidem*, p.233.

<sup>265</sup> Expressions prises dans un poème anonyme du *Romancero*, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.128-129.

<sup>266</sup> *Ibidem*, p.197 ; DEL CASTILLO Michel, *Les aveux interdits. Les premières illusions*, p.88, cité par YOUNES Ebtelhal, « Les enfants de la débâcle », *op.cit.*, p.217 et SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage...*, *op.cit.*, p.121.

<sup>267</sup> AUB Max, *Diario de Djelfa*, Mexico, Unión distribuidora de ediciones, 1944, cité par TUÑÓN DE LARA Manuel, « Los españoles en la Segunda Guerra Mundial y su participación en la resistencia francesa », ABELLÁN Luís, *El exilio español de 1939 II Guerra y política*, Madrid, Taurus, 1976, p.28.

Pour Tanguy, le comportement de certains pendant la guerre comme celui des collaborateurs correspond à de la cruauté, comme le comportement de son père : « la cruauté des lâches, de ceux qui n'ont pas le courage de mourir pour une idée »<sup>268</sup>.

Il y a aussi des cas où les exilés semblent acceptés par la population française mais pour beaucoup, ces relations sont mues par le profit. Sont mentionnées les relations entretenues avec les commerçants venus vendre des produits dans les camps. Elles sont basées exclusivement sur l'argent. Ces Français-là apparaissent comme des profiteurs. Pour Tasio Sanz, dans son ouvrage de 1974, ils sont mus par le « profit » ; il les qualifie selon un schéma ascendant de « commerçants » puis d' « exploitateurs » et enfin de « trafiquants » ; ce qui permet de constater la vision que les réfugiés espagnols et en particulier Tasio Sanz, a des marchands français qui passent du registre de simple vendeur à celui de personne exerçant une activité illicite<sup>269</sup>. Les Français sont aussi considérés comme des profiteurs pour Federica Montseny qui explique que, croyant que les Espagnols avaient pu cacher avec eux dans le camp certains biens, « les brigades de travail, [...] armées de pelles et de pioches et commandées par des officiers français remuaient le sable »<sup>270</sup>.

Dans *Campo cerrado* (1943) de Max Aub, la narration nous présente également à travers un certain Paul Laffite, un Français mu par l'égoïsme, un homme qui « colaboró con los nazis, durante la ocupación alemana, llevando pintores famosos a Munich, actualmente apestado, me recibió en seguida : pura miel »<sup>271</sup>.

Dans cette œuvre, les relations des réfugiés avec les autorités s'expriment aussi par le sentiment de tromperie : « floués », « un attrape-nigauds », une « monumentale tromperie » ; des « hommes bernés » ; « je me demande ce que cela peut bien cacher. On nous a si souvent bernés... » ; « ils [les Français] se sont moqués de

---

<sup>268</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.324.

<sup>269</sup> SANZ Tasio, *Des saintes et des démons*, Paris, La Pensée Universelle, 1974, p.159, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p. 87.

<sup>270</sup> MONTSENY Federica, *Pasión y muerte de los españoles en Francia*, Toulouse, 1950, p.33, cité par TEMIME Emile et MILZA Pierre, DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.89.

<sup>271</sup> FERNÁNDEZ MARTÍNEZ Dolores, « Max Aub y Francia : sorda, ciega y muda », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, *op.cit.*, p.82.

nous au départ de Barcarès, mais ils veulent faire de nous des soldats. Pas question ! »<sup>272</sup>.

L'analyse de l'œuvre par Carmen Venegas Grau en conclut : « el egoísmo aglutina tanto a la xenofobia, al chovinismo, el centralismo (y lo que ello conlleva de envidia, de mentira, de traición o de mezquindad), como conformismo y finalmente materialismo »<sup>273</sup>.

La cruauté et les insultes sont aussi présentes dans les témoignages publiés plus tardivement. Montagut mentionne les « imprécations » des gardes comme « - Mâche, mâche ! Tu n'en as plus pour longtemps à faire jouer tes mâchoires. Tu as déjà la pâleur de la mort. Tu sens le cadavre »<sup>274</sup>. Il se souvient aussi de la haine de la population française : « La population entière nous craint et nous hait »<sup>275</sup>. En retour, il ressent de la « haine » pour les Français<sup>276</sup>.

C'est un esprit revanchard qui est retenu dans les narrations récentes comme *Días y noches* :

Le quatre février notre compagnon et les autres ont remonté le cours de la rivière Ter. Certains espèrent secrètement que les gendarmes français nous refuseront l'entrée pour pouvoir se battre contre eux aussi et leur faire payer ce qui a été une attitude criminelle de la part du gouvernement de Daladier à l'égard des Républicains, parce que si nous perdons, ce sera en partie à cause de la France et de l'Angleterre<sup>277</sup>

Comme dans les témoignages précédents, des années plus tard Lluís Montagut met en avant l'attitude raciste de la population française. « -Ces Espagnols de merde ! On ne s'en débarrassera donc jamais ! »<sup>278</sup>.

Dans le roman, *Días y noches*, la xénophobie est reprise. Le comportement de certains Français est méprisable. Lorsque Justo et son ami Lechner parviennent à sortir du camp d'internement de Saint-Cyprien et se mettent à la recherche d'une chambre où passer leurs nuits, ils sont confrontés à des refus. Justo, malade, finit par trouver, grâce à son ami, une chambre dans une pension tenue par une certaine

<sup>272</sup>MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.140 ; 147 ; 172 et 185.

<sup>273</sup> VENEGAS GRAU Carmen, « *Morir por cerrar los ojos* », *drama del exilio de Max Aub en Francia*, ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, *op.cit.*, p.236.

<sup>274</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.160 et p.312-313.

<sup>275</sup> *Ibidem*, p.160, 313-413 et 147.

<sup>276</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.50.

<sup>277</sup> TRAPIELLO Andrés, *Les cahiers de Justo Garcia*, Paris, Buchet Chastel, 2004 (*Días y noches*, Madrid, Espasa Calpe, 2000), p.54.

<sup>278</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.209.

Madame Barbizon. Celle-ci est toujours en train de se plaindre et manifeste ouvertement son mépris à l'égard des réfugiés espagnols. Plus tard, lorsque Justo désire travailler, il se voit chassé par le patron d'une droguerie qui exclame son désir d'employer un Français et non un Espagnol. Seules des prostituées (symboles de l'exclusion sociale) les prennent en charge et leur achètent des vêtements.

Un roman publié dans les années 90 qui met en scène un enfant d'exilé souligne aussi cette permanence de la xénophobie ;

A l'école [...] je m'y étais beaucoup battu, non pas comme mon frère pour être le premier de la classe, mais simplement pour exister... On m'appelait surtout *l'Espingouin*, et ça, je n'aimais vraiment pas. J'ai défendu mon identité française à coups de poings, de pieds, de dents<sup>279</sup>.

C'est donc comme des personnes indésirables que les Espagnols sont décrits.

#### **d. Des indésirables : de l'enfermement à l'écrasement**

Bien avant son entrée sur le territoire français, Semprún se doute que les réfugiés ne vont pas être reçus comme ils l'auraient souhaité. Il s'en rend déjà compte pendant la traversée de la Belgique en 1939 :

Nous voyagions avec des passeports diplomatiques de la République espagnole et les douaniers et les policiers belges qui étaient montés dans le train regardaient ces passeports diplomatiques, d'un air méfiant et hargneux. Etaient-ils encore valables, ces papiers d'un gouvernement agonisant ? Avions-nous droit de traverser la Belgique sans visa de transit ? Ils regardaient les passeports, ils nous regardaient. Leur voix était hargneuse, méprisante [...] Les autres voyageurs commençaient à nous regarder aussi de la même façon que les policiers. Ils s'écartaient sur les banquettes du compartiment de première classe, ils se taisaient lourdement. Comment pouvait-on être républicain espagnol ?<sup>280</sup>.

Ce sentiment d'être indésirable se traduit par les conditions de vie en France tout d'abord.

---

<sup>279</sup>GAZIER Michèle, *Un cercle de famille*, Paris, Seuil, 1996, p. 114 et 161, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, op.cit, p.341.

<sup>280</sup>SEMPRÚN Jorge, *La deuxième mort de Ramón Mercader*, Paris, Gallimard, 1969, p.172, cité par YOUNES Ebtehal, « Les enfants de la débâcle : visions de guerre et traumatismes », op.cit, p.217.

C'est la notion d'enfermement que retiennent les témoignages. Tous mentionnent « les fils de fer barbelés » ou « l'enclos de barbelés »<sup>281</sup>.

« Contra el hambre, alambrada

noche y día...[...] »<sup>282</sup>.

Un camp est même nommé « camp de concentration » dans l'extrait du poème qui suit :

« [...] Campos de concentración con que Francia

sembró su territorio para ahogar,

en oprobio el pensamiento hispano.

¡Alambradas !... ¡Más alambradas !... »<sup>283</sup>.

Le fait d'être indésirable se retrouve dans le témoignage de Lluís Montagut. Ce sont aussi des attitudes qui sont retenues comme celle du conducteur qui les amène au travail et pour laquelle le narrateur décèle « méfiance et dégoût » pour ces « indésirables »<sup>284</sup>.

La vie dans les camps est aussi comparée à la vie en prison. Comme il va de soi, qui dit prison dit présence de gardiens.

Ajouté à l'enfermement, c'est le thème de la surveillance accrue qui est retenue tout d'abord et qui est effectuée par des gardes armés

« [...] Seguido de tres moros,

bayoneta calada [...] »<sup>285</sup>.

Les témoignages et romans publiés après la dictature franquiste réitèrent l'emprisonnement : « Le dimanche, les hommes devaient demander par écrit au chef de camp l'autorisation de voir leur épouse et leurs enfants » : cela renvoie aux pratiques des univers carcéraux ; Lluís Montagut emploie d'ailleurs le terme

<sup>281</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy*, op.cit, p.26 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.143.

<sup>282</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy, histoire d'un enfant d'aujourd'hui*, op.cit, p.26 ; MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.143 et AUB Max, *Diario de Djelfa*, op.cit., cité par TUÑÓN DE LARA Manuel, « Los españoles en la Segunda Guerra Mundial y su participación en la resistencia francesa », op.cit., p.28.

<sup>283</sup> GIMÉNEZ IGUALDA Miguel, *Dolor*, Mexico, 1944, cité par TEMIME Emile et MILZA Pierre « Français d'ailleurs, peuple d'ici », op.cit, p.64-65.

<sup>284</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.149.

<sup>285</sup> AUB Max, *Diario de Djelfa*, op.cit., cité par TUÑÓN DE LARA Manuel, « Los españoles en la Segunda Guerra Mundial y su participación en la resistencia francesa », op.cit., p.28.

en lui-même : « Cette sorte de prison transparente »<sup>286</sup>. C'est à un encadrement surveillé auquel sont confrontés les réfugiés en arrivant au camp du Barcarès : « une surveillance très stricte »<sup>287</sup>. Lorsque les réfugiés sont affectés à des travaux à l'extérieur, cet encadrement est toujours de mise : « pourquoi, si nous devons être des hommes libres, sommes-nous encadrés militairement, formés par sections sous le commandement d'officiers en uniforme ? » ; leurs déplacements sur les lieux de travail s'effectuent sous bonne surveillance : « vingt hommes sur chaque véhicule, avec deux soldats armés de l'inévitable fusil, toujours baïonnette au canon »<sup>288</sup>.

A l'extérieur du camp, le personnage de *Días y noches*, Justo, se sent encore emprisonné dans la pension de Madame Barbizon, après être passé par un camp d'internement.

La plupart des témoins qui ont évoqué leur passage par les camps français ont insisté sur le fait qu'ils étaient soit, traités en objet, soit, traités comme des animaux. Federica Montseny, insiste sur le caractère de chosification des réfugiés de la part des gendarmes et des gardes<sup>289</sup>. Avant d'être placés dans des camps, les exilés se retrouvent souvent groupés dans des centres. Ici, l'auteur raconte que, dès leur arrivée en France, ils furent considérés comme du « bétail » avec leur placement dans un enclos<sup>290</sup>. Ce sentiment d'animalisation est aussi relevé dans d'autres témoignages comme celui de Mariano Constante qui retranscrit la réflexion d'un de ses camarades de lutte : « Faites-nous traiter en êtres humains que nous sommes. Nous sommes habitués à nous battre et nous ne permettrons pas qu'on nous maltraite »<sup>291</sup>. A l'extérieur du camp, Tanguy se sent comme un animal à travers le regard d'une infirmière à l'hôpital où a été emmenée sa mère : « Elle l'observait comme elle aurait examiné un ours au zoo »<sup>292</sup>.

---

<sup>286</sup>MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, op.cit, p.54, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit, p.95 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.103.

<sup>287</sup>MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p. 102.

<sup>288</sup>*Ibidem*, p.138 et 149.

<sup>289</sup>MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, op.cit, p.48 cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit, p.72.

<sup>290</sup>MIRÓ Antoine, *L'exilé*, op.cit, p.138, cité par *Ibidem*, p.72.

<sup>291</sup>CONSTANTE Mariano, *Les Années rouges, de Guernica à Mauthausen*, op.cit, p.138, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.75.

<sup>292</sup>DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit, p.60.

La vie dans le camp est assimilée à celle que vivent les animaux en cage comme dans le témoignage que retranscrit Federica Montseny : « Des gardes à cheval arrivaient et faisaient la répartition du pain en le lançant du haut de leurs montures, se divertissant beaucoup du spectacle offert par les hommes qui se disputaient comme des chiens pour un morceau de pain »<sup>293</sup>.

Cette sensation d'animalisation, de chosification est réitérée dans le témoignage de Montagut. Selon lui, le camp du Barcarés ressemble plus à un lieu conçu pour des animaux que pour des êtres humains. Il décrit le camp comme « une sorte de cage » et les réfugiés déjà présents comme des « singes dans un parc zoologique »<sup>294</sup>. Un autre camp est d'ailleurs, plus loin, décrit comme un lieu pour animaux avec l'expression « l'enclos de barbelés »<sup>295</sup>. Il est intéressant de remarquer que la même expression « des singes » est employée par Jorge Semprún dans *Le grand voyage* qui relate sa déportation à Buchenwald : « Des hommes nus que les soldats allemands font courir comme des singes »<sup>296</sup>.

Quand il est possible pour les réfugiés de travailler à l'extérieur (dans l'agriculture par exemple), Lluís Montagut dit se sentir comme du bétail lorsque des paysans viennent au camp choisir leurs futurs employés. Ceux-ci veulent se rendre compte que les candidats à l'emploi n'ont « ni défaut, ni malformation », ce qui équivaut à dépersonnaliser les réfugiés, à les traiter comme s'il s'agissait d'objets au lieu d'êtres humains<sup>297</sup>. Lorsque les réfugiés se voient affectés dans un autre camp, le témoin ne peut s'empêcher de les comparer à un « troupeau qu'on dirige vers de nouveaux pâturages »<sup>298</sup>. D'ailleurs, lorsque l'auteur constate dans quelles conditions lui et ses compagnons vont être transportés en lisant « 40 hommes, 8 chevaux (en long). », il se dit : « C'est curieux, il ne m'était jamais venu à l'esprit que dans un wagon de marchandises pouvaient voyager indistinctement personnes et bêtes ». En réponse au mépris de certains gardes, Montagut les réduit à l'état d'objet en utilisant le procédé de la synecdoque : « c'est l'inévitable couple de képis ». Le médecin chargé des visites médicales, pour se rendre compte si les réfugiés sont aptes au travail à l'extérieur,

---

<sup>293</sup> Cité par MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, op.cit, p.27-28, cité par TEMIME Emile et MILZA Pierre, « Français d'ailleurs, peuple d'ici », op.cit, p.79.

<sup>294</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.103.

<sup>295</sup> *Ibidem*, p.143.

<sup>296</sup> SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, op.cit, p.164.

<sup>297</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.143.

<sup>298</sup> *Ibidem*.

est déshumanisé par le récit avec la présence du verbe « gueuler » ; l'auteur va même jusqu'à le qualifier de « robot »<sup>299</sup>.

Dans les premiers témoignages et dans ceux écrits plus tardivement, les réfugiés ressentent des pressions de la part des autorités françaises :

« [...]Enfermés dans ce camp

Parce que nous ne voulons pas retourner en Espagne

Travailler pour Franco »<sup>300</sup>.

On peut aussi citer le témoignage de Mariano Constante : « Une pression intolérable fut exercée par les autorités du camp pour nous faire retourner en Espagne [...] tout était bon pour nous faire prendre le chemin de la frontière »<sup>301</sup>. Ces incitations au retour ont été très fortes pour ce témoin avec « intolérable » et l'expression vague « tout était bon » qui laisse supposer des pratiques peu orthodoxes.

Les pressions pour rentrer en Espagne, sont mises en avant dans l'ouvrage d'Isabel Fernández publié bien des années après les événements. Cette dernière raconte que les autorités françaises ont fait croire à une femme que son mari était rentré en Espagne. Elle s'y résout mais revient en France lorsqu'elle se rend compte qu'il s'agissait d'un mensonge<sup>302</sup>.

Dans certains cas, la discrimination est mise en avant. Dès la fin de la Seconde Guerre Mondiale, le narrateur du *Grand voyage* remarque une certaine discrimination envers les réfugiés car il se voit refuser la prime de rapatriement à son retour de Buchenwald, celle-ci étant accordée seulement aux victimes françaises<sup>303</sup>.

C'est une discrimination due aussi aux stéréotypes véhiculés à leur rencontre. D'emblée, les réfugiés évoquent les propos imprégnés de propagande franquiste des gendarmes en particulier à propos des Républicains, à savoir, tous des

<sup>299</sup> *Ibidem*, p. 137, 131, 156 et 157.

<sup>300</sup> Poème donné dans sa traduction par FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés. Journal des camps de concentration en France (1939)*, Limonest, L'Interdisciplinaire, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.79.

<sup>301</sup> CONSTANTE Mariano, *Les Années rouges. De Guernica à Mauthausen*, *op.cit.*, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.73.

<sup>302</sup> FERNÁNDEZ Isabel, *Pauline ou l'histoire d'une intégration. De Madrid à Mazamet*, Mazamet, Sud 81, 1997, p.33, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.74.

<sup>303</sup> SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, *op.cit.*, p.130.

pillards, des assassins de curés et de bonnes sœurs. : « Ici, vous êtes en France. Vous êtes chez nous. Vous ne pourrez ni voler, ni tuer, ni arborer les galons acquis en faisant la révolution »<sup>304</sup>. On retrouve plus loin dans le même témoignage un vocabulaire similaire : des « incendiaires », des « assassins » ou encore « -Combien de prêtres as-tu tué ? »<sup>305</sup>.

Les stéréotypes sont aussi soulignés par Lluís Montagut. Il décrit l'attitude de la population qui les prend pour des « barbares incroyants », image encore véhiculée par la propagande franquiste<sup>306</sup>.

A travers les insultes ou encore les conditions dans lesquelles les exilés vivent, c'est une impression d'écrasement qui est mise en évidence dans les témoignages avec des termes comme « l'on utilise ainsi contre nous », le verbe « ahogar » utilisé dans le poème de Miguel Giménez Igualda, déjà cité, une impression d'écrasement qui prend la forme de destruction dans certains cas : la « destruction méthodique de toutes les valeurs morales faisant de la personne humaine... une bête affamée, sale, obsédée par ses besoins les plus élémentaires » ; on peut citer aussi « J'en ai assez d'avaler du sable. Ces Français cherchent à nous éliminer petit à petit » ; ou encore les expressions « doublement vaincu » ; « ce fardeau qui nous écrase » (verbe par ailleurs employé dans *Tanguy* pour qualifier la vie du personnage dans le camp de concentration allemand)<sup>307</sup>.

Ces problèmes relationnels ne sont cependant pas uniquement caractéristiques des Français et des Espagnols mais demeurent aussi entre Espagnols.

#### **e. Les relations entre exilés : des difficultés d'entente à l'opposition**

Pour Semprún, la différence générationnelle, tout d'abord, est évidente :

La pobre España, la España heroica, la España en el corazón : ya estoy hasta las narices. España se ha vuelto la buena conciencia lírica de toda la izquierda : un mito para los excombatientes. Mientras tanto, catorce

---

<sup>304</sup> MIRÓ Antoine, *L'exilé*, *op.cit.*, p.133-134, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.121.

<sup>305</sup> *Ibidem*, p.311.

<sup>306</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.173.

<sup>307</sup> Cité par MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, *op.cit.*, p.26-27, cité par TEMIME Emile, « Français d'ailleurs, peuple d'ici », *op.cit.*, p.74-75 ; GIMÉNEZ IGUALDA Miguel, *Dolor*, *op.cit.*, cité par *Ibidem*, p.64-65 ; MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p. 104, p.94, p.118 et DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.122.

millones de turistas van a pasar sus vacaciones en España. España se ha vuelto un sueño de turista o la leyenda de la Guerra Civil. Todo esto mezclado con el teatro de Lorca y ya estoy harto del teatro de Lorca : las mujeres estériles y los dramas rurales ¡ya basta ! Y la leyenda de la Guerra Civil también, ¡ya basta ! Yo no fui a Verdun, tampoco a Teruel o al frente del Ebro. Y los que hacen cosas en España, cosas verdaderamente importantes, no fueron tampoco. Tienen veinte años, y no es nuestro pasado que los mueve sino su porvenir. España ya no es el sueño del 36 sino la verdad del 65 aunque parezca ésta desconcertante : treinta años han pasado y los excombatientes me cabrean<sup>308</sup>.

Les années 60 marquent en effet une période de crise au sein de la gauche espagnole en exil. Beaucoup de jeunes issus de la seconde génération ne se reconnaissent pas dans la légendaire action de la gauche espagnole héritée de la Seconde République et de la Guerre Civile. C'est une période de divergences, de désaccords.

Ces difficultés d'entente peuvent prendre forme dans certains témoignages d'oppositions virulentes. Dans les camps, subsistent de nombreuses dissensions politiques. Les latrines sont vites couvertes d'inscription « expression sentencieuse et politisée de la population du camp et de tout ce qui la divise » ; cela démontre l'esprit combatif pour sortir des camps mais aussi les dissensions existantes entre les différentes obédiences politiques<sup>309</sup>. On peut aussi citer : « Nos premières tâches consistaient à couper court à toute provocation des éléments incontrôlés (ils étaient nombreux) »<sup>310</sup>. Miró regrette ces divergences qui ne permettaient pas toujours pour certains de remonter la pente. Il parle d'êtres vaincus, déchirés, dans la « déchéance », il va même jusqu'à utiliser l'adjectif « insensées » pour qualifier ceux qui créaient ces divergences<sup>311</sup>.

Dans *Señas de identidad* de Juan Goytisolo (1966) le protagoniste fréquente le milieu des intellectuels. Il entame tout d'abord une description des intellectuels français. Il les décrit comme « tostados los más, según supiste luego, por el sol y

---

308 SEMPRÚN Jorge, *La guerre est finie*, Paris, Gallimard, 1966, p.88-89 cité par MARCOS ÁLVAREZ Violeta, « Los comunistas españoles exiliados en la región de Toulouse, 1945-1975 », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio de los republicanos españoles en Toulouse*, Madrid, UNED, 2003, (1<sup>ère</sup> éd. : Toulouse, Université Le Mirail, 1999), p.165-166.

309 PONS Francisco, *barbelés à Argelès*, *op.cit.*, p.68-69, cité par DEYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.83.

<sup>310</sup> CONSTANTE Mariano, *Les Années rouges...*, *op.cit.*, p.139-140, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.107.

<sup>311</sup> MIRÓ Antoine, *L'exilé...*, *op.cit.*, p.141-142, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.108.

los baños de mar de sus recientes vacaciones en España »<sup>312</sup>. Il leur reproche donc de ne pas être des idéologues et de se moquer du destin de l'Espagne et par conséquent de la gauche en exil. Ils sont présentés comme : « una extraña faena de crustáceos amparados en sus dogmas como guerreros medievales en una articulada y brillante armadura »<sup>313</sup>. Le protagoniste les perçoit donc comme des personnes livrant un combat inutile. Il se sent totalement exclu de ce monde.

Montagut souligne aussi les oppositions entre exilés. Il mentionne les « divergences » entre « combattants de différentes obédiences politiques »<sup>314</sup>. Ce sont des discussions animées qui ont lieu: « Personne ne veut abdiquer ses principes ni tolérer qu'on les discute. L'intransigeance règne et le mot ' concession ' n'a aucun sens »<sup>315</sup>.

Un roman des années 90, quant à lui, oppose Républicains et catholiques. C'est sur le domaine de la religion que les premiers sont critiqués par les seconds : « [Ils ont] perdu la foi [...] pendant la guerre d'Espagne, par suite de l'attitude du clergé qui s'est fait ouvertement l'allié de Franco, donc de l'ennemi »<sup>316</sup>. Pauline, l'héroïne de l'œuvre d'Isabel Fernández rencontre ensuite un jeune Français d'origine espagnole dont la famille a été poussée par la faim dans les années 1930. Les deux familles se désapprouvent au début (républicanisme versus religion) puis finissent par s'entendre<sup>317</sup>.

#### **f. Les nuances : de l'amabilité à la solidarité**

Il existe des amitiés en France: « Tanguy était heureux : [...] il avait un copain et un chien ». La solidarité peut être prodiguée par des Français comme c'est le cas dans *Tanguy*. Une sœur, à l'hôpital aide sa mère, elle « ne sait que faire pour m'être agréable » et l'installe dans une chambre individuelle<sup>318</sup>.

<sup>312</sup> p.258, cité par MEERTS Christian, *Technique et vision dans « Señas de identidad » de Juan Goytisolo*, Frankfurt Am Main, Vittorio Klostermann, 1972, p.31.

<sup>313</sup> p.262, cité par *Ibidem*, p.31.

<sup>314</sup> PONS Francisco, *Barbelés à Argelès*, *op.cit.*, p.68-69, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.83 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.51.

<sup>315</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.240.

<sup>316</sup> FERNÁNDEZ Isabel, *Pauline ou l'histoire d'une intégration. De Madrid à Mazamet*, Mazamet, Sud 81, 1997, p.81-82, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.214.

<sup>317</sup> *Ibidem*, p.81-82, p. 117, 147-148, 152-158, 177, cité par *Ibidem*, p.215.

<sup>318</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p. 42 et 65.

Certains témoignages relatant les premiers contacts avec la population française ne sont pas tous chargés d'une négativité accrue comme le mentionne Antoine Miró :

De nombreux civils essayaient de nous soulager. Pour certains, c'était un salut, une poignée de main, un mot amical. De jeunes femmes donnaient du pain aux enfants. D'autres distribuaient leurs vieux vêtements aux Espagnols les plus dépenaillés. On nous tendait des bouteilles d'eau que nous buvions d'un trait<sup>319</sup>.

Ce témoignage nuance l'image des Français tous hostiles aux réfugiés espagnols venus nombreux en particulier en France à partir de 1939. L'auteur utilise l'adjectif « nombreux » qui démontre que tout de même des personnes étaient solidaires envers eux ; ce soutien passe par des gestes anodins mais importants pour ces réfugiés et qu'Antoine Miró qualifie d'« amical » ; il passe aussi par le don de la part de certains Français de produits de première nécessité comme le pain, l'aliment de base essentielle, des vêtements et de l'eau ; éléments très importants pour certains qui se trouvent très démunis.

Cette solidarité est renforcée dans le témoignage de Lluís Montagut. Les réfugiés peuvent être bien reçus dans les commerces (exemple d'une patronne qui « sert avec le sourire ») ; Lluís Montagut décèle à travers une religieuse, « une douceur indéfinissable »<sup>320</sup>.

Il y a aussi des cas de respect dans ce témoignage. Des soldats considèrent les réfugiés comme une aide précieuse et les admirent « ils nous racontent que les Français ont été stupéfaits par leur sang-froid et par la célérité avec laquelle ils ont évacué les blessés ». Aussi, pour un commandant français de la Résistance : « [...] pour cette fidélité aux principes dont vous faites preuve aujourd'hui [...] je vous en remercie au nom du peuple français humilié et persécuté par ceux-là mêmes qui vous ont expulsés de chez vous de façon si ignominieuse ».

Une certaine partie de la population française se veut donc solidaire avec les réfugiés. C'est le cas d'une femme, gérante d'une maison close, qui exprime le sentiment suivant face au sort des réfugiés espagnols :

[...] notre déroute lui a causé une grande tristesse [...] elle s'est juré de tout faire pour rendre plus tolérable notre situation. Elle a donné des couvertures, des bandages et des draps pour l'infirmierie [...] Elle a

---

319 MIRÓ Antoine, *L'exilé...*, op.cit., p.37, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols en France*, op.cit, p.46-47.

320 MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.174 et p.204.

organisé une quête parmi son personnel, lequel se montre très généreux [...].

C'est une solidarité qui doit être enfin de mise entre réfugiés dans ce témoignage. Nous citerons des termes comme des

amis loyaux, des camarades sincères, des lutteurs aguerris [...] des frères [...] cette grande famille qui se bat pour sauvegarder ses droits légitimes », (notions héritées de la Guerre Civile), « [...] un seul corps, un bloc sans fissure, que seule la mort pourra entamer ; [...] toutes les cartes attestant de l'appartenance à tel syndicat ou à tel parti, ont les mêmes couleurs, celles du drapeau de la république, et que les divers sigles se confondent en une seule appellation : *soldat ou membre de l'armée populaire* .

La solidarité est aussi une nécessité pour survivre dans le camp :

Je pense que pour cela, nous devons établir une communication permanente entre nous tous, nous exposer mutuellement les problèmes qui nous paraissent insolubles, demander ou donner des conseils, nous décharger par tous les moyens de ce fardeau qui nous écrase<sup>321</sup>.

### 1.1.2.2. Des souffrances

#### A/ Des souffrances physiques

##### a. Du dénuement à la faim

Les premiers pas sur le sol français ont lieu dans une atmosphère terrible. Les témoignages s'accordent en effet sur ce point. Pour les soldats et les civils, l'exil est caractérisé par le dénuement (« dépenaillés »), par la soif : « On nous tendait des bouteilles d'eau que nous buvions d'un trait », par leurs maigres bagages et par le manque de vêtements : « [...]los pocos objetos que han podido salvarse del desastre [...] » ; l'un des réfugiés porte aussi une « capote trouée »<sup>322</sup>.

Tanguy fait la description suivante du camp de Rieucros : « [...] ce n'étaient que quelques baraques en bois, rongées d'humidité et entourées de fils de fer barbelés »<sup>323</sup>. La description est courte et composée par seulement trois éléments. Ce dénuement est accentué par « quelques » (par ailleurs souvent présent dans les témoignages, pour désigner le manque d'installation, de nourriture, de soins, etc.) Des années plus tard, Montagut remémore aussi le dénuement. Il informe : « [...] Quant à l'installation, rien... C'est le sable qui nous

<sup>321</sup> *Ibidem*, p.185, 316, 134, 22 et 68.

<sup>322</sup> MIRÓ Antoine, *L'exilé...*, *op.cit.*, p.37, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols en France*, *op.cit.*, p.46-47, 133-134 et 155.

<sup>323</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy, histoire d'un enfant d'aujourd'hui*, *op.cit.*, p.26-33, cité par YOUNES Ebtehal, *op.cit.*, p.69.

servira de lit et de table. La musette et la couverture fixeront la place de chacun »<sup>324</sup>.

L'insalubrité qui semble une constante dans *Tanguy* et dans les témoignages. Elle est mise en évidence par la présence de poux –« piojos » ; de crasse –« la mugre » ; « Elles étaient maigres à faire peur, couvertes de poux, de vermine » ; il y a aussi le fait que les latrines d'Argelès sont situées à côté de la mer, ce qui est loin d'être hygiénique pour les réfugiés (« ce qui les rend plus incommodes »)<sup>325</sup>.

Dans les camps, la faim est présente dès le début de la journée :

[...] Aussitôt, on avait faim. C'est le souvenir le plus net que garde Tanguy : la faim. Toute la journée, il rêvait d'un peu de nourriture. Il attendait le moment où les cuisinières viendraient d'en bas, apportant la grande marmite fumante. Mais après avoir avalé ce liquide jaune et rouge qu'elles appelaient la « soupe », on avait plus faim encore<sup>326</sup>.

Elle se caractérise encore par sa faible consistance : « deux louches par personne d'un liquide dans lequel nagent quelques pois chiches désespérément seuls », « [...] Je dévore quelques tomates crues, mais je suis vaincu par la faim [...] » et cette nourriture est encore moins abondante quand les réfugiés sont punis : « pain et eau » ou « morue et eau »<sup>327</sup>. Elle est aussi présente dans les poèmes :

« Contra el hambre, alambrada  
noche y día... [...] »  
« [...] Y en la playa de Argelès-sur-Mer  
Vinimos a caer  
Pa no comer... »<sup>328</sup>.

La faim est aussi l'élément majeur remémoré par Lluís Montagut.

L'une des premières préoccupations quand les Espagnols sont livrés à eux-mêmes, comme pendant la débâcle, est toujours la faim : « seront-nous bien

<sup>324</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe*, op.cit., p.105-108.

<sup>325</sup> AUB Max, *Diario de Djelfa*, Mexico, Uni'on distribidora de diciones, 1944, cité par TUÑÓN DE LARA Manuel, « Los españoles en la Segunda Guerra Mundial y su participación en la resistencia francesa », op.cit., p.28 ; GIMÉNEZ IGUALDA Miguel, *Dolor*, Mexico, 1944, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.64-65 ; DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit., p.53 ; FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés...*, op.cit., p.168, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, op.cit., p.84 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit., p.99.

<sup>326</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit., p.53.

<sup>327</sup> FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés...*, op.cit., p.125 et 132, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, op.cit., p.85 et 100.

<sup>328</sup> AUB Max, *Diario de Djelfa*, op.cit., et AUB Max, *Últimos cuentos de la guerra de España*, Caracas, Monte Avila, 1969, p.199, cité par TUÑÓN DE LARA Manuel, « Los españoles en la Segunda Guerra Mundial y su participación en la resistencia francesa », op.cit., p.28 et 78.

reçus ? Et surtout, trouverons-nous de quoi manger ? car nous n'avons rien, rien, rien... »<sup>329</sup>.

### **b. Les aléas climatiques**

Le froid qui est aussi abordé comme élément gênant. Il est présent dès l'exode « [...]Nous n'oublierons jamais l'ascension de cette montagne par une piste, qui était gelée, les plus valides soutenant les plus éprouvés, tous la mort dans l'âme...[...] »<sup>330</sup>. Il est la cause de troubles psychiques dans le témoignage de Montagut : « [...]le froid et le désespoir faisaient chavirer nos raisons » et est assimilé à un nouveau combat à livrer<sup>331</sup>.

C'est aussi la présence continuelle du vent comme on peut le voir dans ce poème :

« [...]Nous avons pour logement  
De superbes baraques  
Qui, lorsqu'il fait trop de vent,  
Changent d'endroit toutes seules [...] »<sup>332</sup>.

Ou encore dans le suivant :

« [...]Este viento,  
Esta arena en los ojos,  
Esta arena...[...] »<sup>333</sup>.

Il y a donc aussi la gêne du sable ajoutée à celle du vent comme dans cet autre témoignage : « Algunas veces, recuerda Eulalio Ferrer, cuando sopla el conocido viento de los Pirineos La Tramontane, la basura, mezclada con la arena nos azota la cara y se infiltra incluso en nuestros frágiles refugios »<sup>334</sup>.

---

<sup>329</sup>MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit*, p.199.

<sup>330</sup>MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, *op.cit*, p.18, 2<sup>e</sup> partie p.24-25, 56 et p.22, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.124-125.

<sup>331</sup>Cité par MONTSENY Federica, *Pasión y muerte*, *op.cit*, p.54, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols en France*, *op.cit*, p.68 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit*, p.98.

<sup>332</sup>Poème donné dans sa traduction par FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés...*, *op.cit*, cité par *Ibidem*, p.79.

<sup>333</sup>ALBERTI Rafael, *Vida bilingüe de un refugiado español en Francia (1939-1940)*, Madrid, Mayoría, 1977, cité par *Ibidem*, p.139.

<sup>334</sup>FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés*, *op.cit*, p.38, cité par *Ibidem*, p.59.

### c. De la violence à la mort

Le témoignage du docteur Pujol publié par Federica Montseny, insiste sur les termes « bastonner », « agresser », « brutalité »<sup>335</sup>. Cette violence peut même s'exercer à travers l'utilisation d'armes à feu comme le précise Arthur Koestler avec « les balles des gardes »<sup>336</sup>. Cette violence s'exerce aussi entre réfugiés :

Algunos bares se convierten en cabarets, lo cual lleva consigo la presencia de mujeres. Los ataques nocturnos son frecuentes... acontecen peleas sangrientas... los hombres habituados a poner sus vidas en peligro durante la guerra no huyen del riesgo y algunos de entre ellos se convierten en víctimas<sup>337</sup>.

La violence est également présente dans les camps de femmes, comme on peut le voir dans *Tanguy* avec par exemple, la présence du verbe « se battre »<sup>338</sup>.

La violence est encore plus importante dans le témoignage de Lluís Montagut. Il parle de « coup de crosse », il utilise le verbe « assommer » ou des expressions comme « il continua à le battre furieusement », « à lui décocher des coups de pieds à la tête, dans le ventre, partout » ou encore « J'ai vu, de mes propres yeux vu, des hommes en uniformes se jeter littéralement, toutes matraques dehors, sur un pauvre vieillard qui, sans doute handicapé pour la marche, s'était permis de marcher en gardant un pied sur l'asphalte »<sup>339</sup>.

Les termes « souffrances » et « douleur » apparaissent à multiples reprises aussi bien dans les témoignages publiés pendant la dictature de Franco qu'après (termes d'ailleurs mentionnés plusieurs fois dans les témoignages)-« souffrances », « souffrance » ou encore « douleur »<sup>340</sup> ; « il souffre en silence »<sup>341</sup>.

Enfin, le degré ultime est la mort qui se manifeste dans les camps et dont les témoignages sont peuplés.

<sup>335</sup> Cité par MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, *op.cit.*, p.26-27, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.74-75.

<sup>336</sup> KOESTLER Arthur, *La lie de la terre*, Paris, Charlot, 1945, cité par GRYNBERG Anne et CHARAUDEAU Anne, « Les camps d'internement », MILZA Pierre et PESCHANSKI Denis (Dir.), *Exils et migration. Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, *op.cit.*, p.150.

<sup>337</sup> FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés...*, *op.cit.*, p.40, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.64.

<sup>338</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.53.

<sup>339</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.117 et 120.

<sup>340</sup> PONS Francisco, *Barbelés à Argelés...*, *op.cit.*, p.218-219, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.112 ; DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.57 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p. 91.

<sup>341</sup> *Ibidem*, p.155.

Beaucoup d'éléments dans les camps sont synonymes de mort :

Il ne veut pas, dit-il, être empoisonné à l'aspirine, et sortir de là bon pour le cimetière ou la maison de fous. Cette façon de voir les services sanitaires du camp est très répandue et je la crois relativement justifiée. Il faut bien reconnaître qu'après être passés dans ces services, rares sont ceux qui réintègrent la baraque<sup>342</sup>.

Collioure est qualifié de « castillo de la muerte », synonyme répandu dans d'autres témoignages « On raconte que ceux qui y sont détenus n'en sortent que les pieds devant » et ce lieu demeure alors « de sinistre réputation »<sup>343</sup>.

Finalement, Federica Montseny met les morts dues à la Guerre Civile, aux mauvaises conditions de vie dans les camps français et aux déportations vers l'Allemagne sur un même plan :

[...] Procession de fantômes, défilé de spectres, escaladant les hauteurs, à la recherche d'un asile, d'un passage, et, pour beaucoup, d'une tombe où reposer pour toujours [...] une mort plus misérable, plus dérisoire, plus triste [...] Nous ne pouvons compter les victimes : celles qui tombèrent, abandonnées par l'indifférence française et immolées par la barbarie allemande. Nos morts, sans nom, ramassés sur le sable ou enterrés au fond des bois...[...] Des enfants qu'emportèrent le froid et la misère, la dysenterie, le typhus, la diphtérie. Des vieux –comme Negre, comme le poète Machado, comme Exposito –qui tombèrent sur les sables d'Argelès pour ne pas se relever, faute de secours médicaux. Des jeunes hommes, aux membres amputés, dont les blessures s'étaient infectées... Et les morts n'étaient pas les plus malheureux. Leur calvaire s'achevait : la grande nuit est préférable à notre sombre crépuscule<sup>344</sup>.

Montagut remémore lui aussi des années plus tard cette ambiance mortifère. En ce qui concerne l'exode, il écrit :

Le spectacle est indescriptible. Il y a du sang partout. Des blessés, s'agitant comme des bêtes traquées [...] d'autres, allongés comme des morts, les

---

342 MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, op.cit, p.47-52, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.79 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.130.

343 GIMÉNEZ IGUALDA Miguel, *Dolor...*, op.cit, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.64-65 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.132.

344 MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, op.cit, p.18, 2<sup>e</sup> partie p.24-25, 56 et p.22, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.124-125.

yeux fixes, implorent d'une voix rauque la présence d'une femme chérie, d'une épouse, d'une sœur, d'une mère...<sup>345</sup>.

## **B/ Des souffrances psychiques**

### **a. De l'inconnu à la déception**

Les heures ou les jours qui précèdent le passage de la frontière, sont perçus de différentes manières selon les individus.

C'est d'abord l'incertitude pour Tanguy « Il flottait entre des récits incertains d'une chambre d'hôtel à une baraque dans un camp d'un pays à l'autre, d'une geôle à un orphelinat, ballotté par les événements »<sup>346</sup>.

C'est aussi l'incompréhension dans ce roman à caractère autobiographique « Camp, ce mot me frappa. Je ne pus en percevoir le sens »<sup>347</sup>.

L'inconnu est fortement souligné par Montagut. « [...] un troupeau silencieux en route vers un destin extraordinaire, plein d'inconnu », « un monde totalement inconnu »<sup>348</sup>. C'est aussi un sentiment de n'avoir plus d'avenir en France : « les perspectives [sont] plutôt sombres » ; cet avenir est « incertain », « il se demandait ce qu'il allait devenir », « Ce qui est curieux, c'est que personne ne peut faire de pronostics, envisager l'avenir. Tout reste si brumeux, si imprécis... »<sup>349</sup>.

Ces souffrances sont aussi « inquiétudes »<sup>350</sup>. Chez Tanguy, c'est une impression d'étouffement : « Tanguy sentait son cœur battre avec violence. Il avait peur [...] Tanguy étouffait [...] »<sup>351</sup>.

L'angoisse est toujours palpable des années après les événements. Une « angoisse » - « Nous nous demandons pourquoi nos pères ne nous protègent pas

<sup>345</sup>MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit., p.44.

<sup>346</sup> DEL CASTILLO Michel, *Rue des archives*, Paris, Gallimard, 1994, p.27, cité par YOUNES Ebtehal, « Les enfants de la débâcle... », op.cit., p. 215.

<sup>347</sup> DEL CASTILLO Michel, *Les aveux interdits. Les premières illusions*, op.cit., p.78, cité par YOUNES Ebtehal, « Les enfants de la débâcle... », op.cit., p.216-217.

<sup>348</sup>*Ibidem*, p.18-15 et 93.

<sup>349</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit., p.96 et p.185 et p.59 et DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit., p.107.

<sup>350</sup> PONS Francisco, *Barbelés à Argelés...*, op.cit., p.218-219, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, op.cit., p.112 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit., p.151

<sup>351</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit., p.85.

contre l'angoisse »; Le même terme est souvent repris pour qualifier sa vie après les événements -« une étrange sensation d'angoisse »<sup>352</sup>.

Le même lexique est utilisé chez Lluís Montagut. Il mentionne des palpitations »<sup>353</sup>.

### **b. De la tristesse aux séquelles mentales**

Puis c'est un sentiment de tristesse qui se prolonge depuis la défaite chez les exilés : « Il avait le cœur lourd », « Somos los tristes refugiados » ; on peut citer le « chagrin », des « sanglots », « le cœur gros », « immensément tristes »<sup>354</sup>. C'est un sentiment de tristesse qui est toujours de mise pour d'autres, des années après les événements : « tus lágrimas »<sup>355</sup>.

C'est aussi de la « honte » que ressent Tanguy car il est sale et mal vêtu à cause de son séjour dans le camp français ; ce peut être la « honte » qu'il éprouve car lui et sa mère sont dépourvus d'argent<sup>356</sup>.

Cette honte est aussi remémorée dans *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole*. Lluís Montagut avoue avoir ressenti de la « honte » pour ses compagnons, si misérablement vêtus<sup>357</sup>.

Ensuite, les souffrances ressenties par les réfugiés sont empreintes de monotonie et d'ennui face à l'enfermement. On les retrouve dans tous les témoignages : « [...] De ces dix-huit mois passés au camp, Tanguy ne devait guère conserver de souvenirs précis. Les jours étaient pareils. [...] », « L'ennui, c'est notre ennemi. C'est l'angoisse, la colère et les mauvaises pensées » ; il faut alors « tuer le temps »<sup>358</sup>.

<sup>352</sup> DEL CASTILLO Michel, *Le crime des pères*, Paris, Le Seuil, 1993, p.245, cité par YOUNES Ebtehal, « Les enfants de la débâcle... », *op.cit.*, p.223 et DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.17 et 35.

<sup>353</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe*, *op.cit.*, p.187 et p.326.

<sup>354</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.14; AUB Max, *Últimos cuentos de la guerra de España*, *op.cit.*, p.199, cité par , cité par TUNÓN DE LARA Manuel, « Los españoles en la Segunda Guerra Mundial y su participación en la resistencia francesa », *op.cit.*, p.78 et 88 ; DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.46, 53 et 118.

<sup>355</sup> FELIPE León, *Le Romancero de la résistance espagnole*, Paris, Maspero, 1962, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.137.

<sup>356</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.139-140 et DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.62 et p.64-65.

<sup>357</sup> *Ibidem*, p.139-140.

<sup>358</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.69 ; OLIBO Jean, *Parcours*, Perpignan, Editions du Castillet, 1972, p.202-207, cité par STEIN Louis, *Par-delà l'exil et la mort. Les républicains*

La nostalgie est exprimée dans des poèmes :

« Mais je verrai encore,

en sa blancheur intacte,

L'Espagne que j'ai laissée »<sup>359</sup>.

Il y a aussi le sentiment de nostalgie dans le roman, *L'homme de sang* de Michel del Castillo (1959). Le roman retrace la vie d'un exilé espagnol en Russie, mais ce qui nous intéresse c'est le passage du protagoniste par la France après son séjour en Russie. En effet, il ne peut s'empêcher de penser à l'Espagne, malgré les efforts de ses amis parisiens pour le distraire ; il se sent alors très seul<sup>360</sup>.

Souvent, dans les romans, l'exilé ne peut supporter la vie dans le pays d'accueil et décide de retourner en Espagne. Tel est le cas, par exemple, du personnage de *La cabeza del cordero* de Francisco Ayala (1949), passage révélateur du drame intérieur vécu par l'exilé. C'est aussi le mal du pays, la nostalgie du pays d'origine qui sont évoqués comme dans *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole*. Le narrateur souligne la nostalgie d'un paysan qui est finalement retourné en Espagne tant celle-ci était forte<sup>361</sup>. Ce désir de rester quelque peu proche de l'Espagne se traduit par les appellations espagnoles données pour certains lieux à l'intérieur du camp, comme *El Barrio chino* ou *Las Ramblas* utilisées pour désigner le commerce de vivres qui s'effectuaient dans certains camps<sup>362</sup>. La nostalgie est exprimée à travers des sculptures que font les internés :

Des artistes se sont révélés. Avec les os des vaches et des chevaux que nous consommons, ils ont fait des bagues, des statuettes et divers ornements un peu

*espagnols en France*, Paris, Mazarine, 1981, p.85-86, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols en France*, op.cit, p.67 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.120.

<sup>359</sup>GARFÍAS Pedro, cité par FELIPE León, *Le Romancero de la résistance espagnole*, op.cit., cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, op.cit., p.128.

<sup>360</sup>BERTRAND DE MUÑOZ Maryse, « Novelistas españolas en Francia y sus obras en francés sobre la Guerre Civil de 1936-1939 », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, op.cit, p.64.

<sup>361</sup>MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe*, op.cit, p.151-159.

<sup>362</sup>FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés...*, op.cit, p.39-40, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, op.cit, p. 90.

simples peut-être, mais qui vont se répandre partout, apportant au foyer abandonné bien à regret le témoignage vivant de l'absent<sup>363</sup>.

Dans *Le pianiste*, la nostalgie que ressent le personnage est palpable :

Mais, juste avant, il était resté quelques instants immobile retenu par une chanson de type espagnol qui sortait d'un tourne-disques aussi puissant que caché. *Sombreros y Mantillas*, un refrain qui lui parvint comme une bouffée de nostalgie qu'emportèrent les eaux du fleuve et le spectacle des palais pleins de pouvoir et, supposait Rosell, de gloire<sup>364</sup>.

Elle se manifeste aussi à travers la nourriture dans le même roman :

Même si les coquillages crus dégoûtaient Rosell, il ne voulut pas rester à l'écart, il ferma les yeux comme s'il mastiquait un ennemi en enfournant d'un coup de la laitance d'oursin sur un bout de *baguette* ; en revanche, il reconnut les moules comme de vieilles amies, sorties d'une assiette de poulpe, moules, tomates et oignons que sa mère préparait les dimanches d'été, en guise d'entrée ». On peut retrouver cette nostalgie un peu plus loin dans le roman : « [...] il regrettait l'omelette au persil bien cuite que sa mère lui servait sur un morceau de pain à la tomate avec du sel et de l'huile<sup>365</sup>.

Elle est une constante dans les romans plus récents.

La nostalgie est très présente dans *Días y noches*.d'Andrés Trapiello. Sur la plage du camp de Saint-Cyprien, Justo pense à son pays et par extension à sa famille et ramasse des coquillages symbolisant les plages de son Espagne natale.

Dans *Días y noches*, la nostalgie atteint son paroxysme lorsqu'à Paris, le personnage de Justo apprend par courrier le décès de son père le jour de son anniversaire. Cet événement tragique ne cesse de le ramener alors en Espagne ; il pense aux moments passés avec sa famille. Pour calmer sa douleur et sa nostalgie, il décide d'errer dans les rues de Paris, en vain, tout le ramène à son pays natal et à son ancien foyer.

La douleur de la séparation est un thème qui revient de façon récurrente dans tous les témoignages ou romans à caractère autobiographique quelle que soit la période d'écriture. Ce sont des enfants séparés de leurs parents qui sont décrits comme « des enfants mutilés, [qui] se traînaient sur le quai à la recherche de leurs parents » ; la séparation avec le pays et la famille est vécue comme un drame, un

---

<sup>363</sup>MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.119.

<sup>364</sup>VÁZQUEZ MONTALBÁN Manuel, *Le pianiste*, Paris, Le Seuil, 1988 (*El pianista*, Barcelone, Seix Barral, 1985), p.240-241.

<sup>365</sup>*Ibidem*, p.279 et 289.

démembrement : « le foyer abandonné, l'exil, la famille disloquée »<sup>366</sup>. Retrouver sa famille devient donc une des préoccupations fondamentales : « La correspondance avec les membres de la famille [...] constitue notre préoccupation majeure »<sup>367</sup>. Quand arrivent des colis, le narrateur de *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole* en parle comme « une bénédiction » « qui nous apportent l'amour de nos familles, l'affection des amis, le souvenir des jours heureux » ; chez le narrateur le colis de sa femme lui apporte de multiples souvenirs : celui d'un bal, des « heures merveilleuses »<sup>368</sup>.

Il s'exprime aussi un sentiment d'abandon et de solitude « A l'infirmerie de Saint-Cyprien, dans ces premiers temps, on y allait pour mourir. Pour mourir seuls, abandonnés comme des bêtes, sans qu'un regard humain se porte sur nous » ; et dans celui des femmes, le même sentiment est présent : « se sentant abandonnées de tous »<sup>369</sup>.

Le personnage de Tanguy ne veut plus se sentir seul, il a peur de l'abandon : « Il avait besoin plus que d'aucune autre chose au monde de se donner l'illusion qu'il n'était plus seul », « -Pas encore, Firmin ! Ne nous quittons pas encore ! Demain, si tu veux ! Nous sommes heureux... Pas encore ! J'ai peur de me retrouver seul »<sup>370</sup>. Ce sentiment est aussi ressenti par Lluís Montagut lorsqu'il se retrouve seul en France : « Je me sens honteux, humilié, abandonné »<sup>371</sup>. Dans les témoignages plus récents ainsi que dans les romans, solitude et abandon sont fortement soulignés. Dans *Le pianiste*, le personnage de Rosell souffre de la solitude à Paris. Au début, celle-ci est surtout due au fait qu'il ne parle pas aisément le français. D'ailleurs, un ami français lui avait prédit : « Ne vous effrayez pas de votre mauvaise oreille pour les langues étrangères. Parlez peu, écoutez beaucoup et vous verrez bien qu'avec le temps cela viendra tout seul »<sup>372</sup>.

Cette solitude est aussi désirée par Rosell lui-même ;

---

<sup>366</sup> MIRÓ Antoine, *L'exilé*, op.cit., p. 132-133 et SANZ Tasio, *Des saintes et des démons*, Paris, La Pensée Universelle, 1974, p.16, cité par *Ibidem*, p.49 et 87.

<sup>367</sup>FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés...*, op.cit, p.100, cité par *Ibidem*, p.96.

<sup>368</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.179.

<sup>369</sup> CHAVARRIA Lorenzo, cité par MONTSÉNY Federica, *Cien días...*, , op.cit, p. 52-53, cité par TEMIME Emile et MILZA Pierre, op.cit, p.125 ; MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.252-253 et DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit, p.53.

<sup>370</sup>DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit p.195 ; DEL CASTILLO Michel, *Le crime des pères*, op.cit., p.84-139 et 245, cité par YOUNES Ebtehal, « Les enfants de la débâcle », op.cit., p.215 et 223 ; DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit., p.176.

<sup>371</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.375.

<sup>372</sup> VÁZQUEZ MONTALBÁN Manuel, *Le pianiste*, op.cit, p.219.

un jour, je t'emmènerai Albert, dit Doria, mais Rosell faisait semblant de dormir et les trois autres l'abandonnèrent à son sort de faux dormeur, les yeux aussi clos que la bouche, possédé par un désir véhément de regagner Paris au plus vite pour y réaliser son projet de solitude et de rencontre avec lui-même<sup>373</sup>.

Le personnage de Justo Garcia (*Días y noches*) souffre énormément de la solitude pendant son exil en France ; l'auteur insiste à ce sujet : « se enamora, tiene un vago humor y, sobre todo, está solo »<sup>374</sup>.

Il s'agit aussi de sentiments de « désarroi » ; Dans les témoignages écrits avant ou après 1975, le désarroi est récurrent. Ce sont des « espoirs évanouis, illusions mortes », des « désillusions », de la « démoralisation », du découragement (« découragés »)<sup>375</sup>. Cette douleur peut prendre des allures physiques « Quelque chose, comme une main cruelle, le broyait à l'intérieur de son corps et le torturait. Il souffrait. Il lui semblait qu'il allait mourir de douleur »<sup>376</sup>. Pour Semprún, l'exil est « arrachement »<sup>377</sup>.

Dans *Morir por cerrar los ojos* de Max Aub, la narration donne la voix à plusieurs personnages pour exprimer la douleur de l'exil, la peur de chaque exilé surtout lors de l'occupation de la France par l'Allemagne. Une chercheuse écrit à ce sujet :

En *Morir por cerrar los ojos*, el autor transmite la experiencia del miedo a través de un personaje colectivo con 'diferentes ángulos', diferentes perspectivas. Consigue que desde esa masa, desde ese coro de conformismo salgan voces que resaltan la individualidad, la vida y la psicología personal. Todas las voces sienten, cada una desde su individualidad el miedo de colectividad<sup>378</sup>.

Les souffrances peuvent être donc importantes avec la notion de désespoir : « [...]la lamentable et pitoyable arrivée sur cette plage d'Argelès, un jour de

<sup>373</sup> *Ibidem*, p.251.

<sup>374</sup> FÉRRIZ Teresa et AZNAR Manuel, *Transcripción de la entrevista a Andrés Trapiello*, Bibliothèque virtuelle Miguel de Cervantès, Alicante, <http://cervantes.virtual.com/tertulia/andrestradiello.shtml>.

<sup>375</sup> *Ibidem*, p.186 ; OLIBO Jean, *Parcours*, op.cit, cité par STEIN Louis, *Par delà l'exil...*, op.cit, p.85-86, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, op.cit, p.87 ; PONS Francisco, *Barbelés à Argelès...*, op.cit, p.218-219, cité par *Ibidem*, p.112 ; MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.96, p.118 et 139-140.

<sup>376</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit, p.75.

<sup>377</sup> SEMPRÚN Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p.160, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'Exil des Républicains espagnols...*, op.cit, p.11.

<sup>378</sup> VENEGAS GRAU Carmen, « *Morir por cerrar los ojos* » *drama del exilio de Max Aub en Francia*, ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Alicante, Bibliothèque virtuelle Miguel de Cervantès, 2002, [www.cervantesvirtual.com](http://www.cervantesvirtual.com), p.231.

février 1939, où le désespoir n'avait pas de limites [...]»; ce peut être un « regard désespéré » ou encore des expressions comme « ils commençaient à désespérer » ; elles peuvent atteindre une plus importante connotation avec des verbes tels « martyriser » ; le même registre est utilisé pour évoquer la déportation en Allemagne de Tanguy : « Il pleurait de désespoir », « des larmes de dépit coulaient sur ses joues »<sup>379</sup>.

Montagut se souvient aussi de ce désespoir collectif. Pour certains, c'est de l'abattement qu'il s'agit : les commandants sont « abattus, résignés à leur sort, incapables de prendre une initiative ». On parle de « désolation »<sup>380</sup>.

Ce désespoir peut enfin prendre la forme de maladie avec certains troubles psychiques, troubles que l'on rencontre dans presque tous les témoignages : « à bout de nerfs » ; la « neurasthénie » ; « les maniaques et les obsédés étaient nombreux. Le manque d'alimentation affaiblissait nos têtes, le froid et le désespoir faisaient chavirer nos raisons » ; les réfugiés « deviennent fous » ; il est mention de « dépressions nerveuses » et de la « arenitis » comme le souligne Francisco Pons :

Il faut s'occuper, être occupé par quelque chose, seule façon de ne pas tomber dans cette maladie obsessionnelle appelée d'un terme expressif la arenitis, la psychose des barbelés. Elle pouvait conduire à la folie même. S'accrocher à un espoir, si fragile fût-il, était vital<sup>381</sup>.

Ces troubles psychiques peuvent pousser le réfugié au suicide : « il faut réagir sous peine de tomber dans le gouffre sans fond de la folie, antichambre du suicide » ; « nous craignons sérieusement que son équilibre mental soit en train de se détraquer [...] S'il ne réussit pas à surmonter cette crise, il est perdu »<sup>382</sup>.

Le thème du suicide est omniprésent dans *Señas de identidad*. Recherchant vainement son identité en France, cet exilé en vient à penser à se suicider lorsqu'il constate que l'exil ne lui a pas apporté les satisfactions qu'il espérait.

---

<sup>379</sup>PONS Francisco, *Barbelés à Argelès...*, *op.cit.*, p.218-219, cité par *Ibidem*, p.112 ; DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.59 et 73 ; CAPDEVILA Andrés, cité par *Ibidem*, p.94. DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.94.

<sup>380</sup>MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.188, 123-124.

<sup>381</sup>DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.53 ; Cité par MONTSENY Federica, *Pasión y muerte*, *op.cit.*, p.54, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols en France*, *op.cit.*, p.68 ; MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.307 et p.119 ; PONS Francisco, *Barbelés à Argelès et autour d'autres camps*, *op.cit.*, p.83, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.68.

<sup>382</sup>MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.118-119 et p.169-170.

Il ne retrouve pas le symbole de la liberté dans le souvenir de la prise de la Bastille. Cette liberté qu'il désirait pour l'Espagne semble oubliée en France, pays pourtant symbole de la liberté et de la démocratie.

En l'absence de ses valeurs, le protagoniste se sent inexistant et totalement seul :

Bruscamente, tuviste la impresión de estar de más. El paisaje se transformó. Los objetos cobraron una existencia autónoma, impenetrable. La nada se abrió a tus pies. Transeúntes y automóviles circulaban caóticos, privados de finalidad y de sustancia. El mundo extraño a ti y tú extraño al mundo. Roto el contacto entre los dos. Irremediamente solo.

Ce malaise est présent dans une bonne partie de la narration et la tentation du suicide est souvent palpable « ... ajeno a la vida que discurría en torno de ti, con la conciencia clara de que la realidad se descomponía entre tus dedos y de manera lenta pero irreversible iniciabas el proceso de liquidación y de ruina que debía conducirte, como a todos, al ominoso final »<sup>383</sup>.

Dans *Días y noches*, la folie est présente avec l'évocation du camp d'internement de Saint-Cyprien où certains internés deviennent fou et où d'autres en viennent même à se suicider.

### c. Des registres qui accentuent les souffrances

Le passage de la frontière revêt une tonalité religieuse dans beaucoup de témoignages ; ainsi, par exemple, dans celui de Federica Montseny :

La malédiction biblique nous accompagne : marche ! marche ! marche ! jusqu'à ce que tu n'aies plus de forces, jusqu'à ce que tu tombes exténué sur les pierres de tous les chemins, jusqu'à ce que la croix t'écrase [...] Nous n'oublierons jamais l'ascension de cette montagne par une piste, qui était gelée, les plus valides soutenant les plus éprouvés, tous la mort dans l'âme... [...]Et les morts n'étaient pas les plus malheureux. Leur calvaire s'achevait : la grande nuit est préférable à notre sombre crépuscule<sup>384</sup>.

Métaphoriquement, Goytisolo, dans *Señas de identidad* (1966) associe le destin du peuple espagnol en exil à un chemin de croix et utilise un vocabulaire

---

383 p.361-362 et 187 cité par MEERTS Christian, *Technique et vision dans « Señas de identidad » de Juan Goytisolo*, Frankfurt Am Main, Vittorio Klostermann, 1972, p.49.

<sup>384</sup>MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, *op.cit.*, p.18, 2<sup>e</sup> partie p.24-25, 56 et p.22 cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.124-125.

religieux : « tal vez fue tu única incursión sincera en el mundo de la piedad »<sup>385</sup>. . Dans *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole* publié en 1976, il y a une utilisation du vocabulaire religieux avec « une triste procession d'hommes perdus »<sup>386</sup>.

C'est aussi sur les modes de la monstruosité et des Enfers que les camps sont évoqués : « J'imagine ce camp –et les autres doivent être à peu près pareils– comme un immense hospice, un orphelinat monstrueux. », ce qui démontre le cauchemar que vivent les exilés<sup>387</sup>.

L'ensemble du camp, est, dans un poème de Miguel Giménez Igualda intitulé *Dolor*, décrit sur le mode d'une atmosphère infernale. Il mentionne les camps de Bram et du Vernet avec les adjectifs « maldito » et « infernal » respectivement<sup>388</sup>. Isabel de Palencia dans *Smouldering freedom...The story of the Spanish republicans in exile*, publié à Londres en 1946 inclut le témoignage d'un Suédois « membre d'un comité d'aide aux réfugiés », qui donne la vision suivante des camps d'internement en France : « Même Dante n'aurait pu imaginer des choses plus terribles que celles dont j'ai été le témoin »<sup>389</sup>.

Il y a aussi le registre de l'épouvante. Pour Semprún, l'exil est un « cauchemar »<sup>390</sup>. Les camps sont « sinistres » : les « sinistres barbelés sur un sable sale (celui d'Argelès), clôture fatidique de la liberté humaine », « ces camps sinistres »<sup>391</sup>.

La mémoire des événements pour Tanguy est terrible, il se décrit comme un véritable mort vivant : « le fantôme de cet enfant assassiné »<sup>392</sup>. Enfin, on

<sup>385</sup> p.31, cité par MEERTS Christian, *Technique et vision dans « Señas de identidad » de Juan Goytisolo*, Frankfurt Am Main, Vittorio Klostermann, 1972, p.33.

<sup>386</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p. 93.

<sup>387</sup> OLIBO Jean, *Parcours*, op.cit, p.202-207, cité par STEIN Louis, *Par-delà l'exil...*, op.cit., p.85-86, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols en France*, op.cit, p.87.

<sup>388</sup> GIMÉNEZ IGUALDA Miguel, *Dolor*, op.cit., cité par *Ibidem*, p.64-65.

<sup>389</sup> DE PALANCIA Isabel, *Smouldering freedom...op.cit*, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols*, op.cit, p.49.

<sup>390</sup> SEMPRÚN Jorge, *Autobiografía de Federico Sánchez*, Barcelona, Planeta, 1977, p.258 et SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, op.cit, p.16, cités par YOUNES Ebtehal, « Enfants de la débâcle... », op.cit, p.216.

<sup>391</sup> FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés...*, op.cit, p.49, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, op.cit, p.93. et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.121-122.

<sup>392</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit, p.22.

retrouve le vocabulaire de l'épouvante chez Lluís Montagut : « Epouvantable » est utilisé pour qualifier les logements assignés pour le travail à l'extérieur<sup>393</sup>.

### 1.1.3. De l'identité et de l'oubli

*Tanguy* met en scène des exilés dépourvus d'identité : « Il ne savait ni où il allait, ni pour quoi faire [...] Il ne l'avait jamais su »<sup>394</sup>.

L'absence d'identité est prégnante dans *Le grand voyage* :

Jamais, pendant toutes ces années vécues à l'étranger, je n'avais eu une sensation aussi poignante d'étrangeté, qu'à ce moment privilégié du retour au paysage originaire [...] Soudain, non seulement il devenait évident, clairement lisible, que je n'étais pas chez moi, mais encore que je n'étais nulle part. Ou n'importe où, ce qui revient au même. Mes racines désormais, seraient toujours nulle part, ou n'importe où : dans le déracinement en tous les cas<sup>395</sup>.

Dans les témoignages plus tardifs ou dans les romans plus récents, la problématique identitaire est aussi importante. Lluís Montagut se sent étranger et a du mal à s'intégrer : « jadis si familières les rues me sont tout à coup étrangères et je me sens terriblement malheureux »<sup>396</sup>. Pour lui, c'est la séparation avec sa famille qui a créé des séquelles. Si les retrouvailles sont une « joie incommensurable », pour les parents, pour les enfants, elles sont une « surprise et une ombre d'inquiétude [...] pour eux je suis un étranger » ; son fils l'appelle monsieur : « dix ans, cela fait beaucoup. Même si nous faisons le maximum pour renouer le fil cassé, il restera toujours une cicatrice » ; « l'arbre mal taillé pourra reverdir, mais il n'aura jamais la même frondaison »<sup>397</sup>.

Maria Casarès, dans *Résidente privilégié* (1980) enfant réfugiée, revendique sa nationalité d'origine et se sent à la fois dans une sorte d'entre-deux :

---

<sup>393</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.145.

<sup>394</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.62 ; MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.188 ; DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.166, 97 et SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage...*, *op.cit.*, p.146.

<sup>395</sup> SEMPRÚN Jorge, *La guerre est finie*, Paris, Gallimard, 1966, p.88-89 cité par MARCOS ÁLVAREZ Violeta, « Los comunistas españoles exiliados en la región de Toulouse, 1945-1975 », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio de los republicanos españoles en Toulouse*, *op.cit.*, p.165-166.

<sup>396</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.378.

<sup>397</sup> *Ibidem*, p.379 et 380.

Bien qu'enfant de la France, dans ma nouvelle patrie le théâtre, ma nationalité –comme mes origines- reste espagnole ou, pour mieux dire, réfugiée espagnole en France<sup>398</sup>.

Michel del Castillo en arrive à rejeter son identité et ne se considère pas comme un exilé : « A y bien réfléchir, je n'étais pourtant pas exilé. Rien que le fils d'une exilée »<sup>399</sup>.

Il y a alors une volonté d'oublier pour refaire sa vie. Pour les enfants de réfugiés, il y a le désir d'oublier les événements traumatisants. Tanguy rejette ses traumatismes en particulier en déchirant « l'unique photo qu'il avait de sa mère et ce geste prit pour lui toute la valeur d'un symbole »<sup>400</sup>. Chez Maria Casarès aussi, le désir d'intégration est synonyme d'oubli: « Même ma langue, je devais m'efforcer le plus possible de l'oublier. Il fallait en apprendre une autre, la perfectionner, la faire mienne »<sup>401</sup>.

L'oubli est cependant impossible pour ceux qui ont vécu par la suite les camps allemands comme Tanguy : « une part de lui-même –de Günther- » régira sa vie; sa mémoire est d'autant plus réactivé qu'il vit un calvaire en Espagne dans le camp de redressement, une situation similaire que Tanguy ne peut supporter : « l'expression de ces visages remuait en lui de trop pénibles souvenirs »<sup>402</sup>. L'oubli est également impossible pour Semprún avec des expressions telles « Hanter sa mémoire » ou « Tout en continuant d'y vivre, d'y être à l'intérieur »<sup>403</sup>.

#### 1.1.4. Survivre, espérer et combattre

Face aux événements et au racisme de la population, pour survivre, les réfugiés se murent dans un silence : « Je ne soufflais mot » précise Tanguy ;; le

---

<sup>398</sup> CASARÈS Maria, *Résidente privilégiée*, Paris, fayard, 1980., p.354, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit*, p.349.

<sup>399</sup> DEL CASTILLO Michel, *Le crime des pères*, *op.cit*, p.41, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit*, p. 343.

<sup>400</sup> MARTÍNEZ-MALER Odette, « L'Espagne, entre l'or et le noir », *Le livre du retour*, Paris, Autrement, 1977, p.31 cité par *Ibidem*, p.339 et DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit*, p.194.

<sup>401</sup> CASARÈS Maria, *Résidente privilégiée*, *op.cit*, p. 136-138 et GAZIER Michèle, *Un cercle de famille*, Paris, Seuil, 1996, p.113, cité par *Ibidem*, p.341.

<sup>402</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit*, p.170 et p.184.

<sup>403</sup> SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, *op.cit*, p.150-151-152, p.232 et p.190.

narrateur du *Grand voyage* garde lui aussi le « silence » devant la discrimination<sup>404</sup>. Lluís Montagut, face à l'hostilité des soldats, décide aussi de ne rien dire et de continuer son travail pour prouver que l'on peut faire « confiance » aux réfugiés

#### 1.1.4.1. Souvenirs et espoirs

Le souvenir des moments heureux permet de s'évader de la triste réalité aussi bien dans les romans à caractère autobiographique que dans les témoignages. Ainsi dans *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole* : « Nous ne faisons ni l'un ni l'autre allusion au passé. Nous parlons du village, des chasses d'avant-guerre, des parents, des amis, sans jamais mentionner la tragédie qui nous a réunis, comme si elle ne nous concernait nullement » mentionne Lluís Montagut; quant à Tanguy : « Moi, le souvenir de ma mère m'a souvent soutenu, au camp. Surtout à la fin. J'étais tenté de rester étendu sur ma paille et de ne plus bouger. Alors je me disais qu'il fallait lutter pour la revoir »<sup>405</sup>.

Il y a aussi l'évasion par la culture, l'imagination, pour certains qui les aide à tenir le coup dans les camps ou dans les prisons comme l'a vécu le narrateur du *Grand voyage* :

Je me racontais des histoires, pour me distraire, pour m'obliger à manger lentement. Je me récitais tout bas *Le Cimetière marin*, en essayant de ne rien oublier [...] C'est bien la seule fois où le *Cimetière marin* a servi à quelque chose. C'est bien la seule fois où cet imbécile distingué de Valéry a servi à quelque chose<sup>406</sup>.

L'évasion par le rêve et l'imagination est ce qui revient le plus souvent dans les témoignages. Le rêve permet d' « échapper à la folie »<sup>407</sup>. Dans le camp français, Tanguy se raccroche aux contes récités par une détenue qui décrivent un « merveilleux monde imaginaire ».

---

404 DEL CASTILLO Michel, *Les aveux interdits. Les premières illusions*, op.cit, p.88, cité par YOUNES Ebehal, « Les enfants de la débâcle », op.cit, p.217 ; MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.164 et SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, op.cit, p.121.

405 MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.48 et DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit, p.266.

406 SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, op.cit, p.68.

407 DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit, p.23.

Pour échapper à la dure réalité extérieure, c'est encore l'imaginaire qui aide les réfugiés à surmonter la situation ; ainsi Tanguy « rêvait d'un pays lointain où il n'y aurait plus de guerre, où il pourrait avoir un copain et un chien »<sup>408</sup>.

Cette croyance en un avenir meilleur est alimentée par l'espoir présent chez tous les réfugiés.

Dès les premiers temps de l'exil, les civils nourrissent des espoirs et imaginent de manière positive la France. L'enfant-narrateur du roman de Michel del Castillo, Tanguy, la définit comme « le pays de la liberté, de la fraternité, de l'égalité, où il n'y avait ni riches ni pauvres. On y gagnait bien sa vie »<sup>409</sup>. Ce ne sont pas que des espoirs nourris par l'enfant car ils sont aussi partagés par les autres exilés :

Les voyageurs étaient contents. Ils parlaient de la France. Ils disaient que c'était le pays de la liberté. Tanguy était ravi. Il ne savait pas ce qu'était la liberté. Mais sa mère lui avait assuré qu'en France il n'y avait pas de guerre et que l'on mangeait très bien<sup>410</sup>.

Ce sont donc des illusions nourries par les adultes et qui donnent ici confiance à l'enfant quant à l'avenir en France. Cela le conduit à imaginer la France comme un pays idyllique, dans lequel il sera respecté. Le lexique utilisé est chargé de positivité, d'enchantement : « ravi », « flatté » ; cette vision représentée par sa mère et les autres exilés, Tanguy la conservera tout au long de sa vie ; ainsi, lorsque le personnage traversera à nouveau la frontière des années plus tard, ses espoirs seront inchangés : « Il était content à l'idée de manger du fromage français. Il se disait que le fromage, c'était la liberté »<sup>411</sup>. Cette vision apparaît aussi par exemple dans le vers : « la Francia de la Liberté » dans l'ouvrage de Rafael Alberti<sup>412</sup>. La France est encore définie comme « patrie des droits de l'homme » ou comme « beau pays » chez Federica Montseny<sup>413</sup>.

Si le personnage de *L'homme de sang* de Michel del Castillo se sent triste et seul en France, il ne perd cependant pas l'espoir de changer les choses en Espagne et de révolutionner le pays ; c'est seulement de retour en Espagne que ses

<sup>408</sup> *Ibidem*, p. 56 et 72.

<sup>409</sup> *Ibidem*., p.106 cité par YOUNES Ebtehal, « Les enfants de la débâcle : visions de guerre et traumatismes », *op.cit.*, p.215.

<sup>410</sup> *Ibidem*, p.15-16 cité par *Ibidem*, p.216.

<sup>411</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy*, *op.cit.*, p.208.

<sup>412</sup> ALBERTI Rafael, *Vida bilingüe de un refugiado español en Francia*, *op.cit.*, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols en France*, *op.cit.*, p.139.

<sup>413</sup> MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, *op.cit.*, p.106, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.151 et 39.

espoirs s'évanouissent et la narration souligne symboliquement son dénuement : « Le général Pizarro sortit de la voiture... il s'avança vers eux, les mains nues »<sup>414</sup>.

C'est aussi « l'espoir » du retour à la démocratie en Espagne qui permet de tenir le coup :<sup>415</sup>. « L'Espoir » dans *Tanguy* est mentionné avec un grand E ; « L'espoir d'une paix accordée enfin aux hommes de bonne volonté » ; « l'espoir de passer d'autres Noël chez eux et de redevenir des hommes »<sup>416</sup>. C'est l'espoir encore qui permet de supporter les épreuves: le « fol espoir » de la mère de Tanguy pour l'obtention d'un visa pour les Amériques ; l'espoir de voir un jour la chute du fascisme : « La fin des camps c'est la fin du nazisme, c'est donc la fin du franquisme, c'est clair, voyons, il n'y a pas l'ombre d'un doute »<sup>417</sup>. Lluís Montagut se souvient aussi de cet espoir qu'alimentaient les réfugiés espagnols. Quant à une future intervention des Alliés en Espagne, il est « franchement optimiste »<sup>418</sup>.

C'est aussi une croyance en une paix et une liberté.

La paix est un thème prégnant pour l'enfant Tanguy: des « Noël de paix », « cherchant la paix »<sup>419</sup>.

Tous aspirent à la liberté. Le témoignage d'Arthur Koestler mentionne des tentatives d'évasions de la part de certains réfugiés tellement le désir de liberté était grand<sup>420</sup>. L'idéal de liberté s'exprime aussi dans ce poème :

« L'Espagne entière

Était une nation heureuse

Libre et ouvrière [...]»<sup>421</sup>.

414 p.199, cité par BERTRAND DE MUÑOZ Maryse, « Novelistas españolas en Francia y sus obras en francés sobre la Guerra Civil de 1936-1939 », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, op.cit., p.64.

415 PONS Francisco, *Barbelés à Argelès et autour d'autres camps*, op.cit., p.83, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit., p.68. MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit., p. 102 et 167.

416 DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit., p.141.

417 *Ibidem*, p.71 et SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage...*, op.cit., p.91-92.

418 MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit., p.232.

419 DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit., p.141 et SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, op.cit., p.265.

420 KOESTLER Arthur, *La lie de la terre*, op.cit., cité par GRYNBERG Anne et CHARAUDEAU Anne, « Les camps d'internement », MILZA Pierre et PESCHANSKI Denis (Dir.), *Exils et migration. Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, op.cit., p.150.

Tanguy croit encore en la France comme pays de la liberté malgré tout ce qu'il a subi : « Car Tanguy croyait encore à ces choses qu'on lui avait dites quand il était petit : la France était le pays de la liberté, de la fraternité, de l'égalité, où il n'y avait ni riches ni pauvres [...] Il se disait que quand il serait en France, il aurait enfin cette paix dont il avait tant rêvé »<sup>422</sup>.

Combattre dans la Résistance est un moyen d'accéder à la liberté, idéal important dans le récit de Jorge Semprún :

[...] l'essence historique commune à nous tous qui nous faisons arrêter en cette année 43, c'est la liberté. C'est dans la mesure où nous participons de cette liberté que nous nous ressemblons, que nous nous identifions, nous qui pouvons être si dissemblables. C'est dans la mesure où nous participons de cette liberté que nous nous faisons arrêter. [...] Bien entendu, je ne prétends pas que nous participions tous également de cette liberté qui nous est commune. Certains, et ils sont sûrement nombreux, participent accidentellement de cette liberté qui nous est commune [...] Il est ici [le soldat allemand] parce qu'il n'est pas ailleurs, parce qu'il n'a pas senti la nécessité d'être ailleurs. Parce qu'il n'est pas libre<sup>423</sup>.

Cela accentue en revanche la lutte pour un idéal de la part du narrateur et non pas pour échapper à quelques inconvénients de l'occupation allemande. Cet idéal est aussi très présent avec la scène du poisson que les réfugiés remettent à l'eau dans *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole* :

« -Liberté ! Liberté ! Remettez-là à l'eau ! Rendez-la à sa famille... »<sup>424</sup>.

Dans ce document-témoignage, l'idéal de liberté est sans cesse poursuivi. Il s'agit de retourner un jour en Espagne et libres<sup>425</sup>. Ce sont ces espoirs, ces rêves et ces croyances qui poussent les réfugiés à combattre.

#### **1.1.4.2. Combattre**

##### **a. Un état d'esprit**

Les réfugiés se montrent combattifs en participant à la lutte armée contre l'occupant, esprit qui sera transmis dans certains témoignages aux enfants et petits-enfants.

<sup>421</sup>Chant populaire cité par FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés*, op.cit, p.229, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, op.cit, p. 128.

<sup>422</sup>DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit., p.288.

<sup>423</sup>SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, op.cit, p.53-54.

<sup>424</sup>MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.124.

<sup>425</sup>*Ibidem*, p. 381.

C'est d'abord un esprit épique. Pour Federica Montseny, cet engagement est digne de Don Quichotte : « Eternels Don Quichotte, chevaliers sans défaillance de tous les idéaux, militants de toutes les batailles, nous avons assez d'orgueil et assez de conscience de notre grandeur »<sup>426</sup>. Eulalio Ferrer utilise le même lexique dans son poème pour évoquer ces faits :

« Ce sont les nouveaux et illustres Quichotte

Du siècle présent et de ceux à venir...

[...]

Ce sont les chevaliers

Qui ont inscrit dans l'histoire du monde

L'exemple le plus élevé

D'honneur et d'honnêteté

De tous les temps.

Ce sont les réfugiés »<sup>427</sup>.

C'est le caractère héroïque du personnage qui est évoqué pour symboliser son esprit combatif dans *Campo francés* de Max Aub (1965) ; Soldevilla commente à propos de cette œuvre :

De cada uno de sus personajes toma un fragmento de actitud heroica. Porque cada uno de ellos, como individuos, es más pasivo que activo en relación con los hechos. Se ve envuelto en ellos, pero no surge de él ni necesariamente los condiciona ; siguen siendo el juguete de poderes hostiles o favorables, que intervienen en sus vidas, como en las de los personajes homéricos. Y a la vez, como en los de Esquilo, toman un gesto resuelto de responsabilidad, que les sale de la entraña ética, y por un momento se obstinan frente al azar y niegan el sino [...] en eso se distinguen los héroes de los antagonistas en las obras de Aub : estos últimos no tienen jamás ese gesto<sup>428</sup>.

Néanmoins, certaines fictions adoptent un point de vue contraire, tel le protagoniste Julio de l'œuvre dramatique de Max Aub, *Morir por cerrar los ojos*. Celui-ci est très loin d'être caractérisé par un quelconque héroïsme puisqu'au

---

426 MONTSENY Federica, *Cien días...*, op.cit, p.4, cité par TEMIME Emile et MILZA Pierre, op.cit, p.130.

427 FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés...*, op.cit, p.27, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols*, op.cit, p.130.

428 SÁEZ SERRANO Antonio, « Campo francés de Aub : el poder y las víctimas », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español...* op.cit, p.207.

contraire, la narration fait de lui un portrait égoïste, mu par le profit et l'argent : « Julio simboliza a la burguesía francesa que traiciona 'por miedo de perder sus ahorros', tal y como denuncia el Teniente Bernard, y que, al mismo tiempo, representa a esa España que se exilió y permanece indiferente »<sup>429</sup>. Dans cette œuvre, tous les personnages ne sont cependant pas connotés négativement. C'est le cas de Juan, le symbole de la combativité et de l'engagement<sup>430</sup>. Une scène est particulièrement révélatrice. Dans le camp d'internement, les exilés et les différents internés entonnent devant la passivité des gardes La Marseillaise pour exprimer leur combativité<sup>431</sup>.

L'esprit de sacrifice est apparent dans les témoignages de Montagut et dans le roman de Andrés Trapiello. Dans le récit de Lluís Montagut, par exemple : « [...] ce petit territoire habité par des hommes aux idéaux de liberté qui ont lutté pour une société incorruptible, préférant l'exil »<sup>432</sup>. Cet esprit est accentué avec l'expression « le chemin de croix ». C'est un esprit hérité de la Guerre Civile. On peut le voir à travers le refus d'être traités en privilégiés : « Nous refusons le mauvais exemple des Basques. Nous refusons d'être considérés comme des réfugiés privilégiés »<sup>433</sup>.

Dans *Días y noches*, le protagoniste Justo est un modèle de loyauté et de sacrifice. Il est présenté comme un être téméraire : « J'ai bien réfléchi, je crois que je n'ai absolument pas peur de mourir »<sup>434</sup>. C'est aussi un être empli d'humanité puisque grâce à la configuration du journal intime créé par Andrés Trapiello, nous avons ses émotions à vif : « Là où je suis triste, c'est de ne pas avoir dit adieu à ma mère, à mes sœurs et à mon père. Que sera devenu mon vieux ? Je ne veux pas penser à lui maintenant, c'est suffisamment le bazar comme ça ».

Il est aussi très patriotique et en utilisant le nous, il invite le lecteur à considérer ses camarades combattants comme tels, et par extension, les Républicains : « Ils ont raison, c'est ce que nous sommes [des condamnés à mort],

---

429 VENEGAS GRAU Carmen, « *Morir por cerrar los ojos*, drama del exilio de Max Aub en Francia », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, op.cit, p.233.

430 *Ibidem*, p.243.

431 *Ibidem*, p.245.

432 MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.39 et p.91.

433 *Ibidem*, p. 18 et 127.

434 TRAPIELLO Andrés, *Les cahiers de Justo Garcia*, op.cit, p.29.

car nous allons mourir, c'est clair, mais quitte à y passer, autant que ce soit dans notre patrie plutôt qu'en France, et qu'on se fasse enterrer ici »<sup>435</sup>.

Que ce soit pendant la période de 1939-1945 ou pendant leur long exil, les réfugiés soulignent la volonté de lutter.

Cette volonté de s'en sortir est surtout présente avec la politique qui refait surface dans certains camps et qui s'exprime par la volonté « de maintenir les contacts, de faire marcher l'organisation »<sup>436</sup>. C'est aussi une attitude combative qu'adopte le narrateur dans *Le grand voyage* : « Il ne faudrait pas qu'on prenne mon attitude naturelle pour une attitude de soumission. Ça me fait horreur cette pensée-là »<sup>437</sup>. Il y a un esprit combatif également dans Tanguy : « il s'obstinait à aimer la vie et les hommes avec un désespoir farouche »<sup>438</sup>.

Pour les réfugiés, il s'agit de lutter également pour la dignité. Cette notion apparaît chez Mariano Constante :

Nos premières tâches consistaient à couper court à toute provocation des éléments incontrôlés (ils étaient nombreux), à maintenir notre dignité de combattants de la République espagnole [...]»<sup>439</sup>.

Antoine Miró évoque aussi la dignité en parlant de l'attitude d'une femme française : « Elle me rendait ma dignité et me montrait sa sympathie et sa compréhension »<sup>440</sup>. Elle est omniprésente chez Montagut : « Il fallait rester calme, il fallait surtout rester calme, c'est une question de dignité »<sup>441</sup>.

Quand il est plus difficile pour les réfugiés de se débrouiller par eux-mêmes, c'est l'humour qui leur permet aussi de tenir face à des situations éprouvantes : « Pour le service des internés, l'on dispose d'une bonne garde qui effectue son travail avec conscience. Ceux-ci portent l'uniforme comme les portiers des meilleurs hôtels »<sup>442</sup> ;

---

<sup>435</sup> *Ibidem*, p.29 et 70.

<sup>436</sup> PONS Francisco, *Barbelés à Argelés...*, *op.cit.*, p.86-87, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.106.

<sup>437</sup> SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, *op.cit.*, p.122.

<sup>438</sup> DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, *op.cit.*, p.333.

<sup>439</sup> CONSTANTE Mariano, *Les Années rouges*, *op.cit.*, p.139-140, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.107.

<sup>440</sup> *Ibidem* et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.69 et MIRÓ Antoine, *L'exilé...*, *op.cit.*, p.172, cité par *Ibidem*, p.77.

<sup>441</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe*, *op.cit.*, p.27.

<sup>442</sup> AUB Max, *Diario de Djelfa*, *op.cit.*, p.159, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.98.

« Dos latas de conserva  
 Y algo de humor,  
 Que es lo que hemos podido salvar  
 Tras de tanto luchar  
 Contra el fascismo invasor»<sup>443</sup>.

Un autre témoignage évoque les événements dans les camps français avec humour, avec par exemple ce poème qui tourne les gendarmes français en ridicule :

« Hemos pasado la frontera  
 a pie por carretera,  
 Alé, alé... »

[...] « cet Alé ! Alé ! (comme nous le comprenions) devait être le plus célèbre mot de la langue française »<sup>444</sup>.

Cet humour est repris chez Montagut. C'est un « fou-rire » général dû à l'état de nervosité en découvrant les chemises-caleçons : « Le soir, dans tout le camp, on organise une procession comique et terrifiante; certains ont noué le col de la longue chemise sur leur tête, ce qui leur donne l'apparence de fantômes décapités. D'autres, plus petits, ont l'air de pygmées »<sup>445</sup>. Enfin, nous pouvons citer la description humoristique du curé qui prend peur des réfugiés : « D'un bond prodigieux dont jamais je ne l'aurais cru capable, il enfourche son vélo et part comme une flèche, mais en zigzag et en faisant des signes de croix. Il doit se dire qu'il l'a échappé belle. Décidément notre renommée n'est plus à faire »<sup>446</sup>.

## **b. Des actions**

Elles se manifestent par la création de réseaux politiques à l'intérieur des camps :  
 « En plus de la responsabilité de la baraque, je fus chargé de la diffusion des

---

<sup>443</sup> AUB Max, *Últimos cuentos de la guerra de España*, op.cit., p.199, cité par *Ibidem*, p.78.

<sup>444</sup> SANZ Tasio, *Des saintes et des démons*, op.cit, p.159, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.71.

<sup>445</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.124.

<sup>446</sup> *Ibidem*, p.190.

articles écrits à la main par les camarades du camp. [...] Je devais faire cinquante à soixante copies par jour à la main et les distribuer dans les baraques »<sup>447</sup>.

Federica Montseny souligne les ressources dont bénéficient encore les réfugiés telle la débrouillardise et une volonté de survivre :

déjouant la surveillance des Sénégalais, des Maures et des gendarmes, sautant par-dessus les barbelés (ils ne devaient pas alors être bien haut) et allant mettre en pièces des autos et des camions de l'armée républicaine, amoncelés dans un cimetière de voitures proche du camp, construisant ainsi des baraques de fortune avec de vieilles carrosseries<sup>448</sup>.

Lorsque les réfugiés ont l'autorisation de sortir des camps pour travailler notamment au début dans les Compagnies de Travailleurs Etrangers, plus que la description du travail qu'ils doivent effectuer, c'est celle du symbole d'un peuple résistant pour un pays qui n'est pas le leur quand les Allemands occupent la France. C'est notamment ce que veulent faire passer par exemple Antonio Arribas Calero et Federica Montseny en mentionnant les nombreux sabotages effectués par les réfugiés espagnols au sein des Compagnies de Travailleurs Etrangers<sup>449</sup>. Les informations sur le rôle des Espagnols qui ont résisté en France contre le nazisme sont aussi mentionnées par des membres français de la résistance tels Thérèse Mitrani qui explique le rôle joué par le Catalan Josep Rovira qui a assuré « le passage en Espagne de nombreux agents de pays occupés par les Allemands, de résistants, de parachutistes et d'aviateurs tombés en France »<sup>450</sup>. Dans les témoignages et romans postérieurs, la combativité est largement abordée : Les réfugiés sont décidés à lutter contre le fascisme en dépit de leurs mauvaises conditions d'hébergement : « Les ennemis de la France sont ceux-là même qui ont permis la victoire des franquistes ; sachant cela, nous ne pouvons pas nous dérober. Le combat continue »<sup>451</sup>.

L'on mentionne aussi le combat livré par un réfugié pour retrouver sa famille :

---

<sup>447</sup> CONSTANTE Mariano, *Les Années rouges...*, *op.cit.*, p.139-140, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.107.

<sup>448</sup> MONTSENY Federica, *Pasión y muerte...*, *op.cit.*, p.47-52, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.79.

<sup>449</sup> ARRIBAS CALERO Antonio, cité par MONTSENY Federica, *Pasión y muerte de los españoles en Francia*, *op.cit.*, cités par BORILLO Óscar et GÓMEZ Tomás, « Toulouse y el exilio libertario », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne (Dir.), *El exilio republicano español en Toulouse*, *op.cit.*, p. 120.

<sup>450</sup> MITRANI Thérèse, *Service d'évasion*, Paris, Continents, 1946 cité par *Ibidem*, p.162.

<sup>451</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, *op.cit.*, p.147.

Isabel Fernández raconte comment Jesús, qui n'a pas vu sa femme et ses enfants restés en Andalousie depuis plus de dix ans, se met en contact avec un passeur andorran d'un réseau clandestin ; ce dernier ira chercher la famille de Jesús jusque dans son village et l'amènera à la frontière française, au Pas-de-la-Case, après une longue marche dans la montagne. La mère et son fils aîné resteront un mois au centre de Perpignan afin de régulariser leur situation tandis que le plus jeune pourra partir immédiatement avec son père<sup>452</sup>.

Dans *Le pianiste*, de Manuel Vázquez Montalbán (1985), essentiellement dans la deuxième partie, les protagonistes vivant sous la dictature franquiste dressent un portrait héroïque des Espagnols ayant séjourné en France pour revenir par la suite renverser Franco :

Eh bien, ils l'ont tué, Young. Il était parti en France il y a quelques mois. Il a suivi un entraînement à Toulouse, puis il est revenu avec un groupe de maquis de Facerías, et ils l'ont descendu à peine il avait franchi la frontière. Tu te le rappelles ? Tu te rappelles Miracle ? Parfois, je pense que c'est mieux de mourir comme ça. Qu'ils te tuent s'ils peuvent, mais toi tu as une mitraillette entre les mains et avant tu en descends un tas. Miracle. Qui l'aurait cru<sup>453</sup>.

Un autre personnage du roman manifeste son esprit combatif lors de son exil en France : « Nous nous réunissons le jeudi soir mais, chaque fois qu'il arrive quelque chose d'extraordinaire en Espagne, on y va pour établir le contact. Tu apprendras vite que depuis l'exil on connaît mieux la situation espagnole qu'en Espagne même »<sup>454</sup>.

Cet esprit combatif et patriotique envahit Rosell, le pianiste catalan : « -Il faut que je rentre. Ce combat est le mien »<sup>455</sup>. D'ailleurs, selon Christine Crou, « la sympathie de l'auteur va au second [personnage], celui qui fera à la fois le choix de l'engagement politique et de la fidélité à ses convictions esthétiques [...] »<sup>456</sup>.

Après la guerre, les premiers témoignages des enfants des réfugiés espagnols qui ont connu la Guerre Civile dénotent comme c'est le cas chez Odette Martínez, une envie de progression sociale (« s'en sortir », (...) se donner les moyens de continuer, sous d'autres formes, la lutte menée par les parents »); il y a

---

<sup>452</sup> FERNÁNDEZ Isabel, *Pauline...*, *op.cit.*, p. 84-86, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.201.

<sup>453</sup> VÁZQUEZ MONTALBÁN Manuel, *Le pianiste*, *op.cit.*, p.120.

<sup>454</sup> *Ibidem*, p.238.

<sup>455</sup> *Ibidem*, p.308.

<sup>456</sup> CROU Christine, « La guerre d'Espagne : enjeu idéologique et quête identitaire », CORRADO Danielle et ALARY Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2007, p.578.

alors une volonté de réussir professionnellement, un « désir d'apprendre et de se former, un goût de la culture, plus qu'un désir exclusif d'ascension sociale » ; il y a aussi le souhait de la part des parents que leurs enfants progressent afin d'acquérir ce qu'eux n'ont pu acquérir. Ils veulent que leurs enfants accèdent aux valeurs de la République :

Mes parents n'ont pas fait d'études : ils en souffraient. Ils pensaient que les livres étaient pour nous la vraie planche de salut, l'unique chance d'échapper à la condition ouvrière. Chez ma mère surtout, un moment câbleuse chez Renault, la blessure sociale était aussi profonde que la blessure politique<sup>457</sup>.

Cette combativité est répétée dans ce témoignage : « se donner les moyens de continuer, sous d'autres formes, la lutte menée par les parents »<sup>458</sup>. La même combativité est relevée dans le roman de Maria Casarès. Les dernières années de l'exil sont ponctuées de « défi au destin à relever » selon l'expression de la deuxième génération :

Pauline étudie. Elle n'apprend pas très vite, mais sa soif de connaissance est telle qu'elle ne compte pas les heures qu'elle passe derrière ses livres et ce travail studieux la comble. Peut-être aussi, quelque part dans sa tête, y a-t-il ce défi au destin qu'elle veut relever ? Il n'est pas si facile pour une enfant de réfugié d'étudier ! Personne de sa famille ne peut l'aider ou si peu, surtout en français<sup>459</sup>.

Maria Casares évoque aussi cet esprit combatif de la seconde génération hérité des parents :

[...] il nous fallait mériter de vivre ; et pour cela, tout refaire, tout recommencer, *jusqu'à l'alphabet*, qu'il nous fallait r'apprendre à épeler. Et les manières. Et l'esprit. Et le cœur... Il fallait enfoncer jusqu'au tréfonds de soi, ce qui avait été, et accueillir, boire, avaler tout ce qui nous venait d'ailleurs...

[...] Du haut de mes quatorze ans tout frais accomplis, ramassée sur moi-même et ma sauvagerie, sourde et aveugle à tout ce qui n'était pas 'm'en sortir' sur le moment même, et *vivre*, immédiatement consciente par éducation de ce que je devais à ceux qui m'accueillaient, passionnément curieuse des hommes quels qu'ils fussent, armée d'une vitalité à la limite du monstrueux [...] je regardais le monde comme l'on considère une

---

457 MARTÍNEZ-MALER Odette, « L'Espagne, entre l'or et le noir », *op.cit.*, p.31 cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.339-340.

458 *Ibidem.*, p.31 cité par *Ibidem.*, p.339.

459 *Ibidem.*, p.102, cité par *Ibidem.*, p.340.

pomme à croquer, avec des dents de loup. Mais sans autre ambition que 'm'en sortir' -et vivre<sup>460</sup>.

### 1.1.5. Exil et échec

En 1971, Jacques Floch-Ribas publie *Le greffon*. Ce roman, est l'histoire de Jaume Zamé et de son exil en France en 1939. Ce dernier et sa famille font un bref séjour dans les Pyrénées, puis dans le village de Chapotte et enfin, le protagoniste se rend à Paris où il va trouver un emploi de dessinateur-maquettiste. De par le titre, on peut se rendre compte que l'exilé n'est pas parvenu à s'insérer dans la société française. Il ne sera à jamais qu'un « greffon ». Le personnage Jaume Zamé, ne peut supporter son exil à Paris, ne se retrouve en rien dans cette ville et pense continuellement à son retour en Espagne ; il a perdu tout repère, toute identité :

Je suis un pauvre enfant, tout mêlé. Je ne sais que dire. Je contemple mon blasphème. J'ai honte devant tous ceux que j'aime, les morts, les torturés, les brûlés vifs et ceux, comme moi, que nul n'a touchés et qui jour après jour ont enduré pire que la douleur : le désespoir, toute une vie...<sup>461</sup>.

La narration utilise un symbole très fort pour démontrer la perte identitaire du protagoniste Jaume : un de ses yeux change de couleur et de noir, il devient bleu<sup>462</sup>.

Cette perte d'identité, rappelons le, a été très souvent évoquée dans les récits à caractère autobiographique.

Juan Goytisolo dans *Reivindicación del conde don Julián* (1970) souligne l'échec de l'exil. Le narrateur supplie :

ayúdame a vivir sin suelo y sin raíces : móvil, móvil : sin otro alimento y sustancia que tu rica palabra : palabra sin historia, un orden verbal autónomo, un engañoso delirio... una palabra liberada de la secular servidumbre...discursos, programas, plataformas, sonoras mentiras : palabras simples para los sentimientos simples : amores honestos, convicciones fáciles : las tuyas, Julián, en qué lengua forjarlas ?<sup>463</sup>.

460 CASARÈS Maria, *Résidente privilégiée*, *op.cit*, p. 136-138, cité par *Ibidem*, p.341.

461 p.279, cité par BERTRAND DE MUÑOZ Maryse, « Novelistas españoles en Francia y sus obras en francés sobre la Guerra Civil de 1936-1939 », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia* , *op.cit*, p.66.

<sup>462</sup> *Ibidem*.

463 GOYTISOLO Juan, *Reivindicación del conde don Julián*, p.124-125, cité par ILIE Paul, *Literatura y exilio interior : escritores y sociedad en la España franquista*, Madrid, Fundamentos, 1981, p.220-221.

L'exil d'Alvaro Mendiola dans *Señas de identidad* est également un échec puisque le protagoniste se rend compte que « los viajes no solucionan nada »<sup>464</sup>.

Dans *Señas de identidad* de Juan Goytisolo, le passage de la première personne du singulier à la deuxième et à la troisième reflète parfaitement cette difficulté à se situer :

Je suis là ! Ce garçon qu'on nommait ainsi, c'est moi Jacques [au cours du récit, Jaume devient Jacques]. Du plus loin des temps, on lui disait Jaume » ; « Laisse-moi donc, mon frère Jaume, tu m'embêtes » ; « Je t'ai tant parlé, à toi mon frère Jaume, comme à un autre moi-même ! [...] Mais je te découvre et tu me confonds. Tu es moi. Alors qui suis-je, moi qui suis tous les jours Jacques ?<sup>465</sup>.

Dans le roman de José Corrales Egea, *Semana de pasión* (1976), les notions d'exil et d'échec sont importantes puisque le sujet même du roman évoque le retour d'un exilé en Espagne après une absence de vingt ans. Le personnage principal, à savoir l'exilé, décide de revenir dans la péninsule ibérique, à Madrid exactement, au début des années 60, sous le règne du général Franco. La désillusion du personnage est patente puisque dès son arrivée, ce dernier souffre d'un infarctus. En songeant à sa vie, l'exilé se rend compte que tout a été un échec pour lui ; la narration évoque ce passé en tant que « désastre » (terme répété deux fois):

[...] se quedó un rato con los párpados entornados, evocando luego a mis padres : Rosalia, su hermana, su marido Enrique, desaparecidos los dos en escaso tiempo, mientras el otro hermano Andrés, el militar, que había desembarcado en Cádiz con los sublevados, también moría al poco : un desastre, eso es lo que había sido aquella guerra, un desastre a escala nacional<sup>466</sup>.

Le passé en exil vécu comme échec est particulièrement évoqué dans la réflexion suivante du protagoniste :

la muerte en vida que la dispersión supuso y ha seguido suponiendo durante años, fuera de mi centro de gravedad, de mis libros, de mi aire, siempre de aquí para allá, viviendo de lo vivido. Esto explica que la abundancia del principio se haya convertido en escasez desde mi salida

---

464 p.342, cité par MEERTS Christian, *Technique et vision dans « señas de identidad » de Juan Goytisolo*, *op.cit.*, p.17.

<sup>465</sup> p.13, 223 et 262, cité par *Ibidem*.

466 p.288, cité par THIERCELIN Raquel, « Presencia/ausencia de la Guerra Civil en y a propósito de la novela de José Corrales Egea : *Semana de pasión* », CORRADO Danielle et ALARY Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli (de 1975 à nos jours)*, Université Blaise Pascal, Clermont-Ferrand, 2007, p.337.

hace más de treinta años y que en todo este tiempo todo se reduzca a un par de libros, a artículos y pequeños ensayos<sup>467</sup>.

La notion d'échec est patente dans le roman d'Antonio Muñoz Molina, *Beltenebros* (1989), à travers la description du milieu des exilés :

Al cabo de tantos años de inventar conspiraciones y enviar mensajeros a un país en el que no vivía desde su juventud, es posible que sólo concediera a la realidad una importancia secundaria: tenía un ensimismamiento de jugador de ajedrez, los hombros encogidos, la mirada fija, cruzada de rápidas adivinaciones y sospechas<sup>468</sup>.

Enfin, le personnage de Rosell dans *Le pianiste* de Vázquez Montalbán, éprouve à un moment donné de la narration le fait que son départ pour Paris n'a pas servi à grand-chose. Une pensée du personnage insiste encore plus sur ce sentiment d'échec : « Il sombrait ensuite dans le désespoir le plus noir, ses projets brisés devant lui, détruits par les mains du destin »<sup>469</sup>.

## 1.2. Les fonctions

### 1.2.1. Des fictions pour témoigner et se souvenir

Le but de témoignage est patent chez Manuel Andújar. Dans son œuvre mi-autobiographique, mi-fictionnelle, *Saint-Cyprien plage. Campo de concentración* (1942), il utilise le nous, pour représenter le collectif exilé : « Desde la frontera nos trasladaron al Boulou. Millares de mujeres, niños, soldados, hombres civiles de todos los pelajes, temples y edades »<sup>470</sup>. Le retour de l'exilé dans *Semana de pasión* permet de dresser le plus fidèlement possible le portrait de la société espagnole de l'époque ; pour ce, la narration fait se superposer plusieurs points de vue, plusieurs voix narratives, ce qui donne un relief documentaire au roman<sup>471</sup>. De plus, sont insérés dans la narration des

<sup>467</sup> *Ibidem*, p.337-338.

<sup>468</sup> MUÑOZ MOLINA Antonio, *Beltenebros*, Barcelone, Seix Barral, 1989, p.169-170, cité par CROU Christine, « La guerre d'Espagne : enjeu idéologique et quête identitaire », CORRADO Danielle et ALARY Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage.. op.cit*, p.588.

<sup>469</sup> *Ibidem*.

<sup>470</sup> p.15, cité par LOUGH Francis, « Discurso poético y testimonio histórico en *Saint-Cyprien Plage... Campo de concentración* de Manuel Andújar », Actas del II Congreso Internacional 60 años después, *Las literaturas del exilio republicano de 1939*, Bellaterra, 1999, p. 343.

<sup>471</sup> THIERCELIN Raquel, « Presencia/ausencia de la Guerra Civil en y a propósito de la novela de José Corrales Egea : *Semana de pasión* », CORRADO Danielle et ALARY Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage... op.cit*, p.331.

éléments réels En effet, le retour de l'exilé permet de connaître ce que ressentent les péninsulaires au sujet de l'exil. Comme nous l'avons vu précédemment, la vie de cet intellectuel exilé est réduite à « un par de libros, a artículos y pequeños ensayos », ce qui témoigne bien de l'oubli des exilés. Le retour de l'exilé permet donc de constater à quel point l'oubli s'est installé dans la société espagnole. Cet oubli et ce désintérêt sont bien exprimés à travers le dialogue du protagoniste avec un jeune personnage. Ce dernier lui notifie sa position par rapport au passé :

« -A nosotros esa gresca ni nos va ni nos viene ».

Le protagoniste tente de lui rafraîchir la mémoire :

« -Como si nos hubiéramos vuelto locos ; porque de eso sí, estoy seguro de que habías oído hablar, de que tuvimos una guerra... »

A ceci, le jeune garçon répond :

« -Algunas veces ; pero es que la verdad es que a nosotros nos cae muy lejos, no sé cómo decírselo : fue cosa de ustedes, de los mayores »<sup>472</sup>.

En fin de compte, dans ce roman, on peut déduire que la mort du protagoniste indique la mort du souvenir des exilés et de leur lutte<sup>473</sup>.

Le personnage de *Señas de identidad* exilé en France est aussi présenté en parallèle à un protagoniste vivant en Espagne afin de souligner l'exil intérieur de ce dernier : « En adelante podía errar por el pueblo, zambullirse en el mar como cualquier hijo de su madre y sentirse no obstante cautivo en lo más profundo de sí mismo, insensible al espejismo de aquel azar gratuito e inesperado »<sup>474</sup>.

A ce sujet, Paul Ilie remarque :

el enfoque caracterológico del exiliado en *Señas de identidad* divide en períodos la historia de la vida del emigrante en Francia y sin embargo el relato se refiere metonímicamente a la España residente también. La comparación no sólo describe la progresión histórica de las oleadas colectivas sino que rompe la distinción mantenida generalmente entre el exiliado residencial y el territorial<sup>475</sup>.

Ce roman veut ainsi démontrer que la situation de l'exilé en France et de celui exilé au sein de son propre pays sont similaires.

---

473 p.59-60, cité par *Ibidem*, p.339.

474 *Ibidem*, p.340.

475 MEERTS Christian, *Technique et vision dans « señas de identidad » de Juan Goytisolo*, op.cit., p.19.

476 ILIE Paul, *Literatura y exilio interior : escritores y sociedad en la España franquista*, op.cit., p.212.

*Campo francés* de Max Aub (1965) est aussi un hommage aux combattants républicains exilés et prisonniers dans les camps français : « Por nuestro compañero, asesinado ayer, un minuto de silencio. ¡Firmes ! »<sup>476</sup>. Pedro Antonio Sáez Serrano y voit d'ailleurs

un homenaje a la memoria ; pero no sólo a la de Julio [le protagoniste], sino a la de todos los hombres y mujeres que Aub había visto morir en campos franceses, en Argelès, en Le Vernet, en Djelfa... en todas las geografías del éxodo y de la infamia ; un homenaje a todos esos hombres y mujeres que, de repente, una mañana cualquiera, despertaron convertidos en asombradas cucarachas<sup>477</sup>.

Le but de ces œuvres est donc, tout d'abord, un devoir de mémoire comme ce poème :

« [...] para que todos sepan y nadie olvide lo que

Son odio y crimen »<sup>478</sup>.

C'est un devoir de mémoire qui rappelle le sacrifice des combattants espagnols comme cela apparaît dans l'ouvrage de Lluís Montagut *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole*, qui, en dédicace inscrit « Aux combattants qui se sont battus et se battent encore pour sauvegarder l'honneur de leur patrie. A ceux qui ont tout donné et si peu reçu »<sup>479</sup>. C'est alors une autre façon de lutter : lutter contre l'oubli cette fois-ci.

Ce devoir de mémoire est aussi patent dans d'autres narrations comme celle d'Angelina Muñiz Huberman, *Las confidentes* (1997). Un exilé raconte ce qu'il a vécu et celle qui l'écoute est affectée directement par sa narration : « después de oír tus historias ya no fui la misma. Perdí también el punto de vista y el horizonte me señalaba a ti o a mí indistintamente »<sup>480</sup>. La volonté de l'auteur est que les Espagnols d'aujourd'hui comprennent ce qu'on leur raconte à propos des événements passés : « la palabra se ha convertido en un arma de destrucción. Han

<sup>476</sup> SÁEZ SERRANO Pedro Antonio, «*Campo francés* de max Aub : el poder y las víctimas », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español ...*, op.cit, p.210.

<sup>477</sup> *Ibidem*.

<sup>478</sup> GIMÉNEZ IGUALDA Miguel, *Dolor*, op.cit., cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.64-65.

<sup>479</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p. 5.

<sup>480</sup> p.13, cité par JOFRESA MARQUÉS Silvia, « La escritura de Angelina Muñiz-Huberman : confidencias de la imaginación », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español...*, op.cit, p.305.

excavado en lugar del corazón y en escondrijos de la memoria. No saben si alcanzarán la comprensión »<sup>481</sup>.

Dans *Le pianiste*, l'un des personnages de la seconde partie affirme qu'il est nécessaire d'écrire sur les Républicains qui ont combattu, sur ceux qui se trouvent, soit en exil, soit cachés, à l'intérieur de l'Espagne :

[...] J'aimerais savoir écrire comme Vargas Vila de Fernández Flórez ou Blasco Ibañez pour raconter tout ça, parce que personne ne le racontera jamais et que ces gens, en mourant, mourront complètement. Je ne sais pas si vous y avez déjà pensé. Savoir s'exprimer, savoir mettre par écrit ce que l'on pense et ce que l'on sent, c'est comme pouvoir envoyer à la postérité des messages de naufragés dans une bouteille. Chaque quartier devrait avoir son poète et son chroniqueur, au moins, pour que dans de nombreuses années, dans des musées spéciaux, les gens puissent revivre grâce à la mémoire<sup>482</sup>.

Bien plus tard, le roman de Trapiello *Días y noches* va poursuivre le même but. Selon l'auteur, « la novela no es más que eso, darles voz a unos personajes que no sólo no tuvieron voluntad alguna de dejarnos uno, sino a un personaje que ni siquiera sabía que iban a existir y que después de que el novelista les haya creado son 'históricas' como los más históricos »<sup>483</sup>. Ce roman insiste comme le mentionne Andrés Trapiello sur le fait suivant :

Sigo pensando que habrá que escribir muchas más cosas del exilio, como habrá que escribir muchas más cosas del franquismo, porque las cosas acaban siendo siempre de otra manera ni todos buenos ni todos malos. Esa es la mejor perspectiva para un novelista<sup>484</sup>.

La fonction de devoir de mémoire est évidente dans ce roman ; citons en exemple, la réflexion du protagoniste, Justo, combattant espagnol et exilé en France : « J'ai vécu des moments d'une importance capitale pour l'Humanité et j'ai lutté pour ce que je croyais juste, la Justice, la Liberté, l'Homme. A chaque fois qu'elles penseront à la Justice, à la Liberté, à l'Homme, les nations du monde seront obligées de se souvenir de nous »<sup>485</sup>. Cette lutte contre l'oubli est aussi présente dans les récits à caractère autobiographique avec les dédicaces évoquées plus haut.

---

<sup>481</sup> p.133, cité par *Ibidem*, p.307.

<sup>482</sup> VÁZQUEZ MONTALBÁN Manuel, *Le pianiste*, *op.cit*, p.155-156.

<sup>483</sup> FÉRRIZ Teresa et AZNAR Manuel, *Transcripción de la entrevista a Andrés Trapiello...*, *op.cit*.

<sup>484</sup> *Ibidem*.

<sup>485</sup> TRAPIELLO Andrés, *Les cahiers de Justo García*, *op.cit*, p.29.

Enfin, rappelons que ces romans ont voulu aussi changer la société en évoquant l'exil.

### 1.2.2. Dénoncer et changer la société

En dressant un bref panorama des auteurs de la péninsule ibérique qui ont écrit pendant la dictature de Franco au sujet de l'exil, Maryse Bertrand de Muñoz remarque à ce propos :

los personajes principales regresan a España pero no conocemos su suerte [o] el exiliado muere de muerte natural al llegar a España. Se desprende que estos novelistas no se atrevían a descubrir la reacción del exiliado ni la de sus compatriotas de España. Otra escritora de la España manente, Mercedes Fórmica, nos presenta [...] a un hombre que tuvo que abandonar Madrid doce años antes y que vuelve a ella como guerrillero ; la policía le persigue pero no lo mata ; es la joven María a la cual ha enamorado en el Retiro que le disparará, pues al verse cercado él se quería suicidar. Aquí tampoco por lo tanto se critica el sistema político español ya que la policía no hace nada sino cumplir con su deber y no tira ni siquiera una bala. En 1955, Tomás Borrás, falangista, publicó *La sangre de las almas* en la cual proponía la solución propia de un hombre favorable al régimen franquista : el joven Esteban ha sido mandado a Rusia cuando era niño y vuelve a España para propagar el comunismo ; pero pierde poco a poco su entusiasmo por la doctrina de Marx y se deja ganar por la bondad de la gente de su pueblo y de sus familiares.

En revanche, dans les narrations de ceux qui ont écrit sur l'exil depuis l'exil, les critiques à l'égard de l'Espagne sont sévères. Maryse Bertrand de Muñoz qui a étudié quelques uns de ces romans remarque à ce sujet :

En *La raíz rota* de Barea un camarero vuelve de Inglaterra para tratar de reintegrarse en su familia pero fracasa y rompe definitivamente sus raíces, optando por afincarse para siempre en Londres. *La muerte en las manos* de Gorkín nos describe una España aun más desastrosa que la de Barea, pues para él el cainismo sigue igual que durante la guerra : 'la tierra española convertida en una inmensa tumba. ¡Y la muerte siempre en las manos ! Siguen llevándola ellos en las suyas contra ellos'(p.135). La misma ideología comparte Conrado Lizcano en *En medio de los escombros* publicada en 1960 ; el único caso en la novelística de esos años de militante que regresa a su patria para organizar de nuevo la lucha ; [...] En su pueblo colabora con anarquistas y la CNT y padece toda clase de persecuciones hasta que tiene que marcharse a Barcelona, lo que equivale para él a un segundo exilio : 'más doloroso quizá que el de 1939... porque ahora es provocado nada más que por la sombra, por el reflejo pérfido de un enemigo todopoderoso que aún dará mucho que hacer' (p.151).

A juste titre, Maryse Bertrand de Muñoz conclut :

dos posturas se mantendrán en la década siguiente : a/ la de no emitir juicios sobre España, cerrando el libro con la decisión de los personajes de retornar a la patria, como en los primeros libros vistos, b/ la de dar opiniones muy negativas, describiendo la vida prácticamente imposible para el que regresa, como en las últimas novelas citadas<sup>486</sup>.

On peut alors citer un roman allant dans le sens des derniers mentionnés :

*Un puño llama a la puerta* de Cristobal Zaragoza (1971) :

[...] un hombre mayor, abuelo ya, L. Valls, [...] acude a Barcelona desde Perpiñan donde vivía exiliado. Durante tres meses en 1968 convive con su familia, su mujer, sus hijos casados y sus nietos. Las sospechas de todos, la denuncia de su propia mujer, el ambiente de lucha constante deciden al abuelo a irse de nuevo a su patria de adopción. Había llamado a la puerta de los suyos, de sus familiares, de sus compatriotas y no le han recibido con el cariño que esperaba ; como su hijo que fue exiliado también podría decir : ‘creo que estoy llamando a una puerta cerrada y que, por mucho que la golpeo, no consigo que me oiga nadie...’ (p.177)<sup>487</sup>.

Max Aub, dans sa pièce de théâtre, *Morir por cerrar los ojos*, place dans la bouche des personnages français, issus de la bourgeoisie, des propos racistes envers les exilés espagnols qui incitent à démontrer l'égoïsme de cette population, son indifférence « a determinados atentados contra la humanidad »<sup>488</sup>. Cet égoïsme et cette indifférence sont très prégnants dans la narration puisque la France est même qualifiée de « bordel ». La narration ne souligne pas uniquement la perte de la France à cause du comportement de sa société mais aussi celle de l'Europe puisque l'un des personnages prédit que « quizá los Estados Unidos salven a Europa chupándole la sangre ». D'ailleurs, Max Aub lui-même a indiqué dans son prologue le caractère universel du thème (« lo desmesurado del tema »). Selon la chercheuse Carmen Venegas Grau, il s'agit de « una denuncia que, por extensión, puede aplicarse a cualquier tipo de situación en la que algún personaje o institución se niegue a darse cuenta de la realidad. El sentido de esa muerte voluntaria es la consecuencia directa del 'cerrar los ojos' por miedo y egoísmo ». Cette fonction est d'autant plus prégnante comme on peut le voir dans la déclaration suivante de l'auteur lui-même : « Ya no hay campos de concentración

---

486 BERTRAND DE MUÑOZ Maryse, « El 'retorno' en la novelística española desde 1939 », RUGG Evelyn et GORDON Alan M., *Actas del Sexto Congreso Internacional de Hispanistas*, Toronto, 1977, Université de Montréal, 1980, <http://cvc.cervantes.es>, p.103..

487 *Ibidem*, p. 104.

488 VENEGAS GRAU Carmen, « *Morir por cerrar los ojos*, drama del exilio de Max Aub en Francia », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, op.cit, p.238.

en Francia, en Alemania, en URSS, en Italia, pero no estoy seguro de que no existan en otras partes ». Cette œuvre ne possède pas pour unique but la dénonciation et la mise en garde pour l'avenir mais est aussi chargée d'espoir comme l'auteur l'affirme : « Fío en el futuro ». D'ailleurs comme le souligne Carmen Venegas Grau, dans *La gallina ciega* (1971) récit autobiographique de Max Aub, il y a un encouragement à la continuité de la lutte pour la liberté : « la lucha ha de ser larga y por la fuerza, además, incierta en su desenlace. Pero si se renunciara a luchar es cuando no habría nada que hacer. Porque si algo hemos de lograr es por la lucha misma. Lo cual no es prometer la victoria »<sup>489</sup>.

Dans *Señas de identidad*, comme nous l'avons mentionné, le personnage ne parvient pas à trouver une identité, il se sent seul, exclu et envisage même de se suicider. Selon Christian Meertz, « cette éclipse de personnalité d'Alvaro, loin d'être gratuite, a un sens politique, social et moral précis : le suicide et la renaissance symbolique du héros indique un refus des valeurs traditionnelles et le début d'une révolte 'mythoclaste' »<sup>490</sup>. Si l'on se réfère aux relations qu'entretient le narrateur avec les exilés en France, on ne peut que donner raison à Paul Ilie qui souligne :

refiriéndose a los fugitivos veteranos de la Guerra Civil se les llama en la narración gente socialmente insegura que 'miraban a los demás [exiliados] por encima del hombro, como el heredero de vieja fortuna mira al estraperlista enriquecido de la posguerra' (p.253). La primera generación de emigrantes -refugiados procedentes de El Perthus, huidos de Alicante y milagrosos supervivientes de Auschwitz- no es admirada plenamente por el narrador. No se describe a estos emigrantes como una respetada aristocracia de su sociedad trasplantada, sino más bien como unos lastimosos guardianes de una institución elitista imbuida de los mismos valores de clase estimados por los grupos de patricios que se sienten invadidos por los nuevos ricos<sup>491</sup>.

Il ajoute à ce sujet : « [...] describe la ley del más fuerte de los emigrantes y sus demandas de privilegiados por el derecho de antigüedad »<sup>492</sup>.

De plus, selon Paul Tabori, Goytisolo, dans son roman, dresse une satire de l'exil hors d'Espagne : « En una escena, varios partidos republicanos convienen en

---

<sup>489</sup> *Ibidem*, p.240, 242, 245, 243.

<sup>490</sup> MEERTS Christian, *Technique et vision dans « señas de identidad » de Juan Goytisolo*, op.cit, p.56.

<sup>491</sup> ILIE Paul, *Literatura y exilio interior : escritores y sociedad en la España franquista*, op.cit, p.212.

<sup>492</sup> TABORI Paul, *The Anatomy of Exile*, p.35, cité par *Ibidem*, p.213.

elaborar una política de ‘concordia y acción común que termine de inmediato y para siempre con las funestas divisiones intestinas creadas por el exilio’ ».

Les partis politiques en exil sont ridiculisés par la narration : « cualquiera que sea la realidad, la ficción considera que la emigración es en España una constante cultural incapaz de servir como recurso o como base para la reconstrucción ».

*Reivindicación del conde don Julián* possède la même fonction, l’exil est perçu négativement comme nous l’avons remarqué dans le paragraphe « exil et échec ».

Selon Paul Ilie :

los deseados resultados prácticos no se materializan y no lo harían nunca. Goytisolo admite que pocos españoles se benefician alguna vez del nuevo entorno ; con la excepción del poeta Luis Cernuda, la generación de emigrantes de la Guerra Civil ni mejoró ni disminuyó sus aptitudes como consecuencia de la misma. Una de las razones principales es el fallo en el carácter nacional. La mayoría de los españoles es incapaz de sacar provecho de la oportunidad que les proporcionaba el exilio, como muestra la sátira de Goytisolo, y al aislarse en colonias, se secan completamente en el aire enrarecido. Parece que sea necesario algo fuera de los límites de la expatriación convencional<sup>493</sup>.

La fonction de témoignage est pour résumer très présente mais il faut cependant ajouter que dans ces fictions il y a une volonté de changer le présent de l’écriture.

## **2. Emigration espagnole et littérature jusqu’aux années 2000 : quelles visions ?**

Nous avons choisi de traiter l’émigration à part de l’exil étant donné les nuances que les deux termes impliquent. En effet, si l’on examine les définitions du *Grand Robert*, exil et émigration possèdent des implications différentes. L’exil désigne « l’expulsion de quelqu’un hors de sa patrie, avec défense d’y rentrer » tandis que l’émigration implique que la personne va « quitter son pays pour aller s’établir dans un autre, momentanément ou définitivement ». Le retour pour les personnes qui s’exilent implique un danger plus fort que dans l’autre cas. De plus, nous nous concentrerons sur l’émigration économique bien différente des conditions de l’exil politique. Nous nous focaliserons sur l’émigration des années 60 en direction de l’Allemagne et de la France, tout en n’oubliant pas la période allant du XIXe jusqu’aux années 1990 (date à laquelle eurent lieu les migrations

---

<sup>493</sup> *Ibidem*, p.213, 221-222.

de cerveaux par exemple) afin d'établir quelques points de comparaisons. Nous observerons ainsi qu'au cours des années certaines similitudes apparaissent dans la littérature qui fait mention de l'émigration.

Il existe aussi une certaine spécificité dans la littérature traitant l'émigration économique en direction de l'Europe, comme nous pourrions l'observer.

Cette sous-partie s'organisera en quatre mouvements. Le premier sera consacré à la représentation des pourquoi de l'émigration dans cette littérature, et plus spécifiquement dans celle traitant de l'émigration en direction de la France et de l'Allemagne ; le deuxième abordera celle des émigrants dans le pays d'accueil. Un troisième mouvement se concentrera plus spécifiquement sur les relations entretenues avec l'Autre que ce soit avec la population du pays d'immigration ou avec celle du pays d'origine. Enfin, un quatrième mouvement établira les significations idéologiques de ces romans, leurs visées.

Nous observerons les romans contemporains aux événements suivants : *La camisa* de Lauro Olmo (1962) ; *Hemos perdido el sol* de Lera (1963) ; *Con la maleta al hombro* de Lera (1965) ; *En un lugar de Alemania* de Patricio Chamizo (1967). En ce qui concerne les romans publiés plus tard, nous étudierons : *Equipaje de amor para la tierra* de Rodrigo Rubio (1975) ; *Vide de un emigrante español* de Victor Canicio (1979) ; *Antonio en el país del silencio* de Mercedes Neuschäfer Carlón (1988) ; ou encore *Tarifa* de Benito García.

## 2.1. Représentations des pourquoi de l'émigration

A la fin du XIXe, pendant la période franquiste ou encore sous le régime démocratique, le vecteur commun à l'émigration des Espagnols en direction de l'étranger (Amériques, Europe, etc.) demeure l'amélioration des conditions de vie d'un point de vue financier.

En 1962, paraît la pièce de théâtre *La camisa* de Lauro Olmo. Il s'agit de l'émigration d'une famille espagnole en direction de l'Allemagne. Elle conte l'histoire d'hommes contraints avec leurs familles d'émigrer dans les années 60 à la recherche d'une meilleure situation économique<sup>494</sup>. C'est aussi le cas dans le chapitre sept de *Señas de identidad* de Juan Goytisolo (1966) qui parle des causes

---

494 RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración : nuevas aportaciones a su estudio », ANDRÉS SUÁREZ Irene, *Migración y literatura en el mundo hispánico*, op.cit., p.45.

de l'émigration en direction de la France comme étant « aquellos años de hambre y privaciones, frutos del bloqueo y las sequías » et des motivations des émigrants qui veulent « satisfacer cabalmente su hambre »; les causes de cette émigration sont répétées : « hambre, bloqueo y cierre de frontera » symboles de la « pobreza y el dolor » ; pour ce romancier, les personnages sont « expulsados por el paro, el hambre, el subdesarrollo » ; il s'agit de « la lenta y penosa huida de la miseria a partir de sus orígenes campesinos », de « la evasión de una pobreza aún más dura , cruel e inhumana »; il sont à la recherche d'un travail : « Algunos preguntan si los patronos de allá dan trabajo » , à la recherche continuelle de « pan y trabajo »; ils sont décrits vêtus de « viejas zamarras » et de « alpargatas miserables »<sup>495</sup>. Dans le roman de Lera, *Hemos perdido el sol* (1963), évoquant l'émigration espagnole en direction de l'Allemagne, la réflexion de l'un des personnages est révélatrice à ce sujet : « los salarios permanecían estáticos y los precios subían, subían »<sup>496</sup>. Le bien-être matériel est palpable dans ce même roman, un autre personnage veut posséder pour lui et sa famille « una casa con una sola puerta y una sola llave » On peut aussi citer la déclaration suivante issue du même roman :

Nosotros [...] somos del mismo pueblo y solteros [...] Jornaleros del campo. La mitad del año, parados. La otra mitad, ganando una miseria. Este y yo queremos casar [...] Pero con lo que se gana allí es imposible guardar una perra [...] Nos dijeron que aquí se puede ahorrar algún dinero en un par de años y nos apuntamos

Le confort matériel est aussi mis en avant dans le roman de Rodrigo Rubio, *Equipaje de amor para la tierra* (immigration espagnole en Allemagne, 1975) :

Decías que ya era hora de que un trabajador, cualquier trabajador español, pudiera montar su casa y casarse sin necesidad de trabajar doce horas. Y tú, no querías estar metido en un taller todo el santo día, o trabajar en un sitio para luego ir a otro, como tantos hacen. Preferías marcharte al extranjero, que era la decisión que iban adoptando la mayoría de los obreros un tanto cansados de no poder llevar su casa holgadamente con el salario que ganaban<sup>497</sup>.

---

495 GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad*, México, Joaquín Mortiz, 1973, p. 371-372-390-375-378-381-385-395-378.

496 p.103, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, Madrid, Fundación 1º de Mayo, 1999, p.104.

497 p. 206, 24 et 43, cité par *Ibidem*, p.55 et 106.

Dans les romans publiés après la dictature franquiste, on retrouve les mêmes raisons économiques.

Le manque de travail pousse la famille du jeune protagoniste de *Antonio en el país del silencio* de Mercedes Neuschäfer Carlón paru en 1988, à émigrer en direction de l'Allemagne dans les années 60<sup>498</sup>. Le thème est aussi évoqué dans *La lluvia amarilla* de Julio Llamazares. (1985). La narration évoque le départ du fils du narrateur pour l'Allemagne, à la recherche d'une vie meilleure<sup>499</sup>. Les autres personnages du roman s'en vont à cause de « la misère »<sup>500</sup>.

Antonio Muñoz Molina dans *El jinete polaco* (1991) conte l'histoire d'un personnage qui a fui les conditions économiques difficiles de sa province natale sous le franquisme et qui ne voulait pas travailler la terre comme son père<sup>501</sup>. C'est aussi dans ce cas une sorte de recherche de la liberté. Si l'on compare ces romans avec ceux traitant une autre période historique, en ce qui concerne l'émigration des Espagnols fin XIXe et début XXe dans le roman, *Morriña* (1889) d'Emilia Pardo Bazán, la recherche de meilleures conditions de vie est également importante. Les vers de Vicente Medina composés en 1909 insistent aussi sur le thème de la misère et de la faim qui le pousse à émigrer vers l'Argentine. C'est aussi le thème des romans qui traitent les migrations plus récentes comme les fuites des cerveaux dans les années 80-90 et qui est encore d'actualité. Ce sont les migrations des chercheurs à la recherche de travail dans un autre pays, tel est le cas du personnage de Antonio Muñoz Molina dans *Carlota Fainberg*, immigré aux Etats-Unis<sup>502</sup>.

Par ces quelques exemples, nous pouvons ainsi observer que les romans traitant de l'émigration économique des années 60 en direction de la France et de l'Allemagne, utilisent un lexique similaire aux romans traitant les autres vagues migratoires ; les difficultés économiques sont présentes aussi bien dans les romans

---

<sup>498</sup>RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración... », op.cit., p.63.

<sup>499</sup>Cité par KUNZ Marco, « Inmigración en la obra de Julio Llamazares. *El techo del mundo y Escenas de cine mudo* », ANDRÉS SUÁREZ Irene, KUNZ Marco et D'ORS Inés, *La inmigración en la literatura española contemporánea*, op.cit., p.282.

<sup>500</sup> LLAMAZARES Julio, *La lluvia amarilla*, Barcelone, Seix Barral, 1998, p.77.

<sup>501</sup> PERÉS Christine, « Voyage et quête identitaire dans *El bosque de Diana* (1990) et *El jinete polaco* (1991) d'Antonio Muñoz Molina », Congrès de la Société des Hispanistes Français, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain*, Publication de l'université de Saint-Etienne, 1999, p.350.

<sup>502</sup> SENÉS FERNÁNDEZ Juan, « Un hispanista español en Estados Unidos (adaptación, contraste, teoría literaria, lenguaje y corrección política en *Carlota Fainberg* de Antonio Muñoz Molina, ANDRÉS SUÁREZ Irene, *Migración y literatura...*, op.cit., p.102.

contemporains aux événements que postérieurs. Ils mettent en avant la fuite de la misère et le désir d'améliorer des conditions de vie souvent précaires.

## 2.2. Définitions romanesques de l'émigration

Les migrations économiques sont perçues comme routine et comme existantes depuis longtemps dans *Señas de identidad*. La narration précise à la suite de « Algunos preguntan si los patronos de allá [en Francia] dan trabajo » : « (Es la historia de siempre) [...] »<sup>503</sup>. Le narrateur précise qu'il a observé les émigrants dans la grande ville de Barcelone « desde niño ». Dans le même roman, elle est « mar inmenso »<sup>504</sup>. Dans le roman de Lera, *Con la maleta al hombro* (1965), elle est « seísmo »<sup>505</sup>. Elle est qualifiée aussi de « oleaje » ou encore de « mareas »<sup>506</sup>. Dans les romans post-franquistes, l'émigration est interminable. Ainsi, chez Julio Llamazares : « durante todos estos años » ; elle est « el comienzo tan sólo de una larga e interminable despedida »<sup>507</sup>. Elle est une « costumbre » qui existe depuis longtemps (« desde hacía mucho tiempo »). Dans cette narration, elle est importante rien que de par le thème du roman : un village qui s'est complètement vidé de ses habitants et dont il n'y a à présent qu'un seul résident : « Me dejaron aquí completamente solo, abandonado [...] »<sup>508</sup>.

### Emigration et illusions

Les illusions sont maintenues même dans les secteurs qui n'ont pas accès à la culture grâce au bouche-à-oreille et à la correspondance<sup>509</sup>. Cette thématique est présente dans presque tous les romans traitant l'émigration. Ainsi, le narrateur de *Señas de identidad* précise que « la palabra Francia corre de boca en boca »<sup>510</sup>. Ce peut être aussi l'espoir que représente une rencontre de ces émigrants avec

---

<sup>503</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad*, *op.cit.*, p.385.

<sup>504</sup> *Ibidem*, p. 381 et 374.

<sup>505</sup> p.22, cité par Cité par D'ORS Inés, « Léxico de la emigración », ANDRÉS SUÁREZ Irene, KUNZ Marco et D'ORS Inés, *La inmigración en la literatura española contemporánea*, *op.cit.*, p.44.

<sup>506</sup> *Ibidem*, p.45.

<sup>507</sup> LLAMAZARES Julio, *La lluvia amarilla...*, *op.cit.*, p.139.

<sup>508</sup> *Ibidem*, p.139 et 135.

<sup>509</sup> CUETO ASÍN Elena, « Valle-Inclán y la emigración a América, la reescritura modernista de una realidad moderna », *El Pasajero*, Valence, Automne 2004, [www.bowdoin.edu/faculty/e/ecueto/](http://www.bowdoin.edu/faculty/e/ecueto/); p.10.

<sup>510</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad*, *op.cit.*, p.381.

quelqu'un qui vit à l'étranger : « Lo que para ti es un mero y ocasional encuentro para ellos constituía tal vez un acontecimiento importante »<sup>511</sup>.

Elle est « tierra de promisión » chez Lera dans *Con la maleta al hombro*<sup>512</sup>. Ces illusions sont d'autant plus importantes que certains reviennent avec une voiture, symbole de la fortune, comme dans *La camisa* de Lauro Olmo<sup>513</sup>.

Le même lexique est utilisé dans *Por la orilla del tiempo* de José Corrales Egea (1954), le désir de se rendre aux Amériques est empreint de promesses et d'espoirs<sup>514</sup>. Pour toutes les époques, l'imaginaire de richesses est prégnant (thème présent depuis la Conquête)<sup>515</sup>. Dans *La vuelta al mundo de un novelista* (1925) de Vicente Blasco Ibáñez, le désir d'émigrer correspond à ce qu'il a ressenti en lisant des livres quand il était petit<sup>516</sup>.

Les illusions nourries par l'émigrant envers les pays d'Europe sont traitées de façon ironique par José Martín Artajo, dans *Historia de la misteriosa desaparición de Porfiria Santillana, fregona española en país superdesarrollado* (1970). Le roman se déroule dans un pays imaginaire appelé Vinterlanda que l'on ne peut que lier à l'Allemagne ; la narration dit à son sujet : « Vinterlanda sería un país muy admirable. A los del sur parecen muy admirables los países que tienen una gran industria, países donde las gentes [...] se olvidaron de lo que es vivir y trabajan como bestias [...] »<sup>517</sup>.

---

<sup>511</sup> *Ibidem*, p.393.

<sup>512</sup> Cité par D'ORS Inés, « Léxico... », *op.cit.*, p.39.

<sup>513</sup> RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración... », *op.cit.*, p. 53.

<sup>514</sup> ANDRÉS SUÁREZ Irene, « La inmigración en la cuentista española contemporánea », ANDRÉS SUÁREZ Irene, KUNZ Marco et D'ORS Inés, *La inmigración en la literatura...*, *op.cit.*, p.305.

<sup>515</sup> TAJES María, *El cuerpo de la emigración y la emigración del cuerpo : desarraigo y negociación de identidad en la literatura de la emigración española*, Nex York, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2006, p.39.

<sup>516</sup> RITUI Christine, « L'Autre et l'ailleurs dans *La vuelta al mundo de un novelista* (1925) de Vicente Blasco Ibáñez et *A volta no mundo* (1944) de José María Ferreira de Castro, Actes du XXIXe Congrès de la Société des hispanistes français, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain*, *op.cit.*, p.319.

<sup>517</sup> p.7, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, *op.cit.*, p. 11.

### 2.3. Représentation de l'immigration, des conditions de vie et des conséquences sur la psychologie de l'immigrant

Beaucoup de romans insistent sur les difficultés qui atteignent les immigrants dans le pays ou dans la région d'accueil.

Goytisolo dans *Señas de identidad* évoque les difficiles conditions de voyage pour les pauvres qui ne voyaient pas la terre d'accueil et qui mouraient<sup>518</sup>. Le même thème est repris dans *La lluvia amarilla* avec l'exemple de l'ancien aide de ferme qui est parti mais qui est probablement mort pendant le voyage : « Gavín encontró un día su maleta, oculta entre unas zarzas, podrida por la lluvia, en el camino viejo de los contrabandistas »<sup>519</sup>.

Dès leur entrée dans le nouveau territoire, il fallait pour ces migrants investir leurs maigres économies pour payer l'agent de l'immigration comme le soulignent Lera dans *Con la maleta al hombro* et Nieto dans *La patria y el pan* (1962)

La comisión se cobraba por adelantado al solicitante con pretexto de convencer a éste, al otro o al de más allá [...] Por lo general, el agente cobraba 'comisión doble' : con una mano, la de su protegido y, con la otra, la del empresario alemán [...] Si te quieres ir, vete preparando 600 o 700 pesetas, sobre poco más o menos. Y ya digo del resto no preocuparse<sup>520</sup>.

En tant que clandestins, l'entrée en territoire allemand est très difficile comme le souligne Victor Canicio dans *Vida de un emigrante español* (1979) : «Hubo quien 'atravesó el Rin' a nado por Estrasburgo y ha habido cosas peores. Gente que ha pasado en camión, escondidos entre la mercancía, en pleno invierno»<sup>521</sup>.

Que ce soient des romans contemporains aux événements ou non, on le voit par ces quelques exemples, l'accès au pays d'immigration pouvait être rude.

---

<sup>518</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad*, op.cit, p.388-389.

<sup>519</sup> LLAMAZARES Julio, *La lluvia amarilla*, op.cit, p.79.

<sup>520</sup> Cité par D'ORS Inés, « Léxico ... », op.cit, p.94.

<sup>521</sup> p.68-69, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración : nuevas aportaciones a su estudio », *La inmigración en la literatura española*, op.cit, p.63.

Dans la littérature de l'émigration espagnole en direction de l'Europe, il y a une permanence des accidents de travail ; dans *Vida de un emigrante español*, histoire de l'émigration en direction de l'Allemagne, la narration précise à ce sujet : « El porcentaje de los accidentes laborales entre los extranjeros es muy superior al de los alemanes y no es porque el extranjero sea tonto sino porque hemos ocupado siempre los puestos más peligrosos, los que los alemanes no querían »<sup>522</sup>. Cette difficulté au travail existe dans les romans antérieurs. La littérature sur les émigrants en provenance de Murcie insiste sur les dommages physiques dus à l'émigration et en particulier sur les accidents du travail dont souffrent les émigrants dans le pays ou la région d'accueil. Dans *Diario de un emigrante* de Miguel Delibes (1958), Lorenzo, déçu de devoir effectuer comme travail celui de cireur de chaussures, voit son corps souffrir : « ahora que le iba cogiendo el que al cepillo me está saliendo un uñero que cada vez que le tropiezo es ver a Dios. ¡Puchera madre ! Desde que salí de casa no hago más que amontonar desgracias »<sup>523</sup>. Il y a aussi les accidents du travail comme dans *Gallego* de Miguel Barnet (1980) qui retrace la grande vague migratoire de la fin du XIXe et du début du XXe : « Para colmo, me cayó un tablón en un pie y me quedé un poco cojo de por vida »<sup>524</sup>.

Dans *Señas de identidad*, les migrants économiques à l'étranger mènent tous une vie difficile. La narration évoque « la sangre » « el sudor » et « las lágrimas » des émigrants économiques<sup>525</sup>. Elle insiste aussi sur « un oscuro cauce de sufrimiento », « el dolor ». Leur périple est « douloureux »<sup>526</sup>. Dans *Con la maleta al hombro*, ce sont des termes comme « desterrados, ensombrecidos y tristes » qui sont soulignés<sup>527</sup>.

Dans *Por la orilla del tiempo*, un chapitre est consacré au séjour d'un migrant espagnol à Paris. Les difficultés sont abordées d'emblée puisque le

---

<sup>522</sup> p.164, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, *op.cit*, p.63.

<sup>523</sup> P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, *op.cit*, p.89.

<sup>524</sup> *Ibidem*, p.173.

<sup>525</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad*, *op.cit*, p. 374.

<sup>526</sup> *Ibidem*, p.374, 375 et 378.

<sup>527</sup> p.277, cité D'ORS Inés, « Léxico... », *op.cit*, p.31.

personnage n'arrive pas à obtenir de carte de séjour, à trouver un travail et par conséquent de quoi manger pour survivre<sup>528</sup>.

Dans *La camisa* de Lauro Olmo, la déception de l'émigration a été si forte chez un personnage qu'il refuse désormais de quitter une fois de plus l'Espagne pour émigrer vers l'étranger<sup>529</sup>. Dans *El emigrante* de Cañete (1965), rien que le mot « española » revêt une signification qui dénote des conditions de vie difficiles pour le migrant : « Española es la mujer que acapara los servicios domésticos, tareas peor calificadas en Venezuela y en otras partes del mundo »<sup>530</sup>.

Enfin, dans *Antonio en el país del silencio* (1988), l'émigration économique des années 60 est difficile dans le pays d'accueil tel que le présente le texte : « [...] era muy duro »<sup>531</sup> ; « Antonio es un chico español que ha nacido y vive en Alemania. Para estos niños y sobre todo para sus padres no es, a veces, fácil la vida »<sup>532</sup>.

Dans le roman, *Equipaje de amor para la tierra*, la protagoniste résume ainsi les conditions de logement des émigrants espagnols en Allemagne :

En la barraca había chinches, piojos, ratas. Entre vosotros viene gente sucia, gente que sale de sus pueblos sin saber lo que es la civilización. [...] La vida vuestra es provisional aquí ; pero el dolor, la enfermedad, la muerte también se acercan a 'las vidas provisionales' y las arrastran a un hospital<sup>533</sup>.

Nous avons des descriptions similaires dans les romans publiés après 1975. Dans *Años de ceniza* de Lorenzo F. Carranza (1978) ce sont les émigrants vivant dans les années 70 en France qui sont présentés. Leur pauvreté est patente comme on peut l'imaginer à travers le lieu où ils vivent : un petit moulin. Dans *Vida de un emigrante español*, (1979) de Canicio, les logements sont qualifiés de « buhardillas y sótanos inhabitables ». Cependant, dans ce roman, tout n'est pas jugé négativement. Certains romans (contemporains ou non des événements) sont en effet plus optimistes sur ce point. Ainsi, l'un des protagonistes reconnaît les

---

<sup>528</sup> RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura y emigración... », op.cit, p.72.

<sup>529</sup> *Ibidem*, p.53.

<sup>530</sup> Cité par D'ORS Inés, « Léxico... », op.cit, p.54.

<sup>531</sup> Cité par RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración : nuevas aportaciones... », op.cit, p.62.

<sup>532</sup> *Ibidem*.

<sup>533</sup> p.58-59, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.55.

faits suivants : « Claro que también he visto cosas positivas. Yo aquí, por ejemplo, he podido sacar adelante a mi familia con mucho menos esfuerzo y más cómodamente que en España ».

Le ton est encore plus positif dans *Los extraños peregrinos de Hamburgo* de Miguel Torcuato (1971) puisque les émigrants vus par le narrateur mènent une vie aisée :

Parecían haber cambiado mucho desde la primera vez que les había visto, recién llegados de España [...] Ahora [...] hacían estentórea gala de la moral que les daban los marcos que estaban ganando [...] Además de haber comenzado a ahorrar, el que más y el que menos ya se había comprado el primer transistor, el primer televisor y el primer tocadiscos<sup>534</sup>.

Dans *Antonio en el país del silencio*, les émigrants sont décrits très positivement : ils sont « listos » et « trabajadores » et donc capables de s'en sortir<sup>535</sup>. Cañete, quant à lui les présente comme des hommes de « lutte »<sup>536</sup>. Dans *Señas de identidad*, les émigrants semblent heureux malgré la dureté de leur travail comme l'atteste le verbe « cantar »<sup>537</sup>. Julián Mateos lui, dans un genre autobiographique, *Murcianos en Cataluña*, retrace son trajet depuis des origines modestes jusqu'à l'acquisition d'une position sociale avantageuse à Barcelone, et ce, grâce à son astuce et à sa capacité de survie. Selon Sánchez Granados, ceci est souvent répété dans le cas des émigrants de Murcie en direction de la Catalogne. Cet auteur a voulu ainsi démontrer la possibilité de réussir<sup>538</sup>.

Enfin, il est intéressant d'observer les éléments du paysage, la dialectique des lumières qui sont les mêmes pour le pays ou la région d'émigration. L'absence de futur est patent dans *La lluvia amarilla* : « Contemplaré las ruinas, la soledad inmensa y tenebrosa del paraje »<sup>539</sup>. Ou encore « Fuera de eso, el silencio y la quietud serán totales. Ni un ruido, ni una señal por las calles ». Cela conduit le village au « cimetière ». L'atmosphère morbide est très présente : « un silencio sepulcral » ; « Gritar allí fuera sería como hacerlo en mitad de un cementerio ». Le futur n'est empli que de « destruction » et de « ruine » ; la

<sup>534</sup> p.503, cité par *Ibidem*, p.44, 63, 64 et 91.

<sup>535</sup> Cité par RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración... », op.cit, p.63.

<sup>536</sup> Cité par D'ORS Inés, « Léxico... », op.cit, p.38.

<sup>537</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad...*, op.cit, p.380.

<sup>538</sup> SÁNCHEZ GRANADOS Pedro Felipe, « La emigración en la literatura murciana », *Scripta Nova*, Université de Barcelone, 08/2001, [www.ub.es/geocrit/sn-94-107.htm](http://www.ub.es/geocrit/sn-94-107.htm), p. 9-10.

<sup>539</sup> LLAMAZARES Julio, *La lluvia amarilla*, op.cit, p.9.

« desolación y las ruinas de las casas ». Le froid enterre tout espoir. Ici, il s'agit de la neige :

Era la nieve, que caía ya como una maldición antigua y blanca sobre Ainielle y que empezaba a sepultar enteramente una vez más los tejados y las calles. La ventisca había amainado y una calma profunda se extendía ahora por el pueblo llenándolo de desamparo y de silencio.

Comme les émigrants, la femme du narrateur ressent de la tristesse. Tout devient « amarillo ». L'émigration de tout un village a nié l'existence de ce dernier comme on peut le voir avec la répétition de « ni ». Le narrateur fait cependant des efforts pour que le village ne paraisse pas complètement mort : « En realidad, y pese a mis esfuerzos por mantener vivas sus piedras, Ainielle está ya muerto desde hace mucho tiempo ». Il continue de « lutter » pour la survie du village, comme les émigrants luttent pour survivre. Il continue à espérer qu'un jour son fils reviendra : « Y cabe, incluso, que un día Andrés regrese, al cabo de los años, para enseñarle Ainielle a su familia, a tiempo todavía de ver su casa en pie como recuerdo de la lucha de sus padres y como testimonio silencioso del olvido en que él nos tuvo ». Et cela, bien que son retour soit hypothétique comme le démontre le subjonctif présent : « Si Andrés vuelve algún día [...] Si alguna vez regresa »<sup>540</sup>.

Dans ce dernier roman, c'est surtout l'absence de relation à l'Autre qui affecte le personnage-narrateur, comme il a d'ailleurs affecté auparavant sa femme qui s'est suicidée. Nous allons voir à présent que dans cette littérature de l'émigration, la relation à l'Autre occupe une place très importante.

## 2.4. Les relations à l'Autre

### **Vision de soi et des autres. Les stéréotypes et les conséquences sur l'immigrant et sa psychologie**

Les relations entre émigrants et société d'accueil sont dévalorisées et déshumanisées dans *Con la maleta al hombro* avec l'emploi de « traficante de brazos » et de « nueva mercancía »<sup>541</sup>.

Dans *En un lugar de Alemania* de Patricio Chamizo (1967), un émigrant espagnol affirme que les Allemands les traitent comme des chiens. Un autre ajoute : « ¡ [...] te tratan como si fueras un indeseable ! ».

<sup>540</sup>*Ibidem*, p.10, 11, 12, 13, 23, 21-22, 35, 75, 79 et 126

<sup>541</sup>D'ORS Inés, « Léxico... », op.cit, p.90.

D’ailleurs, dans le même roman, la discrimination qui existe dans certain secteur de la société allemande est décrite par un Allemand lui-même :

Es inicuo. Ustedes han venido a Alemania para ayudarnos. Sin la mano de obra extranjera, nuestra industria no podía seguir un ritmo creciente de producción y expansión [...] la culpa es de la estúpida manía racista, de la que los nazis hicieron una religión.

Il ajoute à ce propos :

éste es un país difícil, con mucha herida todavía sin cicatrizar, con cada individuo encerrado en el tanque de su egoísmo, aparte de que, temperamentalmente, somos distintos a ustedes y tenemos que resultarles bastante antipáticos [...] Nuestra vida ha sido y sigue siendo dura [...] y estamos endurecidos, demasiado endurecidos<sup>542</sup>.

Dans le roman *Equipaje de amor para la tierra*, les Allemands sont représentés comme des personnes distantes, froides : « son amables aunque frías, estas gentes »<sup>543</sup>.

Dans *Vida de un emigrante español* de Victor Canicio, le problème de la discrimination est abordé par l’un des protagonistes : « A lo primero, como no entendías a la gente, pues nada, ojos que no ven corazón que no siente. No te dabas cuenta de que te despreciaban, no lo podías ver porque no les entendías ».

Plus loin, l’un des personnages fait le bilan suivant de son séjour en Allemagne :

Ahora bien, como ser humano, ¿Qué he pintado yo en la Emigración ? Durante muchos años he sido el clásico ciudadano de segunda clase. No he tenido derecho a voz ni voto. He sido discriminado y marginado por una sociedad que no me admitía, que no me daba posibilidades de integración. Quizás haya habido también algo de culpa mía en todo eso, por haberme negado a adaptarme. La verdad es que al ver el panorama se le pasan a uno las ganas. Además, de alguna forma, no quiero ser alemán. Yo quiero ser español y si la sociedad ésta no me admite, tampoco la admito yo a ella<sup>544</sup>.

Dans les romans postérieurs aux événements comme *Antonio en el país del silencio*, les relations entre immigrants et autochtones ne sont pas toujours simples. Un employé municipal manifeste le souhait que les Espagnols ne posent pas de problèmes : « En esa casa vive sólo gente de bien [...] Espero que Ustedes se porten bien. Nada de gritos en casa y menos en la escalera. Mucha limpieza y

---

542 p. 105, 52, 64, 296-297, cité par *Ibidem*, p.76 et 116.

543 p.209, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, *op.cit.*, p.58.

544 p.70 et 186, cité par *Ibidem*, p.63.

mucho orden »<sup>545</sup>. S'ensuit alors une contrainte pour eux : faire le moins de bruit possible et vivre dans le silence : « hay que estar como en misa pss, pss... silencio ». Dans le même roman, les Allemands sont également décrits comme durs, quelque peu racistes et fanatiques des animaux.

Puis, deux facteurs vont permettre qu'ils soient acceptés par les Allemands. Un petit Espagnol aide un Allemand, ancien professeur à la retraite à porter un sac. Bientôt va naître une véritable amitié entre eux. Le roman termine sur l'acceptation des immigrants espagnols par la population allemande, un vrai « happy end ». La situation est identique dans les romans antérieurs. Dans *Los extraños peregrinos de Hamburgo*, des liens d'amitié parviennent à se nouer entre émigrants espagnols et Allemands ; ils parviennent à communiquer entre eux et apprendre les uns des autres afin de combattre les préjugés néfastes. Dans ce roman apparaît aussi la notion de solidarité : « Cuando necesité los 7000 marcos, me los dio de inmediato y reconozco que en este aspecto se portó siempre bien conmigo [...] Tuve que dar 1500 marcos de entrada –que me los adelantó también el jefe sin firmarle ningún papel ni nada- y cerré el contrato ». Le même personnage reconnaît des avantages chez les Allemands : « Yo he hablado aquí de la represión sexual que ha habido en España. Por todos los medios hubiera querido yo para mi juventud otro tipo de vida sexual, el que he conocido por ejemplo aquí en Alemania, que por eso no son peores. A nosotros nos educaron mal, lo reconozco ».

Dans *Prefiero España* de Alfonso Paso (1965) les Espagnols sont perçus très positivement par les Allemands et en particulier les Allemandes : « Tú ser hombre español. Tú mirar mujeres [...] no como cosas. Tú galante. Tú salado. Tú decir cosas de risa. No haber hombres como vosotros [...] No haber igual ».

Dans *Hemos perdido el sol*, l'un des personnages reconnaît les avantages suivants à propos des Allemands :

Aquí da gusto trabajar, hombre. Los jefes son los primeros, dando ejemplo, y luego no se dan ni la mitad de la importancia que en España y siempre se tienen mil duros ahorrados. Todo el mundo dobla el espinazo [...] lo que es aquí, los jefes no lo parecen tanto, ¿eh ? [...] Pringan como

---

<sup>545</sup> RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española... », op.cit, p.63.

los demás [...] Es una de las buenas cosas de este país. Verás otras, pero ésta es la que más nos llama la atención a los españoles<sup>546</sup>.

C'est l'ambivalence qui est présente dans *Señas de identidad* et ce, tout au long du chapitre VII. D'un côté, une narration d'un parcours révèle la solidarité de la population:

y le hizo un entierro de lo mejor que había y jamás olvidaré Perpiñán porque ni la gente de armas ni la de las autoridades francesas nos faltó en nada y con aquel respeto y aquel cariño que nos hacen bien nos fuimos dando un fuerte abrazo a Perpiñán y a todos sus vecinos<sup>547</sup>.

Cependant, plus loin dans un autre récit migratoire, la promesse d'embauche en France est frustrée, « Usted me ha engañado y ha hecho una injusticia conmigo [...] » et nuancée par le bon accueil des ouvriers français :

los obreros de este pueblo francés me miraron el contrato y me dieron de comer y me dijeron que no me dejara engañar que los obreros franceses eran amigos de los obreros españoles y que por haber burlado las leyes francesas y habernos engañado y haber engañado a otros este buen Sr. las pasaría muy mal que la Francia le haría saber lo que es engañar a un obrero [...] <sup>548</sup>.

Des stéréotypes sur les femmes, ensuite, peuplent ces romans. Ceux-ci ne sont en rien une nouveauté. Dans la littérature du XIXe et même avant, apparaissait le stéréotype de « la servante galicienne qui comprenait peu le castillan et utilisait des expressions toujours écrites phonétiquement avec un élément humoristique »<sup>549</sup>. Le fait que des femmes émigrent, relevait de l'immoralité et ce depuis le XVIIIe. Dans *Morriña* de Emilia Pardo Bazán (1889) le stéréotype est confirmé avec le personnage qui fuit la condamnation publique<sup>550</sup>. Même dans les années 60, cette croyance était répandue comme le souligne Lera dans *Con la maleta al hombro* en incluant un dialogue de femmes qui perçoivent le mépris du prêtre pendant la messe.

---

<sup>546</sup> cité par *Ibidem*, p.64, 91, 65, 86 et 107.

<sup>547</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad*, op.cit, p.389.

<sup>548</sup> *Ibidem*, p.391-392.

<sup>549</sup> D'ORS Inés, « Nueva tierra de promisión de Mariano Tudela : tematización y funcionalidad de los aspectos lingüísticos », *Migración y literatura*, op.cit, p.99.

<sup>550</sup> P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, op.cit, p.109.

La solitude est ensuite beaucoup mise en avant dans les romans écrits pendant la période migratoire. Dans *Por la orilla del tiempo* (1954) qui relate l'émigration des années 50-60, la communication est impossible :

El motivo es reforzado gracias a la configuración fragmentada de las voces narrativas o, de las perspectivas cambiantes para mostrar la realidad plural en la que no es posible establecer vínculos necesarios que comuniquen las diferentes partes que las componen. Los personajes padecen esa soledad social<sup>551</sup>.

Dans ce roman, le protagoniste à Paris souffre énormément de la solitude. Selon José Rodríguez Richart, « las constantes referencias a la muchedumbre, a los embotellamientos, a las filas de gentes apiñadas en el metro y en el autobús, el ruido histérico de los coches insisten en mostrar la fauna humana en medio de la cual el individuo vive una aterradora soledad »<sup>552</sup>. Elle est aussi à l'extrême chez un personnage de *Hemos perdido el sol*, qui travaille chez des paysans allemands : « Así un día y otro, una y otra semana, tres meses, sin cruzar una sola palabra con nadie. Tres meses hablando solo en un cuarto por las noches [...] Ya no podía aguantar más. Me aburría como un gorrión en una jaula, y me hubiera muerto de seguir así »<sup>553</sup>. Dans le même roman, un personnage dit même : « Este endiablado idioma nos separa, como si fuera un río más ancho aún que el Elba »<sup>554</sup>. Dans *Nueva tierra de promisión* de Mariano Tudela (1963) ces problèmes de communication sont en particulier soulignés. Les émigrants espagnols ne peuvent communiquer avec les Allemands à cause de la barrière linguistique :

El médico, un hombre grueso, de planchado pelo rubio y sonrisa constante en sus labios, le dijo algo que no entendió », ou bien « Doloritas preguntó con una mirada a la vieja. Sólo sacó en limpio, por las señas de la otra, que iban a venir a buscarla en una ambulancia<sup>555</sup>.

Dans le roman, les Allemands se sentent également exclus du milieu hispanique comme Anny, une Allemande qui a épousé un Espagnol mais méconnaît complètement la langue. Cependant, apparaissent encore à ce niveau des

---

551 CASAS Ana, « 'Desbandada': la emigración según José Corrales Egea », *Migración y literatura*, op.cit, p.73.

552 RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española... », op.cit p.79.

553 p.208-209, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.109.

554 p.127, cité par *Ibidem*, p.110.

555 Cités par RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española... », op.cit p.88.

stéréotypes. En effet, les Allemands sont représentés comme désireux d'apprendre l'espagnol contrairement aux Espagnols, peu enclins à apprendre l'allemand : « Estos alemanes son así –rió Felix Rodrigo de buena gana- En eso nos dan una lección, que todos aquí parecemos empeñados en aprender el alemán lo más tarde posible ». Seul un personnage du roman avoue avoir surmonté sa nostalgie pour l'Espagne grâce à son mariage avec une Allemande<sup>556</sup>.

Le roman de Lorenzo F. Carranza aborde plutôt un problème de communication au sein d'une même famille. Ce sont les relations difficiles entre parents et enfants qui sont représentées. Les parents souhaitent retourner en Espagne mais les enfants ne veulent pas quitter la France. Dans l'œuvre, les parents décèlent même que leurs propres enfants ont honte d'eux : « No soy yo quien te habla. Es vuestra vergüenza. La vergüenza que sentís de nosotros : de mi y de tu madre [...] Somos tan poca cosa [...] que hasta somos españoles »<sup>557</sup>. Plus loin la mère remémore la scène suivante :

Menudo martirio salir con ellos. Ni una crucifixión. ¡Cuántas veces he tenido que avergonzarme de que ellos se avergüencen : en la calle, si les hablaba español [...] '¡Cállate que te pueden oír !', '¡Habla más bajo !' '¿No ves que viene gente ? ' y en las tiendas, si trataba de hablar francés [...] (a Luís) sólo con mirarle la cara, ya tenía la parálisis en la lengua<sup>558</sup>.

Enfin, dans certains romans, l'émigration est abordée depuis le point de vue de ceux qui restent dans le pays natal. Dans *La camisa* de Lauro Olmo, il y a une opposition entre celui qui reste en Espagne symbole de « solidarité humaine » et qui représente la dignité et l'honnêteté et celui qui revient dans la région natale et qui « se consacre à des affaires peu claires »<sup>559</sup>. Plus tard, pour ceux qui restent dans la région natale comme le personnage de *La lluvia amarilla*, on remarque une marginalisation et une animalisation « completamente solo, olvidado de todos » ; « condenado a roer mi memoria y mis huesos igual que un perro loco al que la gente tiene miedo de acercarse, nadie ha vuelto a aventurarse por aquí »<sup>560</sup>. Il y a une impossibilité pour lui de communiquer avec sa femme lorsqu'elle est encore en vie : « los recuerdos nos hacían cada vez más silenciosos y lejanos » ;

<sup>556</sup> *Ibidem*, p.88, 89 et 90.

<sup>557</sup> p.19-20, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, *op.cit*, p.44.

<sup>558</sup> p.51, cité par *Ibidem*, p.49.

<sup>559</sup> RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración... », *op.cit*, p.53.

<sup>560</sup> LLAMAZARES Julio, *La lluvia amarilla...*, *op.cit*, p.12.

« Sabina vagaba por el pueblo, como una aparición o un hálito irreal » : la folie s'empare d'elle. Le narrateur vit dans l'irréel comme l'atteste les questions sans réponse au futur : « ¿No lo habré quizá soñado o imaginado todo para llenar con sueños y recuerdos inventados un tiempo abandonado y ya vacío ? ¿No habré estado, en realidad, durante todo este tiempo, mintiéndome a mí mismo ? ». Il se recrée un monde : « Me sentaba en un portal a conversar con los fantasmas de sus antiguos habitantes ». Il nourrit une certaine rancœur envers son fils qui est parti : « aquella carta condenada de antemano a no obtener jamás respuesta alguna ». Pour le narrateur, son fils a renié sa famille et son identité, provoqué le malheur sur la maison. « Por eso, jamás perdoné a Andrés el que se fuera abandonándonos y abandonando a sus hermanos ». C'est comme si c'était lui qui avait émigré : pour tenir, il se souvient des moments heureux où tout le monde était réuni. La ruine l'affecte directement : « A partir de aquella noche, el óxido fue ya mi única memoria y el único paisaje de mi vida » ; « Yo me di cuenta de que mi corazón ya estaba muerto el día en que se fueron los últimos vecinos [...] me di cuenta, de repente, de que mi corazón también estaba ya empapado por la lluvia » ; « Aquí en esta misma cama, mirando hacia la puerta, mientras los pájaros y el musgo me devoran y la savia de la muerte va pudriendo mi recuerdo lentamente »<sup>561</sup>.

Globalement, les romans traitant l'immigration évoquent tous des problèmes relationnels. Seuls certains montrent une évolution positive dans les relations avec l'Autre. Ils sont, soit contemporains aux événements, soit publiés bien plus tard.

Enfin, les relations des émigrants avec le pays d'origine sont toutes empreintes de nostalgie ; le terme de « diáspora gallega » illustre bien l'espoir de se sentir entourés de compatriotes dans *Con la maleta al hombro*<sup>562</sup>. Dans le même roman, la douleur de la séparation est très présente avec le terme « desterrados » et la précision « ensombrecidos y tristes ». La narration souligne aussi que « la nostalgia los corroe [a los emigrantes] »<sup>563</sup>.

Le thème de la nostalgie n'est pas nouveau puisqu'il est présent dans les romans relatant les migrations antérieures. La séparation de la terre natale est vécue dans

---

<sup>561</sup> *Ibidem*, p.20, 21, 39, 61, 51, 57-58, 20, 81 et 117.

<sup>562</sup> D'ORS Inés, « Léxico... », op.cit, p.43.

<sup>563</sup> cité par D'ORS Inés, « Léxico... », op.cit, 31 et 72.

la douleur dans *Diario de un emigrante*. Des symptômes en relation avec la nourriture se développent chez les personnages. L'absence de la mère-patrie fait grossir le personnage de *Las fraguas de la fortuna* (José Costa Figueiras, 1920) par exemple. Il la compense en s'alimentant plus que d'ordinaire : « la vida familiar fortalecía a Javier de Azores no sólo el ánimo, sino también el organismo. Poníase gordo. La gordura dábale inquietud. Preguntábase qué hacer con la barriga »<sup>564</sup>.

La séparation d'avec la région natale est telle que, dans *Morriña*, la protagoniste recherche le contact avec des gens de sa région dans la région d'accueil : « el no estar entre gente de su tierra, ni oír mentarla nunca, le pone a uno el corazón muy negro. Por la meta de la soldada y con doble trabajo, quiero servir a una persona del país ». C'est la confirmation pour elle de ne jamais pouvoir revoir la Galice qui la pousse au suicide : « -¿No le decía que yo no iba a Galicia este año, ni en jamás ? ». Avant la confirmation fatale, elle se situe entre la vie et la mort : « -Sí señor. Yo estoy aquí, ¿eh ? ¿Le estoy oyendo ? ¿Le respondo ? Pues estoy como si oyese a una persona [...] de allá, del otro mundo, que me habla »<sup>565</sup>.

Le mal du pays est aussi présent avec les termes : « terruño » dans *El Emigrante* de Cañete (1965), de « morriña », « nostalgia », « regreso » dans *Estos son tus hermanos* de Daniel Sueiro (1977) et dans *Peregrino en invierno* de Alfredo Conde (2000)<sup>566</sup>. Dans *Tarifa* de García Benito (2000), la nostalgie de la terre natale est telle qu'elle a contribué au décès d'un émigrant en Allemagne (comme la protagoniste de *Morriña*) :

El padre 'jamás volvió' de Alemania. Aquel duro invierno y la tristeza lo hicieron morir prematuramente en un olvidado hospital de Köln, a las siete de la mañana de un día helado, a diez grados bajo cero, justo cuando preparaba la vuelta para la Navidad.

## 2.5 Jeux d'opposition et entre-deux

Dans les œuvres qui relatent l'émigration espagnole en direction de l'Allemagne, publiées après la dictature franquiste le froid et la chaleur sont constamment mis en opposition. Chez Canicio, dans *Vida de un emigrante*, on retrouve la dialectique chaud-froid dans le discours de l'un des protagonistes :

---

<sup>564</sup> P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, op.cit, p.72.

<sup>565</sup> *Ibidem*, p.103, 106-107.

<sup>566</sup> D'ORS Inés, « Léxico... », op.cit, p.72.

« Porque en mi ‘tierra’ leonesa sale el sol todos los días y, aun no saliendo, nunca se pone el tiempo tan pardo y gris »<sup>567</sup>.

Dans *Equipaje de amor para la tierra*, María rend la mort de son fils coupable du froid qu’elle doit supporter<sup>568</sup>. Plus loin dans la narration, la protagoniste ajoute :

venirte aquí, a esta enorme ciudad de Dusseldorf, sin apenas sol, con estos edificios que parecen como envueltos por los oscuros crespones de un luto eterno, era ya morir, Juan. Tú tenías que morir aquí. Nuestro barrio siempre está lleno de sol. Yo iba al mercado y Ángeles –la hermana- se quedaba arreglando la casa. Ponía la radio, cantaba<sup>569</sup>.

On trouve la présence d’une Espagne toujours ensoleillée dans le discours d’une émigrante en France :

Después de todo, me alegro [...] ¡Nada como tu tierra y tu casa ! ¡Tu casa, Manuel ! En invierno, tu chimenea y tu lumbre. Abres la ventana y todo se llena de sol [...] hermoso, claro, limpio [...] ¡Bien harta que estaba de vivir aquí ! [...] Y eso de vivir [...] un modo más de hablar<sup>570</sup>.

Les romans traitant les autres vagues migratoires avaient utilisé le même procédé. Dans *Gallego*, ce sont les sensations du protagoniste qui soulignent ces différences avec l’image du froid et du chaud : « Al principio tacha el calor cubano de inaguantable como forma de subrayar su no-pertenencia al entorno y al clima de ese país (« Un verdadero tormento es el calor de Cuba para un recién llegado) e incluso dice preferir el frío (« Yo no sé qué es peor, si juntar gavillas de centeno o cortar caña, porque, en verdad, el frío para trabajar es duro, pero el sol ese que se incrusta en los huesos es peor, a mi entender » ; puis, plus tard, à l’inverse, il perçoit le soleil de Cuba comme un avantage sur la Galice : « Si en Pontevedra, que nada más que tiene brumas, hubiera un poco de este sol, nadie se iba a emigrar »<sup>571</sup>. Le froid représente le symbole du déracinement de l’émigrant quand celui-ci retourne dans son pays d’origine ; ainsi, dans *Gallego* de Miguel Barnet :

Me había acostumbrado a la Habana, al calor, al sol, y aquella nieve me cogió desprevenido, sin abrigo, sin una gorra presentable ; llegaba como si nunca hubiera conocido el clima de mi tierra [...] La aldea me caía como

<sup>567</sup> p.68, cité par D’ORS Inés, « Léxico... », op.cit, p.73 et 72.

<sup>568</sup> P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, op.cit, p.127.

<sup>569</sup> p.18, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.57.

<sup>570</sup> CARRASCO Lorenzo F., *Años de ceniza*, p.34, cité *Ibidem*, p.45.

<sup>571</sup> P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, op.cit, p.171.

una pesadez. Los molinos me llevaron al hospital. Casi tienen que extirparme un pulmón. La harina, por la frialdad, me los iba comiendo<sup>572</sup>.

Dans *Hemos perdido el sol*, la nourriture allemande est dénigrée au profit de la cuisine espagnole, évocatrice de la mère patrie :

- Esta bazofia...
- Poco a poco, Eduardo [...] de bazofia nada. Lo que pasa es que lo guisan con manteca con rayos y le dan un gusto que se atraganta [...]
- Siempre patatas. En todas las comidas. ¡Puaf ! [...]
- Donde esté el tintorro de allá [...]
- Bien, pero no vamos a negar que la cerveza alemana es mucho mejor que la española [...]
- A mí, que me den tintorro. Y con el frío que hace aquí...<sup>573</sup>.

Apparaît le même schéma dans *El rapto* de Francisco Ayala (1960) : « ahí sí que no comparación [...] donde se pongan unos buenos chorizos de Cantimpalos, una paella [...] ; España de mi corazón ! »<sup>574</sup>. Signalons un autre jeu d'opposition. Dans l'œuvre de Goytisolo, on peut remarquer que l'émigrant en France, ici à Paris, ne peut s'empêcher de comparer les monuments français avec sa terre natale :

Monique había intentado mostrarle [a Vicenta] las bellezas de París [...] Empresa inútil : Vicenta miraba sin velas y establecía comparaciones inmediatas con los lugares de su pueblo de los que los términos o puntos de referencia franceses de aquéllos salían inevitablemente mal parados : la Place de la Concorde tenía una fuente luminosa como la de Beniarjó mas esta última cambiaba continuamente de color, el Loira le traía a las mientes el río medio seco pero mejor sombreado que discurría junto a su barrio ; la gente de París salía de trapillo y vestía de cualquier modo mientras en su pueblo, los domingos, lo hacía con verdadera elegancia<sup>575</sup>.

A l'inverse, la vie dans le pays d'émigration peut être perçue par les protagonistes de manière positive en comparaison à l'Espagne ; ainsi, dans *El rapto* de Francisco Ayala, un émigrant décrit ainsi sa vision de l'Allemagne dans les années 60 : « Aquí, siquiera, vives. Y te respetan [...] Aquí uno es un señor

<sup>572</sup> p. 165 et 173, cité par *Ibidem*, p.171.

<sup>573</sup> p.30-31, cité par SOLER ESPIAUBA Dolores, « De los campos de Níjar a los invernaderos de El Ejido : rastreo del fenómeno migratorio de los últimos cincuenta años en la narrativa española contemporánea », *Migración y literatura...*, op.cit, p.204.

<sup>574</sup> p.62, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.43.

<sup>575</sup> p.204, cité par SOLER ESPIAUBA Dolores, « De los campos de Níjar... », op.cit, p.204.

[...] Aquí tal o cual detalle te fastidia, pero puedes vivir : aquí, uno es un alguien »<sup>576</sup>.

Dans *Nueva tierra de promisión*, les personnages se retrouvent toujours dans un entre-deux symbolisés par l'espagnolisation des noms de rues allemandes<sup>577</sup>. A l'inverse, cet entre-deux est aussi symbolisé par l'assimilation mécanique d'expressions allemandes comme par exemple le terme *kartofell* pour désigner les pommes de terre<sup>578</sup>. Dans *Equipaje de amor para la tierra*, le temps de l'émotion est aussi de mise : « Mi reloj lleva varios días parado. Diría que mi reloj estuvo funcionando hasta el instante en que tu corazón dejó de latir. Entonces se detuvo y ha seguido parado. No le importa contar el tiempo que siempre ha contado para mí »<sup>579</sup>. Dans ce même roman, il y a une utilisation du présent et du passé dans la même phrase : « Tú estás siempre alegre [...] Ángeles trae el hielo, pero también una revista, Sissi, por lo que luego tengo que decirle muchas veces que ya está bien de leer todo eso de príncipes azules [...] Tú habías entrado un momento en el bar de Pedro »<sup>580</sup>. María entre aussi dans le temps de l'absurde quand elle décrit un cauchemar qu'elle n'a pas encore fait : « Esta noche tendré pesadillas. Veré nuestra ciudad, y la calle donde vivimos, y a tu padre, y a tus hermanos, pero no los oiré reír, sino llorar, cogidos a las paredes, huyendo de las luces y de las gentes alegres [...] »<sup>581</sup>.

Enfin, dans les migrations postérieures, comme celle des cerveaux aux Etats-Unis, dans *Carlota Fainberg*, le narrateur est divisé puisqu'il est à la fois perplexe du mode de vie des Espagnols aux Etats-Unis mais aussi perplexe de sa propre intégration<sup>582</sup> : « la adaptación de Carlos a la vida académica norteamericana y a las costumbres estadounidenses en general presenta luces y sombras ». Il critique son compagnon mais a de la peine quand ils se séparent<sup>583</sup>. Le personnage est toujours désorienté dans le pays d'accueil et devient même

---

<sup>576</sup> p.55 à 57, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.38.

<sup>577</sup> D'ORS Inés, « *Nueva tierra de promisión...* », op.cit, p.85.

<sup>578</sup> *Ibidem*, p.86.

<sup>579</sup> P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, op.cit, p.120.

<sup>580</sup> *Ibidem*.

<sup>581</sup> *Ibidem*, p.121.

<sup>582</sup> SENÉS FERNÁNDEZ Juan, « Un hispanista español... », op.cit, p.105.

<sup>583</sup> *Ibidem*, p.116 et 117.

étranger à lui-même : « entre tantas impresiones parece como si uno fuera otro »<sup>584</sup>.

## 2.6. Fonctions de la littérature

Les romans évoqués ont clairement un but à la fois réaliste et dénonciateur.

Dans *Por la orilla del tiempo*, le thème de l'émigration est abordé pour démontrer que les personnages sont étrangers à leur société (un des inconvénients de l'émigration) : « la narración utiliza el tema de la emigración para presentar la sociedad en la que sus miembros han dejado de identificarse y de la que cada vez se sienten más extraños »<sup>585</sup>.

Patricio Chamizo a indiqué le but de témoignage de son roman, son désir de réalité dans *En un lugar de Alemania* (1967) : « la obra, desde su concepción, pretende ser un reflejo de la vida real en los que los emigrantes se mueven ».

Ce qui n'empêche pas le roman d'être dénonciateur :

la emigración [...] es un aglomerado de seres violentados que constantemente están sufriendo vejaciones de todo y de todos : el clima no les es favorable, el desconocimiento del idioma les aísla, al no poder expresarse : las costumbres de un país con cincuenta años de adelanto sobre el nuestro no son propicias al hombre que ya vive en su propia tierra con otros cincuenta años de retraso con respecto a las ciudades cosmopolitas de su propia nación [...] ; la discriminación de que es objeto en el trabajo, debido un poco a la ya citada ignorancia del idioma, a que los propios alemanes con más años de experiencia son más considerados para los puestos de mayor responsabilidad, etc. Todo esto y muchas cosas más hace que el español sea tratado allí como ciudadano de tercera clase. Todo esto lo sabe el emigrante o al menos lo siente<sup>586</sup>.

De plus, le roman utilise un langage populaire pour convaincre et donner une impression de réalité. Un personnage parle avec un accent andalou, chacun possède une particularité de langage, ce qui donne une impression d'authenticité<sup>587</sup>.

Le but de l'auteur est aussi le suivant :

Pensar en un respeto de los 'derechos de las personas' [...] como una igualdad o equiparabilidad a todos los efectos, debe enterderse como un fin

---

<sup>584</sup>P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, op.cit, p.76.

<sup>585</sup> CASAS Ana, "Desbandada..", op.cit, p.81-82.

<sup>586</sup> cité par *Ibidem*, p.66.

<sup>587</sup> RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.72.

muy elevado que hay que alcanzar, un objetivo que hay que conseguir más bien que una realidad de hecho válida para todos los países.

Selon José Rodríguez Richart, « Patricio Chamizo tiene un mérito indiscutible : contribuir eficazmente al mejor conocimiento de Alemania entre los españoles, proporcionar una visión de primera mano de la realidad alemana », et ceci dans le but qu'Espagnols et Allemands se comprennent<sup>588</sup>.

La dénonciation est poursuivie dans d'autres romans comme dans *Con la maleta al hombro* comme on peut le voir avec les déclarations de l'auteur qui dénonce la « sordera y ceguera voluntarias » :

[...] en vano clamó mi voz ante las puertas de los círculos, estamentos y organismos solventes. Pero nadie cogió la pluma para continuar y superar lo dicho por mí en ámbitos más resonantes. La Prensa, por ejemplo, salvo minúsculas excepciones, congeló con su silencio toda posible reacción generosa y solidaria [...] Al conocimiento de la situación afectiva, económica y moral de más de ciento cincuenta mil compatriotas desterrados no se le prestó el más mínimo concurso<sup>589</sup>.

Dans ce même roman, il y a aussi le but de

obtener y transmitir las necesarias informaciones y elementos de juicio 'para formar una conciencia nítida del problema' (de la emigración). El ayudar a comprenderlo y estimarlo más humanamente que en sus consecuencias económicas, es mi único y alto propósito<sup>590</sup>.

Il y a une dénonciation évidente chez Goytisolo du silence autour de l'émigration économique ; on a vu la vision de l'auteur de plus avec l'utilisation d'un vocabulaire péjoratif. Les questions qui restent sans réponses dans la narration montrent bien cet oubli : « ¿Quién evocaba, en cambio, la existencia de aquellos que, a costa de su sangre, sudor y lágrimas, habían sido sus verdaderos artífices y sus víctimas, igualmente anónimos ?<sup>591</sup>. ¿Quién se acordaba de ella ? ». Il y a aussi l'emploi de nosotros pour signifier les efforts communs de tous les Espagnols ; les preuves par chiffres de l'apport des émigrants et des touristes ou encore l'utilisation de « ningún » pour montrer que cela n'a pas profité aux plus pauvres<sup>592</sup>.

---

<sup>588</sup> *Ibidem*, p.75 et 79.

<sup>589</sup> P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, *op.cit* p.115.

<sup>590</sup> p.17, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, *op.cit*, p.78.

<sup>591</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad...*, *op.cit*, p.374.

<sup>592</sup> *Ibidem*, p.374, 371, 372 et 375.

Dans *La camisa*, le but de créer un drame collectif est évident : selon l'auteur : « Lo que me proponía crear era un drama colectivo [...] y darle [...] una dimensión representativa de miles de chabolas tenía que dejar clara significación de un drama nacional, de un drama que aquejaba a un cuantioso número de familias de la clase trabajadora »<sup>593</sup> ; L'auteur a voulu faire une pièce de théâtre populaire et a voulu mettre en scène ce qu'il voit dans la rue ; le mode d'expression des personnages devait être populaire pour que les travailleurs se reconnaissent. C'est un langage simple, de type conversation. Il y a aussi des chansons populaires intégrées dans la pièce de théâtre. C'est une production réaliste. Pour l'auteur, l'émigration est « calamité universelle ». C'est pourquoi, un des personnages de la pièce ne veut pas quitter sa région. Pour l'auteur, le théâtre « doit combattre et aider à déterrer les injustices sociales ». Il appartient à la génération des auteurs réalistes des années 50-60. Dans sa pièce suivante *English spoken*, les décors sont simples. Il s'agit du retour des émigrants madrilènes qui sont confrontés à la triste réalité de leur pays<sup>594</sup>.

Dans *Prefiero España* de Alfonso Paso la narration dénonce les méfaits de l'émigration au point d'affirmer qu'il vaut mieux « morirse allí –España- a vivir en otra parte »<sup>595</sup>. Cependant, selon José Rodríguez Richart, chez cet auteur, « esa emigración es meramente el medio útil para obtener un fin : hacer reír a los espectadores y alcanzar con ello un éxito comercial »<sup>596</sup>.

C'est la même dénonciation des méfaits de l'émigration qui est présente dans les romans traitant de l'émigration en direction de l'Amérique Latine : « Cuba era un sueño para todo el mundo allí. La verdad es que la ponían de lo más bonita, de lo más alegre, y quien iba a pensar que aquí se pasaba tanto trabajo »<sup>597</sup>.

Dans *Morriña*, la présence de stéréotypes formulés par les Madrilènes, n'est pas « une simple dénonciation du manque de solidarité de certains privilégiés mais la dénonciation de l'indifférence de la société espagnole ». Il y a une volonté de faire partager son expérience par le lecteur: les doutes de la protagoniste plonge le lecteur lui-même dans des doutes : « ¿Me oyes Angel ? No dice nada. Me mira un tanto asombrado. ¿Qué palabras pronuncio yo ? [...] » : le

---

<sup>593</sup> RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración... », op.cit, p.47.

<sup>594</sup> *Ibidem*, p.48, 50 et 52.

<sup>595</sup> p.45, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.86.

<sup>596</sup> *Ibidem*, p.86.

<sup>597</sup> P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, op.cit, p.163.

lecteur ne sait en effet si ce sont de véritables propos ou des pensées. *Gallego* est aussi un roman-témoignage : « es Fabián, es José, es el inmigrante gallego que abandonó su aldea en busca de bienestar y aventura [...] su vida es parte de la vida de nuestro país». Quant à la présence de la mort dans *Morriña*, il est évident qu'elle sert la même dénonciation. D'ailleurs, en 1907, l'auteur de ce roman a déclaré :

(...) en la lista de nuestros males olvidé incluir la emigración, probablemente el mayor de todos. Sin que nadie se preocupe, sin que se piense en contener la sangría suelta, pueblos en masa desfilan, a agenciar en el continente americano o en las Antillas lo que les falta aquí : el sustento. Buques y más buques abarrotados de emigrantes se hacen a la mar diariamente [...] ¿ se concibe que la emigración adquiriese tal incremento si en España soplasen vientos de prosperidad ? La población desaparece huyendo del fisco, del encarecimiento inexplicable y criminal de los artículos de primera necesidad [...] He aquí porqué deseamos que el año 1907 no sea de hemorragia ; que se ataje la emigración y se pongan en práctica los medios para sujetar sin violencia en el territorio español a la gente española [...] Esto sólo tiene un remedio. ¿Empezarán a aplicarlo los gobernantes en el nuevo año ?.

Les romans publiés après la dictature franquiste possèdent la même fonction mais sont parfois plus optimistes.

La dénonciation de l'oubli est patente dans *Equipaje de amor para la tierra*. On peut le remarquer avec la dédicace de l'auteur lui-même : « A R.M., en quien he pensado al escribir este libro, y cuya muerte –en un frío invierno alemán– me estremeció como un tremendo latigazo dado de sorpresa ». Bien qu'ensuite il précise que l'histoire est une fiction basée sur diverses histoires d'émigrants, il y a une volonté de sa part de provoquer une illusion de réalité chez le lecteur. Pour Rodríguez Richart : « La novela traspassa, pues, los límites y las fronteras de una historia determinada, de unas personas reales y concretas, y se convierte, como quiere el autor, en una obra de auténtico sentido testimonial de alcance más general y representativo »<sup>598</sup>. María P. Tajés mentionne aussi cette fonction dans ce roman puisque l'Institut de l'Emigration y est vivement attaqué :

[...] Y he pensado, sobre todo en otras gentes, en las que no han tenido necesidad de moverse de sus ciudades, de nuestro país, porque las cosas le van bien, porque tienen buenos empleos, porque siempre vivieron con desahogo, he pensado en todos aquellos que, pese a no tener que sufrir

---

<sup>598</sup> *Ibidem*, p.128, 123, 161, 107, 115 et 116.

como los que un día dejasteis el país, comentan con burla o ironía vuestra vida aquí. ¿Que saben esos imbéciles ? [...] He pensado en los patronos españoles, en los sindicatos, en el Instituto de Emigración [...]»<sup>599</sup>.

D’ailleurs, le personnage de María s’exclame : « ¡Que cara nos ha costado a nosotros esta emigración en masa ! ». Dans ce roman, la mort du fils de la protagoniste, Juan, qui s’était installé en Allemagne symbolise « l’impossibilité de surmonter le traumatisme de l’émigration »<sup>600</sup>. A ce sujet, l’auteur mentionne :

Juan, el muchacho que muere, puede ser, en un principio, el hombre que vosotros, mis conocidos, suponéis ; ahora bien, Juan, en toda su dimensión, puede ser ya –y lo es- otros hombres como él. Así también, la madre es una mujer que puede ser, a la vez, madre de cualquier otro joven como Juan<sup>601</sup>.

La dénonciation des effets négatifs de l’émigration est évidente dans *La lluvia amarilla*. En parallèle à ce roman, les interviews de l’auteur visent toutes à dénoncer les méfaits de l’émigration :

‘ La España menguante ‘ denuncia las trabas ministeriales que incitan a pocos campesinos que quedan en los pueblos de montaña a irse a las ciudades. El gobierno subvenciona el abandono de vacas, la prima de cierre de minas [...] Otro fenómeno que ha acentuado la desaparición de muchos pueblos y acelerado el éxodo según Llamazares ha sido el cierre de minas [...]»<sup>602</sup>.

Dans *La lluvia amarilla*, l’émigration vue par ceux qui restent, est perçue très négativement avec les procédés que nous avons vus plus haut. La résistance du narrateur est une véritable lutte contre l’oubli avec la présence fréquente de verbes comme « resistir », « luchar » ou encore « olvidar »<sup>603</sup>. L’oubli est caractérisé par la solitude du narrateur et aussi avec les expressions comme « tantos años » ou « tanto tiempo ». La dialectique de la grisaille, du froid et de la pluie dénonce la disparition du village ainsi que la couleur jaune, symbole du vieillissement et de la mort<sup>604</sup>.

---

<sup>599</sup> RUBIO Rodrigo, *Equipaje de amor para la tierra*, p.41, cité par P. TAJES María, *El cuerpo de la emigración...*, *op.cit* p.128.

<sup>600</sup> *Ibidem*, p.129 et 175.

<sup>601</sup> Note préliminaire, p.10, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, *op.cit*, p.53.

<sup>602</sup> KUNZ Marco, « Inmigración en la obra de Julio Llamazares : *El techo del mundo* y *Escenas de cine mudo* », *La inmigración en la literatura...*, *op.cit*, p.281-282.

<sup>603</sup> LLAMAZARES Julio, *La lluvia amarilla*, *op.cit*, p.7.

<sup>604</sup> *Ibidem*, p. 43 et 136.

Dans les romans traitant de l'émigration plus récente (comme *Carlota Fainberg*) l'américanisation du personnage prend la forme d'une satire<sup>605</sup>. Selon Juan Senés Fernández, ce roman « resulta ser perfecta metáfora del gran número de contrastes y dualidades (adaptación/ extrañamiento ; Estados Unidos/España y Argentina etc. »<sup>606</sup>. Ce roman peut-on dire a comme fonction également de montrer les méfaits de l'émigration sur l'individu.

*Antonio en el país del silencio* fait suite aux œuvres précédentes de son auteur qui écrit pour que les adolescents connaissent l'histoire des enfants d'émigrants<sup>607</sup>. Il y a une utilisation d'un lexique populaire pour que la société comprenne. Le langage est simple et de compréhension facile. Le roman est « optimiste » puisqu'il démontre l'enrichissement mutuel de différentes nationalités. Ce ne sont pas seulement les enfants qui parviennent à s'entendre mais aussi les adultes<sup>608</sup>. L'auteur, dans une note à l'édition de 1999, appelle aussi à la compréhension et à la tolérance en remémorant le passé migratoire de l'Espagne :

Hace años, no demasiados, muchos españoles tenían que marcharse a otros países en busca de trabajo [...] Sin embargo, era muy duro : no siempre se les trataba bien, su familia estaba lejos [...] Fue entonces cuando muchos niños españoles iniciaron largos viajes. Al principio fue difícil adaptarse a las costumbres diferentes del lugar. Pero si eran buenos chicos, listos y trabajadores, como Antonio, el protagonista de este libro, no hay duda de que el nuevo país ganaba con tenerlos. Hoy, los españoles, no necesitamos salir de nuestra patria para poder vivir, sin embargo, gentes de otros lugares más pobres vienen a España con esperanza de poder tener una vida más digna que en sus países. A nosotros, nos toca ahora darles el apoyo y la comprensión que tanto necesitan<sup>609</sup>.

*Antonio en el país del silencio* est aussi un roman démontrant l'enrichissement mutuel comme nous l'avons vu dans « Les relations à l'Autre » avec le thème du petit Espagnol qui parvient à établir un lien d'amitié avec un Allemand. José Rodríguez Richart qui s'est penché sur cette œuvre souligne l'enrichissement apporté par le petit Espagnol Antonio à la population

---

<sup>605</sup> SENÉS FERNÁNDEZ Juan, « Un Hispanista... », op.cit, p.103.

<sup>606</sup> *Ibidem*, p.117.

<sup>607</sup> RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración... », op.cit, p.62.

<sup>608</sup> *Ibidem*, p.65 et 66.

<sup>609</sup> N.C Mercedés, *Antonio en el país del silencio*, (édition de 1999), citée par RODRÍGUEZ RICHART José, „Literatura española y emigración...“, op.cit p.62-63.

allemande. Il pousse un des personnages à la retraite à reprendre des activités et à communiquer avec l'extérieur. Le protagoniste réussit aussi à ce qu'un camarade de classe fasse des progrès à l'école et en particulier en sport<sup>610</sup>.

Cette volonté de compréhension était aussi de mise dans les romans antérieurs. Le séjour du narrateur/auteur en Allemagne dans *Con la maleta al hombro* a permis de bannir les stéréotypes que se font les Espagnols à propos des Allemands ; par exemple, « un prejuicio muy extendido nos presenta a los alemanes como cíclopes jadeantes, amarrados a las máquinas y sometidos a una despiadada disciplina ». Le même but est poursuivi dans son autre roman *Hemos perdido el sol*. Lera donne aussi la parole aux Allemands, à leur propre vision pour être plus juste et tordre le cou ainsi aux stéréotypes. Selon l'analyste José Rodríguez Richart, *Hemos perdido el sol* est « una de las obras que mejor testimonian y documentan la realidad de la emigración española en Alemania »<sup>611</sup>.

*Nueva tierra de promisión*, est un message d'espoir pour les émigrants avec le personnage qui parvient à se situer dans le pays d'accueil et à surmonter le déchirement de la séparation en se mariant avec une autochtone<sup>612</sup>.

La majorité des œuvres écrites sur l'émigration en direction de l'Allemagne, mais aussi d'autres pays, ont pratiquement toutes un but de témoignage afin de dénoncer les difficultés quand on émigre et à œuvrer à une meilleure compréhension entre les peuples ; ils reprennent la thématique des œuvres précédentes relatant l'émigration en direction des Amériques ou d'autres, plus récentes, en direction d'autres pays.

---

<sup>610</sup> RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración... », op.cit p.65.

<sup>611</sup> *Ibidem*, p.84, 116 et 117.

<sup>612</sup> D'ORS Inés, « *Nueva tierra de promisión...* », op.cit, p.90.

## CHAPITRE III

### Histoire

#### 1. Les représentations des historiens

##### 1.1. L'exil

##### 1.1.1. L'exil chiffré des Républicains espagnols en France : reprises, collaborations et débats

##### 1.1.1.1. Les vagues migratoires

Si Geneviève Dreyfus-Armand comptabilise en 1999 pour l'année 1937 125 000 personnes qui sont venues trouver refuge en France, Javier Rubio, dans son ouvrage de 1977, avait évoqué un total de 160 000 personnes<sup>613</sup>. C'est cependant la grande vague consécutive à l'exode de la Catalogne en 1939 qui va poser le plus de problèmes de quantification. Au début de cette grande vague, Jean Mistler devant la commission des Affaires Etrangères de la Chambre des Députés, donne un premier chiffre au 15 février 1939 de 353 107 réfugiés ; plus tard, une note du Ministère de l'Intérieur porte leur nombre à 514 337 ; le premier mars, le Ministère des Affaires Etrangères parle de 450 000 réfugiés et le 9, un nouveau chiffre apparaît, celui de 440 000<sup>614</sup>. Javier Rubio mentionne qu'en 1986, Pierre Vilar dans *La Guerra Civil española* totalise 465 000 Espagnols dont 170 000 civils et que S. Salaún, en 1989 réduit « sans aucune justification à 100 000 les combattants qui passent [...] la frontière »<sup>615</sup>. Il précise que dans les années 90, « il y eut encore des historiens qui, par idéologie ont gonflé les chiffres » Il rappelle qu' « il y a 13 ans », lui et d'autres chercheurs ont « démontré l'incohérence du traitement de Hugh Thomas et, lors du colloque de Salamanque, [ont] prouvé la grande méconnaissance de Louis Stein et l'étonnante utilisation des sources faite par Tuñón de Lara »<sup>616</sup>.

C'est finalement le chiffre de 470 000 personnes qui sera retenu par les historiens français et espagnols<sup>617</sup>.

---

<sup>613</sup> RUBIO Javier, *La emigración de la Guerra Civil de 1936-1939, Historia del éxodo que se produce con el fin de la República española*, Madrid, San Martín, 1977, p.57 et 106, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève « Los movimientos migratorios en el exilio », op.cit., p.31.

<sup>614</sup> AMAE, Vichy-Europe, Espagne, vol.275, p.19-20 ; *Journal Officiel .Débats parlementaires. Chambre des Députés*, 15/03/1939, cités par DREYFUS-ARMAND Geneviève, « Los movimientos migratorios en el exilio », op.cit., p.33.

<sup>615</sup> RUBIO Javier, « La population espagnole en France : flux et permanences », *Exils et migrations : Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.39.

<sup>616</sup> *Ibidem*, p.41.

<sup>617</sup> RUBIO Javier, *La emigración de la Guerra Civil de 1936-1939, Historia del éxodo que se produce con el fin de la República española*, op.cit., p.72, cité par DREYFUS-ARMAND

Des recherches par département, comme celle effectuée par Emmanuelle Salgas-Candoret pour les Pyrénées Orientales, déterminent que « du 28/01 au 4/02 [1939] 57 trains sont constitués, qui conduisent environ 130 000 personnes, essentiellement des ‘enfants, des femmes, des vieillards et quelques soldats’ vers d’autres départements »<sup>618</sup>.

Grâce aux recherches dans les archives, Geneviève Dreyfus-Armand a pu aussi établir des chiffres précis sur, par exemple, les réfugiés d’après-guerre : « durant le premier semestre 1948, c’est une moyenne mensuelle de 252 hommes, 119 femmes et 75 enfants » qui pénètrent en France<sup>619</sup>.

Certains historiens se sont axés sur l’exil des enfants réfugiés. Alicia Alted Vigil donne des chiffres précis à leur sujet : « en mars 1937, 450 enfants [sont] acheminés vers l’île d’Oléron, en France [...] fin 1937, le nombre d’enfants évacués est de plus de 20 000 en tenant compte de l’exode qui a suivi la chute du front catalan en janvier 1939 »<sup>620</sup>. Jesús J. Alonso Carballes précise à propos de l’exode des enfants originaires du Pays basque espagnol :

entre mars et octobre 1937, [...] plus de 32 000 enfants basques partirent des ports du Nord de l’Espagne vers différents pays d’Europe : 4000 en Grande-Bretagne, 1610 en URSS, 3278 en Belgique et 22 800 en France (à la fin de 1937, le nombre d’enfants basques présents en France étaient environ de 11 000)<sup>621</sup>.

La présence des réfugiés espagnols en France est un autre sujet qui a fait débat.

Geneviève, « Los movimientos migratorios en el exilio », *op.cit.*, p.33. En effet, ici, Geneviève Dreyfus-Armand n’apporte pas d’objection à l’estimation qu’a faite Javier Rubio en 1977.

618 AD Hérault, Série S, 55 1370. Dossiers du 2/02 au 10/03/1939, cité par SALGAS CANDORET Emmanuelle, « Une population face à l’exil espagnol, le cas des Pyrénées-Orientales (janvier-septembre 1939), *Exil et migrations...*, *op.cit.*, p.315.

619 AMAE, série Europe 1944-1960, sous-série Espagne, vol.43, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L’exil des républicains espagnols en France*, *op.cit.*, p.203.

620 ALTED VIGIL Alicia, « Le retour en Espagne des enfants évacués pendant la Guerre Civile : la Délégation extraordinaire au rapatriement des mineurs (1938-1954) », Centre d’Histoire de l’Europe du XXe, *Enfants de la Guerre Civile*, *op.cit.*, p. 50.

621 ALONSO CARBALLES Jesús J. « Histoire et mémoire : l’exil des enfants basques en France et en Belgique », *Enfants de la Guerre Civile...*, *op.cit.*, p.84.

### 1.1.1.2. La présence des exilés espagnols en France

En ce qui concerne le nombre d'exilés espagnols en France, Emile Témime et Pierre Milza avouent conserver des réserves à l'égard de celui diffusé par l'historien espagnol Javier Rubio<sup>622</sup>. Ils soulignent aussi que

parler de 550 000 personnes entrées en France au début de 1939, comme le fait M. Legris est excessif et ne fait que jeter le doute sur l'ensemble de son information. Le chiffre donné par Federica Montseny, même dans une édition publiée vingt ans après les événements est démesuré : un million et demi dont 50 000 internés au camp d'Argelès<sup>623</sup>.

Javier Rubio chiffre en décomptant les retours 162 000 réfugiés espagnols présents en France entre 1940-1944 (en désaccord avec Boué, Témime, Roux, Jackson, Dreyfus Armand, etc.) ; Juan B. Vilar le suit dans ses conclusions<sup>624</sup>.

Pour la plupart, les historiens espagnols font pourtant souvent des références aux travaux des chercheurs français et en particulier à ceux de Geneviève Dreyfus-Armand, en ce qui concerne les statistiques. L'historienne Alicia Alted Vigil s'appuie sur l'étude de Geneviève Dreyfus-Armand parue dans la revue *Hommes et migrations* en 1995 et intitulée « La constitution de la colonie espagnole en France », pour aborder le nombre d'Espagnols présents en France en 1936 (au nombre de 253 000) et aussi sur l'étude plus ancienne de V. Cleenewerk, pour élaborer leur nombre dans la ville de Toulouse (10 592) –*Enquête sur la colonie espagnole à Toulouse-* (1969)<sup>625</sup>. Pour l'année 1946, c'est encore à partir du mémoire de maîtrise de V. Cleenewerk que les chiffres sont élaborés : en France il y avait un total de 302 000 Espagnols dont 17 794 installés dans le département de la Haute Garonne<sup>626</sup>. Pour l'année 1949, c'est sur l'étude de D.W. Pike que l'historienne s'est fondée pour donner le nombre d'Espagnols vivant à Toulouse et dans ses alentours ; cette année-là, dans la Haute Garonne, ils furent

---

<sup>622</sup> TÉMIME Emile et MILZA Pierre, DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.17.

<sup>623</sup> *Ibidem*, p.18.

<sup>624</sup> RUBIO J., 1977, 206, cité par VILAR Juan B. *El exilio en la España contemporánea*, Université de Murcie, 2006, <http://www.um.es/publicaciones/digital/pdfs/el-exilio-en-la-espana-contemporanea-pdf>, p.28.

<sup>625</sup> ALTED VIGIL Alicia, « La ayuda asistencial española y franco-española a los refugiados », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse*, *op.cit.*, p.73.

<sup>626</sup> CLEENEWERK V., *Enquête sur la colonie espagnole à Toulouse*, Mémoire de Maîtrise, Université de Toulouse, Décembre 1969, p.27 cité par ALTED VIGIL Alicia, « La ayuda asistencial española y franco-española a los refugiados », ALTED VIGIL Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse...op.cit.*, p. 73.

20 248 dont 11 500 à Toulouse et dans cette ville, il y avait 7000 réfugiés<sup>627</sup>. Juan B. Vilar ajoute de nouvelles statistiques, il y aura 25 000 réfugiés de plus jusqu'en 1953<sup>628</sup>.

Quant aux enfants réfugiés en France, mais aussi au Royaume Uni, Union Soviétique, Belgique, Mexique, selon Alicia Alted Vigil, ils furent au total 32 037 (20 266 furent rapatriés). Les données de Pierre Marqués, spécialiste de la question, sont encore plus précises

des milliers d'enfants (plus de 7000) sont regroupés dans environ 150 colonies inégalement réparties sur le territoire [français]. Le Sud-Ouest et la région parisienne accueillent le plus grand nombre, les Pyrénées et le Limousin constituent le second groupe. Il y a une concentration importante mais éphémère, au Val d'Or et de plus longue durée à Saint-Jean-Pied-de-Port (la Citadelle)<sup>629</sup>.

Un autre thème traité par l'Histoire concerne les données à propos de la présence des réfugiés espagnols dans les réseaux de la Résistance en France ou dans les divers groupes armés.

### **1.1.1.3. L'engagement des Espagnols aux côtés des Français pendant la Seconde Guerre Mondiale**

Entre historiens espagnols, ces chiffres sont contestés. Manuel Tuñón de Lara trouve exagéré le chiffre de 50 000 Espagnols engagés dans la Légion Etrangère publié par Alberto Fernández<sup>630</sup>. Cet historien donne en revanche raison à la Fédération Espagnole de Déportés qui mentionne le chiffre de 30 000 hommes<sup>631</sup>. Selon les archives consultées par Geneviève Dreyfus-Armand, « de l'automne 1940 à 1942, les Espagnols ont fourni à la Légion près de 40% de ses nouvelles recrues »<sup>632</sup>.

Nombre de fois, Manuel Tuñón de Lara emploie le terme « mucho » pour dénombrer les Espagnols qui ont combattu contre l'occupant allemand en France

627 PIKE D.W, « Refugiados políticos y económicos en Francia. El gran éxodo español », *Historia Internacional*, Madrid, juillet 1975, p.34, cité par ALTED VIGIL Alicia, « La ayuda asistencial... », *op.cit*, p.74.

628 VILAR Juan B. *El exilio en la España contemporánea*, *op.cit*, p.28.

629 MARQUES Pierre, « Les colonies d'enfants espagnols réfugiés : un regard singulier », *Enfants de la Guerre Civile...*, *op.cit*, p.66.

630 FERNÁNDEZ Alberto, cité par TUÑÓN DE LARA Manuel, *El exilio español de 1939 II, Guerra y política*, Madrid, Taurus, 1976, p.19.

631 *Ibidem*.

632 SHAT 12P/84, cite par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols...*, *op.cit*, p.588.

ou « no fueron pocos » comme pour démontrer leur prégnance dans la lutte. Au total, selon Tuñón de Lara, ils furent près de 21 000 dans toute la France<sup>633</sup>. Et il ajoute que ce chiffre « peca de modesta ». Plus loin, il ajoute que d'une façon ou d'une autre 50 000 ont combattu aux côtés des Français<sup>634</sup>.

Selon l'Amicale des Anciens Guérilleros de la région parisienne,

l'évaluation du nombre d'Espagnols qui participèrent aux combats contre l'Allemagne nazie sur le sol français est sujet à controverse et diffère de façon importante selon les auteurs d'ouvrages publiés en France et ces dernières années en Espagne<sup>635</sup>.

C'est grâce aux études antérieures, en particulier à celle de Sixto Agudo qu'Alicia Alted Vigil souligne la prédominance des résistants espagnols dans le Sud de la France<sup>636</sup>. Elle précise selon les archives que la zone sud comptait environ 3 400 résistants espagnols pour neuf départements<sup>637</sup>. C'est sur des études françaises que se fondent les historiens espagnols pour établir les statistiques des résistants espagnols qui se battirent aux côtés des Français. Ainsi, dans son étude sur la région de Toulouse, Violeta Marcos Alvarez reprend le chiffre de 429 cadres et 3 164 soldats cité par Rolande Trempé<sup>638</sup>.

En ce qui concerne les résistants espagnols qui combattirent pour la libération de Paris, Manuel Tuñón de Lara en dénombre 4000 mais avoue que ce chiffre mériterait une vérification<sup>639</sup>. Pour l'Amicale des Anciens Guérilleros,

en ce qui concerne le nombre d'Espagnols qui prirent part aux combats de la libération de Paris, leur nombre varie selon les auteurs. Mais on peut l'évaluer plus justement en tenant compte des armes disponibles [...] dans la région parisienne, on peut évaluer à 500 les Espagnols qui participèrent aux combats pour la libération de Paris<sup>640</sup>.

<sup>633</sup> TUÑÓN DE LARA Manuel, *El exilio español de 1939 II*, op.cit, p. 83.

<sup>634</sup> *Ibidem*, p.83 et 85.

<sup>635</sup> Amicale des Anciens Guérilleros, *Guérilleros en terre de France: les Républicains espagnols dans la Résistance française*, Pantin, le Temps des Cerises, 2000, p.202.

<sup>636</sup> AA. VV., *Memorias del olvido. La contribución de los republicanos españoles a la Resistencia y a la liberación de Francia*, Paris, FACEEF, 1996, p.171, cité par ALTED VIGIL Alicia, « Memoria de la República y la guerra en el exilio », *Memoria de la guerra y del franquismo*, Madrid, Taurus, 2006, p.254-255.

<sup>637</sup> AN 72 AJ 126, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains...*, op.cit, p.614.

<sup>638</sup> TREMPÉ Rolande, « Le rôle des étrangers : MOI et les guérilleros », *La libération dans le Midi de la France*, Toulouse, Eché, 1985, citée par MARCOS ALVAREZ Violeta, « Los comunistas españoles exiliados en la región de Toulouse... », *El exilio republicano español en Toulouse...*, op.cit, p.153.

<sup>639</sup> TUÑÓN DE LARA Manuel, *El exilio español de 1939 II*, op.cit, p.79.

<sup>640</sup> Amicale des Anciens Guérilleros, *Guérilleros en terre de France...*, op.cit, p.45.

### 1.1.2. L'Histoire de l'exil

Si pendant longtemps, l'historiographie française a évité de traiter l'accueil des réfugiés espagnols avec le sujet des camps d'internement, à la fin des années 80, le thème est enfin abordé<sup>641</sup>. En Espagne, l'histoire de l'exil fut contée pour l'une des premières fois en 1976 par José Luís Abellán<sup>642</sup>.

#### 1.1.2.1. Entre reprises et recherches : les représentations des historiens

##### A/ Structures et lexique

C'est grâce aux témoignages que les historiens sont parvenus à dessiner l'organisation des camps ; ainsi, Emile Témime rappelle le témoignage d' Eulalio Ferrer, pour qui, le camp du Barcarès était similaire à celui d'Argelès : « las distancias entre los barracones eran más grandes con más espacio entre ellos... el territorio del campo está atravesado por dos caminos anchos con calzadas de firme, alquiltranadas que conducen a la puerta principal del campo »<sup>643</sup>.

##### a. Lamentable, déplorable, insuffisant et précaire

Beaucoup de chercheurs s'accordent à mentionner l'accueil et la vie dans les camps comme une situation « lamentable ».

Selon Javier Rubio, l'ouvrage de Caballenas sur l'exil des Espagnols en France publié à Paris en 1969 est celui qui insiste le plus sur le caractère lamentable de l'accueil en France mais Rubio le juge trop passionné<sup>644</sup>.

Les historiens français Pierre Milza et Emile Témime mentionnent des conditions d'hygiène « déplorables »<sup>645</sup>. Javier Rubio insiste sur les dures conditions de l'accueil en titrant « pourquoi a-t-on reçu les réfugiés de 1939 si rudement ? »<sup>646</sup>. Des mots crus sont parfois utilisés pour souligner l'accueil et les conditions de vie dans les camps lamentables : « souvent les vagues renvoient la merde qu'elles emportent »<sup>647</sup>. En se fondant sur des témoignages, des chercheuses insistent aussi

641 TÉMIME Emile, « Los campos de internamiento de españoles en el mediodía de Francia, ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse*, op. cit., p.53.

642 JULIÁ Santos, « Memoria, historia y política de un pasado de guerra y de dictadura », JULIÁ Santos (coord.), *Memoria de la Guerra Civil y del franquismo*, op.cit., p.64.

643 FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés*, op.cit., p.91, cité par *Ibidem*, p.63.

644 RUBIO Javier, « La politique française d'accueil », *Exils et migrations...*, op.cit., p.119.

645 DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.82.

646 RUBIO Javier, « La politique française d'accueil... », op.cit., p.121.

647 DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.84.

sur l'« inconfort, le manque d'eau, l'absence de vêtements de rechange et de médicaments de première urgence »<sup>648</sup>. Selon les archives consultées par Geneviève Dreyfus-Armand, les réfugiés espagnols qui arrivent après la Seconde Guerre Mondiale en Espagne ne sont pas non plus logés dans de très bonnes conditions et souligne « les moyens de fortune » ou « l'insuffisance et la précarité des locaux »<sup>649</sup>.

### **b. Emprisonnement, sévérité et violence**

Emile Témime et Pierre Milza reprennent le terme « prison » employé par un témoin des événements pour qualifier les camps d'internement<sup>650</sup>. Et qui ne cite pas les barbelés ?, le symbole de l'emprisonnement (*más allá de las alambradas*)<sup>651</sup>. Eric Lagarde mentionne bien l'atmosphère de prison dans son mémoire en incluant ce témoignage :

Son accès est réglementé et les visiteurs doivent montrer patte blanche pour pénétrer dans son enceinte... Les personnes habilitées par le commandant et qui désirent rencontrer un réfugié sont conduites au parloir, qui n'est en fait qu'un espace vide clôturé et (encore) barbelé<sup>652</sup>.

Marie-Catherine Tavikki Chanfreau souligne quant à elle que les Espagnols ont été « rudoyés par les soldats sénégalais et maures »<sup>653</sup>. Jean-François Berdah mentionne « une discipline draconienne » dans le camp du Vernet<sup>654</sup>. Ils parlent également d'une « pression assez brutale » et enfin de « répression violente »<sup>655</sup>.

---

<sup>648</sup> CARRASCO J., *La odisea de los Republicanos en Francia*, Barcelona, Nova Lletra, 1980, cité par GRYNBERG Anne et CHARAUDEAU Anne, « Les camps d'internement », MILZA Pierre et PESCHANSKI Denis, *Exils et migration. Italiens et Espagnols... op.cit.*, p.141.

<sup>649</sup> AMI, Mi 34363 liasse 1 (CAC 880502, article 22, liasse 1), cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.202.

<sup>650</sup> Témoignage oral cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.21.

<sup>651</sup> Le journal du FUE à Gurs, repris dans *Plages d'exil*, p.61, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.93.

<sup>652</sup> D'après le mémoire d'Eric Lagarde sur les camps de l'Aude, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.93.

<sup>653</sup> TALVIKKI CHANFREAU M. Catherine, « Espagnols en territoire français de 1813 à 1971 : circuits ou intégration d'exilés et d'émigrés », *Cahiers du Mimmoc*, Poitiers, février 2006, <http://edel.univ-poitiers.fr/cahiersdumimmoc/personne.php?id=286&type=auteur>, p.1.

<sup>654</sup> BERDAH Jean-François, « L'Ariège et la question espagnole », MALVY Martin, *Républicains espagnole en Midi-Pyrénées*, *op.cit.*, p.280.

<sup>655</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.97.

### c. Misères et souffrances

Les maladies sont mises en avant grâce aux documents d'archives : « l'état sanitaire s'aggrave (dans son rapport rédigé à la fin février 1939, le médecin général Péloquin affirme que 30% des internés à Saint-Cyprien sont affectés par la teigne et souligne que beaucoup sont atteints de conjonctivite, de lésions dermatologiques parfois graves et de dysenterie »<sup>656</sup>. Jeanine Sodigné Lousteau énumère les nombreuses maladies qui sévissaient dans les camps d'Eure-et-Loir : « la rougeole, la coqueluche, les oreillons, la diphtérie, la typhoïde »<sup>657</sup>. Les conditions de vie dans les camps sont soulignées par les historiens grâce aux témoignages de divers acteurs de l'Histoire. Geneviève Dreyfus-Armand souligne ainsi encore une fois les intempéries qui les affectèrent comme les inondations qui eurent lieu en octobre 1940 au camp d'Argelés<sup>658</sup>. Emile Témime, de plus, se base sur des témoignages comme celui d'Eulalio Ferrer et choisit d'insister sur le souffle « [...] del conocido viento de los Pirineos (la Tramontane), la basura, mezclada con la arena nos azota la cara y se infiltra incluso en nuestros frágiles refugios »<sup>659</sup>. Enfin, c'est sur l'image de mort que Geneviève Dreyfus Armand insiste en citant le témoignage suivant : « Chaque matin, nous sortions du camp ceux que la Parque avait visité au cours de la nuit »<sup>660</sup>. Un autre témoin dit avoir « vu sortir du camp d'Arles-sur-Tech une vingtaine d'ex-soldats républicains en une seule nuit »<sup>661</sup>.

A l'extérieur des camps, les historiens donnent une vision similaire à l'intérieur. En se basant sur des témoignages, Geneviève Dreyfus-Armand remarque que tous les réfugiés au travail souffraient de sous-alimentation<sup>662</sup>.

---

<sup>656</sup> AD Pyrénées-Atlantique, 109 W 399, cité par GRYNBERG Anne et CHARAUDEAU Anne, « Les camps d'internement », *op.cit.*, p.141.

<sup>657</sup> SODIGNÉ LOUSTAU Jeanine, *L'immigration politique espagnole...*, *op.cit.*, p.46, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains...*, *op.cit.*, p.84.

<sup>658</sup> SORIANO Antonio, p.72, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.128.

<sup>659</sup> FERRER Eulalio, *Derrière les barbelés. op.cit.*, cité par *Ibidem*, p.59-60.

<sup>660</sup> GARDÓ CANTERO Antoine, « Souvenir d'antan », *Plages d'exil*, p.224-225, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains...*, *op.cit.*, p.65.

<sup>661</sup> FERNÁNDEZ A., *Emigración republicana española*, Madrid, Zyx, 1972, p.9, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains...*, *op.cit.*, p.65.

<sup>662</sup> *Concots (Canton de Limogne). Carnet de notes du Lot. Une collection de récits, mémoires, souvenirs*, Sous la direction de Michelle Chauveau, Saint-Géry, L'Apierre, 1994, p.129-133, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.130.

Emile Témime et Pierre Milza emploient un lexique similaire en soulignant des hommes « épuisés » et « affamés »<sup>663</sup>.

Les souffrances peuvent être aussi psychologiques et peuvent perdurer : « l'exil renforce leur attachement à l'Espagne, et comme l'heure du retour se fait attendre, la nostalgie du pays les envahit et les plonge dans une profonde mélancolie »<sup>664</sup>. Emile Témime et Pierre Milza citent l'éloignement, la séparation comme « un des souvenirs les plus pénibles »<sup>665</sup>. Ils parlent aussi pour les réfugiés, « d'ennui, d'angoisse et de désespoir » ou encore de « désarroi » et de « désœuvrement »<sup>666</sup>.

## **B/ Les relations à l'Autre**

### **a Le rejet**

Le rejet est manifeste également par l'analyse de l'attitude de la population française dès l'arrivée des réfugiés en France. José Borrás mentionné par Geneviève Dreyfus Armand souligne que la population française se « plaint des frais occasionnés »<sup>667</sup>. Emmanuelle Salgas Candoret cite le témoignage de Pierre Izard, « conseiller municipal d'Argelès-sur-Mer » pour lequel 'ce qui préoccupe les autochtones, c'est le remboursement des dégâts et des dommages '<sup>668</sup>. Les historiens parlent « d'égoïsme » de la population française qui se souciait de son confort matériel : « Il convient de souligner, écrit le sous-préfet de Confolens, que la prolongation indéterminée du séjour desdits réfugiés sur notre sol est de plus en plus mal accueillie par l'ensemble de la population rurale ». Dans *Spanish Fighters. An Oral History of Civil War and Exile*, Neil Mac Master souligne en se basant sur des témoignages que cette attitude était due à l'influence de la propagande de Franco sur les réfugiés et accompagnée principalement des termes « rouge », « sorte de pestiféré ou de criminels » et « bête curieuse »<sup>669</sup>.

---

<sup>663</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.18.

<sup>664</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit.*, p.178.

<sup>665</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.96.

<sup>666</sup> *Ibidem*, p.102.

<sup>667</sup> BORRAS José María, *Francia ante la Guerra Civil española*, p.276, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains...*, *op.cit.* p.39.

<sup>668</sup> SALGAS CANDORET Emmanuelle, « Une population face à l'exil... », *op.cit.*, p.317.

<sup>669</sup> Cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.77.

Les autorités françaises, avant, s'étaient inquiétées de la grande vague de 1939 en ces termes : « [...] Nos départements limitrophes risqueraient alors d'être envahis par une foule d'éléments malfaisants et dangereux qui essaieront ensuite à travers la France »<sup>670</sup>. Les journaux d'extrême droite comme *Gringoire* parlait à l'époque de « racaille anarchiste »<sup>671</sup>. En 1944 encore selon les recherches de Denis Rolland, le journal *Je suis partout* mentionnait dans ses colonnes : « ne restent [...] que ceux qui craignent la justice de Franco, les assassins incendiaires »<sup>672</sup>. Le même journal ou encore *Candide* mentionnent les « débris du Front populaire », « le torrent de laideur », « les grandes gueules anarcho-marxistes », « les bêtes carnassières de l'Internationale », la « lie des bas-fonds et des bagnes »<sup>673</sup>.

Se débarrasser des « éléments dangereux » devient une préoccupation centrale pour le Gouvernement français. ; il s'agit de mettre en place « un traitement spécial pour les miliciens espagnols et pour les anciens combattants des Brigades Internationales qui peuvent être considérés comme 'indésirables' »<sup>674</sup>. Ce terme est alors synonyme d'« expulsion » : « [...] los extranjeros entre 20 y 48 años [pueden ser] expulsados o expulsables »<sup>675</sup>. Le désir de voir les réfugiés retourner en Espagne est patent comme le démontre la circulaire citée par Emile Témime et Pierre Milza: « L'heure est venue, pour ceux qui n'ont pas de motifs graves de redouter le retour, de regagner le pays »<sup>676</sup>. Denis Rolland cite dans son étude le document d'archive suivant :

il y aurait intérêt à insister auprès des autorités espagnoles afin qu'elles présentent, le plus tôt possible, des demandes d'extradition afin que nous soyons à même de nous débarrasser, en organisant leur départ, de ceux des

---

<sup>670</sup> Lettre du 17/10/1936 ; AMAE, série Europe 1918-1940, sous série Espagne, vol.267, p.225-230), cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains...*, *op.cit* p.40.

<sup>671</sup> ROLLAND Denis, « Extradition ou réémigration ? Les vases communicants de la gestion xénophobe des réfugiés espagnols en France », *Exil et migrations...*, *op.cit*, p.48.

<sup>672</sup> *Je suis partout*, mars 1944, cité par AMAE Vichy, carton 26 [sans n°], s.d., mars 1944, cité par ROLLAND Denis, « Extradition ou réémigration ? Les vases communicants de la gestion xénophobe des réfugiés espagnols en France », *Exil et migrations...*, *op.cit*, p.67.

<sup>673</sup> GINESTA Jean Marie, « Les camps de réfugiés espagnols dans la presse française en 1939 », *Plages d'exil...*, *op.cit*, p.149-150, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains...*, *op.cit*, p.48.

<sup>674</sup> TÉMIME Emile, « Los campos de internamiento... », *op.cit.*, p.66.

<sup>675</sup> *Ibidem*.

<sup>676</sup> Circulaire du 2/08/1939, citée par DREYFUS ARMAND Geneviève et TÉMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.34.

Espagnols indésirables dont l'extradition ne serait pas accordée par les tribunaux<sup>677</sup>.

Si à la libération, les journaux français exaltaient la figure glorieuse et héroïque du résistant espagnol (comme le démontre l'étude d'Antonio Bechelloni)<sup>678</sup>, les Espagnols sont de nouveau indésirables après la Libération et en particulier les guérilleros comme l'indique les archives traitées par Geneviève Dreyfus Armand :

Quels que soient les sentiments de reconnaissance que la France puisse avoir pour les réfugiés espagnols qui ont participé à la lutte commune contre les Allemands, quelles que soient les sympathies que peut rencontrer le programme de l'UNE dans la population française, le GPRF s'est trouvé obligé d'interdire aux guérilleros l'accès d'une zone longeant la frontière espagnole et profonde de 20 km. Le GPRF s'est trouvé également obligé de faire procéder à l'évacuation des consulats espagnols, momentanément occupés par les adversaires du général Franco<sup>679</sup>.

Geneviève Dreyfus-Armand souligne le rejet que subissent les communistes espagnols en France durant la période de la guerre froide. Elle cite pour ce, les arrestations de l'époque qui apparaissent dans les archives : « une soixantaine de mesures d'expulsion sont prononcées entre 1954 et 1960 mais, comme les réfugiés ne peuvent être renvoyés dans leur pays, ils sont assignés à résidence. En 1960, la situation de 49 personnes est en cours d'examen »<sup>680</sup>.

## b. Relation à l'Espagne

Selon l'étude de Florence Guilhem, le désir de retour des exilés n'en est pas moins prégnant : « le nombre de réfugiés demandant l'autorisation pour rentrer en Espagne est supérieur en 1955 à celui de 1956 ou 1957 (c'est en 1955 que l'autorisation est concédée par le régime franquiste)<sup>681</sup>.

---

<sup>677</sup> AMAE Vichy-Europe, Espagne 281 [90], 10/02/1941, note cité par ROLLAND Denis, « Extradition ou réémigration ? Les vases communicants de la gestion xénophobe des réfugiés espagnols en France », *Exil et migrations...*, *op.cit.*, p.52.

<sup>678</sup> BECHELLONI Antonio, « Italiens et Espagnols dans la presse française de 09/1944 à 12/1946 » *Exils et migration...*, *op.cit.*, p.287-291.

<sup>679</sup> *Synthèse sur la situation espagnole au 14 novembre 1944*, (ministère de la Guerre, Direction des FFI, 17/11/1944 ; ADHG, fonds Daniel Latapie), cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.179.

<sup>680</sup> Lettre du ministre de l'Intérieur au ministre des Affaires étrangères, 14/01/1961 (AMAE, série Europe 1944-1960, sous-série Espagne, en cours de classement en 1994), cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.267.

<sup>681</sup> Circulaire n°2454 du 23/11/1954, cité par GUILHEM Florence, *L'obsession du retour : les républicains espagnols 1939-1975*, Toulouse, 2005, p.111.

Grâce aux entretiens que Florence Guilhem a effectués, le retour est pour les exilés espagnols synonyme d' « appréhension » : « le passage de la frontière réveille des souvenirs douloureux »<sup>682</sup>. Elle précise que « la présentation des papiers est un moment crucial, surtout quand le contrôle est plus long que prévu ou quand il s'accompagne de remarques désobligeantes des douaniers ». Cela constitue une « [...] façon de leur annoncer qu'ils sont à peine tolérés ». L'angoisse est saisissante tout au long du séjour. Elle est manifeste en présence de « la famille restée en Espagne, [du] voisinage ou [des] amis » et peut même être terrifiante. Ce sentiment est aussi palpable quand les réfugiés se rendent compte combien a changé leur pays natal ; « Le retour, bien que temporaire, constitue souvent un choc car, s'il est un moment d'heureuses retrouvailles, il est aussi celui d'une forte déception face à un pays qui leur est inconnu. Ils ne sont pas chez eux » d'autant plus que d'après les témoignages, ils « sont considérés comme des Français et non comme des Espagnols exilés ».

L'attitude des Espagnols leur apparaît négative d'autant plus qu'ils constatent leur « désintérêt » pour la politique et le silence maintenu sur les événements de la guerre. Pour ceux qui ont séjourné quand Franco était encore de ce monde, c'est « l'état de pauvreté du pays » qui est le plus évoqué ; « Tous sont choqués par l'état d'abandon dans lequel le pays est maintenu, tant dans le secteur agricole qu'industriel, par la présence de policiers à chaque coin de rue et l'absence de liberté politique ». Selon les statistiques élaborées par Florence Guilhem, ce sont les plus âgés qui rentrent définitivement en Espagne « obsédés » par le désir de mourir sur le sol natal.

Quant à la relation qu'entretiennent les descendants des réfugiés avec l'Espagne, selon les enquêtes effectuées par Florence Guilhem,

l'Espagne est avant tout le pays de l'histoire des parents, cette histoire qui a pris sa place dans leur vie et leur donne la sensation d'une vraie familiarité avec ce pays, voire le sentiment d'y être comme chez soi. Ils portent sur l'Espagne un regard étranger et ont un rapport avant tout touristique avec elle. L'impression qu'ils livrent sur ce pays est avant tout topique, sans même qu'ils en prennent conscience. L'Espagne se résume souvent à un beau pays où la vie est différente de celle que l'on mène en France, plus chaleureuse, plus ludique, mais amusante pour un temps seulement<sup>683</sup>.

---

<sup>682</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit.*, p.111.

<sup>683</sup> *Ibidem*, p.111, 113, 114, 120, 117, 115, 194 et 107.

Ce retour a été longtemps envisagé selon les analyses des historiens et a expliqué en partie la lutte des réfugiés espagnols pour la liberté de la France.

### **C/ Espérance et Résistance**

C'est l'espérance qui a conduit nombre de réfugiés à prendre les armes contre les Allemands.

L'historienne Geneviève Dreyfus Armand tient à rappeler un pan méconnu de l'histoire des Espagnols en soulignant que l'une des premières activités résistantes fut « l'organisation de réseaux de passage clandestin des Pyrénées »<sup>684</sup>. Manuel Tuñón de Lara situe en octobre 1940, chez les réfugiés d'Argelès, la décision d'organiser la résistance en zone libre<sup>685</sup>.

En s'appuyant sur des travaux antérieurs, Geneviève Dreyfus-Armand a pu décrire la composition des maquis dans les départements divers comme celui de l'Ariège : « au cours de l'année 1943, ces groupes connaissent une expansion progressive, de telle sorte qu'à la fin de cette même année existait un total de sept divisions »<sup>686</sup>. C'est grâce aux témoignages de résistants que les historiens peuvent recréer l'histoire du maquis : « Tuvo como cuna –relata Alberto Fernández- una cabaña que existía [...] en el lugar conocido por el « Col de Py », en el centro del cuadrilátero formado por Foix-Pamiers-Mirepoix-Lavelanet »<sup>687</sup>. Le même témoignage permet aussi de connaître l'organisation des guérilleros dans le maquis, comment furent élaborées les premières armes par exemple<sup>688</sup>. Selon Oscar Borillo et Tomas Gomez, les libertaires furent le symbole de la résistance armée contre l'occupant nazi dont l'un des maquis quasi entièrement anarchistes se trouvait en Ariège et aussi dans la région de la Pointe de Grave et de Royan<sup>689</sup>. Le portrait de certains résistants espagnols est dressé par Geneviève Dreyfus Armand grâce aux ouvrages antérieurs publiés sur la question ; ainsi elle établit par exemple que les Espagnols formant les maquis de l'Aude et de l'Ariège

<sup>684</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.159.

<sup>685</sup> TUÑÓN DE LARA Manuel, *El exilio de 1939 II*, *op.cit.*, p.28.

<sup>686</sup> SANZ Miguel Angel, « La 'verdadera' estructura de la resistencia española en Francia », *Tiempo de Historia*, n°67, Madrid, juin 1980, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.497.

<sup>687</sup> FERNÁNDEZ Alberto, *La España del maquis*, Paris, 1967, p.28, cité par TUÑÓN DE LARA Manuel, *El exilio de 1939 II*, *op.cit.*, p.29.

<sup>689</sup> *Ibidem*, p.31.

<sup>689</sup> BORILLO Óscar et GÓMEZ Tomás, « Toulouse y el exilio libertario », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse*, *op.cit.*, p.120.

travaillaient dans les Groupements de Travailleurs Etrangers en tant que bûcherons, charbonniers ou encore mineurs<sup>690</sup>.

#### D/ Représentation spatiale des exilés

Le placement des réfugiés à leur arrivée a été établi par Emile Témime selon des circulaires de l'époque :

Si les soldats de l'armée républicaine sont concentrés dans les camps du grand Sud-Ouest, les civils qui y échappent sont orientés au Nord par les autorités françaises qui cherchent avant tout une répartition géographique équilibrée et un certain éloignement de la frontière espagnole, tout en évitant les grands centres urbains<sup>691</sup>.

Quant à leurs diverses provenances, Juan B. Vilar donne raison à la configuration spatiale établie par Javier Rubio : « un 36,5% procedía de Cataluña y el 18% de Aragón, es decir entre ambas regiones un 54,5% del total del exilio. Muy por detrás quedarían Valencia y Murcia conjuntamente con el 14,1, Andalucía con un 10,5 y la actual Castilla-La-mancha »<sup>692</sup>. Selon Alicia Altred Vigil, les femmes quant à elles provenaient en majorité de Catalogne, Castilla-la-Nueva et d'Andalousie<sup>693</sup>.

Selon J. Fornairon, « en 1946, dans les départements du Languedoc méditerranéen, dans l'Aude et l'Hérault en particulier, malgré la relative importance de la naturalisation, on peut parler de stabilisation »<sup>694</sup>. Grâce aux études antérieures, Geneviève Dreyfus-Armand dresse la représentation spatiale suivante des réfugiés en France :

Dans les départements de l'Ouest, tels le Finistère, la Manche, l'Ille-et-Vilaine, la Loire-Inférieure, la Mayenne, la Sarthe, l'Eure-et-Loir, le Maine-et-Loire, la Vendée ou les deux Charentes, mais aussi dans ceux du centre comme dans le Loir-et-Cher, l'Indre-et-Loire, la Corrèze, ou le Cantal, qui ne sont pas les zones traditionnelles de l'immigration

---

<sup>690</sup> DELPLA Claude, « Les communistes espagnols de la Résistance politique à la lutte armée (1940-1942), in *La Résistance et les Français. Histoire et mémoire. Le Midi et la France*, pré-actes du colloque de l'université de Toulouse-Le Mirail, 16-18/12/1993, p.150, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.165.

<sup>691</sup> TEMIME Emile, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.236.

<sup>692</sup> VILAR Juan B., *El exilio en la España contemporánea*, op.cit, p.30.

<sup>693</sup> ALTRED VIGIL Alicia, « El exilio republicano español desde la perspectiva de las mujeres », *Ciudad de mujeres*, Albacete, 06/2006, [http://www.ciudaddemujeres.com/articulos/articulo.php?id\\_articulo=27](http://www.ciudaddemujeres.com/articulos/articulo.php?id_articulo=27), p.6.

<sup>694</sup> FORNAIRON J., « Les étrangers d'origine méditerranéenne en Languedoc-Roussillon de 1850 à nos jours », *Table ronde de Montpellier*, octobre 1972, cité par TEMIME Emile, « Espagnols et Italiens en France », MILZA Pierre et PESCHANSKI Denis, *Exils et migrations : Italiens et Espagnols...* op.cit, p.33.

hispanique, les Espagnols constituent la nationalité étrangère prépondérante<sup>695</sup>.

Selon le rapport des Renseignements Généraux mentionné par Geneviève Dreyfus-Armand, à partir des années 50, les réfugiés espagnols sont nombreux dans le Sud-Ouest<sup>696</sup>. Enfin, mentionnons que pour Florence Guilhem, la ville de Toulouse fut marquée par la présence des exilés et selon elle, « c'est encore sur cette terre que la République espagnole est la plus évoquée »<sup>697</sup>.

### E/ Les secteurs d'emplois

En se fondant sur des recensements effectués par le SERE et des travaux précédents, Geneviève Dreyfus-Armand a pu établir les catégories socio-professionnelles des réfugiés présents dans les camps :

les salariés de l'agriculture forment la grande masse des internés, soit près de 29%, suivis par les ouvriers de la métallurgie, les mécaniciens et les électriciens qui représente environ 12%. [...]Le secteur tertiaire est également beaucoup plus développé et diversifié qu'auparavant, évalué de 10 à 12% de l'ensemble<sup>698</sup>.

Quant à Javier Rubio, il les évalue de la façon suivante : 30,4% appartiendrait au secteur primaire, 45,5% au secteur secondaire, au domaine de l'industrie, 10,5% au secteur des services<sup>699</sup>. Avec le désir des autorités françaises de faire travailler les réfugiés qui se trouvent dans les camps, les historiens mentionnent en général les représentations professionnelles suivantes : « de nombreux ouvriers agricoles vont travailler en particulier dans le Midi de la France »<sup>700</sup>. C'est aussi grâce aux témoignages et récits factuels publiés par la suite par d'anciens réfugiés espagnols que les historiens ont pu retracer leur histoire. L'historienne Geneviève Dreyfus-Armand, par exemple, remarque

---

<sup>695</sup> BREIL J., DUMAS R., FONSAGRIVE V., « Les Étrangers en France », *Bulletin de la statistique générale de la France*, 03/1947, p.165-232, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.197.

<sup>696</sup> *Les Espagnols en France*, rapport de la direction des Renseignements généraux, 08/1952 (AMI, 89/31, Mi 6, liasse 4), cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.219.

<sup>697</sup> GUILHEM Florence, « Les réfugiés espagnols en Haute-Garonne », *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées...*, op.cit, p.297-298.

<sup>698</sup> Recensement professionnel des réfugiés effectué par le SERE fin 06/1939 (arch. Du Comité central du PCE) et ANGOUSTURES Aline, « Les réfugiés espagnols en France de 1945 à 1981 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°44-3, juillet-septembre 1997, p.468, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.192.

<sup>699</sup> VILAR Juan B., *El exilio de la España contemporánea*, op.cit, p.30.

<sup>700</sup> DREYFUS-ARMAND Geneviève, « Los movimientos migratorios... », op.cit., p.40.

l'importance du nombre de témoignages d'exilés qui mentionnent avoir travaillé dans l'agriculture dans le Midi de la France quand le Gouvernement français les a fait sortir des camps dans cette intention<sup>701</sup>. Grâce aux documents d'archives, l'historienne citée a pu établir les divers portraits sociaux des exilés dans diverses régions de la France :

[Dans le Midi], les Espagnols sont employés à des travaux agricoles ; ils sont de très bons travailleurs et y rendent des services qui atténuent, dans la population, le sentiment général de xénophobie dont je vous ai plusieurs fois parlé [...] <sup>702</sup>.

La majorité des femmes exilées sont selon Alicia Alted Vigil âgée entre 25 et 40 ans et elles sont pour la plupart mariées<sup>703</sup>. En Espagne, elles avaient peu de qualification, avaient seulement fait des études primaires parfois inachevées ; elles étaient souvent employées dans l'industrie du textile et une minorité exerçait le métier d'institutrice<sup>704</sup>.

Entre les années 50 et 60, les réfugiés voient leur position professionnelle aller croissante selon « les dépouillements de l'OFPRA effectués par Aline Angoustures » et citée à nouveau par Geneviève Dreyfus-Armand : « Les réfugiés occupent des postes supérieurs à ceux des migrants espagnols en général : le nombre d'ouvriers qualifiés, de cadres moyens et supérieurs est plus grand chez les réfugiés que chez leurs compatriotes »<sup>705</sup>. Quant aux générations nées à partir de 1940, elles enregistrent un taux d'ascension sociale de 75% supérieure à leurs aînés selon l'article de A. Angoustures sur lequel Geneviève Dreyfus-Armand s'est fondé<sup>706</sup>.

Selon Florence Guilhem, une des principales caractéristiques des réfugiés espagnols est que « la nostalgie pousse d'autres à se retrouver entre eux pour évoquer l'histoire qu'ils ont en commun et pour échanger des nouvelles d'Espagne »<sup>707</sup>. Selon les témoignages recueillis par la même chercheuse, « tous les réfugiés ont tendance à rechercher la compagnie des personnes originaires de

<sup>701</sup> *Ibidem*.

<sup>702</sup> Lettre de V. Valentin-Smith au CIR, 10/01/1945 (AN, 43 AJ 84), cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit*, p.184-185.

<sup>703</sup> ALTED VIGIL Alicia, « El exilio republicano español desde la perspectiva de las mujeres », *op.cit*, p.6.

<sup>704</sup> *Ibidem*, p.7.

<sup>705</sup> ANGOUSTURES Aline, « Les réfugiés espagnols en France de 1945 à 1981 », p.476, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit*, p.336.

<sup>706</sup> *Ibidem*, p.336.

<sup>707</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit*, p.179.

leur pays. Tous ont besoin de créer cet « entre-soi » non seulement pour faire face à une éventuelle hostilité de la part de leurs camarades français, mais aussi pour se sentir 'en famille'. Selon la même étude, beaucoup de réfugiés et ce, au moins jusque dans les années 50, retardent leur installation définitive en France en vivant dans la précarité (pensant retourner prochainement en Espagne)<sup>708</sup>. Toujours grâce à la consultation d'archives, Geneviève Dreyfus-Armand a établi que dans le département de la Haute-Garonne, « les réfugiés se marient essentiellement entre eux, mais dans ce groupe le cinquième des hommes ont épousé des Françaises »<sup>709</sup>.

Pour elle, « les nouvelles générations, arrivées jeunes en France ou nées en territoire français, constituent des exemples indéniables d'intégration dans la société française »<sup>710</sup>. L'intégration remarquable des enfants et petits-enfants d'exilés a été soulignée par divers historiens. José Forné a étudié la question et a établi un échantillon pour lequel il conclut :

En una localidad del conjunto urbano de Toulouse (4000 habitantes en los años 80) entre las personalidades más influyentes, cuatro son hijos de refugiados. Todos los hijos y nietos de los refugiados encuestados ejercen profesiones prestigiosas, a veces de alto nivel, que exigen largos años de estudios<sup>711</sup>.

Geneviève Dreyfus-Armand indique en accord avec une étude précédente, que dans la société des années 70, la population française juge « l'intégration des Espagnols [...] exemplaire »<sup>712</sup>.

Enfin, même si des avancées majeures ont été effectuées par les historiens français, espagnols et étrangers sur l'exil des Républicains espagnols en France, des questions restent encore en suspens.

---

<sup>708</sup> *Ibidem*, p. 97 et 195.

<sup>709</sup> ADHG, W 1724-1725, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit*, p.207.

<sup>710</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit*, p.298.

<sup>711</sup> FORNÉ José, « Integración... », *op.cit*, p.317.

<sup>712</sup> *Population*, n°6, 1974, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit*, p.333.

### 1.1.3. Entre mémoire(s) et oubli(s)

#### 1.1.3.1. Des oublis

##### Les oublis des réfugiés espagnols

Selon Florence Guilhem, si les réfugiés ont conservé un silence sur certains événements de l'exil

durant les dix premières années de l'après-guerre, [ce silence] s'explique par l'espoir de reconquérir avec l'aide des vainqueurs de la Guerre Mondiale. Aussi, il n'est pas de très bon ton de dénoncer l'accueil de la France, alors qu'il est de leur intérêt de conserver la représentation d'une communauté unie face à un ennemi commun<sup>713</sup>.

L'oubli fut donc préconisé par les Espagnols eux-mêmes. En effet, à l'époque « toute critique un peu trop virulente risquerait d'entraîner des représailles, voire la disparition de la publication »<sup>714</sup>. Pourtant, selon Florence Guilhem, grâce aux entretiens qu'elle a réalisés, bien des années plus tard les réfugiés sont « peu diserts sur [par exemple, les questions de xénophobie], la plupart des réfugiés préfère en rester à des considérations générales quand ils évoquent l'hostilité dont ils ont été l'objet »<sup>715</sup>. Les réfugiés eux-mêmes ont alors gardé le secret sur ces événements, ceux-ci étant plus préoccupés par l'Espagne<sup>716</sup>.

Pour les enfants qui ont vécu dans des familles d'accueil en France ou en Belgique, la période comprise entre 1939 et 1967 se caractérise par leur silence aussi bien pour ceux qui sont rentrés en Espagne que pour ceux qui vivent à l'étranger<sup>717</sup>. Les enfants des enfants de l'exode manquent d'intérêt pour l'histoire passée car ils sont préoccupés par « la construction d'une nouvelle vie »<sup>718</sup>. De plus, certains réfugiés refusent de livrer leur histoire à leurs descendants ou alors n'en parlent qu'en partie selon un colloque repris par Geneviève Dreyfus-Armand<sup>719</sup>. Lorsque la transmission a eu lieu, les événements ont été dans leur grande majorité oubliés par les autres générations comme le souligne Florence Guilhem en se basant sur des entretiens : « cette transmission s'est généralement

<sup>713</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, op.cit, p.176.

<sup>714</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.117.

<sup>715</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, op.cit, p.90.

<sup>716</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.360.

<sup>717</sup> ALONSO CARBALLE Jesús J., « Histoire et mémoire... », op.cit, p.86-87.

<sup>718</sup> GUILHEM Florence, « D'une guerre à l'autre: mémoire des pères, histoire des fils », *Enfants de la Guerre Civile...*, op.cit, p.138.

<sup>719</sup> « La seconde génération de filiation républicaine », colloque organisé par la FACEEF les 25 et 26/10/1997 à Paris, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.352.

réalisée par bribes et relativement tard, faute de temps et de manque d'intérêt de la part des enfants »<sup>720</sup>.

Lors de la Transition en Espagne pour finir, les historiens remarquent que la mémoire des exilés est absente :

Esta exterioridad ha contribuido sin duda a hacer que la memoria del exilio se transforme en refugio imaginario republicano, un lugar donde se podía continuar soñando con España, donde la construcción del futuro era imaginada como un especie de cromo o de calcomanía del pasado<sup>721</sup>.

### 1.1.3.2. Des mémoires

#### A/ La mémoire des exilés

A propos de la mémoire des exilés, en général, les historiens relatent les mêmes événements comme fondateurs de leurs mémoires.

C'est l'aide des Quakers qui est par exemple le plus souvent évoquée par les réfugiés selon les historiens Emile Témime et Pierre Milza<sup>722</sup>. Cependant, il faut ajouter que tous ne se souviennent pas des événements de la même façon et il existe non pas une mais des mémoires.

Selon Geneviève Dreyfus-Armand, la mémoire des exilés est « nourri(e) d'un passé exaltant, d'événements érigés au rang de mythes »<sup>723</sup>. Elle est aussi teintée d'héroïsme et de dignité importante selon les investigations que l'historienne a effectuées dans les journaux<sup>724</sup>. Florence Guilhem, dans son étude de 2003 mentionne elle-aussi le caractère héroïque des événements relatés par les exilés<sup>725</sup>. Selon Pierre Laborie et Jean-Pierre Almaric, C'est une mémoire épique qui « oscille entre l'héroïsme et le désespoir » et scelle l'identité des exilés<sup>726</sup>. Les deux historiens font la représentation suivante de la mémoire de ces réfugiés.

<sup>720</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit.*, p.98.

<sup>721</sup> LABORIE Pierre et ALMARIC Jean-Pierre, « Vaivén de las memorias : la significación del exilio se construye », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne (coord.), *El exilio republicano español en Toulouse*, *op.cit.*, p.26.

<sup>722</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.89.

<sup>723</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.358.

<sup>724</sup> « Prestigio de la emigración republicana », *Libertad. Para España. Por la República*, n°50,10/03/1949, p.1, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.364.

<sup>725</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit.*, p.124.

<sup>726</sup> LABORIE Pierre et ALMARIC Jean-Pierre, « Vaivén de las memorias : la significación del exilio se construye », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne (coord.), *El exilio republicano español en Toulouse*, *op.cit.*, p.23.

L'antifascisme est d'emblée perçu comme quelque chose de « fort », de « douloureux », de « sacré » et qui implique la « fidélité »<sup>727</sup>.

### a. L'accueil de la France et les camps

L'exode se caractérise aussi selon les témoignages recueillis par Florence Guilhem par « des images comme la neige ou la pluie, le froid, la poursuite des bombardements de l'aviation sur le peuple de civils en fuite, sans défense, la faim toujours présente, la désolation tout autour, et surtout la foule harassée et égarée sur les chemins de montagne qui n'en finissent pas »<sup>728</sup>. « Le passage de la frontière est racontée avec des détails précis : ils se souviennent des lieux, des dates, des scènes particulières » ; selon Noiriél, « il y a là, sans nul doute, une dimension éminemment mythique, une sorte de roman des origines destiné à renforcer l'inscription de la nouvelle généalogie dans le pays d'accueil »<sup>729</sup>.

Ces exilés garderont en mémoire le souvenir des gendarmes français et de leur célèbre expression « allez, allez »<sup>730</sup>.

Selon Florence Guilhem,

L'enfermement, la faim, les mauvais traitements, les conditions déplorables de vie qu'ils expliquent tous par la volonté de la France de les décourager de rester, et la perte de la trace des autres membres de la famille sont les thèmes récurrents de l'un des faits saillants de cette mémoire blessée et amère : le camp<sup>731</sup>.

Javier Rubio mentionne également une mémoire d'« amertume et de ressentiment engendrés par tant de privation et d'humiliation [...] comme le montrent les nombreux témoignages écrits et oraux »<sup>732</sup>. Pour Emile Témime et Pierre Milza, demeurent toujours des années plus tard, « les souvenirs des heures tristes, des

<sup>727</sup> *Ibidem*, p.19.

<sup>728</sup> GUILHEM Florence, « D'une guerre à l'autre : mémoire des pères, histoire des fils », *Enfants de la Guerre Civile...*, *op.cit.*, p.127.

<sup>729</sup> *Ibidem*, p.128 et NOIRIEL Gérard, *Le creuset français. Histoire de l'immigration, XIX-XX*, Paris, Le Seuil, 1988, p.155 cité par *Ibidem*.

<sup>730</sup> LABORIE Pierre et ALMARIC Jean-Pierre, « Vaivén de las memorias : la significación del exilio se construye », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne (coord.), *El exilio republicano español en Toulouse*, *op.cit.*, p.21.

<sup>731</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit.*, p.161-162.

<sup>732</sup> RUBIO Javier, « La politique française d'accueil... », *op.cit.*, p.118.

violences gratuites [...] les rancunes accumulées par les exilés de 1939 contre le gouvernement de Paris, et, de façon parfois plus injuste, contre les Français »<sup>733</sup>.

Selon Florence Guilhem, « la sortie du camp pour travailler ne met pas un terme à leur rancœur, car on continue à se servir d'eux comme main-d'œuvre exploitable à merci »<sup>734</sup>. Elle ajoute que « ce sont les contrôles incessants exercés par la police qui ont suscité en eux le plus de rancœur durant cette période »<sup>735</sup>. Pour José Forné, les femmes sont plus indulgentes envers les autorités françaises car elles auraient moins souffert moralement et physiquement de l'exil<sup>736</sup>.

Il faut souligner que ce n'est qu'au fil des années que certains témoins affirment n'avoir conservé aucune rancœur à l'encontre des Français et de la politique d'accueil<sup>737</sup>. En effet, des réfugiés comme Juan Ferrer insistent sur le fait que « Ni les Français ni nous ne portons la responsabilité de la tragédie des camps de 1939 »<sup>738</sup>. Globalement, c'est à l'Espagne franquiste que sont attribués les maux des réfugiés espagnols :

Les uns arrivaient pour achever de mourir ; les autres, fragments d'une Espagne torturée, commençaient là une nouvelle et imprévisible existence, qui devait rester marquée pour toujours par la tristesse. Ils la commençaient au milieu de nouvelles souffrances et d'inévitables vexations, encouragées depuis l'Espagne par les cris des vainqueurs qui, appuyés de manière jubilatoire par toutes les ressources du haut clergé, nous signalaient aux autorités françaises comme un immense ramassis de bandits<sup>739</sup>.

Selon les témoignages effectués par Florence Guilhem, « les conditions d'accueil que leur a réservé la France rendent plus héroïque leur attitude et le sens de la justice, notamment dans leur participation à la Résistance ; car malgré le mépris, ils se sont engagés au péril de leur vie pour aider le pays à se libérer »<sup>740</sup>.

<sup>733</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.131.

<sup>734</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit.*, p.164.

<sup>735</sup> *Ibidem*, p.165.

<sup>736</sup> FORNÉ José, « Integración de los refugiados españoles en Toulouse y su región », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse...*, *op.cit.*, p.336.

<sup>737</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, « Les Espagnols dans la Résistance », MILZA Pierre et PESCHANSKI Denis, *Exil et migrations : Italiens et Espagnols...* *op.cit.*, p.617.

<sup>738</sup> FERRER Juan, « La procesión de la desdicha », *Suplemento literario de Solidaridad obrera*, n°2, 02/1954, p.8-9, cité par TÉMIME Emile et MILZA Pierre, « Français d'ailleurs et peuple d'aujourd'hui », DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.120.

<sup>739</sup> « Veinte años. Aquellos expatriados », *El Socialista*, 26/02/1959, p.1, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, *op.cit.*, p.121.

<sup>740</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit.*, p.168.

## b. La Résistance

Selon les historiens, la reconnaissance tardive du rôle que ces exilés ont joué pendant la Seconde Guerre Mondiale a provoqué leur « ressentiment » de par également les conditions dans lesquelles s'est effectué l'accueil en territoire français ; les discours que tiendront les exilés au fil des années dénotent alors « une saveur amère »<sup>741</sup>.

C'est une « double trahison » (les camps et la reconnaissance tardive de leur rôle dans la libération de la France) qu'ils ne pourront jamais pardonner<sup>742</sup>.

En ce qui concerne la Résistance,

La mémoire de l'exil sur la Résistance est une mémoire de lutte et de refus, qui a tendance à exalter la lutte armée et la figure du guérillero. Cette exaltation tend à éclipser la diversité de la participation espagnole à la résistance, participation qui ne saurait se réduire à la lutte armée, et encore moins à celle des guérilleros ; c'est pourtant ce qu'en retient la mémoire de l'exil. Le guérillero incarne la figure type du combattant espagnol courageux, audacieux, vaillant, autonome et brave<sup>743</sup>.

Selon Florence Guilhem, « Les témoignages de ces hommes renforcent dans la mémoire de l'exil l'image d'une figure hispanique du combattant, celle du guérillero. Ils permettent aux réfugiés de souligner la veulerie de la France et son ignorance en matière militaire »<sup>744</sup>.

## c. L'après Guerre Mondiale

Dans l'échantillon de José Forné, tous les interrogés disent ne pas avoir été victimes de xénophobie durant leur long exil<sup>745</sup>.

Enfin, la mémoire est également différente selon le sexe de l'individu.

Selon Florence Guilhem le récit des hommes est

fondé sur une expérience collective. C'est toute une histoire que cherchent à communiquer les réfugiés à leurs enfants, mais aussi un certain nombre de valeurs [...] les valeurs défendues pendant la guerre et la légitimité de la cause sont tout aussi importantes à transmettre, car elles donnent un sens à leur vécu. La transmission s'impose pour que leurs enfants puissent être leurs successeurs dans cette lutte qui n'est pas encore terminée<sup>746</sup>.

---

<sup>741</sup> LABORIE Pierre et ALMARIC Jean-Pierre, « Vaivén de las memorias : la significación del exilio se construye », ALTED Alicia et DOMERGUE Lucienne (coord.), *El exilio republicano español en Toulouse*, op.cit, p.21.

<sup>742</sup> *Ibidem*.

<sup>743</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, op.cit, p.169.

<sup>744</sup> *Ibidem*, p.169-170.

<sup>745</sup> FORNÉ José, « Integración... », op.cit, p.335.

<sup>746</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, op.cit, p.99.

Toujours selon elle,

les hommes accordent de l'importance au temps de la Guerre Civile, de l'épopée, mais aussi à celui de l'exode et des camps en France, à celui de la Résistance [...] le récit des hommes, à la différence de celui des femmes n'accorde aucune place à la souffrance et au découragement. L'accueil de la France ne met pas un terme à leur combativité et démontre la fidélité à leurs engagements, puisqu'ils n'hésitent pas à entrer dans la Résistance et prendre part aux combats pour la libération d'une France qui s'est révélée peu cordiale et si peu généreuse à leur égard.

Le récit des femmes aux enfants sont d'après Florence Guilhem, « celui de leur expérience personnelle et s'élabore autour des souffrances vécues. La mémoire se réfère, en général, au registre de la sensibilité et à leur expérience propre ». Toujours selon la même chercheuse, les événements les plus évoqués par les femmes sont plus les

situations que les lieux : la répression franquiste, la séparation des familles à la frontière[...]Pour celles qui ont connu les camps, le récit compte beaucoup dans l'histoire, mais reste centré sur la douleur que suppose la séparation de la famille et sur la souffrance quotidienne due aux conditions de vie. Les femmes ont cherché à apprendre à leurs enfants leurs origines et à leur donner les repères d'une mémoire avant tout familiale<sup>747</sup>.

Les historiens ont aussi établi la mémoire des autres générations de la façon suivante.

## **B/ La mémoire des autres générations**

Selon Jesús J. Alonso, c'est dans les années 60 que les réfugiés qui avaient été évacués enfants, se remémorent publiquement l'exil car c'est dans ces années-là qu'il y eut

la parution du livre *L'autre arbre de Guernica* de Luis Castresana en 1967 ; l'avènement de la démocratie en Espagne à partir de 1978, la création au Pays basque de l'Association des enfants évacués en 1937 ; la Guerre Civile dans l'ancienne Yougoslavie à partir de 1993 [...] le triomphe de la mémoire collective [eut lieu] entre 1967 et 1997<sup>748</sup>.

Le dernier événement cité eut, selon les témoignages recueillis par l'historien, un grand impact car ces exilés avaient l'impression que les médias racontaient leur propre histoire. Le souvenir de ces réfugiés qui étaient enfants à l'époque sont

---

<sup>747</sup>*Ibidem*, p.98 et 99.

<sup>748</sup> ALONSO CARBALLEES Jesús J., « Histoire et mémoire... », op.cit, p.88.

constitués essentiellement par « les pénuries, les angoisses et les peurs » (durant les bombardements). L'exil est cependant considéré par ces témoins comme

le temps de la stabilité et de la paix loin de la précarité et des dangers de la guerre. Le temps est rappelé par la plupart en évoquant la tendresse et le respect reçu de la part des familles d'adoption temporaire » ; « En général, le séjour dans le pays d'accueil, 60 ans après est considéré comme une expérience agréable et douce. Beaucoup n'hésitent pas à qualifier l'exil comme les meilleures années de leur enfance<sup>749</sup>.

En ce qui concerne les enfants qui n'ont pas vécu les événements, ils évoquent, tout comme leurs parents, l'« éparpillement de la famille, la crainte permanente de la séparation »<sup>750</sup>.

C'est selon Florence Guilhem, une mémoire à laquelle ils ne peuvent échapper car « eux-mêmes le disent, ils sont nés dedans, ont grandi avec et s'y trouvent confrontés à la moindre réunion familiale ». Souvent, il y a des « problèmes d'écoute »<sup>751</sup>. Selon les témoignages effectués par l'historienne,

l'ayant entendue maintes fois, et constamment illustrée par des anecdotes, ils n'ont jamais ressenti le besoin d'en avoir une écoute attentive –aucun ne se souvient de la première fois où elle leur a été racontée. Ils sont nés dans cette histoire comme ils le disent, ils ont grandi avec elle, la retrouvent à la moindre réunion familiale<sup>752</sup>.

Selon Florence Guilhem,

l'exode est généralement la période la mieux restituée, mais sous forme schématique et anecdotique. Les événements sont décrits à partir d'accumulation d'adjectifs, exprimant la dureté des épreuves, et les mots-thèmes illustrant le passage de la frontière tels que le froid, la neige, la foule, les blessés, la faim, les marches exténuantes, etc. Le même procédé est utilisé pour illustrer les expériences dans les camps. Même s'ils sont évoqués pêle-mêle le froid, le sable, les baraques, la mort, la soif, les Sénégalais ou les spahis, sont aussi rappelés dans la reconstitution du groupe (qui s'effectue déjà dans les camps) et leurs activités. Les rancœurs de leurs parents à l'égard de la France, particulièrement en raison de l'accueil qu'elle leur a réservé sont parfaitement assimilées par les enfants et bien retransmises<sup>753</sup>.

---

<sup>749</sup> *Ibidem*, p. 90 et 91.

<sup>750</sup> GUILHEM Florence, « D'une guerre à l'autre : mémoire des pères, histoire des fils », *Enfants de la Guerre Civile...*, *op.cit*, p.126.

<sup>751</sup> *Ibidem*, p.137.

<sup>752</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit*, p.102.

<sup>753</sup> *Ibidem*.

La lutte dans la Résistance n'est pas ce qui a été le plus retenu par les enfants<sup>754</sup>. Sur les faits de leurs pères dans la Résistance, « les enfants n'ont retenu que des informations sommaires »<sup>755</sup>. Elle remarque par ailleurs que « les enfants parlent plus facilement des motifs de l'engagement que des actions proprement dites ». Les descendants retiennent les récits de leurs mères « plus facilement, tout en étant assurés de la 'véracité' du propos » selon les témoignages effectués par Florence Guilhem<sup>756</sup>.

Après avoir souligné les représentations majeures véhiculées par les historiens à propos de l'exil (qui nous serviront pour établir le degré de réalisme des romans de notre corpus), faisons de même avec l'histoire de l'émigration.

## **1.2. L'Histoire des émigrants économiques**

### **1.2.1. Les raisons d'émigrer**

#### **Des émigrants uniquement à la recherche d'un emploi ?**

Il faut souligner que, selon Carme Molinero, parmi les « économiques », il y eut également des exilés du franquisme qui fuyaient aussi bien la misère que la répression mais qui alléguaient cependant le statut « d'émigrant économique »<sup>757</sup>.

Selon Guy Hermet, ces candidats à l'émigration se trouvaient en majorité dans des régions de faible développement économique<sup>758</sup>. Il précise que « les émigrants se recrutent, [...] parmi les personnes dont la situation matérielle est franchement médiocre ou mauvaise, c'est-à-dire surtout dans les familles des journaliers ou petits exploitants agricoles et dans celles des ouvriers industriels non qualifiés ». Ainsi, le témoignage qu'il a recueilli correspond à cette représentation : « Pays très riche où les ouvriers possédaient des voitures et prenaient des vacances loin de chez eux, et où les émigrants percevaient des salaires trois à quatre fois supérieurs à ceux de l'Espagne »<sup>759</sup>.

Selon l'historienne Blanca Sánchez Alonso, la recherche d'un meilleur statut économique est important dans le contexte de cette émigration ; l'émigrant

---

<sup>754</sup> GUILHEM Florence, « D'une guerre à l'autre... », *op.cit.*, p.137.

<sup>755</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, *op.cit.*, p.101.

<sup>756</sup> *Ibidem*, p.101, 98-99.

<sup>757</sup> MOLINERO Carme, « ¿Memoria de la represión o memoria del franquismo ? », *Memoria de la Guerra y del franquismo...*, *op.cit.*, p.233.

<sup>758</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France. Immigration et culture*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1967, p.65.

<sup>759</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, *op.cit.*, p. 66 et 264.

cherchera à économiser le plus possible à l'étranger pour ensuite progresser socialement à son retour en Espagne<sup>760</sup>.

Guy Hermet avait mentionné dans son étude antérieure le fait que « la petite bourgeoisie des régions pauvres de l'Espagne et les milieux ouvriers qualifiés de l'industrie fournissent également un contingent d'émigrants, mais d'importance secondaire »<sup>761</sup>. Il précise alors que « les motifs de l'émigration des personnes [...] sont à la fois économiques et sociaux, le désir d'amélioration de leur niveau de vie matériel se mêlant, en général, chez elles à une recherche de promotion sociale [...] »<sup>762</sup>.

Juan B. Vilar et María José Vilar remarquent que, si la nécessité et la faim furent d'importants facteurs d'émigration, « la recherche de meilleures opportunités et de nouveaux horizons » furent sans doute non négligeables<sup>763</sup>.

Bruno Tur appuie cette thèse en citant le départ des femmes espagnoles en direction de la région parisienne ; ce chercheur parle d'un « besoin de changement avec la vie en Espagne et surtout dans les campagnes »<sup>764</sup>.

En ce qui concerne les familles qui prenaient la décision d'émigrer, les historiens insistent sur le fait que les salaires étaient plus attractifs à l'étranger mais aussi sur la possibilité qu'une fois de retour en Espagne, ils pouvaient ainsi posséder de meilleurs logements<sup>765</sup>.

A ce sujet, Guy Hermet dresse le portrait de l'émigrant susceptible de vouloir acheter par la suite un logement en émigrant :

le logement des ouvriers agricoles et des petits exploitants possède, en général, moins de 'confort' (eau, gaz, électricité, toilettes) que celui des ouvriers industriels, mais il est souvent plus vaste. Ce phénomène contribue à expliquer pourquoi la nécessité d'épargner pour acheter un appartement constitue un motif d'émigration très fréquent chez les immigrants d'origine urbaine, [...] alors qu'elle n'est presque jamais invoquée par les ruraux<sup>766</sup>.

---

<sup>760</sup> SÁNCHEZ ALONSO Blanca, 1995, p.51-52, cité par VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa en el siglo XX*, Madrid, Arco Libros, 1999, p.12.

<sup>761</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, op.cit., p.66.

<sup>762</sup> *Ibidem*.

<sup>763</sup> VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa, op.cit., en el siglo*, p.9.

<sup>764</sup> TUR Bruno, « Immigrées espagnoles et représentations (France-Espagne, années 1960-1990) », Colloque *Immigration comparée des Italiens, Espagnols et Portugais en France au Xxe*, op.cit.

<sup>765</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes. Imágenes de la vida y cultura de la emigración española en el siglo XX*, Madrid, Centro de Documentación de la Emigración Española (CDEE), 2004, p.54.

<sup>766</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, op.cit., p.72.

Juan B. Vilar et María José Vilar mentionnent l'importance du primo-migrant en Europe qui par la suite pourra guider les siens qui veulent eux aussi émigrer<sup>767</sup>.

Les femmes jouèrent un rôle important également dans le processus migratoire selon les mêmes historiens : « desplazándose como pioneras que después podían arrastrar a sus esposos, hermanos o padres, o a través del reagrupamiento familiar, el papel de la mujer en el proceso migratorio resulta indiscutible ». A leur sujet, ils mentionnent que « les travaux domestiques constituaient une porte d'entrée dans le marché du travail étranger. C'étaient souvent les femmes célibataires qui emmenaient ensuite leurs frères et sœurs, parents ou fiancé dans l'aventure ». Enfin, Juan B. Vilar et María José Vilar citent d'autres raisons pour les personnes d'émigrer, à savoir « échapper à la justice » ou « au service militaire » par exemple<sup>768</sup>.

Ce sont aussi par exemple des mères célibataires qui, sous le régime franquiste se rendirent à l'étranger : « las madres solteras se marcharán como pioneras para eludir el estigma social que representaba su condición »<sup>769</sup>. Guy Hermet mentionne ce phénomène avec l'exemple du récit d'une jeune femme ayant émigré vers la France pour ces raisons :

l'histoire de Teresa est le témoignage d'une *révolte contre l'ordre moral traditionnel* de l'Espagne, et, en particulier, contre celui de la petite bourgeoisie dont elle est issue. Elle se rapproche en cela de l'expérience de beaucoup de ces jeunes compatriotes qui quittent leur pays pour échapper à des normes auxquelles ils n'adhèrent plus<sup>770</sup>.

Le cas de Maria étudié par l'historien présente aussi une double raison pour la jeune fille d'émigrer. Non seulement elle le fait pour pouvoir payer les études de son frère mais aussi pour s'éloigner de la région puisqu'elle vient de rompre avec son fiancé<sup>771</sup>. D'autres envisageaient la possibilité de se marier en émigrant à l'étranger ou de pouvoir accéder à une certaine forme de liberté en travaillant seule sans l'aide d'un homme<sup>772</sup>. Le projet du mariage est aussi souligné dans

---

<sup>767</sup> VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa...*, *op.cit.*, p.13.

<sup>768</sup> *Ibidem*, p 53, 54 et 13.

<sup>769</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, *op.cit.*, p.53.

<sup>770</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, *op.cit.*, p.259.

<sup>771</sup> *Ibidem*, p.264.

<sup>772</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, *op.cit.*, p.53.

l'étude de J.A Garmendia qui a étudié l'émigration espagnole en direction de l'Allemagne<sup>773</sup>. Ces historiens ajoutent que l'émigration était une issue de secours pour les couples en conflit car dans la société espagnole, le divorce n'était pas permis<sup>774</sup>. Les historiens font donc une représentation hétéroclite de l'émigrant espagnol à cette époque.

## **1.2.2. Les représentations des immigrants espagnols selon les historiens : l'Allemagne et la France**

### **1.2.2.1. Les chiffres**

En ce qui concerne le nombre d'Espagnols se dirigeant vers la République Fédérale Allemande, si l'on se réfère aux statistiques des années précédentes, l'augmentation est importante car selon Sánchez López, en 1956, 475 Espagnols arrivèrent en Allemagne, 736 en 1958 et 1 935 en 1959<sup>775</sup>. En 1965, il y eut selon Javier Rubio 65 146 départs pour l'Allemagne, 42 778 en 1969 (Sánchez Lopez précise qu'entre 1960-1967, sur 362 038 travailleurs espagnols qui se rendirent en Allemagne, 136 859 ne furent pas « assistés »)<sup>776</sup>. C'est, selon J.A Garmendia, l'année 1967 qui enregistre le plus faible taux d'entrée d'Espagnols en Allemagne (baisse de 8,6%) dû à la crise économique du pays d'accueil<sup>777</sup>.

En ce qui concerne la période comprise entre 1960 et 1973, l'historien Antonio Muñoz Sánchez enregistre une moyenne de 800 départs par semaine<sup>778</sup>.

Si en 1968, les Espagnols vivant en Allemagne atteignaient le chiffre de 174 988 selon l'Institut d'Emigration Espagnol, ils furent 297 021 en 1973 puis 200 000 en 1977<sup>779</sup>.

En ce qui concerne les enfants d'Espagnols vivant en Allemagne, selon Garmendia, ils furent au nombre de 14 000 environ en 1970<sup>780</sup>.

<sup>773</sup> GARMENDIA J.A., *Alemania, exilio del emigrante* Barcelona, Plaza y Janes, 1970, p.134.

<sup>774</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, *op.cit.*, p.53.

<sup>775</sup> SÁNCHEZ LÓPEZ, 1969, cité par VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, *op.cit.*, p.64.

<sup>776</sup> RUBIO J., 1974, p.30 et SÁNCHEZ LÓPEZ, 1969, p.46, cités par VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, *op.cit.*, p.64.

<sup>777</sup> GARMENDIA J.A., *Alemania, exilio...*, *op.cit.*, p.102.

<sup>778</sup> MUÑOZ SÁNCHEZ Antonio, *La emigración española a la República Federal de Alemania*, 2005, <http://www.des.nl/~malt1962/AlemaniaEmigracion.pdf>, p.3.

<sup>779</sup> VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa ...*, *op.cit.*, p.67.

<sup>780</sup> GARMENDIA J.A., *Alemania, exilio del emigrante...*, *op.cit.*, p.143.

### 1.2.2.2. Représentation spatiale des émigrants économiques

#### a. Les provinces d'émigration

En ce qui concerne les provinces espagnoles d'émigration, Juan B. et María José Vilar en dénombrent 18<sup>781</sup>. Ce sont, selon eux, les Galiciens qui émigrèrent le moins en direction de l'Europe<sup>782</sup>. Selon J. Rubio, dans son étude de 1974, Orense, La Corogne, Pontevedra, Oviedo et Santa Cruz de Tenerife, représentèrent seulement le cinquième de l'émigration espagnole en direction de l'Europe<sup>783</sup>. En revanche, Juan B. et María José Vilar mentionnent Murcie, l'Andalousie, Alicante et Valence qui alimentèrent le plus cette émigration<sup>784</sup>.

Selon les statistiques élaborées par F. Sánchez López, en accord avec les précédentes, pour les années comprises entre 1960 et 1967, 72,18% des Espagnols présents en France provenaient d'Andalousie, de la Communauté Valencienne et de Murcie<sup>785</sup>.

Selon Juan B. Vilar et María José Vilar, l'émigration espagnole en direction de l'Allemagne provenait en majorité des provinces suivantes : « Madrid (26 780), Orense (24 028), Séville (15 376), Badajoz (13 136), Cadix (10 915), Cordoue (9 583), Malaga (9 106), Pontevedra (8545), Murcie (8 009) et Valence (7 704)<sup>786</sup>. Contrairement à Rubio, selon J.A Garmendia, en 1966, c'est la province d'Orense qui fournit le plus d'émigrants espagnols à l'Allemagne, suivie de Zamora<sup>787</sup>.

En ce qui concerne les femmes émigrantes vers l'Allemagne, elles proviennent moins selon les statistiques de provinces rurales mais plutôt de provinces comme la Navarre, Santander, Valladolid, Léon, Biscaye, etc.<sup>788</sup>. Là encore, dans le domaine de la représentation des lieux d'émigration, les récentes recherches sont en désaccord avec les plus anciennes.

<sup>781</sup> VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, op.cit, p.11.

<sup>782</sup> *Ibidem*, p.12.

<sup>783</sup> RUBIO J., 1974, p.44-45, cité par VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, op.cit, p.12.

<sup>784</sup> VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, op.cit, p.12.

<sup>785</sup> SÁNCHEZ LÓPEZ, *Emigración española a Europa*, Madrid, 1969, cité par VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, op.cit, p.55-56.

<sup>786</sup> VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, op.cit, p.65.

<sup>787</sup> GARMENDIA J.A, *Alemania, exilio del emigrante...*, op.cit, p.96.

<sup>788</sup> IEE : Estudios Migratorios, 1966, cité par *Ibidem*, p.132.

## b. Les régions d'installation

Geneviève Dreyfus-Armand précise que la majorité des émigrants économiques, dans les années 60 se dirige plus vers les régions proches de Paris<sup>789</sup>. Au cours des mêmes années, Juan B. et María José Vilar mentionnent aussi leur présence importante en Provence et dans la Vallée du Rhône<sup>790</sup>. Guy Hermet fait allusion à la ville de Nîmes comme un des principaux lieux où résident les immigrants espagnols ; il parle même de « densa acumulación española »<sup>791</sup>. Il relate aussi leur présence importante « dans les grands centres industriels de l'Est et du Nord » comme phénomène nouveau<sup>792</sup>. Il fait allusion en particulier à la ville de Lille<sup>793</sup>.

Il donne aussi des informations précises sur leur représentation spatiale :

La rapidité du déplacement du courant migratoire a été particulièrement frappante entre 1960 et 1962. Alors que l'Hérault était le second département d'immigration espagnole permanente en 1960, après la Seine, il n'était plus que le troisième en 1961, après la Seine et la Seine-et-Oise, et le sixième en 1962, après la Seine, la Moselle, la Seine-et-Oise, le Rhône et la Gironde. De même, les Basses-Pyrénées sont descendues du troisième au huitième rang entre 1960 et 1961, et à un rang nettement inférieur en 1962. A l'inverse, la Moselle est passée du huitième rang en 1960 au cinquième en 1961, et au second en 1962; le Nord a atteint la septième place en 1962, alors qu'il n'attirait pratiquement pas d'Espagnols en 1960<sup>794</sup>.

En ce qui concerne l'Allemagne, Juan B. et María José Vilar ont établi les principales zones d'immigration des Espagnols comme étant la Bavière Nord et Sud, Rheinland-Pfalz-Saarland et Hambourg-Schleswig<sup>795</sup>.

---

<sup>789</sup> DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, op.cit, p.300.

<sup>790</sup> VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, op.cit, p.45.

<sup>791</sup> HERMET Guy, 1969, p.23, cité par VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, op.cit, p.45.

<sup>792</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, op.cit, p.33.

<sup>793</sup> *Ibidem*, p.43.

<sup>794</sup> Institut national de la Statistique et des Etudes économiques, *Annuaire statistique de la France*, Paris, Imprimerie nationale, Presses universitaires de France, 1961, p.40, 1962, p.28, 1963, p.39, cité par HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, op.cit, p.34.

<sup>795</sup> VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, op.cit, p.66.

### 1.2.2.3. Des temporaires ?

Selon Juan B. et María José Vilar, les émigrants espagnols qui se dirigèrent vers la France, l'Allemagne ou encore la Suisse furent essentiellement des migrants temporaires<sup>796</sup>.

Il existe plusieurs modèles de processus migratoires selon Susana Alba, José Babiano et Ana Fernández Asperilla ; la migration dite « courte » avec un retour définitif en Espagne dans les délais prévus initialement ; la migration « intermédiaire » : le séjour dans le pays d'accueil dure plus longtemps que prévu ; la migration dite « longue » : l'immigrant espagnol passe la majorité de son existence dans le pays d'accueil et, si le retour a lieu, il s'effectue en principe lors de la retraite<sup>797</sup>.

Enfin, il y a un autre cas où les émigrants ne revinrent jamais définitivement en Espagne mais alternèrent leur séjour dans le pays d'origine et d'accueil en fonction de leur besoin économique : « lo que les permite cumplir el anhelado sueño del retorno y mantener vivos los vínculos familiares con la segunda o tercera generaciones en los países de acogida »<sup>798</sup>. Là encore, on peut voir que la recherche a voulu apporter des précisions supplémentaires, ce qui tend à faire reculer le portrait d'un émigrant exclusivement dit « temporaire ».

### 1.2.2.4. Des clandestins

Entre 1946 et 1951, selon les études de Juan B. et María José Vilar, l'émigration des Espagnols en direction de la France fut essentiellement clandestine (les relations France-Espagne à cette époque étant rompues)<sup>799</sup>. Ainsi, les Espagnols qui se rendirent en France le firent en tant que touristes pour des raisons de regroupements familiaux<sup>800</sup>.

Guy Hermet mentionne aussi à ce propos :

les immigrants qui pénètrent en France de cette manière ne s'engagent pas à 'l'aveuglette' et bénéficient, pour la plupart, du soutien de parents ou d'amis déjà installés. Ceux-ci les logent à leur arrivée et les aident à chercher du travail, quand ils ne l'ont pas trouvé au préalable. Il leur suffit

---

<sup>796</sup> *Ibidem*, p.26.

<sup>797</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, *op.cit.*, p.54-55.

<sup>798</sup> *Ibidem*, p.55.

<sup>799</sup> VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa...*, *op.cit.*, p.53.

<sup>800</sup> *Ibidem*.

souvent, pour ce faire, de recommander le nouvel arrivant auprès de leurs propres employeurs. Les employées de maison n'éprouvent aucune difficulté pour se placer ; les hommes tardent parfois davantage, mais finissent presque toujours par obtenir un emploi de début, prétexte à l'obtention d'une carte de travail<sup>801</sup>.

C'est en mars 1956 que des accords entre la France et l'Espagne furent signés à ce sujet pour limiter l'émigration clandestine selon les historiens M. González-Rothvosse, J. García Fernández et F. Bayón<sup>802</sup>.

Il y eut aussi des clandestins espagnols qui pénétrèrent en Allemagne, c'est-à-dire des personnes qui émigrèrent sans passer par l'organisme contrôlant les migrations : l'Institut Espagnol de l'Emigration (IEE). « Quienes vivían en las provincias a las que el IEE apenas enviaba ofertas (el delegado de IEE en Castellón se lamentaba en 1965 de que hacía casi un año que no recibía de Madrid ofertas para Alemania, pese a tener 1 500 candidatos en la lista de espera) »<sup>803</sup>.

Antonio Muñoz Sánchez ajoute également qu'ils pouvaient s'agir de

quienes, por ser trabajadores cualificados o tener antecedentes por actividad política contra el Régimen, tenían escasas posibilidades de ser aceptados como candidatos para emigrar, sólo les quedaba la búsqueda por libre de 'paraíso alemán'. Ello significaba intentar entrar en el país haciéndose pasar por turista y una vez allí regularizar la situación : pagar a un traficante (a comienzos de los años 60, un traficante cobraba unas 1 500 pesetas por un viaje desde Barcelona<sup>804</sup>) ; o bien conseguir la invitación de una empresa alemana y con ella obtener un visado en la Embajada de la RFA<sup>805</sup>.

### 1.2.2.5. Brefs portraits de quelques hommes et de quelques femmes

En ce qui concerne les hommes, selon les chercheurs, ils laissaient fréquemment leur femme ou leur fiancée en Espagne, ainsi que leurs enfants ; c'est au bout d'un certain temps, lorsque le retour s'éloigne encore des prévisions de départ qu'ils font venir la femme tout d'abord, laissant les enfants à la charge

<sup>801</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, *op.cit.*, p.83.

<sup>802</sup> GONZÁLEZ ROTHVOSS, 1959, GARCÍA FERNÁNDEZ J., 1965 et BAYÓN F., 1975, cité par VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa...*, *op.cit.*, p.53-54.

<sup>803</sup> Archivo General de la Administración (AGA), Alcalá de Henares, Trabajo, 23.354. 5.4.1965, cité par MUÑOZ SÁNCHEZ Antonio, *La emigración española a la República Federal de Alemania*, *op.cit.*, p.3.

<sup>804</sup> Témoignage de Sixto Marín Adán, Dortmund, 9.2.2005, cité par MUÑOZ SÁNCHEZ Antonio, *La emigración española a la República Federal de Alemania*, *op.cit.*, p.3.

<sup>805</sup> MUÑOZ SÁNCHEZ Antonio, *La emigración española a la República Federal de Alemania*, *op.cit.*, p.3.

d'un membre de la famille en Espagne<sup>806</sup>. Selon les mêmes historiens, c'est essentiellement à partir des années 1970 qu'eut lieu le plus grand nombre de regroupements familiaux. Selon Juan B. et María José Vilar, un tiers des émigrants rejoignirent de la famille déjà installée en France, parfois des réfugiés alors que cette situation est quasi nulle dans les autres pays européens<sup>807</sup>. C'est l'émigrante espagnole, jeune et célibataire qui est la plus nombreuse en Allemagne<sup>808</sup>. En France, l'Espagnole célibataire en 1968, selon Bruno Tur représente 65% des migrantes espagnoles<sup>809</sup>. Elles ont entre 16 et 25 ans et sont en général l'aînée de plusieurs frères et soeurs<sup>810</sup>.

L'émigration revêt l'identité de la misère chez l'historien José Carlos Mainer: « jornaleros y campesinos pobres tomando el tren, con sus maletas de madera atadas de cualquier forma con las sogas de la miseria [...] »<sup>811</sup>. C'est encore cette image qu'utilisent les historiens Oscar Borillo et Tomás Gómez pour présenter les émigrants économiques: « Por los años 50 llegan los primeros emigrantes económicos españoles. Es una mano de obra bastante mísera que espera conseguir con su trabajo y gracias a la coyuntura política y económica favorable, la prosperidad individual »<sup>812</sup>.

Carme Molinero souligne comme faiblesse de l'économie franquiste le fait que des Espagnols durent émigrer ailleurs: « ¿fue mérito del régimen que millones de españoles tuvieran que emigrar al extranjero o a otras zonas de España? »<sup>813</sup>. L'historien Higuera Arnal, en 1993 dénonce l'émigration espagnole de l'époque en soulignant le fait que le franquisme n'a pas su gérer la situation:

La presión demográfica de un país, y el riesgo de perder población por emigración [...] no depende tanto del crecimiento demográfico cuanto de la ineficacia de los sistemas económicos, socioculturales y políticos dominantes, que se muestran incapaces de mejorar las condiciones de vida de la población a medida que ésta aumenta<sup>814</sup>.

---

<sup>806</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, op.cit, p.54.

<sup>807</sup> *Ibidem*, p.54 et 59.

<sup>808</sup> GARMENDIA J.A., *Alemania, exilio del emigrante...*, op.cit, p.136-137.

<sup>809</sup> TUR Bruno, « Immigrées espagnoles et représentations... », op.cit.

<sup>810</sup> *Ibidem*.

<sup>811</sup> MAINER José Carlos, *El aprendizaje de la libertad*, Madrid, Alianza, 2000, p. 53.

<sup>812</sup> BORILLO Óscar et GÓMEZ Tomás, op.cit, p.138.

<sup>813</sup> MOLINERO Carme, « ¿Memoria de la represión o memoria del franquismo? », *Memoria de la Guerra y del franquismo...*, op.cit, p.245.

<sup>814</sup> HIGUERAS ARNAL, 1993, p.28, cité par VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, op.cit, p.9.

### 1.2.2.6. Les secteurs d'emplois des émigrants

Le travailleur espagnol en Europe se caractérise selon Juan B. et María José Vilar comme étant un homme âgé entre 25 et 45 ans, célibataire, avec peu ou pas de spécialisation professionnelle et avec des contrats de travail de résiliation facile<sup>815</sup>. Guy Hermet avait d'ailleurs précisé à ce sujet, qu'en ce qui concerne l'émigration des Espagnols vers la France, celle-ci se caractérisait par « parfois, un complément de formation professionnelle »<sup>816</sup>.

Il dresse le portrait suivant du travailleur espagnol immigrant en France :

la durée des contrats est de 3 à 7 mois pour les saisonniers agricoles et d'un an, en général, pour les ouvriers industriels ou agricoles permanents. Ces contrats sont renouvelables dans la même profession, mais les immigrants éprouvent certaines difficultés quand ils souhaitent changer de secteur d'activité au terme d'une période contractuelle. Les employeurs sont astreints à prévoir le logement de leurs ouvriers immigrés, et doivent verser une somme de 100 francs à titre de participation aux dépenses engagées par l'O.N.I. pour le recrutement et le transport de ceux-ci. Ils ont un délai d'un mois pour apprécier les capacités de l'ouvrier qu'ils ont engagé, et résilier, éventuellement, son contrat<sup>817</sup>.

Ceux qui se rendirent en Allemagne ont été étudiés par Antonio Muñoz Sánchez qui précise à leur sujet que 400 000 Espagnols pénétrèrent en République Fédérale Allemande avec un contrat d'un an entre 1960 et 1973 sur un total de 600 000<sup>818</sup>.

J.A. Garmendia souligne aussi que ces travailleurs espagnols étaient dans leur majorité peu qualifiés ; c'était même le groupe méditerranéen le moins qualifié<sup>819</sup>. Selon le même historien, « 39,4% de la main-d'œuvre masculine recrutée pouvait être considérée 'professionnellement qualifiée' »<sup>820</sup>. Susana Alba, José Babiano y Ana Fernández Asperilla, relèvent eux aussi, bien des années plus tard (2004), la faible qualification de ces travailleurs ainsi que leur manque de considération sociale<sup>821</sup>.

---

<sup>815</sup> VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa...*, op.cit, p.27.

<sup>816</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, op.cit, p.59.

<sup>817</sup> *Ibidem*, p.82-83.

<sup>818</sup> MUÑOZ SÁNCHEZ Antonio, *La emigración española a la República Federal de Alemania*, op.cit, p.3.

<sup>819</sup> GARMENDIA J.A, *Alemania exilio del emigrante*, op.cit, p.97.

<sup>820</sup> *Ibidem*, p.191.

<sup>821</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, op.cit, p.7.

En ce qui concerne l'ascension sociale des émigrants espagnols, selon un sondage de l'Office Fédéral de Placement, J.A Garmendia souligne que « 4% du personnel non qualifié pour le secteur de l'industrie au moment d'être embauché en Italie acquit pendant son séjour en Allemagne la catégorie de spécialiste ; en ce qui concerne les Espagnols, ce pourcentage se situe à 2 »<sup>822</sup>.

Il ajoute que

*la catégorie des immigrants qui jouissent d'une situation socio-professionnelle égale ou supérieure à celle qu'ils avaient chez eux comprend la majorité des employées de maison, issues en général de milieux ruraux pauvres pour qui le service domestique constitue un débouché traditionnel. Les anciens journaliers devenus ouvriers industriels, en France [...] appartiennent aussi à cette catégorie, avec les membres de leurs familles.*

A l'inverse, « beaucoup d'autres, anciens exploitants agricoles, ouvriers qualifiés ou membres de la petite bourgeoisie, se trouvent [...], dans une situation inférieure, bien que mieux rémunérée, à celle qu'ils avaient avant leur départ ».

C'est la précarité qui caractérise l'immigrant espagnol en Allemagne car il doit avoir séjourné pendant une période illimitée de cinq ans pour pouvoir demander un permis de séjour illimité ; pour le sociologue J.A Garmendia, ce sont « cinq ans d'incertitudes [...], de vagues de chômage, de dispositions, de pressions, de mesures de rationalisation et de vicissitudes qui menacent l'un des étrangers le plus désamparé institutionnellement : l'Espagnol ».

Les historiens représentent en général dans ce même pays les immigrants espagnols également dans les secteurs de la construction et des services à domicile<sup>823</sup>. Ces données sont reprises par les historiens Susana Alba, José Babiano et Ana Fernández Asperilla pour lesquels en 1968, en France, les hommes occupaient essentiellement des postes dans le secteur de la construction et les femmes, dans les travaux domestiques<sup>824</sup>. José Babiano reprend les chiffres établis par Javier Rubio en ce qui concerne le nombre d'Espagnols en France dans

---

<sup>822</sup> GARMENDIA J.A, *Alemania exilio del emigrante*, op.cit, p.99.

<sup>823</sup> *Ibidem*, p.119, 120, 118, 100 et 51.

<sup>824</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, op, cit, p.13.

la construction et se fonde aussi sur des recherches dans les archives : 11 740 Espagnols en 1946 dans ce secteur, 69 988 en 1968 et 42 728 en 1976<sup>825</sup>.

En ce qui concerne l'Allemagne, les historiens caractérisent la main-d'œuvre espagnole comme essentiellement industrielle : « elle était surtout employée dans l'industrie métallurgique et chimique »<sup>826</sup>. Selon Juan B. et María José Vilar, 72 % des Espagnols furent employés dans l'industrie métallurgique et de transformation, 11% dans la construction et auxiliaires et le reste dans les mines, les industries énergétiques et autres activités, 1 % dans l'agriculture<sup>827</sup>.

Les données fournies par J.A Garmendia diffèrent quelque peu puisque selon lui, le poste principal du travailleur espagnol en Allemagne est

celui de manœuvre que ce soit dans le secteur industriel ou des services. 42,2% travaille dans l'industrie métallurgique, 24,9% dans l'industrie de transformation, 14,1% dans la construction, 5% dans les mines, 2% dans les services et 1,9% dans l'agriculture<sup>828</sup>.

Selon les statistiques publiées par ce sociologue, l'Espagnol est l'immigrant qui change le moins d'emploi en Allemagne<sup>829</sup>.

Les femmes, aussi bien en Allemagne et en France sont pour beaucoup, entrées par voie clandestine. Elles ont travaillé en tant que domestiques ou en faisant des ménages sans cotiser; plus tard elles n'ont pas eu droit à une pension dans le pays d'accueil<sup>830</sup>. Selon Bruno Tur, la destination principale des femmes espagnoles en France était le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris où elles exerçaient le métier de bonne ; de 1962 à 1975 elles furent 46% dans ce secteur<sup>831</sup>. Selon les études menées par J.A Garmendia, en Allemagne, la femme est plutôt employée dans l'industrie métallurgique et de transformation<sup>832</sup>.

825 RUBIO J., p.352 et *Lettre Fédérale* n°266, mars 1979, cités par BABIANO José, « Maçons espagnols et syndicats français », Colloque *Immigration comparée des Italiens, Espagnols et Portugais en France*, op.cit.

826 ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, op. cit, p.13.

827 VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa ...*, op.cit, p.65.

828 Anuario Estadístico, Alemania, 1966, cité par GARMENDIA J.A., *Alemania, exilio...*, op.cit, p.100.

829 BAA, Nuremberg, 1966, cité par GARMENDIA J.A., *Alemania, exilio...*, op.cit, p.103.

830 ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, op.cit, p.13-14.

831 TUR Bruno, « Immigrées espagnoles et représentations (France-Espagne, années 1960-1990) », *Immigration comparée...*, op.cit.

832 GARMENDIA J.A, *Alemania, exilio del emigrante...*, op.cit, p.135.

Aussi bien en ce qui concerne la France que l'Allemagne, les historiens parlent de « descualificación, subordinación y penosidad y mayor exposición a los riesgos de accidente laboral y enfermedad profesional »<sup>833</sup>.

### 1.2.2.7. Les conditions de vie

En France, selon Guy Hermet, « les *conditions de vie* des immigrants [...] sont toujours *modestes*, par rapport à celles des familles ouvrières françaises des régions de Paris et de Lille »<sup>834</sup>. Il ajoute que « ce phénomène découle, en partie, de la *modicité des salaires* perçus par les Espagnols, qui occupent généralement des postes moins bien rémunérés que les Français, en raison de leur manque d'ancienneté et de la lenteur de leur avancement ». L'enquête de cet historien démontre que les immigrants espagnols « limitent leurs dépenses alimentaires, vestimentaires et de loisirs au maximum, afin d'envoyer le plus d'argent possible à leurs parents ou à leurs épouses ». Les couples espagnols

ne consomment guère plus [...] mais réservent l'épargne qu'ils réalisent à leur usage personnel. Ils partent dans ce seul but, dans la majorité des cas, afin d'acquérir une maison, une terre ou un commerce en Espagne. Certains abandonnent ensuite cet objectif initial, et préfèrent acheter un logement sur place, qui leur permet de résider de façon moins coûteuse dans notre pays.

Enfin, selon les résultats de son enquête,

le troisième genre de vie s'apparente à l'*économie de consommation*, courante dans les familles ouvrières françaises mais peu fréquente chez les Espagnols immigrés de la première génération. Très marqués par l'insécurité de leur existence en Espagne, puis par la précarité de la condition d'immigrant, ceux-ci adoptent rarement le comportement économique 'imprudent' de leurs collègues français. Ils conservent, généralement, un genre de vie intermédiaire entre celui de l'installation et celui de la consommation ; ils évitent de trop s'endetter pour des achats de biens durables et maintiennent le plus souvent une petite épargne<sup>835</sup>.

Ces conditions de vie sont soulignées de façon similaire par Félix Santos qui reprend les termes de Díaz Plaja :

Hablar de ahorro emigrante es hablar de una voluntad férrea que impone unos modos de vida de una austeridad impresionante. Comprendiendo que

---

<sup>833</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, *op.cit.*, p.13.

<sup>834</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, *op.cit.*, p.120.

<sup>835</sup> *Ibidem*, p.120, 122, 123-124.

a mayores restricciones de gastos, a mayores privaciones, el nivel de ahorro sube y el período de permanencia baja, yo he visto en la emigración [...] a muchos, muchísimos hombres que llevaban una existencia mucho más precaria de la que han abandonado en sus lugares de procedencia. Y esto durante períodos de tiempo bastante prolongados. Separaciones familiares durísimas -mujer e hijos a los que se ve solamente una vez al año- vivienda forzosa o voluntariamente reducidas a niveles ínfimos, por no decir infrahumanos, régimen alimenticio frugal, rozando el mínimo de calorías necesario para hacer frente a la fatiga y al clima, ausencia de consumo y caprichos -tabaco, alcohol, bebidas, cine, etc.<sup>836</sup>.

Les études postérieures de Susana Alba, José Babiano et Ana Fernández Asperilla, soulignent qu'aussi bien en France qu'en Allemagne, les logements dans lesquels vivaient les immigrants espagnols étaient relativement précaires ; ils parlent de « pires conditions de logement » ; les travailleurs saisonniers en particulier vivaient dans des conditions très difficiles<sup>837</sup>.

Les femmes employées aux travaux domestiques vivaient selon eux dans de « minúsculas habitaciones de servicio en buhardillas de casas elegantes en las que servían » : ceci étaient le cas dans la ville de Paris, par exemple<sup>838</sup>.

Juan B. et María José Vilar mentionnent les ghettos dans lesquels sont relégués les immigrants espagnols en Allemagne. Il parle de « ghettos sordides »<sup>839</sup>. De plus, il précise que « sur les 72% d'Espagnols déclarant vivre dans un habitat normal, un tiers environ vivait en 1966 dans un logement dépendant de l'entreprise »<sup>840</sup>. En Allemagne, les historiens mentionnent des habitats collectifs pour les immigrants espagnols et des baraques en bois. Des anciens camps de concentration abritèrent même les immigrants<sup>841</sup>. Les couples, quant à eux étaient logés dans des chambres de pension ou louaient des logements, ce qui selon les historiens augmentait le coût de la vie en Allemagne puisqu'ils payaient pour cela des loyers très élevés pour des logements dont ne voulait pas la population allemande étant donné qu'il s'agissait de logements médiocres<sup>842</sup>.

---

<sup>836</sup> Cité par SANTOS Félix, *Exiliados y emigrados 1939-1999*, Alicante, Biblioteca virtual Miguel de Cervantès, 2003, <http://www.cervantesvirtual.com>, p.37.

<sup>837</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, *op.cit*, p.14.

<sup>838</sup> *Ibidem*.

<sup>839</sup> VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española en Europa...*, *op.cit*, p.27.

<sup>840</sup> *Ibidem*, p.110.

<sup>841</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, *op.cit*, p.15.

<sup>842</sup> *Ibidem*.

Les journaux de l'époque, étudiés par ce sociologue parlent des Espagnols en ces termes :

En Francfort acabamos de descubrir un nuevo modo de vida realmente triste... Un determinado número de matrimonios españoles que, por ahorrar la mitad de 20 o 30 marcos mensuales más, viven separadamente en residencias de sus respectivas firmas, teniéndose que ver a escondidas como una pareja de novios sin consentimiento paterno, tan sólo los fines de semana<sup>843</sup>.

#### 1.2.2.8. Les relations à la population du pays d'accueil

Guy Hermet, précurseur en la matière a effectué une enquête qui révèle qu'en France

Quel que soit le genre de vie pratiqué, *les contacts suivis et profonds avec le milieu d'accueil demeure l'exception*. Les réponses faites à une question portant sur la nationalité de la personne qui serait sollicitée en cas de difficulté grave illustrent ce phénomène. Sur les cent immigrants interviewés, 67 s'adresseraient uniquement à un Espagnol, 20 à un Espagnol ou à un Français, qui est généralement un dirigeant de l'entreprise où ils travaillent, et 9 seulement à un Français, 4 se refusent à tenir compte de la nationalité de celui dont ils demanderaient l'aide<sup>844</sup>.

L'historien mentionne que, d'après son enquête, c'est seulement sur leur lieu de travail que les immigrants espagnols entretiennent des contacts avec les Français.

En ce qui concerne les visions des immigrants espagnols à propos des Français, les principales critiques se fondent, d'après la même étude, sur « la liberté 'exagérée' offerte [...] en particulier sur le plan des mœurs et de la famille », « la fausseté et le matérialisme des Français » et enfin sur le « nationalisme et la xénophobie » (en moins grand nombre chez les « économiques », cette réponse se trouvant essentiellement parmi les « politiques »). Ces représentations cadrent avec le sentiment de départ des émigrants tel celui d'une jeune migrante espagnole qui avant son départ se faisait la représentation suivante des Français :

Maria avait entendu dire qu'ils avaient des mœurs très relâchées, sinon indécentes, et qu'ils avaient pratiquement perdu tout sentiment religieux. Elle savait aussi qu'ils étaient froids, peu accueillants et très enclins à abuser des Espagnols qui travaillaient pour eux.<sup>845</sup>

---

<sup>843</sup> *La Región*, 29/04/1968, cité par GARMENDIA J. A., *Alemania, exilio del emigrante*, op.cit, p.112.

<sup>844</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, op.cit, p.124.

<sup>845</sup> *Ibidem*, p. 160, 203, 205 et 264.

Dans une récente recherche, Bruno Tur a dressé la liste des stéréotypes diffusés par les Français à l'encontre de la femme espagnole ; il précise ainsi que jusqu'en 1980, à cause de son métier de domestique, elle était essentiellement considérée comme « bonne qu'à ça » ; en général, le stéréotype bonne à tout faire égale idiote était généralement diffusé<sup>846</sup>. Bruno Tur a d'ailleurs retrouvé à ce sujet des manuels très sarcastiques comme celui de Solange Fasquelle intitulé *Conchita et vous* ; les autres stéréotypes diffusés étaient « susceptibles et très fières », « savent rire et profiter de la vie », « pas paresseuses », « hospitalité sans condition ». Ces recherches ont aussi mis en avant l'existence de dessins humoristiques à ce sujet ; en 1975, ils mettent en scène des femmes espagnoles faisant cuire à moitié un poulet ou encore le fait que « Conchita ne sait pas répondre au téléphone » ; selon Bruno Tur, c'était pour les Français, « un personnage comique à souhait »<sup>847</sup>. La femme espagnole est « infantilisée » dans le discours de cette population d'accueil et cette infériorisation peut s'étendre selon lui à toute la communauté espagnole ; dans les années 70, des discours tels « l'Afrique commence en dessous des Pyrénées » étaient diffusés<sup>848</sup>. En revanche, selon les recherches effectuées par ce chercheur, il n'y a rien sur les stéréotypes véhiculés par la population française sur les hommes espagnols : « quelle que soit l'époque, les stéréotypes concernent plus les femmes espagnoles que les hommes »<sup>849</sup>.

Le sociologue J.A Garmendia caractérise les immigrants espagnols en Allemagne de la manière suivante : ils sont, selon lui, incapables d'apprendre les modèles de conduite industrielle de par leur caractère essentiellement rural<sup>850</sup>. Selon ce sociologue, « en Europe, l'Espagnol ressent un éloignement tragique des sensibilités en ce qui concerne les sociétés d'accueil, surtout dans leur version non latine ».

J.A Garmendia dégage les stéréotypes réciproques entre l'immigrant espagnol et les Allemands :

Al español le es familiar la idea de que el alemán es alto, rubio, de que come patatas, muchas patatas, repollo y pata de cerdo, salchichas y naranjas españolas, de que bebe cerveza, viaja en « Volkswagen », y de que es el mejor amigo del español. El alemán, por su parte, ha pensado en

---

<sup>846</sup> TUR Bruno, « Immigrées espagnoles et représentations... », op.cit.

<sup>847</sup> *Ibidem*.

<sup>848</sup> TUR Bruno, « Evolution et permanence des stéréotypes », Colloque *Espagne : Histoire et représentations des migrations XX-XXIe siècles*, BDIC Paris-Nanterre, 9/03/2007.

<sup>849</sup> *Ibidem*.

<sup>850</sup> GARMENDIA J.A, *Alemania exilio del emigrante*, op.cit, p.15.

un español fogoso, temperamental y *stolz*, idiosincrásico término del vocablo germano, cargado de fuertes dosis de orgullo, susceptibilidad, bizarría, altanería y misterio. Para expresar la supina ignorancia de algo le basta al alemán la frase ‘ me resulta español ‘ (*Es kommt mir spanish vor*) más que misterioso el español es *stolz*, lo cual le ha granjeado ciertas ventajas ante la opinión pública del nuevo país que recoge su emigración. Cuando el alemán dice ‘*stolz* como un español’, piensa en el fondo en la postura retadora del torero, del misionero, del héroe, del hidalgo, del Don Juan y del conquistador. Para él todo esto constituye algo así como la diferencia específica del español que lo aleja varias leguas de su hermano latino, también emigrante, el italiano<sup>851</sup>.

Selon un sondage effectué en Allemagne en 1968, il résulte selon ce sociologue que : « l’Espagnol a toujours été le mieux ‘considéré’, le collecteur des meilleures opinions. Parmi tous les travailleurs résidant dans la République Fédérale Allemande, les Allemands ont envers les Espagnols le plus de sympathie »<sup>852</sup>. Au yeux des Allemands, selon J.A Garmendia, « l’Espagnol se présente comme le moins méridional [des émigrants] du Sud de l’Europe » ; en tant que locataire, c’est lui qui obtient le plus grand nombre de vertus : « il est moins sale, moins bruyant, et plus sérieux que les autres *Gastarbeiter* –travailleurs invités »<sup>853</sup>.

Les stéréotypes associés aux Espagnols par la population allemande sont « caballerosidad, limpieza, menor pobreza, seriedad, fiabilidad, cortesía, modestia y laboriosidad » selon les résultats d’une enquête effectuée dans la ville de Cologne.

Selon la presse de boulevard, étudiée par le sociologue, « l’Espagnol aime plus que les autres la réserve et le manque de communication sociale » avec la population allemande. L’une des caractéristiques primordiales de l’immigrant espagnol en Allemagne est en effet le repli qu’il exerce sur lui-même. Il ajoute qu’ « il existe chez lui une tendance spéciale à éviter les contacts avec le nouvel environnement ». Il mentionne la passivité de l’Espagnol dans la société allemande. J.A Garmendia parle pour les immigrants espagnols en Allemagne, d’ « exil sociologique », de « marginalisation » ; le sociologue parle aussi de « doloroso destino » ; il fait la description suivante de l’émigrant espagnol en Allemagne : « El emigrante sufre en su exilio sociológico, y a veces protesta

---

<sup>851</sup> *Ibidem*, p.119, 22-23.

<sup>852</sup> Infratest para ARD, p.14, 1968, cité par *Ibidem*, p.62.

<sup>853</sup> GARMENDIA J. A., *Alemania, exilio del emigrante*, op.cit, p.111.

porque la sociedad, impersonal, como es, no puede conocer y apreciar sus problemas personales ».

Dans un autre domaine, selon J.A Garmendia, « cerca de las autoridades penales, el emigrante español se ha granjeado merecida fama. Su delincuencia –en cifras relativas y absolutas- es considerablemente más reducida que la de los otros contingentes extranjeros ». Cependant, s'il est associé à une forme de délinquance dans l'esprit des Allemands, l'Espagnol est alors associé au maniement du couteau: « el alemán asocia fácilmente lo español al fuego del temperamento y fogoso, tan lejano del mero nórdico. La mancha que el cuadro de opiniones conseguido por el español esconde es precisamente la fogosidad hispana, tan próxima a veces al manejo del cuchillo » ; selon un autre sondage, « heissbluetig : sangre caliente literalmente : se aplica al español por un 53% de las personas interrogadas ».

La femme espagnole, dans l'esprit des Allemands correspond à « Carmen la femme brune, exotique, fidèle, de caractère, domestique et maternelle»<sup>854</sup>. Selon les statistiques publiées par J.A Garmendia, « un total de 417 Espagnoles en 1963, 541 en 1964, 575 en 1965 et 595 en 1966 se sont mariées avec des Allemands»<sup>855</sup>. Selon le sociologue, « L'Espagnol se marie avec une Allemande en des proportions bien inférieures à celle de la femme » et établit une moyenne de 480 par an<sup>856</sup>.

### 1.2.2.9 Les projets dans les pays d'accueil

Les historiens remarquent que, dans la plupart des cas, les projets initiaux des immigrants espagnols s'accomplirent avec succès<sup>857</sup>. Pour ce, ils se fondent sur les constatations suivantes, à savoir qu'à leur retour, certains ont pu acheter une maison<sup>858</sup>.

Les historiens ont toujours insisté ensuite sur leur peu de désir de se faire naturaliser, et ce, d'autant plus que des pays comme l'Allemagne bloquaient l'accès à la nationalité du pays d'accueil (en Allemagne, l'immigrant est un

---

<sup>854</sup> *Ibidem*, p.111, 65, 66, 56, 160, 130, 151, 53, 67 et 127.

<sup>855</sup> Anuario Estadístico, Alemania, 1966, cité par *Ibidem*, p.128-129.

<sup>856</sup> GARMENDIA J.A, *Alemania exilio del emigrante*, op.cit, p.48-49 et Anuario Estadístico, Alemania, 1966, cité par *Ibidem*, p.129.

<sup>857</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, op.cit, p.55.

<sup>858</sup> *Ibidem*.

travailleur « invité »)<sup>859</sup>. Les historiens citent les conditions mises en place par ce pays d'accueil à savoir « de courts permis de séjour renouvelables ou pas », ou encore « des difficultés pour le regroupement familial »<sup>860</sup>.

Selon J.A Garmendia, « plus de 25% des Espagnols qui vivent en Allemagne restent dans ce pays pour un temps supérieur à cinq ans. Ce pourcentage atteint 29,1, chez les Espagnols déjà résidents en Allemagne, depuis au moins trois ans. Il est possible que les premiers projets relatifs à un retour rapide soient retardés, surtout s'il s'agit d'un couple, et encore plus [s'il y a] des enfants»<sup>861</sup>. Lorsque les immigrants espagnols ont retardé leur retour en Espagne, ce fut pour trois raisons essentielles selon Susana Alba, José Babiano et Ana Fernández Asperilla :

una posibilidad de ahorro menor a la prevista, el nacimiento de hijos y su integración en la escuela de la sociedad de acogida y las dificultades de la primera generación para, al retornar, encontrar empleo en el mercado del trabajo español. El nacimiento de la segunda generación modificará sustancialmente el proyecto migratorio. Incrementará los gastos, reduciendo las posibilidades de ahorro y prolongando la estancia en el extranjero. Su integración en el sistema educativo y el acceso al mercado laboral del país de acogida disminuirán las posibilidades de retornar<sup>862</sup>.

### 1.2.2.10 Relation à l'Espagne

#### a. Visions des Espagnols péninsulaires et relation d'argent

En ce qui concerne la vision de la société d'origine face à la femme espagnole qui émigre vers l'Allemagne, J.A Garmendia précise que la situation n'est pas très appréciée dans les campagnes ; à son retour, la femme va rencontrer beaucoup de préjugés à son égard, préjugés qui ont été élaborés pendant son absence ; la femme va voir son projet de se marier vite frustré, si elle décide de quitter la société d'accueil<sup>863</sup>. Cette vision est similaire en ce qui concerne la France comme le démontre l'étude effectuée par Bruno Tur. En 1964, un discours de Franco mentionnait que l'émigration n'était pas faite pour les femmes<sup>864</sup>. Des

<sup>859</sup> RUBIO Javier, *La emigración...*, *op.cit.*, p.252-254 et ADHG 1278 w8, cités par DREYFUS-ARMAND Geneviève, « Los movimientos migratorios... », *op.cit.*, p.50-51 et ANSAY T. et GESSNER V., 1974, cités par VILAR Juan B. et VILAR María José, *La emigración española a Europa...*, *op.cit.*, p.26.

<sup>860</sup> *Ibidem*, cités par *Ibidem*, p.26-27.

<sup>861</sup> GARMENDIA J. A., *Alemania, exilio del emigrante*, *op.cit.*, p.163.

<sup>862</sup> ALBA Susana, BABIANO José et FERNÁNDEZ ASPERILLA Ana, *Miradas de emigrantes...*, *op.cit.*, p.55.

<sup>863</sup> GARMENDIA J.A., *Alemania, exilio del emigrante...*, *op.cit.*, p.135.

<sup>864</sup> TUR Bruno, « Immigrées espagnoles et représentations... », *op.cit.*

rumeurs parmi la population espagnole couraient à propos de la vie des Espagnoles célibataires dans Paris ; elles sont « soupçonnées d'être enceintes d'hommes qui les laissent par la suite ». Le chercheur précise que pour la population de Valence, elles étaient assimilées à des prostituées. Selon lui, ce sont principalement les jeunes hommes restés en Espagne qui sont à l'origine de la diffusion de ces rumeurs. En effet, « rester un an [à l'étranger], c'est s'offrir la possibilité de se laisser séduire par un autre ». Le cinéma contribue à diffuser cette image ; on peut citer l'exemple du film *Españolas en París* (1971), très évocateur à ce sujet ; l'affiche n'en est pas moins évocatrice également puisqu'elle représente « une jeune femme en proie à des hommes » ; le sujet met l'accent sur les avorteuses espagnoles exerçant à Paris<sup>865</sup>.

Guy Hermet avait tout d'abord mentionné le fait que grâce aux envois d'argent des membres de la famille émigrés, les Espagnols purent s'acheter des bicyclettes, des radios, des montres, etc., objets de « luxe » qu'ils ne possédaient pas avant<sup>866</sup>. En cas de réussite économique, c'est l'image de l'émigrant au volant de son propre véhicule qui persiste dans l'esprit de la population espagnole lorsque ce dernier est de retour au pays<sup>867</sup>.

## b. Les retours

En ce qui concerne les retours en Espagne, les chercheurs n'ont pu qu'accéder jusqu'en 1979 aux chiffres fournis par l'Institut d'Emigration Espagnol ; c'est l'historien Ródenas qui, en 1997 donne le chiffre de 900 000 retours entre les années 1960 et 1973<sup>868</sup>.

C'est l'Allemagne qui enregistre le taux de plus forts retours d'Espagnols dans leur pays d'origine<sup>869</sup>. Antonio Muñoz Sánchez parle de 70% d'immigrants espagnols qui retournèrent en Espagne après avoir séjourné en Allemagne<sup>870</sup>. Selon Félix Santos, « la decisión de regresar a España se manifestaba con más

---

<sup>865</sup> *Ibidem.*

<sup>866</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, *op.cit.*, p.71.

<sup>867</sup> MAINER José Carlos, *El aprendizaje de la libertad*, *op.cit.*, p.57.

<sup>868</sup> RÓDENAS, 1997, cité par VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa...*, *op.cit.*, p.31.

<sup>869</sup> VILAR Juan B et VILAR María José, *La emigración española a Europa ...*, *op.cit.*, p.65.

<sup>870</sup> MUÑOZ SÁNCHEZ Antonio, *La emigración española...*, *op.cit.*, p.4.

constancia en los emigrantes que residían en Alemania y Suiza, donde la integración y el conocimiento del idioma presenta mayores dificultades »<sup>871</sup>.

De retour en Espagne, selon J.A Garmendia, sociologue, qui a étudié l'immigration des Espagnols en Allemagne

alcanzadas estas metas [de ahorro], el emigrante de retorno ocupa en la sociedad que abandonó el puesto con el que soñará antes de su partida : una posición más desahogada por la compra de nuevas tierras o ganado, de un piso, de un pequeño comercio, de un tractor, de un taxi, un hogar, etc. El mismo fracasado económico de la emigración regresa a su tierra inadaptado a cualquier otro tipo de sociedad, y enfrentado a problemas parecidos a los sentidos antes de su salida<sup>872</sup>.

Il ajoute plus loin que

de regreso a su país, uno de los grandes problemas de su reajuste ha de consistir seguramente en poner en su lugar la sociedad sublimada por la nostalgia. A la patria que vuelve a pisar le faltan, por ejemplo, muchas de las excelencias que su reafirmado nacionalismo imaginara desde fuera. Habitado, en Alemania, a la evidencia de unos razonables ingresos, ha paliado durante la ausencia la problemática económica. Se impone, entonces, la consiguiente frustración al no ver acompañados sus ahorros del fruto esperado. Son problemas –como otros muchos más- que indudablemente han de acompañar el proceso de reajuste del emigrante, una vez regresado a su país<sup>873</sup>.

#### 1.2.2.11. Portrait politique des émigrants économiques

Il est plus difficile à définir pour les historiens que celui de l'exilé. Beaucoup conviennent que la politisation des émigrants espagnols a été dans sa grande majorité assez faible. Guy Hermet rappelle que « les immigrants économiques arrivés depuis 1953-1954 refusent pour la plupart de s'affilier à un syndicat et passent souvent pour des 'jaunes' aux yeux de leurs camarades d'atelier »<sup>874</sup>. Ils mentionnent le fait que, si peu d'émigrants économiques s'insèrent dans la vie politique, c'est aussi de peur que la répression s'abatte sur eux à leur retour en Espagne. Ils reprennent ainsi les conclusions de Guy Hermet pour qui,

les causes de cette attitude sont multiples. Elles résultent, en partie, de la propagande du gouvernement espagnol, à laquelle la majorité des immigrants actuels se trouve soumise depuis l'enfance, qui assimile le

---

<sup>871</sup> SANTOS Félix, *Exiliados y emigrados...*, op.cit, p.37.

<sup>872</sup> GARMENDIA J.A., *Alemania, exilio del emigrante...*, op.cit, p.162.

<sup>873</sup> *Ibidem*, p.171.

<sup>874</sup> HERMET Guy, *Les Espagnols en France...*, op.cit, p.90-91.

syndicalisme ouvrier à la subversion communiste, surtout lorsqu'il s'agit des syndicats indigènes de la période républicaine.

Il ajoute aussi qu'

elles se fondent [...] sur la crainte des indicateurs de la police franquiste, qui exerce parfois des pressions sur les familles de ceux qui militent ou adhèrent à un syndicat. Il faut ajouter que les Espagnols arrivés au cours des dernières années sont dépourvus de formation et d'expérience syndicales réelles, et comprennent rarement l'utilité d'une action dans ce domaine. Ils sont, selon l'expression d'un vieux militant de l'UGT, 'orphelins de syndicat', et craignent de gâcher l'argent en payant une cotisation. Ceux qui s'y résolvent, à la longue, le font souvent dans un but extra-syndical ; ainsi, l'UGT recrute beaucoup de ses nouveaux adhérents grâce à son équipe de football<sup>875</sup>.

J.A Garmendia parle du peu d'impact que la politique du pays d'accueil (l'Allemagne) a laissé sur les immigrants espagnols<sup>876</sup>. Selon le sociologue, « el tipo medio del emigrante español en Alemania, profundamente condicionado por sus estructuras rurales, simplifica sus objetivos en el ahorro económico » ; il parle d' « absentéisme syndical typique de l'émigrant ». Il ajoute plus loin que l'immigrant espagnol est très méfiant lorsqu'on le convie à se syndiquer.

Les récentes recherches rappellent cependant des aspects de l'activité politique des émigrants économiques comme celle relative aux conditions de travail et de logements. Il y eut ainsi des grèves pour protester contre les conditions de travail mais « la participation espagnole lors de ces protestations se dilue, se confond dans l'action collective d'autres groupes d'émigrants comme les Italiens, les Portugais, les Maghrébins ». Cependant, ils précisent que ce genre de mobilisation

va se développer dans le temps, surtout à la fin des années 60. On apprend l'expulsion de 220 mineurs espagnols en Hollande, après une grève dans les mines Mauritz, en avril 1963. [...] En mai 1968, les Espagnols participèrent à la grève générale en France, dans certaines industries comme les usines Renault [...] [ils participèrent] à la grève dans les chantiers navals de Marseille, pour demander des augmentations de salaires, en juin 1972 ; [...] [on a pu remarquer aussi leur participation] à la grève dans l'usine Renault de Billancourt en 1973 ; à celle des éboueurs à Hanovre en 1973<sup>877</sup>.

---

<sup>875</sup> *Ibidem*, p.90-91

<sup>876</sup> GARMENDIA J.A., *Alemania, exilio del emigrante...*, *op.cit*, p.172.

<sup>877</sup> *Ibidem*, p.172, 173.

## **DEUXIÈME PARTIE. EXIL ET ÉMIGRATION DANS LES ROMANS DU XXIE SIÈCLE**

Comme nous l'avons mentionné plus haut, nous allons dans cette partie centrale procéder à l'analyse de notre corpus, puis, nous vérifierons si ces romans postérieurs à *Soldados de Salamina* présentent de grandes différences avec les romans antérieurs et s'ils suivent les représentations des historiens afin de déterminer, entre autres, leur degré de réalisme.

## CHAPITRE I

### Analyse des romans

#### *El corazón helado, Una cita en Arlés, El regreso de Michel, La Gioconda llora de madrugada*

S'agissant de romans qui remémorent des événements passés de l'Espagne, il semble important de mesurer leur dimension mémorielle qui s'articule dans toutes les narrations autour de trois étapes : le déni, le retour de la mémoire et la catharsis.

### 1. Des romans de la mémoire

#### 1.1. Déni

Dans *El corazón helado*, la mémoire des personnages est souvent défaillante à propos de certains événements ; ainsi, par exemple, Álvaro ne se souvient pas de la visite de Raquel à son domicile quand ils étaient enfants. La narration résume aussi la vie de Raquel pour souligner l'oubli involontaire de ce personnage et l'oubli de la société en même temps :

En 1988, cuando se enteró por fin del significado de aquella expresión enigmática, 'lo de Carrión', que no habría llegado a escuchar ni una docena de veces, el pasado no estaba de moda. Recordarlo parecía de mal gusto, y su vida estaba repleta, llena de cosas que hacer y en las que pensar (C.H., p.788)<sup>878</sup>.

Cette phrase illustre bien la réalité car si l'on se réfère aux recherches menées par les historiens, en Espagne, l'oubli de cette période a perduré pendant toute la période franquiste. La Transition n'a pas œuvré à la récupération de cette mémoire, bien au contraire. Alicia Alted Vigil souligne l'oubli dans les années 80 aussi bien de la part de la France que de l'Espagne<sup>879</sup>.

Précisons que, de plus, les historiens évoquent le manque de temps de la part des descendants pour écouter les récits des aïeux, constat que la narration de *El corazón helado* souligne également : « Recordarlo parecía de mal gusto, y su vida estaba repleta de cosas que hacer y en las que pensar » (C.H., p.788). De plus,

---

<sup>878</sup> Nous emploierons désormais cette abréviation pour le roman de GRANDES Almudena, *El corazón helado*, op.cit.

<sup>879</sup> ALTED VIGIL Alicia, « Memoria de la República y la guerra en el exilio », op.cit, p.264.

l'expression « parecía de mal gusto », exprime bien le pacte du silence instauré à la Transition que souligne aussi Florence Guilhem.

D'autres encore comme Rafa, le frère d'Álvaro prône la nécessité d'oublier. Il semble vouloir instituer un oubli collectif car il emploie la première personne du pluriel : « -No nos vas a contar nada que nosotros no sepamos. Es una historia muy antigua, que a estas alturas carece por completo de importancia en cualquier sentido, y que además no debemos valorar, porque no podemos hacerlo » (C.H., p.840).

Dans *El regreso de Michel*, quand les autres personnages et en particulier celui d'Eliane, réactivent la mémoire d'un de leurs amis, Michel, qui est parti et dont ils espèrent tous le retour, le narrateur lui, prône son oubli :

¡Oh dudas y recelos que sonrojan el rostro herido por el recuerdo del que se fue ! Él seguirá siendo la muralla que nos separase, la infranqueable distancia de nuestro aislamiento espiritual cuando yo pretendía la muerte del pasado y la cicatriz permanente de las heridas (R .M, p.171)<sup>880</sup>.

Le narrateur se définit comme l'oubli incarné :

Yo pertenecía a la raza de los hombres que tienen el paladar de limón, los que consumen los años en espirales de fabulación, los que olvidaron el ayer y nada esperan del mañana : sólo poseen el presente, incapaces de forjar la leyenda de su esfuerzo en otros fuegos (R.M., p.173).

On entre ici dans ce que Paul Ricoeur dénomme la mémoire blessée, malade du narrateur qui veut oublier, à cause d'un passé traumatisant –l'emploi du terme cicatrice est d'ailleurs très évocateur à ce sujet<sup>881</sup>.

Lorsqu'éclate mai 68 en France, le narrateur semble fuir la violence, la situation troublée comme si cela lui rappelait l'Espagne comme on peut le voir avec le champ lexical de la guerre : « Yo había desaparecido entre todos ellos, pues la vergüenza de la omisión me aislaba del regocijo compartido. **Soldado** que abandonó a sus **generales** ignorando la **batalla**, no merecía el olor de la **pólvora** ni el laurel de los héroes, ni un sitio entre los **heridos** » (R.M., p.173). Les émeutes lui rappellent des souvenirs qui le traumatisent.

---

<sup>880</sup> Nous emploierons désormais cette abréviation pour le roman de BLANQUER María Blanca, *El regreso de Michel*, op.cit.

<sup>881</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit, p.83.

Un peu plus loin, on peut constater à nouveau que le narrateur semble avoir tout oublié de l'Espagne à en juger la réponse brève qu'il adresse à l'une de ses amies, Vivi :

-¿Te he contado que estuve en Suiza ? Una mala experiencia. Ahorran incluso el tiempo del amor. Pensé en ir a España, conocer las corridas, aprender baile flamenco... ¿Cómo son las corridas ?  
-No lo sé.(R.M., p.190).

De retour en Espagne, des années plus tard, le narrateur s'aperçoit qu'il avait totalement enterré son passé comme le souligne l'expression : « la tumba del pasado » (R.M., p.284). Cette volonté de nier le passé va avoir de fâcheuses incidences lorsque le narrateur se mettra à la recherche de sa mère ; en effet, il en a même oublié les noms de famille de son oncle et sa tante ainsi que de son beau-père, don Julián : « Me abrumaba la tristeza, la desesperación de que todo hubiera sido inútil y el que tanto esfuerzo por olvidar las cosas que me pasaron me impidiera recordar el apellido de mis tíos aunque, tal vez, tampoco estuvieran en el lugar que les dejé » (R.M., p.284) ; « En el listín de teléfonos no aparecía mi madre. Podía estar a nombre de don Julián, del que no conseguía recordar el apellido » (R.M., p.295).

Dans *La Gioconda llora de madrugada*, c'est au fil de sa relation avec Christian, que Soledad va inévitablement oublier son passé. Elle va oublier les idéaux et recommandations les plus élémentaires de son père, ce qui va la pousser dans une soumission absolue –propre aux régimes dictatoriaux- comme elle en fait l'analyse à la fin du roman. Elle utilise pour ce le champ lexical de l'esclavage :

Me habían educado en el rechazo a la **tiranía**, pero me sometí voluntariamente al hombre que amaba, que se consideraba **dueño** de mi cuerpo, de mis sentimientos, y hasta de mis pensamientos. Fui **esclava** de sus deseos, una marioneta en sus hábiles manos (G., p.177)<sup>882</sup>.

Dans *El corazón helado*, c'est une mémoire de propagande qu'ont retenu beaucoup de personnages. Nous pouvons dire que nous avons là ce que Paul Ricoeur dénomme 'mémoire manipulée'<sup>883</sup>. Cette mémoire figée est très bien

---

<sup>882</sup> Nous emploierons désormais cette abréviation pour le roman de DAUDET Elvira, *La Gioconda llora de madrugada*, op.cit.

<sup>883</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit, p.83.

décrite par le personnage d'Álvaro qui en fait d'ailleurs une généralité avec l'utilisation du présent :

[...] la ingravidez de España, la excepción a la ley de la causa y el efecto, el país donde nadie **ve** nunca una manzana que **se cae** de un árbol, porque todas las manzanas **están** ya en el suelo desde el principio y eso **es** lo más práctico, lo más sabio, lo más cómodo, lo mejor para todos [...] (C.H., p.299).

On peut alors dire que le personnage d'Álvaro connote une fonction idéologique qui « se situe dans des fragments de discours plus abstraits ou didactiques, qui proposent des jugements généraux sur le monde, la société, les hommes... » en prenant la forme d'une maxime au présent<sup>884</sup>.

L'oubli demeure au sein de chaque famille en Espagne ; aussi bien les républicains, ceux qui sont de retour après une longue absence parfois, que les phalangistes optent pour l'oubli et le silence, comme si pour la société espagnole la Guerre Civile et l'exil était une irréalité comme on peut l'observer avec l'expression « como si » suivi du subjonctif imparfait et maintes fois répétée :

En casa de sus padres nunca se hablaba de la guerra, ni del exilio, ni del regreso. Era **como si** nada de todo aquello **hubiera sucedido**, **como si** la familia Perea nunca **se hubiera movido** de Madrid, **como si** la familia Perea **hubiera vivido** siempre en Torre del Mar, **como si** su padre no **hubiera nacido** en Toulouse, **como si** su madre no **hubiera nacido** en Nimes, **como si** ninguno de los dos **conservara** la huella palidísima pero aún perceptible de un acento ajeno, que estiraba sus eses y afluaba sus úes para imprimir a sus palabras una música extraña, que no acababa de sonar igual que la que brotaba de las voces de sus padres, de sus hijos, de los desconocidos que andaban por la calle (C.H., p.786).

Dans *El regreso de Michel*, le narrateur n'est pas le seul personnage à avoir enterré complètement des éléments du passé. En se rendant en Espagne, il se rend compte que sa famille l'a enterré au sens propre comme au figuré : « Podía esperar cualquier cosa menos lo que acababa de escuchar. Gonzalo está muerto. ¡Yo estaba muerto ! Alguien había plantado un árbol para mí » (R.M., p.303). Plus loin, le narrateur se définit d'ailleurs comme « aquel vivo que habían enterrado » (R.M., p.304).

Dans *El corazón helado*, il est significatif que l'histoire du vol de la famille par Julio Carrión se résume à trois mots : « Lo de Carrión » : « Cuando pasó **lo de**

---

<sup>884</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman, op.cit*, p.65.

**Carrión**, decía a veces su padre, o antes, o después de **lo de Carrión**, y si alguno de sus hijos le preguntaba qué era lo que había pasado en realidad, él respondía que nada, un socio del abuelo que le había salido rana » (C.H., p.786). La brièveté de l'expression démontre bien le silence imposé autour de l'histoire de la Guerre Civile et de l'exil et accepté par tous les citoyens qu'ils soient d'ascendance républicaine ou franquiste. Il est primordial de signaler qu'alors que les personnages se trouvaient en France, les événements de la Guerre Civile et de l'exil étaient évoqués souvent comme on peut l'observer à travers la répétition suivante : « Ignacio Fernández Salgado conocía la tragedia que la muerte de Mateo había representado para su padre, para sus abuelos. Lo había oído contar muchas veces » (C.H., p.82) ; « Raquel había escuchado esa historia muchas veces » (C.H., p.78). Le retour en Espagne a provoqué le silence.

Dans ce même roman, la mémoire fabriquée contre les Républicains est très bien mise en relief avec les souvenirs du frère d'Álvaro, Julio qui a écouté ces récits de la bouche de son grand frère, Rafa : « Él quería que viviéramos bien, y los otros eran malos, mataban a la gente, ¿comprendes ? Quemaban las iglesias, las casas, lo quemaban todo, y además se habían marchado, habían huido porque eran unos criminales, así que lo suyo no era de nadie... » (C.H., p.765). Plus loin, sa sœur Angélica lui montre des photos de la Guerre Civile et ajoute : « Esto es lo que hicieron los rojos en la guerra, me dijo » (C.H., p.765). On voit bien là la technique de la mémoire de propagande qui consiste à souligner les stéréotypes du 'bon' et du 'mauvais' citoyen mis en place par la dictature franquiste<sup>885</sup>.

Cette mémoire fabriquée est utile pour les personnages restés en Espagne dans *El regreso de Michel*. L'oncle du narrateur, Juan prône, au premier abord, l'oubli de Gonzalo pour le bien de la mère : « [...] No debe revivir viejas historias que toda su familia le ha ayudado a superar. El tiempo nos enseña a soportar el dolor. Espero que lo comprenda. Ese capítulo se cerró para todos » (R.M., p.305). Il met en avant la souffrance qu'est susceptible de ressentir la mère pour empêcher Gonzalo de révéler sa véritable identité. Cependant, ce n'est qu'un peu plus loin dans la narration que l'on comprend que cet oubli fut utile économiquement parlant. En effet, don Juan et don Julián ont mis en scène la mort de Gonzalo

---

<sup>885</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales, op.cit*, p.26.

quand ils ont appris qu'il était l'héritier de son grand-père ; don Julián, se trouvant dans une situation financière difficile, l'occasion venait à point :

Se trataba de algo mucho más tangible que la intercesión divina. Yo soy el que se fue –les decía mi silencio- y redujisteis a cenizas que cubrieron la larga ausencia que me retuvo más allá del tiempo oportuno para que gozarais en la híbrida monstruosidad de vuestro imperio de finanzas, levantado sobre los despojos de un muerto. Robastéis cuanto me pertenecía para vestir de armiño los hombros que sostiene la mentira (R.M., p.359-360).

Comme dans *El corazón helado*, la narration nous montre une classe sociale espagnole qui, pendant la dictature franquiste, s'est enrichie aux dépens des exilés.

Il s'avère aussi clairement que l'oubli prôné par ces personnages répond à une logique de peur des représailles comme elle est illustrée dans *El corazón helado*.

C'est la peur qui pousse Clara, la sœur d'Álvaro à vouloir ne rien savoir sur le passé, comme l'atteste le champ lexical :

Pero alguna chispa había debido de saltar pese a mis esfuerzos, porque mi hermana me miraba ahora casi con **miedo**, los labios fruncidos en una expresión de extrañeza profunda, cargada de sospechas, de **temores** que ni siquiera ella era capaz de interpretar y que yo nunca había visto en su rostro. [...] (C.H., p.902).

Dans le roman d'Almudena Grandes, des années plus tard, la sœur de Julio et d'Álvaro, Angélica, utilise encore cette mémoire fabriquée pour justifier ou tenter de justifier le vol de leur père :

A los republicanos les expropiaron sus bienes, sí, pero eso no era robar porque había leyes, tribunales, había... Era una consecuencia de la guerra, ¿no ?, una situación excepcional, y ellos no estaban aquí, ellos... Lo habían abandonado todo, habían renunciado a todo, como si dijéramos... [...] Pero lo de papá es distinto. Él no fue un ladrón, Álvaro. Lo que hizo era legal (C.H., p.849).

Son intervention démontre bien qu'elle possède une opinion toute faite à cet égard, qu'elle répète sans recul.

La génération des enfants a été bercée toute sa vie par le mensonge qui est parvenu à faire sa place même dans les années 2000. Cette situation du roman démontre que le leg du franquisme demeure encore important de nos jours.

Ensuite, l'oubli des camps est aussi reflété dans *Una cita en Arlés* :

De nuevo en el coche, las dos mujeres tomaron la ruta de Argelès, y apenas un cuarto de hora después ya estaban en la playa, rodeada de apartamentos de verano, hoteles y restaurantes acogedores y tranquilos, y que, sin embargo, era la misma playa a la que habían llegado en los

primeros meses del año 1939 miles de refugiados españoles, columnas interminables de personas arrastrándose por las carreteras con su vida entera dentro de una maleta (C.A., p.196)<sup>886</sup>.

Le roman exprime ici une réalité. Il est intéressant qu' Emile Témime et Pierre Milza soulignent l'oubli de la France en ces termes:

[...] Plus près des Pyrénées, les plages de Barcarès sont aujourd'hui recouvertes, à l'endroit même où les républicains espagnols ont été regroupés après la Guerre Civile, par ces constructions pour le tourisme populaire que l'on a essaimées le long de la Méditerranée. Il est impossible d'y trouver une image ensevelie des baraquements édifiés à la hâte en 1939. A la limite, la mémoire se donne plus facilement libre cours sur les quelques étendues sablonneuses qu'a épargnées pour le moment la fièvre immobilière autour de Saint-Cyprien et d'Argelès-sur-Mer. Plus qu'un monument dérisoire et symbolique, ces étendues plates et nues sont chargées de souvenirs [...] mais rien n'a effacé pour ceux qui les ont vécues les images d'une violence depuis longtemps périmée<sup>887</sup>.

Le déni est encore plus frappant dans ce roman avec le personnage de Santiago/Jacques qui perçoit ses origines espagnoles comme un scandale. Le rejet des origines aurait pu être intéressant mais il est trop amplifié dans le roman. On croirait en effet que Santiago/Jacques n'est pas le fils d'exilés espagnols mais de nazis.

Ce roman insiste néanmoins sur le devoir de mémoire en ce qui concerne la Guerre Civile et l'exil. Comme dans celui d'Almudena Grandes, la volonté d'oublier s'avère inutile.

## 1.2. Le retour de la mémoire

Dans le roman d'Almudena Grandes, chaque personnage possède une mémoire particulière à propos de ces événements. D'ailleurs, la romancière a précisé à propos de son roman qu'il était important pour elle de le définir comme « un roman sur la mémoire historique de l'Espagne »<sup>888</sup>.

*Una cita en Arlés* de María Luisa Prada est un roman qui revient sur l'histoire passée des Espagnols en exil en France. La trace du passé est d'ailleurs visible dès

---

<sup>886</sup> Nous emploierons désormais cette abréviation pour le roman de PRADA María Luisa, *Una cita en Arlés*, op.cit.

<sup>887</sup> TÉMIME Emile et MILZA Pierre, « Français d'ailleurs... », op.cit, p.5-6.

<sup>888</sup> MARTÍNEZ POLO Liliana, « *El corazón helado* es el nuevo libro de Almudena Grandes, autora de *Las edades de Lulú* », *El Tiempo*, Bogotá, 23/10/2007, <http://www.eltiempo.com/cultura/libros/noticias/ARTICULO-WEB-NOTA-INTERIOR -3779704,html>, p.2.

la couverture du roman qui montre une ancienne photo d'un petit garçon en uniforme d'écolier. C'est de plus une photo en noir et blanc qui rappelle les documents originaux d'archive.

Dans *El regreso de Michel*, ce passé qui rattrape est mis en avant de par la structure circulaire du roman. En effet, le narrateur quitte l'Espagne pour rejoindre Paris mais va devoir revenir inévitablement sur les lieux de son passé. De plus, ce passé qui rattrape est bien sûr mis en évidence avec le terme de « regreso » présent dans le titre du roman.

Tout au long du roman *Una cita en Arlés*, la narration oscille entre le passé et le présent, plus exactement entre un passé lointain, un passé plus proche et le présent des personnages. Ce mélange des temps s'effectue dès le chapitre un avec l'utilisation du plus-que-parfait et de l'imparfait qui déterminent les différents niveaux temporels. Le temps de l'histoire n'est en effet pas strictement chronologique.

Au début du roman d'Almudena Grandes, la narration indique d'emblée que la mémoire va occuper une place prépondérante. En effet, nous avons des prolepses internes indiquant que certains événements ne pourront être oubliés des protagonistes. Ainsi, pendant la fête célébrée en France à l'occasion de la mort de Franco, la narration indique que la petite Raquel va se souvenir du dialogue qu'elle a eu avec son grand-père : « A la mañana siguiente, Raquel no se acordaría de cómo se quedó dormida, pero **nunca** en su vida **olvidaría** esta conversación » (C.H., p.45). Le même procédé est employé plus loin lorsque la petite fille est témoin de la peine de son grand-père après la visite à Julio Carrión en Espagne : « [...] propietario de una pena negra, honda y sonriente que su nieta **no olvidaría** jamás, como **no olvidaría** la tarde en que le vio llorar » (C.H., p.98) La mémoire est tellement prégnante que la même expression est répétée : « Raquel **se acordaría** siempre de aquel día », « Raquel, que **se acordaría** siempre de aquel día » (C.H., p.41 et 42).

Alvaro, dans le roman, est le porte-parole de la mémoire. Selon lui, le passé est inévitable et il rattrape toujours. Nous avons même une prolepse externe qui présage que le passé rattrapera sa sœur Clara qui pourtant ne veut rien savoir : « [...] el futuro **la iba a pillar** igual, porque antes o después, acabaría sabiendo sin querer saber, escuchando lo que no quería escuchar, y siempre podría pensar que todo era mentira pero no lo lograría del todo, ya no. » (C.H., p.905).

La mémoire est inévitable comme le souligne le personnage de Raquel avec l'utilisation du futur qui souligne sa certitude :

Eso me imaginaba, eso me gustaba pensar, y no esto, esta mierda, aunque ya supiera que iba a ser así, que tendría que ser así, que nunca seríamos tú y yo solos, Álvaro, que nunca podríamos vivir tú y yo solos. **Nunca podremos**, ahora ya lo sabes. Siempre **habrá** demasiada gente alrededor, vivos o muertos, contigo y conmigo, acostándose con nosotros, levantándose con nosotros, comiendo, bebiendo, andando con nosotros, y jodiéndolo todo, siempre... (C.H. p.738-739).

Dans *El regreso de Michel*, le personnage de la grand-mère du narrateur lui avait expliqué combien il est inutile de fuir le passé, celui-ci revenant toujours. A la question du narrateur : « -¿Cómo es el mundo, abuela ? », la grand-mère répond : « -Es redondo, como una pelota. Puedes caminar por él pero siempre regresas al punto de partida. Lo peor de todo es que, donde quiera que vayas, el equipaje va contigo. » (R.M., p.85-86). On se doute alors que le passé reviendra toujours en force pour le narrateur. Les propos de la grand-mère sont l'écho du titre du roman.

Le passé rattrape toujours Soledad également. Par exemple au début de sa relation avec Christian, elle ne peut s'empêcher de revoir mentalement d'où elle vient, son quartier. Elle ressent le monde de son enfance de façon très physique : « Por un momento, el mundo de mi infancia adquirió una presencia palpable, una presencia casi humana » (G., p.40). Elle sent même les odeurs : « Entre el humo del incienso me llegó nítidamente el olor peculiar del barrio, denso y pesado, producto de los diversos combustibles que utilizábamos para luchar contra el frío asesino : cartones, trapos, pieles y hasta bolas de basura amasada » (G., p.40). Elle ne peut échapper à ses origines qui surgissent tout à coup. Elle a l'impression que son ancienne pauvreté est apparente et qu'elle en porte l'odeur sur elle : « Impulsivamente, me olisqueé a mí misma, buscando con aprensión aquel olor en mi piel, temiendo ser su eterna portadora » (G., p.40). La figure paternelle est également présente à ses côtés : « Sentía a mi padre en todas las cosas que él no había visto, [...] (G., p.46). Ses sens –en particulier l'odorat et le toucher- sont en éveil comme si elle se trouvait à nouveau en Espagne.

Chez Gonzalo/Robert, son passé lui revient en mémoire sous la forme de rêves. Celui qu'il faisait à propos de sa mère, quand il était petit, revient dans son sommeil : « Aquella noche menguó la luna. En sus cuernos una hermosa figura de

mujer me tendió la mano y cuando fui a cogerla se desplomó convirtiéndose en trozos de una muñeca de porcelana » (R.M., p.257). Rappelons que « le rêve sert d'exutoire à des impulsions réprimées [...] il fait émerger les problèmes à résoudre »<sup>889</sup>. Le problème à résoudre pour le narrateur est sa mère. Elle peut être représentée ici fort bien par la poupée de porcelaine. Sa fragilité se réfère à son souvenir puisque rappelons que Gonzalo/Robert s'affaire à l'oublier. Ce rêve lui fera prendre conscience de la perte imminente de sa mère et de son souvenir puisque la poupée finit par se casser.

Pour certains personnages du roman de *Una cita en Arlés*, la corrélation entre le présent et le passé demeure importante. Citons par exemple deux cas, celui de Sara, la femme de Manuel qui est elle aussi une enfant de l'exil et Inés, la cousine de Jesús, l'ami de Manuel et de Sara qui ont partagé la même situation. Pour le personnage de Sara, la corrélation entre le passé et le présent est évidente : « Escuchar esa clase de noticias le producían una desazón que tardaba mucho tiempo en desaparecer. Sabía por experiencia que lo que comienza con una simple trifulca puede acabar siendo peligroso » (C.A., p.65). Contrairement à Gonzalo/Robert, ce n'est pas le rêve qui convoque la mémoire mais un événement en particulier : les émeutes des banlieues en France en 2005. Lorsque Manuel s'informe des événements qui se passent en France, cela lui rappelle automatiquement son passé d'enfant espagnol exilé, comme le démontre l'utilisation sur un même plan du passé simple de l'indicatif et du plus-que-parfait : « Mientras leía, el hombre reparó en que uno de los cabecillas de aquella locura tenía apellido español. Este hecho le hizo volver a recordar su país y los trágicos acontecimientos que le habían obligado a abandonarlo » (C.A., p.57). Le présent convoque donc le passé qui lui même convoque d'autres événements ; on peut alors parler de mémoire imbriquée.

La comparaison entre la Guerre Civile espagnole et les émeutes des banlieues en France en 2005 ne va pas sans poser problème. En effet, l'idée que des réfugiés politiques espagnols ayant connu une guerre fratricide puissent imaginer que les émeutes des banlieues présentent une quelconque ressemblance avec le déclenchement de la Guerre Civile est bien trop exagérée. A trop vouloir ancrer

---

<sup>889</sup> CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles...*, op.cit, p.811.

son roman dans la réalité, María Luisa Prada rapprochent des faits qui n'ont guère à voir entre eux et finit par noyer une partie de sa narration dans l'irréalité.

Enfin, mentionnons que dans *El corazón helado*, la mémoire peut revenir sous une autre forme. Voyons l'image de la poussière (« signe de mort »)<sup>890</sup> qui est utilisée pour exprimer le chagrin d'Álvaro Carrión :

Respiraba polvo, masticaba polvo, tragaba polvo, y el polvo pesaba sobre mis pestañas, se expandía entre mis dientes, podía verlo bajo el borde de mis uñas, sentir cómo rellenaba poco a poco todas las cavidades de mi cuerpo, percibir su crujido en mi cerebro, y sin embargo le pregunté por qué me había llevado allí, yo lo pensé, yo lo dije, era mi voz, fueron mis ojos los que la miraron, los que sintieron el escorzor de las lágrimas al contemplar sus ojos, hinchados, blandos, tan tiernos como su culpa. (C.H., p.720-721).

Notons que l'expression 'secouer la poussière de ses sandales' est, selon le dictionnaire des symboles « une formule qui symbolise l'abandon total du passé, une rupture complète, un reniement de tout ce que représentait cette poussière : patrie, famille, amitié, etc. », or, dans le roman, le personnage d'Álvaro se sent au contraire envahi par la poussière, c'est-à-dire il semble absorbé par le passé<sup>891</sup>.

Dans tous les romans, les personnages vont finir par accepter le passé, voire à le rechercher et ce, pour se forger une identité.

### 1.3. Problèmes identitaires et catharsis

Dans *El corazón helado*, la problématique identitaire est présente dès l'épigraphe de María Teresa León : « [...] ¿Qué tenemos nosotros que ver con los cementerios de los países donde vivimos ? » (C.H., p.13).

L'identité est également d'une importance capitale dans *El regreso de Michel*. Dès la couverture, on peut percevoir cette dichotomie identitaire qui va affecter le narrateur. En effet, nous avons là un portrait divisé en deux. La partie gauche représente un jeune visage et si l'on se reporte à la page 6, il nous est indiqué qu'il s'agit d'un visage d'enfant et que la partie droite représente celui d'un homme. Nous entendons alors l'expression clef présente sur la quatrième de couverture : « Nadie puede sobrevivir a sí mismo ». L'enfance du narrateur va alors surgir et il ne pourra nier à jamais ses origines. Il est alors partagé entre sa vie d'enfant et

---

<sup>890</sup> *Ibidem*, p.785.

<sup>891</sup> *Ibidem*.

d'adulte. Tout au long du roman, le narrateur va avoir du mal à préciser sa véritable identité. Le début du roman qui dresse un bilan de la situation du narrateur en partance pour Paris après avoir revu pour la dernière fois sa famille biologique nous indique qu'il a finalement trouvé où se situait son identité, à savoir à Paris, auprès de ses amis. Il les considère comme de la famille : « Son **mi familia** y les necesito a todos » ou encore « **nuestra misma sangre** » (R.M., p.8).

Dans la narration d'Almudena Grandes, bien avant les révélations de Raquel, lorsqu'Álvaro fouille dans le passé de son père, sa propre identité semble en jeu et compromise comme l'atteste le verbe « redefinirme » (C.H., p.312). Il ressent déjà une perte identitaire : « [...] pero ahora ya **no sé quién soy, ya no sé lo que soy** ni lo que significo, y tengo que volver a pensarlo, tengo que volver a pensarme [...] » (C.H., p.312). Après être au courant de ce qu'a fait son père à la famille Fernández, Álvaro a l'impression d'avoir perdu son identité, mise en relief avec par exemple l'adjectif « extraño » :

Cuando salí a la calle, me sentí **extraño** dentro de mi cuerpo, como si no estuviera muy seguro de ser yo, de ser el hombre que dejaba de andar al llegar a la esquina, y miraba a su izquierda, y levantaba la mano para parar un taxi, y pronunciaba una dirección con la voz alta, clara, que reconocía sin dificultades como su propia voz (C.H., p.746).

Dans *El regreso de Michel*, le trouble identitaire du narrateur devient surtout présent après l'épisode du cellophane puisque le médecin qui le prend en charge diagnostique chez lui un cas de schizophrénie. Il remarque chez lui un dédoublement de la personnalité. Depuis son internement et son placement ensuite dans une nouvelle école, il est significatif de constater que la typologie du récit a changé. Les liens de parenté apparaissent en effet en italique dans la narration : « *mis padres* » (R.M., p.119), « el mandato *paterno* » (R.M., p.120). Ces deux termes sont répétés un peu plus loin (R.M., p.120 et 122).

Soledad, dans *La Gioconda llora de madrugada* sent dès les premières pages que son identité reste derrière elle, en Espagne : « Su forzada sonrisa entre las lágrimas, mientras el tren me alejaba velozmente de él y de cuanto había sido mi vida hasta entonces » (G., p.9).

Christian lui, est un personnage qui affirme ne posséder aucune identité : « -[...] yo no soy de allí ni de aquí, no tengo patria ni bandera ; soy libre » (G., p.53). Plus tard, il poussera d'ailleurs Soledad à se débarrasser de toute identité.

Christian souhaite ne plus avoir de racines ; il s'identifie uniquement à la musique : « -[...] A veces, todavía siento nostalgia de la infancia que nunca tuve, pero no concibo otra vida ni otra profesión que la música [...] –Sí, siempre supe que la música era mi vida, mi pan y mi agua ; todo lo que quería » (G., p.54-55).

Christian avertit Soledad par prolepse interne qu'elle va perdre son identité. Il l'énonce au présent de l'indicatif de plus, comme si cela était inéluctable « Los oprimidos, seducidos por los valores del enemigo, **pierden** su identidad. La cultura no es sino la invasión de la inocencia, **hace** perder el hálito humano final, **roba** más que **da** » (G., p.58). Christian a bien compris que la bourgeoisie représente l'ennemi du peuple chez Soledad ; cependant, il a aussi décelé son goût pour les belles choses et souligne qu'elle peut alors être attirée par la bourgeoisie et en perdre son identité. Cet avertissement à ce stade de la narration a valeur de prolepse.

Au fil du temps de sa relation avec Christian, Soledad finit par ne plus avoir de passé et donc d'identité. Il y a aussi l'utilisation du lexique de l'esclavage qui démontre toute l'emprise de Christian sur Soledad. C'est un lavage de cerveau monstrueux qui apparaît –champ lexical de la monstruosité :

Aquel intruso me ocupaba y se hacía **dueño de mí**. Le sentía hundir sus **tentáculos** en mi corazón, en mi cerebro, **absorber mis ideas, mis sentimientos**, hasta acabarme y convertirme en un ser diferente. Sí, me sentía habitada por mi ávido huésped, que **me devoraba**, me digería, y me vomitaba otra. Una yo nueva, transformada. Sabía que nunca podría ser la misma, había renunciado a mi naturaleza para ser la que él quería (G., p.102).

Elle ne se sent plus elle-même : « Sólo que no era yo » (G., p.116). Elle se sent devenir quelqu'un d'autre, un objet comme on peut l'observer à travers la comparaison :

No me sentía a mí misma ni lograba identificarme con aquella sonriente damita, elegante y vacía **como un maniquí**. La amable atención que me dedicaban no era la Soledad Torrent, la hija de Reyes el anarquista, la huérfana que vivía del exceso romántico de un pianista mimado y algo loco, sino a su disfraz (G., p.116).

En obligeant Soledad à se débarrasser de l'héritage des Dupont, Christian la dépossède de toute identité. Elle est ensuite contrainte d'abandonner la peinture et perd un peu plus de son identité : « La pintura había sido lo único realmente mío, con ella renuncié a mi propia identidad » (G., p.139). En poussant Soledad à

renier toute identité liée aux événements passés, il commande abusivement sa mémoire comme dans tout système de dictature<sup>892</sup>.

Dans *Una cita en Arlés*, le frère de Manuel, Santiago est le personnage qui a le plus de problèmes avec son identité espagnole. Il est décrit au chapitre deux mais au début, on ne sait de qui il s'agit. Son identité est un mystère pour le lecteur. On la découvre et on découvre le personnage (du moins en tant que Santiago) qu'à partir de la page 209. Cet homme se pose beaucoup de questions sur son identité comme on peut le remarquer avec le psycho-récit : « ¿Para qué complicar entonces las cosas ? ¿Por qué aparecer de repente desvelando su identidad e inmiscuyéndose en sus vidas como un intruso ? » (C.A., p.35). Cependant, il est urgent pour sa mère de lui révéler sa véritable identité comme le démontre l'impératif qu'elle emploie : « ¡Abre la caja, por favor ! No lo demores más- rogó casi sin voz-. Haz lo que te digo. » (C.A., p.37).

Lorsqu'il apprend de la bouche de sa mère ses origines espagnoles, cela devient un problème pour lui. Il pense que ses véritables origines vont poser un inconvénient à sa famille : « ¿Qué les digo ? ¿Qué puedo contarles sobre todo esto ? Seguro que nadie lo aceptará » (C.A., p.40). Le lexique utilisé à propos de l'identité atteint un degré supérieur un peu plus loin ; en effet, l'homme perçoit la révélation comme scandale : « En aquel momento y en aquella situación, cualquier escándalo podría perjudicarlo, así que decidió callar » (C.A., p.44). Plus loin encore, il la perçoit même comme dangereuse : « decirle quién era y a qué se dedicaba se le antojaba peligroso [...] No era conveniente correr riesgos » (C.A., p.129 et 131). L'homme a peur du rejet de la part de la famille qu'il a formée avec sa femme ; il a peur que sa femme soit scandalisée de par la différence d'origine des deux familles, pauvreté versus richesse en particulier.

Les lieux que traversent les personnages du roman, ont en effet une marque sociale. Ainsi, Manuel et Santiago connaissent des lieux bien différents, opposés par leur caractère de modestie versus richesse. La librairie de Manuel est simple, modeste tandis que les lieux où évolue Santiago sont luxueux ; ainsi, par exemple, la maison où habite sa fille paraît luxueuse : « luego, con paso ligero, salió hacia el coche y pidió al chofer que le llevara rápido al domicilio de su hija, **una**

---

<sup>892</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit, p.83.

**magnífica casa** situada en uno de **los barrios más selectos de la ciudad** » (C.A., p.216).

Chez Gonzalo/Robert, ses débuts à Paris sont quelque peu difficiles car il ne participe pas à la vie parisienne et se sent complètement étranger. De plus, on peut voir une opposition entre collectivité et individualité –ils/je. Gonzalo/Robert est complètement à l'extérieur du groupe :

Para todos había sido un día memorable. **Hablaban** al mismo tiempo, alguien entonó la Marsellesa y las voces **se unieron** formando un coro espléndido mientras Pierre llenaba de vino las copas y **se abrazaban** entre sí. Se fue la luz y se encendieron los mecheros, diminutas llamas oscilando, acompañando la Marsellesa que se cantaba a coro, abrazándose en la oscuridad. **Me sentí como un extraño** (R.M., p.174).

A l'inverse, les personnages du café du coin ont tous conscience de posséder une identité. C'est le cas de Pierre, par exemple qui utilise l'expression « **nuestra familia** » (R.M., p.161). Les autres personnages perçoivent eux aussi leur identité en la personne de Michel : « -[...] **Forma parte de nosotros mismos** » (R.M., p.195).

Avant son retour en Espagne, le narrateur a l'impression de ne plus exister et se définit en tant que fantôme (R.M., p.269). Il se rend néanmoins compte qu'il partage une certaine identité avec Pierre, le patron du café du coin : « una parte de Pierre era mía, tuve un lugar en su pasado ; en los años que tenían que venir » (R.M., p.273). Le narrateur désire alors partir en quête de son identité en Espagne. C'est une obligation comme le démontre la tournure de la phrase : « -[...] **yo tengo que ir** hacia lo que dejé, si soy capaz de encontrarlo » (R.M., p.274).

De retour en Espagne, il est perdu et ne sait où se trouve sa destinée : « Flotando en la tarde, sin rumbo [...] » (R.M., p.306) ou encore « mi brújula gira y gira sin encontrar su norte » (R.M., p.307). Le narrateur a du mal à définir son identité comme le montre le dialogue avec la secrétaire de son oncle Juan : « -Dígame su nombre, por favor.

Era la pregunta más difícil de cuantas pudo hacer. Mecánicamente le respondí : -Roberto Montoro Íñigo » (R.M., p.300-301). Quand on lui pose une question a propos de son identité, pour lui, c'est « una mala pregunta » (R.M., p.310).

Il se demande sans cesse qui il est comme le démontre le monologue intérieur « **El laberinto** de la confusión que me atrapaba. ¿**Quién soy** ?, me preguntaba »

(R.M., p.324). De plus, le labyrinthe démontre bien la difficulté de l'entreprise du narrateur, symbolise un chemin tortueux. Selon le dictionnaire des symboles : « Le labyrinthe est, essentiellement, un entrecroisement de chemins, dont certains sont sans issue et constituent ainsi des culs-de-sac, à travers lesquels il s'agit de découvrir la route qui conduit au centre de cette bizarre toile d'araignée »<sup>893</sup>.

Etant donné qu'il se fait passer pour un ami de Gonzalo devant sa mère, son identité est duelle et donc confuse : « Mentí, posesionado de la personalidad que no me correspondía » (R.M., p.347). Il n'est plus lui-même comme le démontre le verbe « posséder ».

Dans *El corazón helado*, lors de ses recherches, Alvaro retrouve une certaine identité grâce à sa grand-mère. Il se retrouve dans son idéologie: « Su memoria me habría bastado durante muchos años, habría sido bastante para cargar de sentido mi nombre, mis apellidos [...] » (C.H., p.388). Il ne fait ensuite qu'un avec sa grand-mère : « [...] que te pertenece porque yo soy tú, una parte de ti [...] » (C.H., p.388).

Quant à Gonzalo/Robert, c'est en s'enfuyant de ce collège qu'il sent qu'une nouvelle identité s'apprête à naître en lui comme l'atteste l'expression suivante lorsqu'il rencontre pour la première fois le couple de paysans : « Podía decirles que había nacido la víspera, pero no me iban a entender » (R.M., p.128).

Le narrateur va commencer à changer d'identité à cette période-là puisque tout d'abord, le couple de paysans lui offre des vêtements qui appartenaient à leur fils, parti pour les Amériques (R.M., p.130). Plus loin, les habitants du village le prennent d'ailleurs pour leur petit-fils (R.M., p.132). Puis, sa nouvelle identité va se préciser de plus en plus et il va prendre possession des lieux : « Aquel era mi sitio [...] » (R.M., p.134). Au cœur de ce nouvel entourage, le narrateur se redécouvre comme le souligne la symbolique du miroir, « support d'un symbolisme extrêmement riche dans l'ordre de la connaissance »<sup>894</sup> :

Al pasar ante una ventana me detuve y observé que en su cristal había un rostro desconocido que me observaba : era yo mismo, tan transformado, que no me podía reconocer. Me entretuve unos momentos contemplando mi propia imagen, la de un joven con el cabello oscuro y rizado contrastando con la lividez de la piel, los ojos como manchas que rasgaban la frente bajo las cejas rectilíneas, la boca ancha y pronunciada debajo de la nariz que formaba un ángulo recto con la frente (R.M., p.141).

---

<sup>893</sup> CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles...*, op.cit, p.554.

<sup>894</sup> *Ibidem*, p.636.

Lorsqu'il quitte la famille de paysans, le narrateur va revêtir une identité plus précise puisqu'on va lui donner de faux papiers au nom de « Roberto Montoro Íñigo, hijo de Roberto y Cándida, nacido en Buenos Aires... » (R.M., p.147).

C'est à Paris que Soledad commence à prendre possession d'une nouvelle identité :

Una nueva vida se abrió ante mí, cambiando de forma radical mis costumbres, mi carácter, y hasta mi cuerpo. Es asombrosa la transformación que experimenta una persona fuera de su ambiente natural, como la van remodelando el aire nuevo, la lluvia generosa, las palabras diferentes, e incluso los objetos que la rodean (G., p.18).

Le verbe « convertirse » démontre bien cette transformation : « De alegre e impulsiva me convertí en tímida e insegura » (G., p.18).

Dans *El corazón helado*, en exil en France, les personnages souffrent de dédoublement identitaire, voire de perte identitaire comme l'atteste la répétition de « ni » :

Que yo, ahora mismo, **ni siquiera** soy español, joder, que yo no tengo pasaporte, **ni** español **ni** francés **ni** de ninguna parte, sólo papeles de refugiado político y un carné del Partido Comunista de España, que está también prohibido en Francia, por cierto (C.H., p.47).

De retour en Espagne après tant d'années d'absence, l'identité d'Ignacio Fernández Muñoz semble ébranlée car il ne reconnaît plus Madrid : « no, no puede ser, ¿o sí ?, no, no sé, estoy perdido, Anita, será posible, [...] » (C.H., p.74). Le fait qu'il ne reconnaît plus les lieux démontre bien l'absence de patrie.

La génération suivante, celle des enfants nés en France, souffre aussi d'un dédoublement identitaire : « -¿Tú te llamas Ignacio Fernández ? –repetió, en un español que habría sido impecable si dos acentos **antagónicos**, el andaluz y el francés, no se cruzaran en el centro de gravedad de cada palabra » (C.H., p.611).

Ignacio Fernández Salgado, le fils d'Ignacio et d'Anita, se sent lui aussi dans un entre-deux –opposition « francés/no francés » :

Qué horror el exilio, aquel exilio ajeno que le habían obligado a vivir como propio, a él, **que era francés, que no era francés**, que no sabía de dónde era pero tampoco podía permitirse el lujo de que no le importara ser de ninguna parte, porque no había nacido en un país, sino en una tribu [...] (C.H., p.604).

Dans *El regreso de Michel*, le trouble identitaire du narrateur se révèle avec l'image du funambule qui démontre bien cet entre-deux, cette difficulté à se situer :

La pregunta era la clave de mi propia vida y me convertía en el **funámbulo** que busca el fin de su equilibrio en la seguridad de una plataforma. ¿Dónde estaba la mía ? Había perdido la referencia de mi punto de partida y no sabía donde iba a seguir. Por primera vez me interesé por el sentido de mi existencia y apenas pude dormir (R.M., p.204).

Dans le roman d'Almudena Grandes, c'est la ville de Madrid qui fait prendre conscience à Ignacio fils de ses origines. L'entre-deux est aboli :

Quizás por eso se encontraba mejor allí, porque en los edificios, en los nombres de las calles, en los árboles, en los palacios, en los paseos, en las estatuas, confluían por fin sus dos Españas, la que estaba viendo y la que había aprendido, la de los menús turísticos y la de las tiendas nómadas (C.H., p.626).

C'est aussi grâce au flamenco qu'il se reconnaît en tant qu'Espagnol. Il lui montre la voie à suivre. Comme dans *El regreso de Michel*, la présence du miroir contribue à souligner que le personnage à trouver son identité :

La voz de aquel hombre conocía un camino que él ignoraba, un camino que le recorría de punta a punta, que acertaba a pulsar en su corazón, y él nunca había escuchado aquella canción, no conocía la letra ni la música, y sin embargo la reconocía, se reconocía en ella como en ninguna otra, como en ningún **espejo**, como en ningún paisaje (C.H., p.621).

Chez Gonzalo/Robert, c'est le personnage de Didier qui a éveillé en lui le désir de connaître sa véritable identité et qui a provoqué la question rhétorique sur sa propre existence. De plus, du début à la fin du roman, le narrateur clame son désir d'existence avec l'expression « estoy aquí », répétée plusieurs fois. Par exemple, de retour en Espagne, le narrateur souhaite que sa mère sache qu'il existe comme l'atteste le psycho-récit : « estaba dispuesto a vencer su resistencia, a exigir mi legítimo derecho a encontrar a mi madre y enfervorecido por el hecho incuestionable de que ni ella misma me lo podría impedir y me dije : ¡Estoy aquí ! » (R.M., p.305).

Álvaro exprime aussi sa volonté de connaissance : « Yo **quería saber**, estaba dispuesto a pagar el precio del conocimiento [...] » ou encore « A mí sí me importaba **saber** qué clase de hombre había sido mi padre » (C.H., p.645 et 199). Tout au début, lorsqu'il aperçoit Raquel à l'enterrement de son père, il a envie

d'en savoir plus comme le démontre la profusion de questions : « ¿Quién eres, por que nos has llamado, por qué viniste a mirarnos al entierro de mi padre, quién eres, qué haces aquí, qué hago yo aquí ? » (C.H., p.106 et 108). Raquel fait aussi partie des personnages qui veulent en savoir plus sur le passé. Des tournures d'obligation sont ainsi utilisées comme « tenía que saber » (C.H., p.790). Elle insiste auprès de sa grand-mère de façon à connaître l'entière vérité : « **Necesito que** me cuentes esa historia, aunque sea larga y antigua. Ahora me conviene saberla, y ya no tengo ocho años » (C.H., p.796). Lorsqu'elle rencontre Julio Carrión González, elle affirme son besoin de savoir : « **-Quiero saber** de qué hablaron mi abuelo y usted aquella tarde » (C.H., p.810). Toute petite déjà, le personnage exprimait ce besoin d'en savoir plus sur le passé de son grand-père Ignacio : « **Lo que quiero saber** es qué pasó aquel día » (C.H., p.81). Quand Alvaro apprend que son père a volé les biens immobiliers de la famille de Raquel, il se rend chez sa mère en quête de réponse et insiste auprès d'elle comme l'atteste les impératifs utilisés : « **Explícame** [...] **Cuéntame** [...] **Explícame** [...] **Dime** eso, mamá, **dímelo** » (C.H., p.914).

Pour Gonzalo/Robert, à la fin, revenir sur son passé se transforme aussi en véritable obsession, en obligation et on retrouve les mêmes types de formules répétées : « **-He de** recuperar algunas que perdí »/« **-He de** recuperar los años que perdí » (R.M., p.272 et 274).

A la fin, Soledad se pose des questions sur sa propre existence. Nous retrouvons le même expression que dans les précédents romans : « ¿**quién soy yo** ? » (G., p.174).

Dans *El regreso de Michel*, c'est en revoyant sa mère que le narrateur se rend compte que son identité ne se trouve pas en Espagne, aux côtés de sa famille biologique comme le démontre le terme « intruso » qui définit son caractère d'étranger « [...] haciéndome sentir un **intruso** en aquellas habitaciones » (R.M., p.345). Selon le symbolisme, il est intéressant d'observer que « c'est du côté de l'enfant que l'on peut aussi trouver une image déformée de la mère et une attitude involutive sous la forme d'une fixation à la mère. Dans ce cas, la mère continue à exercer une fascination inconsciente, (qui) menace de paralyser le développement du moi... »<sup>895</sup>. Or, on a observé que l'image de la mère obsédait le narrateur, il la

---

<sup>895</sup> *Ibidem*, p.627.

revoyait symboliquement en rêve. Pour exorciser l'image, il entreprend donc un retour aux sources, un retour à la mère, à son inconscient puisque « la mère est la première forme que prend pour l'individu l'expérience de l'anima, c'est-à-dire de l'inconscient »<sup>896</sup>. Ce retour aux sources, a permis au narrateur de se rendre compte qu'il est vraiment lui-même aux côtés de ses amis, à Paris, comme le démontre la présence de la tournure d'obligation : « Vuelvo a mi casa madre. [...] **Tengo que** reunirme con los que me esperan [...] » (R.M., p.378).

Cette fin laisse cependant perplexe car le renoncement de Gonzalo/Robert à dévoiler sa véritable identité à sa mère est présenté comme positif –vocabulaire de la félicité-et comme ouvrant à la voie de l'apaisement. Or, il s'agit d'une installation dans le mensonge, aussi bien pour la mère que pour le fils, installation involontaire en ce qui concerne la mère. Cela semble contradictoire avec l'esprit des autres romans qui visent plutôt à lever le voile hypocrite posé sur le passé au moment de la Transition et à assumer la vérité même cruelle et douloureuse du passé. On a ici une fin de roman qui vise à voiler à nouveau le passé de façon définitive, après une tentative de le récupérer qui finalement échoue, par le changement de cap pas vraiment justifié d'un Gonzalo/Robert qui avait quitté Paris pour justement récupérer la vérité de ce passé.

Quant au personnage de *El corazón helado*, après avoir parlé avec sa mère, il retrouve enfin une identité : « [...] ahora que las cosas empiezan a recobrar su forma, su color, ahora que estoy recuperando el control de mi cuerpo, cuando mis ojos, mis oídos, mi cerebro distinguen por fin algo más que blancura, ahora que ya sé lo que quería saber, quién soy y quién voy a ser [...] » (C.H., p.918). L'expression « recuperar el control de mi cuerpo » démontre bien que le narrateur s'est libéré de l'emprise de la mère qui le tenait sous sa coupe. En l'affrontant, il retrouve une identité, son moi n'est plus paralysé et il est libre de suivre la voie qu'il s'est choisi.

Dans le roman de María Luisa Prada, ce n'est qu'à la fin qu'il se rend compte que Sara et Manuel sont de sa famille. Il y inclut d'ailleurs la famille de son épouse avec l'emploi du nous : « nunca **olvidaremos** que estáis aquí y que formáis parte de nuestra familia » (C.A., p.231). Le roman se termine alors sur un *Happy End*. Soledad retrouve son identité en un lieu : Rome : « Era mi lugar » (G., p.179). En

---

<sup>896</sup> *Ibidem*, p.626.

revanche, elle va rejeter son identité antérieure, c'est-à-dire en tant qu'épouse de Christian Diakanov pour pouvoir entamer une nouvelle existence comme elle en fait part à son beau-père Julien Dresner :

« -Perdóname, Julien, pero prefiero no verte. Ya no pertenezco a vuestro mundo; Soledad Torrent no existe, ha muerto con él. [...] » (G., p.191). Elle enterre le mari qui lui symbolisait l'entrave à son moi, à son libre développement.

Autre point commun de ces narrations est le système des valeurs qui est mis en place

## 2. Valeurs de l'exil

Les valeurs de combativité, de résistance et de persévérance dans les idéaux sont importantes pour Almudena Grandes ; c'est ce qu'elle a voulu démontrer dans son roman. Elle insiste aussi sur le caractère héroïque de certains protagonistes de la Guerre Civile et de l'exil ; l'auteur s'est ainsi par exemple, inspirée de Negrín et de son esprit de résistance comme elle l'indique dans sa postface :

A don Juan Negrín López, por decir que no. 'Estoy tan seguro de mi causa, de mí, que las derrotas militares nunca las creo decisivas. Me batiré en Barcelona, me batiré en Figueras. Mientras lucho, no seré vencido. Me gustan los éxitos militares; por el momento no puedo tenerlos. Si vivo los tendré, porque vivo, porque lucho, porque digo : NO. Frente a Hitler, frente a Mussolini, no tengo nada. Un mal ejército. Pero digo NO. Rechazo creer en un *bluff*. Se me dice que estoy vencido : digo NO [...] ¿Para qué sirven unos militares que no consiguen victorias ? Unas victorias, pero la Victoria : la victoria es un asunto de voluntad [...] Seremos todavía vencidos [...], pero en tanto yo esté aquí con mis camaradas, resistiremos (C.H., p.932-933).

### 2.1. Les idéaux : combativité et résistance

La permanence des idéaux est très forte dans le texte, d'ailleurs, l'épigraphe de María Teresa León le souligne avec cette volonté de revenir en Espagne et établir la démocratie avec l'utilisation du futur : « **Llegaremos** » (C.H., p.13).

Dans la narration c'est Paloma, la sœur d'Ignacio qui incarne en elle les valeurs, les idéaux de la République ; en effet, elle est directement associée au drapeau républicain avec l'utilisation de l'adjectif « violeta » : « Paloma, delicada, violeta

y melancólica » (C.H., p.600). Elle est le symbole de la République espagnole à elle-seule.

Ignacio, le grand-père est un personnage fidèle à ses convictions comme on peut le remarquer avec la forme progressive qu'il utilise en s'adressant à sa petite-fille :

« -¿Y por qué te querían matar todos ?

-Por republicano, por comunista, por rojo, por español.

-¿Y tú eras todas esas cosas ?

-Sí, y **las sigo siendo.** » (C.H., p.44).

Même de retour en Espagne, après la dictature franquiste, le personnage clame encore son appartenance politique. Elle semble ancrée en lui, à jamais.

Ces valeurs sont mises en relief d'autant plus que Julio Carrión quant à lui brille par son absence d'idéologie et méprise les personnages qui ont des convictions politiques : « Al fin y al cabo, se dijo, todos son iguales, éste, por lo que dice, más tonto, pero por lo demás... » (C.H., p.198). En effet, Julio Carrión est en quête de gloire et d'argent alors qu'Ignacio Fernández est en quête d'une noble cause : la liberté. Il y a là un jeu d'opposition entre les Républicains et ceux qui ont adhéré au régime franquiste.

La combativité d'Ignacio est démontrée aussi à travers un résumé de sa lutte et la répétition du verbe « luchar » :

Y **luchó**, y **luchó**, y **luchó**, con dieciocho años y con diecinueve, y con veinte, y con ventiuno, **luchó** para ganar, con los que querían ganar, con los que no salían corriendo, con los que no se rendían, con los que estaban gritando lo mismo que él, el mismo silencio, en aquel calabozo de la Puerta del Sol (C.H., p.282).

Cet esprit combatif est de plus collectif. On passe du il singulier aux ils pluriel : « Pero la culpa no la tenía **él**, sino el número indeterminado de destornilladores que resbalaban misteriosamente de los dedos de **los trabajadores extranjeros**, en una nave donde las deficiencias auditivas del personal florecían con el mismo misterioso rigor » (C.H., p.465).

La combativité est aussi une notion qui apparaît importante dans le roman *Una cita en Arlés* comme on peut le déduire dès le prologue. De plus, cette combativité est collective comme on peut le voir avec l'utilisation de la troisième personne du pluriel :

Y también para **los que vieron** la luz en campos de concentración extranjeros en los que su nacimiento no tenía más valor que el de cualquier animal, llegando **unos y otros**, pese a tan duros comienzos, a alcanzar metas que nadie hubiera podido imaginar (C.A., p.20).

Le courage est aussi de mise chez les descendants des exilés comme par exemple chez Nicole, la petite-fille de Manuel et Sara ; la narration accumule son savoir :

Tuvo la suerte de comunicarse con sus padres en francés, con sus abuelos maternos en español y con los paternos en inglés, desenvolviéndose por ello en una amalgama de lenguas que después de años de estudio llegó a dominar, animándose luego a aprender la alemana y la portuguesa, que, junto con las otras, pasaron a formar parte de su extraordinario currículo (C.A., p.25).

Le désir de se battre a animé la famille de Nicole. **Tous** ont hérité de la combativité : « Recordaba muy bien el ánimo de **toda su familia** y el deseo de **todos** de que consiguiese ese puesto » (C.A., p.26). Le courage a été transmis aux petits-enfants comme on peut l'observer avec Nicole qui s'approprie les propos de son grand-père : « Procura hacer siempre lo que te parezca imposible, pues lo posible no merece la pena intentarlo. Ya está hecho » (C.A., p.26).

Cette notion de courage fut ainsi inculquée à Manuel avant son départ en exil alors qu'il n'était qu'un enfant : « A pesar de ello, su madre les alentó hasta el último momento y les animó con unas palabras que aún podía escuchar » (C.A., p.58). La combativité, le courage ne s'est donc jamais perdu dans la narration.

Dans *El corazón helado*, la narration met en scène de façon imagée le comportement résistant des réfugiés dans le camp d'internement français du Barcarès. La narration dresse un tableau combatif et résistant des exilés que des journalistes américains sont venus prendre en photo comme on peut l'observer avec la troisième personne du pluriel :

**Habrían preferido** no tener que posar para ninguno, pero como **no podían** eliminarlos, cuando alguien se daba cuenta de que una cámara estaba lista para disparar, gritaba ¡foto !, y entonces **todos se levantaban, se erguían, y levantaban** el puño y la barbilla en la misma dirección. Desde fuera, podía parecer un gesto rabioso e inservible, pero para ellos era distinto, una afirmación furiosa de identidad, de voluntad, que les permitía gritarle al mundo que aún **estaban** vivos, que aún **sabían** decir que no, que no **habían dejado** de ser lo que **eran** antes, en lo bueno, en lo malo, en lo peor (C.H., p.429).

Lorsque Raquel conte l'histoire de ses grands-parents dans la résistance française à Álvaro, elle s'appuie sur des chiffres comme pour renforcer leur héroïsme :

Eran rojos españoles, republicanos, exiliados. Echaron a los nazis de Francia, ganaron la segunda guerra mundial y no les sirvió de nada, pero no te preocupes, lo normal es que no lo sepas. Nadie lo sabe, y eso que eran muchísimos, **casi treinta mil** (C.H., p.380).

La petite fille d'Ignacio Fernández rapporte à Alvaro le chiffre de 30 000 Espagnols engagés dans la lutte contre l'occupant nazi. Ce chiffre reflète toute la controverse soulignée par les historiens. Nous rejoignons ici les chiffres mentionnés par Tuñón de Lara pour qui, au total, 50 000 Espagnols participèrent directement ou indirectement à la Résistance en France contrairement au calcul fait par l'Amicale des Anciens Guérilleros de Pantin qui parle de 12 000 personnes en ne comptant toutefois que les faits d'armes. La narration semble vouloir gonfler les chiffres comme pour mieux exalter l'héroïsme des résistants espagnols en France.

Un peu plus loin, la narration souligne à nouveau avec des chiffres la participation des exilés espagnols dans la lutte contre le nazisme en France :

**Decenas de miles** de guerrilleros españoles, combatientes republicanos a los que el gobierno de Daladier había tratado en 1939 como si fueran la escoria de la delincuencia mundial, habían luchado al lado de los aliados para derrotar a los alemanes y su contribución había sido importante en muchos lugares, decisiva en el sur, donde habían liberado ellos solos pueblos, ciudades, comarcas enteras (C.H., p.521).

A travers l'utilisation de ces chiffres, Raquel veut donner du crédit à la participation des exilés dans la lutte contre le nazisme.

Cette valeur de résistance est donc prégnante et semble sans faille dans le roman. La résistance des exilés espagnols est en effet antérieure à l'exil puisque pendant la Guerre civile, Ignacio avait la volonté de résister : « Madrid, qué bien resistes, mientras los demás comían, mientras los demás dormían, mientras los demás se rendían porque para eso **estábamos nosotros** aquí, resistiendo » (C.H., p.281). Cette résistance est d'autant plus accentuée par le style indirect libre et l'emploi du « nosotros » qui dénote une résistance collective. Elle sera de plus perpétuée en Espagne à travers le personnage de Raquel qui va lutter pour que les gens de

son immeuble conserve leur appartement. Pour ce, comme les exilés, elle va utiliser le verbe « resistir ».

Enfin, la résistance des exilés espagnols en France est aussi mise en valeur par des jeux d'opposition ; Álvaro Carrión oppose ainsi le parcours de son père à celui des grands-parents de Raquel : « -Mi padre también luchó en la segunda guerra mundial –le dije al oído, para ser honesto con la dulce amargura de aquella sonrisa. [...] –Pero él luchó a favor de los nazis- insistí [...] » (C.H., p.381). Ce jeu d'opposition contribue à donner encore plus de relief à la résistance des Républicains. La narration délimite bien les bons –les Républicains-et les méchants –les pro-franquistes. En suscitant une opposition forte entre le personnage de Julio Carrión et d'Ignacio Fernández, on ne peut mettre en doute que la sympathie du lecteur ira au second.

Autre notion mise en relief dans les narrations et également perpétuée pendant des générations est celle de solidarité.

## 2.2. La solidarité

Une autre valeur est très présente dans le roman *El corazón helado* d'Almudena Grandes, celle de solidarité. Ignacio Fernández Muñoz perpétue l'idéologie et la solidarité de son père en se remémorant ses paroles. Il se les approprie comme on peut le constater avec le passage du nous au il. La solidarité est ancrée dans son esprit comme le met en relief le caractère répétitif du propos ;

[...] el peso de aquellas palabras que repetía su padre en los días peores del terror y la vergüenza, **nosotros somos lo que somos, para lo bueno y para lo malo, y tenemos que estar en nuestro sitio, con los nuestros. Yo soy lo que soy**, se dijo Ignacio Fernández Muñoz mientras aquel funcionario repetía, *nom, prénom*, en un tono soberbio, impaciente, despectivo, muy distinto del que había empleado con él, el tono reservado para los que no pueden pagar el precio de un soborno. **Yo soy lo que soy**, y sólo entonces, ante la perspectiva de instalarse en Toulouse, de volver a dormir en una cama, de encontrar un trabajo, quizás una mujer, y descansar los domingos, el hijo comprendió del todo lo que significaban las palabras de su padre. **Yo soy lo que soy, para lo bueno y para lo malo, y tengo que estar en mi sitio, con los míos** (C.H., p.425).

Ignacio prêche aussi l'union entre Espagnols pour s'en sortir en exil, en utilisant le nous qui indique la collectivité ; à l'affirmation de son ami Aurelio : « [...] aquí estoy, otra vez en la guerra, durmiendo en el suelo, comiendo sardinas en lata, en fin, lo mío... » ; Ignacio ajoute : « -**Lo nuestro**, Perea –Ignacio se sumó con un

gesto risueño a esa definición, y se quedó mirando a su viejo camarada » (C.H., p.444).

Les parents d'Ignacio ont recueilli la jeune Anita qui a perdu toute sa famille pendant la Guerre Civile et en exil ; la solidarité est telle que la mère affirme qu'elle représente un membre de plus dans la famille : « Anita es una compañera de tus hermanas que **vive con nosotros, como una hija más...** » (C.H., p.446). Soulignons la devise maintes fois répétées à la première personne du pluriel de la famille Fernández comme preuve de leur solidarité : « -No, hija, no, eso sí que no... **Estamos todos en el mismo barco**, ¿comprendes ? Hoy te ayudo a ti, y mañana, a lo peor, tienes que ayudarme tú a mí » (C.H., p.448 et 528).

Cette solidarité sera aussi présente en Espagne chez les générations suivantes. Raquel et ses frères et sœurs sont ainsi très solidaires envers leur grand-mère :

Raquel no dudaba de que tuviera razón, pero le daba más miedo que Anita, al borde ya de los ochenta años, volviera a tirar la toalla, como hizo cuando se quedó viuda y dejó de teñirse el pelo, y de pintarse las uñas, y de salir a la calle, hasta que le dio por pasarse el día entero en la cama y les asustó tanto que empezaron a repartirse su tiempo entre todos (C.H., p.791).

Julio Carrión, quant à lui, détourne ces valeurs à son profit et profite de la solidarité de la famille Fernández pour les duper et les voler. La narration souligne de plus la solidarité sans faille de tout exilé espagnol en France envers ce supposé camarade : « En 1945, en París, a un exiliado español de veintitrés años, solo, soltero y desamparado, no le hacía falta nada más para ser acogido en una casa como aquella sin límites ni condiciones » (C.H., p.528). Cette attitude est d'ailleurs soulignée par son fils lui-même. Il oppose le comportement de son propre père au destin difficile de la famille Fernández lors d'un dialogue avec l'un de ses frères :

Ignacio Fernández también la había conocido [la abuela Teresa], y reconoció a papá una tarde, en un café. Lo llevó a su casa, y su familia le acogió, le protegió, le dio de comer, le prestó dinero, le ayudó a buscar un trabajo... Llegaron a ser tan íntimos, a confiar tanto en él, que cuando decidió volver a España, le pidieron que arreglara la venta de las propiedades que tenían aquí, porque antes de la guerra eran muy ricos, pero se habían marchado sin nada y no vivían mucho mejor que al cruzar la frontera. **Y él se comprometió a ayudarles** como ellos le habían ayudado antes, volvió con poderes para actuar legalmente, en su nombre, **y se lo robó todo**. Todo. (C.H., p.847).

La valeur d'entraide est soulignée dans *Una cita en Arlès* de María Luisa Prada et ce dès le prologue : « Otros nacieron en el exilio y pudieron continuar con vida gracias a la generosidad de quienes, creyendo en un mundo mejor, crearon para ellos hospitales e instituciones que los aislaron de la guerra y les defendieron de lo que estaba ocurriendo » (C.A., p.19-20).

Cette valeur fut apprise à Manuel par son père dans le passé. Elle apparaît de plus très vivante aux yeux des lecteurs puisqu'elle est rapportée par Manuel au style direct :

Cómete esto y procura crecer muy deprisa. Ya sabes que cuando ya no estoy en casa tú eres el cabeza de familia y el que tiene que atender a tu madre y a tus hermanos. Tendrás que hacerte un hombre muy deprisa y así podremos hablar de muchas más cosas y serás una ayuda para mí (C.A., p.55).

C'est une valeur encore d'actualité dans le présent des personnages, comme le démontre le style direct : « sabe que con nosotros puede contar siempre » (C.A., p.149). Cette valeur est partagée par tous comme le souligne Jesús avec l'utilisation de la première personne du pluriel : « nosotros **estamos** aquí para ayudarle en lo que le haga falta » (C.A., p.179).

Dans *El regreso de Michel*, si le manque de solidarité était patent en Espagne, elle est de mise en France. L'opposition est très nette. Le narrateur rencontre à Paris une forme de solidarité. Citons quelques exemples. Il existe une solidarité entre les gens de la rue que le narrateur constate dès son arrivée : « Nos acostumbramos a estar juntos, a **compartir** lo que teníamos, me enseñaban el vocabulario imprescindible que poco a poco ampliaba y me propusieron compartir una vieja casa » (R.M., p.151).

Certains lieux comme le Café du coin auquel le narrateur va devenir assidu, symbolise pour lui une forme de solidarité :

[...] nos alimentaba con la sopa de Pierre, patata, puerro y carlota triturados, suavizados con una nuez de mantequilla, **símbolo parisino de la hospitalidad** (R.M., p.157).

Enfin, mentionnons qu'une dernière valeur est exacerbée dans les narrations, représentative de la lutte des exilés : la liberté. Elle est par exemple grandement mise en avant dans *El regreso de Michel* par jeu d'opposition : elle n'existe pas en Espagne contrairement en France.

### 2.3. Liberté

C'est l'absence de liberté que symbolise le quartier du narrateur et de sa famille comme l'atteste l'expression : « el barrio que controlaba nuestras vidas » (R.M., p.56). Le terme général « el barrio » démontre bien la solitude de la famille face à ce manque de liberté. Le terme englobe tous leurs voisins.

Une autre scène est bien représentative du propos avec la femme du voisin qui vient questionner la mère du narrateur comme le démontre l'énumération suivante, sans point, qui souligne un certain étouffement de la part de la femme :

Preguntaba incesantemente, por qué vivíamos allí, cuánto tiempo hacía que nos habíamos cambiado de casa, si la abuela era su suegra o su madre, cómo estábamos tan bien instalados siendo que ella era viuda, si teníamos una criada o la abuela hacía de criada puesto que mi madre se iba a trabajar, porque ella no era partidaria de que las madres hicieran de criadas y si no se puede pagar una lo mejor es quedarse en casa... (R.M., p.72-73).

La femme est très ancrée au régime franquiste comme le démontre son discours sur la moralité avec la mère du narrateur. Elle veut la convaincre des ses propos comme on peut le constater avec l'utilisation de la première personne du pluriel. Elle tente de lui faire peur en utilisant le terme de péché :

-¡Qué sería de nosotros si todos **opináramos** igual ! ¿Cómo **defenderíamos** los pilares de la moralidad ?  
 -¿Acaso no es inmoral inmiscuirse en las vidas ajenas ?  
 -No, si son un mal ejemplo.  
 -¿Para quién ? ¿Para aquellos cuyas convicciones son tan débiles que se esfuman ?  
 -La sociedad tiene sus reglas. Hay cosas que son un gravísimo pecado.  
 -Eso corresponde a Dios, no a los hombres. Y ¡Fíjese ! A Él le juzgaron los hombres y le hallaron culpable. ¿Cree que su juicio fue justo ?  
 -No **estamos** exentos de equivocarnos. Pero en lo que atañe a las mujeres...  
 -Este es un tema que, por distintas razones, ni a usted ni a mí debe preocuparnos. (R.M., p.74).

La femme de don Manuel se livre à un véritable discours de propagande, un discours stéréotypé basé sur les notions du bon et du mauvais citoyen<sup>897</sup>.

Le narrateur se sent prisonnier dans son propre quartier, ce qui est par exemple symbolisé par le champ lexical de l'enfermement: « la soledad del espíritu preso en las **barreras** del desamor » ou encore « las rendijas de mi **celda** » (R.M., p.62 et 63).

<sup>897</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales, op.cit.*, p.26.

Un jour, le narrateur et ses amis décident d'aller à la plage mais ce changement de lieu peut être perçu comme un signe de transgression puisqu'à son retour sa mère va le punir. Cette transgression est assimilée à un péché comme on peut le constater avec le champ lexical de la religion et au final la punition sera l'enfermement :

La piel enrojecida fue la muestra del **pecado**. Se lo **confesé** a mi madre que había vuelto a hora demasiado temprana y estaba presa de una gran excitación, pero añadí que había sido injusta al privarme tanto tiempo de conocer el mar y debía **perdonarme**.

-Desaparece de mi vista. **Enciértrate** en tu cuarto y no salgas hasta que yo te lo diga (R.M., p.98).

Lorsque Gonzalo sort de l'hôpital psychiatrique pour intégrer une nouvelle école, c'est à une sorte de censure à laquelle il est soumis puisque dès son arrivée, on l'oblige à ne rien révéler sur son passé à l'hôpital psychiatrique. Un des frères du collègue qui l'accueille lui demande d'être discret à travers une tournure impérative : « -[...] En cuanto a las cosas que han pasado antes de ahora, no son del interés de nadie. **No las menciones** y mucho menos **hagas** la menor referencia al reformatorio » (R.M., p.118). Cette obligation lui est d'ailleurs répétée un peu plus loin : « Insistió en que no mencionara el reformatorio » (R.M., p.119).

De plus, le narrateur définit le collègue comme prison. En effet, même pendant les vacances scolaires, il ne lui est pas permis d'en sortir contrairement aux autres élèves comme le souligne l'opposition « **aire fresco** »/ « **cárcel** » : « Después de los fines de semana o de las vacaciones los compañeros regresaban con la abundancia de novedades que eran el **aire fresco del exterior** que rodeaba los muros de mi **cárcel** [...] » (R.M., p.122).

Dans *La Gioconda llora de madrugada*, Christian va priver Soledad de liberté comme le démontre le verbe « poseer: « -[...] Necesito saber todo de ti para poder amarte y poseerte de principio a fin, en este amor total. » (G., p.72).

Soledad va être dépourvue de liberté à ses côtés. Il affiche toute sa domination avec l'emploi de l'impératif : « -Bueno, **vamos a dormir** » (G., p.81). Il contrôle tout comme le dénote l'expression : « **su tono imperativo** » (G., p.149).

Peu à peu, Soledad se rend compte que son mari et sa belle-mère exercent une sorte de dictature sur sa personne comme on peut le voir avec le verbe « moldear » : « En septiembre de 1961, cuando mi marido y mi suegra ya **me**

**habían moldeado** a su antojo, celebré mi primera exposición individual » (G., p.113).

Christian oblige aussi Soledad à donner les ouvrages qu'elle a hérités des Dupont, c'est une sorte de censure (G., p.132). Il fait de plus, figure d'un véritable dictateur, puisqu'il la surveille-cela rappelle la police franquiste en Espagne qui espionnait les éventuels adhérents à la République :

Un día, por azar, descubrí que me perseguía. Mi marido **me espiaba**. [...] Después comenzó a irritarme sentirme observada constantemente, no comprendía a santo de qué **me vigilaba** a distancia pudiendo estar juntos. Al cabo del tiempo, su manía, que revelaba sus dudas, su falta de confianza en mí, acabó por desazonarme. Me anunciaba viajes que no realizaba, y se quedaba durante días enteros vagando por el barrio, **vigilando** nuestra propia casa, siguiéndome a todas partes, **pisándome los talones** (G., p.132-133).

Ce n'est que vers la fin du roman qu'un jour, elle ose mentionner son manque de liberté à son mari : « tú eres el amo y yo la esclava, no al revés » (G., p.158).

Quant à Gonzalo, dans *El regreso de Michel*, cette privation de liberté qui l'a affecté pendant tant d'années, le pousse alors à s'enfuir pour de bon. Le train qu'il entend siffler en s'échappant du collège représente d'ailleurs pour lui son salut : « Me escondí detrás de unos arbustos y esperé hasta oír de nuevo el sonido que fue causa de mi melancolía las tardes de los domingos y ahora representaba mi salvación » (R.M., p.127). D'ailleurs, lorsqu'il se trouve dans le bus en partance pour la France, il oppose l'Espagne et l'Europe en qualifiant une nouvelle fois la première de prison : « De buena mañana subí a un autobús que me llevó hasta un pueblo inmediato a los Pirineos, esa gran puerta que nos separaba del paraíso de Europa y para mí representaba sólo una más de las **verjas** que **me habían aprisionado** » (R.M., p.147). La présence du train dans ce roman est importante puisqu'il revêt toute une symbolique qui s'adapte à l'entreprise du narrateur. Il permet ainsi « l'échange et la communication et signe une évolution psychique, une prise de conscience qui [...] entraîne vers une nouvelle vie »<sup>898</sup>. Gonzalo prend conscience en effet que pour échapper à la prison que représente pour lui l'Espagne, il se doit de prendre ce train qui lui permettra d'initier une nouvelle étape de sa vie. A Paris, le narrateur trouve une certaine forme de liberté.

---

<sup>898</sup> CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles...*, op.cit, p.961.

Dans *La Gioconda llora de madrugada*, l'accès à la liberté est un thème important qui explique l'exil de Soledad. Si Soledad ne comprend pas pourquoi, au début, son père l'envoie à Paris, dans le train, elle se rend néanmoins compte que ce dernier lui offre la possibilité d'être libre dans un pays autre que l'Espagne, comme le démontre bien l'image sans équivoque suivante : « **Y me había abierto la jaula** » (G., p.10). Ici, le train revêt le même symbole que dans *El regreso de Michel*. Envoyer sa fille à Paris, représente pour le père l'accès au chemin de la liberté comme il le précise dans son dialogue avec sa fille avec l'utilisation du verbe « escapar » : « -Escúchame antes de sacar conclusiones. Dupont no necesita una criada ; lo hace para ayudarnos, para darnos la oportunidad de **escapar** de esta **ratonera** » (G., p.13). Comme dans le roman précédent, il y a une opposition entre prison -que symbolise l'Espagne-et liberté – que symbolise la France.

Dans l'esprit de Gonzalo/Robert, le café de Pierre à Paris est représentatif d'une liberté retrouvée :

Por alguna ignota razón Pierre nos necesitaba, tenía para todos un lugar en el viejo café y un espacio en el gran corazón que latía en su pecho ; acudíamos a su casa como al hogar cálido donde entre olores de cocina y de tabaco se aspiraba el aire de la libertad (R.M., p.200).

Soledad, dans *La Gioconda llora de madrugada* compare souvent Paris et l'Espagne. La différence, selon elle, réside dans la révolution. Elle donne à Christian sa propre représentation de Paris basée sur le thème de la liberté, de la lutte du peuple contre l'oppression. Elle oppose vivement le quartier de son enfance et Paris (obscurantisme *versus* progrès) :

-París es la antítesis de aquel mundo lóbrego. La diferencia está en que el pueblo francés ganó la revolución y el español la perdió. [...] Me encanta París, su libertad, su río, sus grandes avenidas, porque en ellos alienta todavía el espíritu que arrambló con reyes, dioses y miseria [le contraire de l'Espagne] París es la apuesta ciudadana por la razón, que acabó con el **oscurantismo** de la Iglesia y facilitó el **progreso** del género humano. Sí, adoro la Revolución Francesa porque es el triunfo del pueblo, y yo soy del pueblo (G., p.56).

Du début à la fin du roman, le thème de la liberté sera l'une des préoccupations majeures de la narratrice qui finit par la rencontrer au cours de son second exil, à Rome, fuyant la tyrannie de son mari : « [...] estoy a salvo en Roma, y su **luz**

**protectora** se extiende e interpone entre nosotros, alejándome del **infierno** » (G., p.184). Elle associe sa vie avec Christian aux ténèbres comme on peut le voir avec l'utilisation du terme des Enfers. En effet, rappelons que, selon la symbolique, les Enfers sont « un monde souterrain », un « lieu invisible [...] perdu dans **les ténèbres** et le froid »<sup>899</sup>. En revanche, elle parle de « lumière protectrice » pour Rome. On a bien là une insistance sur la symbolique chrétienne pour laquelle « si la lumière s'identifie à la vie et à Dieu, l'enfer signifie la privation de Dieu et de la vie »<sup>900</sup>. A Rome, la narratrice va entamer une nouvelle vie.

### 3. Exil et intériorité

*El corazón helado* d'Almudena Grandes est avant tout un roman qui narre les émotions des personnages aux différentes étapes de leur vie. C'est un roman qui met en scène la Guerre Civile, l'exil, le retour en Espagne des réfugiés en France et aussi le devenir de leurs descendants en France puis en Espagne. Ce n'est pas un simple roman qui retrace les différentes périodes historiques, c'est avant tout un roman qui raconte comment les personnages ont vécu émotionnellement ces périodes.

Le paratexte de l'œuvre d'Almudena Grandes ainsi que l'épître indiquent clairement ce désir d'analyser les émotions des personnages durant les étapes clés de leur vie. En effet, les notes de l'auteur présentes à la fin de l'ouvrage révèlent clairement l'importance des émotions dans le roman. Dans cette rubrique intitulée « Al otro lado del hielo. Nota de la autora », on décèle bien qu'Almudena Grandes a voulu construire une narration basée essentiellement sur les émotions des personnages. Tout d'abord, l'auteur déclare s'être inspirée d'ouvrages historiques qui incluent des témoignages comme *El exilio republicano español en Toulouse (1939-1999)*, qui semblent importants pour le roman à cause de leur registre émouvant : « una conmovedora recopilación de historias personales » (C.H, p.923)<sup>901</sup>. L'auteur insiste aussi sur le fait qu'elle a volontairement fictionnalisé la réalité pour un plus grand impact émotionnel :

El segundo momento en el que me he apartado de una manera consciente de la realidad, ha sido en el instante en que Pancho Serrano Romero cruza el río Voljov. Sé que ese río no puede cruzarse a pie ni siquiera en verano,

---

<sup>899</sup> CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles...*, op.cit, p.405.

<sup>900</sup> *Ibidem*, p.406.

ni siquiera en su tramo más estrecho y pedregoso, pero me he tomado la licencia de hacerlo encoger porque el discurso de Pancho, sus vivas a la República y a la gloriosa lucha del pueblo español, habría perdido fuerza, y emoción, si su autor hubiera tenido que pronunciarlo sentado o haciendo equilibrios, de pie, en una barca (C.H., p.926).

A travers les hommages de l'auteur à des personnages illustres de l'exil espagnol, on remarque aussi la volonté de souligner le registre émouvant de certains témoignages :

A María Teresa León, que se hizo dos uniformes militares de fantasía para seguir estando guapa en los mítines y en sus visitas al frente, y escribió después, para los españoles de mi generación y de las venideras, la memoria de su melancolía, la crónica más conmovedora, intensa y precisa, de lo que significó seguir viviendo para los exiliados republicanos de 1939 (C.H., p.932).

L'hommage à Max Aub est similaire :

A Max Aub, por el ejemplo de su vida y de su obra, tan emocionantes ambas, tan admirables y valiosas para cualquier español y desde luego para mí, que justifican el único guiño intertextual que aparece no sólo en esta novela, sino en el conjunto de mis libros (C.H., p.932).

Le registre des émotions est aussi prégnant à travers l'épigraphe de María Teresa León que l'auteur cite avant de débiter la narration. L'extrait de l'autobiographie *Memoria de la melancolía* insiste en effet sur le registre émotionnel : « Estoy cansada de no saber dónde morirme. Ésa es la mayor tristeza del emigrado » (C.H., p.13).

Enfin, si l'on se réfère à l'épître du roman d'Almudena Grandes, c'est-à-dire aux déclarations de l'auteur dans la presse, par exemple, on observe la prégnance des sentiments que l'auteur a voulu introduire dans sa narration. Selon Almudena Grandes, *El corazón helado* est avant tout « una novela política desde el punto de vista sentimental »<sup>902</sup>.

Les émotions sont également au cœur de la narration de *Una cita en Arlés*. Nous pouvons nous rendre compte dès la quatrième de couverture du roman de María Luisa Prada que le passé va être intimement lié aux sentiments avec l'utilisation de l'adjectif qualificatif « emocionante » : « Una cita en Arlés, llevará al lector a recomponer las piezas de un emocionante e increíble puzzle familiar y

---

902 BASANTA Ángel, « Libro de la semana, *El cultural.es*, Madrid, 2007, [www.elcultural.es/HTML/20070215/LETRAS19759.asp](http://www.elcultural.es/HTML/20070215/LETRAS19759.asp), p.3.

a descubrir lo que el destino puede tener reservado a las personas que comenzaron su vida huyendo de un país en guerra ».

Il en va de même dans *El regreso de Michel*. Dès l'incipit, les émotions sont à l'ordre du jour dans une narration qui va être menée tout d'abord au présent ; on peut alors retrouver par exemple les termes de nostalgie ou encore d'espoir (R.M., p.7) ; les notions de bonheur : « Soy un hombre feliz (répété d'ailleurs deux paragraphes plus loin) / Mi felicidad no es eufórica ; » (R.M., p.8) qui indiquent l'état d'âme actuel du narrateur après son retour en Espagne. Pour arriver à une intériorité apaisée, ce dernier est cependant passé par divers troubles émotionnels. La narration a donc une fonction testimoniale puisque le narrateur « exprime les émotions que l'histoire [...] suscite en lui »<sup>903</sup>.

Enfin, dans *La Gioconda llora de madrugada*, on observe dès la quatrième de couverture que le roman contient une importante charge émotionnelle avec la mention que le style narratif possède un langage « natural » et « conmovedor », ce qui souligne bien que le roman veut faire partager au lecteur un certain ressenti. De plus, dès l'ouverture du texte, les émotions de Soledad, la narratrice, qui s'exprime à la première personne, sont exacerbées. Rappelons qu'elle est envoyée à Paris, par son père, quelque peu contre son gré. Il la pousse à se rendre dans la capitale française sans lui, lui promettant qu'ensuite il viendra rapidement la retrouver afin qu'ils puissent vivre ensemble. Ce projet ne convient pas à Soledad qui pense alors que son père veut se débarrasser d'elle : « Papá se desentendía de mí » (G., p.7)<sup>904</sup>. Elle souffre de rejet et pense que son père ne lui dit pas la vérité à propos de son séjour à Paris : « [...] con la excusa de cuidar a la esposa enferma del profesor Dupont » (G., p.7). Elle se considère comme un obstacle pour son père : « sólo quería librarse de mí » (G., p.7). Au contraire, la narratrice souhaite rester auprès de lui comme le souligne le verbe « necesitar » : « Acababa de cumplir quince años y papá se desentendía de mí, cuando más le necesitaba, enviándome a París con la excusa de cuidar a la esposa enferma del profesor Dupont –así se hacía llamar el extraño al que me confiaba » (G., p.7).

Emotions et sentiments régissent ces romans. Il existe cependant une différence entre les deux termes que nous allons d'emblée donner afin de cerner

---

<sup>903</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman, op.cit.*, p.38.

au mieux les représentations émotionnelles et sentimentales de l'exil et des exilés.

Selon le *Trésor de la langue française*, une émotion est une

conduite réactive, réflexe, involontaire vécue simultanément au niveau du corps d'une manière plus ou moins violente et affectivement sur le mode du plaisir ou de la douleur ; bouleversement, secousse, saisissement qui rompent la tranquillité, se manifestent par des modifications physiologiques violentes, parfois explosives ou paralysantes ;

c'est aussi une « qualité chaleureuse, lyrique de la sensibilité ; cœur, ardeur »<sup>905</sup>.

Selon *La philosophie de A à Z*, l'émotion désigne en psychologie un « trouble intense, et généralement passager, de la conscience, provoqué par une situation inattendue, et accompagné de réactions organiques variées, désordonnées et confuses -palpitations, gorge nouée, pâleur, tremblements ou même évanouissement » ; cependant, il semble nécessaire de ne pas oublier que l'émotion peut déboucher sur un sentiment. En effet, « tantôt, au contraire, l'émotion renvoie à un sentiment plus stable et beaucoup moins irrationnel : en ce sens la pitié est une émotion qui peut déboucher sur la compassion et la charité, tandis que l'émotion esthétique peut nous orienter sur le chemin de la beauté »<sup>906</sup>.

Le sentiment, quant à lui correspond à la

faculté de sentir, de percevoir une sensation ; connaissance, conscience plus ou moins claire que l'on a de quelque chose ; état affectif complexe, assez stable et durable, composé d'éléments intellectuels, émotifs ou moraux, et qui concerne soit le 'moi' (orgueil, jalousie...) soit autrui (amour, envie, haine...) <sup>907</sup>.

*La philosophie de A à Z* donne de la notion de sentiment le sens premier suivant : « tout ce qui relève du domaine affectif ou émotionnel, c'est-à-dire le fait, pour un sujet, d'éprouver quelque chose à l'égard d'une personne ou d'un objet extérieur »<sup>908</sup>.

De par ces définitions, on se rend clairement compte que le sentiment est une sensation qui dure plus longtemps que l'émotion sans oublier cependant que dans certains cas l'émotion peut être à la base du sentiment.

---

<sup>905</sup> *Trésor de la langue française*, in *CNRTL, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, Nancy, <http://www.cnrtl.fr>.

<sup>906</sup> CLEMENT Elisabeth, DEMONQUE Chantal, HANSEN-LØVE Laurence et KAHN Pierre, *La philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 1994, p.103.

<sup>907</sup> *Trésor de la langue française*, in *CNRTL, op.cit.*

<sup>908</sup> CLEMENT Elisabeth, DEMONQUE Chantal, HANSEN-LØVE Laurence et KAHN Pierre, *La philosophie de A à Z, op.cit.*, p.328.

Ces émotions et sentiments sont au cœur des narrations comme on a pu le constater à travers ces quelques exemples. Les romans s'en servent pour émouvoir le lecteur avec des techniques bien particulières que nous allons développer.

### 3.1 Exalter les émotions, dramatiser l'histoire

La narration de *El corazón helado* met en scène des émotions très vives chez les exilés. Ceci est d'autant plus rendu possible dans le roman que le récit est dirigé par un narrateur omniscient qui sait tout des personnages et qui connaît leurs pensées les plus intimes et secrètes. C'est le même type de narrateur qui apparaît dans *Una cita en Arlés*.

Dans *El corazón helado*, ces émotions sont exacerbées par diverses techniques narratives. Celles d'Ignacio Fernández Muñoz sont très violentes après sa visite en Espagne chez Julio Carrión González, le responsable du vol des biens immobiliers de la famille. Nous pouvons voir une gradation ascendante des émotions du grand-père de la petite Raquel :

Luego, **su cabeza empezó a moverse arriba y abajo, despacio al principio, con más ritmo, más intensidad después**, contagiando su agitación **a los hombros, a los brazos, a las manos** que permanecían firmes contra sus párpados sus mejillas, como si la piel de sus palmas se hubiera fundido con la de su cara, como si no pudieran separarse más (C.H., p.98).

Plus loin, la même technique est utilisée, mais cette fois, nous avons une gradation descendante : « [...] su abuelo lloraba como un niño pequeño, **sin freno, sin pausa, sin consuelo**, olvidado de su nieta y de sí mismo [...] » (C.H., p.98).

Pour exalter les émotions des exilés, la narration emploie aussi des jeux d'opposition avec le personnage de Julio Carrión, le responsable de la ruine économique de la famille Fernández. En effet, c'est un personnage qui paraît insensible au premier abord puisque la narration nous le décrit de la manière suivante : « No sentía nada. Mientras deambulaba por la casa vacía, no sentía nada, ni siquiera la conciencia de su insensibilidad » (C.H., p.191). Si les personnages exilés du roman ressentent émotionnellement très fortement la séparation d'avec les êtres chéris, Julio Carrión n'a quant à lui pas de peine à se séparer des personnes qu'il rencontre : « [...] se desprendió de ella tan deprisa

como de todo lo demás » (C.H., p.341). Les chapitres du roman alternent entre la narration de la vie des exilés en France et celle de Julio Carrión González, combattant dans la División Azul et responsable du vol des biens immobiliers de la famille Fernández. Aussi bien les lieux que les personnages sont en opposition. Les personnages agissent dans des espaces en total désaccord ; les uns vont : « cenar en **el restaurante más lujoso** » (p.64) tandis que les autres vont : « desayunar en **un bar** » (p.79) ; « Era **rico** » –en parlant de Julio Carrión- (p.540) tandis que « mamá y él **trabajando como cabrones** » (C.H., p.64, 79, 540 et 525).

Soulignons cependant que le personnage de Julio Carrión n'est pas non plus indifférent à tout et n'est pas dépourvu d'humanité puisqu'il ressent par exemple de la peur sur le front russe (il s'est engagé dans la División Azul) et peut être aussi émotionnellement déstabilisé (C.H., p.356 et 534). C'est à la page suivante que le personnage apparaît le plus diabolique dirons-nous avec le psycho-récit qui amplifie ses pensées et ainsi son manque d'émotion :

[...] recordó que una noche, en París, había asistido a una discusión intrascendente pero muy divertida, entre algunos defensores de la teoría de Freud, el sexo mueve el mundo, y otros fieles a Marx, el dinero es el motor que lo mueve, y sonrió. ¿A que ahora va a resultar que, después de todo, lo que soy es marxista ? Le hizo tanta gracia que cuando se montó en un taxi todavía se estaba riendo (C.H., p.535).

Ces émotions se transforment souvent en sentiments dans le roman, ce qui amplifie la douleur de l'exil puisque comme nous l'avons défini plus haut, le sentiment perdure. Les sentiments des exilés espagnols peuvent être perçus dans la narration à travers l'utilisation du style indirect libre : « Porque **somos** españolas y los españoles nunca **podemos** ser felices del todo » ; de plus la narration, avec l'utilisation du nous, en fait une généralité et souligne la prégnance d'un bonheur difficile chez tout exilé espagnol aussi bien chez les grands-parents que chez leurs petits-enfants (C.H., p.41).

La continuité des sentiments apparaît aussi dans *Una cita en Arlés*. Dès le chapitre un, la narration souligne que la nostalgie a toujours été très prégnante dans la vie des exilés ; c'est ce que l'on apprend à travers le personnage de Nicole, la petite-fille de Manuel : « Tanto le había oído hablar de su tierra asturiana, de su paisaje, de su pequeño pueblo de la cuenca minera, de todo lo que había dejado cuando se fue de niño, [...] » (C.A., p.27).

Dans le même roman cependant, le passé met en colère Santiago. Ses émotions sont soulignées avec le style direct; il est choqué par les révélations de sa mère : « ¿Te das cuenta de lo que me dices ? –preguntó el hombre fuera de sí-. » (C.A., p.39). La profusion de questions qu'il adresse à sa mère révèle aussi son trouble par rapport à ce passé : « -¿Madre ? ¿Hermanos ? [...] ¿Cómo has podido hacerme algo así ? [...] ¿Y ahora qué ? ¿Qué es lo que piensas que debo hacer ? » (C.A., p.39).

Gonzalo dans *El regreso de Michel*, va se sentir tellement seul après la mort de sa grand-mère qu'il va s'adresser à elle alors qu'elle n'est plus de ce monde ; il va lui demander de l'aide au style direct : « -Abuela... Tú que estás en los cuernos de la luna y has vuelto a ser joven... Abuela... ven conmigo... Abuela... ayúdame... » (R.M., p.100) ; il répète sa prière quelques pages plus loin : « - Abuela, ven... Abuela, ayúdame... » (R.M., p.101) ; « -Abuela, ven... Abuela, ayúdame... Abuela, que no me pegue más... » (R.M., p.103).

Le trouble émotionnel de la narratrice dans *La Gioconda llora de madrugada* est aussi visible avec la question rhétorique : « **¿Por qué, si no, me enviaba tan lejos ?** » (G., p.7). Le style direct, les points d'exclamations indiquent eux aussi les fortes émotions du narrateur Gonzalo/Robert : « **¡Ojalá vuelva Estrella y se vayan a otro sitio !** » (R.M., p.78).

D'autres procédés sont utilisés pour souligner par exemple le désespoir des Espagnols dans les camps d'internement français dans *El corazón helado*. Les situations qui relèvent du désespoir total comme le suicide sont accumulées dans le texte avec la conjonction « et » (polysyndète):

Hombres como torres llorando como niños, y los que se metían en el agua hasta que se les perdía de vista, y los que se desnudaban sin decir nada y se tiraban desnudos sobre la arena helada, los que dejaban de hablar, y los que dejaban de comer, y los que dejaban de moverse, y los que se levantaban de repente para despedirse de los demás con mucha ceremonia, la manta atravesada sobre un hombro y un discurso ambivalente, equívoco, bueno, adiós, que me vuelvo a casa (C.H., p.436).

La narration utilise aussi divers temps pour souligner cette douleur ineffaçable et continuelle que ressent Ignacio surtout après le vol des biens de sa famille par Julio Carrión : « En la primavera de 1964, cuando su primogénito se disponía a ser el primer miembro de su familia que volvía a España, que volvía a Madrid desde 1939, aquella herida aún no **se había cerrado**. Nunca **se cerraría**

del todo [...] » (C.H., p.597). Soledad, dans *La Gioconda llora de madrugada* imagine avec l'utilisation du conditionnel son déracinement et sa solitude : « donde no conocía a nadie y **me moriría** de pena » (G., p.7). Cette douleur semble de plus, sinon permanente, tout du moins longue dans la durée avec l'utilisation du présent de l'indicatif : « **Me desgarr**a el corazón » (G., p.7).

La narration déshumanise aussi les exilés espagnols en France en les chosifiant dans le roman d'Almudena Grandes: « Nadie había querido hacer nada por ellos, ni siquiera darles la oportunidad de probar la amargura del exilio, y así los habían convertido en **carne de paredón, el botín de guerra** más codiciado de los vencedores, a ellos, los últimos leales, los traicionados por todos » (C.H., p.422). Quand Ignacio parvient à s'échapper du camp, son physique a tellement changé que sa propre mère a du mal à le reconnaître ; son séjour au camp du Barcarès l'a totalement déshumanisé :

Tres años de cautiverio y trabajos forzados habían convertido a su niño pequeño, el único que le quedaba, en **un individuo sin edad**, tan delgado que podía distinguir sus costillas a través del tejido pardo de su camisa, y casi **desprovisto de humanidad**, esa dignidad corporal y espiritual a un tiempo de la que sólo carecen algunos mendigos, algunos alcohólicos, y los desahuciados que agonizan a solas entre las sábanas sucias de los hospitales de caridad (C.H., p.413)

La dureté de l'exil pour la famille Fernández en France est aussi évoquée avec une animalisation, comme le démontre la comparaison suivante :

Él había nacido, había crecido, en el hogar de unos exiliados que habían llegado a Francia con lo puesto, que habían tenido que aceptar trabajos que estaban muy por debajo de su formación, de su capacidad, que habían trabajado **como animales**, durante años, para llegar a vivir en un país extraño como habrían vivido en su propio país, o eso creía él (C.H., p.630).

Gonzalo/Robert dans *El regreso de Michel* se sent rejeté et animalisé comme le démontre la comparaison suivante lorsqu'on le fait interner dans un hôpital psychiatrique :

**No pertenecía a la raza de los hombres**, sino a los **perros vagabundos** que van de puerta en puerta sin que ninguna sea el umbral de la casa que les ofrezca el calor de una chimenea. Mi espalda conservaba el dolor de los golpes, mis pies el cansancio, y la garganta la sed de amor que nadie supo darme. Como ellos, **como los perros vagabundos** (R.M., p.110).

Au fil de la narration, Soledad déshumanise quant à elle son père. Elle finit d'ailleurs par ne plus appeler son père papa dans la narration mais « **mi progenitor** ». Son père va être de plus en plus dépersonnalisé : « A **él** no le parecía importarle [...] » (G., p.7). La dépersonnalisation se transforme en haine par la suite comme le démontre l'exclamation : « ¡Cómo le odiaba ! » (G., p.7).

Le sentiment de solitude est amplifié dans la narration d'Almudena Grandes avec par exemple l'utilisation de la comparaison et du psycho-récit. La solitude que ressent Anita à cause de la séparation d'avec son futur mari est exacerbée : « ¿Dónde estarás ahora ?, se preguntó, y sintió el mordisco de una soledad más cruel que la orfandad [...] » (C.H., p.460). Ces procédés amplifient aussi le ressenti des personnages dans *Una cita en Arlés*. Si l'on prend l'exemple de Manuel, le souvenir de sa mère lui rappelle ensuite celui de son petit frère Santiago dont on l'a séparé lors de l'évacuation des enfants espagnols en France. Le psycho-récit dénote son émotion à propos de ce passé : « ¡Su hermano ! ¿Qué habría sido de su hermano ? » (C.A., p.59). On apprend alors que c'est cette séparation qui a le plus traumatisé Manuel avec l'utilisation du superlatif : « Habían sucedido muchas cosas desde aquel día, pero, a pesar de los años transcurridos y aunque viviera mil veces, Manuel estaba convencido de que nunca podría volver a sentir tanta pena » (C.A., p.59).

Dans *El corazón helado*, le grand-père raconte son périple pendant la Guerre Civile et la Seconde Guerre Mondiale à sa petite-fille en une phrase, sans points, ce qui donne un aspect étouffant et dramatique à l'histoire. La narration utilise souvent un récit sans points, étouffant et répétitif pour souligner l'ampleur du drame de l'exil, qui touche plus d'une personne : « Eran de todas partes, de todas las edades [...] » (C.H., p.426-427). L'étouffement est aussi présent dans *La Giconda llora de madrugada*. Soledad se sent même prisonnière : « El París que yo había soñado con mi padre era la patria de la revolución, de la libertad y la dignidad para todos ; me sentía desconcertada, insultada por el lujo, perdida y **prisionera en aquella jaula de oro** » (G., p.17). Ensuite, c'est par Christian que Soledad se sentira très opprimée avec le verbe « asfixiar » : « Un día sentí que me asfixiaba » (G., p.171).

Souvent, la narration de *El corazón helado* anticipe le triste sort des réfugiés espagnols, de la famille Fernández en particulier. Nous avons alors des prolepses internes qui soulignent leur tragédie : « [...] aquella [noche] que iba a

ser la peor de su vida y fue sólo el principio de un tormento cuya magnitud ni ella ni nadie se habría atrevido nunca a calcular » (C.H., p.413). Lors de l'arrivée d'Ignacio Fernández et de son ami Roque, le même procédé est utilisé : « Los dos se levantaron de un salto, muy dispuestos, y así empezó la segunda parte de su viaje, que iba a ser la fácil y fue mucho más difícil que la primera, porque ni Rufino, ni Alfredo, ni nadie podía hacer nada por ellos » (C.H., p.422). Raquel raconte à Álvaro tout ce que sa famille a perdu. Elle accumule les pertes et en laisse présager d'autres avec les points de suspension: « -[...] Lo perdieron todo después de la guerra, esta casa, la de la sierra, las tierras de mi bisabuela... » (C.H., p.502).

Enfin, de nombreuses métaphores peuplent ces romans. Gonzalo/Robert associe ses états d'âmes en accord avec la nature : « los geranios agonizaban en la penumbra invernal y languedecía un niño en la soledad del espíritu preso en las barreras del desamor » (R.M., p.62). C'est toute une ambiance qui souligne la tristesse de la narratrice dans *La Gioconda llora de madrugada* : le ciel couvert, le mauvais temps, semble en accord avec l'état d'âme de la narratrice : « [...] le miraba a través de la ventanilla surcada por los lagrimones de la lluvia confundidos con mis propias lágrimas, reclamándole un gesto de gracia que pusiera fin a mi congoja » (G., p.8).

Dans *El regreso de Michel*, le narrateur s'évade du triste quotidien grâce au rêve. Il rêve en effet d'une autre vie avec la petite fille qui vivait avec sa famille dans le quartier avant que le père ne se fasse arrêter :

Las campanadas del reloj sonaron hasta tres veces, antes de que el sueño me venciera y soñé con mi bicicleta de plata y azul rodando por el cielo con Estrella en el sillín posterior, asida a mi cintura para protegerse del abismo, hacia ese final que no alcanzaríamos porque cuidaríamos de regresar antes de que el cielo terminara (R.M., p.31).

Il est significatif de relever tout d'abord le prénom de la petite fille, Estrella. Or, selon le symbolisme, rappelons que l'étoile est « source de lumière » ; ces astres « percent l'obscurité »<sup>909</sup>. Ce prénom symbolise alors chez le narrateur l'espoir d'une vie d'enfant meilleure. Associé au ciel qui exprime « la plénitude de la quête », on peut aisément entendre l'aspiration du narrateur à une vie paisible<sup>910</sup>.

---

909 CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles*, op.cit., p.416.

910 *Ibidem*, p.252.

De manière similaire, lorsqu'il retourne en Espagne pour revoir sa mère et qu'il obtient un travail, son bonheur est immense avec l'image de la lumière et l'hyperbole :

No daba crédito a mi suerte. Había pasado de la desesperación a la incredulidad, el atardecer era **luminoso** y mi espíritu me concedía la fortaleza necesaria para volver corriendo a la pensión, subir de dos en dos las escaleras y en cuanto me abrió la puerta abrazar a Inés que se debatía horrorizada sin entender el porqué de tanto entusiasmo » (R.M., p.289) / « Era **el hombre más afortunado del mundo** » (R.M., p.290).

A travers cet exemple, on constate toute une intensité narrative.

L'hyperbole est aussi importante dans le roman d'Elvira Daudet. Pour Soledad, c'est une douleur terrible que de se séparer de son père comme le démontre l'hyperbole : « un dolor insufrible » (G., p.7). A son arrivée à Paris, elle se sent irrémédiablement seule comme le démontre l'adjectif hyperbolique « infinita » : « Aquella noche tardé en dormirme, embargada por el desaliento y una infinita soledad » (G., p.17).

Les émotions et les sentiments sont exacerbés dans les narrations sur l'exil et sont souvent les mêmes que ce soit pour les exilés, leurs enfants ou petits-enfants et qu'ils soient adultes au moment de l'exil ou enfant.

Pour que le lecteur adhère à chaque histoire que nous content ces narrations, le degré de réalisme est particulièrement important aussi bien à travers les lieux que parcourent les personnages qu'à travers les faits relatés.

### 3.2 Le degré de réalisme

#### 3.2.1 Les lieux

Dans le roman de María Luisa Prada, on peut parler de l'importance de l'espace avec le titre *Una cita en Arlés*. Ce titre induit en effet l'importance de la ville d'Arles pour le récit. Le roman possède la particularité d'associer la réalité à la fiction. L'espace demeure une notion importante dans le roman puisqu'en plaçant les personnages dans des espaces qui existent véritablement, la narration donne au lecteur une illusion de réalité. C'est en effet le lieu qui donne à la fiction l'apparence de vérité en décrivant de façon reconnaissable les rues et les demeures où elle s'est déroulée. La narration semble vouloir s'inscrire dans une

atmosphère de réel avec une description précise des lieux d'Arles : « el Jardín d'Été », « la Place de la Major », « Rue Porte de Loire », « Plaza Bornier » ; « les Alyscamps, el Viejo Molino, el Café La Nuit, el puente de Trinquetaille » (C.A., p.61-62 et 75). On peut remarquer le réalisme de la ville d'Arles avec ses surnoms et son historique précis : « Arlés, 'La pequeña Roma de las Galias' y 'Ciudad de encuentros', como la apodaban. Fundada por los griegos, colonizada luego por los romanos y considerada una de las más bellas ciudades de Francia [...] » (C.A., p.63). La ville d'Elne est elle aussi décrite géographiquement de façon précise :

La ciudad, **situada en el corazón de los Pirineos Orientales**, cuenta entre sus monumentos con la magnífica catedral de Santa Eulalia, cuyo claustro realizado en mármol no tiene parangón. Poseedora además de vestigios romanos, murallas medievales, **próxima a la frontera española, rodeada de montes, y a no más de cuatro kilómetros del Mediterráneo**, hacen de ella **una de las zonas más atractivas de la región de Languedoc-Roussillon** (C.A., p.117-118).

La maternité de cette ville est elle aussi décrite précisément et le lecteur peut s'imaginer aisément les lieux :

Las dos mujeres, sin hablar apenas, subieron **la escalinata que separaba la planta baja de los tres pisos de los que se componía el palacete [...]** **Allí estaba la cocina, la sala de partos y postparto y las habitaciones, algunas de ellas con el mobiliario original y las fotos de muchos de los que allí habían vivido** (C.A., p.201-202).

Tous les lieux aussi bien fictifs que réels sont décrits avec précision, tel est le cas de la maison d'enfance de Sara en Espagne :

Recordaba su casa y podía verla aún como si no hiciera casi setenta años que la había dejado. **De planta baja, inserta en un grupo de viviendas** en las que los vecinos eran la ayuda y el consejo de los demás y **con un pequeño patio en la parte trasera** en el que su padre había hecho **un pequeño corral y un huerto** cuyos productos servían para ayudar a la economía familiar (C.A., p.66).

La géographie est également précise : « Ese lugar no era otro que **los meandros del Nora**, tramo final de la cuenca del río, hasta su desembocadura en el **Nalón**, y estaba situado **frente al pueblo de Priañes**, a donde los escolares subieron corriendo, entre apuestas acerca de quién sería el primero en llegar » (C.A., p.80).

Nous avons aussi une illusion de réalité avec la transcription des plaques mortuaires, par exemple, lorsque Jesús se rend en Espagne sur le lieu où son père et des camarades ont été fusillés : « A LA MEMORIA DE LOS HOMBRES Y MUJERES ASESINADOS POR LA REPRESIÓN FRANQUISTA, SIN MÁS CAUSA QUE HABER

LUCHADO POR LA LIBERTAD, LA JUSTICIA Y LA REPÚBLICA 1937-1952 LOS FAMILIARES » (C.A., p.84).

Est transcrite aussi la vraie plaque commémorative sur la plage d'Argelès : « *A la mémoire des 100 000 Républicains Espagnols, internés dans le camp d'Argelès lors de la Retirada de Février 1939. Leur malheur : avoir lutté pour défendre la Démocratie et la République contre le fascisme en Espagne de 1936 à 1939. Homme libre, souviens toi* » (C.A., p.196).

Un bémole apparaît cependant du point de vue du souci de réalisme de *Una cita en Arlés*. En effet, il y a une trop grande profusion de descriptions qui font finalement penser à un collage artificiel, comme une sorte d'insertion publicitaire de syndicat d'initiative, comme on a pu l'observer un peu plus haut à travers la description de la ville d'Elne.

L'emprisonnement souligné par les historiens est utilisé dans tous les romans. Par exemple, le fait que le camp fonctionne comme une prison, est mentionné dans la narration d'Almudena Grandes avec la sœur d'Ignacio contrainte de parler à son frère à travers le grillage du camp. De plus, il est expliqué que les réfugiés ne doivent pas communiquer avec l'extérieur et sont surveillés de près. Là encore nous avons une description qui colle à la réalité.

Le maquis en Ariège (lieu de résistance d'Ignacio Fernández dans le roman d'Almudena Grandes) est, selon Geneviève Dreyfus-Armand un des plus importants dans l'histoire de la résistance espagnole. Nous savons grâce à son étude que les maquisards espagnols de l'Ariège se trouvaient à la base dans les Groupements de Travailleurs, fait que *El corazón helado* reprend dans la narration. Ignacio Fernández y travaille en tant que bûcheron, conformément aux résultats de l'enquête de Geneviève Dreyfus-Armand :

la alegría que sintió al volver a ver a Perea, a principios de 1943 y donde menos lo esperaba, en una remota explotación forestal perdida en la montañas de Ariège, que servía de tapadera legal para una brigada de guerrilleros españoles integrados en la Resistencia francesa, fue todavía mayor (C.H., p.443).

L'historienne précisait qu'il était aussi courant de les retrouver en tant que mineurs, ce que précise aussi la même narration :

Por lo demás, a él también lo habían movlizado a la fuerza en un grupo de trabajo unos meses después del armisticio, y aunque lo habían cambiado tres veces de destino, había tenido la suerte de permanecer en el sur, dentro de las fronteras de la supuesta Francia libre, primero en una fábrica de cacerolas, después en una mina, por fin en otra fábrica de neumáticos,

reconvertida en proveedora de repuestos para el ejército alemán bajo control de Vichy (C.H., p.444-445).

Almudena Grandes a choisi comme premier lieu d'exil français pour ses personnages, Toulouse, haut lieu de l'exil républicain comme le souligne d'ailleurs Florence Guilhem. Pour le lecteur qui connaît l'histoire, le degré de réalité ne peut lui échapper.

Précisons ensuite que le roman de María Luisa Prada fait intervenir des personnages avec un référent dans la réalité.

### 3.2.2 Les personnages

*Una cita en Arlés* fait intervenir dans sa narration des personnages existant véritablement dans la réalité. Dès la rubrique « advertencia », l'auteur, María Luisa Prada annonce que, dans son roman, elle a associé fiction et réalité :

No todos los acontecimientos y personajes de este libro son ficticios. Sin embargo, la autora se ha permitido **mezclar realidad y ficción** y no ha tomado la vida de las personas públicas puestas en escena más que sus nombres y ciertos hechos notorios (C.A., p.9).

Un peu plus loin, si l'on se réfère aux remerciements de l'auteur, on peut se rendre compte que María Luisa Prada a rencontré des témoins de l'exil des enfants espagnols en France et qu'elle s'est documentée à ce sujet :

Quiero dar las gracias a quienes con sus testimonios, recuerdos e información hicieron posible que este libro saliera a la luz. [...] Haber estado con ellos, participar de sus proyectos y tenerlos como amigos me han hecho sentir una de las mayores alegrías de los últimos años (C.A., p.11).

L'un des personnages principaux de la narration se nomme Manuel Cordero. Or, c'est l'homme qui dans les années 80 a affirmé dans la presse que Jacques Chirac était son frère, comme le reprend la narration de façon indirecte :

Muchas veces, en vida de su madre, fallecida unos años atrás, ambos habían hablado sobre ciertos comentarios hechos desde la prensa en los que se sugería la posibilidad de que el pequeño hubiera sobrevivido y fuera la persona a la que se referían los periodistas (C.A., p.59).

C'est un fait évoqué d'ailleurs par María Luisa Prada si l'on se réfère à l'épitexte, aux documents externes faisant référence à son roman :

Hace años, leí en un periódico que Jacques Chirac –por entonces alcalde de París- era en realidad el hijo de un exiliado español y que había nacido

en Ablaña. En el artículo, un hombre de Avilés aseguraba que era el hermano del entonces alcalde de París, y que éste, en realidad, se llamaba Santiago Cordero Martín<sup>911</sup>.

Néanmoins, l'hypothèse est peu crédible. A part le journal d'extrême droite, aucun journal de l'époque ne fait mention de cette histoire. Du même coup, l'histoire du roman manque sur ce point de vraisemblance. Il semble que l'auteur se soit basée sur cette histoire uniquement pour faire sensation.

La narration inclut aussi le personnage de Nicolás García, le maire d'Elne qui est mentionné dans les remerciements de l'auteur (C.A., p.11) et dans la narration : « Pero antes de esa hora he quedado para cenar con el alcalde de Elne y con su secretaria. Ambos son descendientes de republicanos españoles » (C.A., p.195). Elisabeth Eidenbenz qui a aidé les femmes espagnoles en créant une maternité à Elne intervient aussi dans le roman, créant ainsi une illusion de réalité (C.A., p.204-205).

En ce qui concerne le statut social de ses personnages, Almudena Grandes s'éloigne de la figure de l'exilé type soulignée par Geneviève Dreyfus-Armand : « Les salariés de l'agriculture forment la grande masse des internés, soit près de 29% [...] »<sup>912</sup>. Ignacio Fernández est avocat de métier. Ceci est une technique visant à dramatiser l'histoire puisque dans le roman, ce personnage perdra tout, son statut et son argent.

La romancière est cependant par la suite en accord avec les représentations des historiens puisque comme eux elle situe ses personnages réfugiés pendant la Seconde Guerre Mondiale dans le secteur agricole -on l'a vu Ignacio Fernández est employé dans une exploitation forestière. Le roman est donc en plusieurs points fortement ancré à la réalité.

Nous avons observé que dans la rubrique « advertancia » de *Una cita en Arlés*, l'auteur a avoué avoir également transcrits des faits réels. C'est le cas dans plusieurs des romans de notre corpus.

---

911 CASTAÑO Aitana, « Creo que puede ser verdad que Jacques Chirac sea de Ablaña, ¿por qué no ? », *Lne.es Noticias*, Mieres del Camino, 2007, <http://www.lne.es>.

912 Recensement professionnel des réfugiés effectué par le SERE fin 06/1939 (arch. Du Comité central du PCE) et ANGOUSTURES Aline, « Les réfugiés espagnols en France de 1945 à 1981 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n°44-3, juillet-septembre 1997, p.468, cité par DREYFUS ARMAND Geneviève, *L'exil des républicains espagnols...*, *op.cit.*, p.192.

### 3.2.4. Les faits et leur enseignement : enjeux de réalisme

Dans *El corazón helado*, il existe un grand souci de réalisme. La narration s'appuie sur de la vraisemblance et exclut aussi bien l'extraordinaire que l'incohérence. Almudena Grandes précise dans sa postface que le vol de la famille Fernández par Julio Carrión González s'inspire de faits réels. Elle précise : « Y en la realidad, el general Camilo Alonso Vega, director general de la Guardia Civil, se apropió después de la guerra de un chalet en la colonia de El Viso, en Madrid, que era propiedad de Francisco López Ganivet, sobrino de Ángel, que logró exiliarse en Londres [...] » (C.H., p.925). Elle mentionne plus loin une autre histoire qui a permis l'élaboration de celle de la famille Fernández et de Julio Carrión :

A mi amiga Laura García Lorca, que me contó la historia de su abuelo Federico, que al marcharse de España dijo 'nunca volveré a poner un pie en este país de mierda'. Aquí dejaba los cuerpos sin vida de uno de sus hijos –Federico, poeta- y de su yerno –Manuel Fernández-Montesinos, alcalde de Granada-, ambos fusilados en el verano del 36 con pocos días de diferencia. Dejaba también todas sus propiedades a cargo de un vecino de Valderrubio que era 'muy simpático, muy simpático', y del que precisamente por eso nunca se fió su mujer, Vicenta Lorca. Años después, cuando se acabó la segunda guerra mundial y comprendió que su profecía iba a cumplirse, don Federico empezó a escribir a aquel conocido tan simpático, tan simpático, pero él no contestó a ninguna de sus cartas hasta que recibió un pasaje para viajar a Nueva York en un transatlántico. Esa oferta sí la aceptó. Al llegar allí, los García Lorca fueron a recibirle y le invitaron a comer. A los postres, su anfitrión se atrevió a proponer por fin, 'bueno, pues vamos a ver ahora esos papeles...'. Y aquel vecino de Valderrubio que era tan simpático, tan simpático, se dio una palmada en la frente y exclamó : « ¡Ay, don Federico ! ¿Se lo puede usted creer ? Se me han olvidado en Granada los papeles (C.H., p.926-927).

De plus, le caractère 'sympathique' est attribué à Julio Carrión dans *El corazón helado*.

La romancière insiste dans sa postface sur la véracité des faits qui se sont produits. Elle affirme ainsi : « Todos estos y muchos otros episodios de la historia española reciente, algunos de los cuales aparecen en este libro, parecen mentira pero, para nuestra desgracia, han sido verdad » (C.H., p.925). Elle va même jusqu'à reproduire les propos des témoins d'alors comme nous l'avons vu avec « nunca volveré a poner un pie en este país de mierda », attribués à l'un des personnages de son roman : Mateo, le père d'Ignacio Fernández : « A veces creo que habría preferido morir a... tengo un presentimiento, María, me dijo anoche,

cuando nos acostamos, tengo el presentimiento de que yo nunca volveré a poner un pie en este país de mierda » (C.H., p.267).

L'appréhension évoquée par Florence Guilhem lorsque les exilés retournent brièvement ou définitivement en Espagne est bien reflétée en particulier dans le roman d'Almudena Grandes. Nous avons là, mot pour mot, une situation similaire à celle décrite par Florence Guilhem : « le passage de la frontière réveille des souvenirs douloureux », « la présentation des papiers est un moment crucial, surtout quand le contrôle est plus long que prévu ou quand il s'accompagne de remarques désobligeantes »<sup>913</sup>. Nous avons exactement cette angoisse dans *El corazón helado* : « no descartaba los pequeños incidentes, los comentarios despectivos, las provocaciones con forma de pregunta, hijo de rojos, ¿no ? » (C.H., p.598). D'ailleurs son fils va ressentir une peur similaire, comme s'il s'était exilé des années auparavant. Il va être stressé au moment de l'arrivée à l'aéroport :

En cada paso que daba, Ignacio Fernández Salgado sentía que le sudaban las manos, y golpes alternativos de frío y de calor a lo largo de la espalda, las piernas cada vez un poco más huecas, la sangre huyendo de su rostro helado, pero en cada paso, también, escuchaba el jadeo de Raquel, que respiraba con la boca abierta, y notaba la presión de sus dedos, que se hundían en su brazo derecho como si pretendiera perforarlo, y sabía bien, que estaba temblando, lo sabía, y eso bastaba para sostenerle (C.H., p.615).

Florence Guilhem évoque aussi le choc des exilés à leur retour en Espagne car le pays leur apparaît étranger. Ceci est très présent dans *El regreso de Michel* avec le personnage-narrateur qui renonce à y vivre à nouveau tant il n'y trouve aucune correspondance. Le choc est aussi palpable chez le grand-père de Raquel dans le roman d'Almudena Grandes. En effet, il ne reconnaît plus les rues de Madrid : « Raquel, sentada a su lado, le escuchaba murmurar, esto ha cambiado mucho, no lo reconocería, porque eso..., no, no puede ser, ¿o sí ?, no, no sé, estoy perdido Anita, [...] » (C.H., p.74).

De plus, toujours dans le même roman, on retrouve une description des descendants très similaires à la représentation faite par Florence Guilhem. Citons à nouveau sa description :

L'Espagne est avant tout le pays de l'histoire des parents, cette histoire qui a pris sa place dans leur vie et leur donne la sensation d'une vraie familiarité avec ce pays, voire le sentiment d'y être comme chez soi. Ils

---

<sup>913</sup> GUILHEM Florence, *L'obsession du retour...*, op.cit., p.111.

portent sur l'Espagne un regard étranger et ont un rapport avant tout touristique avec elle. L'impression qu'ils livrent sur ce pays est avant tout topique, sans même qu'ils en prennent conscience. L'Espagne se résume souvent à un beau pays où la vie est différente de celle que l'on mène en France, plus chaleureux, plus ludique, mais amusante pour un temps seulement<sup>914</sup>.

Dans le roman d'Almudena Grandes, en effet, Ignacio fils a l'impression de connaître depuis toujours l'Espagne : « Bueno, creo que habría preferido ir a otro sitio porque tengo la impresión de que ya conozco España, aunque nunca haya estado allí » (C.H., p.605). Avant de se rendre en Espagne, il possédait une vision touristique comme nous l'avons vu au cours de l'analyse. Celle-ci reste inchangée au début de son séjour en Espagne comme il s'en rend compte d'ailleurs lui-même au cours du récit. Il qualifie ce qu'il a vu de « menú turístico » (C.H., p.621).

Ces quelques exemples démontrent encore une fois le souci de réalisme qui apparaît dans les romans.

Ensuite, selon Florence Guilhem, les récits des exilés comportent souvent les images de la pluie, de la neige, du froid, etc. Nous retrouvons cette même représentation dans le récit de la mère de Helena dans *Una cita en Arlés* :

-Cuando salí de España junto a miles de personas que se alejaban en retirada –le había dicho con la voz rota de emoción por los recuerdos-, y después de atravesar caminando durante días las montañas nevadas de los Pirineos, nos trajeron a esta playa, en la que las autoridades francesas decidieron concentrarnos para que no nos dispersáramos. La playa estaba entonces rodeada de alambrada, llena de arena sucia y de sollozos, y el frío era imposible de soportar. La incertidumbre, el frío, la nieve, el miedo, la derrota y un recuerdo horrible de todo lo que había vivido en aquellos tres años de guerra era mi única compañía y sólo el sentirte dentro de mí me daba fuerzas para poder seguir en aquel infierno (C.A., p.120).

Les recherches expliquent également que le récit des hommes sur l'exil diffère de celui des femmes. Ce sont essentiellement des actions et des valeurs qui sont mises en avant par les hommes tandis que les femmes insistent plutôt sur le domaine des émotions et expliquent l'histoire de l'exil aux enfants afin qu'ils comprennent leurs véritables origines. On retrouve ceci dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*. Nous avons observé les sentiments mis en avant par la mère d'Helena, par exemple. Anita, dans la narration d'Almudena Grandes évoque elle

---

<sup>914</sup> *Ibidem*, p.107.

aussi le passé avec de fortes émotions. Rappelons pour ce faire un passage du roman :

El conocía de sobra la historia de aquel hueso, del último albaricoque que se comió su madre, ese albaricoque que su abuelo nunca llegó a morder, pero sabía también que había pasado casi treinta años desde aquel día. Habían pasado casi treinta años para los relojes, para los historiadores, para las hemerotecas, para su madre no (C.H., p.607).

Le grand-père transmet actions et valeurs à sa petite-fille Raquel :

-Yo pude haber muerto muchas veces, ¿sabes ? Primero en nuestra guerra. Luego, cuando me detuvieron en Madrid, cuando me escapé de la cárcel, cuando me metieron en Albaterra, cuando me tiré de un tren en medio de la provincia de Cuenca, cuando fui de Barcelona a Gerona dentro de un camión, cuando crucé la frontera, en el campo de Barcarès, donde murieron muchos, cuando me fugué de mi compañía, cuando Madame Larronde avisó a mi madre de que su cuñado estaba a punto de denunciarme, cuando luché contra los alemanes, a ver... -las había ido contando con los dedos-. Tres veces pude haber muerto y aquí estoy, ¿que te parece ? (C.H., p.38-39).

Il y a encore ici le souci de vraisemblance.

Raquel perpétue l'enseignement de l'exil en expliquant par exemple à Álvaro en quoi consistait le combat des Espagnols en France. Elle lui enseigne l'histoire des exilés espagnols en France à travers une photo. Elle restitue de plus les paroles de ses grands-parents comme pour rendre la scène plus vivante : « Cuando vio el tanque, se puso a gritar, Boquerón, ven aquí, que te acabo de encontrar un mulo para que te vuelvas a tu pueblo... » (C.H., p.379).

Le personnage de Raquel érige ses grands-parents en véritables témoins, puisqu'à l'instar de Paul Ricoeur on peut dire qu'à travers son intervention « se greffe [...] une dimension supplémentaire d'ordre moral destinée à renforcer la crédibilité et la fiabilité du témoignage, à savoir la disponibilité du témoin à réitérer son témoignage »<sup>915</sup>. En effet, elle souligne la fiabilité de la source en précisant à Álvaro : « Les gustaba mucho contarle y **siempre lo contaban igual** [...] » (C.H., p.380).

La mère adoptive de Santiago a aussi une fonction d'enseignante envers son fils lorsqu'elle lui révèle ses véritables origines. Ses explications s'effectuent de plus à travers des photos comme dans la scène entre Raquel et Alvaro. Elle s'appuie

---

<sup>915</sup> RICOEUR Paul, *L'histoire, la mémoire, l'oubli*, op.cit, p.206.

sur « la caution du visible », on peut parler de souci informatif de la part de la mère :

Tras unos minutos de insoportable silencio, la mujer fue relatando la historia que había comenzado en una casa de acogida llena de niños que, como él, esperaban para ser recogidos y adoptados. Mientras lo contaba, **le mostraba en las fotografías** cuál de ellos era él y le detallaba el motivo por el que había sido separado de su hermano y de los otros compañeros de la expedición (C.A., p.40).

*Una cita en Arlés* est un roman qui nous fait découvrir peu à peu l'histoire des enfants espagnols exilés à cause de la Guerre Civile et leur devenir en 2007. Le style didactique du roman peut être pressenti par le lecteur dès la quatrième de couverture avec l'utilisation de termes comme « puzzle » ou « descubrir ».

Le prologue de *Una cita en Arlés* a aussi un but didactique puisqu'il sert à contextualiser la narration. Il nous informe historiquement en évoquant les lieux d'évacuation des enfants de la Guerre Civile et l'année des premiers convois d'enfants en direction de l'étranger. La situation en France est évoquée de façon didactique avec la présence de tirets : « -alterado por las revueltas callejeras, huelgas y disturbios que estaban asolando de nuevo Francia y que parecían tomar el mismo cariz que las ocurridas el otoño anterior- » (C.A., p.21).

L'histoire de *Una cita en Arlés* s'inscrit dans la réalité en France, à savoir les émeutes des banlieues :

En el largo pasillo del Palacio del Eliseo sólo se dejaba sentir el ruido de los pasos de *monsieur* Monet, asesor y amigo personal del presidente, que intentaba calmar su ánimo por el exceso de trabajo que suponía el restablecimiento del orden público –alterado por las revueltas callejeras, huelgas y disturbios que estaban asolando de nuevo Francia y que parecían tomar el mismo cariz que las ocurridas el otoño anterior-, al que se añadía el encargo recibido hacía poco más de una hora y que sin demora debía cumplir (C.A., p.21).

Le temps des actualités est mentionné à travers le journal que lit Manuel : « comenzó a leer las primeras páginas del periódico, cuyos titulares informaban del grave problema que estaban suponiendo para el país las revueltas de los inmigrantes » (C.A., p.49).

Au niveau des relations entre personnages, le grand-père Manuel a une fonction d'enseignant depuis toujours envers sa petite-fille Nicole comme on peut le voir avec le plus-que-parfait qui dénote l'itération de son enseignement : « Tanto le **había oído** hablar de su tierra asturiana » (C.A., p.27).

C'est un enseignement précis de plus, historique, sur les événements du passé. On constate la mention d'une date :

Entre aquellos niños exiliados a Francia estaban sus abuelos, y por ellos conoció todo el dolor y sufrimiento que les había supuesto abandonar sus casas y separarse de sus familias. Habían dejado España en la primera expedición infantil organizada por el Gobierno Vasco, **el 20 de marzo del año 1937**, fecha que aún recordaban como si se tratase de un suceso reciente (C.A., p.29).

Nous avons aussi le souvenir de l'enseignement de l'exil de la mère d'Helena à sa fille au style direct. Nous avons alors une description précise du camp d'Argelés avec l'explication de sa structure :

El único albergue que teníamos lo constituían **chozas construidas con toldos, papel, mantas, chapas, paracaídas**...Las dimensiones eran tan escasas que a veces nos tropezábamos unos con otros sin tener ningún tipo de movilidad. [...] Para conseguir agua potable teníamos que desplazarnos unos cuantos kilómetros hasta los pozos, y muchos de nosotros, ante la imposibilidad de hacerlo, bebíamos agua del mar (C.A., p.121).

La mère d'Helena emploie de plus dans ses explications un lexique très péjoratif à l'encontre du camp d'internement d'Argelés : « recuerdo horrible », « aquel infierno », « aquella miseria », « tal horror » (C.A., p.120-121-122).

A l'opposé, elle décrit à sa fille la Maternité d'Elne de la façon suivante : « Una especie de isla de humanidad en medio de la Europa en guerra... » ; « Aquel oasis de paz, dentro de un mundo en guerra » (C.A., p.122-123). C'est la fonction testimoniale qui est mise en relief ici puisque la mère d'Helena exprime ce que ce camp puis la maternité a suscité en elle<sup>916</sup>.

A son tour, Helena a un style didactique envers sa filleule Nicole, elle utilise arguments et exemples ; ses propos ont une fonction explicative :

[...] Si quisiera podría nombrarte infinidad de personas que tuvieron que dejar su país y que ahora son personas importantes en Francia, por un motivo u otro. **Por citarte otro ejemplo, la Selección Francesa de Fútbol**... [...] Pues entérate de que, de los once jugadores de la selección, nueve son hijos de emigrantes. Como ves, eso demuestra lo que te estoy diciendo (C.A., p.193).

Elle ajoute des informations sur certains points de l'histoire en s'appuyant sur des chiffres « -Aquí sólo se recuerda a los **100 000** que llegaron a esta playa en un

---

<sup>916</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman, op.cit*, p.38.

primer momento, pero también hubo gente en las de Rivesaltes y Saint-Cyprien. En total fueron unas **450 000** personas » (C.A., p.197).

Plusieurs chiffres sont avancés dans la narration de *Una cita en Arlés*. Ils rejoignent ceux des historiens. La narration mentionne en effet qu'il y eut 450 enfants basques évacués d'Espagne, en direction de la France, le 20 mars 1937. C'est le même chiffre qui est avancé par l'historienne Alicia Alted Vigil, comme nous l'avons observé précédemment. Le roman est donc très fidèle à la réalité.

*Una cita en Arlés*, fait aussi référence au nombre d'exilés qui ont franchi la frontière française en 1939. La narration parle de 500 000 personnes. C'est un chiffre qui se situe au-dessus de celui avancé par les historiens qui, comme nous l'avons vu optent finalement pour le chiffre de 450 000 personnes. Le roman parle aussi de 80 000 personnes internées au camp d'Argelés. Il se situe bien au-delà de celui fourni par Federica Montseny (50 000 personnes) que les historiens trouvent exagéré. Comme dans le roman d'Almudena Grandes, ici on gonfle les chiffres pour dramatiser un peu plus l'histoire.

Helena désire de plus que la Maternité d'Elne soit un lieu de savoir, de connaissance : « Yo formo parte del grupo de personas que desean que este lugar, único en Europa, sea **un referente en el mundo**, y trabajamos duro para conseguirlo con la pretensión de que se convirtiera en **un centro de investigación y de formación sobre la humanidad** » (C.A., p.194).

Ce sont aussi des conférences sur l'histoire de ces exilés données à la Cité Nationale de l'Immigration, à Paris. De nos jours, le site web de la Cité Nationale de l'Histoire de l'Immigration diffuse des ouvrages historiques sur l'exil des Catalans en France, par exemple, sur les Républicains espagnols en Ille et Vilaine ou encore en Midi-Pyrénées. L'importance des conférences est d'ailleurs bien mis en relief dans *Una cita en Arlés*, pour la connaissance du passé avec les personnages de Nicole et de Elena qui y assistent. On a dans le roman une réelle préoccupation de la société pour le passé de l'exil.

En ce qui concerne *El corazón helado*, le roman permet de dresser le portrait d'une société qui a vécu dans le silence depuis la dictature. Pour Paco, un ami de Raquel, beaucoup d'Espagnols ont préféré le silence : « La mayoría de la gente elige vivir tranquila, ya lo sabes [...] » (C.H., p.864). Le sentiment de peur

notamment a animé jusqu'à nos jours le silence de la société espagnole sur certains événements.

De même dans *El regreso de Michel*, un passage du roman, lorsque le narrateur revient en Espagne, semble particulièrement symbolique à ce sujet. C'est une histoire racontée par un collègue de travail étant donné que le narrateur a trouvé un emploi dans une librairie. L'anecdote raconte comment le chat des voisins est réapparu mort sur le seuil de la porte alors qu'il avait été auparavant enterré :

-No sé si será verdad, aunque todos los de la urbanización lo dan por cierto ; el caso es que el anterior propietario, Emilio Torralba, tenía un gato persa precioso que cuidaban como a uno más de la familia, le ponían lacitos al cuello con un cascabel para saber siempre dónde estaba y lo alimentaba a base de pechuguitas de pollo. El vecino tenía un pastor alemán, cuya única obsesión era saltar la valla y zamparse al gato. Un fin de semana que estaban fuera, ya al atardecer, el vecino vio que su perro llevaba al gato en la boca, muerto, completamente lleno de barro y jugaba con él como si de un balón de fútbol se tratara. Se llevaron un gran disgusto y ante la responsabilidad del gatocidio decidieron bañar al pobre animal, lavar y planchar el lacito y volvérselo a poner y dejarlo en la puerta del chalet en una posición normal, como si le hubiera dado un infarto. Entrada la noche oyeron unos gritos horribles y haciéndose los inocentes salieron a ver que pasaba. Toda la familia Torralba rodeaba el cadáver del gato sin atreverse a tocarlo ; entonces les preguntaron que había pasado y la respuesta fue sorprendente : el gato había muerto la noche anterior y lo habían enterrado antes de ir a pasar el día fuera para consolarse. ¡Imagínate la impresión de verlo limpio y planchado en la puerta ! (R.M., p.339).

Cette anecdote met certainement à l'avance en relief et symboliquement le retour du narrateur dans sa famille alors que celle-ci le croyait mort. Cependant, de par l'épitéxte, on peut envisager que l'histoire souligne aussi le retour des exilés en Espagne, ce qui effraie ceux qui ont soutenu la dictature.

Cependant, dans ce roman, l'illusion de réalité ne peut fonctionner pour un lecteur averti. En effet, un exemple est particulièrement révélateur à ce sujet. C'est le cas lorsque le narrateur se trouve en France durant mai 68. La description des manifestants s'éloigne de la réalité. Le roman les fait entonner la Marseillaise. Loin de symboliser un esprit révolutionnaire, cet hymne était à l'époque associé au nationalisme conservateur et autoritaire du pouvoir gaulliste que les soixante-huitards combattaient.

Le silence est d'autant mis en relief dans *El corazón helado*, que de retour en Espagne, alors qu'en France ce n'était pas le cas, la famille Fernández se tait sur son propre passé. Il est significatif que lorsque la famille Fernández est revenue en Espagne, le sujet du vol de leurs biens immobiliers perpétré par Julio Carrión se résume à « Lo de Carrión ».

La narration d'Almudena Grandes permet de rendre compte aussi de l'évolution de la société. Pour certains, la mémoire de propagande est toujours d'actualité. Celle-ci est mise en cause car elle a empêché les générations suivantes de connaître la véritable histoire de leur pays. L'évolution entre Álvaro enfant et Álvaro adulte semble d'ailleurs minime. Si enfant, cela lui paraissait incompréhensible que des Espagnols puissent vivre en France, adulte, on peut supposer qu'il ne semble connaître que des généralités à propos des résistants espagnols qui ont combattu en France contre le nazisme.

La narration de *El corazón helado*, dresse un portrait de la société espagnole sur plusieurs décennies. Almudena Grandes tient à souligner le pacte du silence qui a été instauré dès la fin de la Guerre Civile et qui a aussi perduré à l'instauration de la période démocratique :

[...] En general, fue un proceso conveniente para una generación entera, que era la generación del miedo y la generación del secreto: y esa generación del 'secreto' en la novela no tiene un perfil ideológico [...] Todos heredaron el silencio. Tanto los que ganaron la guerra como los que la perdieron<sup>917</sup>.

L'année 2005 choisie par Almudena Grandes s'inscrit dans une préoccupation de la société. Un débat sur une loi nommée *Ley de memoria* voit le jour à partir de 2004. José Luis Rodríguez Zapatero annonce cette année-là son désir d'apporter « réparation aux oubliés de la transition démocratique espagnole, qui a omis le passé au profit de la réconciliation nationale »<sup>918</sup>. Il prévoit pour cela un texte qui cependant ne « prétend pas re-écrire l'histoire »<sup>919</sup>. L'opposition se fait vite entendre en soulignant que « ces initiatives peuvent ouvrir de vieilles blessures » ou que « Zapatero prétend gagner la Guerre Civile qui fut enterrée et fut

---

917 DOMINGO Carmen, « *El corazón helado* », la nueva novela de Almudena Grandes, *Club cultura*, Madrid 2007, [www.carmendomingo.blogia.com](http://www.carmendomingo.blogia.com), p.1-2.

918 SIGLER SILVERA Fernando (ed.), « Aprobado un anteproyecto sobre derechos de los 'afectados' por la Guerra Civil y la dictadura », *Tiempo de historia*, 28/07/2006, [www.tiempodehistoria.com](http://www.tiempodehistoria.com), p.1.

<sup>919</sup> *Ibidem*.

surmontée pendant la Transition et prétend établir une légitimité démocratique en 1931 et non en 1978 »<sup>920</sup>. Face à cette polémique, en novembre 2005, le Gouvernement s'interroge alors sur la nécessité d'inclure dans la rubrique des victimes, celles des deux camps en lutte pendant la Guerre Civile « pour éviter de provoquer l'opposition de la droite et ne pas se centrer seulement sur les Républicains qui ont souffert de la répression franquiste »<sup>921</sup>. Le 28/07/2006, le gouvernement adopte en Conseil des Ministres un « avant projet » qui consiste à « réhabiliter les victimes oubliées du franquisme ». Pour cela, le gouvernement prévoit des

indemnisations pour les Républicains condamnés pendant la dictature [...] la reconnaissance des victimes de la dictature, l'ouverture des fosses communes dans lesquelles gisent encore les restes de ceux qui ont été persécutés par ceux qui se sont soulevés pendant la Guerre Civile, jusqu'à aujourd'hui financées par des sociétés privées (comme l'Association pour la récupération de la mémoire historique) ou par les communautés autonomes dans l'attente de subventions de la part de l'Etat [...]»<sup>922</sup>.

En novembre 2006, ce sont presque 90 sociétés civiques qui demandent « le retrait immédiat du projet de loi de mémoire historique du gouvernement » et sollicitent « un nouveau qui déclare l'illégalité de la dictature de Franco, annule les jugements sommaires et reconnaisse les victimes du franquisme »<sup>923</sup>. On réclame alors « une reconnaissance légale de toutes les victimes qui ont souffert de l'action répressive du régime aussi bien à l'intérieur de l'Espagne qu'en exil »<sup>924</sup>. Par exemple, le député Joan Herrera a souligné que le projet relève de « la frustration de tout ce qui ne se fit pas bien pendant la transition, pendant laquelle on a confondu amnistie avec amnésie » et a même déclaré « qu'il vaudrait mieux qu'il n'existe pas –le projet de loi »<sup>925</sup>.

---

<sup>920</sup> *Ibidem*, p.3.

<sup>921</sup> SANZ EZQUERRO David, « En busca de la memoria histórica », *El mundo.es*, 18/11/2005, [www.elmundo.es](http://www.elmundo.es), p.1.

<sup>922</sup> SIGLER SILVERA Fernando (ed.), « Aprobado un anteproyecto sobre derechos de los « afectados » ..., p.4.

<sup>923</sup> Plataforma de Ciudadanos Por la República, « Cerca 90 entidades exigen retirada inmediata proyecto ley memoria », *Terra Actualidad*, Barcelone, 18/11/2006 cité par *Equipo Nizkor*, <http://www.derechos.org/nizkor/espana/doc/bama2/html>, , p.1.

<sup>924</sup> *Ibidem*.

<sup>925</sup> « Senado español aprueba Ley de Memoria Histórica », *Página12*, República Argentina, 11/12/2007, [www.pagina12.com.ar](http://www.pagina12.com.ar), p.1.

Enfin, en décembre 2007, le Sénat approuve la loi malgré l'opposition du Parti Populaire (PP) et du Parti Indépendantiste Catalan (ERC). Le journal *La nación* résume en cinq points les mesures adoptées : la loi

1/ « reconnaît et étend les droits de ceux qui ont souffert de la persécution ou de la violence pour des raisons politiques, idéologiques ou religieuses pendant la Guerre Civile et le régime de Franco »<sup>926</sup>.

2/ «Reconnaît aux victimes le droit d'obtenir une réparation et une reconnaissance personnelle et à mener à bien les réclamations judiciaires ». –« Elle déclare illégitimes les tribunaux [...] qui se sont constitués pendant la Guerre Civile pour imposer des condamnations en jugements sommaires pour des questions politiques, idéologiques ou religieuses, même si elle n'annule pas les sentences franquistes»<sup>927</sup>.

3 / « Offre la possibilité aux enfants et petits-enfants d'émigrants et d'exilés à cause du franquisme d'adopter la citoyenneté espagnole»<sup>928</sup>.

4/ « Demande le retrait d'écussons, insignes, plaques et autres symboles qui exaltent Franco, la Guerre Civile ou la dictature » -« l'Eglise pourra conserver les symboles franquistes en ses édifices sans violer la loi si concourent des raisons « artistico-religieuses »<sup>929</sup>.

5/ « Autorise à localiser les fosses communes des victimes du franquisme »<sup>930</sup>.

Ce dernier point est d'ailleurs évoqué par Raquel qui certifie à Julio Carrión que de plus en plus de fosses communes sont réouvertes. Ceci est important pour la société espagnole, pour les descendants des victimes de la dictature (certains demandent que soient enterrés décemment leurs aïeux). Pour eux, l'attrait de la lecture est importante puisqu'elle « réside dans une expérience affective de l'autre »<sup>931</sup>

---

<sup>926</sup>*Ibidem.*

<sup>927</sup>*Ibidem.*

<sup>928</sup>*Ibidem.*

<sup>929</sup>*Ibidem*, p.2.

<sup>930</sup>*Ibidem.*

<sup>931</sup> JOUVE Vincent, *L'effet-personnage...*, *op.cit*, p.108.

C'est dans ce contexte qu' Almudena Grandes prône une réhabilitation des victimes de la dictature : « Ya no caben más dilaciones. La sociedad democrática, las asociaciones cívicas y, sobre todo, las víctimas que padecieron la represión de la dictadura ya no pueden esperar más »<sup>932</sup>. Elle met pour cela en scène le personnage de Raquel qui veut que son grand-père soit réhabilité. Javier Cercas prétend lui aussi diffuser cette mémoire avec le personnage de Miralles et est comme Almudena Grandes un critique de la Transition responsable de l'oubli de l'Espagne :

Volvamos a reconocer que la Transición fue, con todas sus limitaciones y recortes y concesiones un éxito. Pero entonces admitamos también que esa operación supuso relegar, postergar y humillar a mucha gente, y simplemente olvidar otra, y que, pasados treinta años desde que decidimos aparcir el asunto, es hora de reparar esa injusticia flagrante<sup>933</sup>.

Dans une interview avec Cristina Ros, l'auteur avoue que son roman est aussi un moyen de mettre en relief la problématique de l'immigration actuelle en Espagne

Ése es el fantasma contemporáneo que demuestra una vez más la falta de memoria histórica de España, un país que ha producido emigrantes desde mediados del siglo XIX. Lo que está pasando en el Estrecho es un escándalo, y más aún la reacción de la gente, que se enfrenta a esta situación como si fuera una especie de molestia superable<sup>934</sup>.

Le problème de la peur de l'Autre, de l'étranger, est mis en relief dans la partie de *El corazón helado* où la famille Fernández est confrontée à divers problèmes caractéristiques de ce qui se passe actuellement en Espagne. Ils ont souffert de stéréotypes et de vexations à leur arrivée : 'asesinos de curas y monjas', 'indésirables' :

-Si no me equivoco, es usted español, ¿verdad?, soldado de la República, y ha cruzado la frontera de forma ilegal –Ignacio asintió con la cabeza y recibió en cambio una sonrisa cargada de sorna-. Entonces tenemos una buena razón para detenerle, porque no estamos dispuestos a que nuestro país se llene de asesinos  
-¿Asesinos?-preguntó Ignacio a su vez, mientras sus venas se llenaban de escarcha-. Yo no soy un asesino, señor. Yo soy un combatiente antifascista que ha luchado por la libertad de su pueblo.

<sup>932</sup> « *Manifiesto* de intelectuales y juristas por la Ley de Memoria Histórica, *El País*, *op.cit.*

<sup>933</sup> DUROUX Rose, « La juste mémoire », *op.cit.*, p.622.

<sup>934</sup> ROS Cristina, « Entrevista a Almudena Grandes », *Woman*, 02/2007, [www.woman.es](http://www.woman.es), p. 1.

-Sí, sí- aquel hombre volvió a sonreír-, matando a curas y a monjas (C.H., p.423) ;

-Luego te veo- le dio una palmada en la espalda para despedirse mientras la autoridad remataba su informe con una palabra aislada, suficiente, *indésirable*- Me parece que nos van a llevar a todos al mismo sitio (C.H., p.426).

L'historien Neil Mac Master insiste sur le fait que les termes de « rouges » et de « criminels » que nous avons par ailleurs retrouvés dans les documents témoignages et dans le roman d'Almudena Grandes étaient insufflés par la propagande franquiste. Ces termes que nous retrouvons dans *El corazón helado*, proférés par des gendarmes français, occupent comme nous l'avons vu une place importante dans la narration et reflètent encore une fois très bien la réalité.

Les historiens ont aussi relevé ces termes dans les journaux français de l'époque. On retrouve alors les mêmes vocables en particulier dans le roman d'Almudena Grandes comme celui d'assassins incendiaires. Ici, on peut dire qu'un stéréotype apparaît car il s'agit d'une « pratique déviante de certains individus » qui génère une caractérisation pour un groupe tout entier »<sup>935</sup>

Les immigrants occupent des emplois peu qualifiés, essentiellement dans le secteur des services, telles les sœurs d'Ignacio Fernández :

-[...] Un hombre vino a la tahona donde trabajamos Paloma y yo. A ella, como es tan guapa, la han colocado de dependienta. Yo trabajo dentro, en el horno, y no me importa, no creas. Trago mucho harina, pero prefiero eso a tener que aguantar las baboserías de los clientes... (C.H., p.429).

Raquel souligne plus loin dans la narration les emplois à petits revenus qu'ont exercés les exilés : «-[...] Lo habían perdido todo, habían salido adelante trabajando en puestos que estaban muy por debajo de sus capacidades, academias, panaderías, centralitas telefónicas, pero les quedaba eso » (C.H., p.713).

L'exploitation d'une main d'œuvre bon marché est un problème actuel dans la société et qui est souligné dans la narration. Ainsi, lorsque Julio Carrión est de passage en France, il sait que le patron qui l'emploie l'exploite :

Pocos días más tarde, el que había sido el español más misterioso y elegante de Riga, trabajaba para un empresario francés que facilitaba documentación falsa a sus propios obreros indocumentados y se cobraba el favor descontándoles casi la mitad del sueldo (C.H., p.523).

---

<sup>935</sup> WIERVIORKA Michel et OHANA Jocelyne (coord.), *La différence culturelle...*, op.cit, p.163.

Les migrants ont fui l'instabilité ou l'oppression de leur pays d'origine ; ils ont souffert à cause des nombreux contrôles des forces de police comme les personnages de la narration :

*-Bonjour, messieurs-* al abrir los ojos, se encontró con que una pareja de gendarmes les miraba-. *Les papiers, s'il vous plaît.*

*-Bonjour-* contestó él, y se levantó de un salto mientras intentaba convencerse a sí mismo de que no era hostilidad lo que estaba contemplando en los rostros de aquellos policías-. *Mais nous n'avons pas de papiers encore, parce que nous sommes des réfugiés espagnols, républicains, vous savez... Nous sommes arrivés hier, très tard* (C.H., p.422).

Ces similitudes que l'auteur, dans ses interviews, veut approcher de la situation actuelle sont renforcées avec le monologue intérieur d'Ignacio Fernández avant son départ pour le camp de Barcarès. Celui-ci unit son histoire à celle de tous les réfugiés du monde. Il inscrit son parcours dans un futur collectif :

Aprendería muy pronto que cada vez que alguien, en cualquier lugar, en cualquier idioma, entonara esa canción que empieza pidiéndole a los parias de la tierra que se levanten, estaría hablando de ellos, de los republicanos, de los rojos españoles, sin saberlo. Porque en otros lugares del mundo tal vez habría otros tan parias como ellos (C.H., p.423).

Comme dans les autres narrations, dans le roman d'Almudena Grandes le message est renforcé avec une technique narrative précise qui vise à démontrer que la problématique peut toucher différentes sphères.

#### 4. Collectivité des drames

Soledad transcrit dans la narration les propos de son père face aux militaires qui soulignent l'horreur de la guerre et les inscrit dans une mémoire collective en faisant partager aux lecteurs l'histoire. C'est une mémoire qu'elle partage avec le lecteur puisque rappelons-le selon Ricoeur qui se réfère aux propos de Maurice Halbwachs : « la lecture en prenant relais de l'écoute de la parole [...] donne à la notion de traces du passé une dimension à la fois publique et intime »<sup>936</sup> :

Sin embargo, tal vez para comprobar que no mentía o simplemente por divertirse con el bobo, un día al atardecer leyeron mi nombre y me sacaron solo al patio. Las sacas eran entonces muy numerosas y se producían de madrugada, aun así, pensé que había llegado mi hora. 'Vas a diñarla ; reza, si sabes' –me dijo el capitán que mandaba el pelotón de fusilamiento-. Me

<sup>936</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit, p.515.

taparon los ojos y me arrimaron al muro. Escuché cargar los fusiles, la orden del capitán de disparar, y seguidamente los disparos. No sentí los impactos de las balas ni dolor alguno pero me desplomé. Sus risas, antes de quitarme el pañuelo de los ojos me hicieron comprender que seguía vivo. Me habían fusilado con balas de fogeo. ¡Milagro, milagro ! Eres inmortal, palurdo. ¡Híncate de rodillas y da gracias a Dios que ha salvado tu mugrienta vida !' –se burlaban entre grandes risotadas-. Estaban borrachos y querían divertirse a mi costa. También a mí me dieron de beber para que pasara el mal trago antes de interrogarme nuevamente. Al final me soltaron (G., p.12).

Soledad se place souvent dans une mémoire collective. Elle utilise ainsi le « nous » lorsqu'elle décrit son passé à Christian. Elle part d'une situation individuelle avec l'emploi du « je » pour arriver à une situation collective :

[...] Figúrate, en España no **salí** de una calle en ruinas por los bombardeos, una especie de gueto del exilio interior, donde **nos refugiamos** una heterogénea población de residuos humanos de la guerra ; familiares de presos políticos, gitanos y los vencidos que no **logramos** escapar. **Vivíamos** en los pequeños alvéolos de edificios desventrados, apuntalados con cuerdas, con las ventanas cubiertas por chapas o cartón. No **veíamos** la calle, pero **contemplábamos** el cielo por los agujeros de los tejados desplomados (G., p.56).

La narratrice transcrit aussi un passage du livre anarchiste qu'avait écrit son père et qui souligne les idéaux de solidarité, de liberté et d'égalité, comme précédemment, elle inscrit cette lutte dans une mémoire collective :

La tierra pertenece a todos los hombres, pero sobre todo a quienes la trabajan y le hacen dar frutos. Pero nadie nos devolverá por las buenas lo que nos robaron desde el principio de la historia, hay que luchar para recuperarlo. Yo no hablo de quitarles sus tierras para quedármelas yo, ni tú, ni él, y sustituir a un amo por otro, sino recuperarlas para trabajarlas colectivamente, y repartir sus frutos entre todos (G., p.30-31).

Elle joint enfin son exil à celui des autres Espagnols et montre une vision collective de la situation : « Yo era **una española más** sin España, con el hambre y el sol a la espalda, una huérfana sola y sedienta de cariño, refugiada en un frío y nublado país » (G., p.111).

Dans *Una cita en Arlés*, dès la quatrième de couverture, l'exil est perçu de manière collective. Le roman semble vouloir décrire un exil universel, comme le souligne la généralité suivante au présent « lo que el destino **puede** tener reservado a las personas que comenzaron su vida huyendo de un país en guerra ».

La presse et la société se réfèrent dans le roman au problème des émigrants :

Con la intención de alejar lo que estaba pasando por su cabeza, y dado que Jesús no llegaba, Manuel abrió de nuevo el periódico y siguió leyendo las noticias que formaban parte del grueso de la información sobre el problema de los emigrantes (C.A., p.57).

Inés unit son exil à la situation des immigrants actuels en France. Elle rapproche son passé de la situation présente :

Tomó de uno de los estantes de la librería un álbum de fotos y se sentó en un butacón desde el que podía ver, al otro lado de la ventana, el puerto de Marsella, al que cada día llegaban inmigrantes de todo el mundo que seguramente estarían pasando las calamidades que a ella le habían ocurrido hacía ya tantos años (C.A., p.94).

Inés transpose ainsi son passé à la situation actuelle en France.

Helena étend l'exil des Espagnols à d'autres en effectuant des comparaisons. Elle compare ainsi le parcours des Espagnols à un exilé chinois :

No sé si estás enterada de que él, **al igual que** muchos de nuestra familia, es también un emigrante que tuvo que dejar su país porque escribía bajo vigilancia y con miedo a ser denunciado, y para una persona que quiere expresar con libertad todo aquello en lo que cree vivir en China es imposible. Por eso vino a Francia y se quedó. Unos por una razón y otros por otra, el caso es el mismo y los sentimientos también (C.A., p.200).

On passe aussi souvent de l'individualité à la collectivité pour souligner les drames de la guerre sur l'enfance comme dans le passage suivant de *El regreso de Michel* :

**Necesité** que mis piernas fueran firmes, que mis palabras no fueran la simple repetición de las que otros pronunciaban para formar las primeras frases nacidas del pensamiento como almenas de la personalidad incierta que se debate para emerger entre la injusticia humana reduciendo a **los niños** a brasas del incendio apagado, intentando extinguirlas para que no prendan en las ramas de la choza, cuando ha muerto el amor y hay que borrar sus huellas (R.M., p.12).

La situation des enfants sous la dictature franquiste est collective également dans le passage suivant : « **Nadie** se apresuraba a regresar a sus hogares donde **les** esperaba el lamento del penoso trabajo paterno ante una comida escasa » (R.M., p.46).

La narration ne met pas en relief seulement le drame de la dictature franquiste ; elle met en avant également les tragédies qu'ont vécues d'autres personnages et en fait un message universel. En effet, le narrateur utilise souvent des sortes de

maximes au présent qui semblent être valables dans d'autres cas. L'utilisation du présent place alors la narration dans une fonction idéologique<sup>937</sup>. Rappelons-en quelques unes : « [...] para que unos sean felices, otros **tienen** que morir » (R.M., p.82), « [...] determinados seres humanos **son** siempre tratados injustamente [...] » (R.M., p.125) ou encore « -La gente **se evade** cuando su entorno le daña » (R.M., p.358).

Il y a aussi une volonté du narrateur de partager son histoire avec l'utilisation du pronom personnel tu : « Espinas, sustancias, aromas, plurales atributos concentrados que nadie reclama y empobrecen **tu** universo conduciéndote por la senda de la tierra estéril » (R.M., p.18). Le narrateur n'est pas la seule victime de l'exil, ce dernier est collectif tout comme les conséquences qui en découlent : « Uno más –debían decirse –venido al reino de la nada que nos corona emperadores del desarraigo » (R.M., p.151). Un autre passage démontre parfaitement cette collectivité, de par l'utilisation du « nous » et en parlant de la ville de Paris :

**Nos** dejaba permanecer en ella sin asimilarnos, como muestra del hambre y los sueños que no podían satisfacerse en otros países y **nos** alimentaba con la sopa de Pierre, patata, puerro y carlota triturados, suavizados con una nuez de mantquilla, símbolo parisino de la hospitalidad (R.M., p.157).

Le narrateur utilise le lexique de la guerre pour définir l'existence de la vie d'Eliane, tout comme il a défini la sienne auparavant : « Una fuerza interior sostenía la fragilidad de su apariencia forjada en amores silenciados, tejida en las redes de las **batallas** perdidas » (R.M., p.155).

Il ajoute aussi avec un nous qui souligne la collectivité du drame de la guerre :

**Estábamos** en París, la capital europea de la cultura, la ciudad de la luz cuyas sombras eran los seres humanos desvalidos, apátridas, hermanados en su miseria, ratas en la alcantarilla de la Europa rota que recomponía sus pedazos y en el histórico Nuremberg había reservado el mejor palco a los vencedores y el escenario a los vencidos (R.M., p.156).

Lors de son retour en Espagne, il place son histoire dans le parcours collectif des personnages victimes de la guerre ou de drames personnels :

-[...] He conocido a hijos de familias acomodadas, grandes intelectuales, enfrentándose a las ametralladoras y los tanques con adoquines que arrancaban con sus propias manos, porque querían un mundo mejor. Conozco a una muchacha que se negaba a aceptar una parte de su pasado

---

<sup>937</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, op.cit, p.65.

porque era un campo de dolor. A otra que inventó una vida porque la suya sólo le ofrecía soledad (R.M., p.358-359).

Nous avons une prolepse historique mentionnée par la narration, une prolepse indiquant les drames à venir occasionnés par les guerres :

Estos eran los actores del holocausto de la humanidad y las víctimas aplaudían desde el patio de butacas el primer acto de la obra que a su término bajaría el telón para que la misma obra continuara a cargo de otros vengadores que iniciarían la persecución organizada para borrar el último vestigio vivo del horror (R.M., p.156-157).

*La Gioconda llora de madrugada* est aussi la dénonciation des victimes d'autres formes de dictature comme ici celle qu'exerce Christian envers Soledad, la narratrice. Le message du roman semble universel. Ce message est adressé à de nombreuses personnes qui ont souffert divers drames dans leur vie comme le précise la quatrième de couverture : « el calco de una cruda realidad cada vez más habitual en nuestra sociedad ».

Un personnage de la narration souligne à Soledad qu'elle est sous l'emprise d'une certaine dictature aux côtés de son mari. Il s'agit du professeur Nassif. En effet, Christian a tenu à le rencontrer car, extrêmement jaloux, il s'est mis en tête que sa femme entretenait une relation avec ce dernier. Après cette entrevue, Soledad se rend compte qu'elle est pour la seconde fois dans sa vie sous l'emprise d'un dictateur qui contrôle sa vie : « Aquel hombre, casi desconocido, se había batido con mi marido en defensa de mi dignidad y mi libertad » (G., p.137).

Libérée de tout joug, à Rome, Soledad se rend compte que ce qu'a vécu son père sous la dictature franquiste, elle l'a aussi vécu aux côtés de son mari. Les mêmes termes reviennent, les deux situations sont liées :

Mi padre me enseñó a respetar el pan y la razón de cada hombre, y me inculcó el respeto por mi propia persona. También me explicó que uno de los retos más importantes que debe afrontar el ser humano es saber lo que quiere hacer con su vida, tener un proyecto. 'Tú tienes en ti misma todas las posibilidades, sólo tienes que decidir lo que deseas hacer por encima de todo, y **mantener tu libertad individual** para conseguirlo, me decía en una de sus cartas. Me pregunté de dónde sacaría aquel ciego optimismo para seguir creyendo en la vida. Yo, con veintiséis años, había perdido todo proyecto vital, el respeto por mí misma, y no sabía qué demonios hacer con mi libertad recién recuperada (G., p.183).

Quelques pages plus loin, elle associe une nouvelle fois la dictature politique à sa propre existence passée à Paris :

El descubrimiento de la política italiana, tan imaginativa y astuta, me despertó un interés tardío y apasionado por la de mi país, de la que no tenía más nociones que las primarias del corazón. Había estado demasiado abismada en mí misma, sometida primero al amor y luego al dolor, desangrándome en la lucha estéril de alimentar una pasión enfermiza, para pensar en la libertad de los demás (G., p.188).

Si son père l'avait mise en garde contre les dangers de l'idéologie qui peut mener à la dictature, Soledad se rend également compte que le problème peut toucher d'autres sphères comme ce fut le cas dans sa relation avec Christian :

Pero no me dijo nada del amor ; debió pensar que era demasiado joven para comprenderlo. Y fue precisamente esa la dependencia que me subyugó, arrasando mi identidad, mi propia dignidad. Una dependencia que me hizo perder el control de mi persona, de mi propia vida y me llevó a desear la muerte, pero de la que finalmente había conseguido liberarme (G., p.183-184).

Soledad unit son destin à celui d'autres victimes de formes de dictature en faisant une généralisation de la situation dans une sorte de maxime au présent de l'indicatif : « - [...] Creo que es al revés, **es** el miedo el que genera odio, la historia de la humanidad lo **demuestra**. Si Greene tuviera razón, los pueblos no se levantarían contra el tirano » (G., p.160).

Il est également important de souligner que la narratrice utilise le terme de « guerre » pour qualifier sa relation avec Christian : « Aquella pausa de serenidad fue un descanso que nos vino bien a los dos, era la primera tregua que nos concedíamos en nuestra apasionada guerra » (G., p.167).

La situation de Christian et de Soledad est également assimilée à la propagande et à la pression exercées sur les citoyens en pleine dictature : « Es decir, pasé a asumir el papel que él había decidido asignarme en nuestra tragedia : el de verdugo. Una vez más, su brillante y retorcido cerebro me enredaba en la tela de araña de su juego con un sutil y complejo intercambio de papeles » (G., p.175).

C'est surtout à la fin du roman qu'on observe que la situation de Soledad relevait d'une dictature puisqu'elle agit comme son père avait fait pour échapper à la répression, mais dans son propre cas pour échapper à celle de son mari : « Mi padre se llamaba Reyes Cembrano, para sobrevivir tuvo que cambiarse el nombre

y ocultar su primer apellido ; yo, que acababa de renacer, recuperé ambos. Pasé a llamarme Reyes Cembrano » (G., p.187).

Tous les romans ont un degré de réalisme qui leur est propre mais visent tous un seul but : que le lecteur s'investisse dans l'histoire de façon émotionnelle –comme nous l'avons observé précédemment-, ce qui est d'autant plus facile avec les transcriptions précises des lieux par exemple, l'illusion de réalité se fait alors encore plus facilement.

Tout est mis en œuvre dans la narration pour que le lecteur comprenne les émotions (« sufrimiento », « dolor ») des personnages durant l'exil lutte contre l'oubli et agisse sur le futur. N'oublions pas à l'instar d'Henri Mitterrand que « le nom du lieu proclame l'authenticité de l'aventure par une sorte de reflet métonymique qui court-circuite la suspicion du lecteur : puisque le lieu est vrai, tout ce qui lui est contigu, associé, est vrai »<sup>938</sup>. Il s'agit de montrer au lecteur que diverses situations sont liées, se répètent. Pour ce, les romans misent beaucoup sur l'enseignement. Les descendants intègrent cet enseignement dans les romans (ex de la résistance chez Raquel). Il est aussi transmis au lecteur de diverses manières comme nous l'avons observé.

De plus, on peut dire, à l'instar d'Yves Reuter, que « le souci didactique accompagne l'effet réaliste. Les informations et le savoir se justifient et expliquent le monde de la fiction ; l'illusion réaliste cautionne la justesse du savoir donné dans le texte »<sup>939</sup>.

Les messages que soutiennent ces œuvres peuvent donc s'ancrer efficacement dans l'esprit du narrateur que ce soit pour dénoncer l'attitude de l'Espagne face à l'immigration actuelle ou les différents types de dictature qui sévissent encore dans le monde entier.

---

<sup>938</sup> MITERRAND Henri, *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p.194, cité par SOUBEYROUX Jacques, « Ecrire l'espace », *Imprévue, op.cit.*, p.37-55.

<sup>939</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman, op.cit.*, p.136.

## CHAPITRE II

### Etude comparative des romans et de la littérature antérieure

#### 1. Quelle(s) différence(s) avec les autobiographies et les romans antérieurs ?

Dans cette partie, il s'agit de mener un travail comparatif avec les autobiographies et romans antérieurs qui ont été écrits sur l'exil et l'émigration des années 60-70 afin de cerner si oui ou non, il existe une continuité des représentations.

##### 1.1. L'exil et les camps : *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*

Dans un premier temps, nous allons comparer les autobiographies et les romans qui ont mis en scène l'exil et la traversée de la frontière avec à l'arrivée l'internement dans les camps français.

##### 1.1.1. Des faits historiques mis en avant?

Comme dans les autobiographies, dans ces deux romans, le manque d'hygiène dans les camps est souligné : « [...] bebiendo agua del mar desalinizada y mezclada con los residuos de sus propios **excrementos** » (C.H., p.437) ;

Para conseguir agua potable teníamos que desplazarnos unos cuantos kilómetros hasta los pozos, y muchos de nosotros, ante la imposibilidad de hacerlo, bebíamos agua del mar. La **disentería** acabó extendiéndose, y sus consecuencias hicieron insoportable el más mínimo contacto entre unos y otros (C.A., p.121).

On le voit à travers ces deux exemples, il y a une volonté de choquer le lecteur pour le faire réagir –« excrementos », « disenteria »-de montrer à quel point l'arrivée des réfugiés en France a été difficile, jusqu'à même plonger au cœur de l'intimité des exilés.

En transcrivant un passage du livre anarchiste de son père, Soledad met en relief l'importance de son combat politique et en devient ainsi le témoin pour le lecteur :

La tierra pertenece a todos los hombres, pero sobre todo a quienes la trabajan y le hacen dar frutos. Pero nadie nos devolverá por las buenas lo que nos robaron desde el principio de la historia, hay que luchar para recuperarlo. Yo no hablo de quitarles sus tierras para quedármelas yo, ni tú, ni él, y sustituir a un amo por otro, sino recuperarlas para trabajarlas colectivamente, y repartir sus frutos entre todos (G., p.30-31).

On retrouve ce désir de réalisme dans les romans-témoignages comme celui de Lluís Montagu par exemple. Il a ainsi transposé des circulaires dans sa narration pour que son roman ne soit pas qu'un simple témoignage mais revête une vraie fonction de documentaire.

Pour les personnages qui ont combattu contre l'occupant nazi, comme chez Semprún et Montagu, dans le roman d'Almudena Grandes, par exemple, ce sont les sabotages qui sont mentionnés comme tâche principale des Espagnols: « Pero la culpa no la tenía él, sino el número indeterminado de destornilladores que resbalaban misteriosamente de los dedos de **los trabajadores extranjeros**, en una nave donde las deficiencias auditivas del personal florecían con el mismo misterioso rigor » (C.H., p.465). Dans les romans récents comme dans les plus anciens, il y a une volonté d'insister sur le caractère résistant des combattants espagnols. De plus, le roman dresse un combat collectif avec l'utilisation de la troisième personne du pluriel.

Pour certains, circuler en France pendant l'Occupation allemande est synonyme de danger de mort comme il l'était d'ailleurs précisé dans les documents-témoignages : « Estuve casi dos semanas escondido, viviendo a salto de mata, robando comida, durmiendo en cualquier sitio, cada vez peor, y entonces pensé, bueno, pues hay que elegir » (C.H., p.444). Cette insistance sur le caractère dramatique de l'exil vise à investir l'émotion du lecteur qui s'attachera aux personnages qui vivent des situations dangereuses à la limite de la mort.

Dans *El corazón helado*, nous avons très peu de chiffres concernant les exilés. Il n'est pas mentionné par exemple le nombre de réfugiés espagnols qui ont foulé le sol français contrairement aux documents-témoignages. Nous avons juste un chiffre très vague en ce qui concerne le nombre de résistants espagnols en France : « Nadie lo sabe, y eso que eran muchísimos, casi **treinta mil** » (C.H., p.380). Dans ce roman, il ne s'agit pas seulement de témoigner sur une époque donnée qui a maintes fois été abordée par les historiens mais plutôt d'insister sur le caractère résistant des Espagnols quitte à donner un chiffre supérieur à ce qui a été envisagé par les historiens. Et ce, pour montrer que beaucoup ont participé à la lutte contre le nazisme.

Nous avons en revanche une date et un chiffre par rapport à l'exil des enfants espagnols dans *Una cita en Arlés* « otros miles de niños evacuados de España

durante la primavera del año 1937 » (C.A., p.43). Nous avons aussi un chiffre pour tous les réfugiés qui ont traversé la frontière française :

Sola, embarazada y temerosa de posibles represalias, decidió unirse a ‘ La Retirada’ y cruzar la frontera junto con otras **quinientas mil personas** hasta uno de los campos de refugiados situados en la playa de Argelés-sur-Mer, al sur de Francia, rodeada en aquel momento por una triple alambrada y custodiada por tropas coloniales marroquíes y senegalesas que causaban pavor entre aquella gente desamparada (C.A., p.117).

Le nombre de personnes présentes dans les camps est aussi précisé dans la narration : « -Aquí sólo se recuerda a los **100 000** que llegaron a esta playa en un primer momento, pero también hubo gente en las de Rivesaltes y Saint-Cyprien. En total fueron unas **450 000** personas » (C.A., p.197).

Nous pouvons également citer : « Sus abuelos Sara y Manuel habían salido de Asturias con otros niños asturianos y se habían unido a otros **450** de procedencia vasca que marchaban al exilio en un buque de guerra inglés con destino a Francia » (C.A., p.29).

Chez cet auteur, il y a une volonté de donner un relief de documentaire à l’histoire de ces enfants exilés à l’instar des documents-témoignages. On retrouve bien ici la préoccupation de témoigner des faits bien que parfois son roman est trop documenté et tombe dans l’invraisemblance, comme nous l’avons observé précédemment.

Si la structure des camps est plus précise dans *Una cita en Arlés* que dans *El corazón helado*, on n’atteint cependant pas la précision de certains documents témoignages. Rappelons-nous, pour ce, quelques passages révélateurs : « Il y eut, au bout d’un certain temps, un coiffeur et une menuiserie, un laboratoire de photos et un atelier de peinture, des miracles de l’improvisation et du génie créateur de l’Homme, qui ne s’avoue jamais vaincu »<sup>940</sup> ou encore :

Une large piste goudronnée se perd là-bas, au loin. A droite et à gauche, de grands rectangles de fil de fer barbelés, du côté de la piste, des ouvertures permettant le passage ; chacune porte une lettre immense, peinte sur un carré de bois cloué au bout d’un piquet. L’ordre alphabétique est alterné, de gauche à droite. Le A précède le C sur un côté, et, sur l’autre le D suit le B [...] Quant à l’installation intérieure, rien, pas même l’ombre du plus insignifiant escabeau. Donc, c’est le sable qui nous servira de lit et de table. La musette et la couverture fixeront la place de chacun<sup>941</sup>.

<sup>940</sup> CONGOST MUNOZ J., *Por tierras de moros*, op.cit., p.37.

<sup>941</sup> MONTAGUT Lluís, *J’étais deuxième classe dans l’armée républicaine espagnole*, op.cit., p.105.

Il n'est plus question de rendre compte en détail de l'organisation des camps mais plutôt de témoigner des souffrances endurées afin que le lecteur investisse ses émotions.

Nous allons ensuite voir sur quel(s) point(s) les romans se différencient des autobiographies et fictions produites sur l'exil au niveau des relations qu'entretiennent les personnages entre eux.

### 1.1.2. Les relations à l'Autre

Dans *El corazón helado*, le manque de solidarité de la part de la population française n'est pas réellement mis en cause, contrairement aux autobiographies. Il n'y a pas de dénonciation telle que nous avons pu l'observer dans *Morir por cerrar los ojos* de Max Aub. Citons les propos d'Ignacio Fernández dans *El corazón helado* :

Yo no sé durante cuánto tiempo más podré seguir aquí. Antes o después me verá alguien, hará preguntas, echará sus cuentas... Eso es lo que pasa siempre, siempre pasa lo mismo, y **no es culpa de nadie**. Estamos en un país ocupado, en medio de una guerra, y todo el mundo tiene algún problema, un favor que pedir a cambio de denunciar a un huido (C.H., p.457).

La narration vise plutôt la compréhension de l'Autre et ne condamne pas l'attitude déplorable de certains Français. Sur ce point, les rancoeurs semblent apaiser.

En revanche, la solidarité est de mise entre les réfugiés comme nous l'avons observé dans les documents-témoignages. Ignacio, dans *El corazón helado*, souligne par exemple à son ami Aurelio combien il est important d'être solidaires –passage de la première personne du singulier à la première du pluriel « [...] aquí estoy, otra vez en la guerra, durmiendo en el suelo, comiendo sardinas en lata, en fin, **lo mío...** » ; Ignacio ajoute : « **-Lo nuestro**, Perea –Ignacio se sumó con un gesto risueño a esa definición, y se quedó mirando a su viejo camarada » (C.H., p.444). Elle est aussi très importante dans *Una cita en Arlés* et c'est de plus une solidarité qui provient d'une partie de la population française: « Otros nacieron en el exilio y pudieron continuar con vida gracias a la generosidad de quienes, creyendo en un mundo mejor, crearon para ellos hospitales e instituciones que los aislaron de la guerra y les defendieron de lo que estaba ocurriendo » (C.A., p.19-20). Dans *El regreso de Michel*, le narrateur se rend compte que les gens qui

vivent dans la rue sont solidaires les uns des autres : « Nos acostumbramos a estar juntos, a compartir lo que teníamos, me enseñaban el vocabulario imprescindible que poco a poco ampliaba y me propusieron compartir una vieja casa » (R.M., p.151). Par la suite, ce sera le café de Pierre, un Français, qui représentera solidarité et hospitalité pour le narrateur : « [...] nos alimentaba con la sopa de Pierre, patata, puerro y carlota triturados, suavizados con una nuez de mantequilla, símbolo parisino de la hospitalidad » (R.M., p.157). Enfin, dans *La Gioconda llora de madrugada*, les personnages de M. Dupont et sa femme représentent la solidarité envers la narratrice. Là aussi on a une image moins péjorative de la population française comme si les narrations voulaient apaiser certains rancœurs en démontrant qu'on ne peut mettre tout le monde sur le même plan.

Le dédain, mentionné dans les documents-témoignages, est très présent dans *El corazón helado* surtout. On peut citer l'exemple suivant : le dialogue entre Ignacio et un gendarme français : « -Si no me equivoco, es usted español, ¿verdad ?, soldado de la República, y ha cruzado la frontera de forma ilegal- Ignacio asintió con la cabeza y recibió a cambio una sonrisa cargada de **sorna**- [...] » (C.H., p. 423). On peut citer également :

Yo soy lo que soy, se dijo Ignacio Fernández Muñoz mientras aquel funcionario repetía, *nom, prénom*, en un tono **soberbio**, impaciente, **despectivo**, muy distinto del que había empleado con él, el tono reservado para los que no pueden pagar el precio de un soborno (C.H., p.425).

Ce dédain est également souligné dans *Una cita en Arlés* et démontre que celui-ci est présent encore de nos jours comme l'affirme les propos d'un personnage :

Fíjate –siguió con tono serio-, el otro día tocaban a muerto y un amigo mío, que sabe perfectamente mi origen y que espero que lo hubiera olvidado en aquel momento, cuando uno de nuestro grupo preguntó quién se había muerto, respondió sin dudarle : 'Nadie. No se ha muerto nadie, es un español (C.A., p.191).

Dans *La Gioconda llora de madrugada*, Soledad a aussi l'impression que Christian méprise son histoire : « -Te crees superior y te burlas de mí porque soy pobre e ignorante, pero tú no eres superior a mí, simplemente lo has tenido todo más fácil » (G., p.58). Elle semble alors ressentir en retour un certain dédain pour lui : « ¡Qué sabrás tú de miseria ! » (G., p.64). Au fil des pages, Christian va la mépriser de plus en plus fréquemment : « -No sabía que fueras una criada de la

que pudieran disponer a su antojo- dijo mordaz » (G., p.79) ; « Sin los Dresner tú no vales nada » (G., p.119).

Si la population française et en particulier les gendarmes français traitent les réfugiés espagnols avec mépris dans la narration, contrairement au roman à caractère autobiographique comme *Tanguy*, de Michel del Castillo, par exemple, nous n'avons pas en retour un fort mépris de la part des exilés dans *El corazón helado* ni dans *Una cita en Arlés*. Certains romans antérieurs faisaient en revanche, rappelons-le, un portrait très négatif de la société française en insistant sur sa lacheté, son égoïsme, sa xénophobie. C'était la description d'une société hautement méprisable.

Il est bien exprimé dans les deux narrations, *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*, une violence verbale de la part de certains personnages français. Elle est cependant moins acerbe. Nous n'avons pas des expressions telles « ces Espagnols de merde » que l'on a pu retrouver dans les documents-témoignages<sup>942</sup>. Si la haine des Français envers les Espagnols semble moindre dans les deux narrations, n'oublions pas cependant que l'un des personnages de *Una cita en Arlés* précise qu'encore de nos jours, les Espagnols sont jugés comme inférieurs par une certaine catégorie de la population française (C.A., p.191). Cette haine était d'ailleurs très palpable dans les romans des décennies antérieures : *Morir por cerrar los ojos* de Max Aub accentue la haine vouée aux exilés, l'un des personnages avoue : « A mí esta gente... Todos son extranjeros, comunistas. Yo los fusilaría a todos. ¿Qué se perdería con ello ? »<sup>943</sup>. On peut aussi citer dans la bouche d'un autre personnage : « Toda esa hez infecta de españolas, de balcánicos, de árabes, de judíos, de necios, de asesinos indecentes, de ladrones asquerosos, sólo movidos por la envidia de nuestras riquezas, populacho indecoroso que hiede »<sup>944</sup>. Dans *El corazón helado* comme dans les autobiographies, il est mentionné que les gendarmes français considéraient les Espagnols comme des criminels : « -[...] Entonces tenemos una buena razón para detenerle, porque no estamos dispuestos a que nuestro país se llene de asesinos »

---

<sup>942</sup> MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.197 ; DEL CASTILLO Michel, *Les aveux interdits. Les premières illusions*, p.88, cité par YOUNES Ebtehal , « Les enfants de la débâcle : visions de guerre et traumatismes », op.cit., p.217 et SEMPRÚN Jorge, *Le grand voyage*, op.cit, p.121.

<sup>943</sup> VENEGAS GRAU Carmen, « *Morir por cerrar los ojos*, drama del exilio de Max Aub en Francia », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, op.cit., p.237.

<sup>944</sup> *Ibidem*.

(C.H., p.423). Il s'agit ici d'une représentation « forte ». On la retrouve identique à elle-même. De plus, à travers l'exemple de *Una cita en Arlés*, elle est peu susceptible d'évolution. Que ce soit des Espagnols ou des ressortissants d'autres pays, le mépris est toujours présent selon ces romans<sup>945</sup>.

C'est donc une attitude raciste qui est mise en avant dans les documents-témoignages et que l'on retrouve dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*, par exemple, comme on a pu l'observer précédemment. Cependant, contrairement aux premiers, dans les seconds, la génération suivante ne semble pas souffrir de racisme et de rejet dans ces deux romans. Dans *Una cita en Arlés*, nous avons juste la mention suivante du personnage d'Helena : « Aunque no lo creas, para muchos franceses aún seguimos siendo gente de segunda » (C.A., p.191). Il y a une évolution donc dans ces romans en ce qui concerne les générations suivantes. Les narrations prônent que les choses peuvent changer et que les descendants peuvent enfin être considérés sans rejet.

Nous avons observé dans les documents-témoignages que le caractère indésirable des Espagnols est fortement souligné. On retrouve ce terme dans *El corazón helado* : « -Luego te veo- le dio una palmada en la espalda para despedirse mientras la autoridad remataba su informe con una palabra aislada, suficiente, *indésirable*- » (C.H., p.426). Ce terme est absent de la narration dans *Una cita en Arlés*, mais la notion d'enfermement est cependant très retenue. Citons des vocables présents dans *El corazón helado* et dans *Una cita en Arlés* : « alambradas » (C.H., p.426), « concentrarnos » (C.A., p.120), « alambrada » (C.A., p.120). Si l'expression « camp de concentration » apparaît dans les autobiographies, il n'en est pas de même dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés* qui emploient juste le terme de camp. On a l'impression que la narration veut plus coller à la réalité en faisant une différence entre les camps d'internement français et les camps de concentration relatifs au nazisme. La vie dans le camp est dans ces deux romans comparée comme dans les documents-témoignages à la vie que l'on peut mener en prison. En effet, par exemple, il est très révélateur dans *El corazón helado* que les réfugiés ne peuvent pas communiquer avec des personnes se trouvant à l'extérieur du camp. Ce sentiment de se trouver en prison a été aussi repris par les fictions antérieures. Par exemple, dans *Días y noches* d'Andrés

---

<sup>945</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales, op.cit*, p. 74.

Trapiello, Justo, le protagoniste qui est malade et qui séjourne dans une pension se sent comme si on l'avait placé en prison. La notion d'enfermement est aussi très présente dans *La Gioconda llora de madrugada*, *El regreso de Michel* et *París no se acaba nunca* mais de façon imagée bien sûr, contrairement aux documents-témoignages -les personnages de ces trois romans n'ont en effet pas connu les camps. Le lexique est donc déplacé. Les personnages n'ont pas connu les camps, néanmoins, il y a une volonté de mettre en avant l'asphyxie de tout exil. Dans *El regreso de Michel*, cet enfermement est ressenti en revanche en Espagne : « la soledad del espíritu preso en las **barreras** del desamor » ; « las rendijas de mi **celda** » (R.M., p.62 et 63).

L'animalisation, la déshumanisation sont mentionnées dans ces romans comme dans les autobiographies. En effet, on parle de « carne de paredón » dans *El corazón helado* par exemple (C.H., p.422). Dans *Una cita en Arlés*, la déshumanisation est palpable également :

-Como te decía- Helena volvió a escuchar las palabras de su madre-, la esperanza que tenía de que vivieras era muy poca, pues había oído que algunas mujeres tenían a sus hijos en los **establos de Hares**, cerca de Perpiñán, y una vez que nacían eran devueltos a los 'campos de acogida' en **cajas de cartón** (C.A., p.122).

Il y a utilisation du même procédé que dans les romans-témoignages et romans antérieurs afin de faire comprendre au lecteur combien les exilés étaient mal considérés, de le choquer avec le procédé de l'animalisation.

Si dans les documents-témoignages les difficultés d'entente entre exilés espagnols peuvent être insistantes, elles sont juste mentionnées dans *El corazón helado* de la manière suivante :

Para Ignacio Fernández Muñoz, recién llegado a Barcarès, víctima aún de las bromas de los veteranos, fue un amargo punto de partida, una nueva muesca en la escala del infortunio infinito, una versión personal de la suerte de Sísifo, y la piedra pesaba más, y más, y más, y cada día más (C.H, p.438).

Par contre, nous avons observé dans ce roman que le collectif était beaucoup mis en avant afin de démontrer que presque tous les exilés sans exception avaient la volonté de se battre pour leur pays jusqu'au bout. Du même coup, la narration minimise les difficultés d'entente entre réfugiés afin de ne pas ternir le tableau.

## 1.2. Les souffrances

Le dénuement et la faim sont prégnants aussi bien dans les documents-témoignages que dans les romans de notre corpus. Ignacio et son ami Roque ont traversé la frontière avec peu et possèdent, par exemple, juste une couverture pour dormir. Le dénuement est aussi patent dans *Una cita en Arlés* : « El único albergue que teníamos lo constituían chozas construidas con toldos, papel, mantas, chapas, paracaídas... » (C.A., p.121). Tous ont faim : « En aquella fecha la mortalidad entre las mujeres parturientas era tan frecuente que nadie tenía la esperanza de sobrevivir, pero a pesar de ello yo me sentía con fuerzas para **pasar hambre**, frío y sed con tal de que tú vivieras. » (C.A, p.121). Ignacio Fernández a lui aussi souffert de la faim dans le camp d'internement : « Tres años de cautiverio y trabajos forzados habían convertido a su niño pequeño, el único que le quedaba, en un individuo sin edad, tan delgado que podía distinguir sus costillas a través del tejido pardo de su camisa, [...] » (C.H., p.413). Dans *El regreso de Michel*, le narrateur souffrait de la faim en Espagne et à son arrivée à Paris, elle demeure encore un problème pour lui. De plus, il se trouve dans le plus absolu dénuement : « No había luz eléctrica y nos alumbrábamos con candiles de aceite que evocaban el tiempo pasado » (R.M., p.151).

Les souffrances endurées par les exilés sont toujours à l'ordre du jour et contribue à rendre dramatique leur parcours.

L'insalubrité des camps est soulignée de façon constante dans les autobiographies, romans antérieurs et dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*. Rappelons-nous ce que nous avons souligné précédemment, chez Aub, Del Castillo et Montagut, elle est mise en évidence par la présence de poux – « piojos » ; de crasse -« la mugre » ; « Elles étaient maigres à faire peur, couvertes de poux, de vermine » ; les latrines d'Argelès sont situées à côté de la mer, « ce qui les rend plus incommodes »<sup>946</sup>. L'insalubrité est décrite plus brièvement dans *El corazón helado* mais est tout aussi frappante : « [...] bebiendo agua del mar desalinizada y mezclada con los residuos de sus propios excrementos » (C.H.,

---

<sup>946</sup>AUB Max, *Diario de Djelfa*, op.cit, cité par TUÑÓN DE LARA Manuel, « Los españoles en la Segunda Guerra Mundial y su participación en la resistencia francesa », ABELLÁN Luís, *El exilio español de 1939 II Guerra y política*, op.cit, p.28 ; GIMÉNEZ IGUALDA Miguel, *Dolor*, Mexico, 1947 cité par DREYFUS ARMAND Geneviève et TEMIME Emile, *Les camps sur la plage...*, op.cit., p.64-65 ; DEL CASTILLO Michel, *Tanguy...*, op.cit, p.53 ; FERRER Eulalio, op.cit, p.168, cité par DREYFUS-ARMAND Geneviève, *L'exil des Républicains espagnols en France*, op.cit., p.84 et MONTAGUT Lluís, *J'étais deuxième classe...*, op.cit, p.99.

p.437). Elle est également plus brièvement évoquée dans *Una cita en Arlés* : « La playa estaba entonces rodeada de alambrada, llena de arena sucia y de sollozos, y el frío era imposible de soportar » (C.A., p.120).

### 1.2.1. Le vent, le sable, le froid

Le froid, le vent, la gêne du sable sont aussi mentionnés dans ces susdits romans. Dans *El corazón helado*, la description est insistante avec la répétition de « todo » : « Llovía, el agua traspasaba los frágiles techos de los barracones, el mar se encrespaba, la playa menguaba, y **todo** era húmedo y triste, **todo** mohoso, **todo** sucio, ajeno, y cada noche hacía más frío, y cada día había menos luz » (C.H., p.436). On retrouve un lexique similaire dans *Una cita en Arlés* : « [...] el frío, la nieve, el miedo, la derrota y un recuerdo horrible de todo lo que había vivido en aquellos tres años de guerra era mi única compañía, y sólo el sentirte dentro de mí me daba fuerzas para poder seguir en aquel infierno » (C.A., p.120). Ces représentations demeurent similaires dans tous romans concernant l'exil ce qui contribue par là à renforcer l'illusion de réalité.

Dans *El regreso de Michel*, *La Gioconda llora de madrugada* et *París no se acaba nunca*, si des conditions climatiques sont évoquées dans les romans – comme nous l'avons vu au cours de l'analyse-, c'est pour souligner les états d'âme des personnages. Le climat n'est pas utilisé pour rendre vraisemblable l'histoire mais pour dramatiser les récits.

### 1.2.2. Violence et mort

La violence des gardes par exemple n'est pas mentionnée dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés* contrairement aux documents-témoignages. On a l'impression qu'il ne s'agit plus de régler des comptes avec le pays d'accueil. La violence apparaît très peu dans les narrations. D'ailleurs, rapellons qu'Ignacio Fernández comprend les délations de certains Français.

Une autre forme de violence apparaît dans *El regreso de Michel* et dans *La Gioconda llora de madrugada*. Dans *El regreso de Michel*, cette violence était présente en Espagne : « Me golpeaba en la cabeza, en la espalda, en los muslos, hasta derrumbarme de nuevo, sin que pudiera entender la causa de la brutal paliza. » (R.M., p.16). Elle n'existe plus à Paris. Ce n'est que le personnage de Soledad dans *La Gioconda llora de madrugada* qui en sera encore victime : « El

aquejarre volvió a comenzar, con toda su parafernalia de gritos, atrocidades, golpes » (G., p.169). Dans ce dernier roman, la violence a migré avec la protagoniste et est utilisée dans un tout autre but.

La mort est très présente dans les camps comme on a pu le voir dans les autobiographies. Elle est aussi de mise dans *El corazón helado* : « Hombres como torres llorando como niños, y los que se metían en el agua hasta que se les perdía de vista, y los que se desnudaban sin decir nada y se tiraban desnudos sobre la arena helada, [...] » (C.H., p.436). Le thème du suicide était d'ailleurs très présent dans les fictions antérieures. On a pu le retrouver dans *Señas de identidad* : « ... ajeno a la vida que discurría en torno de ti, con la conciencia clara de que la realidad se descomponía entre tus dedos y de manera lenta pero irreversible iniciabas el proceso de liquidación y de ruina que debía conducirte, como a todos, al ominoso final »<sup>947</sup>. Dans ces romans, il y a donc une volonté de conserver le côté dramatique de chaque parcours.

*El corazón helado* ne met cependant pas sur le même plan les morts dans les camps d'internements et ceux décédés dans les camps de concentration et d'extermination allemands comme on l'a observé chez Federica Montseny. Dans ce roman, il n'est plus question de dénoncer l'attitude de la France qui a imposé aux réfugiés le passage par des camps.

### 12.3. Les souffrances psychiques

L'inquiétude, l'angoisse et la peur sont trois notions communes aux romans et aux documents-témoignages. On le retrouve aussi en majorité dans les fictions qui ont précédé. Le sentiment de peur est de plus exacerbé dans *El corazón helado* puisqu'il apparaît comme routinier: « [...] el miedo, una pasión española, **tan familiar** » (C.H., p.882). De plus, il est utilisé pour évoquer les sentiments de certaines personnes vivant dans la société actuelle et démontre ainsi qu'encore une partie de la population craint que rouvrir le passé puisse provoquer des tensions. Rappelons que la loi sur la mémoire en Espagne a pour but de reconnaître les victimes de la guerre civile, de permettre l'ouverture des fosses communes où gisent encore les restes des victimes du franquisme. Cela a été très

---

<sup>947</sup> p.367-369, cité par MEERTS Christian, *Technique et vision dans « señas de identidad » de Juan Goytisolo*, op.cit, p.49 et 50.

controversé. Depuis l'opposition, les conservateurs avaient peur que cela provoque des tensions et avive les rancœurs. Le leader de l'opposition, Mariano Rajoy, a fait savoir en juillet 2007 que cette loi était incompréhensible<sup>948</sup>.

Si l'angoisse est toujours palpable des années après les événements dans les documents témoignages, on retrouve ceci dans les romans de notre corpus. Ignacio Fernández et sa femme s'angoissent quand ils apprennent que leur fils s'apprête à voyager dans l'Espagne encore franquiste. Manuel Cordero est également angoissé quand il doit se rendre au poste de police, les autorités lui rappelant de mauvais souvenirs : « Cuando se quedó solo, Manuel se dedicó a observar a las personas que hacían cola esperando a que les atendieran. Estar en la comisaría no le resultaba en absoluto agradable » (C.A., p.163). La guerre effraie encore également tous les personnages de ce roman des années après les événements :

Numerosos coches habían sido quemados y los daños ocasionados en las revueltas callejeras se calculaban ya en millones de euros. Escuchar esa clase de noticias le producía una desazón que tardaba mucho tiempo en desaparecer. Sabía por experiencia que lo que comienza con una simple trifulca puede acabar siendo peligroso. Lo había descubierto de muy niña cuando, con apenas ocho años, tuvo que ver cómo en Asturias comenzaba lo que luego desembocaría en una guerra civil (C.A., p.65).

Ceci contribue à rendre encore plus dramatique l'histoire puisqu'on le voit la guerre a engendré de nombreuses séquelles sur les réfugiés.

Le sentiment de tristesse est présent aussi bien dans les autobiographies, dans les romans à caractère autobiographique que dans les romans que nous avons analysés. Dans *El corazón helado*, nous retrouvons les mêmes termes, à savoir un sentiment de tristesse profonde. Citons pour ce faire quelques exemples :

Los metieron en una camioneta donde ya esperaban otros españoles, un hombrecillo calvo, con gafas, de unos cuarenta y tantos años, vestido con traje y corbata, que agarraba con las dos manos una cartera de piel como las que usan los viajantes, una mujer canosa que no despegó los labios, mientras lloraba sin hacer ruido » (C.H., p.422) ; « Ignacio sintió que se le llenaban los ojos de lágrimas, y las dejó ir. María lloraba también, con más

---

<sup>948</sup> « Ley de Memoria Histórica de España », *Wikipedia, la enciclopedia libre*, 2007-2008, [http://es.wikipedia.org/wiki/Ley\\_de\\_Memoria\\_Histórica\\_de\\_España](http://es.wikipedia.org/wiki/Ley_de_Memoria_Histórica_de_España), p.1 et 4. Enfin, en décembre 2007, le Sénat a approuvé la loi malgré l'opposition du Parti Populaire (PP) et du Parti Indépendantiste Catalan (ERC).

intensidad, más desconsuelo, pero encontró antes las fuerzas necesarias para seguir hablando (C.H., p.435).

Nous avons aussi le champ lexical de la tristesse dans *Una cita en Arlés* pour caractériser l'exil des enfants espagnols : « llorosos y tristes », « se limpiaba las lágrimas », « el recuerdo de su prima diciéndole adiós era tan amargo » (C.A., p.87 et 90). Le sentiment profond de tristesse est également présent dans *El regreso de Michel* : « mis piernas débiles tropezaban e imploraban el auxilio con el llanto indoloro del miedo » (R.M., p.11) ; « me invadía la tristeza » (R.M., p.21) ou encore « tristes pensamientos » (R.M., p.53). Là encore, les narrations récentes insistent sur le caractère douloureux de l'exil, de chaque exil.

C'est le désarroi et le désespoir que nous retrouvons en commun également. Dans *El corazón helado*, on retrouve l'utilisation même du mot « desesperación » ou encore la métaphore « el ejército de la desesperación » pour qualifier les exilés présents dans le camp d'internement français du Barcarès (C.H., p.41 et 438). Par rapport aux autres romans, dans ce dernier, le désespoir est renforcé avec la métaphore qui exprime la collectivité de cette douleur.

Le registre de la folie est bien sûr omniprésent notamment dans *El corazón helado* : « Algunos estaban tan locos como los otros [...] » (C.H., p.436-437). On la retrouve aussi dans *Una cita en Arlés* :

Viendo tal horror –continuaba hablando ante los ojos de asombro de Helena-, la posibilidad de que tú nacieras en aquel infierno me hacía enloquecer de dolor y de pena y me hacía desear que los días no pasaran, pues mientras estabas dentro de mí podría protegerte (C.A., p.122).

La folie était un registre repris aussi par les fictions des décennies antérieures. Dans *Días y noches*, elle est évoquée par le narrateur à la première personne :

Deux ou trois des miliciens, le regard trouble et la langue pâteuse, chantaient le refrain en chœur. Ils avaient perdu la tête. Encore un peu et ils pleuraient de désespoir comme des enfants. Le désespoir, cette fois, les faisait chanter. Ils auraient aussi bien pu sortir et se tirer une balle dans la tête ou se rouler nus dans la neige. Ils chantaient pour taire la peur en eux, la peur supérieure qui les poussait bêtement à chanter [...] <sup>949</sup>.

Il y a donc une insistance sur la douleur de l'exil puisque la folie se retrouve partout. Son caractère réel est renforcé dans les romans de notre corpus puisqu'elle était déjà omniprésente dans les témoignages de l'exil.

---

949 TRAPIELLO Andrés, *Les cahiers de Justo Garcia*, op.cit, p.117.

Nous avons également vu que, dans les autobiographies, il existait des réfugiés qui souffraient de maladies psychologiques à cause de leur internement dans les camps entre autres. Dans *Tanguy* et chez Pons par exemple, il s'agit de folie ou encore de neurasthénie. Un trouble mental apparaît également chez le narrateur de *El regreso de Michel*. En effet, le narrateur souffre d'hallucination en France. Le trouble psychique est déplacé. Il ne s'agit pas d'un trouble occasionné par les difficiles conditions de vie de l'exilé mais un trouble qui surgit pour faire prendre conscience au narrateur qu'il doit revenir sur les lieux de son passé.

#### 1.2.4. Les autres registres

Nous avons vu que le passage de la frontière revêtait une tonalité religieuse dans les documents-témoignages. On ne la retrouve pas vraiment dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*, alors que, comme nous l'avons vu, nous la retrouvons dans les fictions qui les ont précédé. Goytisolo, dans *Señas de identidad* (1966) associe le destin du peuple espagnol en exil à un chemin de croix et utilise un vocabulaire religieux : « tal vez fue tu única incursión sincera en el mundo de la **piEDAD** »<sup>950</sup>. Seul le mot 'cruz' apparaît une seule fois dans *El corazón helado* : « Anita sonrió a Paloma, y volvió a sonreír al contemplar la cara próspera y alegre de los Fernández Muñoz, esa familia de la que sólo conocía la **crUZ** » (C.H., p.460). On retrouve par contre une tonalité religieuse dans *La Gioconda llora de madrugada* avec l'image biblique suivante : « Sea como fuere, la desgracia había caído sobre nuestras cabezas de forma inesperada, como un **granizo destructor** » (G., p.8).

La monstruosité des camps n'apparaît pas non plus dans les romans d'Almudena Grandes et de María Luisa Prada. On retrouve par contre dans les deux narrations une atmosphère infernale présente aussi dans les documents-témoignages : « aquel **infierno** » (C.A., p.120). On retrouve aussi le registre du cauchemar, de l'épouvante : « El otoño de 1939 fue duro, el invierno de 1940, **espantoso** » (C.H., p.436) ; « un recuerdo **horrible** » (C.A., p.120). Le vocabulaire des Enfers est aussi présent dans *La Gioconda llora de madrugada* : « Aunque para entonces

---

950 cité par MEERTS Christian, *Technique et vision dans « Señas de identidad » de Juan Goytisolo*, op.cit, 1972, p.33.

yo ya tenía noticia exacta del **infierno**, al que me arrastraba cada día en su caída » (G., p.147). Enfin, nous retrouvons encore en commun et dans ce même roman, le registre de l'épouvante mais relatif au quartier espagnol de la narratrice : « aquel mundo **terrible**, devorado, por la alegría termita de la chiquillería» (G., p.18).

Ces narrations ont donc privilégié les champs lexicaux des Enfers et des épouvantes pour dramatiser l'histoire et ont renoncé au lexique religieux très présent dans les œuvres antérieures.

### 1.3. De l'identité et de l'oubli

Comme dans les documents-témoignages, les exilés se sentent étrangers à Paris. Nous retrouvons ce sentiment en particulier dans *El regreso de Michel*. On peut citer la comparaison suivante :

Para todos había sido un día memorable. Hablaban al mismo tiempo, alguien entonó la Marsellesa y las voces se unieron formando un coro espléndido mientras Pierre llenaba de vino las copas y se abrazaban entre sí. Se fue la luz y se encendieron los mecheros, diminutas llamas oscilando, acompañando la Marsellesa que se cantaba a coro, abrazándose en la oscuridad. Me sentí **como un extraño** (R.M., p.174).

Rappelons que Lluís Montagut utilisait d'ailleurs le même terme d'« étranger ».

Comme dans les autobiographies, les exilés en France, dans *El corazón helado*, ont du mal à s'adapter à la société d'accueil. Les personnages souffrent de dédoublement identitaire, tel Ignacio Fernández Muñoz :

Que yo, ahora mismo, ni siquiera soy español, joder, que yo no tengo pasaporte, ni español ni francés ni de ninguna parte, sólo papeles de refugiado político y un carné del Partido Comunista de España, que está también prohibido en Francia, por cierto (C.H., p.47).

On a également observé chez María Casarès et dans le roman à caractère autobiographique de Michel del Castillo *Tanguy*, par exemple, que les narrateurs souffraient soit d'une perte identitaire, soit du phénomène de l'entre-deux. Nous retrouvons également ce dilemme dans *El regreso de Michel*

La pregunta era la clave de mi propia vida y me convertía en el funámbulo que busca el fin de su equilibrio en la seguridad de una plataforma. ¿Dónde estaba la mía ? Había perdido la referencia de mi punto de partida y no sabía donde iba a seguir. Por primera vez me interesé por el sentido de mi existencia y apenas pude dormir (R.M., p.204) ;

« El laberinto de la confusión que me atrapaba. ¿Quién soy?, me preguntaba » (R.M., p.324).

La génération suivante, celle des enfants nés en France, souffre aussi d'un dédoublement identitaire : « -¿Tú te llamas Ignacio Fernández ? –repitió, en un español que habría sido impecable si dos acentos antagónicos, el andaluz y el francés, no se cruzaran en el centro de gravedad de cada palabra » (C.H., p.611).

Il y a donc un entre-deux que nous retrouvons aussi dans *Una cita en Arlés* :

lo que sí quiero que sepas es que no me avergüenzo de mi origen, aunque jamás pueda decírselo a nadie [...] Pensando en ese cariño te pido, y espero que seas capaz de comprenderlo, que el día que te enteres de mi identidad sepas guardarla en secreto para siempre [...] no quisiera que nuestras familias pagaran las consecuencias de algo de lo que ni tú ni yo fuimos culpables de que ocurriera [...] pero te pido que jamás le reveles a nadie quién soy (C.A., p.166-167).

Le phénomène de l'entre-deux est insistant par exemple dans *El corazón helado*. Si l'auteur a tenu à le rendre aussi prégnant c'est pour évoquer la situation des descendants des immigrants actuels comme nous l'avons observé dans l'épître.

Il y a aussi la difficulté de l'apprentissage du français dans les documents-témoignages que nous retrouvons dans *El corazón helado* :

Mira, mamá, dijo cuando terminó de leer esas seis sílabas que aún se le resistían, porque ella había aprendido a hablar en español, pero le habían enseñado a leer en francés, y le pasaba algo que tenía un nombre muy raro pero que por lo visto en su familia era normal, porque ya le había pasado antes a sus padres, y a sus tíos, y a sus primos, y por eso a veces se hacía un lío al escribir en los dos idiomas (C.H., p.31).

Il n'y a cependant pas une adaptation aussi difficile que chez Semprún, qui rappelons-le, utilise le lexique de la guerre pour exprimer sa propre difficulté. La narration semble insister sur le fait que grâce à leur combativité les enfants ont réussi sans mal à s'adapter aux deux langues. Dans le roman d'Almudena Grandes, cela peut constituer un message d'espoir pour les immigrants actuels.

Pour certains exilés comme Tanguy, nous avons vu qu'il pouvait s'agir d'oublier les événements traumatisants afin de commencer une nouvelle vie. Ce désir d'oublier est aussi très palpable dans *El regreso de Michel*. Le narrateur veut en effet oublier la vie qu'il a menée en Espagne afin de tout recommencer à zéro à Paris. Citons quelques exemples de ce roman en guise d'illustration :

Yo pertenecía a la raza de los hombres que tienen el paladar de limón, los que consumen los años en espirales de fabulación, los que olvidaron el ayer y nada esperan del mañana : sólo poseen el presente, incapaces de forjar la leyenda de su esfuerzo en otros fuegos (R.M., p.173)

ou encore :

« Quiso saber el porqué yo había dado lo que llamaba *el gran salto*, pero mis reservas y divagaciones le hicieron comprender que nada quería decir y no volvió a preguntarme, aunque tomábamos juntos alguna copa y compartíamos el té de la media tarde » (R.M., p.213).

Il s'agit ici de mettre en relief la mémoire blessée des protagonistes. Le fait qu'ils veulent faire table rase de leur passé démontre bien au lecteur à quel point les souffrances ont été terribles.

Dans *Tanguy* de Michel del Castillo et dans *Le grand voyage* de Jorge Semprún, nous avons observé que l'oubli des événements difficiles était impossible. Dans *El regreso de Michel*, il est aussi mentionné qu'on ne peut oublier le passé : « -Es redondo [el mundo], como una pelota. Puedes caminar por él pero siempre regresas al punto de partida. Lo peor de todo es que, donde quiera que vayas, el equipaje va contigo. » (R.M., p.85-86). En ce qui concerne Soledad dans *La Gioconda llora de madrugada*, elle ne peut s'empêcher de se souvenir de son quartier et de ses amis qu'elle a laissés en Espagne. L'oubli demeure donc là aussi impossible.

A l'instar des romans antérieurs, les narrations récentes prônent donc l'importance de la mémoire et qu'il est impossible de renier le passé, celui-ci rattrapant toujours.

#### 1.4. Les 'combats'

Si dans les œuvres de Michel del Castillo ou de Lluís Montagut, les réfugiés décident de ne pas répondre aux insultes des autorités étant donné que c'est parfois une question de survie, ce n'est pas le cas d'Ignacio Fernández dans *El corazón helado* qui adopte une attitude toute autre :

-¿A curas y a monjas, señor ?- Ignacio Fernández Muñoz hizo una pausa para gobernar la indignación que le estaba ahogando, y consiguió respirar a duras penas mientras contestaba a su propia pregunta-. Yo no he matado a ningún cura, a ninguna monja. Yo he luchado durante tres años para defender al gobierno legítimo de mi país. He hecho una guerra y la he perdido, porque ustedes, y los ingleses, y los americanos, todos los demócratas, han contribuido en lo que ha hecho falta para que el fascismo triunfe en España...

-¡Vuelva a su sitio !-le gritó el gendarme-. ¡Inmediatamente ! (C.H., p.423).

Le caractère héroïque du personnage est donc ici mis en avant beaucoup plus que dans les narrations antérieures. Il répond au gardien comme s'il ne craignait rien.

Dans *Una cita en Arlés*, lorsque les personnages ne se sentent pas bien moralement, ils s'imposent de lutter contre la tristesse : Manuel lutte contre la tristesse de n'avoir plus jamais eu de nouvelle de son frère à leur arrivée en France : « No quería pensar en ello. Tenía que dejarlo a un lado, procurar no amargarse y seguir adelante » (C.A., p.59). Comme dans les documents-témoignages, il y a une volonté de la part des exilés de s'évader du difficile quotidien par l'imagination. Nous avons ainsi vu que le souvenir de sa mère apaisait Tanguy tout comme le narrateur du *Grand voyage* qui se récitait des passages du *Cimetière Marin* de Valéry. Ignacio s'évade aussi des difficiles conditions de vie dans le camp du Barcarès par la culture, par l'étude d'ouvrages de droit : « Después de la visita de María, la llegada de aquellos libros usados, manoseados y sucios, llenos de inscripciones en los márgenes, cambió la vida de Ignacio Fernández Muñoz en el campo de Barcarés » (C.H., p.436). Pour le narrateur de *El regreso de Michel*, l'imagination lui permet de se sauver d'un quotidien difficile également :

Las campanadas del reloj sonaron hasta tres veces, antes de que el sueño me venciera y soñé con mi bicicleta de plata y azul rodando por el cielo con Estrella en el sillín posterior, asida a mi cintura para protegerse del abismo, hacia ese final que no alcanzaríamos porque cuidaríamos de regresar antes de que el cielo terminara (R.M., p.31).

Le caractère résistant des réfugiés espagnols est encore mis en avant. Ils ne renoncent pas et trouvent toujours la force d'avancer.

L'idéal de liberté que nous avons aussi observé précédemment dans les autobiographies est très prégnant dans *La Gioconda llora de madrugada* et *El regreso de Michel*.

Cette liberté est aussi très importante dans *El regreso de Michel*. Le café de Pierre représente pour lui la liberté à Paris :

Por alguna ignota razón Pierre nos necesitaba, tenía para todos un lugar en el viejo café y un espacio en el gran corazón que latía en su pecho ; acudíamos a su casa como al hogar cálido donde entre olores de cocina y de tabaco se aspiraba el aire de la libertad (R.M., p.200).

Enfin, le thème est bien sûr omniprésent dans *La Gioconda llora de madrugada*. Répétons pour ce l'expression significative de la narratrice : « Y me había abierto la jaula » (G., p.10). Paris représente ici comme pour tous les autres personnages

des romans ou autobiographies, la liberté : « - [...] ¡Imagínate, París, la cuna de la revolución, de la libertad, la patria de todos los que hemos perdido la nuestra ! » (G., p.14).

Dans les documents-témoignages comme dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*, l'esprit combatif des réfugiés est très prégnant. Dans *El corazón helado*, c'est un esprit épique qui est mis en avant. Le sacrifice d'Ignacio, par exemple, est exemplaire : alors qu'il aurait pu accepter le pot de vin proposé par un gendarme français pour retrouver sa famille qui demeure désormais à Toulouse au lieu d'aller dans un camp d'internement, il préfère se résoudre à la deuxième solution par solidarité avec ses camarades : « Me parece que nos van a llevar a todos al mismo sitio. » ; « No, había contestado él, yo no tengo nada que hablar con usted. Yo también soy un rojo español, un indeseable, igual que ellos » (C.H., p.426).

C'est aussi un certain héroïsme qui est mis en avant dans *El corazón helado* comme dans les romans antérieurs, si l'on en juge par la postface :

A don Juan Negrín López, por decir que no. 'Estoy tan seguro de mi causa, de mí, que las derrotas militares nunca las creo decisivas. Me batiré en Barcelona, me batiré en Figueras. Mientras lucho, no seré vencido. Me gustan los éxitos militares; por el momento no puedo tenerlos. Si vivo los tendré, porque vivo, porque lucho, porque digo : NO. Frente a Hitler, frente a Mussolini, no tengo nada. Un mal ejército. Pero digo NO. Rechazo creer en un *bluff*. Se me dice que estoy vencido : digo NO [...] ¿Para qué sirven unos militares que no consiguen victorias ? Unas victorias, pero la Victoria : la victoria es un asunto de voluntad [...] Seremos todavía vencidos [...], pero en tanto yo esté aquí con mis camaradas, resistiremos (C.H., p.932-933).

Enfin, nous mentionnerons que, bien que nous n'ayons pas la présence de termes épiques comme « Don Quichotte » présent dans les autobiographies, dans *La Gioconda llora de madrugada*, la narratrice tient à souligner le caractère héroïque de son père :

**Había que tener mucha sangre fría y control de sí mismo** para salir con vida de aquel aquelarre. De cuando en cuando me asomaba a mirarle por un agujero de la cortina, llena de curiosidad y de un nuevo respeto, y le veía joven y hermoso como **un héroe**, nimbado por la luz de la bombilla (G., p.13).

Ce caractère héroïque était aussi présent dans les romans antérieurs avec l'utilisation même de l'adjectif « heroica » (chez Aub par exemple dans *Campo francés*). Elle existe dans *La Gioconda llora de madrugada* uniquement chez le père de Soledad qui ne s'est pas exilé.

Le registre épique utilisé pour représenter les exilés ne s'est pas perdu. Il apparaît encore dans les narrations récentes et permet de souligner l'engagement des Républicains pour une noble cause : la liberté, de les inscrire dans la légende et ainsi dans une sorte de pérennité.

Dans *Una cita en Arlés*, l'esprit combatif est aussi manifeste chez les générations suivantes :

Tuvo la suerte de comunicarse con sus padres en francés, con sus abuelos maternos en español y con los paternos en inglés, desenvolviéndose por ello en una amalgama de lenguas que después de años de estudio llegó a dominar, animándose luego a aprender la alemana y la portuguesa, que, junto con las otras, pasaron a formar parte de su extraordinario currículo (C.A., p.25).

En effet, il y a un désir frappant de progression sociale comme nous avons pu le voir également dans les autobiographies ou romans à caractère autobiographique comme *Résidente privilégiée* de María Casarès. Nous retrouvons ceci dans *El corazón helado* également:

A lo mejor no lo entiendes, es difícil de explicar, pero eso era lo único que les quedaba, la cultura. Educación, educación y educación, decían, era como un lema, una consigna repetida muchas veces, la fórmula mágica para arreglar el mundo, para cambiar las cosas, para hacer feliz a la gente. Lo habían perdido todo, habían salido adelante trabajando en puestos que estaban muy por debajo de sus capacidades, academias, panaderías, centralitas telefónicas, pero les quedaba eso. Siempre les quedó eso. Y nunca lo olvidaron, ni siquiera después, cuando mi abuelo acabó la carrera, cuando encontró trabajo en un bufete, y luego montó otro con un amigo francés y empezó a ganar dinero. Lo de ella fue todavía más notable, porque se sacó un título de profesora de guardería, ¿sabes ? Tiene gracia, pero se dedicó a eso un montón de años, prelectura y preescritura, ella fue la que me enseñó las letras, bueno, a mí, a mis hermanos y a todos mis primos (C.H., p.712-713).

La génération suivante comme dans les documents-témoignages, met donc en pratique cet esprit combatif. On peut encore citer par exemple le cas de Raquel dans *El corazón helado* : « Resistir es vencer » ; « Resistir es vencer, por supuesto que sí, joder, alguna vez tiene que ser verdad... ») (C.H., p.779 et 781). C'est ainsi une façon dans ces narrations de rendre collective cette combativité qui existe même comme on peut le voir dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés* chez les petits-enfants. De plus, dans le roman d'Almudena Grandes, si l'on se rapporte aux documents externes, cet esprit combatif permet à ses voisins de

conserver leur droit. Ceci souligne l'apport des exilés –leur persévérance- à la société espagnole.

Une différence existante entre ces romans et les romans des décennies antérieures en partie demeure la notion d'exil et d'échec.

### 1.5. Exil et échec

Cette notion est très prégnante dans les romans des décennies antérieures. Même si nous avons vu que les personnages figuraient dans une espèce d'entre-deux dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*, l'exil est loin d'être perçu comme un échec. En effet, nous n'avons pas la mention de termes comme désastre que nous retrouvons par ailleurs dans les autres fictions. Dans le roman de José Corrales Egea, *Semana de pasión* (1976), les notions d'exil et d'échec sont importantes puisque le sujet même du roman évoque le retour d'un exilé en Espagne après une absence de vingt ans. Le personnage principal décide de revenir à Madrid au début des années 60, sous le règne du général Franco. En songeant à sa vie, l'exilé se rend compte que tout a été un échec pour lui ; la narration évoque ce passé en tant que « désastre » (terme répété deux fois):

[...] se quedó un rato con los párpados entornados, evocando luego a mis padres : Rosalia, su hermana, su marido Enrique, desaparecidos los dos en escaso tiempo, mientras el otro hermano Andrés, el militar, que había desembarcado en Cádiz con los sublevados, también moría al poco : un desastre, eso es lo que había sido aquella guerra, un desastre a escala nacional<sup>951</sup>.

L'exil d'Alvaro Mendiola dans *Señas de identidad* est également un échec puisque le protagoniste se rend compte que « los viajes no solucionan nada »<sup>952</sup>.

Cependant, précisons que dans *La Gioconda llora de madrugada*, c'est un immense échec pour Soledad qui va être victime de la violence de son mari : « París fue el principio esplendoroso de la catástrofe » (G., p.15). Nous avons le terme de « catastrophe » d'ailleurs qui fait écho au « désastre » présent dans *Semanas de Pasión* de Corrales Egea :

[...] se quedó un rato con los párpados entornados, evocando luego a mis padres : Rosalia, su hermana, su marido Enrique, desaparecidos los dos en escaso tiempo, mientras el otro hermano Andrés, el militar, que había

---

951 p.288, cité par THIERCELIN Raquel, « Presencia/ausencia de la Guerra Civil en y a propósito de la novela de José Corrales Egea : *Semana de pasión* », CORRADO Danielle et ALARY Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli*, op.cit., p.337.

952 p.342, cité par MEERTS Christian, *Technique et vision dans « señas de identidad » de Juan Goytisolo*, op.cit, p.17.

desembarcado en Cádiz con los sublevados, también moría al poco : un desastre, eso es lo que había sido aquella guerra, un desastre a escala nacional<sup>953</sup>.

Le roman est néanmoins plus optimiste puisque malgré tous ces revers, Soledad va finalement rencontrer la liberté à Rome.

Dans *La Gioconda llora de madrugada* et *El regreso de Michel* contrairement aux autobiographies et fictions sur l'exil, ceux qui constituent des opposants pour les narrateurs sont leur propre famille. Dans *El regreso de Michel*, ce sont la mère et le beau-père du protagoniste et dans *La Gioconda llora de madrugada*, Christian, le mari de Soledad est le principal opposant. On perçoit donc ici une volonté de souligner que ceux qui peuvent exercer une certaine dictature sur les personnages ne sont pas essentiellement les protagonistes du régime franquiste. Cette situation peut se retrouver n'importe où, dans n'importe quelle sphère de la société et les narrations soulignent ainsi l'universalité des situations d'oppression.

Dans *El regreso de Michel*, la volonté d'oublier est au cœur de la narration comme nous avons pu l'observer. Cette notion est beaucoup plus importante que dans les autobiographies comme par exemple dans *Tanguy* de Michel del Castillo. Ce roman met également très en commun les différents drames sociaux en faisant évoluer aux côtés du narrateur des personnages qui ont vécu par le passé des situations éprouvantes telle Eliane qui a connu un camp de concentration allemand.

### 1.6. Devoir de mémoire et critique

Comme dans les documents-témoignages, le devoir de mémoire et la lutte contre l'oubli sont mis en avant. Ce devoir de mémoire dans *El corazón helado*, c'est Alvaro Carrión qui l'incarne. Il a en effet relativement besoin de transmettre la mémoire de son père à ses frères et sœurs ; c'est une véritable nécessité pour lui comme le démontre la répétition du verbe 'querer' : « **Quería** hablar. **Quería** escuchar. Sólo eso, nada más que eso. **Quería** contar en voz alta lo que nunca había contado nadie y **quería** escuchar en voz alta las palabras que nunca había escuchado » (C.H., p.839). Dans *Una cita en Arlés*, et comme nous l'avons vu dans les autobiographies, le devoir de mémoire est important : « Recordarla [a su

---

953 p.288, cité par THIERCELIN Raquel, « Presencia/ausencia de la Guerra Civil en y a propósito de la novela de José Corrales Egea : *Semana de pasión* », *op.cit.*, p.337.

madre] le venía bien, y procuraba hacerlo con frecuencia para que por muchos años que viviera no se olvidara de lo que allí había ocurrido, dispuesta a hacer lo que estuviera en su mano para que nunca más volviera a suceder » (C.A., p.120). Ce devoir de mémoire est aussi patent dans les narrations antérieures comme celle d'Angelina Muñiz Huberman, *Las confidentes* (1997). Un exilé raconte ce qu'il a vécu et celle qui l'écoute est affectée directement par sa narration : « después de oír tus historias ya no fui la misma. Perdí también el punto de vista y el horizonte me señalaba a ti o a mí indistintamente »<sup>954</sup>. La volonté de cet auteur est que les Espagnols d'aujourd'hui comprennent ce qu'on leur raconte à propos des événements passés : « la palabra se ha convertido en un arma de destrucción. Han excavado en lugar del corazón y en escondrijos de la memoria. No saben si alcanzarán la comprensión »<sup>955</sup>.

Les romans des décennies antérieures possèdent aussi une fonction de documentaire comme les autobiographies dont on ne peut nier le rôle de témoignage. Ce but est aussi patent chez Manuel Andújar. Dans son œuvre mi-autobiographique, mi-fictionnelle, *Saint-Cyprien plage. Campo de concentración* (1942), il utilise le nous, pour représenter le collectif exilé : « Desde la frontera nos trasladaron al Boulou. Millares de mujeres, niños, soldados, hombres civiles de todos los pelajes, temples y edades »<sup>956</sup>. On a une représentation similaire dans *El corazón helado* qui démontre cette collectivité : « Eran de todas partes, de todas las edades, todos tenían un problema y todos los problemas eran parecidos, su mujer, su novia, su madre, su padre, sus hermanos, sus hijos » (C.H., p.427). Dans *Una cita en Arlés*, le témoignage est aussi patent. Helena possède un style didactique envers sa filleule Nicole, elle utilise des arguments et des exemples. Ses propos ont une fonction explicative :

[...] Si quisiera podría nombrarte infinidad de personas que tuvieron que dejar su país y que ahora son personas importantes en Francia, por un motivo u otro. Por citarte otro ejemplo, la Selección Francesa de Fútbol...  
[...] Pues entérate de que, de los once jugadores de la selección, nueve son

---

954 p.13, cité par JOFRESA MARQUÉS Silvia, « La escritura de Angelina Muñiz-Huberman : confidencias de la imaginación », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español...*, op.cit, p.305.

955 p.133, cité par *Ibidem*, p.307.

956 p.15, cité par LOUGH Francis, « Discurso poético y testimonio histórico en *Saint-Cyprien Plage... Campo de concentración* de Manuel Andújar », Actas del II Congreso Internacional 60 años después, *Las literaturas del exilio republicano de 1939*, op.cit, p. 343.

hijos de emigrantes. Como ves, eso demuestra lo que te estoy diciendo (C.A., p.193).

Cette fonction de témoignage était aussi présente dans *Semana de pasión*. Ce roman permet de dresser le plus fidèlement possible le portrait de la société espagnole de l'époque ; pour ce, la narration fait se superposer plusieurs points de vue, plusieurs voix narratives, ce qui donne un relief documentaire au roman<sup>957</sup>.

Nous avons une description de l'oubli de la société de l'époque dans ce dernier roman comme dans *El corazón helado* d'ailleurs. Dans le premier, à la différence du second, la mort du protagoniste signifie la mort du souvenir des exilés et de leur lutte tandis que le personnage d'Álvaro lui va lutter jusqu'au bout contre cet oubli. L'oubli de la société espagnole est également mis en relief dans *El regreso de Michel* en particulier avec la mise en scène de personnages de la famille du narrateur qui l'ont volontairement oublié. L'oubli dans *La Gioconda llora de madrugada* est dangereux et donc condamné puisqu'il va provoquer la totale soumission de la narratrice à son mari.

Dans *Señas de identidad*, l'exil extérieur du protagoniste est aussi présent pour montrer l'exil intérieur des Espagnols. Dans *El corazón helado*, il y a aussi l'exil intérieur du personnage d'Álvaro. Il n'est pas victime des méandres de la dictature comme le roman précédent mais de la politique du silence sur le passé de l'Espagne, ce qui le conduit à un exil intérieur.

Certains romans antérieurs constituent, comme *Una cita en Arlés*, un véritable hommage aux exilés. Les termes sont similaires : *Campo francés* de Max Aub, est aussi un hommage aux combattants républicains exilés et prisonniers dans les camps français : « Por nuestro compañero, asesinado ayer, un minuto de silencio. ¡Firmes ! »<sup>958</sup>. Si l'on se réfère à l'analyse de Pedro Antonio Sáez Serrano, c'est :

un homenaje a la memoria ; pero no sólo a la de Julio [le protagoniste], sino a la de todos los hombres y mujeres que Aub había visto morir en campos franceses, en Argelès, en Le Vernet, en Djelfa... en todas las geografías del éxodo y de la infamia ; un homenaje a todos esos hombres y

---

957 THIERCELIN Raquel, « Presencia/ausencia de la Guerra Civil en y a propósito de la novela de José Corrales Egea : *Semana de pasión* », CORRADO Danielle et ALARY Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage... op.cit*, p.331.

958 SÁEZ SERRANO Pedro Antonio, « *Campo francés* de max Aub : el poder y las víctimas », ALTED VIGIL Alicia et AZNAR SOLER Manuel, *Literatura y cultura del exilio español ...*, op.cit, p.210.

mujeres que, de repente, una mañana cualquiera, despertaron convertidos en asombradas cucarachas<sup>959</sup> ;

Nous retrouvons des termes similaires dans *Una cita en Arlés* :

Esta novela, dedicada a esos niños, es un homenaje y recuerdo para quienes lograron sobrevivir en aquella situación de desamparo cuando, un día cualquiera del año 1937, salieron silenciosos y tristes de estaciones y puertos dejando atrás una guerra en la que perdieron lo más preciado que puede tener un ser humano : su familia y su identidad (C.A., p.20).

Nous citerons enfin, les différences fondamentales qui surgissent avec les romans antérieurs en particulier. Les écrivains qui ont publié sur l'exil pendant le régime franquiste faisaient revenir leurs personnages en Espagne encore sous la dictature mais en majorité, ils mouraient à leur retour comme nous l'avons vu précédemment. Pour les écrivains favorables au régime, ils finissaient par adhérer au franquisme comme dans *La sangre de las almas* de Tomás Borrás (1955). Du côté de ceux qui ont écrit sur le même sujet depuis l'exil, c'est l'impossibilité totale de revenir dans le pays d'origine qui est mise en relief dans ces romans. En revanche, dans *El corazón helado*, les exilés et les non-exilés sont confrontés dans la narration et on observe les relations qui se tissent entre eux comme la notion de peur exprimée par les péninsulaires qui ont soutenu Franco. Le but de cette narration est de montrer comment la société d'aujourd'hui vit émotionnellement le passé de la Guerre Civile et de l'exil. Il s'agit de démontrer que certaines personnes veulent en savoir plus sur ce passé qui a été pendant si longtemps relégué aux oubliettes. La narration critique fortement l'oubli de ces événements. Comme autre spécificité, nous ajouterons également que ce roman vise à sensibiliser les lecteurs sur les immigrants que reçoit aujourd'hui l'Espagne, comme nous l'avons vu au cours de l'analyse de ce roman. Nous sommes donc comme pour les romans antérieurs dans la critique mais dans une autre forme de critique.

En relatant l'exil, des écrivains se sont avérés critiques sur des sujets de l'époque. Ainsi, Goytisolo critiquait comme nous l'avons vu l'élitisme des anciens exilés et ridiculisait les partis politiques dans la narration. Aub faisait quant à lui une vive critique du racisme et de l'égoïsme de la population française

---

<sup>959</sup> *Ibidem*.

et par extension de toutes les autres nations qui se sont comportées comme elle pendant la Seconde Guerre Mondiale ou peuvent se comporter de façon semblable dans l'avenir. Dans *Una cita en Arlés*, nous retrouvons ce côté critique. Le racisme qui existe encore de nos jours y est dénoncé. Comme dans *El corazón helado*, la narration veut aussi faire prendre conscience de l'immigration actuelle. Le style didactique qui est beaucoup mis en relief dans cette narration permet au lecteur qui ne sait pas tout de cette période d'être mieux informé. Le roman est aussi optimiste et démontre que même si on a vécu un passé douloureux, il y a toujours la possibilité de surmonter les obstacles et de s'en sortir. Il s'agit aussi de lutter contre l'oubli afin que de tels événements ne se reproduisent plus et que la société accepte et respecte les immigrants actuels. Dans *La Gioconda llora de madrugada*, il faut se souvenir du passé pour ne pas oublier qui on est sous peine d'en oublier son identité tout comme dans *El regreso de Michel*. Dans ces deux romans, le message collectif n'est pas relatif comme chez Aub à l'égoïsme des autres pays face à un autre en dictature mais est plutôt souligné pour évoquer les drames de l'oppression exercée sur les personnes. En effet, rappelons que la situation demeure collective dans *El regreso de Michel* avec la présence de personnages qui ont vécu différents drames et dans *La Gioconda llora de madrugada*, sont mises en relief deux types de dictature : la politique et celle que subit la narratrice de la part de son mari.

Enfin, à propos de *El regreso de Michel*, signalons que si le retour de Gonzalo, le narrateur est un échec puisqu'il ne retrouve pas sa famille d'antan, par rapport aux fictions écrites à propos de l'exil et dans l'Espagne franquiste, la narration fait place à l'espoir puisque grâce à cet « échec », il se rend compte réellement de qui il est et de où se trouve sa véritable place, c'est-à-dire, à Paris. On serait alors plus proche dans cette narration des récits qui ont été écrits sur l'exil depuis l'exil puisque comme dans ces derniers, en revenant en Espagne, le narrateur s'aperçoit que la situation demeure inchangée et donc qu'il ne peut plus y vivre. En effet, le narrateur nous décrit une société abjecte avec un oncle et un beau-père mus par le profit et qui n'ont pas hésité à le déclarer décédé pour pouvoir toucher l'héritage.

Des spécificités émergent dans les narrations récentes évoquant l'exil. Les champs lexicaux de la douleur et de la tristesse par exemple démontrent la volonté de faire apparaître aux yeux de la société combien l'exil des Républicains espagnols a été difficile. Les émotions sont de plus exacerbées comme on a pu le voir avec diverses techniques narratives. Il y a un réel besoin de la part des romanciers de réitérer cette douleur comme l'avaient soulignée les œuvres antérieures. Dans *La Gioconda llora de madrugada*, les mêmes termes sont mis en avant pour dénoncer l'oppression des personnes qu'elles soient des dictateurs ou des citoyens ordinaires. Il y a une volonté de toucher plusieurs couches de la population. Insister sur le caractère dramatique d'une histoire et ce, de diverses manières, ne peut manquer de toucher le lecteur au plus profond de lui-même. Ceci incite à regarder le passé et à rendre d'autant plus important le devoir de mémoire que les narrations antérieures et actuelles prônent.

Dans les romans récents, nous avons un langage débarrassé de toute rancune à l'égard de la population espagnole. Ainsi, dans *El corazón helado*, il n'est plus question de condamner l'attitude de la France et de sa population mais de démontrer que ce souvenir de ces événements passés s'inscrit dans la préoccupation de la société espagnole et place le récit dans un réalisme social accru. Cette préoccupation n'est pas nouvelle puisque le succès de *Soldados de Salamina* en 2001 a très bien démontré l'intérêt de la société espagnole à ce sujet. Nous allons désormais tenter d'observer si de nouvelles techniques narratives sont nées depuis ce succès et si elles ont pu influencer les romans de notre corpus.

## 2 Soldados de Salamina de Javier Cercas, 2001 et les romans postérieurs

### 2.1. Javier Cercas et Soldados de Salamina

Javier Cercas est né en 1962. Il est professeur de littérature à l'université de Gérone depuis 1982. Il écrit également dans *El País*. Il publie tout d'abord un livre de contes en 1987 intitulé *El móvil*. En 1994, il rédige un essai sur l'oeuvre littéraire de Gonzalo Suárez (*La obra literaria de Gonzalo Suárez*, 1994). En 1989, il publie un roman, *El inquilino*, en 1997, *El vientre de la ballena* et en 2001, *Soldados de Salamina* qui connaît alors un succès retentissant. En 2005, il publie le même genre de roman mais cette fois, il choisit de traiter le thème de la guerre du Vietnam dans *La velocidad de la luz*<sup>960</sup>.

Son roman, *Soldados de Salamina*, a connu un succès international. Il a obtenu en effet le prix Salambó, l'année de sa parution, le prix Crisol en 2002 ou encore Grinzane Cavour Narrativa en 2003. Il atteint plus de 500 000 exemplaires vendus en avril 2005 pour atteindre par la suite le chiffre impressionnant de un million.

Ce roman conte l'histoire du narrateur Javier Cercas, homonyme de l'auteur, qui écrit le périple de l'un des fondateurs de la Phalange Sánchez Mazas, sauvé d'une exécution pendant la Guerre Civile, grâce à un soldat du camp adverse qui, le voyant caché dans un bois, lui laisse la vie sauve en ne dénonçant pas sa présence à ses compagnons de lutte. Puis, le narrateur, s'apercevant qu'il manque un élément crucial à son livre –l'identification du Républicain qui a laissé en vie le Phalangiste- part à la recherche de ce dernier qui vit depuis l'exil consécutif à la Guerre Civile, à Fontaines Lès Dijon, en France.

Selon certains critiques, ce roman constitue depuis la fin de la guerre, le premier roman historique. Nous citerons en particulier Jean Alsina et Catelli. Jean Alsina insiste en effet sur le fait que la narration met en valeur la réussite de l'enquête pour retrouver un Républicain en France qui est oublié de tous. Il est important selon lui que le narrateur « le réintègre à une histoire européenne, le place du bon côté, en fait un vainqueur démocrate de la Guerre Mondiale »<sup>961</sup>. Selon Catelli,

---

960 « Javier Cercas », *Wikipedia, la enciclopedia libre*, [http://es.wikipedia.org/wiki/Javier\\_Cercas](http://es.wikipedia.org/wiki/Javier_Cercas).

961 ALSINA Jean, « Lecture de la trace, lecture de l'héritage », ALARY Viviane et CORRADO Danielle, *La guerre d'Espagne en héritage, op.cit.*, p.611.

*Soldados de Salamina* constitue la « primera novela histórica de la Guerra Civil »<sup>962</sup>.

Prêtons tout d'abord attention au personnage du narrateur du roman.

## 2.2. Quel réalisme historique ?

### 2.2.1. Le personnage du narrateur

Le narrateur de *Soldados de Salamina*, a des particularités que nous retrouvons également dans *El corazón helado* d'Almudena Grandes. Tout d'abord, précisons que dans les deux cas, nous avons affaire à une narration menée à la première personne. Dans les deux romans, il s'agit d'un personnage correspondant à la génération des enfants qui n'ont pas connu la Guerre Civile mais la dictature et surtout la Transition. De plus, ce sont des personnages d'une quarantaine d'années qui se trouvent en pleine crise existentielle. En effet, le narrateur homonyme de Javier Cercas a perdu son père tout comme Álvaro Carrión dans *El corazón helado*. Dans les deux cas, nous avons là une certaine rupture. Ce qui semble demeurer le plus important est qu'il s'agit de deux personnages qui ressentent une curiosité envers le passé de la guerre d'Espagne et de l'exil et qui décident de mener une enquête personnelle afin d'en savoir plus. Le narrateur du roman de Javier Cercas possède des lacunes en ce qui concerne l'histoire de la Guerre Civile et de l'exil. Il est sensiblement étranger à ces événements. Dans ce roman, le caractère étranger va encore plus loin comme le mentionne par ailleurs Catherine Orsini-Saillet :

Le narrateur, à l'issue d'une enquête téléphonique, retrouve la trace du vieil homme dans une maison de repos de la banlieue dijonnaise et quitte les lieux catalans qui lui sont familiers pour entreprendre un voyage vers l'étranger. Cette notion d' 'étranger' prime sur la localisation exacte et se reflète dans les toponymes cités, souvent légèrement déformés ou mal orthographiés, contrairement aux toponymes catalans<sup>963</sup>.

Nous retrouvons un cas similaire dans *El corazón helado* avec le personnage d'Álvaro Carrión. Rappelons-nous la conversation entretenue avec Raquel. Celui-ci semblait en effet avoir oublié que certains exilés espagnols ont ensuite oeuvré pour chasser l'envahisseur allemand de France.

---

962 CATELLI, 2002, WINTER Ulrich, *Lugares de memoria de la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, Vervuert, 2006, p.24.

963 ORSINI-SAILLET Catherine, « Du pacte référentiel à la fiction : *Soldados de Salamina* de Javier Cercas », CORRADO Danielle et ALARY Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage*, op.cit., p.253.

### 2.2.2. Des Républicains combattifs

Nous avons observé au cours de nos comparaisons antérieures, combien l'esprit combattif des Républicains espagnols étaient mis en relief dans les romans de notre corpus, en particulier dans *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*, faisant écho au courage mis en avant dans les documents-témoignages ou dans les romans comme *Le pianiste* de Vazquez Montalbán et *Días y noches* d'Andrés Trapiello.

Dans *Soldados de Salamina*, cette combativité, voire cet héroïsme sont aussi mis en avant. La narration met en relief que l'ex-Républicain Miralles a mené divers combats, qu'il s'est sacrifié pour sa patrie puis pour la France au péril de sa vie : « [...] su cuerpo era un auténtico compendio de cicatrices : de hecho, todo el costado izquierdo, desde el tobillo hasta el mismo ojo, por el que aún podía ver, era una pura cicatriz » (S., p.152)<sup>964</sup>.

Un long passage décrit les nombreux combats menés par Miralles qui s'est engagé sans réfléchir dans différentes luttes :

Más tarde peleó en Belchite, en Teruel, en el Ebro y, cuando el frente se derrumbó, Miralles se retiró con el ejército hacia Cataluña y a principios de febrero del 39 cruzó la frontera francesa con los otros 450.000 españoles que lo hicieron en los días finales de la guerra [...] Así que, unas semanas después de llegar a Argelès cuando aparecieron por el campo las banderas de enganche de la Legión Extranjera francesa, sin dudarlo un instante Miralles se alistó en ella. Fue así como llegó al Magreb, a algún punto del Magreb, Túnez o tal vez Argelia, Bolaño no recordaba bien. Allí le sorprendió el inicio de la guerra mundial. Francia cayó en manos de los alemanes en junio del cuarenta, y la mayor parte de las autoridades francesas del Magreb se pusieron del lado del gobierno títere de Vichy. Pero en el Magreb estaba también Leclerc, el general Jacques-Philippe Leclerc. Leclerc se negó a aceptar las órdenes de Vichy y empezó a reclutar cuanto gente pudo con la idea desatinada de cruzar a su mando la mitad de Africa y alcanzar alguna posesión ultramarina francesa que aceptase la autoridad de De Gaulle, quien desde Londres, igual que él, se había rebelado en nombre de la Francia libre contra Pétain (S., p.154-155).

Cet esprit combattif et de sacrifice est d'autant plus mis en relief dans la narration que le conteur Roberto Bolaño proclame toute son admiration :

---

<sup>964</sup> Nous emploierons désormais cette abréviation pour le roman de CERCAS Javier, *Soldados de Salamina*, op.cit.

« -¡Chucha, Javier ! –Recostado en una butaca del bar del Carlemany, Bolaño me miraba burlón o incrédulo a través de los gruesos cristales de sus gafas y del humo de su Ducados-. Miralles se pasó toda su vida cagándose en Leclerc y en sí mismo por haberle hecho caso a Leclerc » (S., p.155). On peut citer de plus :

Era un viaje de varios miles de kilómetros a través del desierto, a puro huevo, en condiciones mucho peores que las que había dejado Miralles en Argelès y sin apenas pertrechos. ¡Ríete tú del París-Dakar, que es un puto paseíto de domingo comparado con eso ! Hay que tener los cojones cuadrados para hacer una cosa así ! (S., p.155).

Le parcours de Miralles est d'autant plus admirable qu'à diverses reprises il a cotoyé la mort : « La guerra en Europa estaba a punto de terminar y, después de ocho años combatiendo, Miralles había visto morir a su alrededor a montones de gente, amigos y compañeros españoles, africanos, franceses, de todas partes. Había llegado su turno... » (S., p.159).

L'impression de réel est une notion importante dans *Soldados de Salamina* mais aussi dans *El corazón helado*. Elle ne constitue cependant pas une innovation puisque José Corrales Egea incluait déjà en 1976 des éléments réels dans son roman *Semanas de pasión* comme nous l'avons observé dans un chapitre précédent. Tout d'abord, nous mentionnerons les couvertures des romans de Javier Cercas et d'Almudena Grandes qui mettent en relief une photographie historique (nous retrouvons aussi l'importance de ce passé historique sur la couverture de *Una cita en Arlés*).

Dans *Soldados de Salamina*, le narrateur insiste sur le fait que le récit qu'il est en train d'écrire est réel : « -Yo ya no escribo novelas- dije-. Además, esto no es una novela, sino una historia real » (S., p.35).

De plus, il intègre dans sa narration des éléments réels telle la reproduction du journal tenu par Sánchez Mazas pendant la Guerre Civile et transcrit ses propos : « 6- Encuentro en el bosque con los tres muchachos- Noche- Vigilancia [*palabra ilegible*] al refugio- Voladura de puentes- Los rojos se van ». (S., p.55).

Par contamination, le récit fictif à propos du Républicain Miralles apparaît alors au lecteur, réel. De plus, la narration dresse à propos de lui un portrait très précis, comme si le narrateur l'avait réellement rencontré :

Miré su perfil rocoso, el pelo ralo y gris, la barba creciendo como un minúsculo bosque de matojos blancuzcos en torno al violento cortafuegos

de la cicatriz, la nariz roma, la barbilla y el mentón obstinados, la prominencia otoñal de la barriga forzando los botones de la camisa, las manos poderosas y consteladas de manchas, apoyadas en un bastón blanco (S., p.181).

Le contexte historique est également précis (apparaissent les mois et les années) pour décrire les péripéties de Miralles :

En el otoño de 1936, pocos meses después de comenzada la guerra en España, Miralles fue reclutado con apenas dieciocho años, y a principios del 37, después de un adiestramiento militar de urgencia, encuadrado en un batallón de la Primera Brigada Mixta del Ejército de la República, que estaba al mando de Enrique Líster. [...] El Quinto Regimiento acababa de disolverse, y la mayoría de los compañeros del batallón de Miralles, que poco meses atrás, en noviembre, habían sido decisivos para detener a las tropas de Franco a las puertas de Madrid, se habían batido en sus filas (S., p.153).

L'impression de réel dans *Soldados de Salamina* est donc accentuée grâce à des détails historiques précis qui sont au cœur de la narration. On peut le voir encore avec la description de l'exil de Machado :

Un día de principios de febrero de 1999, el año del sesenta aniversario del final de la guerra civil, alguien del periódico sugirió la idea de escribir un artículo conmemorativo del final tristísimo del poeta Antonio Machado, que en enero de 1939, en compañía de su madre, de su hermano José y de otros cientos de miles de españoles despavoridos, empujado por el avance de las tropas franquistas huyó desde Barcelona hasta Collioure, al otro lado de la frontera francesa, donde murió poco después (S., p.21).

Nous pouvons également citer la précision des étapes de l'exil de Machado :

Quién sabe si acertó en esto último ; sin duda lo hizo en lo primero. La noche del 22 de enero de 1939, cuatro días antes de que las tropas de Franco tomaran Barcelona, Machado y su familia partían en un convoy hacia la frontera francesa. En ese éxodo alucinado los acompañaban otros escritores, entre ellos Corpus Barga y Carles Riba. Hicieron paradas en Cervià de Ter y en Mas Faixat, cerca de Figueres. Por fin, la noche del 27, después de caminar seiscientos metros bajo la lluvia, cruzaron la frontera. Se habían visto obligados a abandonar sus maletas ; no tenían dinero. Gracias a la ayuda de Corpus Barga, consiguieron llegar a Collioure e instalarse en el hotel Bougnol Quintana. Menos de un mes más tarde moría el poeta ; su madre le sobrevivió tres días. En el bolsillo del gabán de Antonio, su hermano José halló unas notas ; una de ellas era un verso, quizás el primer verso de su último poema : 'Estos días azules y este sol de la infancia' (S., p.22).

En ce qui concerne la présence des Espagnols au cours de la libération de Paris, la narration inclut un élément réel : les noms espagnols des tanks présents ce jour-là : « (aunque estuviera llena de africanos y de veteranos españoles de la guerra civil ; lo proclamaban los nombres de sus tanques : Guadalajara, Zaragoza,

Belchite) » (S., p.158). Dans *El corazón helado*, la mention des noms espagnols des tanks est aussi intégrée à la narration. Les lieux de Dijon traversés par le narrateur lorsqu'il part à la recherche de Miralles sont également très précis : « ahora, en cambio, en cuanto salí a la Rue des Fleurs y, tomando por la Rue des Roses y la Rue Desvoges, llegué a la Place d'Arcy –que a esa hora ya hervía de coches circulando en torno al Arco de Triunfo-. » (S., p.179). On peut également citer :

Salí de la iglesia, paré un taxi y le di las señas de la Résidence de Nymphéas, en Fontaine-Lès-Dijon. Veinte minutos más tarde, el taxi se detuvo en la esquina de la Route des Daix y la Rue des Combotte, ante un edificio rectangular cuya fachada de color verde pálido, erizada de balconcitos minúsculos, daba sobre un jardín con estanque y senderos de gravilla (S., p.180).

Etant donné que les lieux traversés véritablement par Machado sont réels, par contamination, le lecteur peut également croire que les lieux de Dijon ont vraiment été foulés par le narrateur.

Dans *El corazón helado*, l'impression de réalité est également accentuée. C'est en particulier dans la postface de ce roman que l'on remarque un souci de réalisme de la part de l'auteur. Elle précise en effet dans cette postface que le vol de Julio Carrión à l'encontre de la famille Fernández s'inspire de faits réels. De plus, il faut préciser que dans les deux romans, nous retrouvons les mêmes citations : 'Esto es el final ; cualquier día caerá Barcelona. Para los estrategas, para los políticos, para los historiadores, todo está claro : hemos perdido la guerra. Pero humanamente, no estoy tan seguro... Quizá la hemos ganado' » (S., p.22). Nous la retrouvons à l'identique dans *El corazón helado*.

Nous observons également ce réalisme dans *Una cita en Arlés*. En effet, des personnages qui existent vraiment dans la réalité évoluent dans ce roman, comme Nicolás Garcia, le maire d'Elne ou encore la fondatrice de la maternité d'Elne, Elisabeth Eidenbenz. Comme dans *Soldados de Salamina*, les rues d'Arles sont décrites précisément : « el Jardín d'Été », « la Place de la Major », « Rue Porte de Loire », « Plaza Bornier » ; « les Alyscamps, el Viejo Molino, el Café La Nuit, el puente de Trinquetaille » (C.A., p.61-62 et 75). Il y a aussi une transcription d'éléments réels dans la narration telles les plaques mortuaires ou commémoratives. Comme dans *Soldados de Salamina*, par contamination on a l'impression que les éléments fictifs sont aussi réels. Nous retrouvons des détails historiques précis également en particulier dans *Una cita en Arlés*. La narration se

déroule en 2005 jusqu'en 2007 et nous avons un temps correspondant aux actualités précis et chiffré :

la situación le hacía recordar lo ocurrido el año anterior, en el que los mismos que ahora se rebelaban habían tomado las calles de París y de otras 120 ciudades de Francia, causando destrozos en coches y edificios y sumiendo al país en un caos del que tardó en recuperarse. En aquella ocasión, 593 personas habían sido encarcelados, de ellas 107 menores de edad [...] (C.A., p.49).

C'est aussi la pauvreté de l'information à propos des Républicains qui est soulignée dans *Soldados de Salamina* et que l'on retrouve aussi en particulier dans *El corazón helado*.

### 2.3. L'oubli et la mémoire

#### A/ Un manque d'informations sur les Républicains anonymes

On peut voir dans *Soldados de Salamina* qu'il existe un manque d'informations important à propos des Républicains dans la guerre et en exil. Cela concerne surtout ces anonymes qui ont combattu pour la République. En effet, l'exil des personnages célèbres est le plus raconté comme le fait remarquer la narration. Ainsi, à propos de l'exil de Machado : « El episodio era muy conocido, y pensé con razón que no habría periódico catalán (o no catalán) que por esas fechas no acabara evocándolo, [...] » (S., p.21).

Le narrateur ressent cruellement ce manque d'informations pour l'élaboration de son récit : « -Sí, pero el libro está bien, porque cuenta con detalle lo que ocurrió en el Collell. Lo que no tengo es ninguna versión republicana de lo que ocurrió allí y sin ella el libro se me queda cojo » (S., p.174).

Ce manque d'informations se fait aussi beaucoup ressentir dans *El corazón helado*. En effet, nous avons vu que le personnage d'Álvaro ne savait pas qui était réellement sa grand-mère, par exemple. En ce qui concerne Raquel, elle a eu beaucoup de mal pour savoir ce qu'avait fait véritablement Julio Carrión à sa famille en exil. En effet, en Espagne, cet épisode était résumé à 'Lo de Carrión' : « Cuando pasó lo de Carrión, decía a veces su padre, o antes, o después de lo de Carrión, y si alguno de sus hijos le preguntaba qué era lo que había pasado en realidad, él respondía que nada, un socio del abuelo que le había salido rana » (C.H., p.786). Dans *La Gioconda llora de madrugada*, nous avons également observé au cours de l'analyse de ce roman qu'il est significatif que Soledad

parvient à en savoir plus sur les activités politiques de son père uniquement lorsqu'elle est exilée en France.

De plus, *Soldados de Salamina* nous présente aussi les opinions de la société à propos de la Guerre Civile et de l'exil.

## **B/ Les réactions de la société face au passé**

Dans *Soldados de Salamina*, diverses réactions de la société par rapport au passé sont mises en relief comme dans *El corazón helado*. Si l'on se réfère aux lettres que reçoit le narrateur dans le roman de Javier Cercas à propos d'un article écrit sur Machado, on peut observer que le passé de la Guerre Civile et de l'exil est encore polémique. Citons par exemple :

Con jerga inconfundible, me acusaba de 'reversionismo', porque el interrogante del último párrafo, el que seguía a la cita de Jaime Gil ('¿Termina mal?'), sugería de forma apenas velada que la historia de España termina bien, cosa a su juicio rigurosamente falsa. 'Termina bien para los que ganaron la guerra', decía (S., p. 25).

Quant à Miralles, il préfère oublier ce passé et finir ses jours dans la tranquillité comme si la mémoire de ce passé lui pesait, comme s'il s'agissait d'une mémoire blessée :

-Bueno, pues Javier. ¿Sabe usted cuántos años acabo de cumplir? Ochenta y dos. Soy un hombre mayor y estoy cansado. Tuve una mujer y ya no la tengo. Tuve una hija y ya no la tengo. Todavía me estoy recuperando de una embolía. No me queda mucho tiempo, y lo único que quiero es que me dejen vivirlo en paz. (S., p.174-175).

Il ne désire pas partager son expérience. D'ailleurs, au début, il refuse l'interview avec le narrateur. Quand la sœur Françoise le questionne sur le motif de la visite du narrateur, il répond : « -Nada importante- dijo Miralles, instándome con la mirada a que saliera de una vez al jardín. Obedecí-. Un asesinato. Ocurrió hace sesenta años. » (S., p.193). De plus, il est significatif que ce personnage parlait de son passé dans la guerre à Roberto Bolaño uniquement quand il avait un peu trop bu, comme si ce passé était un poids trop lourd à porter et qu'il lui était très difficile d'en parler.

L'opinion de Miralles sur le passé de la Guerre Civile diffère grandement de celle du narrateur au début de leur rencontre comme on peut le voir à travers le dialogue suivant:

- O sea, que según usted no fue un fusilamiento.

-No me haga decir cosas que no he dicho, joven. Yo sólo le cuento las cosas como son, o como yo las viví. La interpretación corre de su cuenta, que para eso es usted periodista, ¿no ? Además, reconocería usted que, si alguien mereció que lo fusilaran entonces, ése fue Sánchez Mazas : si lo hubieran liquidado a tiempo, a él y a unos cuantos como él, quizá nos hubiéramos ahorrado la guerra, ¿no cree ?

-Yo no creo que nadie merezca ser fusilado. (S., p.190).

Dans *El corazón helado*, les réactions de la société à propos du même passé, la Guerre Civile et l'exil sont traités à travers différents personnages comme nous l'avons vu au cours de notre analyse. Rappelons que le frère d'Alvaro Carrión est indifférent à ce passé, tout comme la mère, que ses sœurs en particulier Clara en a peur et que seul Álvaro insiste pour réactiver la mémoire de ce passé. Quant aux personnages de la famille Fernández, de retour en Espagne, tous se sont murés dans le silence.

Un autre thème important dans *Soldados de Salamina* s'avère être la critique de la Transition, responsable de l'oubli de la société au sujet de ces événements.

### **C/ La Transition comme source d'oubli**

Dans *Soldados de Salamina*, la Transition est, dans le roman, une des causes de l'oubli. Javier Cercas observe les points négatifs de cette Transition :

Volvamos a reconocer que la Transición fue, con todas sus limitaciones y recortes y concesiones, un éxito. Pero entonces admitamos también que esa operación supuso relegar, postergar y humillar a mucha gente, y simplemente olvidar a otra, y que, pasados treinta años desde que decidimos aparcar el asunto, es hora de reparar esa injusticia flagrante [...] Podría hacerse justicia sin sacrificar ningún otro valor esencial, lo que tal vez sería la mejor contribución [de] los nietos de la guerra [...] <sup>965</sup>.

Le narrateur est persuadé que ces événements passés n'intéressent désormais plus personne et demeure assez surpris en se rendant compte que ce n'est pas tout à fait le cas : « En los días que siguieron recibí tres cartas ; para mi sorpresa [...] » (S., p.24). L'un des personnages qui lui a adressé un courrier, critique d'ailleurs vivement la Transition : « '¡Y una gran mierda para la Transición ! Atentamente : Mateu Recasens' » (S., p.25).

L'oubli est patent dans ce roman comme le narrateur s'en rend compte en interrogeant le fils d'un témoin qui avoue s'être désintéressé du sujet pendant longtemps : « -Supongo que sí- contestó Figueras-. Pero no lo recuerdo. Ya le he dicho que yo no prestaba mucha atención a esas cosas. Lo único que recuerdo es

---

965 DUROUX Rose, « La juste mémoire ? », CORRADO Danielle et ALARY Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli*, op.cit., p.622.

que Sánchez Mazas les contó lo de su fusilamiento en el Collell. » (S., p.52). Le thème du désintérêt social face au passé de la Guerre Civile et de l'exil était déjà présent dans *Semanas de pasión* comme nous l'avons observé antérieurement.

Le narrateur de *Soldados de Salamina* fait une supposition sur le pourquoi de cet oubli dans la société : « Quizá porque ya nadie tiene tiempo de escuchar a la gente de cierta edad, y menos cuando recuerdan episodios de su juventud, los tres estaban deseosos de hablar, y más de una vez hube de encauzar el chorro en desorden de sus evocaciones » (S., p.69-70). Miralles, quant à lui, a des doutes sur le supposé intérêt de la société sur la Guerre Civile et sur l'exil, comme le démontre les questions rhétoriques: « -[...]¿Y piensa usted escribir sobre eso ? ¿De veras cree que alguno de los lectores de su periódico le va a interesar una historia que pasó hace sesenta años ? » (S., p.172). Miralles ressent cependant amèrement cet oubli comme le démontrent les jurons suivants :

Yo lo sé muy bien, me pasé tres años pegando tiros por España, ¿sabe ? Y cree usted que alguien me lo ha agradecido ? [...] -Cállese y escuche, joven –me atajó-. Respóndame, ¿cree que alguien me lo ha agradecido ? Le respondo yo : nadie. Nunca nadie me ha dado las gracias por dejarme la juventud peleando por su mierda de país. Nadie. Ni una sola palabra. Ni un gesto. Ni una carta. Nada. Y ahora me viene usted, sesenta años más tarde, con su mierda de periodiquito, o con su libro, o con lo que sea, a preguntarme si participé en un fusilamiento. ¿Por qué no me acusa directamente de asesinato ? (S., p.173).

Le narrateur, comme le personnage de la lettre, dont nous avons observé les propos, met aussi dans la suite du roman sur le même plan l'oubli et la Transition : « Pensé : '¡Y una gran mierda para la Transición !' » (S., p.173). La politique menée durant la Transition est elle aussi évoquée indirectement par Miralles : « -[...] Alguien decidió que había que olvidarlas y, ¿sabe lo que le digo ?, lo más probable es que tuviera razón ; » (S., p.175). De ce fait, il y a toute une symbolique sur l'oubli dans *Soldados de Salamina*. Il existe plusieurs éléments dans la narration qui sont symboliques de l'oubli historique et entre autres de l'oubli des Républicains exilés. Le personnage qui symbolise le plus cet oubli dans ce roman n'est autre que Miralles. Avant cela, précisons que l'homme qui a écrit au narrateur dans une première partie a fait mention de lieux de mémoire existants en Espagne comme reflet de l'oubli des Républicains :

Nadie ha tenido ni siquiera el gesto de agradecernos que lucháramos por la libertad. En todos los pueblos hay monumentos que conmemoran a los muertos de la guerra. ¿En cuántos de ellos ha visto usted que por lo menos figuren los nombres de los dos bandos ? (S., p.25).

La ville de Stockton dont parle Roberto Bolaño au narrateur symbolise l'échec mais également le fait que Miralles et les autres Républicains ont été relégués à l'oubli, à la marginalisation de la société : « ¡Pues menudo sarcasmo ! Porque Stockton, que es la ciudad de la película, es una ciudad atroz, donde no hay oportunidades para nadie, salvo para el fracaso. Para el más absoluto y total fracaso en realidad » (S., p.176). Miralles semble avoir été mis en marge de la société, dans sa maison de retraite: « Llevo cinco años viviendo aquí, y es como estar fuera del mundo. » (S., p.181). Tous les personnages qui l'entourent dans cette maison de repos ne sont pas au courant de son passé tel celui de la sœur Françoise : « -[...] Estuvimos hablando de la guerra.

-¿De qué guerra ?

-De la guerra de España.

-No sabía que Miralles hubiera hecho la guerra » (S., p.191-192).

Il est totalement délaissé dans cette maison de retraite comme le démontre le dialogue du narrateur avec la sœur Françoise : « -¿Viene alguien a verle ? – pregunté a la hermana Françoise.

-No. Al principio venía su yerno, el viudo de su hija. Pero luego dejó de venir ; creo que acabaron de mala manera » (S., p.192). Le narrateur utilise d'ailleurs le terme d'orphelinat pour qualifier la maison de retraite où se trouve Miralles : « [...] la hermana Françoise hablaba como la directora de un orfanato tratando de colocarle a un cliente potencial un pupilo díscolo » (S., p.192). Il ajoute également : « [...] seguro que era un huérfano, y entonces me pregunté al recuerdo de quién iba a aferrarse Miralles cuando estuviera muerto, para no morir del todo » (S., p.192).

Les personnes que le narrateur croise dans les rues de Fontaine-Lès-Dijon symbolisent l'indifférence et l'oubli :

A mi lado, en la terraza, una pareja muy joven se pasmaba ante las risas y los pucheros de un bebé rosado ; gente atareada e indiferente cruzaba frente a nosotros. Pensé : 'No hay ni un solo que sepa de ese viejo medio tuerto y terminal que fuma cigarrillos a escondidas y ahora mismo está comiendo sin sal a unos pocos kilómetros de aquí, pero no hay ni uno solo que no esté en deuda con él'. Pensé : 'Nadie se acordará de él cuando esté muerto' (S., p.193).

Cette indifférence et cet oubli sont renforcés avec l'intervention de Miralles qui utilise à plusieurs reprises le terme 'nadie' :

Nadie se acuerda de ellos, ¿sabe ? Nadie. Nadie se acuerda siquiera de por qué murieron, de por qué no tuvieron mujer e hijos y una habitación con sol ; nadie, y, menos que nadie, la gente por la que pelearon. No hay ni va a haber nunca ninguna calle miserable de ningún pueblo miserable de ninguna mierda de país que vaya a llevar nunca el nombre de ninguno de ellos. ¿Lo entiende ? Lo entiende, ¿verdad ? (S., p.199).

La Transition est aussi critiquée dans *El corazón helado* d'Almudena Grandes. Elle est sous-entendue avec l'expression 'no estaba de moda' :

En 1988, cuando se enteró por fin del significado de aquella expresión enigmática, 'lo de Carrión', que no habría llegado a escuchar ni una docena de veces, el pasado no estaba de moda. Recordarlo parecía de mal gusto, y su vida estaba repleta, llena de cosas que hacer y en las que pensar (C.H., p.788).

ou encore à travers la réflexion suivante d'Álvaro que nous avons mis en relief au cours de l'analyse :

[...] la ingravidez de España, la excepción a la ley de la causa y el efecto, el país donde nadie ve nunca una manzana que se cae de un árbol, porque todas las manzanas están ya en el suelo desde el principio y eso es lo más práctico, lo más sabio, lo más cómodo, lo mejor para todos [...] (C.H., p.299).

Comme le fait Miralles dans *Soldados de Salamina*, Raquel souligne aussi l'oubli des Espagnols qui ont combattu pendant la Seconde Guerre Mondiale avec également l'utilisation du terme 'nadie' :

Eran rojos españoles, republicanos, exiliados. Echaron a los nazis de Francia, ganaron la segunda guerra mundial y no les sirvió de nada, pero no te preocupes, lo normal es que no lo sepas. Nadie lo sabe, y eso que eran muchísimos, casi treinta mil. Y sin embargo, no salen nunca en las películas de Hollywood, ni en los documentales de la BBC (C.H., p.380).

Dans les autres romans de notre corpus, l'oubli fait aussi partie du quotidien des protagonistes. Par exemple, dans *El regreso de Michel*, en rentrant en Espagne, le narrateur, Gonzalo, se rend compte que sa famille l'a effacé de sa mémoire. Pour elle et en particulier pour son oncle et son beau-père, il est mort et enterré au sens propre comme au figuré. D'ailleurs tous deux prônent l'oubli de ce passé : « [...] No debe revivir viejas historias que toda su familia le ha ayudado a superar. El tiempo nos enseña a soportar el dolor. Espero que lo comprenda. Ese capítulo se cerró para todos » (R.M., p.305).

Pour pallier à cet oubli, c'est le mode de l'enquête qui est privilégié dans *Soldados de Salamina*.

## D/ Le mode de l'enquête

Le mode de l'enquête est une des caractéristiques principales de *Soldados de Salamina*. Nous le retrouvons également en particulier dans *El corazón helado*. Le narrateur de *Soldados de Salamina* mène en effet une enquête afin d'écrire son livre puis pour, par la suite, retrouver le soldat républicain qui aurait épargné Sánchez Mazas pendant la Guerre Civile. Le narrateur Javier Cercas mène un véritable travail d'investigation comme le démontrent les multiples questions qu'il se pose à propos des événements passés :

Me pregunté quién había arrancado esa hoja. Y para qué. Me pregunté quién y para qué había arrancado las primeras hojas del diario. Como una pregunta lleva a otra pregunta, me pregunté también –pero esto en realidad ya llevaba mucho tiempo preguntándomelo- qué ocurrió en realidad durante aquellos días en que Sánchez Mazas anduvo vagando sin rumbo por tierra de nadie. Qué pensó, qué sintió, qué les contó a los Ferré, a los Figueras, a Angelats. Qué recordaban éstos que les había contado. Y qué habían pensado y sentido ellos (S., p.60).

Comme un historien, il recherche la véracité des faits qui se sont déroulés par le passé :

El portafolios contenía en efecto el expediente de Pere Figueras. Excitadísimo, recobrado de golpe el amor propio, diciéndome que, si la estancia de Pere Figueras en la cárcel no era una invención, tampoco lo era el resto de la historia, examiné el expediente (S., p.64).

Pour retrouver Miralles, il mène une enquête téléphonique qui va durer un mois environ : « Fue así como empezó una peregrinación telefónica, que iba a durar más de un mes de conferencias cotidianas, primero por las residencias de la ciudad de Dijon y luego por las de todo el departamento. » (S., p.169).

Dans *El corazón helado*, c'est Álvaro qui va mener l'investigation. Pour comprendre le passé et qui était son père, il va d'abord fouiller dans les documents de ce dernier. Il se rend ensuite aux archives comme le narrateur de *Soldados de Salamina* afin de comprendre dans quelles circonstances est décédée sa grand-mère. Quand il va rencontrer Raquel au début, il ne va cesser de se poser des questions sur son identité. Le mode de l'enquête se retrouve également dans *El regreso de Michel* mais de façon moins prégnante. Le narrateur Gonzalo mène une enquête pour retrouver sa famille lorsqu'il se rend en Espagne et va par exemple examiner l'annuaire téléphonique afin de la retrouver.

### a. Importance de la volonté de savoir

Si le narrateur de *Soldados de Salamina* méconnaît certains détails du passé de la Guerre Civile et de l'exil, il possède néanmoins une importante soif de connaissance. Cela se voit par exemple à travers les questions qu'il adresse aux témoins de l'Histoire : « -¿No le contó su padre de qué habló con Sánchez Mazas durante los días que pasaron en el bosque ? » (S., p.52). Le narrateur précise d'ailleurs à ce sujet : « un escritor no escribe nunca acerca de lo que conoce, sino precisamente de lo que ignora » (S., p.141-142). Il a le désir de comprendre : « - [...] Estoy escribiendo un libro. Mire, quizá me he explicado mal. Sólo quiero hablar un rato con usted, para que me dé su versión, para poder contar lo que realmente pasó, o su versión de lo que pasó. No se trata de pedirle cuentas a nadie, sino sólo de tratar de entender... » (S., p.172-173). On peut citer également : « pensaba que pronto sabría si Miralles era el soldado de Líster que salvó a Sánchez Mazas, y que sabría también qué pensó al mirarle a los ojos y por qué lo salvó, y que entonces tal vez comprendería por fin un secreto esencial. » (S., p.178).

Cette soif de connaissance est aussi assez présente dans les romans de notre corpus. Le personnage d'Alvaro dans *El corazón helado* a lui aussi grandement envie de savoir qui était son père et quelles étaient ses relations avec la famille Fernández exilée en France : « Yo quería saber, estaba dispuesto a pagar el precio del conocimiento [...] » ou encore « A mí sí me importaba saber qué clase de hombre había sido mi padre » (C.H., p.645 et 199). Cette volonté de savoir est aussi prégnante chez le personnage de Raquel Fernández : « Necesito que me cuentes esa historia, aunque sea larga y antigua. Ahora me conviene saberla, y ya no tengo ocho años » (C.H., p.796).

Dans *Una cita en Arlés*, la petite-fille de Manuel et Sara, Nicole veut aussi comprendre ; par exemple elle désire savoir pourquoi les hautes sphères de l'Etat français s'intéressent-elles à son grand-père. La volonté de savoir est aussi présente dans *La Gioconda llora de madrugada*. Ainsi, rappelons qu'elle souhaite mieux connaître son père et demande à un compagnon de la CNT de ce dernier de réactiver sa mémoire. Dans *El regreso de Michel*, ce désir de savoir existe surtout à la fin de la narration quand le personnage de Gonzalo se rend en Espagne afin de comprendre pourquoi sa famille l'a rejeté par le passé :

« -He de recuperar algunas que perdí »/« -He de recuperar los años que perdí » (R.M., p.272 et 274).

Dans *Soldados de Salamina* mais aussi dans les romans de notre corpus, l'oubli est impossible.

### **b. Une mémoire inévitable à propos de ce passé**

Dans *Soldados de Salamina*, le passé ne peut être mis de côté. Il revient toujours en force, il rattrape toujours les personnages. Ainsi, inexorablement, le narrateur Javier Cercas ne peut s'empêcher de penser à son père ; le fait qu'un autre personnage parle de son propre père réactive la mémoire du narrateur :

Insensiblemente, Aguirre se me enredó entonces en una abstrusa digresión filial. Recuerdo que en aquel momento pensé en mi padre, y que el hecho me extrañó, porque hacía mucho tiempo que no pensaba en él ; sin saber por qué, sentí un peso en la garganta, como una sombra de culpa (S., p.32).

Un peu plus loin, l'image du père rattrape encore le narrateur :

Comprobé que tenía la cabeza muy clara y la memoria intacta y, mientras vagamente le escuchaba, se me ocurrió que Miralles tenía la misma edad que hubiera tenido mi padre de haber estado vivo, el hecho me pareció curioso ; más curioso aún me pareció haber pensado en mi padre, precisamente en aquel momento y en aquel lugar (S., p.185).

Ce caractère inévitable du surgissement de la mémoire est bien représenté dans l'extrait suivant : « Luego pensé que no era yo quien recordaba a mi padre, sino él quien se aferraba a mi recuerdo, para no morir del todo. » (S., p.185).

Ce peut être aussi un élément qui rappelle au narrateur le passé tel le nom d'une place de Dijon : la place de la Libération :

Desde donde me hallaba se veía un letrero con el nombre de la plaza : Place de la Libération. Inevitablemente pensé en Miralles entrando en París por la Porte-de-Gentilly la noche del 24 de agosto del 44, con las primeras tropas aliadas, a bordo de su tanque que se llamaría Guadalajara o Zaragoza o Belchite (S., p.193).

Nous retrouvons ce passé qui rattrape dans tous les romans de notre corpus. Dans *El corazón helado*, nous avons ainsi une prolepse indiquant que le passé rattrapera toujours le personnage de Raquel : « A la mañana siguiente, Raquel no se acordaría de cómo se quedó dormida, pero nunca en su vida olvidaría esta conversación » (C.H., p.45). Quand Ignacio fils effectue un voyage en Espagne, son père se souvient inexorablement de son passé dans la guerre : « Mientras daba vueltas y más vueltas en la cama, su vida entera desfiló por su memoria en ráfagas

breves y ordenadas [...] » (C.H., p.597). Manuel, dans *Una cita en Arlés*, se rend compte que l'oubli va s'avérer impossible : « ¡Nunca podría olvidar aquella época por muchos años que viviera ! Si cerraba los ojos podía ver aún la tragedia vivida durante uno de los últimos días de su estancia en Asturias con la misma nitidez que si hubiera ocurrido el día anterior » (C.A., p.50). Des événements du présent vont éveiller automatiquement la mémoire des personnages du roman, tels les émeutes en France dans *Una cita en Arlés* :

Numerosos coches habían sido quemados y los daños ocasionados en las revueltas callejeras se calculaban ya en millones de euros. Escuchar esa clase de noticias le producía una desazón que tardaba mucho tiempo en desaparecer. Sabía por experiencia que lo que comienza con una simple trifulca puede acabar siendo peligroso. Lo había descubierto de muy niña, cuando, con apenas ocho años, tuvo que ver cómo en Asturias comenzaba lo que luego desembocaría en una guerra civil (C.A., p.65).

Dans *El regreso de Michel*, l'oubli sera vain, puisque des événements et des personnes vont lui rappeler son passé. Il finit d'ailleurs par avoir des hallucinations sur son passé et sera obligé de l'assumer :

Me cubrió un sudor frío, pero la frente ardía y tenía visiones de baldosas marcadas con un lápiz rojo y cuernos de luna blanca [...] -Podría morir un rato, pero no sería bastante. ¿Habéis visto muchos muertos ? Al principio crees que duermen, que son como nosotros, pero se enfrían lentamente y se vuelven tercios defendiendo su postura. No consienten que abras sus dedos, ni que les cierres la boca abierta (R.M., p.267).

Dans *La Gioconda llora de madrugada*, même si à Paris, la narratrice change de mode de vie, elle ne peut pour autant oublier comment était son passé : « Por un momento, el mundo de mi infancia adquirió una presencia palpable, una presencia casi humana » (G., p.40).

Cette mémoire, si prégnante dans *Soldados de Salamina*, est représentée essentiellement de façon orale.

### c. Une mémoire orale privilégiée

Dans *Soldados de Salamina*, ce ne sont pas les livres d'histoire concernant ces événements passés qui sont privilégiés mais la mémoire des protagonistes de l'histoire.

Les dialogues occupent une place importante dans la narration. C'est Roberto Bolaño qui transmet au narrateur au cours d'un dialogue l'histoire de Miralles pendant la Guerre Civile et en exil :

-[...] y fue en el curso de estas noches interminables y solitarias (nunca lo vio hablar de ello ante otras personas) cuando le oyó desplegar una y otra vez su historial de guerra, desplegarlo sin jactancia ni orgullo, con su aprendida ironía de francés adoptivo, como si no le perteneciera a él sino a otra persona, alguien a quien apenas conocía y a quien sin embargo vagamente estimaba. Por eso Bolaño lo recordaba con absoluta precisión (S., p.152).

La transmission orale est aussi également importante dans *El corazón helado*. C'est Raquel par exemple qui informe Álvaro sur le rôle joué par les Espagnols dans la résistance en France. Dans *La Gioconda llora de madrugada*, Christian et Soledad échangent leur passé respectif au cours d'un dialogue.

Ce n'est pas n'importe quelle mémoire qui est mise en avant : c'est avant tout une mémoire sentimentale.

#### **d. L'importance des sentiments face au passé**

Le narrateur, dans *Soldados de Salamina*, ne cherche pas uniquement une mémoire objective en interrogeant les témoins de l'histoire. Il cherche à comprendre également les ressentis des personnages au cours de ces événements passés : « Qué pensó, qué sintió, qué les contó a los Ferré, a los Figueras, a Angelats. Qué recordaban éstos que les había contado. Y qué habían pensado y sentido ellos » (S., p.60). *Soldados de Salamina* plaide pour une mémoire plus subjective, plus intime, une mémoire qui est capable de faire réagir celui qui l'écoute. En effet, le narrateur Javier Cercas ou encore Roberto Bolaño sont émus par l'Histoire de Miralles. Nous avons d'ailleurs déjà vu à quel point Roberto Bolaño admire le parcours de Miralles dans la Guerre Civile et la Guerre Mondiale avec l'utilisation d'un lexique populaire. Le narrateur est lui-aussi touché par le récit. On peut alors citer un exemple significatif : « Quedamos en silencio. Supongo que Bolaño esperaba algún comentario de mi parte ; yo no podía hacer ningún comentario, porque estaba llorando » (S., p.177).

Le narrateur utilise de plus, un registre émotionnel percutant pour décrire l'exode par exemple. Il souligne ainsi le désespoir de ces exilés :

Al salir de Barcelona y tomar la carretera del exilio, el espectáculo se torna apocalíptico : un alud despavorido de hombres y mujeres y viejos y niños, de militares y civiles mezclados, cargados con ropas, colchones y enseres domésticos, avanzando penosamente con sus andares inconfundibles de derrotados o subidos a los carros y los mulos de la desesperación, abarrotada la calzada y las cunetas, sembradas a trechos de cadáveres de animales con

las tripas al aire o de vehículos desahuciados. La caravana avanza con interminable lentitud (S., p.94-95).

L'arrivée dans les camps est traitée de la même manière :

Al otro lado le esperaba el campo de concentración de Argelès, en realidad una playa desnuda e inmensa rodeada por una doble alambrada de espino, sin barracones, sin el menor abrigo en el frío salvaje de febrero, con una higiene de cenegal, donde, en condiciones de vida infrahumanas, con mujeres y viejos y niños durmiendo en la arena moteada de nieve y escarcha y hombres vagando cargados con el peso alucinado de la desesperación y el rencor de la derrota, ochenta mil fugitivos españoles aguardaban el final del infierno (S., p.154).

Enfin, Javier Cercas, le narrateur se sent touché par l'histoire de Miralles et parvient même à l'imaginer dans le passé : « Iba a decirle que Miralles no había hecho una guerra, sino muchas, pero no pude, porque en ese momento vi a Miralles caminando por el desierto de Libia hacia el oasis de Murzuch, joven, desharrapado, polvoriento y anónimo » (S., p.92). Cette notion de sentiments liés au passé est, comme nous l'avons vu précédemment, très importante dans *El corazón helado*. Quand le personnage d'Anita se remémore son passé, on peut voir que ce dernier est chargé émotionnellement :

-¡Pues sí, siempre igual ! -y ella también gritó, porque todavía podía gritar-. Porque eso mismo fue lo que dijo mi padre, que todavía lo estoy oyendo, no me va a pasar nada porque no he hecho nada. Y lo fusilaron, ¿te enteras ?, lo fusilaron, con treinta y siete años, y cuatro hijos, y, y... -se estaba poniendo tan nerviosa que le temblaban los labios, las manos, todo el cuerpo, pero todavía logró añadir algo más-. Y yo soy la única que queda, la única, de todos, yo, y ahora, te vas tú, allí... (C.H., p.606)

On retrouve ces sentiments au cœur de la narration de *Una cita en Arlés* également. On peut citer par exemple : « Habían sucedido muchas cosas desde aquel día, pero, a pesar de los años transcurridos y aunque viviera mil veces, Manuel estaba convencido de que nunca podría volver a sentir tanta pena » (C.A., p.59). On peut relever également dans le même roman :

Pensar en aquellos días y sentirse mal era todo una misma cosa, pero Inés sentía necesidad de recordar y estaba convencida de que a ello había contribuido el malestar que sentía a causa de todas aquellas huelgas y revueltas que se estaban dando en la ciudad donde vivía, Marsella (C.A., p.92).

C'est la nostalgie en particulier que ressent Soledad à l'égard de son passé en Espagne qui est mise en relief dans *La Gioconda llora de madrugada* : « Escribía a mi padre en medio de la noche, cuando la nostalgia supuraba sus fluidos

amargos, contándole todos los descubrimientos que hacía dentro y fuera de mí » (G., p.19).

Dans *El corazón helado*, plusieurs personnages qui assistent aux témoignages de ceux qui ont vécu la Guerre Civile et l'exil sont touchés par les récits. Raquel, par exemple ressent de la tristesse à propos du passé de ses grands-parents : « pobrecito mío... » (C.H., p.478); « En fin, es una historia injusta, fea, una historia triste y sucia » (C.H., p.380). Dans *Una cita en Arlés*, Nicole se sent elle-aussi concernée par ce passé quand elle visite avec sa tante la Maternité d'Elne : « Todo era emotivo y singular, pero lo que más llamó la atención de Nicole fueron unos carteles de tela que colgaban del techo en los que se enumeraba con nombres y apellidos a los 597 niños que allí habían visto la luz » (C.A., p.201-202). Dans *La Gioconda llora de madrugada*, la narratrice est touchée lorsqu'elle apprend des détails sur l'histoire de son père : « El simulacro de fusilamiento de mi padre me estremeció, como si una descarga de hielo me taladrara el espinazo. Me quedé paralizada, las simuladas balas me habían alcanzado con su burla atroz en la médula » (G., p.12).

Dans *Soldados de Salamina*, sauver cette mémoire est un des buts principaux de la narration.

#### e. Sauver la mémoire

Un des principaux objectifs de *Soldados de Salamina* est la sauvegarde de la mémoire. Selon le narrateur, cela est primordial : « Pensé que, aunque hacía más de seis años que había fallecido, mi padre todavía no estaba muerto, porque todavía había alguien que se acordaba de él » (S., p.185) ; « se acuerda porque, aunque hace sesenta años que fallecieron, todavía no están muertos, precisamente porque él se acuerda de ellos. O quizá no es él quien se acuerda de ellos, sino ellos los que se aferran a él, para no estar del todo muertos' » (S., p.199).

Le narrateur compte perpétuer cette mémoire dans son futur livre :

desde la primera hasta la última línea, allí supe que, aunque en ningún lugar de ninguna ciudad de ninguna mierda de país fuera a haber nunca una calle que llevara el nombre de Miralles, mientras yo contase su historia Miralles seguiría de algún modo viviendo y seguirían viviendo también, siempre que yo hablase de ellos, los hermanos García Segué – Joan y Lela- y Miquel Cardos y Gabi Baldrich y Pipo Canal y el Gordo Odena y Santi Brugada y Jordi Gudayol, seguirían viviendo aunque

llevaran muchos años muertos, muertos, muertos, muertos, hablaría de Miralles y de todos ellos, sin dejarme a ninguno (S., p.206).

Cette mémoire s'apprête donc à devenir collective. D'ailleurs, le narrateur place sur le même plan le passé de tout un chacun :

Yo me sentía a gusto, un poco ebrio, casi feliz. Pensé : 'Se acuerda por lo mismo que yo me acuerdo de mi padre y Ferlosio del suyo y Miquel Aguirre del suyo y Jaume Figueras del suyo y Bolaño de sus amigos latinoamericanos, todos soldados muertos en guerras de antemano perdidas' (S., p.199).

Cette collectivité de la mémoire était cependant déjà fortement soulignée dans par exemple le document-témoignage de Manuel Andújar, *Saint-Cyprien plage. Campo de concentración* (1942) et dans le roman d'Andrés Trapiello, *Días y noches* (2000).

Dans *El corazón helado*, c'est en particulier le personnage d'Álvaro qui insiste pour transmettre la mémoire des exilés : « Quería hablar. Quería escuchar. Sólo eso, nada más que eso. Quería contar en voz alta lo que nunca había contado nadie y quería escuchar en voz alta las palabras que nunca había escuchado » (C.H., p.839). Dans *Una cita en Arlés* également, il y a une volonté de perpétuer cette mémoire : « debes tener en tu pensamiento y en tu corazón a Elisabeth y agradecerle siempre el que ahora estés aquí » (C.A., p.123). Dans *El regreso de Michel*, nous retrouvons aussi cette même volonté :

- ¿Sabe dónde está la tumba del chico que murió en el accidente ?
- Desde luego que sí.
- Compre un gran ramo de tulipanes amarillos y deposítelos en ella.
- Es una petición insólita.
- Ni usted ni yo sabremos nunca quien es. Pero es posible que alguien le conociera, acaso le amara, y le hubiera gustado llevarle flores (R.M., p.375).

Dans *La Gioconda llora de madrugada*, le personnage de M. Dupont par exemple constitue un porte-flambeau de la mémoire des Républicains :

Buscaba informaciones de primera mano sobre la participación de los anarquistas en la rendición de Madrid, y sobre los penosos avatares de los supervivientes de la tragedia en las cárceles, en las montañas, donde siguieron luchando hasta ser exterminados, y en las ciudades, como enlaces perdidos tras la derrota (G., p.10).

En accord avec ce que nous avons dit précédemment, c'est une mémoire intime que la narration de *Soldados de Salamina* compte perpétuer.

#### **f. Sauver une mémoire plus intime, plus impliquée**

Dans *Soldados de Salamina*, ce n'est pas n'importe quelle mémoire qui exige d'être sauvée dans la narration, mais une mémoire plus intime. Le narrateur décrit ainsi l'attitude de Miralles qui se souvient du passé et qui est très ému : « En algún momento Miralles había empezado a llorar : su cara y su voz no habían cambiado, pero sus lágrimas sin consuelo rodaban veloces por la lisura de su cicatriz, más lentas por sus mejillas sucias de barba. » (S., p.198). On peut également citer : « Miralles dejó de hablar, sacó un pañuelo, se secó las lágrimas, se sonó la nariz ; lo hizo sin pudor, como si no le avergonzara llorar en público, igual que lo hacían los viejos guerreros homéricos, igual que lo hubiera hecho un soldado de Salamina. » (S., p.199).

La narration met aussi en relief la mémoire blessée de cet ancien combattant, certains faits semblent trop douloureux pour lui :

« -¿Le gusta la música ?

-Me gustaba. Ahora ya no la escucho : cada vez que lo hago me sienta mal. De repente me pongo a pensar en lo que me ha pasado, y sobre todo en lo que no me ha pasado. » (S., p.201).

Dans *El corazón helado*, il s'agit également d'une mémoire sentimentale. On a par exemple observé la mémoire blessée de la grand-mère de Raquel, Anita, qui ne peut plus manger d'abricot tant cela lui rappelle la mort de son père. Nous avons un procédé similaire dans *Una cita en Arlés*. La mémoire des personnages est en grande majorité basée sur les sentiments : « Pensar en ello, y a pesar del tiempo transcurrido, le hacía temblar, y sin darse cuenta del gesto se llevó la mano al corazón con la intención de pararlo » (C.A., p.50). Dans *El regreso de Michel*, le passé est douloureux pour le protagoniste, Gonzalo :

Después de todo, aquello era una simple etapa controlada por el destino, ajena a mi voluntad y, sin embargo, el pecho me dolía y el rostro de mi madre surgió de forma repentina e inexplicable como una imagen nítida, con sus facciones perfectas, al límite del cuerpo delgado que conservaría el regazo donde tantas veces quise reposar (R.M., p.231).

Enfin, dans *Soldados de Salamina*, il s'agit de reléguer le franquisme et son idéologie aux oubliettes.

#### 2.4. La condamnation du franquisme

Dans *Soldados de Salamina*, le narrateur condamne fortement le régime franquiste. Javier Cercas, l'auteur, prône d'ailleurs lui-même la condamnation totale du franquisme : « allí donde incluso la derecha, que parece incapaz de emanciparse de su legado, abjuraría de una vez por todas y para siempre de él »<sup>966</sup>.

Sánchez Mazas apparaît aux yeux du narrateur sous un jour plutôt négatif : « para limpiar su fama de cobarde, para ocultar algún episodio deshonesto de su extraña peripecia de guerra y, sobre todo, para que algún investigador crédulo y sediento de novelorías la reconstruyese sesenta años después, redimiéndole para siempre ante la historia » (S., p.63). Il le discrédite :

Quizá Sánchez Mazas no fue nunca más que un falso falangista, o si se quiere un falangista que sólo lo fue porque se sintió obligado a serlo, si es que todos los falangistas no fueron falsos y obligados falangistas, porque en el fondo nunca acabaron de creer del todo que su ideario fuera otra cosa que un expediente de urgencia en tiempos de confusión, un instrumento destinado a conseguir que algo cambie para que no cambie nada ; quiero decir que, de no haber sido porque, como muchos de sus camaradas, sintió que una amenaza real se cernía sobre el sueño de beatitud burguesa de los suyos, Sánchez Mazas nunca se hubiera rebajado a meterse en política, ni se hubiera aplicado a forjar la llameante retórica de choque que debía enardecer hasta la victoria al pelotón de soldados encargados de salvar la civilización (S., p.133-134).

Il en fait encore le portrait suivant, celui d'un lâche :

Para entonces ya hacía casi un mes que yo no pensaba en *Soldados de Salamina*, pero en aquel momento no pude evitar el recuerdo de Sánchez Mazas, que no mató nunca y que en algún momento, antes de que la realidad le demostrara que carecía del coraje y del instinto de la virtud, acaso se creyó un héroe (S., p.146).

Il compare l'action de Sánchez Mazas à celle de Miralles pour le rabaisser encore :

Entonces recordé a Sánchez Mazas y a José Antonio y se me ocurrió que quizá no andaban equivocados y que a última hora siempre ha sido un pelotón de soldados el que ha salvado la civilización. Pensé : 'Lo que ni José Antonio ni Sánchez Mazas podían imaginar es que ni ellos ni nadie como ellos podría jamás integrar ese pelotón extremo, y en cambio iban a hacerlo cuatro moros y un negro y un tornero catalán que estaba allí por

---

<sup>966</sup> WINTER Ulrich, « Introducción », *Lugares de memoria...*, op.cit., p.11.

casualidad o mala suerte, y que se hubiera muerto de risa si alguien le hubiera dicho que estaba salvándonos a todos en aquel tiempo de oscuridad, y que quizá precisamente por eso, porque no imaginaba que en aquel momento la civilización pendía de él, [...] (S., p.193-194).

La critique peut s'avérer même violente :

-Porque en la guerra la gente se mata –dije-. [...] Porque por culpa de Sánchez Mazas y por la de cuatro o cinco tipos como él había pasado lo que había pasado y ahora ese soldado emprendía un exilio sin regreso. Porque si alguien mereció que lo fusilaran ése fue Sánchez Mazas (S., p.200).

Le portrait de Sánchez Mazas nous fait un peu penser à celui de Julio Carrión dans *El corazón helado* qui, comme nous l'avons vu précédemment apparaît calculateur. C'est la même chose pour Sánchez Mazas qui, comme nous le raconte le narrateur de *Soldados de Salamina*, ourdit des plans pour échapper aux dangers de la guerre. De plus, la narration de *El corazón helado* met en parallèle le portrait de Julio Carrión et d'Ignacio Fernández comme pour exalter le second et désacréder les actions du premier. La critique est évidente dans *El corazón helado* avec, comme nous allons y insister, la dénonciation d'une mémoire de propagande héritée du franquisme et qui est, selon la narration, encore d'actualité dans certaines couches sociales.

## 2.5. La mémoire de propagande

Un critique mentionne que Javier Cercas ne met pas assez en avant la mémoire de propagande qui a longtemps régné en Espagne : « Lo que Cercas no parece entender es que la 'verdad' sobre la violencia republicana es constantemente 'recuperada' y manipulada por la propaganda franquista ». Pour Francisco Espinosa, dans le roman, le conflit civil « queda reducid[o] a una anécdota que poco dice o aclara sobre lo acaecido en España el 18 de julio de 1936 ». Il ajoute : « Es tal la capa de propaganda que el franquismo nos legó que resulta una tarea casi homérica poner al descubierto la verdad de los hechos. Estamos fuertemente condicionados por la visión de los vencedores »<sup>967</sup>.

Pourtant, nous avons remarqué qu'il y faisait tout de même référence dans son roman. Citons par exemple l'intervention de l'historien que le narrateur rencontre, Miquel Aguirre :

---

<sup>967</sup>WINTER Ulrich, « Introducción », *Lugares de memoria...*, op.cit., p.11.

Algunos historiadores nacionalistas insinúan que los que quemaban iglesias y mataban curas eran gente de fuera, inmigrantes y así : Mentira : eran de aquí, y tres años después más de uno recibió a los nacionales dando vivas. Claro que, si preguntas, nadie estaba allí cuando pegaban fuego a las iglesias. Pero eso es otro tema. Lo que me jode son esos nacionalistas que todavía andan por ahí intentando vender la pamea de que esto fue una guerra entre castellanos y catalanes, una película de buenos y malos (S., p.28).

Le narrateur émet de plus souvent des réserves à propos de l'Histoire et des histoires qui lui sont racontées. Il questionne sans cesse au cours de la narration l'histoire avec un grand H. On peut citer par exemple : « Ignoro si se ajusta a la verdad de los hechos ; [...] » (S., p.23) ;

Las descripciones que los dos memorialistas hacen de aquel Sánchez Mazas – a quien Ridruejo conocía un poco, pero a quien Laín, que luego le odiaría a muerte, no había visto nunca- son llamativamente coincidentes, como si les hubiese impresionado tanto que la memoria hubiera congelado su imagen en una instantánea común (o como si Laín hubiera copiado a Ridruejo ; o como si los dos hubieran copiado a una misma fuente) [...] (S., p.39).

On peut citer également le passage suivant qui démontre que le narrateur doute aussi des témoignages des personnes qui ont vécu la guerre :

Me pregunté si esos relatos se ajustarían a la realidad de los hechos o si, de forma acaso inevitable, estarían barnizados por esa pátina de medias verdades y embustes que prestigia siempre un episodio remoto y para sus protagonistas quizá legendario, de manera que lo que de verdad ocurrió y ni siquiera lo que recordaban que ocurrió, sino sólo lo que recordaban haber contado otras veces (S., p.60).

Pour lui, des passages de l'Histoire demeurent faux : « Se mire por donde se mire, para Sánchez Mazas la leyenda es halagadora, pues contribuye a perfilar su imagen de hombre íntegro y reacio a las vanidades del poder. Lo más probable es que sea falsa » (S., p.131). Roberto Bolaño partage le même sentiment mais à propos du personnage de Líster : « -Exacto –convino-. Luego he leído muchas cosas sobre él, contra él en realidad. La mayoría falsas, por lo que yo sé » (S., p.153). Miralles souligne également cette falsification de la mémoire : « [...] además, la mitad son mentiras involuntarias y la otra mitad mentiras voluntarias » (S., p.175).

Cette mémoire de propagande est plus soulignée et décrite dans *El corazón helado*. Le roman met à nu les mécanismes de cette mémoire de propagande, en démontrant par exemple que certains personnages de la famille Carrión sont encore conditionnés par celle-ci. Dans *El regreso de Michel*, il s'agit purement et

simplement d'effacer les exilés de la mémoire comme l'a fait la famille de Gonzalo à son propos. Enfin, dans *La Gioconda llora de madrugada*, ce sont les préjugés d'une mémoire manipulée -par le mari de la narratrice, Christian- qui apparaissent dans la narration.

## 2.6. Les dissemblances avec *Soldados de Salamina*

Voyons désormais, en guise de conclusion, les différences qui apparaissent entre *Soldados de Salamina* et les romans de notre corpus traitant l'exil. Dans ce roman, nous n'avons pas de prolepses internes qui vont anticiper par exemple ce que va devenir Miralles au cours de ses péripéties dans la guerre contrairement au roman d'Almudena Grandes. Par contre, nous avons vu que l'intensité dramatique existe bel et bien dans *Soldados de Salamina*.

Contrairement à la narration de *El corazón helado*, l'idéal politique est bien moins mis en avant. En effet, Miralles comme nous l'avons vu précédemment n'était pas toujours volontaire au combat et durant la Guerre Civile, il a beaucoup hésité s'il s'engageait aux côtés des anarchistes ou des communistes. L'idéologie politique n'est pas perpétuée de plus dans *Soldados de Salamina*.

Si le narrateur semble vouloir présenter Miralles comme un être héroïque, il y a cependant des nuances. *Soldados de Salamina* tient aussi à nous représenter un personnage humain avec ses qualités et ses défauts, ses craintes et ses appréhensions :

Los seis miembros de la patrulla francesa eran en teoría voluntarios ; la realidad es que Miralles nunca hubiera intervenido en esa incursión de no haber sido porque, como en su compañía nadie se presentaba voluntario a ello, se lo jugaron a la tabla y Miralles acabó perdiendo (S., p.156).

Un autre élément commun entre le roman de Javier Cercas et les romans de notre corpus sur l'exil se retrouve dans la volonté de réalisme.

Le roman de Javier Cercas ne va pas aussi loin que celui d'Almudena Grandes ou de María Luisa Prada dans la portée de son message. En effet, il ne représente pas l'exil afin de sensibiliser le lecteur sur l'immigration qui se déroule actuellement en Espagne. De plus, *Soldados de Salamina* ne décrit pas les conditions de vie des exilés en France si l'on excepte le séjour de Miralles dans sa

maison de retraite. Sa vie n'est pas explicitée comme le fait Almudena Grandes dans *El corazón helado*.

La valeur de solidarité n'est pas aussi présente dans *Soldados de Salamina* que dans les narrations de *El corazón helado* et *Una cita en Arlés*. En effet, nous avons juste une référence à cette solidarité lorsque la narration souligne que Miralles a voulu s'engager dans la guerre mondiale pour sauver un pays qui n'était pourtant pas sa patrie, la France. Dans le roman de Javier Cercas contrairement à ceux d'Almudena Grandes, de María Luisa Prada, et de *La Gioconda llora de madrugada*, Miralles n'est pas particulièrement nostalgique de l'Espagne. Nous n'avons pas non plus dans *Soldados de Salamina* de discrimination faite à l'encontre des exilés espagnols comme dans *Una cita en Arlés* par exemple si l'on excepte cependant que la non reconnaissance de la lutte de Miralles est une forme de discrimination. Le phénomène de l'entre-deux n'est en aucun cas ressenti par l'ex-Républicain Miralles contrairement aux personnages de *El corazón helado* de *Una cita en Arlés* ou encore de *El regreso de Michel*.

Dans *Soldados de Salamina*, contrairement aux représentations que nous donne la narratrice de *La Gioconda llora de madrugada*, la France ne représente pas le bonheur, la liberté totale. Les relations difficiles qu'entretient Gonzalo dans *El regreso de Michel* ou encore celles de la narratrice Soledad et de Christian sont très peu présentes dans le roman de Javier Cercas. Nous avons seulement la mention de la sœur Françoise à propos du fait que le gendre de Miralles ne s'entendait plus avec ce dernier et la narration ne nous explique pas le pourquoi.

Dans *El regreso de Michel*, nous avons vu qu'une forme de haine et de rancœur envers sa famille et la société espagnole animait le narrateur. Cette rancœur n'est pas aussi prégnante dans *Soldados de Salamina* même si comme nous l'avons vu, Miralles lance des jurons aussi bien à l'encontre de l'Espagne que de la France.

Enfin, la notion de solitude présente dans *Soldados de Salamina* n'est pas traitée comme dans les autres romans. Contrairement aux autres romans de notre corpus, cette dernière apparaît pour démontrer la marginalisation et l'oubli de l'exilé (avec le personnage de Miralles dans sa maison de retraite). Si l'échec est aussi prégnant dans *La Gioconda llora de madrugada*, il n'entraîne pas l'oubli des personnages comme nous avons pu l'observer dans *Soldados de Salamina*.

Le roman de Javier Cercas possède des mécanismes qui vont être utilisés de façon similaire dans un autre domaine de l'Histoire : l'émigration. Les romans relatant cette période historique sont en effet intéressants à étudier étant donné les similitudes qu'ils possèdent avec ceux sur l'exil.

## CHAPITRE III

### Analyse des romans

#### *Días de menta y canela, Entre dos aguas*

#### 1. L'oubli et la mémoire

S'agissant de romans qui reviennent sur le passé des Espagnols en tant qu'émigrants économiques les thèmes de mémoire et d'oubli sont particulièrement présents.

Dans le roman *Días de menta y canela* de Carmen Santos, plusieurs personnages ont oublié cette époque ou tout du moins s'en désintéressent.

Si l'on se réfère à l'épître, l'oubli de l'émigration espagnole est un fait que l'auteur dénonce :

Creo que los españoles somos reacios a recordar que no hace tantos años, éramos nosotros los que debíamos emigrar para poder salir adelante. Es como si ahora que vivimos bien, consumimos como si nos hubiéramos vuelto locos y nos hemos convertido en receptores de inmigrantes, nos diera vergüenza recordar que España siempre fue un país del que la gente emigraba a América, o a la Europa rica en los años 60, para poder comer de caliente<sup>968</sup>.

La notion d'oubli de cette période est beaucoup mise en relief dans la narration de Carmen Santos. En effet, on peut dire que la mort de l'immigrant espagnol, décédé seul et oublié de tous en Allemagne est symbolique de l'oubli de l'émigration d'autant plus que la narration utilise l'expression révélatrice : « **el cadáver olvidado** de ese emigrante » (D., p.10). Cet oubli est de plus renforcée par une image mortifère : celle du cadavre. Symboliquement, la mort désigne « l'aspect périssable et destructible de l'existence »<sup>969</sup>. La mort ne symbolise pas seulement ici la fin existentielle d'un être mais de toute son histoire, en tant qu'immigrant espagnol en Allemagne.

Benno Hoffmann, le journaliste allemand, déplore aussi le manque d'intérêt de son chef à propos de l'histoire de l'immigrant espagnol : « Hasta propuso a su jefe un reportaje de interés humano sobre ese enigmático *Gastarbeiter*, pero el otro zanjó el asunto afirmando que no hacían periodismo amarillo, y el pobre viejo regresó sin remedio a **las catacumbas del anonimato** » (D., p.44-45). Le procédé

---

968 SANTOS Celia, « Entrevista a Carmen Santos », *Anika entre libros*, 2007, [www.ciberanika.com](http://www.ciberanika.com).

969 CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles...*, *op.cit.*, p.650.

est de nouveau utilisé ici avec « catacombes », symboles de l'oubli. L'immigrant paraît en effet condamné à une vie souterraine.

Dans *Entre dos aguas*, Cornelia semble avoir oublié volontairement son enfance espagnole : « No, Cornelia no quería acordarse, pero el discurso atropellado de su madre parecía empeñado en despertar imágenes que había arrinconado hacía tiempo en una esquina **oscura** y profunda de su memoria. » (E.D.A., p.74). Cette obscurité ne manque pas de nous rappeler les catacombes évoquées dans *Días de menta y canela* (renforcé de plus par l'idée de profondeur) Associée au noir, l'obscurité induit une idée de mort. Le noir est, rappelons-le, le symbole du deuil, du « deuil sans espoir », « comme un rien sans possibilités, comme un rien mort après la mort du soleil, comme un silence éternel, sans avenir, sans l'espérance même d'un avenir, résonne intérieurement le noir, écrit Kandinsky », « le deuil noir c'est la perte définitive, la chute sans retour dans le Néant »<sup>970</sup>.

Dans *Días de menta y canela*, le fait que certains personnages se désintéressent de l'histoire de cet émigrant souligne bien l'oubli de ce sujet dans la société ; ils apparaissent comme des opposants à la réactivation mémorielle ; c'est le cas du chef de la narratrice : « Ramón congeló la sonrisa. Leí en sus ojos el impulso de rechazar la propuesta » (D., p.12). Pendant longtemps, le chef de la narratrice semble quelque peu s'opposer au projet : « La información enviada por Hoffmann le pareció muy pobre. Sentenció que ese material no merecía que le dedicara ni un mísero segundo de trabajo » (D., p.49).

On entre ici dans l'univers de la presse à sensation. Le chef de Clara se désintéresse complètement de l'histoire des immigrants espagnols en Allemagne. Il lui faut faire du chiffre avec la vente de son journal et il souhaite que son employée lui rapporte un article qui fera vendre. L'histoire d'un homme décédé seul dans son appartement ne le préoccupe guère.

Le passage du temps peut être aussi un danger pour la mémoire comme le souligne Clara : « La gente caminaba con la cabeza tocada por gorros y el cuello liado en aparatosas bufandas. **Igual que en los heladores inviernos** de mi infancia, tan lejana que a veces parecía la de otra persona » (D., p.325). La comparaison « igual que los heladores inviernos » est intéressante. L'hiver

---

<sup>970</sup> *Ibidem*, p.671.

symbolise la mort au contraire du printemps symbolisant quant à lui, la renaissance. L'hiver évoque encore l'oubli. Il symbolise l'indifférence, l'oubli de certains événements.

Si des personnages ne sont nullement préoccupés par le passé, le personnage de Clara dans ce dernier roman, s'avère transporté par la mémoire de ce même passé. En effet, nous avons précisé que les personnages faisaient tout en leur pouvoir pour oublier ce passé, comme la symbolique de la mort, de l'obscurité laisse entrevoir. Signalons par ailleurs que cette même symbolique revêt aussi une autre caractéristique qui peut préfigurer la suite des deux narrations. Le noir et l'idée des catacombes de la mort sont aussi reliés à « la promesse d'une vie renouvelée »<sup>971</sup>. Le personnage de Cornelia en particulier va entreprendre un changement personnel en relation avec son passé d'enfant espagnole.

*Días de menta y canela* est un roman mémoriel comme on peut s'en rendre compte dès l'épigraphe de la p.7 : « Y a todos los que emigraron al norte de Europa durante los años 60, en busca de una vida mejor » ; nous pouvons ajouter également la dédicace « A mis padres » puisque les parents de l'auteur et l'auteur elle-même ont émigré au cours de ces années-là en Allemagne (D., p.7).

La mémoire de Cornelia dans *Entre dos aguas* sera réactivée malgré elle. En voyant les initiales sur la bague du mort avec la présence du ' y ', Cornelia se souvient alors des origines espagnoles de sa mère : « Recordó el anillo de su madre. » (E.D.A., p.27). C'est un objet qui pousse Cornelia à se souvenir. L'anneau est un objet symbolique important puisqu'il « sert à marquer un lien, à attacher » ; c'est un lien à « une communauté » ; ici, il symbolise le fait que Cornelia est irrémédiablement liée à la communauté espagnole.

Dans le tramway qui ramène Clara chez elle sa mémoire est réactivée en voyant une fillette et sa mère qui semblent toutes deux immigrantes et elle se remémore alors le voyage qu'elle a effectué dans les années 60 en direction de l'Allemagne :

Entonces vino a verme mi madre, tal como seguía viviendo en las fotografías de los primeros años sesenta. Mamá me llevaba cogida de la mano derecha y tiraba de mí, porque yo tenía cuatro años y no me amoldaba a sus pasos enérgicos que hacían sisear la falda marrón como una serpiente. Al otro lado iba papá. Cargaba con nuestra maleta y la bolsa que había alojado la merienda del viaje (D., p.50).

---

<sup>971</sup> *Ibidem*, p.674.

Quant à Cornelia, dans l'autobus qu'elle prend dans le but d'interroger des immigrantes au sujet de la disparition d'Esmeralda Valero, elle se souvient des difficultés de sa mère à parler l'allemand :

¿Cómo conseguían entenderse dos personas en una lengua ajena que hablaban tan penosamente ? Tuvo que pensar a su madre, en su alemán con un fortísimo acento entre gallego y español, en esa lengua más bien primitiva con la que había conseguido salir adelante durante cuarenta años, con la que había ido a comprar, había preguntado direcciones, había resuelto gestiones y papeleos, había ido a que el zapatero le cambiara unos tacones y había protestado cuando le habían cobrado de más en una tienda (E.D.A., p.164).

Il est à noter que c'est à travers le langage que la mémoire de Cornelia est réactivée, symbole de « la révélation primordiale »<sup>972</sup>.

Les deux personnages revivent le passé par l'intermédiaire d'un transport en commun. Or, selon la symbolique, ces moyens de transport « reflètent les divers aspects de la vie intérieure [du moi], en relation avec les problèmes de son développement »<sup>973</sup>. Par cet intermédiaire, les personnages reviennent sur les lieux du passé et évoluent vers leur personnalisation.

Clara se souvient même des odeurs d'antan qui semblent surgir du passé pour elle: « En el vestíbulo me arropó una nube de calor, dulce como el aroma a menta y canela que derrochaba el horno de la señora Gallina cuando preparaba galletas por Navidad » (D., p.207). Ces odeurs constituent d'ailleurs le titre du roman. Elles proviennent du passé et on peut alors mesurer de par le titre toute l'importance que ces odeurs du passé, cette mémoire, occupent dans la narration. Notons que par ailleurs l'építexse précise à ce sujet : « El título de la obra se refiere a una famosa coplilla de la cantante española Concha Piquer que la protagonista de la historia recuerda al conocer a Laborda y que su madre cantaba cuando ella era niña »<sup>974</sup>.

En ce qui concerne Cornelia, sa mémoire ne cesse d'être réactivée et devient de plus en plus précise. Elle se souvient même où se déroulaient les manifestations culturelles auxquelles elle assistait:

Y esta vez sí le vino a la memoria la escena en la que un chaval, debía de ser el hijo de ese tal Quico Sánchez que ella le había mencionado, le tiraba del pelo y le deshacía el moño. La imagen ganó en **nitidez** y vio que

---

<sup>972</sup> *Ibidem*, p.560.

<sup>973</sup> *Ibidem*, p.997.

<sup>974</sup> EFE, « Carmen Santos recupera la memoria de los emigrantes españoles en Alemania en 'Días de menta y canela' », op.cit.

sucedía en alguna calle de Francfort que se le hacía vagamente conocida. ¡Mainzer Landstraße ! Era la Mainzer Landstraße, pero no la parte de los bancos y las entidades financieras, sino la otra, la de los concesionarios de automóviles, la que se adentraba en el barrio de Gallus, donde vivían muchos emigrantes, la Mainzer Landstraße, flanqueada de viviendas sociales (E.D.A., p.101).

Les souvenirs reviennent peu à peu et on passe d'une mémoire floue (« una cara **borrosa** –E.D.A., p.74) à une mémoire beaucoup plus nette (« nitidez »).

Clara semble comprendre et même ressentir la tristesse des immigrants espagnols à cette époque :

Antes de que ocultara el rostro entre los pliegues mustios de la cortina, descubrí el esmalte que se espesaba entre sus pestañas fatigadas y creí sentir dentro la tristeza de aquellos hombres que viajaron con las manos vacías hacia un futuro incierto en una tierra extraña. Y la de todas las mujeres que les siguieron. Y me sentí muy cerca del desconocido Héctor Laborda, que quizá partió en un convoy similar y fue hecho prisionero por el futuro que había pretendido conquistar (D., p.43).

Elle cherche de plus à activer la mémoire de son père sur son passé d'immigrant espagnol en Allemagne, comme le démontre les questions posées à son père et son désir de savoir de façon insistante comme nous le révèle les impératifs utilisés : « -¿Cuando trabajaste en Correos, en Düsseldorf, conociste a un tal Héctor Laborda ? Debía de tener más o menos tu edad... » (D., p.37). Elle veut en savoir toujours plus sur les expériences de son père en Allemagne : « - [...] **Anda, cuéntame** cosas del tren. Nunca nos hablaste de aquello » (D., p.39). La narratrice est très intéressée par les souvenirs de son père : « Se me acababa el tiempo, pero algo dentro de mí se resistía a dejar a medias la historia que nunca me interesó y de pronto me fascinaba » (D., p.41).

L'évolution de ce personnage nous entraîne ensuite vers le devoir de mémoire.

C'est un devoir de mémoire qui est mis en valeur dans la narration au sujet de l'émigration espagnole des années 60. Relater ces événements du passé est très important pour l'auteur qui précise le fait que :

Con *Días de menta y canela* quise homenajear a mis padres y a tantos otros que dejaron España en trenes cochambrosos, con sus maletas de cartón y sin conocer otra idioma que el suyo ni otra cultura que la española, porque merecen que no olvidemos el valor que le echaron. Y tampoco deberíamos olvidar el dinero que aquellos emigrantes mandaron a España durante muchos años y que aportó su granito de arena en el

crecimiento que experimentó la economía española en los sesenta y setenta<sup>975</sup>.

Elle insiste beaucoup sur ce devoir de mémoire : « Pero creo que todos aquellos que durante siglos se fueron de España obligados por la necesidad también merecerían hoy su recordatorio. Se lo debemos. »<sup>976</sup>. Nous entrons ici complètement dans la définition du devoir de mémoire qui « est le devoir de rendre justice par le souvenir, à un autre que soi. L'idée de dette est inséparable de celle d'héritage. Nous sommes redevables à ceux qui nous ont précédé d'une part de ce que nous sommes »<sup>977</sup>. Ce devoir est d'autant plus important pour l'auteur que, comme le dénomme Pierre Mannoni, son « mythe personnel », est primordial puisqu'elle a vécu en Allemagne<sup>978</sup>

La narratrice se rend compte qu'en Allemagne, un personnage, issu de l'émigration espagnole également, le Père Vargas est en train d'établir un lieu de mémoire sur l'histoire de l'émigration espagnole des années 60 en direction de l'Allemagne : « Al final, el dinero y la botella de coñac habían sido legados a una institución presidida por un jesuita español que se dedicaba a investigar la emigración y preparaba una exposición sobre el tema para el año siguiente » (D., p.45). Si l'on se réfère à la définition de Pierre Nora sur les lieux de mémoire, on peut dire que le projet du Père Vargas offre alors « tour à tour un appui à la mémoire défaillante, une lutte dans la lutte contre l'oubli voire une suppléance muette à la mémoire morte »<sup>979</sup>.

La narratrice cherche à établir un devoir de mémoire sur l'histoire des immigrants espagnols en Allemagne comme elle le confie au téléphone au prêtre : « -[...] y servirá para ilustrar la vida de los hombres y mujeres que se establecieron en Alemania hacia comienzos de los sesenta. » ; elle ajoute quelques lignes plus loin :

-Mire... yo misma soy hija de emigrantes. Viví con mis padres en Düsseldorf, precisamente, y creo que en España estamos dando la espalda a aquel fenómeno social. Casi nadie quiere acordarse ya de qué fue la emigración. Y estoy convencida de que la gente que se buscó la vida allí, es decir, los emigrantes de la primera generación, merecen que recordemos lo que hicieron. Sería un pequeño homenaje (D., p.63).

---

<sup>975</sup> SANTOS Celia, « Entrevista a Carmen Santos », op.cit.

<sup>976</sup> SANTOS Carmen, *Blog Días de menta y canela*, 12/2008, op.cit.

<sup>977</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit., p.108.

<sup>978</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales...*, op.cit, p.69.

<sup>979</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit, p.49.

Le Père Vargas partage ce devoir de mémoire et veut d'ailleurs la rendre collective à travers son projet d'exposition :

-Mire, señora Rosell, me gustaría colaborar en su reportaje. De hecho, estaré encantado de proporcionarle cualquier información que necesite sobre la emigración. Poco a poco estamos reuniendo un archivo bastante completo en papel. También llevamos una base de datos (D., p.64).

De par la présence des documents réunis par le Père Vargas, on observe bien que, plus qu'un lieu de mémoire, il veut en faire un lieu de savoir.

La narratrice de *Entre dos aguas* plaide aussi en faveur du devoir de mémoire. Elle plaint sa mère qui ne veut se souvenir de son propre passé en tant qu'immigrante.

Cornelia est choquée par ses propos :

No conseguía deshacerse del malestar ocasionado por la visita de su madre. Le había dejado una desazón que oscilaba entre la indignación ante su desmemoria selectiva, como si hubiera olvidado lo que significaba tener que abandonar el propio país para buscarse la vida, y la rabia de no haber podido decirle nada al respecto (E.D.A., p.217).

Elle se rend compte que cette dernière ne possède aucune compréhension envers les immigrants actuels, envers l'Autre, contrairement à elle. Elle exprime toute sa différence entre elle et sa mère puisqu'elle rejette l'héritage que sa mère veut lui transmettre en lui disant de se méfier des immigrants récents. « A la sélection 'naturelle' vient s'ajouter une sélection fondée, en partie au moins sur la liberté de décision des acteurs »<sup>980</sup>. C'est un véritable problème que l'auteur dénonce dans son roman :

En el proceso de aculturación que conlleva vivir mucho tiempo fuera difícil sustraerse a absorber estos estereotipos. En realidad siempre es difícil escapar de ellos. Todos operamos con estereotipos, son parte de nuestra forma de pensar, los hemos adquirido en nuestro proceso de socialización, pero eso no significa que tengamos que aceptarlos, ya que podemos distanciarnos de ellos si los observamos de una forma crítica<sup>981</sup>.

Même si le devoir de se souvenir de ses propres difficultés en tant qu'immigrant est moins prégnant si on compare cette narration avec celle de Carmen Santos, il existe néanmoins.

---

980 WIEVIORKA Michel, « Introduction », WIEVIORKA Michel et OHANA Jocelyne, *La différence culturelle...*, op.cit., p.11 ; MOLINO Jean, « La culture du cliché... », op.cit., p.43.

981 RIBAS Rosa, « Los bávaros son andaluces con pantalones de cuero », « Los bávaros son andaluces con pantalones de cuero », *El Recreo*, 20/06/2008, <http://www.elrecreo.com>

## 2. Problématique identitaire et enseignement

La problématique identitaire est nette dans *Días de menta y canela*. De plus, l'identité est imposée aux enfants dans ce roman. La narratrice témoigne que le père souhaitait que ses filles s'identifient pleinement à l'Espagne. Pour ce, il désirait qu'elles conservent la langue maternelle : « Sonrió **como la esfinge** cuya foto ilustraba el libro de grandes enigmas de la historia que compró papá al Círculo de Lectores, del que se hizo socio para que sus hijas leyéramos en español y no perdiéramos las raíces » (D., p.307). La comparaison avec le sphinx est intéressante. Le père apparaît comme un gardien pour la narratrice. Selon la symbolique, le sphinx est « le gardien des seuils interdits »<sup>982</sup>. L'interdit est ici la langue et la culture allemande. Il veille à ce que l'identité de ses filles ne penche pas en faveur du pays d'accueil. Le père compte bien souligner la différence de mœurs entre espagnols et allemands en dévalorisant les seconds comme le démontre les oppositions suivantes, il veut démontrer que fréquenter les jeunes allemands est interdit à ses filles. Pour ce il met en opposition des valeurs positives pour qualifier les jeunes espagnols et négatives pour caractériser les Allemands; « Allí iban sólo españolas, **gente recta que respetaba la moral**. No como esos **degenerados** de los cuadros, que eran unos **viciosos** dejados de la mano de Dios » (D., p.313).

L'imposition de la langue espagnole est renforcée de plus avec le passage suivant. La mère en vient même à disputer ses filles si elles emploient l'allemand à la maison : « -[...] Y a ti ¿cuántas veces te he dicho que en casa se habla español, eh ? » (D., p.80). On a clairement l'impression que les enfants ne peuvent choisir alors que naturellement leur choix se porte vers la langue allemande.

Anita, la sœur de la narratrice est le personnage qui s'oppose le plus à l'identité espagnole. Alors que les parents la poussent à choisir la culture espagnole, elle finit par choisir l'allemande. Le legs que voulaient lui transmettre les parents est rejeté par ce personnage<sup>983</sup>.

Cette même problématique est encore plus présente dans *Entre dos aguas*. A la mort de son mari, Magdalena Ríos demeure prostrée. L'unique chose qui la fait

<sup>982</sup> CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles...*, op.cit, p.906.

<sup>983</sup> WIEVIORKA Michel, « Introduction », WIEVIORKA Michel et OHANA Jocelyne, *La différence culturelle...*, op.cit, p.11.

réagir concerne ses origines espagnoles. Le changement d'attitude est frappant. Son débit de parole contraste avec le vocable « *apatía* » utilisé par sa fille (E.D.A., p.50). Elle utilise, de plus, le « nous » pour souligner sa correspondance avec la mère de Cornelia, son appartenance à la communauté espagnole :

-Fíjate. La comisaria es la hija de la Celsa. –Se volvió hacia Cornelia- Su madre y yo hace años que **nos conocemos**. Ahora **nos vemos** poco, casi siempre en la fiesta del 12 de octubre del consulado español, pero antes, cuando **éramos** jovencitas, **hacíamos** muchas cosas juntas. **Éramos** muy amigas. Íntimas.

Il existe aussi une opposition identitaire entre elle et son mari en ce qui concerne le lieu d'enterrement comme en fait part Julia Soto à Cornelia :

[Cornelia]: -¿Me permite una pregunta? Muchos emigrantes quieren ser enterrados en su lugar de origen. ¿Fue decisión de su padre ser enterrado en Francfort ?

[Julia] : -Sí. Lo tenía ya planeado desde hacía tiempo. A mi madre no le gustaba la idea. Ella prefería que la enterraran en el pueblo, pero como mi padre arregló todas estas cosas, ella dijo que tampoco quería estar enterrada sola allí, si mi padre estaba aquí en Alemania (E.D.A., p.107).

« Enterrement » est un dérivé du mot « terre ». La terre revêt dans cet exemple une importance capitale. Ici, elle semble souligner le « symbole de l'identification »<sup>984</sup>. Vouloir être enterrée dans le pays natal démontre ainsi toute l'identification de cette femme à l'Espagne.

Cornelia, quant à elle, rejette sa double identité :

Al apagar la luz le cruzó por la mente que la reiteración de su apellido **Weber-Tejedor** era algo ridículo, irrisoria. Mientras caía en el sueño, escuchó la voz de su madre diciéndole :

-Pero es un nombre de oficio, hija, que es muy digno. Más tonto es llamarse Martínez Martínez o García García. Por lo menos lo tuyo es internacional (E.D.A., p.77).

Weber-Tejedor signifie la même chose en espagnol et en allemand : tisserand. Le double nom de Cornelia est important puisque tisserand vient de tisser. Or, à travers ce vocable, les origines espagnoles et allemandes de la protagoniste semblent inévitablement liées. Selon Elit, le verbe tisser signifie « réunir ensemble des réalités différentes »<sup>985</sup>. Cornelia rejette Tejedor et souhaite conserver seulement Weber mais sa mère insiste et lui démontre qu'elle ne peut nier sa double origine.

<sup>984</sup> CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles...*, op.cit., p.941.

<sup>985</sup> *Ibidem*, p.951.

La commissaire Weber-Tejedor a mis de côté ses origines espagnoles comme nous pouvons le constater une nouvelle fois dans l'extrait suivant : « Cuando al cumplir los dieciocho optó por la nacionalidad alemana, devolvió el pasaporte español y desde entonces ya no había tenido nada que ver con el consulado » (E.D.A., p.91).

Cornelia ne veut pas de son passeport espagnol. Elle ne souhaite plus repartir du port d'arrivée qui est pour elle l'Allemagne. Elle ne désire pas prendre un nouveau départ en direction de ses origines espagnoles.

En présence d'autres personnes d'origine espagnole, Cornelia s'adresse à sa mère en allemand :

Su madre la recibió con muestras visibles de alegría, la tomó por la cintura y miró a su alrededor con mal disimulado orgullo, como diciendo a quien pudiera verlas : 'Ésta es mi hija, la comisaria'.

Cornelia se dirigió a ella en alemán.

-Éste es mi colega, el subcomisario Fischer (E.D.A., p.141).

La langue est « l'un des composants d'une structure mentale et sociale », elle est « l'âme d'une culture, d'une cité », « elle est facteur de cohésion »<sup>986</sup>. En employant la langue allemande au lieu de l'espagnole, Cornelia renforce son lien avec la culture et la société allemande.

Ensuite, en rencontrant la veuve de Marcelino Soto, Cornelia ne sait comment se positionner : « Cornelia se sentía obligada a decir algo, pero no sabía realmente qué, ni en qué idioma. ¿**En alemán**, como comisaria de policía ? ¿**En español**, como la hija de la Celsa ? Absorta en ese dilema, no percibió de momento el murmullo de la viuda » (E.D.A., p.51).

Les questions rhétoriques démontrent bien son entre-deux. De plus, elle ne sait quelle langue adopter. Conformément à ce que nous avons observé précédemment, elle ne sait vers quelle culture se diriger et doute de son appartenance totale à la société allemande.

En voyant la douleur de la veuve, Cornelia ressent encore cet entre-deux comme le démontre l'opposition suivante : « Esa forma de duelo era para Cornelia a la vez **ajena y propia** » (E.D.A., p.52).

---

<sup>986</sup> *Ibidem*, p.561.

Après être passée par l'épreuve de l'entre-deux, Cornelia se rend compte que ses doubles origines vont lui permettre de comprendre les autres immigrants en particulier. Elle souligne sa connaissance de l'émigration à son chef pour expliquer qu'il est étrange que Soto soit si riche :

« -El milagro alemán también alcanzó a los emigrantes- arrojó Ockenfeld.

-Por lo que yo sé, y **créame**, que sé de lo que hablo, rara vez –atajó Cornelia-. » (E.D.A., p.219). Cornelia apporte ici un témoignage à son patron ; en effet, n'oublions pas que « la structure dialogale du témoignage en fait immédiatement ressortir la dimension fiduciaire : le témoin demande à être cru. Il ne se borne pas à dire 'J'y étais', il ajoute : 'Croyez-moi' (comme dans le cas présent) »<sup>987</sup>.

Elle réitère son savoir un peu plus loin. Cornelia sait de plus comment s'y prendre avec les immigrants et se sert de son expérience : « -En una lengua que no es la materna es más fácil mantener la distancia respecto a lo que se dice. Lo sé por propia experiencia. Usted, Müller, no abra la boca, pero si tiene que hacerlo, recuerde que no habla español » (E.D.A., p.302). Or, si Cornelia utilise l'espagnol, la langue maternelle, elle pourra déstabiliser l'interlocuteur car « la connaissance d'un langage introduit dans l'intimité d'une personne »<sup>988</sup>. Cornelia est une véritable enseignante pour les autres personnages en exprimant « sa certitude vis-à-vis de l'histoire »<sup>989</sup>. De plus, avec l'utilisation du présent, elle fait une généralité de la situation et a donc une fonction généralisante<sup>990</sup>.

Cette volonté de témoigner est encore plus importante dans le roman de Carmen Santos.

Dans *Días de menta y canela*, le père de Clara représente aussi un témoin de l'histoire de l'émigration espagnole en direction de l'Allemagne « Y entonces va y salta el Poeta, Antonio creo que se llamaba, y nos sale con que íbamos a ganarnos el futuro de nuestros hijos y ése era **el tren de la ilusión**, porque cada uno llevaba la suya en la maleta y no había dos iguales » (D., p.43). L'expression qu'il emploie : « le train de l'illusion » est intéressante. Rappelons en effet, qu'il s'agit du symbole de l'évolution. Il est associé de plus au vocable « illusion ». Le père de Clara témoigne de tous les espoirs qu'ont les émigrants.

---

<sup>987</sup> RICOEUR Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, op.cit, p.205.

<sup>988</sup> CHEVALIER Jean et GHEERBRANT Alain, *Dictionnaire des symboles...*, op.cit, p.561.

<sup>989</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman...*, op.cit, p.64.

<sup>990</sup> *Ibidem*, p.65.

Le père transmet sa mémoire des événements qu'il a connus à sa fille ; il joue le rôle d'un enseignant en transmettant ses souvenirs à travers une photo et en désignant les personnes les unes après les autres :

Me puso delante una instantánea en blanco y negro a la que se asomaban, como desde un ventanuco abierto a otro mundo, cuatro hombres de cabellos oscuros y rostro de color gris perla, divididos en horizontal por el estilete de un bigotillo escuálido. [...] Su dedo índice, todavía amarillento de cuando fumaba cigarillos sin filtro, tamborileó sobre la cabeza del hombre que ocupaba el extremo izquierdo de la imagen. [...] El dedo de mi padre se deslizó sobre el hombre que posaba a la derecha de Moscú (D., p.38 et 39).

Le Père Vargas transmet aussi à Clara la mémoire sur l'émigration espagnole en direction de l'Allemagne : « -Yo vine en uno de esos trenes. En el sesenta y uno. Durante muchos años, el gobierno franquista fletaba cada jueves un convoy de trabajadores que salía con rumbo a Colonia. Mano de obra a granel para alimentar el milagro económico alemán. » (D., p.405-406). Sa mémoire est précise avec la présence d'une date et d'un jour de la semaine.

Le journaliste allemand, en partageant les documents recueillis à propos de l'histoire de l'immigrant espagnol en Allemagne, partage du même coup la mémoire sur ce sujet : « Declaró que como a él ya no iban a servirle de nada los escasos datos que había recopilado, me lo enviaría por correo electrónico » (D., p.45). L'échange de document symbolise bien une transmission. Ce sont les supports que privilégie tout enseignement.

La narration a un but d'enseignement, but privilégié comme l'explique l'auteur elle-même : « [...] le servirá a aquellos que quieran conocer cómo vivían los hijos de los emigrantes en Alemania »<sup>991</sup>.

Cet enseignement n'est pas transmis uniquement aux personnages des narrations mais aussi aux lecteurs.

### 3. Dramatiser l'histoire

Dans *Días de menta y canela*, pour les immigrants espagnols en Allemagne, les difficultés d'ordre émotionnel furent présentes bien avant le départ pour l'Allemagne. C'est ce qu'évoque le père de la narratrice lorsqu'il lui

---

991 ESCRICHE Richard, « Carmen Santos, autor de la novela de intriga 'Días de menta y canela' », *Hoja de la Tarde*, 30/05/2007, <http://www.hojadelatarde.com/hemeroteca/2007/mayo2007/30052007/HDT22.pdf>.

explique comment étaient attribués les contrats et comment il s'est senti déshumanisé à ce moment-là:

- Cuando nos tocó el de los cuadraos, nos hicieron ponernos en fila como en la mili y nos miraron los dientes igual que **a las caballerías**. No respetaban ni las partes, ya sabes. Nada menos que nos reconoció una *Fräulein*. Y era guapa, ya lo creo. Igualita que la Janet Leigh en esa de *Psicosis*. Caramba, si pasé vergüenza (D., p.40).

Le père raconte l'humiliation qu'il a subie, le fait qu'il s'est senti déshumanisé, animalisé, à ce moment-là.

D'autres procédés sont mis en œuvre pour dramatiser l'histoire

Les points de suspension démontrent bien l'émotion du père en évoquant son départ pour l'Allemagne :

-En el tren no íbamos más que hombres, todos jóvenes y fuertes, más pobres que los *ratolins* de iglesia. Cada uno con su maleta de cartón auestas. Menuda birria de maletas. Y aun así nos sobraba sitio. Como íbamos lo puesto... [...] Tu madre me había preparado merienda : pan, chorizo, una tortilla de patata y agua. No daba para más. En el andén nos repartieron un número a cada uno en el que decía el vagón donde te tocaba ir. Había que colgárselo del cuello para que se viera bien, como el ganado... (D., p.41).

On sent bien qu'il a du mal à se remémorer ces situations difficiles. On entre ici dans ce qu'appelle Paul Ricoeur : la mémoire blessée du personnage.

La mère de la narratrice a du mal à se remettre de la séparation d'avec sa famille comme le démontre la tournure progressive : « Había dejado la bolsa de la merienda en el suelo, entre sus rodillas cubiertas por una púdica falda de capa, y **seguía llorando** » (D., p.21). Cette tournure démontre bien le chagrin du personnage qui a beaucoup de mal à s'en remettre.

Le père de la narratrice avoue lui aussi avoir ressenti une profonde tristesse en quittant l'Espagne. De nouveau, on constate tout son trouble car son récit est entrecoupé par des points de suspension :

-[...] Y cuando me asomé a la ventana y vi a tu madre en el andén, tan guapa, con ese pelo tan negro que tenía, y la pobre sin parar de llorar y diciéndome adiós con la mano, se me puso una cosa aquí...- papá se apretó el pecho con las dos manos- que no podía ni respirar. Al final, la pena se me escapó por los ojos y no veía tres en un burro. Me metí dentro para que tu madre no me viera así [...] No me quité de la ventana hasta que me secaron las lágrimas, no fueran a verme los compañeros. ¿Y sabes qué ? Cuando me senté, resulta que todos llevaban los ojos rojos (D., p.41-42).

Il évoque aussi ce sentiment de façon commune aux autres émigrants : on passe du « je » au « ils ». Sa tristesse est partagée.

Dans le portrait consacré à la mère de Cornelia, Celsa, il est mentionné qu'elle s'est sentie animalisée pendant la visite médicale organisée pour envoyer des travailleurs espagnols en Allemagne, comme l'indique la comparaison suivante :

Celsa, en cambio, gozaba de una salud excelente, aunque estuvo a punto de dar media vuelta cuando se encontró medio desnuda en una sala del ayuntamiento de Allariz, que normalmente se usaba para reuniones y había sido habilitada como sala de reconocimientos médicos. Hacía frío en esa habitación y un grupo de médicos, separados por mamparas, iba haciendo pasar a las mujeres que esperaban en una cola en ropa interior al grito de 'la siguiente'. Ahí sintió una vergüenza terrible y siempre decía que se vio **'como las ovejitas cuando las llevan de un pasto a otro'** (E.D.A., p.79).

Cette animalisation est réitérée quelques lignes plus loin :

En el autobús, recordaba Celsa Tejedor, una mujer del pueblo le contó que se había arreglado los dientes porque los médicos alemanes eran muy estrictos y no querían gente con dientes picados. Celsa pensó esta vez : **'Como los caballitos'**, y se limitó a sonreír y a mostrar una dentadura impecable de la que aún podía presumir (E.D.A., p.79).

Le dramatisme est poussé à son comble dans un épisode précis de *Días de menta y canela*. Il s'agit de la scène, rapportée par un journaliste, où les policiers allemands trouvent Héctor Laborda, l'immigrant espagnol, décédé dans son appartement et ce, depuis plusieurs jours. Comme pour éveiller les consciences, la narration emploie un lexique choquant à ce sujet :

Una pareja de policías con uniforme verde y gorra de plato, alertada por los vecinos a causa del **hedor** que llevaba días invadiendo el rellano de la escalera, halló el 24 de diciembre de 2003, a las once de la mañana sus **restos** empotrados en un sillón orejero junto a la ventana (D., p.9).

Nous avons là le champ lexical choquant de la putréfaction. C'est une fin tragique qui ne peut manquer d'émouvoir le lecteur. De plus, cette émotion est renforcée avec le ressenti de la narratrice. Clara est très émue : « La mención de la botella de Fundador me ató un nudo en el estómago. Casi me eché a llorar al imaginar al pobre anciano contemplando su reliquia en la más absoluta soledad » (D., p.269). En effet, n'oublions pas que « les facteurs émotionnels ou affectifs jouent un rôle » pour les lecteurs<sup>992</sup>.

On retrouve un peu plus loin dans la narration d'autres descriptions choquantes comme à propos des conditions de décès de l'immigrant espagnol en Allemagne :

---

<sup>992</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales*, op.cit, p.71.

« Al abrir emanó del piso un **hedor** prieto que nos abofeteó con saña. Retrocedí de un salto [...] Esa **pestilencia** sólo podía ser remanente de la que liberó el cuerpo en **descomposición** del viejo Laborda » (D., p.167). Le champ lexical de la putréfaction est répété une nouvelle fois à l'occasion de la visite de l'appartement de l'immigrant espagnol par Clara et Héctor Laborda, fils. On a l'impression que la narration souhaite que le lecteur se fixe sur cette image choquante et qu'il visualise et ressente la mort de l'immigrant.

Dans *Entre dos aguas*, la mort va aussi contribuer à émouvoir. Tout d'abord, à plusieurs reprises dans la narration, il est indiqué à propos de la femme de Marcelino Soto que cette dernière n'a jamais pu s'habituer au climat allemand et en a beaucoup souffert : « -[...] Mamá **siempre** ha sufrido mucho con el frío en Alemania » (E.D.A., p.48). Il s'agit d'une constante comme l'on peut en juger avec la présence de l'adverbe « siempre ».

Elle souligne d'ailleurs elle-même à deux occasions son aversion pour le froid : « -Mi pobre Marcelino, en el agua, con este frío, con este frío » ; « [...] con la voz entrecortada por los sollozos repetía sin cesar 'en el agua, con este frío' » (E.D.A., p.51). Il y a une insistance, le froid est répété trois fois. On s'en rend compte, Magdalena est traumatisée, elle ne cesse de parler de la même chose.

Magdalena Ríos, la veuve de Marcelino Soto va tellement ressentir la solitude après le décès de son mari qu'elle va se donner la mort de manière violente comme le souligne le médecin légiste : « La verdad es que esta manera de quitarse la vida es propia de gente con trastornos psíquicos » -elle a ingéré une grande quantité d'alcali- (E.D.A., p.252). Le légiste confirme un peu plus loin :

En mi opinión, desde la muerte de su marido esta mujer cayó en una espiral de crisis en la que se fue infligiendo dolor hasta perder el control. Se podría decir que se mezclaron el desequilibrio psíquico en que cayó con el miedo a un futuro en soledad (E.D.A., p.270).

La description de son suicide surenchérit la souffrance de Magdalena Ríos. On perçoit toute sa souffrance à travers les mutilations qu'elle s'est infligée :

En la cabeza de Cornelia, sin embargo, habían quedado grabadas las palabras de Pfisterer miedo al futuro en soledad asociadas al cuerpo maltratado de Magdalena Ríos, sus uñas comidas, las zonas calvas de su cráneo, las vísceras quemadas (E.D.A., p.272).

Pour rendre crédibles les narrations et faire passer leurs messages, les romans misent également beaucoup sur l'illusion de réalité.

#### 4. Réalisme et universalité

En voyageant avec Héctor à Düsseldorf, Clara se rend compte à quel point elle éprouve de la nostalgie pour son enfance en Allemagne :

Ahora me daba cuenta de que añoraba los inviernos blancos de mi infancia. Y el aroma del abeto natural que invadía nuestra salita cada Navidad y se mezclaba con la fragancia dejada en las manos por las mandarinas españolas que compraba mamá en el supermercado. Me sacudió un escalofrío. Quise atribuirlo al fresco llegado del exterior (D., p.306).

Ce sont en particulier des odeurs dont elle se souvient : celle du sapin, des mandarines. Ceci va contribuer au réalisme de l'histoire. Rappelons que l'odeur, depuis la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, est omniprésente dans les romans réalistes et naturalistes. Contrairement à Zola, l'odorat n'est pas utilisé ici pour qualifier un personnage mais pour matérialiser le souvenir d'un des protagonistes de la narration. Qui ne se souvient pas de l'odeur des aiguilles du sapin, symbole de l'enchantement chez l'enfant ? Par l'intermédiaire de cette odeur, chaque lecteur peut donc se plonger dans ses propres souvenirs et donc partager les émotions ressenties par la narratrice. Il s'agit là d'un élément culturel connu de beaucoup et donc important pour créer un environnement réaliste<sup>993</sup>

Dans l'extrait suivant, c'est le dialecte de Valence qui contribue à l'illusion de réalité :

A veces vomitaba en el retrete y yo le observaba desde el dormitorio, porque la urgencia le había impedido cerrar la puerta. Al terminar, papá tiraba de la cadena, sonreía desde la boca mustia y decía que ya estaba bien de la *panxeta* (D., p.108).

Ce qui contribue aussi au réalisme de l'histoire de cette famille espagnole immigrante en Allemagne, est qu'apparaissent des répliques en allemand dans la narration. Citons un exemple : « -*Der Sekt ist genauso ekelhaft wie du !* -; El champán es igual de asqueroso que tú ! » (D., p.82).

Il y a encore la présence du dialecte de Valence dans la narration, lieu d'origine de la famille Rosell : « -[...] Que las *xiquetes* lo pescan todo » (D., p.108). Les accents des personnages du roman sont également transcrits comme pour donner plus de réalisme à l'histoire. On peut noter ainsi « Gilbé Béco » ou encore « *Mesié, silvuplé, una foto ?* » (D., p.345).

---

<sup>993</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, op.cit, p.27.

En ce qui concerne les lieux d'origine des migrants, *Días de menta y canela* reflète bien la réalité. Dans *Días de menta y canela*, les personnages proviennent de Valence, zone importante d'émigration selon Juan B. et María José Vilar. Dans *Entre dos aguas*, Regino Martínez, l'assassin de Marcelino Soto vient de Posadas (Córdoba). Là aussi, on se situe dans les plus importantes provinces d'émigration. Celsa Tejedor, quant à elle, vient d'une région proche de Orense, importante province d'émigration également. Marcelino Soto vient de Galice, région importante donc pour les historiens.

Quand le Père Vargas insiste sur les difficiles conditions de travail des immigrants espagnols en Allemagne, son récit donne une illusion de réalité :

-[...] Llegaban cada jueves a la estación de **Deutz**, un barrio de **Colonia**, cargados de hombres dispuestos a dejarse la piel trabajando para enviar dinero a su familia [...] En la estación central, **aquí al lado mismo**. Descargábamos de madrugada los trenes que traían las sacas con cartas y paquetes. Pasábamos un frío terrible en esos andenes (D., p.220).

Nous avons une description précise des lieux. Le nom de la gare, par exemple, proclame l'authenticité de la narration. Il est d'ailleurs mentionné sa localisation.

En ce qui concerne les secteurs d'emploi, pour le lecteur averti, la narration s'inscrit dans la réalité. La mère de Clara dans *Días de menta y canela*, fait des ménages en Allemagne. La femme de Marcelino Soto dans *Entre dos aguas* s'est aussi occupée au début de son séjour de l'entretien d'une clinique en Allemagne. En ce qui concerne les hommes, ils représentent bien le portrait social dressé par les historiens. A part une incursion par la poste allemande dans *Días de menta y canela*, il est vrai que les autres activités professionnelles des Espagnols en Allemagne concernent le domaine de l'industrie. Le père de Clara a aussi travaillé dans une industrie chimique. Dans *Entre dos aguas*, on rejoint également les remarques des historiens. On sait ainsi que la mère de Cornelia a travaillé également dans une usine. Un autre personnage signalé dans le roman a travaillé dans la construction, secteur aussi mentionné par les historiens.

L'espace est aussi décrit précisément dans *Entre dos aguas*. On remarque même un historique pour certains lieux :

El edificio de la nueva Jefatura de Policía de Francfort, un dado aplastado y macizo de piedra oscura, se levantaba en una zona bastante desangelada de la ciudad en el cruce entre el cinturón de avenidas que recorre la ciudad por lo que hasta el siglo XIX fue el límite norte de Francfort antes de que se fueran anexionando los pueblos cercanos y una de las calles que va subiendo hacia esos nuevos barrios, la Eckenkeimer Landstraße partida por

la cicatriz de la línea de metro que poco más allá de la Jefatura de Policía sale a la superficie (E.D.A., p.21).

Les immigrants espagnols souffrent de rejet essentiellement de la part des citoyens allemands comme le précise Clara dans *Días de menta y canela* en en faisant une généralité de l'époque :

Como aquí escaseaba la vivienda y no había muchos alemanes dispuestos a alquilar pisos a extranjeros, los alojaban en residencias para inmigrantes, a veces de **cuatro o seis** personas por habitación, o en **barracones de madera como éste**, construidos para absorber la avalancha de inmigración (D., p.172).

Guy Hermet a beaucoup travaillé sur les stéréotypes diffusés par les Allemands envers les Espagnols et vice-versa. Seuls quelques-uns sont reflétés dans les deux narrations. Il n'est pas indiqué par exemple que pour les Espagnols, les Allemands sont de grands consommateurs de bière et de pomme de terre. Dans l'esprit des Allemands, les Espagnols ne sont pas non plus forcément associés à des délits. Seule la froideur des Allemands et le tempérament de feu des Espagnols sont évoqués. Les stéréotypes qui ne sont pas réitérés n'apparaissent alors plus comme une « représentation forte »<sup>994</sup>.

Cette version est confirmée par Elke, une Allemande qui a vécu avec le père d'Héctor Laborda. Selon elle, il existait de nombreux préjugés : « En Alemania había mucho prejuicio contra los *Gastarbeiter*, los extranjeros que venían a trabajar » (D., p.263). Clara témoigne des conditions de vie des immigrants espagnols en Allemagne et est, de plus, précise à ce sujet. Elle indique combien de personnes vivaient ensemble et elle donne un exemple à Héctor Laborda en ce qui concerne les pré-fabriqués. C'est une fonction explicative qui donne encore à nouveau une illusion de réalité. De plus, ce récit est confirmé par un autre témoin de l'époque, une Allemande qui a vécu aux côtes d'un immigrant espagnol, ce qui contribue à renforcer la véracité des dires.

Clara explique encore plus loin à Héctor les conditions de vie dans lesquelles ces derniers vivaient. Son discours contribue à l'illusion de réalité car il ressemble à un petit récit historique. Elle explique comment la main-d'œuvre espagnole était recrutée, comment se déroulait le recrutement, leur condition de vie en Allemagne, où ils étaient logés. Elle explique aussi comment étaient agencés les

---

<sup>994</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales*, op.cit, p.74.

logements. C'est à une véritable visite guidée à laquelle on a affaire. Le lecteur peut même s'il le voulait grâce à ce récit en dresser le plan.

-Lo que llamas campos de concentración son viviendas para inmigrantes. Algo muy común entonces. Las fábricas necesitaban mano de obra y la solicitaban al Estado, que reclutaba a trabajadores **en los países más pobres de Europa**, les hacía un reconocimiento médico durísimo y los metía en un tren con destino a Alemania. Como aquí escaseaba la vivienda y no había muchos alemanes dispuestos a alquilar pisos a extranjeros, los alojaban en residencias para inmigrantes, a veces de cuatro a seis personas por habitación, o en barracones de madera como éste, construidos para absorber la avalancha de inmigración. A los hombres que venían solos los metían en una vivienda compartida. Tenían cocina, pero no baño. Ni tampoco duchas. Los retretes colectivos estaban en otro barracón. Así que para visitar al señor Roca había que salir a la calle, aunque fuera en pleno invierno y se helaran hasta las piedras (D., p.172).

En utilisant un discours historique, Clara nous apparaît alors comme un personnage porteur de savoirs<sup>995</sup>. Dans cet extrait, Clara insiste sur la pauvreté des candidats à l'émigration. Si l'on excepte ce passage, la pauvreté est très peu mentionnée dans la narration. La famille de Clara ne semble pas manifestement très pauvre en Allemagne. C'est dans le roman de Rosa Ribas que celle-ci apparaît le plus : « Los padres de Celsa se enteraron de sus planes de emigrar cuando le llegó la carta para la segunda revisión, la de los médicos alemanes. Podrían habérselo prohibido porque todavía era menor de edad, pero en realidad el dinero que pudiera enviar les hacía buena falta » (E.D.A., p.79). De plus, ce roman nous offre un portrait d'une migrante qui colle à la réalité. Selon les chercheurs ? il s'agissait en majorité de jeunes femmes célibataires. On entre dans ce portrait type si on observe celui de la mère de Cornelia, elle avait vingt ans quand elle a décidé de se rendre en Allemagne et était célibataire. Dans *Días de menta y canela*, on s'éloigne quelque peu des représentations diffusées par les historiens. Rappelons que la narratrice se remémore son enfance mais ne garde pas comme principal souvenir la pauvreté familiale. Dans ce roman, on s'éloigne du portrait oscur de migrants ayant des conditions de vie très difficiles. Au niveau des privations (qui existent dans *Días de menta y canela*), on n'atteint pas des restrictions sévères comme le mentionne Díaz Plaja, à savoir qu'au niveau de l'alimentation, les travailleurs se nourrissaient très faiblement. Il ajoute également qu'ils se privaient de cinéma et d'alcool, par exemple. Or, dans ce roman, on sait

---

<sup>995</sup> WIEVIORKA Michel, « Introduction », WIEVIORKA Michel et OHANA Jocelyne, *La différence culturelle...*, op.cit, p.121.

par exemple que la famille Rosell est allée au moins une fois au cinéma voir *Le parrain* de Francis Ford Coppola. Au niveau de la consommation d'alcool, elle n'est pas non plus nulle dans ce roman et au contraire très appréciée lors de rencontres entre amis.

Dans *Entre dos aguas*, la narration nous indique également comment se déroulait l'accueil des émigrants espagnols et combien étaient concernés par l'émigration : « Salieron del tumulto de la estación donde unos quinientos españoles y portugueses agotados por el largo viaje intentaban orientarse y encontrar a los representantes de sus empresas de destino » (E.D.A., p.80).

Nous l'avons observé un peu plus haut, le père de Clara ne souhaite pas que ses filles fréquentent des garçons allemands et apparaît en véritable symbole de l'interdit. Pour en témoigner, la narratrice utilise une comparaison éloquente et fait appel à la connaissance du lecteur dans le domaine cinématographique (*Le parrain*) afin qu'il se rende compte du désarroi de la narratrice lorsque, petite fille, elle était forcée à fréquenter seulement des Espagnols.

Cette opposition est notable puisque la narratrice en vient même à comparer son père à Vito Corleone, le parrain de la mafia italienne aux Etats-Unis dans la fiction *Le parrain*, tant elle le trouve sévère : « Nada más verme, onduló una mano en el aire para que me acercara. Igual que Marlon Brando en esa película de mafiosos que hacía furor desde el verano, tan sangrienta que mataba hasta a los caballos » (D., p.200).

La mémoire de la narratrice surgit quand cette dernière ne s'y attend pas et est parfois alors quelque peu anachronique : « La memoria asomó sin avisar para arrastrarme a un lugar donde una telaraña de voces nos enredaba a mamá y a mí » (D., p.19). C'est une mémoire non contrôlée: « El tiempo aprovechó la intromisión y se arrojó por la pendiente del recuerdo, hasta detenerse en la última noche de 1970 » (D., p.77). On a ici une mémoire qui surgit de façon spontanée et non contrôlée, ce qui donne une dimension humaine au personnage.

Dans la narration, ce peut être aussi Clara qui transmet ses souvenirs ; ainsi, elle transmet la mémoire de son enfance à Emilio, son mari :

[...] Nos juntábamos con unos amigos de mis padres, a veces en su casa y otras en la nuestra. Las mujeres se pasaban la velada guisando y después fregando las montañas de vajilla de la cena. Los hombres no movían ni un dedo. Se dedicaban a fumar y a beber tinto español de garrafa. Antes, durante y después de la cena (D., p.67).

Cette scène contient un degré de mimétisme fort. On peut l'imaginer sous la forme d'une toile de tableau avec les femmes au deuxième plan qui lavent la vaisselle et au premier, les hommes attablés qui boivent et fument.

Dans *Días de menta y canela*, dès l'ouverture du texte, la temporalité est importante avec par exemple la mention d'années précises : « un coñac destilado en el sesenta y uno » (D., p.9). On peut citer également : « Esa tarde estival del sesenta y dos » (D., p.19). Les dates sont précises dans la mémoire de la narratrice: « el otoño del setenta y cuatro » (D., p.10).

Le contexte historique est très précis dans la narration, ce qui tend à donner une couleur réaliste au récit de Clara Rosell la narratrice. Elle précise le contexte historique et culturel à chaque fois qu'un souvenir lui vient à l'esprit.

Rebusqué en el modesto archivo de mi memoria. El sesenta y cuatro fue el año en que Estados Unidos se abismó en el nido de avispas vietnamita. Cuando Mary Quant presentó al público la minifalda y papá perseguía con los ojos a las primeras descaradas que habían olvidado la decencia en el armario de su casa. Cuando Johnny Guitar cantaba en el jardín contiguo a nuestra casa 'Souvenir Souvenir' de Johnny Halliday o el 'Rock de la cárcel' de Elvis Presley, si estaba contento, y canciones de Salvatore Adamo si el tridente de la melancolía le agujereaba las paredes del alma (D., p.102).

Le contexte en Espagne est également précisé dans la narration, ce qui paraît important pour le lecteur espagnol qui peut aisément reconstituer les faits :

La voz del locutor, tan grave como la de Freddy Quinn, un cantante que debía el éxito a sus espesas marineras inspiradas en el puerto hamburgués de Sankt Pauli, trabucó la erres de la primera noticia al pronunciar el nombre de Carrero Blanco, presidente del gobierno de Franco, muerto esa mañana en el centro de Madrid a causa de una explosión, supuestamente de gas (D., p.311).

La narration utilise aussi des éléments d'actualité pour faire prendre conscience du désintéressement et de l'oubli du passé. L'un des thèmes principaux lié à la figure d'Héctor Laborda dans la narration est celui de la solitude. On la remarque dès l'ouverture du texte : « Héctor Laborda había muerto solo en un vetusto edificio de Düsseldorf » (D., p.9).

Quel lecteur n'a pas lu, en effet, dans la rubrique faits divers l'histoire d'un homme ou d'une femme retrouvé mort dans son appartement des mois voire des années après ?

Il y a tout un contexte qui vise à donner une impression de réalité. La narration plonge le lecteur dans l'époque des années 60 pour décrire les conditions de vie des immigrants espagnols en Allemagne et plus particulièrement de la narratrice et de sa famille. C'est le côté culturel qui est privilégié par la narration afin de recréer tout l'environnement des années 60-70. Nous avons en particulier et en grande majorité un grand choix de citations de films et de chansons. L'auteur en donne d'ailleurs la raison lors d'une interview : « Lo de apuntalar la historia con películas y canciones no fue algo premeditado. Iba saliendo conforme escribía la novela. Por otra parte, creo que la infancia de Clara, que es la parte de la novela donde hay más alusiones a la música y el cine, no se desarrolla en un entorno intelectual donde la gente lea mucho, aunque ellos sí escuchan la radio y van al cine, por lo que, quizá resulte más lógico hablar de música y de cine »<sup>996</sup>. Citons par exemple :

Desde que meses atrás nuestros padres nos llevaron al cine para ver una película de Winnetou, bebía los vientos por **Lex Barker**, el actor norteamericano que interpretaba a Old Shatterhand, el inseparable amigo del apache Winnetou. Yo prefería a **Pierre Brice**, un francés tan guapo que sentía ganas de llorar cuando le veía caracterizado de indio noble, con su melena negra y un traje cuyos flecos ondeaban al viento como tallarines recién cocidos (D., p.79).

Le cours des actualités des époques passées est aussi mentionné dans l'extrait suivant de *Entre dos aguas* :

Con todo, la riada no iba a ser la peor que había vivido la ciudad. Los pilares del Eiserner Steg, un puente más abajo, así lo contataban. Por cada gran riada, una marca y una fecha la más alta el 27 de noviembre de 1882, cuando el nivel del agua alcanzó los 6,35 metros (E.D.A., p.23).

Les descriptions physiques des personnages apparaissent également réalistes. Ainsi, les immigrants espagnols sont décrits avec réalisme, en accord avec les années 60-70 :

Algunas fotos tomadas durante estos actos mostraban a un Regino Martínez muy joven con **una abundante cabellera y largas patillas**. En una de las fotos **los pantalones acampanaban a partir de la rodilla** mientras el cuerpo enjuto y fibroso estaba constreñido por un jersey oscuro de cuello alto muy estrecho (E.D.A., p.150).

Dans *Entre dos aguas*, il est important de souligner que chaque personnage a une caractéristique qui lui est propre. Si certains personnages de descendance

---

<sup>996</sup> VALENZUELA Pedro M., « Días de menta y canela », *Comentariosdelibros.com*, *op.cit.*

espagnole ont du mal avec la langue espagnole, d'autres la parlent parfaitement : « El parecido era innegable, la diferencia era que Irene, al contrario de Julia, hablaba español sin acento » (E.D.A., p.93). Marcelino Soto lui, n'a pas eu autant de problèmes que ses compagnons pour apprendre l'allemand : « Como su familia había podido darle algunos estudios, tuvo menos dificultades en aprender unos rudimentos del alemán con relativa rapidez [...] » (E.D.A., p.110).

Cette description contribue à éloigner le modèle établi d'un émigrant espagnol forcément pauvre.

Aucun des immigrants espagnols de la narration ne désirerait retourner vivre en Espagne s'ils en avaient la possibilité qu'ils aient émigré pour des raisons politiques ou économiques. Regino Martínez ne se retrouve plus en Espagne : « La familia, su madre y sus otros tres hermanos lo recibieron con una mezcla de alborozo y curiosidad. Admiraron sus regalos y lo festejaron uno a uno, pero Regino se dio cuenta de que, lejos de ser un puente, parecían una barrera entre ellos » (E.D.A., p.137). Le Père Recaredo Pueyo partage la même caractéristique : il ne souhaite pas retourner en Espagne : « Ahora que la colonia español había menguado, sólo le preocupaba que pudieran reenviarlo a España. Por nada del mundo abandonaría Alemania y sus estudios de alemán. » (E.D.A., p.146). La mère de Cornelia qui pourtant n'a pas émigré pour des raisons politiques mais économiques ne souhaite pas se réinstaller en Espagne. La narration déjoue encore ici le schéma majoritaire d'immigrants espagnols qui retournent par la suite dans leur pays natal.

En ce qui concerne les relations au pays d'origine, le roman de Carmen Santos déjoue aussi les modèles établis. Selon Guy Hermet, les relations des émigrants avec la famille restée au pays se basaient sur l'argent. Cette relation n'existe pas dans *Días de menta y canela*. On la retrouve seulement dans *Entre dos aguas* avec le personnage de la mère de Cornelia partie en Allemagne pour soutenir financièrement sa famille.

L'insistance sur les documents retrouvés à propos de Marcelino Soto et de Regino Martínez semblent aussi démontrer leur forte participation en politique et contribue à l'illusion de réalité. Ce document a valeur d'un document d'archive. C'est à une véritable reconstruction historique à laquelle on a affaire.

La información empezaba a ser repetitiva. Estaba más que claro que tanto Soto como Martínez habían sido dos personas muy activas políticamente y

que esto había llevado a la policía alemana a controlar sus movimientos durante cierto tiempo. Ambos estaban vinculados a asociaciones sindicalistas de izquierdas y ambos habían llevado una intensa labor cultural en la ACHA (E.D.A., p.151).

Il y a une importante transmission mémorielle dans *Días de menta y canela* comme nous l'avons mentionné un peu plus haut. Cette transmission se fait essentiellement à travers les dialogues (entre Clara et son père, Clara et Héctor, Clara et le Père Vargas, etc.) ce qui encore une fois tend à donner une certaine véracité aux dires des personnages. En effet, on a l'impression d'assister à la scène entre les deux personnages. De plus, les personnages de la narration qui apportent les renseignements à propos de l'immigration espagnole en Allemagne sont au nombre de trois essentiellement : la narratrice Clara, le père de la narratrice et le Père Vargas. Ces derniers ont vécu cette période et sont donc porteurs de savoirs, ce qui accentue encore l'effet de réel de l'histoire. On peut ainsi dire que le roman a une certaine valeur de documentaire. L'effet de réel demeure encore plus important dans ce roman puisque l'auteur elle-même a avoué dans les interviews s'être inspirée en partie de son histoire et de celle de sa famille comme nous l'avons vu précédemment dans des extraits.

Enfin, un autre et dernier point important dans la narration de Carmen Santos, que nous soulignerons, est le lien inévitable qui semble exister entre le passé et le présent. En effet, à deux reprises dans la narration, nous avons vu que la narratrice met sur le même plan le présent de l'immigration actuelle en Espagne et le passé de l'émigration espagnole des années 60. Le devoir de mémoire sur lequel la narration insiste, comme nous l'avons observé plus haut, se trouve alors légitimé. Le passé et le présent se ressemblent comme l'indique la narratrice en effectuant ces comparaisons. Le monde du lecteur qui connaît le thème de l'immigration en Espagne est alors projeté dans le texte. L'œuvre peut acquérir une signification pour lui. Le même but est poursuivi dans *Entre dos aguas* de façon plus importante.

Tout d'abord, rappelons que Marcelino Soto comme la jeune équatorienne du roman, sont entrés en Allemagne clandestinement. (E.D.A., p.82). Esmeralda Valero est venue, selon une amie à elle en Allemagne comme certains émigrants espagnols à l'époque des années 60-70, pour aider sa famille et se faire de l'argent :

-No sé si a Esmeralda le gustaría que se lo contara. Ella es una buena muchacha, y todo lo que hace por su familia, por sus hijos –se detuvo-. Tiene dos y una madre muy mayor ya. El marido perdió el trabajo, y por eso ella se tuvo que venir a Alemania. –Otra pausa-. **Para ganar dinero, para la familia.** No por otra cosa. Y extraña mucho a los suyos. Quiere volver cuanto antes a casa, pero con la plata suficiente (E.D.A., p.168).

Les femmes migrantes sont aussi chosifiées d'une autre manière, en se prostituant comme le démontrent les passages suivants : « [...] mientras enumeraba los países iba depositando fichas de mujeres sobre la mesa como si estuviera echándole las cartas-, [...] ; « Más que mirarla, estaba tasándola » (E.D.A., p.234 et 235). Cela nous rappelle la sensation d'animalisation évoquée plus haut par les émigrants espagnols.

En parallèle au passé migratoire des Espagnols donc, nous retrouvons les mêmes problèmes.

Comme par le passé, dans le cas de la mère de Cornelia, c'est aussi la peur de la police qui est mentionnée dans la narration comme à travers le personnage d'Iwona, une autre domestique qui travaillait avec Esmeralda, l'immigrante équatorienne disparue : « Debajo del pelo rubio ceniza recogido en un moño, los ojos de la que tenía que ser Iwona los miraban algo **inquietos** sin saber en quién posarse. » (E.D.A., p.116-117). Sa peur est importante comme on peut le voir dans le dialogue qu'elle entretient avec Cornelia :

« -¿Sabía usted que Esmeralda trabajaba sin papeles ?

El efecto de esta pregunta fue devastador. Las lágrimas asomaron al instante en los ojos de Iwona, que con un hilo de voz sólo consiguió balbucear :

-Yo estoy **legal**. Con papeles, todo **legal**, con papeles. Mi marido también » (E.D.A., p.117).

Dans les deux extraits, le champ lexical de la peur est utilisé : « inquietos », « miedo » et le vocable « legal » apparaît dans les deux situations : « [...] Pero cuando venían con cosas de protestas, a mí me daba hasta **miedo**. Qué sabía una si eso era **legal** o no y si después vendrían los alemanes y nos echarían fuera a todos » (E.D.A., p.153). Ce trait caractéristique est renforcé pour le lecteur qui connaît l'époque de l'émigration espagnole. En effet, selon les historiens, les Espagnols avaient peur de s'affilier politiquement dans le pays d'accueil à cause de la répression du gouvernement franquiste.

La douleur est commune à tous les immigrants comme le précise le Père Recaredo Pueyo qui la définit à Cornelia. On suppose qu'il parle aussi bien des Espagnols que des immigrants actuels. Il utilise pour ce, le présent de l'indicatif afin de démontrer que le problème est généralisé :

-¿Sabe usted lo que es la depresión del emigrante, comisaria ? Mucha gente no **se hace** a la idea de lo que supone abandonar el propio país, la propia cultura, encontrarse en un lugar en el que **se habla** una lengua extraña, solo. Es una pérdida. Como la muerte de un ser querido. Pero los emigrantes **vienen** a trabajar y no **tienen** tiempo para pensar en por qué se **sienten** tan tristes, entonces **aparecen** los dolores de cabeza, las molestias lumbares, los problemas de estómago. ¿Sabe que un gran número de emigrantes **sufren** de úlcera sin darse cuenta ? (E.D.A., p.276).

Un des thèmes principaux abordés de façon critique dans *Entre dos aguas* est le fait que la société rejette de plus en plus les immigrants. C'est une problématique importante pour l'auteur qui précise :

En la novela he querido presentar **la dureza de la inmigración actual** y, con el caso de Esmeralda, no sólo mostrarla sino también aludir a la triste desmemoria que afecta a los españoles [comme c'est le cas du personnage de la mère de Cornelia], que parecen haber olvidado que hasta poco tiempo España era país de emigrantes<sup>997</sup>.

Le personnage qui est le plus réactif aux immigrants est celui du concierge de Cornelia, M. Schneider ; il est raciste :

-[...] Y todos estos extranjeros... No me refiero a los extranjeros como su señora madre, gente honrada que vino a trabajar y nos ayudó a levantar el país, sino a los extranjeros de ahora, esos rusos, yugoslavos y toda esa gente que viene de países que antes no existían y no se sabe ni dónde están (E.D.A., p.160).

Cornelia condamne vivement ses propos : « -Señor Schneider, su labor como portero no le convierte en juez de los vecinos de esta casa. Además, debería usted controlar sus afirmaciones, lo que está usted mostrando es puro racismo. **Creía que ya habíamos aprendido esta lección** » (E.D.A., p.160). Pour ce, elle lui rafraîchit la mémoire en évoquant de façon indirecte le nazisme qui a sévi en Allemagne.

Comme envers les Espagnols autrefois, la xénophobie est très présente. Regino Martínez cite un article allemand consacré aux immigrants :

---

<sup>997</sup> Ribas, Rosa, « Biografía », *Rosa Ribas escritora*, 26/01/2009, <http://www.rosa-ribas.com/obras.htm>

-‘Preferiríamos no tener que vernos obligados a emplear a tantos extranjeros lejos de su patria. Pero ahora están aquí, necesitamos su ayuda y usted tiene que sentirse tan a gusto como puede esperarlo un invitado. No olvide, sin embargo, que **los alemanes piensan diferente a los portugueses y los portugueses sienten de un modo diferente a los alemanes**. Eso no se puede cambiar. Así que, ahora, a la lucha, *senhor* Rodrigues. ¡Al ruedo, torero !’ (E.D.A., p.179).

Les immigrants de plus longue date sont aussi hostiles aux nouveaux venus comme le démontrent les propos de ce jeune Turc : « -[...] ¿Sabes cuál es el problema, comisaria ? Que esos yugos no respetan nada. Llegan aquí y creen que pueden ocupar lo que les pertenece a otros. La Zeil es nuestra, llevamos años ahí, pero **esos chulos no quieren acatar las reglas**. » (E.D.A., p.206).

Le jeune homme insiste sur la différence qui existe entre les immigrants récents et les plus anciens comme dans l’article allemand précédent qui répète d’ailleurs deux fois l’adverbe « diferente ».

Le rejet de l’Autre perdure en Allemagne comme le constate Cornelia : « Cornelia sabía bien que tenía que dejarlo hablar y no hacer ningún comentario a pesar de que de buena gana se hubiera echado a reír del discurso de Mehmet, que sonaba **casi como el de muchos alemanes** cuando llegaron los emigrantes. » (E.D.A., p.206). La narratrice perçoit bien la non évolution des situations en Allemagne en ce qui concerne l’immigration comme le démontre la comparaison. Sa propre mère est également hostile aux immigrants récents :

-Así nos tenemos que ver los emigrantes de verdad, los que vinimos como gente honrada a ganarnos la vida y no como toda esta gente que viene ahora que no se sabe qué busca aquí. Porque ahora ya no existe verdadera emigración. Nosotros sí éramos emigrantes de verdad, pero ahora a saber qué quiere toda esta gente. Yo no soy racista, pero con toda esa gente que viene no sé adónde vamos a ir a parar. Aquí ya no caben más, y toda esa delincuencia que se traen, que vas por la calle y sólo oyes lenguas raras y ves esos grupos de turcos y moros. O los polacos, que ya no hay casa segura desde que vinieron. Pero lo peor son los yugoslavos... (E.D.A., p.215).

Il est significatif qu’elle insiste sur les mêmes valeurs, tout comme M. Schneider : « gente honrada » versus « delincuencia ». Il s’agit bien ici comme le souligne Pierre Mannoni d’une représentation mentale qui provient des « caractéristiques du milieu » dans lesquelles vit la mère de Clara<sup>998</sup>. Elle attribue à tout le groupe

---

<sup>998</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales*, op.cit, p.8.

les délits qu'un ou plusieurs sujets a pu commettre<sup>999</sup>. Il s'agit là de plus, d'une représentation « forte » puisque comme on le voit à travers cet exemple, elle existe dans d'autres discours<sup>1000</sup>.

On observe bien à travers cet extrait que les stéréotypes auxquels a recours la mère de Cornelia « permettent [...] le renforcement de l'estime de soi, l'évaluation du sujet lui-même et servent d'instrument' de catégorisation qui permet de différencier un 'nous' d'un 'ils' »<sup>1001</sup>. Ici, les pratiques déviantes de quelques personnes –en particulier la délinquance– sont utilisées par la mère de Cornelia pour décrire l'ensemble d'un groupe de migrants<sup>1002</sup>.

Cette volonté de mettre en parallèle l'émigration passée et récente est reflétée dans la société actuelle et ce, dans divers domaines. En 2006, le film de Carlos Iglesias *Un franco catorce pesetas* met en scène les difficultés d'adaptation d'une famille immigrante en Suisse dans les années 60, la clandestinité de certains, la nécessité de survivre<sup>1003</sup>. Ce film était important pour Carlos Iglesias puisqu'il s'inspire de son propre vécu et qu'il contribue à établir une comparaison avec l'immigration actuelle en Espagne. Son film possède alors la fonction de rafraîchir la mémoire des Espagnols pour faire baisser la xénophobie et la discrimination. Le but est également important dans *Entre dos aguas* de Rosa Ribas. En décembre 2006, Carlos Iglesias reçoit d'ailleurs la Médaille d'Honneur de l'Émigration de la part du Ministre du Travail y des Affaires Sociales, Jesús Caldera. Ce dernier a en effet trouvé que ce film : « ha concebido memoria cinematográfica a la experiencia de la emigración, prestando una contribución inestimable al reconocimiento de su esfuerzo »<sup>1004</sup>.

La chaîne de télévision espagnole, la 2, a diffusé en 2007, un documentaire intitulé *Camino a casa*, qui démontre les difficultés des émigrants espagnols à

---

<sup>999</sup> LEYENS J.P. ; YZERBYT V. et SCHADRON G., *Stéréotypes et cognition sociale...*, op.cit, p.11 et BRODEUR Jean Paul, « Différence culturelle et conflit de mœurs », WIEVIORKA Michel et OHANA Jocelyne, *La différence culturelle...*, op.cit, p.163.

<sup>1000</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales*, op.cit, p.74.

<sup>1001</sup> AMOSSY Ruth et HERSCHBERG PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés*. op.cit., p.45.

<sup>1002</sup> LEYENS J.P., YZERBYT V. et SCHADRON G., *Stéréotypes et cognition sociale*, op.cit, p.11 et BRODEUR Jean-Paul, « Différence culturelle et conflit de mœurs », WIEVIORKA Michel et OHANA Jocelyne (coord.), *La différence culturelle*, op.cit, p.163.

<sup>1003</sup> *Ibidem*.

<sup>1004</sup> EFE, « Carlos Iglesias recibe la Medalla de Honor de Emigración por 'Un franco 14 pesetas', *El Mundo.es*, Madrid, 19/12/2006, <http://www.elmundo.es/elmundo/2006/12/19/cultura/1166514872.html>.

l'étranger, par exemple dans les années 60, pour que le public finisse par être sensibilisé à l'immigration actuelle que connaît l'Espagne.

Ce sont aussi des expositions organisées en Espagne même -par exemple, à Valence, en 2006 (sur l'émigration économique espagnole dans les années 60 et 70). Ces expositions sont toujours menées dans le même but d'allier le passé et le présent -l'émigration antérieure des Espagnols et l'immigration actuelle en Espagne de diverses nationalités. La série de photographies « Una vida mejor en Alemania » met en scène la vie de tous les jours des migrants espagnols en Allemagne<sup>1005</sup>.

Enfin, mentionnons une exposition qui mêle l'émigration passée des Espagnols et l'immigration que le pays reçoit actuellement. Cette exposition s'intitule « De la España que emigra a la España que acoge » et a eu lieu en 2006 au Cercle des Beaux Arts de Madrid. Voici le but de ce travail de mémoire :

Desde 1882 hasta la actualidad, España ha pasado de ser un país de emigración a convertirse en un lugar de acogida. Analizar y establecer paralelismos entre estas situaciones es la intención de la muestra 'De la España que emigra a la España que acoge' » ; « Con todo ello, se pretende dar a conocer a la opinión pública, y sobre todo a los más jóvenes, que España ha sido un país de emigrantes hasta la década de los 90. Divulgar nuestra historia ayuda a comprender mejor el fenómeno de la inmigración, motivada principalmente por la pobreza [...] se establecen paralelismos, para que los españoles nos veamos reflejados en la situación que viven en la actualidad los inmigrantes, y que es la misma que vivimos nosotros, ya que el choque cultural es algo universal<sup>1006</sup>.

Nous avons observé que certains stéréotypes –sur la délinquance en particulier- sont réitérés afin de montrer la xénophobie existante encore à l'égard des migrants récents, mais qu'en est-il des autres représentations ?

---

<sup>1005</sup> Exposición « Lejos de casa », Valencia, 04/2006, <http://bancaja.es/archivos>.

<sup>1006</sup> EFE, « 'La España que emigra y la España que acoge', en el Círculo de Bellas Artes, *El Mundo.es*, Madrid, 11/07/2006, <http://www.elmundo.es/elmundo/2006/07/10/solidaridad/1152546139.html>.

## CHAPITRE IV

### Etude comparative des romans et de la littérature antérieure

Dans cette sous-partie, nous allons désormais effectuer des comparaisons entre les fictions antérieures relatant l'émigration espagnole et les deux romans de notre corpus, *Días de menta y canela* et *Entre dos aguas* afin d'observer les ressemblances et les dissemblances au niveau des représentations.

Contrairement aux récits des historiens, rappelons que le lexique de la pauvreté est peu usité dans nos romans à la différence des romans antérieurs.

#### 1. Le motif des migrants

Nous avons observé que dans les romans antérieurs traitant de l'émigration espagnole, les motifs des migrants qui décidèrent de quitter l'Espagne étaient assez précisés dans l'ensemble. Tous cherchaient une amélioration de leurs conditions de vie d'un point de vue financier. La faim, les privations, les éventuelles sécheresses poussaient beaucoup d'Espagnols vers d'autres pays d'Europe ou tout simplement vers d'autres régions d'Espagne. Dans ces romans, on insistait tout particulièrement sur une pauvreté flagrante. Seul un roman que nous avons présenté dans un chapitre précédent (*En un lugar de Alemania* de Patricio Chamizo), présente une protagoniste qui recherche une liberté personnelle.

Les raisons sont peu explicites dans *Días de menta y canela*. On a juste quelques allusions à la pauvreté existante en Espagne comme dans la réflexion suivante de Clara, la narratrice : « [...] aquellos hombres que viajaron **con las manos vacías** hacia un futuro incierto en una tierra extraña » (D., p.43). Il est sous-entendu que les conditions de vie en Espagne étaient très difficiles avec l'expression « con las manos vacías ». On rejoint ici le dénuement décrit dans *Señas de identidad* avec « **[las] viejas zamarras** » et « **[las] alpargatas miserables** »<sup>1007</sup>. Dans nos romans, le drame de l'émigration ne porte plus sur la misère.

On sait, grâce à la narration de *Días de menta y canela*, que la famille de la narratrice possède comme objectif principal d'économiser en Allemagne comme

---

<sup>1007</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad*, op.cit., p. 371-372-390-375-378-381-385-395-378.

il est précisé d'ailleurs dans les romans antérieurs comme par exemple *Hemos perdido el sol* de Lera. Dans ce roman-là, le rêve des émigrants est de pouvoir posséder par la suite une maison ou du moins un habitat plus confortable. Nous retrouvons le thème dans *Días de menta y canela*. La mère souhaite en effet une amélioration des conditions de logement quand elle et sa famille seront de retour en Espagne. Rappelons son souhait :

Mi madre se había ilusionado poco a poco con la idea de volver a Valencia. Planeaba reformar el piso vacío de arriba abajo. Tiraría el tabique de uno de los dos dormitorios pequeños para convertir el comedor en salón comedor, un proyecto que me disgustaba porque me obligaría a seguir compartiendo habitación con Anita. También quería alicatar el baño y la cocina hasta el techo, y arrancar la media bañera de pobres donde apenas cabían los pies de un hombre, para poner una como la de Elizabeth Taylor en esa película sobre Cleopatra, además de un bidé de categoría. La casa de los Rosell iba a ser un palacio (D., p.343).

Les raisons qui ont poussé les personnages à l'émigration sont plus précises dans *Entre dos aguas*. Ce roman mentionne qu'il n'existait pas alors une seule raison, l'économique, mais plusieurs. Ainsi, la narration mentionne que Marcelino Soto ne s'est pas rendu en Allemagne pour des raisons financières mais parce qu'il demeurerait opposé au régime de Franco. Rappelons l'explication de sa fille :

-Papá tuvo que abandonar el país ilegalmente porque el gobierno de Franco no dejaba que salieran al extranjero trabajadores con actividades políticas consideradas sediciosas. Temían que se organizaran y perjudicaran la imagen del régimen en el extranjero. Así que salió con papeles de turista con la excusa de visitar a un pariente en Francia y ya no volvió (E.D.A., p.57).

D'autres personnages de la narration comme Regino Martínez ont fui l'Espagne pour les mêmes raisons. Cependant, la narration inclut aussi des personnages qui sont venus en Allemagne afin d'améliorer leurs revenus telle la mère de Cornelia. On a affaire ici à une diversité des migrants dans les années 60-70.

## **2. Le lexique de l'émigration. Emigration et rêves**

Dans *Días de menta y canela* et dans *Entre dos aguas*, on ne retrouve pas le lexique que l'on a relevé dans les romans antérieurs tel « mar inmenso »,

« seísmo », « oleaje »<sup>1008</sup>. Il n'y a pas d'insistance, contrairement aux fictions antérieures, sur le nombre important d'émigrants espagnols en Europe. Les romans sont plutôt attachés à faire un parallèle avec l'immigration d'aujourd'hui.

Nous avons observé ensuite, dans les romans antérieurs que le bouche-à-oreille était important dans le phénomène migratoire comme dans, entre autres, le roman de Goytisolo *Señas de identidad*. On le retrouve aussi dans *Días de menta y canela*. De retour en Espagne, l'oncle de la narratrice est subjugué par la vie que l'on peut mener en Allemagne : « Los dos regresaron media hora después, elogiando al Escarabajo y ese gran país donde un trabajador podía aspirar a tener coche como si fuera un potentado » (D., p.143). Le lexique n'est pas aussi fort. On ne retrouve pas dans nos deux romans le terme de **terre promise** comme dans les autres narrations mais on peut observer des symboles de la possibilité de réussite sociale. Dans la pièce de théâtre *La camisa* de Lauro Olmo, certains émigrants reviennent dans leur pays d'origine avec une voiture. La voiture est aussi le symbole d'une certaine réussite dans *Días de menta y canela* avec la famille de la narratrice qui parvient même à acheter une voiture neuve. L'espoir des migrants est, on l'a vu, très accentué dans les romans précédents. Il est aussi présent dans *Días de menta y canela*. Il est précisé que les émigrants espagnols dans le train en partance pour l'Allemagne pensaient être dans le train du rêve (D., p.39). Dans aucun de nos deux romans les rêves sont traitées de façon ironique dans la narration comme on a pu l'observer avec l'exemple de *Historia de la misteriosa desaparición de Porfiria Santillana, fregona española en país superdesarrollado* de José Martín Artajo. Les mêmes représentations apparaissent si l'on excepte le fait que la vie à l'étranger n'est pas non plus présentée comme un idéal dans nos romans.

Observons désormais si les représentations des conditions de vie des immigrants espagnols sont traitées de façon similaire aux romans antérieurs.

### 3. Les conditions de vie des immigrants espagnols

Les difficultés du voyage sont précisées dans les romans antérieurs et aussi dans les deux romans de notre corpus mais cependant, dans ces derniers, elles

---

1008 GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad*, op.cit., p.374 ; p.22 et 45 cité par D'ORS Inés, « Léxico de la inmigración », op.cit., p.44.

sont moins difficiles. En effet, dans *Señas de identidad* et dans *La lluvia amarilla*, il est mentionné que les émigrants pouvaient mourir au cours du voyage. En tant que clandestins, les conditions de passage de la frontière allemande étaient encore plus rudes comme le précise par ailleurs Victor Canicio dans *Vida de un emigrante* : « Hubo quien ‘atravesó el Rin’ a nado por Estrasburgo y ha habido cosas peores. Gente que ha pasado en camión, escondidos entre la mercancía, en pleno invierno »<sup>1009</sup>. C’est loin d’être le cas dans *Días de menta y canela* et dans *Entre dos aguas*. Dans ces deux romans, c’est le manque de confort qui est essentiellement souligné. On le retrouve dans *Días de menta y canela* : « De pronto, mamá y yo estábamos sentadas en asientos de escay pegajoso » (D., p.21). Le roman de Carmen Santos est plus enclin à nous raconter l’immersion des immigrants espagnols en Allemagne avec ce que tout cela comporte comme difficultés.

Comme dans les romans antérieurs par contre, dans *Días de menta y canela*, certains ont investi leurs maigres finances pour pouvoir entreprendre le voyage comme on l’a vu dans *Con la maleta al hombro* et dans *La patria y el pan*. Dans *Días de menta y canela*, nous avons la mention d’un homme qui avait tout misé dans ce voyage en direction de l’Allemagne : « Pues resulta que el tío había vendido todo lo que tenía para venir a Valencia, convencido de que enseguida lo mandarían a Alemania, y se tuvo que volver al pueblo con una mano delante y otra detrás » (D., p.41). Le thème est également repris dans *Entre dos aguas* avec une femme qui s’est fait refaire toutes les dents pour pouvoir aller travailler en Allemagne.

Les accidents de travail sont récurrents dans toutes les narrations. Dans *Vida de un emigrante* ou encore dans les romans évoquant une émigration antérieure comme *Gallego* de Miguel Barnet, tous les personnages ont subi des dommages à cause du travail qu’ils effectuaient dans le pays d’accueil. Dans *Días de menta y canela*, le père de Clara et d’Héctor en ont même été malades. Le père de la narratrice vomissait fréquemment après sa journée de travail et celui d’Héctor a attrapé une forte fièvre due à ses conditions de travail également. Dans *Entre dos aguas*, les conséquences sont plus sévères :

---

1009 p.68-69, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración : nuevas aportaciones a su estudio », op.cit., p.63.

« -Murió. Hace cinco años. Cáncer de pulmón, por el amianto. Trabajaba en la construcción » (E.D.A., p.184).

L'aspect dramatique est donc plus amplifié sur ce point. La narration met en relief le manque de sécurité sur certains chantiers. Cette insécurité est encore présente de nos jours avec les immigrants en Espagne, par exemple, qui travaillent dans le secteur de la construction. Par exemple en Espagne, un cinquième des Marocains travaille dans ce secteur<sup>1010</sup>.

### 3.1 Des douleurs similaires ?

Les douleurs évoquées dans les romans antérieurs sont nombreuses surtout dans *Señas de identidad*, par exemple avec la présence, rappelons-le de termes comme « sangre », « sudor », « lágrimas », « dolor » ou encore « sufrimiento »<sup>1011</sup>. On retrouve une grande tristesse aussi dans *Con la maleta al hombro*, comme nous l'avons précédemment fait remarquer. C'est en particulier la douleur et la tristesse qui sont retenues dans nos deux romans. La douleur est d'autant plus forte dans *Entre dos aguas* que l'un des personnages de la narration souffre clairement de dépression : « -Magdalena **sufría** migrañas terribles y se quejaba de frío. Siempre. En invierno o en verano. Parecía no sentir la temperatura exterior y en cierto modo así era. El frío lo llevaba dentro. Era el desaliento de no poder ni querer echar raíces » (E.D.A., p.276). Dans *Días de menta y canela*, c'est plutôt la notion de tristesse qui est retenue avec par exemple les larmes versées par le père de la narratrice à son départ pour l'Allemagne. Cette tristesse est d'ailleurs ressentie par tous les autres émigrants espagnols présents ce jour-là dans le train :

Al final, la pena se me escapó por los ojos y no veía tres en un burro. Me metí dentro para que tu madre no me viera así [...] No me quité de la ventana hasta que me secaron las lágrimas, no fueran a verme los compañeros. ¿Y sabes qué ? Cuando me senté, resulta que todos llevaban los ojos rojos (D., p.41-42).

Il n'est plus mentionné, par exemple, que les immigrants travaillaient beaucoup dans le pays d'accueil, comme le reflète particulièrement le vocable « sudor ». Ce sont les conséquences douloureuses qui sont mises en avant avec des vocables qui évoquent la souffrance et la tristesse.

---

<sup>1010</sup> PELLEGRIN Vanessa, « Où travaillent les Marocains d'Espagne ? », *L'économiste*, 19/10/2007, <http://www.leconomiste.com/article/ou-travaillent-les-marocains-d-espagne>

<sup>1011</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad*, op.cit, p. 374-375.

Comme dans *Antonio en el país del silencio*, la vie en Allemagne dans *Entre dos aguas* était plutôt difficile pour les immigrants espagnols. Rappelons le constat du premier roman : « [...] era muy **duro** »<sup>1012</sup> ou encore la signification qu'acquiert le nom « Espagnole » chez Cañete : « Española es la mujer que acapara los servicios domésticos, **tareas peor calificadas** en Venezuela y en otras partes del mundo »<sup>1013</sup>. Dans *Entre dos aguas*, on retrouve ces difficultés : « Habían sido, no le cabía la menor duda, **tiempos muy difíciles**, [...] » (E.D.A., p.75-76). Il n'y a pas d'explication cependant, on ne sait s'il s'agit de difficultés d'adaptation comme dans *Antonio en el país del silencio* ou de difficultés au travail comme chez Cañete.

L'abandon et la solitude sont des thèmes communs que l'on peut retrouver dans tous les romans. Cette solitude est très prégnante dans *Entre dos aguas* avec le personnage de la veuve de Marcelino Soto qui va ressentir une vive solitude à la mort de ce dernier. Le cas est aussi probant dans *Días de menta y canela* avec le décès d'Héctor Laborda survenu dans la solitude la plus totale. Elle est néanmoins symbolique dans ces deux romans puisqu'elle représente l'oubli de l'histoire de l'émigration en particulier.

Le thème du déracinement si prégnant dans les romans antérieurs est cependant très important en ce qui concerne encore une fois la veuve de Marcelino Soto, Magdalena Ríos. Cette dernière n'a jamais pu s'adapter en Allemagne comme nous l'avons vu précédemment avec l'expression : « Era el desaliento de no poder ni querer echar raíces » (E.D.A., p.276). Ce déracinement est moins important dans *Días de menta y canela* même si parfois la nostalgie du père de Clara est telle qu'il arrive à ne plus supporter la vie en Allemagne : « Y es que a hora de volver a casa, recalco alborozado. Estaba harto de ser un extranjero entre cabezas cuadradas y de vivir sin ver el sol como si fuera un murceguillo de la huerta » (D., p.339).

En ce qui concerne plus particulièrement la dialectique du froid utilisée communément dans l'émigration en direction de l'Allemagne, elle est très présente dans nos deux romans. Nous avons vu que dans *Señas de identidad*, récit

---

1012 Cité par RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española y emigración: nuevas aportaciones... », op.cit, p.62.

1013 Cité par D'ORS Inés, « Léxico de la emigración », ANDRÉS SUÁREZ Irene, KUNZ Marco et D'ORS Inés, *La inmigración en la literatura española contemporánea*, op.cit, p.54.

d'une migration en direction de la France, elle met en relief la déception des immigrants espagnols dans le pays d'accueil. La présence du froid est très présente dans *Entre dos aguas*. Il est vivement ressenti par Magdalena Ríos en particulier. Elle éprouve une véritable aversion pour le froid : «-[...] Mamá siempre ha sufrido mucho con **el frío** en Alemania » (E.D.A., p.48). Dans *Días de menta y canela*, le froid est ressenti par la narratrice lorsqu'elle revient des années après en Allemagne en compagnie d'Héctor Laborda. En fait, il est mentionné pour refléter l'émotion de la narratrice qui revient sur des lieux de son passé :

Ahora me daba cuenta de que añoraba los inviernos blancos de mi infancia. Y el aroma del abeto natural que invadía nuestra salita cada Navidad y se mezclaba con la fragancia dejada en las manos por las mandarinas españolas que compraba mamá en el supermercado. Me sacudió **un escalofrío**. Quise atribuirlo al **fresco** llegado del exterior (D., p.306).

Dans tous les cas, le froid est donc attribué à une émotion et non à un froid physique. Le climat froid est juste évoqué par ceux qui sont restés en Espagne dans *Días de menta y canela* : « Y así quedó inaugurado nuestro primer verano español como emigrantes venidos del **frío** germano » (D., p.144).

Malgré ces difficultés, nous avons relevé que, par exemple dans *Señas de identidad*, les immigrants espagnols paraissaient quand même heureux avec l'emploi d'un verbe révélateur, le verbe « cantar »<sup>1014</sup>. On retrouve cette joie de vivre dans *Días de menta y canela* avec, par exemple, la scène où l'effervescence est à son comble avec la chanteuse espagnole qui remporte le concours de l'Eurovision. Le portrait n'est pas totalement négatif et peut être alors chargé d'espoir. L'immigration n'apparaît pas comme une calamité.

Ensuite, dans les romans antérieurs, la nostalgie est toujours liée à la nourriture, par exemple dans les romans évoquant une autre période migratoire comme nous l'avons vu. Le cas ne se retrouve guère dans nos deux romans. Nous apprenons juste que la mère de Clara, pour Noël, achète des mandarines espagnoles. La nostalgie n'est pas représentée de la même façon. Dans le même roman, le mal du pays est évoqué avec des termes similaires à ceux utilisés dans les fictions antérieures. Rappelons quelques exemples : « morriña », « nostalgia »,

---

<sup>1014</sup> GOYTISOLO Juan, *Señas de identidad...*, op.cit, p.380.

ou encore « regreso »<sup>1015</sup>. Dans *Días de menta y canela*, la narratrice emploie ces termes : « **La morriña** me royó a traición la boca del estómago » (D., p.259) ; « En la sonrisa de Vargas se filtró **melancolía** a raudales » (D., p.405). La nostalgie n'est pas très présente par contre dans *Entre dos aguas* puisqu'aucun personnage de la narration ne souhaite retourner en Espagne. La nostalgie pousse par contre un personnage au suicide, Magdalena Ríos qui se sentait désamparée en Allemagne après le décès de son mari. Signalons à cet égard que le thème du suicide en rapport à une nostalgie trop grande est présent dans le roman au titre révélateur, *Morriña* dont nous avons parlé au cours d'un chapitre précédent. Dans nos romans, on n'insiste moins sur l'objet de la nostalgie que sur les conséquences de ce sentiment qui dramatisent l'histoire. N'oublions pas que dans *Días de menta y canela* et surtout dans *Entre dos aguas*, il s'agit aussi de sensibiliser le lecteur sur le drame de l'immigration actuelle. Les narrations s'emploient ainsi à utiliser des termes généraux plutôt que de préciser quels éléments précis les protagonistes regrettent en Allemagne, les nouveaux migrants ne pourraient s'y reconnaître. Il existe une différence culturelle.

Enfin, l'entre-deux ressenti par les personnages est aussi très présent dans *Días de menta y canela* et *Entre dos aguas*. Par exemple, il est symbolisé dans *Nueva tierra de promisión* par l'assimilation de termes allemands par les immigrants espagnols. Nous retrouvons le même cas dans *Días de menta y canela* avec la présence de terme allemand et aussi du dialecte de Valence, comme nous l'avons souligné lors de l'analyse. Nous avons par ailleurs aussi la présence de termes germaniques dans *Entre dos aguas* et l'entre-deux est fortement souligné pour le personnage de Cornelia qui porte un nom de famille composé qui signifie la même chose dans les deux langues : Weber-Tejedor. Ce problème identitaire dans *Días de menta y canela* est mentionné à travers le personnage d'Anita et aussi comme étant commun aux enfants d'immigrants : « Cuando años después le salió a Ezequiel un trabajo en Madrid, Rosa Mari estudiaba enfermería, se había echado un novio germano y se negó a acompañar a sus padres, que volvieron a España solos » (D., p.342). L'entre-deux apparaît donc très important car commun, ce qui donne encore plus de crédibilité à l'histoire. Néanmoins, ce ne sont donc pas les enfants qui éprouvent une difficulté à s'adapter à la société

---

<sup>1015</sup> D'ORS Inés, „Léxico...“, op.cit, p.72.

allemande. Le dialecte de valence est par exemple utilisé par le père de Clara, ce qui révèle sa difficulté d'adaptation et sa nostalgie pour sa province d'origine. Les enfants souffrent d'entre-deux dans la mesure où ce sont les parents qui les poussent en direction de la culture espagnole alors qu'ils tendent vers l'allemande.

### 3.2. Un niveau de vie similaire ?

Un autre point commun avec les narrations antérieures concerne la vétusté des logements que les immigrants espagnols occupent. Dans *Equipaje de amor para la tierra*, en particulier, ils sont désastreux avec la présence de « chinchas », « piojos » et « ratas »<sup>1016</sup>. On n'atteint pas de tels extrêmes dans *Días de menta y canela*, ni dans *Entre dos aguas*. C'est le champ lexical de l'exiguïté qui prime dans ce roman : « una antigualla **diminuta** con un único dormitorio que ocupábamos Anita y yo, mientras nuestros padres dormían en el sofá cama del salón » (D., p.195) ; « La habitación era **diminuta**. [...] Había dos camastros **estrechos** como lapiceros y uno algo más ancho, sobre el que caía un rectángulo luminoso desde el tragaluz del techo abuhardillado » (D., p.54) ou encore « Aproveché bien los pulmones con aire del rellano y entré en el microscópico recibidor » (D., p.168). On ne relève pas non plus des termes comme « buhardillas y sótanos inhabitables » que l'on peut retrouver dans *Vida de un emigrante español : el testimonio auténtico de un obrero que emigró a Alemania* de Victor Canicio -1979<sup>1017</sup>. Dans *Entre dos aguas*, les mauvaises conditions de logement apparaissent également : « [...] Era por las malas condiciones de las viviendas de muchos emigrantes, que tenían que vivir en barracones. Salimos todos a la calle, también los de la Asociación de Padres de Familia Católicos » (E.D.A., p.154). Nous n'avons, par contre, pas de descriptions précises de ces baraquements. Là encore, dans nos romans, c'est plutôt les commodités du logement qui sont mis en relief plutôt que la saleté des lieux, nuançant ainsi le fait que la population d'accueil avait prévu pour eux des logements immondes.

Dans *Días de menta y canela*, l'ascension des migrants est difficile. La famille Rosell va vivre pendant longtemps dans la précarité avant de voir son

---

<sup>1016</sup> p.58-59, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.55.

<sup>1017</sup> p.95, cité par *Ibidem*.

niveau de vie s'améliorer sensiblement. Pour la famille de Cornelia, le train de vie est demeuré modeste pendant longtemps et c'est pourquoi elle ne s'explique pas l'ascension fulgurante de Marcelino Soto. Ces deux romans ne sont pas pessimistes sur ce point mais rejoignent plutôt le fait constaté par Victor Canicio dans *Vida de un emigrante*, à savoir que l'on peut acquérir une amélioration de son train de vie en émigrant : « Claro que también he visto cosas positivas. Yo aquí, por ejemplo, he podido sacar adelante a mi familia con mucho menos esfuerzo y más cómodamente que en España »<sup>1018</sup>. On peut également rappeler un passage de *Los extraños peregrinos de Hamburgo* :

Parecían haber cambiado mucho desde la primera vez que les había visto, recién llegados de España [...] Ahora [...] hacían estentórea gala de la moral que les daban los marcos que estaban ganando [...] Además de haber comenzado a ahorrar, el que más y el que menos ya se había comprado el primer transistor, el primer televisor y el primer tocadiscos. Era, por tanto, completamente lógica la euforia que estaban exhibiendo<sup>1019</sup>.

On retrouve cette amélioration dans *Días de menta y canela* avec le cas d'une famille amie de celle des Rosell qui a pu acquérir un logement avec plus de confort. L'optimisme, le fait qu'il est possible de réussir, même modestement, prime donc.

#### 4. Les relations à autrui : une continuité des représentations ?

Nous avons observé, dans les fictions antérieures sur l'émigration, que les personnages étaient au début déstabilisés par une culture différente de la leur. Ainsi, rappelons le propos de l'un des personnages dans *Antonio en el país del silencio* : « Al principio, fue difícil adaptarse a las costumbres del lugar »<sup>1020</sup>. Nous ne retrouvons pas cette déstabilisation de manière significative dans *Días de menta y canela*. Dans *Entre dos aguas*, rappelons que cette déstabilisation est accrue pour le personnage de la veuve de Marcelino Soto puisqu'elle n'a jamais pu supporter la vie en Allemagne. De plus, *Días de menta y canela* narre la vie de la narratrice en Allemagne lorsqu'elle était enfant. On a alors une représentation d'une petite fille qui n'a pas eu de problèmes d'intégration dans le pays d'accueil.

---

<sup>1018</sup> p.96, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.64.

<sup>1019</sup> p.503, cité par *Ibidem*.

<sup>1020</sup> RODRÍGUEZ RICHART José, « Literatura española... », op.cit, p.63.

Nous avons également constaté dans les romans antérieurs que les relations des immigrants espagnols avec la population allemande pouvaient s'avérer tendues. Dans *Antonio en el país del silencio*, le rejet est patent dès le début : « En esa casa vive sólo gente de bien [...] Espero que Ustedes se porten bien. **Nada de gritos en casa y menos en la escalera.** Mucha limpieza y mucho orden »<sup>1021</sup>. On impose à cette famille de faire le moins de bruit possible. On retrouve cette contrainte dans *Días de menta y canela*: « -¡**Chist, no grites!** -le oí regañarle al aire-. Que luego dice ese señor que hablamos muy alto » (D., p.105). Cela contribue au réalisme de l'histoire étant donné que l'auteur a vécu la situation. Cette contrainte n'est pas mentionnée dans le roman de Rosa Ribas *Entre dos aguas*.

Dans *Antonio en el país del silencio*, le roman est très optimiste puisque naît une amitié entre une famille allemande et une espagnole et les immigrants sont acceptés. On retrouve aussi ces liens d'amitié qui peuvent s'établir dans, comme nous l'avons vu précédemment, *Los extraños peregrinos de Hamburgo*. Il y a aussi un souhait d'accepter les immigrants récents en Allemagne dans *Entre dos aguas*. C'est le personnage de Cornelia qui va en particulier œuvrer pour que les autres les comprennent en critiquant les opinions de sa mère ou de son voisin. Les cas de solidarité existent, comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent, présentant les fictions antérieures à nos deux romans entre autres dans *En un lugar de Alemania*. Dans *Entre dos aguas*, c'est en revanche surtout une solidarité familiale qui est mentionnée dans la narration. Nous n'avons pas une solidarité avérée existante entre les Allemands et les Espagnols dans nos deux romans. La narration apparaît alors moins idéaliste sur ce point.

Dans les deux romans cependant, comme dans les fictions précédentes, la discrimination envers les Espagnols est un sujet qui occupe une place importante. Dans le roman de Victor Canicio, par exemple, un immigrant espagnol constate tout le mépris que lui voue la population d'accueil. Un autre personnage dans le même roman souligne : « Durante muchos años he sido el clásico ciudadano de segunda clase. No he tenido derecho a voz ni voto. He sido discriminado y marginado por una sociedad que no me admitía, que no me daba

---

<sup>1021</sup> *Ibidem*.

posibilidades de integración »<sup>1022</sup>. Cette discrimination existe aussi dans les deux romans de notre corpus traitant de l'émigration espagnole en direction de l'Allemagne. Ainsi, rappelons un passage de *Días de menta y canela* :

Como aquí escaseaba la vivienda y no había muchos alemanes dispuestos a alquilar pisos a extranjeros, los alojaban en residencias para inmigrantes, a veces de cuatro o seis personas por habitación, o en barracones de madera como éste, construidos para absorber la avalancha de inmigración (D., p.172).

Dans *Entre dos aguas*, cette discrimination est également mentionnée :

-[...] ¡Qué buena persona es su padre, comisaria ! Eso no se podía decir de todos los alemanes que trabajaban con nosotros en la fábrica [...] Es verdad, niña, que algunos nos miraban como si fuéramos, no qué sé, bichos raros, y los capataces, cuando hacías algo mal, te gritaban en alemán, que no entendías nada. (E.D.A., p.50).

Si la discrimination existe, elle est néanmoins moins forte que dans les romans antérieurs qui dénoncent l'impossibilité totale d'intégration, ce qui n'est pas le cas dans nos deux romans.

Voyons maintenant comment les citoyens allemands sont perçus dans ces deux romans par les protagonistes espagnols. Dans *Vida de un emigrante español*, leur description est loin d'être reluisante puisqu'ils sont décrits à la fois comme durs, quelque peu racistes et chose à laquelle on s'attend le moins : fanatiques des animaux. Dans *Días de menta y canela* et dans *Entre dos aguas*, c'est en particulier les deux premières définitions qui sont retenues par les narrations. Dans le domaine du comportement, dans *Entre dos aguas*, c'est la froideur apparente des Allemands qui est retenue par les immigrants espagnols. Rappelons comment les décrit par exemple la mère de Cornelia :

El 'chico de la Caixa Galicia' había superado hacía varios años los cincuenta y era, como casi todos en el pueblo, pariente más o menos lejano de los Tejedor, pero era uno de los ejemplos predilectos de Celsa Tejedor para demostrar que en España la gente se conoce, no como aquí, en Alemania, que todo es tan impersonal (E.D.A., p.73).

Mentionnons que cette froideur est aussi soulignée dans *Equipaje de amor para la tierra* : « son amables aunque frías, estas gentes »<sup>1023</sup>.

---

1022 p.186, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.63.

1023 p.209, cité par *Ibidem*.

Dans *Días de menta y canela*, c'est en particulier le père de la narratrice qui a des préjugés vis-à-vis de la population allemande de laquelle il se méfie beaucoup. Citons un exemple : « -¡Hala, quítate eso ! Y como te vuelvas a ver pintada de mona, no vas el jueves al guateque de los melenudos. ¡Ni a ése, ni a ninguno ! Total, ahí sólo hay bolcheviques gorrinos que ya ni van al barbero... » (D., p.197). On s'éloigne de certaines représentations 'farfelues' comme les Allemands sont fanatiques des animaux qui peuvent de plus rappeler une autre époque pas très reluisante pour l'Allemagne. On reste sur des représentations qui perdurent comme l'indique la narration de *Entre dos aguas* à savoir la xénophobie qui existe encore envers certains migrants comme on l'a vu dans la partie analyse. Le pseudo fanatisme des Allemands envers les animaux n'a plus lieu d'être. De plus, le roman vise la compréhension entre les peuples et il serait insensé qu'il montre des immigrants braqués contre les Allemands, ce qui laisserait plus aucune place à cette même compréhension.

Dans les fictions précédentes, les relations entre les immigrants espagnols et la société d'accueil sont fondées aussi en partie sur la déshumanisation. On peut l'observer dans *Con la maleta al hombro* avec l'emploi de termes comme « **traficante de brazos** » ou encore de « **nueva mercancía** »<sup>1024</sup>. Dans *En un lugar de Alemania*, cette animalisation est aussi ressentie. Ces sensations sont très soulignées dans *Días de menta y canela* et *Entre dos aguas*. Dans le premier roman, l'animalisation a été ressentie par le père de la narratrice lorsque les contrats pour l'Allemagne ont été attribués. Le père souligne alors qu'il s'est senti grandement humilié :

- Cuando nos tocó el de los cuadraos, nos hicieron ponernos en fila como en la mili y nos miraron los dientes **igual que a las caballerías**. No respetaban ni las partes, ya sabes. Nada menos que nos reconoció una *Fräulein*. Y era guapa, ya lo creo. Igualita que la Janet Leigh en esa de *Psicosis*. Caramba, si pasé vergüenza (D., p.40).

On retrouve un cas similaire dans *Entre dos aguas* avec l'histoire cette fois de la mère de la narratrice :

Celsa, en cambio, gozaba de una salud excelente, aunque estuvo a punto de dar media vuelta cuando se encontró medio desnuda en una sala del ayuntamiento de Allariz, que normalmente se usaba para reuniones y había sido habilitada como sala de reconocimientos médicos. Hacía frío en esa habitación y un grupo de médicos, separados por mamparas, iba haciendo

---

<sup>1024</sup>D'ORS Inés, « Léxico... », op.cit, p.90.

pasar a las mujeres que esperaban en una cola en ropa interior al grito de 'la siguiente'. Ahí sintió una vergüenza terrible y siempre decía que se vio **'como las ovejitas cuando las llevan de un pasto a otro'** (E.D.A., p.79).

Cette déshumanisation est de plus utilisée car encore récurrente chez certaines immigrantes en Allemagne, contraintes à se prostituer par exemple, comme cela apparaît dans *Entre dos aguas*.

Dans les fictions antérieures, on a pu constater qu'il pouvait exister cependant une prise de conscience de la part de la population allemande concernant la discrimination faite aux immigrants. Elle existe dans *Días de menta y canela* avec le personnage de Elke qui fait le constat suivant : « En Alemania había mucho prejuicio contra los *Gastarbeiter*, los extranjeros que venían a trabajar » (D., p.263). Dans *Entre dos aguas*, il y a aussi une critique de la part de Cornelia de l'attitude de la population allemande mais en particulier par rapport aux immigrants récents. Rappelons qu'elle critique ainsi vivement l'attitude de son concierge : « -Señor Schneider, su labor como portero no le convierte en juez de los vecinos de esta casa. Además, debería usted controlar sus afirmaciones, lo que está usted mostrando es puro racismo. Creía que ya habíamos aprendido esta lección » (E.D.A., p.160). Le personnage de Regino Martínez dans le même roman critique quant à lui l'attitude des Allemands envers les Espagnols en citant un article allemand de l'époque :

-'Preferiríamos no tener que vernos obligados a emplear a tantos extranjeros lejos de su patria. Pero ahora están aquí, necesitamos su ayuda y usted tiene que sentirse tan a gusto como puede esperarlo un invitado. No olvide, sin embargo, que los alemanes piensan diferente a los portugueses y los portugueses sienten de un modo diferente a los alemanes. Eso no se puede cambiar. Así que, ahora, a la lucha, *senhor* Rodrigues. ¡Al ruedo, torero !' (E.D.A., p.179).

Cornelia, étant à la fois d'origine espagnole et allemande a honte de l'attitude passée des Allemands : « Una punzante sensación de vergüenza ajena la hizo enrojecer y agradeció la pésima iluminación del despacho de Martínez. Ante él se sintió como representante de sus compatriotas y lamentó la prepotencia y pomposidad de esas líneas » (E.D.A., p.179). Par rapport aux romans antérieurs, la prise de conscience de la discrimination de la part de la population allemande est beaucoup plus manifeste.

Dans les narrations antérieures, il existe aussi une forte opposition générationnelle, en particulier entre parents et enfants. Il est même précisé qu'ils

ont honte de leurs parents dans *Años de ceniza* de Lorenzo F. Carranza. Dans *Días de menta y canela*, l'opinion de Clara la narratrice est très différente de celle de son père en particulier à propos des sorties des adolescents en Allemagne. Les relations entre Cornelia et sa mère dans *Entre dos aguas* sont également tendues. Il existe entre elles une forte incompréhension. En présence d'autres personnes, sa mère parvient presque à lui faire honte comme nous l'avons par ailleurs vu dans *Años de ceniza* : « No soy yo quien te habla. Es vuestra vergüenza. La vergüenza que sentís de nosotros : de mi y de tu madre [...] Somos tan poca cosa [...] que hasta somos españoles »<sup>1025</sup>. Citons le passage de *Entre dos aguas* : « A Cornelia casi se le paró el corazón. Esa costumbre española de invitar por cortesía presuponiendo el no era una fuente constante de conflictos en Alemania, donde las invitaciones suelen ir en serio » (E.D.A., p.142). La description des relations entre parents et enfants perdurent donc et apparaissent crédibles puisque rappelons-le l'auteur de *Días de menta y canela* s'est inspirée de sa propre histoire dans ce roman. C'est un témoin de l'histoire.

Les comparaisons entre le pays d'accueil et le pays d'origine sont moins importantes dans *Entre dos aguas* et *Días de menta y canela*. Contrairement aux romans précédents, les différences au niveau de la nourriture n'apparaissent pas. C'est plutôt une différence de comportement entre Espagnols et Allemands qui est soulignée dans ces deux narrations. Ainsi, rappelons que la mère de Cornelia insiste sur le fait que les Espagnols sont plus chaleureux et le père de Clara dans *Días de menta y canela* souligne qu'il fait plus confiance aux jeunes Espagnols qu'aux jeunes Allemands : « Allí iban sólo españoles, gente recta que respetaba la moral. No como esos degenerados de los cuadros, que eran unos viciosos dejados de la mano de Dios » (D., p.313). Il n'y a pas vraiment une importante obsession à tout comparer pour démontrer que la vie sociale est meilleure dans le pays d'origine et que les personnages n'auraient pas dû émigrer, première différence entre les romans récents et plus anciens –en particulier ceux contemporains aux événements-, on n'écrit plus pour dissuader d'émigrer.

---

<sup>1025</sup> p.19-20, cité par RODRÍGUEZ RICHART José, *Emigración española y creación literaria*, op.cit, p.44.

## 5. Des différences de fonctions ?

Les romans antérieurs, comme nous l'avons précisé précédemment, ont principalement pour fonction de dénoncer l'oubli de l'émigration. Nous l'avons observé dans *Equipaje de amor para la tierra*, par exemple ou encore dans *Con la maleta al hombro*. On retrouve cette dénonciation de l'oubli dans nos deux romans. Dans *Días de menta y canela*, beaucoup de personnages de la narration s'attaquent au désintérêt pour la mémoire de l'émigration telle la narratrice, porte-parole de la mémoire mais aussi le journaliste allemand qui a écrit un article à propos d'Héctor Laborda, décédé seul en Allemagne. Pour souligner que cet immigrant a été oublié de tous, rappelons que la narration utilise un lexique choquant à propos des conditions dans lesquelles il a été retrouvé. Dans *Entre dos aguas*, l'oubli est aussi dénoncé. Ainsi, nous avons vu que Cornelia condamne l'attitude de sa mère qui critique les nouveaux migrants alors qu'elle-même a vécu cette situation des années auparavant. Cornelia condamne la mémoire sélective de cette dernière.

Pour arriver à faire passer leur message, les fictions antérieures utilisaient un vocabulaire réaliste comme par exemple *En un lugar de Alemania* ou encore *Equipaje de amor para la tierra*. Nous avons également observé dans l'analyse de nos deux romans que l'impression de réalité est aussi utilisée afin que le lecteur comprenne ce passé. Rappelons que dans *En un lugar de Alemania*, la narration insiste sur les accents des personnages et cela donne une illusion de réalité. Dans *Días de menta y canela*, la narratrice transcrit également l'accent de son père.

Ensuite, c'est un but de témoignage que visaient les romans antérieurs sur l'émigration, un but de documentaire. Rappelons ainsi les propos tenus par Patricio Chamizo pour son roman *En un lugar de Alemania* : « la obra, desde su concepción, pretende ser un reflejo de la vida real en los que los emigrantes se mueven »<sup>1026</sup>. On retrouve le même but de documentaire dans *Días de menta y canela* et *Entre dos aguas*. Dans le premier, il y a une importance de la transmission. Des personnages informent les autres de ce qu'était la vie en Allemagne dans les années 60-70. Ces dialogues prennent alors l'allure de documentaire. La narration de *Entre dos aguas* informe aussi le lecteur sur les conditions de vie des immigrants espagnols en Allemagne en faisant des

---

<sup>1026</sup> p.7-8, cité par *Ibidem*.

incursions par exemple dans le passé de Marcelino Soto. On apprend alors comment vivait et vit actuellement la communauté espagnole en Allemagne.

Dans *En un lugar de Alemania*, il y a, nous l'avons observé, une volonté qu'Espagnols et Allemands se comprennent. La narration d'*Antonio en el país del silencio* parvient même, comme nous l'avons vu, à ce but. La même visée est observée dans *Entre dos aguas*. Cornelia souhaite que la société comprenne les nouveaux migrants. Il y a en particulier dans *Con la maleta al hombro* et *Hemos perdido el sol*, une volonté de combattre les stéréotypes qui entravent la compréhension entre population d'accueil et immigrants. Cette même volonté est présente dans *Entre dos aguas* avec le personnage de Cornelia qui condamne aussi comme nous l'avons vu les stéréotypes qui marginalisent les migrants.

Les romans antérieurs sont dans l'ensemble critiques au sujet de l'émigration espagnole. Ils dénonçaient entre autres le peu de moyen mis en œuvre par le pays d'accueil pour ne pas marginaliser les migrants. *En un lugar de Alemania* critique entre autres le non-respect des Droits de l'Homme. Des années plus tard, la critique est également vive dans par exemple *Entre dos aguas*. La narration critique entre autres la permanence de la xénophobie en Allemagne. Dans *Señas de identidad*, dans la pièce de théâtre *La camisa* il y a une volonté de souligner que les pauvres qui ont émigré n'ont pas vu leurs conditions de vie s'améliorer –et qu'il était donc quasi inutile de s'en aller aussi loin chercher du travail. Ce n'est pas le cas dans nos deux romans. Chaque personnage a constaté une amélioration progressive. Ce n'est pas une calamité contrairement à la constatation de *La camisa* de Lauro Olmo.

Nous pouvons dire que les narrations antérieures et les romans *Días de menta y canela* et *Entre dos aguas* possèdent beaucoup de similitudes. Ce qui change cependant est le caractère négatif qui pouvait apparaître dans les fictions antérieures. Dans nos deux romans, l'émigration des Espagnols en direction de l'Allemagne en loin d'être perçue négativement. Il faut dire aussi que le contexte de publication a changé. Il n'est plus question de sensibiliser le lecteur sur l'émigration des Espagnols mais plutôt de le faire réagir sur ce passé afin qu'il constate que l'immigration d'aujourd'hui rencontre des problèmes similaires qu'il convient de comprendre afin d'accepter l'Autre.

Si nos deux romans et les romans antérieurs sur l'émigration possèdent cependant une technique narrative similaire en certains points, comme nous venons de le voir, il existe aussi des points communs avec *Soldados de Salamina* de Javier Cercas au niveau du traitement de la mémoire historique.

## **6. L'influence de *Soldados de Salamina* dans le traitement de la mémoire historique**

Dans ces deux romans, nous retrouvons en effet un mécanisme similaire à celui de *Soldados de Salamina*.

Dans *Días de menta y canela*, l'oubli est associé à l'idée de la mort. En effet, Miralles dans le roman de Javier Cercas n'a pas beaucoup de temps à vivre comme il le précise lui-même. Dans les deux romans de notre corpus, cette mort a emporté les personnages. Elle a emporté Héctor Laborda dans *Días de menta y canela*, certains membres de la famille de la narratrice, comme sa mère, et dans *Entre dos aguas*, on sait que la narration prend une tournure importante au décès de Marcelino Soto. Dans tous les cas, soit elle précipite la narration soit elle réactive la mémoire, une mémoire en danger. Elle fait prendre conscience qu'il est désormais temps de se souvenir, qu'il est important de ne pas oublier.

C'est ensuite la solitude qui prend un relief important dans *Soldados de Salamina* et qui est aussi très présente dans les deux romans, en particulier dans *Días de menta y canela*. Nous avons vu dans la fiction de Javier Cercas qu'elle signifie également la mise à l'écart, l'oubli de l'ex-républicain Miralles et des combats qu'il a menés pour l'Espagne et pour la France. Dans *Días de menta y canela*, l'immigrant espagnol, Héctor Laborda qui est décédé dans la solitude symbolise également l'oubli de ces immigrants espagnols en Europe.

Au niveau des émotions, nous avons vu que le narrateur de *Soldados de Salamina*, Javier Cercas, homonyme de l'auteur, est très touché par l'histoire de Miralles émotionnellement. C'est aussi le cas dans nos deux romans. Clara, la narratrice et Héctor Laborda fils, sont émus quand par exemple ils découvrent dans quelles conditions vivait Héctor Laborda, père. Plus loin dans la narration, la narratrice se sent très concernée par le passé migratoire des Espagnols en Allemagne et ressent les mêmes émotions que sa mère a ressenties dans le passé. C'est aussi le cas dans la narration de *Entre dos aguas*. Cornelia est même hantée

par l'image de Marcelino Soto dont elle doit élucider le meurtre. Elle parvient même au cours du récit à mieux cerner sa mère et son passé.

C'est à un véritable travail d'investigation auquel le narrateur de *Soldados de Salamina* se livre dans le roman. Dans *Días de menta y canela* et dans *Entre dos aguas*, le travail de recherche des personnages principaux est notable. Ainsi, comme dans *Soldados de Salamina*, Clara, dans *Días de menta y canela*, pour réussir son article, va interroger également de nombreux témoins du passé. C'est aussi une enquête que doit mener Cornelia dans *Entre dos aguas*-de plus, nous avons là un roman policier- puisqu'elle doit démasquer l'assassin de Marcelino Soto, ce qui va la conduire à mener une investigation dans le passé et le présent de la colonie espagnole de Düsseldorf. C'est la recherche de la vérité qui anime de plus le narrateur de *Soldados de Salamina* et la narratrice de *Entre dos aguas*.

Dans *Soldados de Salamina*, les personnages de Roberto Bolaño et de Miralles jouent un rôle d'enseignant auprès du narrateur avec la présence de nombreux dialogues. Dans *Días de menta y canela*, ce sont le père de la narratrice et le Père Vargas, entre autres, qui occupent ces fonctions. Dans *Entre dos aguas*, il va s'agir des membres de la communauté espagnole interrogés par la commissaire Cornelia Weber-Tejedor.

Une autre similitude concerne *Soldados de Salamina* et *Entre dos aguas*. Les deux cherchent à informer le lecteur en utilisant une technique similaire, celle de la présentation de personnages durant des parties ou des chapitres entiers. Ainsi, dans *Soldados de Salamina*, nous avons une longue exposition de Sánchez Mazas puis de Antoni Miralles. Dans *Entre dos aguas*, ce sont aussi bien les Allemands que les Espagnols de Düsseldorf qui font l'objet d'une présentation individuelle dans ce roman.

Pour conclure ce chapitre, nous insisterons sur le fait que certains vocables de l'émigration sont repris dans nos deux romans, *Días de menta y canela* et *Entre dos aguas*. Il existe donc une continuité des représentations. Les émotions sont toujours aussi présentes mais soit, on est confronté à un tableau moins sombre, soit il est déplacé et est utilisé dans un autre but comme nous l'avons vu précédemment. Enfin, il est intéressant de remarquer que les narrations sont introduites par une technique similaire à *Soldados de Salamina*, l'importance de l'investigation afin que le décès des protagonistes de l'Histoire ne soit pas

synonyme d'oubli. L'exil n'est donc pas le seul élément à retenir de la période franquiste pour ces deux romancières puisque toutes deux insistent dans la narration sur le devoir de mémoire, sur l'importance du souvenir de l'émigration espagnole des années 60-70.

## CONCLUSION

### 1. Les romans

Les romans étudiés sont très représentatifs des événements passés mais aussi des préoccupations de la société actuelle si l'on pense en particulier au roman d'Almudena Grandes, *El corazón helado*. Il met en avant les différentes 'mémoires' des Espagnols à propos de la Guerre Civile et de l'exil. On a pu observer ainsi les mécanismes de la mémoire qui étaient loin d'être les mêmes en France puis en Espagne. Ainsi, le lecteur peut se rendre compte que lors de son exil en France, la famille Fernández évoquait librement le passé de la Guerre Civile, des combats, des premières années en France. La situation change littéralement en Espagne avec le déni et la mémoire de propagande qui, comme souhaite le démontrer Almudena Grandes, sévit encore au XXI<sup>ème</sup> siècle. Son roman s'inscrit au cœur des préoccupations des Espagnols actuels, c'est-à-dire la réhabilitation des victimes de la dictature. Pour ce, elle intègre des éléments qui font débat comme l'ouverture des fosses communes dont parle le personnage de Raquel quand elle rencontre Julio Carrión González.

Le réalisme des romans est accru. Non seulement, comme nous venons de l'indiquer, *El corazón helado* présente des situations véridiques de la société actuelle, mais des situations passées sont aussi présentées de façon réaliste. Ainsi, elle transcrit même des propos, que des acteurs de l'Histoire ont vraiment tenus, dans la bouche de ses personnages fictifs. Ceci est expliqué dans la postface du roman et si l'on se réfère à l'épître, on constate que beaucoup de scènes du roman sont inspirées de faits réels, comme nous l'avons observé au cours de l'analyse. Grâce aux post-faces ou à l'épître, nous savons aussi qu' Almudena Grandes, pour le récit de *El corazón helado* et María Luisa Prada, pour *Una cita en Arlés*, ont interrogé des témoins de l'Histoire afin de coller le plus à la réalité de l'exil, ce qui donne une fois, un caractère réaliste aux narrations, voire de documentaire. Si l'on se réfère à ce dernier roman, la narration fait intervenir des personnages qui existe dans la réalité comme le maire d'Elne ou encore la bienfaitrice, fondatrice de la maternité de cette ville. Un personnage apparaît cependant en trop dans cette narration et nuit à la crédibilité du roman. C'est

celui, sous-entendu, de Jacques Chirac. L'auteur a voulu l'inclure dans sa narration car dans les années 80, une rumeur sur le fait que l'homme politique français était en fait un enfant de l'exil espagnol a circulé dans le journal *Minutes*. Cette rumeur qui n'est pas crédible a du mal à faire sa place dans cette narration. On ne peut envisager de construire un roman historique en partant d'une simple rumeur. Ceci discrédite l'ensemble de la narration. C'est le personnage de trop.

Le caractère réaliste est aussi d'une importance capitale dans les romans relatant l'émigration des années 60-70 comme dans *Días de menta y canela*. Ce qui est le plus frappant dans cette narration sont les descriptions de personnages ou de scènes de la vie de tous les jours. Ces descriptions sont si fines qu'elle donne au lecteur d'être devant une sorte de tableau. Il peut se représenter aisément ces acteurs ou ces scènes. Un seul roman pose problème dans le domaine de la représentation de la réalité est celui de María Luisa Prada, *Una cita en Arlés*. La narration renferme de nombreux passages descriptifs ou explicatifs. Certaines de ces descriptions sont surchargées en particulier celles insérant un petit historique des lieux traversés par les personnages. Cette abondance de détails nuit à la volonté de réalisme prôné par la narration puisqu'au final il donne une vision surtout touristique des lieux. Un détail dans la narration de María Blanca Blanquer (*El regreso de Michel*) nuit aussi quelque peu à la narration. Il concerne une scène en France en particulier. Gonzalo/Robert, le personnage principal assiste aux événements de mai 68 et la narration dresse le portrait de manifestants entonnant la Marseillaise alors que c'était ses valeurs mêmes qu'ils remettaient en cause.

Il convient de ne pas oublier que le réalisme d'un roman passe aussi par les lieux qui sont foulés par les personnages. Or, on ne manque pas de penser à ceux qui sont évoqués dans *El corazón helado* d'Almudena Grandes, en particulier. Pour les témoins de l'Histoire ou pour les lecteurs ayant des connaissances au sujet de la Guerre Civile et de l'exil, le réalisme de la narration de *El corazón helado* est accentué à travers le choix de certains lieux. En ce qui concerne la lutte des résistants espagnols dans le maquis lors de l'occupation de la France, les personnages évoluent dans l'Ariège, or, on sait de sources historiennes qu'il s'agit d'un haut-lieu de la résistance espagnole contre l'envahisseur allemand. Au début de leur exil, les personnages de ce même roman résident à Toulouse. Là encore, on sait par expérience que dans cette ville beaucoup d'exilés espagnols se sont

concentrés. On observe ici clairement que, à ce sujet, « l'actualité scientifique a ses retombées inévitables [...] Avec un certain décalage la population tout entière [comme ici, les romanciers] est 'atteinte', concernée, intéressée [...] par les répercussions des découvertes [...] agité(e)s par les chercheurs »<sup>1027</sup>.

Presque toutes les narrations du corpus prônent le devoir de mémoire. Ceci est d'autant plus primordial que même si certains protagonistes des narrations ne souhaitent plus entendre parler du passé, celui-ci surgit toujours irrémédiablement à un moment ou à un autre. C'est le cas aussi bien dans les romans relatant l'exil que pour ceux qui se réfèrent à l'émigration. Dans certaines narrations comme *El corazón helado*, il peut s'agir d'un personnage (nous pensons en particulier à celui de Raquel qui jette un mystère sur le passé du père d'Alvaro). C'est ce personnage qui poussera le fils de Julio Carrión à vouloir en savoir plus sur le passé. Il peut s'agir aussi d'objets comme dans *Entre dos aguas* qui incitent les personnages à se remémorer les faits du passé. C'est le cas dans cette narration du personnage principal, Cornelia Weber-Tejedor qui va se souvenir de ses doubles origines en présence de l'anneau que porte le défunt Marcelino Soto. Elle, qui a tant renié ses origines espagnoles, va se trouver ensuite dans un entre-deux puisque l'anneau, symbolique forte, va inévitablement resserrer ses liens avec la communauté espagnole de la ville. Dans la narration de *Una cita en Arlés*, ce sont des événements qui vont être le déclencheur de la mémoire. Il s'agit des émeutes des banlieues qu'a connues la France à l'automne 2005. La comparaison aurait pu être intéressante au prime abord si elle avait mis en avant les problèmes de marginalisation que peuvent subir à différentes époques les migrants. La narration n'en fait pas ce traitement puisqu'elle se sert de cet élément de l'histoire pour faire le lien avec la Guerre Civile espagnole. Cette comparaison manque de crédibilité puisque pour les témoins qui ont vécu cette dernière période, il semble invraisemblable qu'ils puissent croire qu'une Guerre Civile d'une telle ampleur puisse se reproduire à cause des émeutes des banlieues. On ne peut comparer le soulèvement des nationalistes à la révolte des banlieues en France, le contexte social et politique étant absolument différents. Une scène contextualise cependant bien la volonté de remémorer l'exil. C'est lorsque la petite-fille de Manuel,

---

<sup>1027</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales*, op.cit, p.88.

Nicole assiste à une conférence avec sa tante, or, comme nous l'avons observé plus haut, ces manifestations sont au cœur de l'actualité.

Tous les personnages s'affairent à connaître le passé. Outre la recherche dans les archives comme c'est le cas dans *El corazón helado* ou encore dans *Días de menta y canela*, les protagonistes se mettent à la recherche du passé en interrogeant des personnages, témoins de l'Histoire et donc porteurs de savoirs, ce qui donne plus de crédit à ces narrations. Ceci apparaît très souvent sous forme de scène, ce qui donne une visualisation importante au lecteur qui a l'impression que cela se passe sous ses yeux<sup>1028</sup>. De plus, on enseigne souvent à ces personnages les événements historiques à l'aide d'un support la photographie. Ceci renforce la crédibilité de l'histoire puisque l'on sait que la caution du visible donne encore plus de valeur au témoignage. Elle appuie les dires et constitue une preuve de ce qui est avancé. Nous avons deux exemples notables dans notre corpus. Ignacio Fernández raconte à sa petite-fille les événements passés à l'aide d'une photographie tout comme le fait le père de Clara avec cette dernière. Cette fonction testimoniale apparaît aussi dans d'autres romans de notre corpus comme dans *Una cita en Arlés* ou encore *Entre dos aguas*. Dans le premier, elle est mise en évidence avec les émotions que telle situation a suscité sur un protagoniste et dans le deuxième, cette fonction testimoniale est renforcée par le fait que le personnage a vécu les événements personnellement et insiste dessus avec les termes « croyez-moi ». Le narrateur exprime sa certitude vis-à-vis de l'histoire<sup>1029</sup>.

Leur volonté de savoir est telle que l'on retrouve dans tous ces romans, soit des tournures d'obligation (*tener que, haber que*) soit une multitude d'impératifs. Cette volonté illustre ainsi la préoccupation de la société dans *El corazón helado* par exemple, de revenir sur les événements de la Guerre Civile et de l'exil afin de réhabiliter les victimes de cette guerre et de la dictature qui s'en est suivie. Dans tous les romans (si l'on excepte la narration de *La Gioconda llora de madrugada* qui a un cheminement quelque peu différent), tous les personnages vont au bout de leur recherche et n'hésite pas à juger les autres protagonistes de l'Histoire. Par exemple, Alvaro Carrión affronte sa mère au risque de mettre en danger l'équilibre familial. Or, nous avons la situation inverse dans *El regreso de*

---

<sup>1028</sup> REUTER Yves, *Introduction à l'analyse d roman*, op.cit, p.62.

<sup>1029</sup> *Ibidem*, p.38.

*Michel* de María Blanca Blanquer. Le personnage-narrateur Gonzalo/Robert, décide de retourner en Espagne afin de retrouver sa mère. On pense, qu'à l'instar des romans qui reflètent la situation actuelle de l'Espagne, à savoir, revenir sur le passé et faire une plus large place aux victimes de la Guerre Civile et de l'exil, le personnage va dévoiler sa véritable identité à sa mère et reprendre la place qui lui revient dans sa famille biologique puisqu'il en a été chassé et que son oncle et son beau-père ont même fait croire à sa mort. Il n'en est pourtant rien et son retour est une installation toujours plus profonde dans le mensonge. Le lecteur peut pressentir dès le début que le retour en Espagne de Gonzalo/Robert va être un échec puisqu'il ne révèle pas sa véritable identité quand il retrouve tout d'abord son oncle et son beau-père. Puis, il finira par jouer le même rôle que ces deux personnages. Il ne clame jamais à sa mère qu'il n'est pas mort en réalité et qu'il est de retour. Il s'installe dans la mémoire fabriquée qu'ont établie l'oncle et le beau-père sans jamais véritablement s'y opposer. Il s'adapte à la mémoire de propagande comme l'ont fait d'autres exilés avant lui. Le roman de María Blanca Blanquer ne s'inscrit pas dans la même thématique que celui d'Almudena Grandes puisque le personnage n'affronte pas les artisans de cette mémoire fabriquée contrairement à Alvaro Carrión dans *El corazón helado*. Il ne reflète pas les préoccupations sociales actuelles.

Il est ensuite frappant que, dans ces romans, certains procédés se retrouvent à l'identique et ce, pour exprimer diverses situations. Nous pensons au procédé de l'animalisation qui est mis en relief aussi bien dans les romans se référant à l'exil mais aussi à l'émigration des années 60-70 en direction de l'Allemagne. Ce qui demeure intéressant est que cette figure de style est aussi présente dans le roman d'Elvira Daudet, *La Gioconda llora de madrugada*. Celle-ci n'est pas utilisée comme dans les autres romans pour faire référence au difficile accueil des exilés qui ont connu le passage par les camps d'internement français ou pour souligner le peu de considération qu'attribuait le pays d'accueil aux personnes candidates à l'émigration lors des visites médicales, mais pour souligner les drames de la dictature, de l'oppression qu'elle soit politique ou comme ici, familiale. La narratrice, Soledad, souffre de la pression qu'exerce son mari sur elle. Pour ce, la narration emploie comme dans les autres romans le procédé de l'animalisation ou de la chosification pour démontrer le caractère semblable des situations –Soledad a fui la dictature franquiste.

Ensuite, nous avons observé que le phénomène de l'entre-deux apparaissait dans tous les romans du corpus. Il est cependant représenté de différentes manières selon les narrations. Chaque roman utilise une technique narrative propre pour souligner ce problème. Ainsi, dans le roman, *El regreso de Michel*, de María Blanca Blanquer, la narration utilise l'image du funambule pour mettre en relief la situation duelle dans laquelle se trouve le personnage principal de Gonzalo/Robert. Dans ce même roman, apparaît aussi l'image du labyrinthe, pour démontrer combien il est difficile pour ce même personnage de retrouver l'identité qu'il a laissé de côté lors de son exil en France. Dans *Una cita en Arlés*, de María Luisa Prada, l'entre-deux est quant à lui symbolisé par un jeu d'opposition –richesse *versus* pauvreté. Le personnage de Santiago est réticent à aller à la rencontre de ses origines et la narration oppose sa vie aux côtés de la famille de sa femme –richesse- à celle de son véritable frère, enfant de l'exil –pauvreté. La même technique d'opposition est utilisée dans *El corazón helado* d'Almudena Grandes mais à une tout autre fin. Dans ce roman, la narration oppose la richesse et la pauvreté par alternance de chapitres pour dénoncer l'attitude opportuniste de l'époque, celle de Julio Carrión González qui a fait fortune aux dépens des exilés. Le jeu d'opposition ne va pas encore une fois sans poser problème dans *Una cita en Arlés*. Non seulement, le personnage apparaît méprisable car il ne veut pas côtoyer les gens modestes et a une attitude discriminatoire mais il a, de plus, honte de révéler à sa famille ses véritables origines, de réunir la famille de sa femme et la sienne comme s'il s'agissait d'une famille qui aurait commis des actes répréhensibles ou comme s'il était un enfant de nazis.

Nous venons de l'observer en évoquant l'opposition richesse *versus* pauvreté présente dans la narration de *El corazón helado*, tout est mis en œuvre pour faire pencher le lecteur en faveur des personnages exilés, victimes de la Guerre Civile et de la dictature. Tout au long du roman, la narration dresse des portraits assez manichéistes. Le Bien est, comme nous l'avons observé dans le corps de notre thèse, incarné par Ignacio Fernández, et le Mal, par Julio Carrión González. D'autres oppositions sont mises en avant pour souligner ceci, comme le fait que le premier incarne un modèle de loyauté et de solidarité envers ses compagnons alors que le deuxième s'affaire à les escroquer. Ce Mal est renforcé de plus avec l'image diabolisante du personnage lorsqu'une fois son forfait

commis, il monte dans un taxi qui l’emmène loin des événements, comme nous l’avons également vu au cours de l’analyse.

De même, le psycho-récit est souvent employé dans ce roman comme dans par exemple *El regreso de Michel* ou *La Gioconda llora de madrugada*, comme pour intensifier les émotions et les drames vécus par les protagonistes. D’autres figures de style se retrouvent dans les deux derniers romans comme, entre autres, l’hyperbole, ce qui contribue aussi à rendre plus dramatique leur parcours. Parfois même, c’est le statut d’un personnage qui souligne le caractère dramatique de l’exil. C’est le cas d’Ignacio Fernández dans *El corazón helado*. Au début, on pourrait croire que son statut peut porter préjudice au réalisme de l’histoire puisque la narration ne l’inclut pas dans la majorité, c’est-à-dire qu’il ne provient pas du peuple mais du secteur de la bourgeoisie –il est avocat. Néanmoins, au fil de la narration, on se rend compte que ceci est volontaire et que c’est une façon de rendre encore plus dramatique l’histoire de ce personnage et de sa famille qui avait un train de vie aisé en Espagne. En fuyant le pays et en s’exilant en France, la famille va connaître une baisse de train de vie notable. Elle doit ainsi vivre dans le dénuement et la situation va s’empirer au fil des pages. Bientôt va apparaître dans leur vie Julio Carrión qui va s’emparer de leurs biens en Espagne, ce qui va contribuer à rendre encore plus difficile leur situation en France. Cette tragédie sera évoquée à de nombreuses reprises et sera souligné avec amertume par la petite-fille, Raquel.

Ces narrations, dans le but de faire prendre conscience au lecteur qu’il se doit de se souvenir du passé, utilisent souvent un lexique choquant. On peut ainsi plonger dans la plus stricte intimité des personnages, comme dans *El corazón helado* lorsque les exilés arrivent dans le camp d’internement français et qu’il n’existe aucune commodité pour leurs besoins les plus élémentaires. Les narrations de *Entre dos aguas* et *Días de menta y canela* se dotent, quant à elles, d’un registre quelque peu voyeuriste même, en plongeant le lecteur dans l’intimité de la mort des personnages qui sont décédés dans des conditions éprouvantes (lexique de la décomposition, vomissures, etc.)

Enfin, si l’on excepte les romans d’Elvira Daudet, *La Gioconda llora de madrugada*, et de María Blanca Blanquer, *El regreso de Michel*, dans tous les romans, revenir sur le passé de l’exil et de l’émigration, est prétexte à sensibiliser les lecteurs sur une réalité sociale actuelle : l’immigration. Elle est sous-entendue

dans *El corazón helado* à travers une prolepse, par exemple, qui souligne les autres exils à venir dans le mode entier et il faut se référer aux interviews de l'auteur pour comprendre que la narration vise aussi à faire réagir le lecteur sur les difficultés d'immigrer en Espagne. Dans les autres romans, l'exil/ l'émigration et l'immigration actuelle sont mises en avant de façon plus visible. Différents procédés sont mis en œuvre : la comparaison, les généralités au présent, l'emploi d'un même lexique, pour ne citer à nouveau que quelques exemples que nous avons détaillés au cours de l'analyse.

## 2. Représentations et stéréotypes : continuités et ruptures

Dans le domaine des représentations, on constate dans notre corpus de romans des continuités mais aussi des ruptures.

Nous avons observé qu'en particulier les romans-témoignages, incluaient beaucoup des chiffres afin, comme l'indique leur statut, de témoigner à propos de l'exil. Dans les romans traitant ce sujet, nous en retrouvons beaucoup moins. Ceci s'explique aisément. Il n'est plus utile d'informer précisément le lecteur sur les événements de ce passé connus de beaucoup, tout du moins, dans les grandes lignes, mais de rendre émouvantes les différentes situations que vivent les protagonistes afin de sensibiliser les lecteurs sur les conditions de vie des migrants actuels.

Si l'on se réfère au lexique des camps, on peut observé qu'il se retrouve à l'identique dans les romans de notre corpus et dans la littérature antérieure concernant l'exil. Il s'agit alors d'une représentation forte<sup>1030</sup>. Cependant, on voit que ce même lexique se déplace peu à peu dans les narrations. Prenons l'exemple du champ lexical de l'enfermement. On le retrouve en effet dans *El corazón helado* et dans *Una cita en Arlés* puisque certains personnages de l'histoire ont connu les camps d'internement français. Le même champ lexical est présent néanmoins dans des romans où les personnages n'ont pas connu l'enfermement physique comme dans *La Gioconda llora de madrugada* ou encore dans *El regreso de Michel*. La fonction du champ lexical de l'enfermement est déplacée

---

<sup>1030</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales*, op.cit, p.74.

ici pour évoquer les barrières morales dont souffrent les personnages. De même, les violences qui peuvent exister dans un lieu clos ne sont pas mentionnées dans nos romans mais sont mises en avant pour évoquer l'emprise d'un personnage sur un autre. C'est le cas dans la narration d'Elvira Daudet. On évoque la violence du mari du personnage principal afin de démontrer la terreur qu'il exerce sur elle en agissant en véritable tyran.

Dans les romans, certaines situations ne sont pas évoquées (la violence des gardes envers les internés dans les camps par exemple). Comme nous l'avons souligné, ces romans n'ont pas vu le jour pour faire une nouvelle fois le procès de l'attitude de la France. Par contre, les émotions et sentiments des exilés mais aussi des émigrants économiques espagnols sont sensiblement les mêmes dans les romans récents et dans les plus anciens. La peur est ainsi un exemple fédérateur. Dans les récits antérieurs, nous avons vu qu'elle était maintes fois évoquée. Nous la retrouvons dans les romans récents concernant l'émigration par exemple en ce qui concerne les émigrants des années 60-70 mais aussi les migrants récents. Le champ lexical de la peur est conservé dans les narrations récentes puisqu'il s'agit d'un problème qui est encore d'actualité.

Cependant, la comparaison entre la situation d'antan concernant l'émigration et l'actuelle est mise en relief de façon plus importante dans le roman de Rosa Ribas, *Entre dos aguas*. Les mêmes situations et surtout les mêmes sentiments apparaissent dans le texte. Prenons l'exemple de la mère de Clara qui évoque à sa fille, la peur qu'elle a ressentie en participant, dans sa jeunesse, en Allemagne, à une manifestation pour dénoncer les mauvaises conditions de logements. Elle emploie des termes caractéristiques que l'on retrouvera plus loin dans la narration en ce qui concerne les migrants actuels en Allemagne. Elle évoque ainsi qu'elle avait peur de se trouver dans l'illégalité en participant à cette manifestation et entre autres de se faire arrêter par la police allemande et d'être renvoyée en Espagne. La même situation est relatée dans une scène du roman de Rosa Ribas. Il s'agit de migrantes qui, voyant la police, ont peur de se faire renvoyer car elles se trouvent dans l'illégalité (absence de papiers). Le même champ lexical de la peur est utilisé dans les deux cas. Plus loin dans la narration, un personnage évoque à Clara la dépression dont souffrait la femme de Marcelino Soto, Magdalena Ríos. Il décrit la maladie au présent pour mettre en évidence que ce mal frappe encore mais cette fois les immigrants récents.

Les séquelles psychologiques sont aussi un élément important. Elle existe dans les récits plus anciens tout comme dans les plus récents. Certaines séquelles ne sont pourtant pas utilisées dans le même but. C'est le cas par exemple des hallucinations que peuvent parfois endurer les personnages. Dans *Tanguy*, ces hallucinations sont présentes pour évoquer la grande douleur d'un personnage qui a vécu des atrocités dans sa jeunesse et dont il ne peut se remettre. Dans *El regreso de Michel*, ses hallucinations figurent dans la narration dans un tout autre but. Gonzalo/Robert y est confronté lors de son séjour en France. Le passé ne l'assaillit pas pour les mêmes raisons que Tanguy. Ses hallucinations lui font en effet prendre conscience qu'il n'a pas tout réglé avec son passé et qu'il doit tenter d'entrer en contact avec sa mère afin de mener une vie apaisée.

Autre exemple, nous savons que dans certains romans sur l'exil et sur l'émigration, les personnages étaient souvent nostalgiques de la nourriture du pays natal. Or, nous retrouvons très peu, voire dans certains cas, pas d'exemples à ce sujet. Dans *Días de menta y canela*, pour citer un exemple parmi d'autres, c'est une sensation qui est mise en avant, à savoir l'odeur, ce qui rend, à l'instar des romans réalistes et naturalistes palpables le sentiment de nostalgie. Il s'agit alors ici, pour reprendre les termes employés par Pierre Mannoni d'une « représentation chassant l'autre »<sup>1031</sup>. Dans les romans de notre corpus, par exemple, dans *Una cita en Arlés* ou *Días de menta y canela*, ce sont des événements qui réactivent la mémoire des personnages. Par contre, dans *Entre dos aguas*, il existe aussi des éléments spécifiques qui font que les personnages se tournent vers le passé. Dans cette narration, c'est par exemple l'anneau que porte le cadavre de Marcelino Soto qui conduit Cornelia à se souvenir de la communauté espagnole de la ville.

En ce qui concerne les représentations à l'Autre, nous avons une continuité et une rupture à la fois. Ainsi, nous avons pu observer le champ lexical du dédain qui reste inchangé. Il est employé pour mettre en évidence les relations des exilés espagnols, par exemple, et de la population d'accueil mais aussi dans les romans sur l'émigration afin de montrer que la situation est la même pour les actuels migrants. Là où nous avons une certaine rupture des représentations concerne

---

<sup>1031</sup> *Ibidem*, p.76.

surtout l'image que se font les exilés et les émigrants dans le roman à l'encontre de la population d'accueil. Si l'on compare par exemple les romans-témoignages ou fictions antérieures sur l'exil, il n'existe pas de haine de la part des Espagnols face aux personnages du pays d'accueil. La représentation est moins péjorative et plus consensuelle. Il n'est plus l'heure de régler ses comptes avec le passé mais plutôt d'agir pour que les migrants d'aujourd'hui soient acceptés et compris par la société comme rêve de le faire Cornelia dans *Entre dos aguas*. Il ne serait pas logique que les migrants rejette la population d'accueil perdant ainsi tout espoir d'évoluer et d'être acceptés. Une représentation haineuse serait incompatible avec le message que veut délivrer le roman<sup>1032</sup>. De plus, les romans de notre corpus soulignent l'évolution des mentalités. Dans tous les romans les enfants et petits-enfants des exilés et des émigrants ne souffrent d'aucun rejet de la part de la population d'accueil. Le fils d'Ignacio Fernández dans *El corazón helado* n'a aucun problème à l'école, ni sa fille d'ailleurs. Dans *Días de menta y canela* et *Entre dos aguas*, les enfants semblent évoluer sans problème dans la société allemande qu'ils considèrent d'ailleurs comme la leur. Cette évolution peut constituer un espoir pour les générations d'immigrants en difficultés puisqu'on le voit à travers ces exemples, le rejet n'est pas continu.

Nous l'avons vu, en particulier dans *Entre dos aguas*, le concierge de Cornelia ainsi que sa mère tiennent des propos discriminatoires à l'encontre des migrants récents. Pour eux, il s'agit clairement « d'instrument de catégorisation qui permet de différencier un 'nous' d'un 'ils' » et utilisent une pratique déviante de quelques personnes de la société et en font une généralité (la délinquance en particulier)<sup>1033</sup>. Or, ces stéréotypes qui ont été diffusés à l'encontre des immigrants espagnols par le passé et à présent à l'encontre des migrants actuels restent inchangés comme nous l'avons observé. Cependant, de la part du personnage principal, Cornelia Weber-Tejedor, il y a un rejet de ces stéréotypes, de ces représentations discriminatoires. L'« héritage » est ici malmené et le personnage de Cornelia Weber-Tejedor condamne ces propos. Comme le souligne très bien Dan Sperber, « à la sélection 'naturelle' vient s'ajouter une sélection

---

<sup>1032</sup> *Ibidem*, p.76.

<sup>1033</sup> AMOSSY Ruth et HERSCHBERG PIERROT Anne, *Stéréotypes et clichés...*, *op.cit*, p.45 et LEYENS J.P ; YZERBYT V. et SCHADRON G., *Stéréotypes et cognition sociale...*, *op.cit*, p.11.

fondée, en partie au moins, sur la liberté de décision des acteurs »<sup>1034</sup>. Cornelia rejette les stéréotypes infondés et diffusés à l'encontre des nouveaux migrants. La narration souhaite que le lecteur soit compréhensif à l'égard des immigrants.

Une représentation que l'on retrouve aussi bien dans les romans concernant l'émigration que l'exil est celle de la mort. Or, dans ces romans, elle symbolise avant tout l'oubli et possède un caractère choquant, surtout dans les romans concernant l'émigration comme *Días de menta y canela* et *Entre dos aguas*. On a ici un changement de signification de la mort par rapport aux romans antérieurs. Dans les deux romans de notre corpus, la description des morts est terrifiante. Ainsi, dans *Días de menta y canela*, le lecteur est confronté à la description minutieuse d'un corps en décomposition et ce, dans le but de lui montrer à quel point la société a oublié ces hommes qui, dans les années 60-70, sont arrivés en Allemagne afin de se forger un avenir meilleur. Pour symboliser ce même oubli, les narrations emploient aussi le lexique de l'hiver/ du froid. Ce lexique est ici, encore une fois déplacé car s'il symbolise une gêne climatique comme c'est le cas pour Magdalena Ríos dans *Entre dos aguas*, il symbolise aussi l'oubli de l'émigration de la part de la société allemande et espagnole.

### 3. Vers un nouveau roman ?

A l'instar de *Soldados de Salamina*, le mode de l'enquête est privilégié dans notre corpus de romans. Depuis *Soldados de Salamina*, la recherche est mise en avant afin que les personnages principaux des narrations reconstruisent l'Histoire, qu'il s'agisse de celle de l'exil ou de l'émigration. Le personnage de Javier Cercas, homonyme de l'auteur dans *Soldados de Salamina*, souhaite écrire un livre à propos de Sánchez Mazas, l'un des fondateurs de la Phalange et pour ce, il mène son enquête à ce sujet afin d'obtenir le plus d'éléments possibles pour construire l'histoire. C'est à un véritable travail de recherches auquel se livre le personnage-narrateur. Il va visiter les archives, interroger les témoins de l'histoire (témoins directs mais aussi des descendants) et il s'expatrie même en France afin de retrouver le soldat républicain qui aurait laissé la vie sauve à Sánchez Mazas. De nombreux dialogues peuplent ce roman et de plus, les interlocuteurs du

---

<sup>1034</sup> Cité par MOLINO Jean, « La culture du cliché : archéologie critique d'une notion problématique », MATHIS Gilles, *Le cliché*, op.cit, p.43.

personnage-narrateur sont tous à différents degrés témoins de certains faits de l'histoire et donc porteurs de savoirs. Dans presque tous les romans de notre corpus, on retrouve ce schéma narratif. Dans *El corazón helado* d'Almudena Grandes, le narrateur enquête également sur le passé (en particulier celui de son père) et, comme le personnage-narrateur de Javier Cercas, il se rend aux archives afin de reconstruire l'histoire de sa grand-mère (histoire qui a été manipulée par son propre père). Plus tard, il va lui aussi interroger les témoins de l'histoire afin de reconstruire l'histoire de sa famille. Il agit ainsi comme Raquel, la petite-fille de Républicains espagnols, qui, tout au long de la narration, interroge son grand-père, témoin de la Guerre Civile et de l'exil. Dans *Una cita en Arlés*, le travail de recherche est important mais il est confié au lecteur. C'est lui qui doit reconstruire l'histoire familiale de Manuel comme l'illustre le terme de puzzle. C'est cependant dans le roman de Carmen Santos, *Días de menta y canela* que le schéma narratif correspond le plus à *Soldados de Salamina* de Javier Cercas. Les personnages-narrateurs ont beaucoup de correspondances entre eux. Le personnage de Javier Cercas est journaliste avant d'être écrivain comme c'est le cas du personnage de Clara dans *Días de menta y canela*. Pour construire ce personnage fait également des recherches dans les archives. Elle doit interroger des témoins vivants de l'histoire de l'émigration afin d'apporter une bonne assise à son récit. C'est aussi le cas dans *Soldados de Salamina*, le personnage se rend en France afin que son récit soit le plus complet possible.

Pourquoi est-il si important pour ces personnages de reconstruire l'Histoire de l'exil ou de l'émigration ? Dans *Soldados de Salamina*, ceci est primordial car on le voit dans la première partie du récit, l'histoire de Sánchez Mazas présente des lacunes. Elles sont présentes du point de vue des vaincus. *Soldados de Salamina* s'affaire à présenter les deux points de vue à propos de cette histoire et à donner la parole aux Républicains. Cette volonté est d'autant plus forte que le fameux soldat républicain qui aurait laissé en vie Sánchez Mazas fait partie de la masse des anonymes. Or, de la propre volonté de l'auteur de *Soldados de Salamina*, il est important que ces anonymes soient représentés dans ces narrations et non plus seulement les célèbres dirigeants qu'ils soient Phalangistes ou Républicains. Ce sont aussi des anonymes qui apparaissent dans *El corazón helado* d'Almudena Grandes puisque la majorité des personnages n'ont pas de correspondants dans la réalité. Cette volonté est présente dans de nombreux

romans du corpus. Comme dans *Soldados de Salamina*, tout est mis en œuvre pour que ces anonymes revêtent un caractère réel. Nous pensons par exemple aux descriptions précises des lieux dans *Una cita en Arlés* (même si certaines descriptions sont trop fournies) ou encore aux propos qu'ont tenus des personnages célèbres de l'histoire qui sont placés dans la bouche de personnage fictif dans la narration de *El corazón helado*. Dans les romans concernant l'émigration comme par exemple *Días de menta y canela*, ce réalisme est encore plus poussé avec la transcription des accents des personnages.

Pour Javier Cercas, il est important que chacun réactive la mémoire car la Transition ne l'a pas permis et on a laissé certaines versions des faits détournés de la réalité. Nous l'avons observé, la véracité de ces faits est ardemment recherchée par le personnage-narrateur et également questionnée par des personnages secondaires. Cependant, c'est dans *El corazón helado* que la mémoire de propagande que la Transition n'a pas remise en cause est la plus dénoncée. La narration met en relief, comme nous l'avons observé, les causes qui ont fait que cette mémoire de propagande est restée intacte pendant des années (peur, manque d'intérêt des générations suivantes, etc.). C'est ce plus que possède *El corazón helado* par rapport à *Soldados de Salamina*.

Les romans traitant l'émigration souligne également un désintérêt d'une partie de la population face à l'Histoire (en particulier les descendants des acteurs de l'Histoire). Dans *El corazón helado*, ce désintérêt était patent dans les années 80, comme nous l'avons relevé, mais aussi dans l'actuelle société comme nous avons pu le voir avec les réactions des frères et sœurs d'Alvaro Carrión, en particulier celle de son frère Julio. Le désintérêt est aussi souligné dans *Días de menta y canela*. Le patron de Clara, la journaliste, recherche des articles à sensation pour faire vendre son journal et trouve que l'article proposé par la narratrice n'est guère intéressant.

Enfin, La solitude mise en relief dans le roman de Javier Cercas, *Soldados de Salamina* est intéressante et on la retrouve dans *Días de menta y canela*. Dans le premier, elle est mise en évidence avec le personnage de Miralles dans sa maison de retraite. Il est retiré du monde actuel, en marge de la société et dans la narration, la maison de retraite où il vit dans la solitude symbolise l'oubli de la société des acteurs de la Guerre Civile espagnole mais aussi de la Seconde Guerre Mondiale, puisque l'on sait qu'il a œuvré à la lutte contre le nazisme et qu'il

faisait partie de la fameuse Division Leclerc. Dans *Días de menta y canela*, Hector Laborda père, fait aussi partie des personnages que l'on a mis en marge de la société et de l'histoire de l'émigration. Pire encore, il est décédé dans la solitude la plus totale sans personne pour se préoccuper de ce qu'il advenait de lui. La solitude des personnes âgées est un élément de l'actualité qui ne peut que toucher le lecteur. C'est ainsi qu'il pourra s'éprendre de la narration (les facyeurs émotionnels ou affectifs jouant un rôle considérable) et se rendre compte qu'il est primordial de se souvenir du passé de l'émigration afin de ne pas faire les mêmes erreurs avec les immigrants actuels, ne pas les marginaliser en utilisant à leur rencontre des stéréotypes discriminatoires<sup>1035</sup>.

---

<sup>1035</sup> MANNONI Pierre, *Les représentations sociales*, op.cit, p.71.

## BIBLIOGRAPHIE

**1. Corpus.**

- Blanquer, María Blanca, *El regreso de Michel*, Madrid, Castalia, 2007, 378 p.
- Cercas, Javier, *Soldados de Salamina*, Barcelone, Tusquets, 2009 (1<sup>ère</sup> éd. 2001), 209 p.
- Daudet Elvira, *La gioconda llora de madrugada*, Madrid, Akal, 2006 (1<sup>ère</sup> éd. 2003), 192 p.
- Grandes, Almudena, *El corazón helado*, Barcelone, Tusquets, 2007, 933 p.
- Prada Sarrasua, María Luisa. *Una cita en Arles*, Oviedo, KRK, 2007, 236 p.
- Santos, Carmen, *Días de menta y canela*, Barcelone, Random House Mondadori, 2007, 421 p.
- Rosa Ribas, *Entre dos aguas*, 2007, Barcelone, Umbriel, 314 p.

**2. Œuvres complémentaires.**

- Del Castillo, Michel, *Tanguy. Histoire d'un enfant d'aujourd'hui*, Paris, Gallimard, 1994, Paris, Julliard, (1<sup>ère</sup> éd. 1957), 297 p.
- Congost, Muñoz, J., *Por tierras de moros*, Mostoles, Madre Tierra, 1989, 351 p.
- Goytisolo, Juan, *Señas de identidad*, México, Joaquín Mortiz, 1973, 484 p, BU Clermont-Ferrand 106501.
- Llamazares, Julio, *La lluvia amarilla*, Barcelone, Seix Barral, 1988, 143 p.
- Marsé, Juan *Últimas tardes con Teresa*, Barcelona, Seix Barral, 1991, 350 p.
- Montagut, Lluís, *J'étais deuxième classe dans l'armée républicaine espagnole*, Paris, Maspero, 1976, 394 p, BU Perpignan 946 MON.
- Muñoz Molina, Antonio, *La noche de los tiempos*, Barcelone, Seix Barral, 2009, 958 p.
- Semprún, Jorge, *Le grand voyage* Paris, Gallimard, 1963, 279 p.
- Trapiello, Andrés, *Les cahiers de Justo Garcia-Días y noches*, Paris, 10/18, 2006 (1<sup>ère</sup> éd. 2000), 331 p.
- Vázquez Montalbán, Manuel, *Le pianiste*, Paris, Le Seuil, 1988, (*El pianista*, Barcelone, Seix Barral, 1985), 316 p.

### 3 Etudes littéraires

Actas del II Congreso Internacional 60 años después, *Las literaturas del exilio republicano español de 1939*, Bellaterra, 1999, 383 p.

Alted Vigil, Alicia et Aznar Soler, Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Aemic, Gexeil, Sant Cugat del Valles, 1998, 550 p.

Andres Suárez, Irene, Kunz Marco et D'Ors, Inés, *La inmigración en la literatura española contemporánea*, Madrid, Editorial Verbum, 2002, 356 p. Andres Suárez, Irene (coord.), *Migración y literatura en el mundo hispánico*, Madrid, Editorial Verbum, 2002, 387 p.

Chaput, Marie-Claude et Maurice, Jacques, *Histoire et mémoire*, Université Paris X, 226 p.

Gómez López Quiñones, Antonio, *La guerra persistente*, Madrid, Vervuet, 2006, 306 p.

Ilie, Paul, *Literatura y exilio interior : escritores y sociedad en la España franquista*, Madrid, Fundamentos, 1981, 334 p.

Kohler, Héliane (éd.), *Figures du récit fictionnel et du récit factuel I*, PU Franc-Comtoises, 2003, 160 p.

Meerts, Christian, *Technique et vision dans Señas de identidad de J. Goytisolo*, Francfort, Vittorio Klostermann, 1972, 82 p., BU Besançon Pér.184.S.31.

Mollejo, Azucena, *El cuento español de 1970 a 2000. Cuatro escritores de Madrid : Francisco Umbral, Rosa Montero, Almudena Grandes y Javier Marías*, Madrid, Pliegos, 2002, 236 p.

Pérez Alcalá, Eugenio et Medina, Casado, Carmelo, *Cultura, Historia y Literatura del exilio republicano español de 1939*, Jaén, Andújar, 1999, 442 p.

Soubeyroux, Jacques (Dir.), *Le moi et l'espace, autobiographie et auto fiction dans les littératures d'Espagne et d'Amérique latine*, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 2002, 462 p.

Tajes, María, *El cuerpo de la emigración y la emigración del cuerpo : desarraigo y negociación de identidad en la literatura de la emigración española*, New York, Frankfurt am Main, Peter Lang, 2006, 206 p.

Vargas Llosa, Mario, *La vérité par le mensonge. Essais sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1992, 256 p.

Winter, Ulrich, *Lugares de memoria de la Guerra Civil y el franquismo*, Madrid, Vervuert, 2006, 243 p.

#### 4. Ouvrages méthodologiques

Amossy, Ruth et Herschberg Pierrot, Anne, *Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997, 128 p.

Bourhis, Richard Y. et Leyens, Jacques-Philippe, *Stéréotypes, discrimination et relation intergroupes*, Liège, Mardaga, 1994, 416 p.

Chevalier, Jean et Gheerbrant, Alain, *Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Robert Laffont, 2008 (1<sup>ère</sup> éd. 1969), 1060 p.

Clement, Elisabeth, Demonque ; Chantal, Hansen-Løve, Laurence et Kahn, Pierre, *La philosophie de A à Z*, Paris, Hatier, 1994, 383 p.

Genette, Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, 285 p, BU Besançon, 645919.

Glazer, Nathan et Moynihan P., Daniel, *Ethnicity, theory and experience*, Harvard University Press, 1975, 531 p. BU Saint Etienne, Z 57767.

Hamon, Philippe, *Personnel du roman*, Genève, Droz, 1998, 329 p.

Hamon, Philippe, *L'ironie littéraire. Essai sur les formes de l'écriture oblique*, Paris, Hachette, 1996, 159 p.

Mannoni, Pierre, *Les représentations sociales*, Paris, PUF, 2001, 127 p.

Isaacs, Harold R., « Basic group identity : the idols of the tribe », Glazer, Nathan et Moynihan P., Daniel, *Ethnicity, theory and experience*, Harvard University Press, 1975, BU Saint-Etienne, Z 57767, p.30-51.

Jouve, Vincent, *L'effet personnage dans le roman*, PUF, 1992, 217 p.

*Le petit Larousse illustré*, Paris, Larousse, 1993, 1784 p.

Leyens, J.P, Yzerbyt, V et Schadron, G., *Stéréotypes et cognition sociale*, Liège, Mardaga, 1996, 311 p.

Mathis, Gilles, *Le cliché*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, 312 p.

Metz, Christian, *Essais sur la signification au cinéma*, Paris, Kincksieck, 1968, 246 p, BU Montpellier R178-14.

Miroux, Jean Philippe, *Le personnage de roman, genèse, continuité, rupture*, Paris, Nathan, 1997, 128 p.

Parsons, Talcott, « Some theoretical considerations on the nature and trends of change of ethnicity », Glazer, Nathan et Moynihan P., Daniel, *Ethnicity, theory*

*and experience*, Harvard University Press, 1975, BU Saint-Etienne, Z 57767, p.53-83.

Rea, Andréa et Tripier, Maryse, *Sociologie de l'immigration*, Paris, La découverte, 2003, 123 p.

Reuter, Yves, *Introduction à l'analyse du roman*, Paris, Nathan, 2000, 171 p.

Ricoeur Paul, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2003, 689 p.

Riffaterre, Michael, « L'intertexte inconnu », *Littérature*, n°41, 1981.

Soubeyroux, Jacques, « Ecrire l'espace », *Imprévue*, 1985-1.

Valette, Bernard, *Le roman*, Paris, Nathan, 1992, 128 p.

Vargas Llosa, Mario, *la vérité par le mensonge. Essais sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1992, 255 p.

Wieviorka, Michel et Ohana Jocelyne (Dir.), *La différence culturelle, une re formulation des débats*, Paris, Balland, 2001, 479 p.

Wieviorka, Michel, *La différence culturelle*, Paris, Balland, 2001, 201 p.

## 5. Ouvrages contextuels

Abellán, José Luís, *El exilio español de 1939 I. La emigración republicana*, Madrid, Taurus, 1976, 223 p., BU Saint-Etienne, 946 19 Exi.

Alba, Susana, Babiano, José et Fernández Asperilla, Ana, *Miradas de emigrantes. Imágenes de la vida y cultura de la emigración española en el siglo XX*, Madrid, Centro de Documentación de la Emigración Española (CDEE), 2004, 157 p.

Alted, Alicia et Domergue, Lucienne (coordinadoras), *El exilio republicano español en Toulouse, 1939-1999*, Madrid, UNED, 2003 (1<sup>ère</sup> éd. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1999), 370 p.

Amicale des Anciens Guérilleros, *Guérilleros en terre de France: les Républicains espagnols dans la Résistance française*, Pantin, le Temps des Cerises, 2000, 315 p.

Centre d'Etude de l'Europe du XXe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole. Vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, 223 p.

Centre National de la Recherche Scientifique, *Exil politique et migration économique. Espagnols et Français au XIXe et XXe siècles*, Paris, Editions du CNRS, 1991, 204 p.

- Chaput, Marie-Claude et Maurice, Jacques (Dir.), *Espagne : XXe siècle : Histoire et mémoire*, Université Paris X, 2001, 226 p.
- Corrado, Danielle et Alary, Viviane, *La Guerre d'Espagne en héritage : entre mémoire et oubli de 1975 à nos jours*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, 645 p.
- Dreyfus Armand Geneviève et Temime, Emile, *Les camps sur la plage. Un exil espagnol*, Paris, Autrement, 1995, 141 p.
- Dreyfus Armand, Geneviève, *L'exil des républicains espagnols en France : de la Guerre Civile à la mort de Franco*, Paris, Albin Michel, 1999, 475 p.
- Ferreras, Juan Ignacio, *La novela en el siglo XX (desde 1939)*, Madrid, Taurus, 1988, 167 p. BU Besançon 108212.
- Garmendia, J.A, *Alemania, exilio del emigrante* Barcelona, Plaza y Janes, 1970, 216 p, Paris, Fondation Sciences Politiques 12017.201.
- Guilhem, Florence, *L'obsession du retour : les républicains espagnols 1939-1975*, Toulouse, 2005, 220 p.
- Hermet, Guy, *Les Espagnols en France. Immigration et culture*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1967, 328 p.
- Juliá, Santos (Dir.), *Memoria de la guerra y del franquismo*, Madrid, Taurus, 2006, 397 p.
- Mainer, José Carlos, *El aprendizaje de la libertad*, Madrid, Alianza, 2000, 292 p.
- Malvy, Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, 335 p.
- Milza, Pierre et Peschanski Denis, *Exils et migration : Italiens et Espagnols en France : 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, 695 p.
- Noiriel, Gérard, *Immigration, antisémitisme et racisme en France –XIXe et XXe siècles- discours publics et humiliations privées*, Paris, Fayard, 2007, 717 p.
- Noiriel, Gérard, *Le creuset français. Histoire de l'immigration, XIX-XX*, Paris, Le Seuil, 1988, 437 p.
- Rugg, Evelyn et Gordon, Allan M., *Actas del Sexto Congreso Internacional de Hispanistas*, Toronto, 1977, Université de Montréal, 1980, <http://cvc.cervantes.es>.
- Sánchez Albornóz, Nicolás, *La población de América Latina, desde los tiempos precolombinos al año 2000*, Madrid, Alianza Universidad, 1977, (1973 1<sup>ère</sup> édition), 321 p., BU Besançon 106150.

Santos, Félix, *Exiliados y emigrados 1939-1999*, Alicante, Biblioteca virtual Miguel de Cervantés, 2003, <http://www.cervantesvirtual.com>

Tuñón de Lara, Manuel, *El exilio español de 1939 II, Guerra y política*, Madrid, Taurus, 1976, 248 p, BU Besançon 667565.

Vilar, Juan B. et Vilar, María José, *La emigración española a Europa en el siglo XX*, Madrid, Arco Libros, 1999, 93 p.

## 6. Colloques

Babiano Mora, José, « Maçons espagnols et syndicats français », *Immigration comparée des Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle*, colloque dirigé par LILLO Natacha, Paris, Université de Paris XIII, 16/02/2007.

Fernández Asperilla, Ana, « La place des femmes au sein des associations de migrants, à partir de l'exemple de la FACEEF », *Immigration comparée des Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle*, colloque dirigé par LILLO Natacha, Paris, Université de Paris XIII, 16/02/2007.

Fernández, María José, « Histoire de la mémoire de l'émigration espagnole vers l'Argentine à l'époque de Perón entre 1945 et 1955 et vers la France », *Espagne : histoire et représentations des migrations XX – XXIe siècles*, colloque présenté à l'université Paris X Nanterre, 26/03/2007.

Lillo, Natacha, « Italiennes et Espagnoles en France dans l'entre-deux-guerres, points communs et différences », *Immigration comparée des Italiens, Espagnols et Portugais en France au XXe siècle*, colloque dirigé par Lillo, Natacha, Paris, Université de Paris XIII, 16/02/2007.

Tur, Bruno, « Evolution et permanence des stéréotypes », Colloque *Espagne : Histoire et représentations des migrations XX-XXIe siècles*, BDIC Paris-Nanterre, 9/03/2007

Tur, Bruno, « Immigrées espagnoles et représentations (France-Espagne, années 1960-1990) », Colloque dirigé Lillo, Natacha, Paris, Université de Paris XIII, 16/02/2007.

Wagner, Frank, « Le récit fictionnel et ses marges : état des lieux », Colloque international organisé par le centre de recherches sur les arts et le langage (EHSS-CNRS) en collaboration avec la grande recherche en narratologie de l'Université de Hambourg, 16, 17 et 18/03/2006, Paris, [www.vox-poetica.org/t/colloquehistoire.html](http://www.vox-poetica.org/t/colloquehistoire.html). (consulté le 06/06/2007).

## 7. Articles

### 7.1. Articles tirés d'ouvrages collectifs

#### 7.1.1. Articles tirés d'études littéraires

Andrés Suárez, Irene, « La inmigración en la cuentista española contemporánea », Andrés Suárez, Irene, Kunz, Marco et D'Ors, Inés, *La inmigración en la literatura española contemporánea*, Madrid, Verbum, p.301-342.

Aymes, Jean René, « Regarder et « dire » l'Escorial (récits des voyageurs français au XIXe) », Centre d'Etudes sur les littératures Etrangères et Comparées, Cahier du GRIAS, n° spécial, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain*, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p.17-27.

Berthier, Nancy, *Canciones para después de una guerra* de Basilio Martín Patino : cinéma, histoire et mémoire », Centre d'Etudes de l'Europe du XXe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole, vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.172-183.

Bertrand de Muñoz, Maryse, « El 'retorno' en la novelística española desde 1939 », Rugg, Evelyn et Gordon, Alan M., *Actas del Sexto Congreso Internacional de Hispanistas*, Toronto, 1977, Université de Montréal, 1980, <http://cvc.cervantes.es> (consulté le 08/03/2007).

Bertrand de Muñoz, Maryse, « Novelistas españoles en Francia y sus obras en francés sobre la Guerra Civil de 1936-1939 », Alted Vigil, Alicia et Aznar Soler, Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Aemic, Gexel, Sant Cugat del Valles, 1998, p.59-70.

Casas, Ana, « 'Desbandada': la emigración según José Corrales Egea », *Migración y literatura en el mundo hispánico*, Madrid, Verbum, 2004, p.69-79.

Cintas Guillén, María Isabel, « *La agonía de Francia* de Manuel Chaves Nogales », Pérez Alcalá, Eugenio et Medina Casado, Carmelo, *Cultura, Historia y Literatura del exilio republicano español de 1939*, Jaen, Andújar, 1999, p.127-132.

Delrue, Elisabeth, « Baroja : le voyage pour le voyage ou l'errance à tout prix ? », Centre d'Etudes sur les littératures Etrangères et Comparées, Cahier du GRIAS, n° spécial, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain*, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p.307-315.

D'Ors, Inés, « Léxico de la emigración », Andrés Suárez, Irene, Kunz, Marco

et D'Ors, Inés, *La inmigración en la literatura española contemporánea*, Madrid, Editorial Verbum, 2002, p.28-80.

D'Ors, Inés, « Nueva tierra de promisión de Mariano Tudela : tematización y funcionalidad de los aspectos lingüísticos », *Migración y literatura en el mundo hispánico*, Madrid, Verbum, 2004, p.83-100.

Fernández Martínez, Dolores, « Max Aub y Francia : sorda, ciega y muda », Alted Vigil, Alicia et Aznar Soler, Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Aemic, Gexel, Sant Cugat del Valles, 1998, p.825-858.

Ferrán, Ofelia, « Cuatro años en París de Victoria Kent : la 'doble voz' en la escritura femenina del exilio », Alted Vigil, Alicia et Aznar Soler, Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Aemic, Gexel, Sant Cugat del Valles, 1998, p.485-496.

González Serna Sánchez, José María (coord.), « La novela posterior a 1939 » in *Literatura española del siglo XX*, *Auladeletras*, 24/09/2007, [www.auladeletras.net](http://www.auladeletras.net). (consulté le 30/09/2007).

Jofresa Marqués, Silvia, « La escritura de Angelina Muñiz-Huberman : confidencias de la imaginación », Alted Vigil, Alicia et Aznar Soler, Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Aemic, Gexel, Sant Cugat del Valles, 1998, p.305-310.

Kunz, Marco, « Inmigración en la obra de Julio Llamazares *El techo del mundo* y *Escenas de cine mudo* », *La inmigración en la literatura española contemporánea*, Madrid, Verbum, 2002, p.279-290.

Lough, Francis, « Discurso poético y testimonio histórico en *Saint-Cyprien Plage... Campo de concentración* de Manuel Andújar », Actas del II Congreso Internacional 60 años después, *Las literaturas del exilio republicano español de 1939*, Bellaterra, 1999, p.339-347.

Orsini SAILLET, Catherine, « Du pacte référentiel à la fiction : *Soldados de Salamina* de Javier Cercas », Soubeyroux, Jacques (dir.), *Le Moi et l'espace*, Publication de l'Université de Saint Etienne, 2002, p.248-260.

Orsini-SAILLET, Catherine, « Du pacte référentiel à la fiction : *Soldados de Salamina* de Javier Cercas », Corrado Danielle et Alary Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage : entre mémoire et oubli, de 1975 à nos jours*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, p.247-260.

Peres, Christine, « Voyage et quête identitaire dans *El bosque de Diana* (1990) et *El jinete polaco* (1991) d'Antonio Muñoz Molina », Centre d'Etudes sur les littératures Etrangères et Comparées, Cahier du GRIAS, n° spécial, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain*, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p.349-429.

Ritui, Christine, « L'Autre et l'Ailleurs dans *la Vuelta al Mundo de un Novelista* (1925) de Vicente Blasco Ibañez et *A Volta no Mundo* (1944) de José María Ferreira de Castro », Centre d'Etudes sur les littératures Etrangères et Comparées, Cahier du GRIAS, n° spécial, *Le voyage dans le monde ibérique et ibéro-américain*, Publication de l'Université de Saint-Etienne, 1999, p.317-326.

Rodríguez Richart José, « Literatura española y emigración : nuevas aportaciones a su estudio », Andres Suárez, Irene (coord.), *Migración y literatura en el mundo hispánico*, Madrid, Editorial Verbum, 2002, p.45-67.

Sáez Serrano, Antonio, « Campo francés de Aub : el poder y las víctimas », Alted Vigil, Alicia et Aznar Soler, Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Aemic, Gexel, Sant Cugat del Valles, 1998, p.195-212.

Salaün, Serge, « La poésie espagnole : 1938-1946 », Milza Pierre et Peschanski Denis, Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exil et migrations Italiens et Espagnols en France : 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.371-380.

Semilla Durán, María Angélica, « Deambulacion espacial y memoria en la escritura autobiográfica de Jorge Semprún », Soubeyroux, Jacques (dir.), *Le Moi et l'espace*, Publication de l'Université de Saint Etienne, 2002, p.196-235.

Senés Fernández, Juan, « Un Hispanista español en Estados Unidos (adaptación, contraste, teoría literaria, lenguaje y corrección política en *Carlota Fainberg* de Antonio Muñoz Molina) », Andres Suárez, Irene (coord.), *Migración y literatura en el mundo hispánico*, Madrid, Editorial Verbum, 2002, p.101-118.

Serralta, Frédéric, « le théâtre de l'exil à Toulouse et dans sa région », Malvy Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées Toulouse*, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.269-273.

Soler Espiauba, Dolores, « De los campos de Níjar a los invernaderos de El Ejido : rastreo del fenómeno migratorio de los últimos cincuenta años en la narrativa española contemporánea », Andres Suárez, Irene (coord.), *Migración y literatura en el mundo hispánico*, Madrid, Editorial Verbum, 2002, p.193-209.

Venegas Grau, Carmen, « *Morir por cerrar los ojos*, drama del exilio de Max Aub en Francia », Alted Vigil, Alicia et Aznar Soler, Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Alicante, Bibliothèque virtuelle Miguel de Cervantès 2002, www.cervantesvirtual.com, p.229-248.

Younes, Ebtehal « la notion del exilio : el ejemplo de Jorge Semprún », Alted Vigil, Alicia et Aznar Soler, Manuel, *Literatura y cultura del exilio español de 1939 en Francia*, Aemic, Gexel, Sant Cugat del Valles, 1998, p.249-262.

### **7.1.2. Articles tirés d'ouvrages méthodologiques**

Amossy, Ruth, « Du cliché et du stéréotype. Bilan provisoire ou anatomie d'un parcours », Mathis, Gilles, *Le cliché*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 1998, p.21-30.

Bouretz, Pierre, « Histoire et mémoire : comment vivre avec le passé ? », Wieviorka, Michel et Ohana Jocelyne (Dir.), *La différence culturelle, une re formulation des débats*, Paris, Balland, 2001, p.251-287.

Brodeur, Jean Paul, « Différence culturelle et conflit de mœurs », Wieviorka, Michel et Ohana, Jocelyne (cood.), *La différence culturelle, une re formulation des débats*, Paris, Balland, 2001, p.154-184.

Greeley, Andrew M. et Maccready, William C., « The transmission of cultural heritages. The case of the Irish and Italians », Glazer, Nathan et Moynihan, P. Daniel, *Ethnicity, theory and experience*, Cambridge, Massachusetts and London, Harvard University Press, 1975 BU Saint-Etienne, Z 57767, p. 208-234.

Horowitz, Donald L., « Ethnic identity », Glazer, Nathan et Moynihan P., Daniel, *Ethnicity, theory and experience*, Harvard University Press, 1975, BU Saint-Etienne, Z 57767, p.111-140.

Molino, Jean, « La culture du cliché : archéologie critique d'une notion problématique », Mathis Gilles, *Le cliché*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1998, p.35-56.

Sennett, Richard, « Sur l'identité », Wieviorka, Michel et Ohana Jocelyne (Dir.), *La différence culturelle, une re formulation des débats*, Paris, Balland, 2001, p.307-320.

Yzerbyt, Vincent et Schadron, Georges, « Stéréotypes et jugement social », Bourhis, Richard et Leyens, J.P (coord.), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, Liège, Mardaga, 1994, p.127-160.

### 7.1.3. Articles tirés d'ouvrages contextuels

Aguilar Fernández, Paloma, « La evocación de la guerra y del franquismo en la política, la cultura y la sociedad españolas », Santos, Julia *Memoria de la guerra y del franquismo*, Madrid, Taurus, 2006, p.297-318.

Alfaya, Javier, « Españoles en los campos de concentración nazi », Abellán, José Luis (Dir), *El exilio español de 1939 I, la emigración republicana*, Madrid, Taurus, 1976, p.91-120.

Amalric, Jean-Pierre, « Tarn-et-Garonne : deux lieux de mémoire de l'exil espagnol », Malvy, Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.324-330.

Alonso, Jesús J. « Histoire et mémoire. L'exil des enfants basques en France et en Belgique », Centre d'Etudes de l'Europe du XXe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole, vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p. 82-94.

Alted Vigil, Alicia, « Ayuda asistencial española y franco-española a los refugiados », Alted Vigil, Alicia et Domergue, Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse, 1939-1999*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p.74-92.

Alted Vigil, Alicia, « Le retour des enfants évacués pendant la Guerre Civile espagnole : la délégation extraordinaire au rapatriement des mineurs (1948-1954) », Centre d'Histoire de l'Europe du Xxe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole. Vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.47-59.

Alted Vigil, Alicia, « Memoria de la República y la guerra en el exilio », *Memoria de la guerra y del franquismo*, Madrid, Taurus, 2006, p.247-277.

Angoustures, Aline, « Transmission familiale chez des enfants de réfugiés politiques espagnols en France », *Enfants de la Guerre Civile espagnole, vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.109-122.

Ascunce, José Angel, « Cultura del exilio. El exilio como realidad plural. Emigración, transtierro y exilio. Francia y América como ejemplos », Actas del Congreso Internacional '60 años después', *El exilio cultural de la guerra civil*, Salamanca, Université de Salamanca, 2001, p.263-276.

Bechelloni, Antonio, « Italiens et Espagnols dans la presse française de 09/1944 à 12/1946 », Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exils et migration : Italiens et Espagnols en France : 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.287-307.

Bennassar, Bartolomé, « Les réfugiés espagnols dans le Tarn », Malvy Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.321-324.

Berdah, Jean-François, « L'Ariège et la question espagnole », Malvy, Martin, *Républicains espagnole en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.276-288.

Berdah, Jean-François, « Le Gers et les réfugiés espagnols », Malvy, Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.299-309.

Bilsky, Edgardo, « Mobilité professionnelle et intégration: les Italiens et les Espagnols dans les usines Renault (1939-1946) », Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exil et migrations : Italiens et Espagnols en France : 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1998, p.393-410.

Borillo, Óscar et Gómez, Tomás, « Toulouse y el exilio libertario », Alted Alicia et Domergue, Lucienne (Dir.), *El exilio republicano español en Toulouse 1939-1999*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p.113-146.

Crou, Christine, « La guerre d'Espagne : enjeu idéologique et quête identitaire », Corrado, Danielle et Alary, Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage : entre mémoire et oubli de 1975 à nos jours*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, p.575-589.

De Luís Martín, Francisco, « La Fédération espagnole des travailleurs de l'enseignement (FETE) et la culture dans les camps de réfugiés du Sud de la France », Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exils et migration Italiens et Espagnols en France : 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.357-370.

Domergue, Lucienne et Izquierdo, Violeta, « Arte y exilio », Alted, Alicia et Domergue, Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse 1939-1999*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p.279-301.

Domergue, Lucienne et Laffranque, Marie, « Los españoles exiliados en Toulouse y la cultura », Alted, Alicia et Domergue, Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse 1939-1999*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 234-278.

Dreyfus Armand, Geneviève, « Cultures d'exil au travers de la presse de l'émigration espagnole en France, 1938-1946 », Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exil et migrations: Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.343-354.

Dreyfus Armand, Geneviève, « L'engagement politique dans la génération des réfugiés espagnols née dans les années 1920 et 1930 », *Enfants de la Guerre Civile espagnole. Vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.141-154.

Dreyfus Armand, Geneviève, « Les Espagnols dans la résistance », Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exil et migrations: Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.601-621.

Dreyfus Armand, Geneviève, « L'exil républicain espagnol dans le Lot », Malvy Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.309-314.

Dreyfus Armand, Geneviève, « Movimientos migratorios en el exilio », Alted, Alicia et Domergue, Lucienne, *El exilio republicano en Toulouse 1939-1999*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p.29-52.

Duroux, Rose, « La juste mémoire ? », Corrado, Danielle et Alary, Viviane, *La guerre d'Espagne en héritage. Entre mémoire et oubli de 1975 à nos jours*, Clermont-Ferrand, Presses Universitaires Blaise Pascal, 2007, p.617-643.

Forné, José et Domergue, Lucienne, « Hijo, hija de refugiados », Alted, Alicia et Domergue, Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse 1939-1999*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p.341-375.

Forné, José, « Integración de los refugiados españoles en Toulouse y su región », Alted, Alicia et Domergue, Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse 1939-1999*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p.313-339.

González, Sanchís, Miguel Ángel, « La fundación Max Aub, un proyecto en el Alto Palancia para una política cultural », Actas del Congreso Internacional '60 años después', *Cultura, Historia y Literatura del exilio republicano español de 1939*, Jaen, Andújar, 1999, p.143-162.

Grynberg, Anne et Charaudeau, Anne, « Les camps d'internement », Milza Pierre et Peschanski, Denis (Dir.), *Exils et migration. Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.139-158.

Guilhem, Florence, « D'une guerre à l'autre : mémoires des pères, histoires des fils », Centre d'Etudes de l'Europe du XXe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole, vécus et représentations de la génération née entre 192 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.124-138.

Guilhem, Florence, « Les réfugiés espagnols en Haute-Garonne », Malvy Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.293-298.

Laborie Pierre et Amalric, Jean-Pierre, « Vaivén de las memorias : la significación del exilio se construye », Alted Alicia et Domergue Lucienne (coord.), *El exilio republicano español en Toulouse 1939-1999*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p.17-28.

Lucas, Yvette, « Le Comité Toulousain pour l'Espagne (1965-1975). Dix ans de solidarité et d'action », Malvy Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.246-255.

Marcos Álvarez, Violeta, « Los comunistas españoles exiliados en la región de Toulouse, 1945-1975 », Alted Alicia et Domergue Lucienne, *El exilio de los republicanos españoles en Toulouse*, Madrid, UNED, 2003, (1<sup>ère</sup> éd. : Toulouse, Université Le Mirail, 1999), p.149-159.

Martínez Cobo, José, « Exil politique », Malvy Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées* Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.149-153.

Martínez Cobo, José, „Le statut administratif des exilés républicains en France, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées, exil, histoire et mémoire*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.212-219.

Martínez Cobo, José, « PSOE en Toulouse y en el Mediodía de Francia », Alted, Alicia et Domergue, Lucienne, *El exilio de los republicanos españoles en Toulouse*, Madrid, UNED, 2003, p.93-103.

Martinez Maler, Odette, « L'Espagne, entre l'or et le noir », *Le livre du retour, récits du pays des origines*, Paris, Autrement, n°173, 09/1997, p.13-44.

Marques, Pierre, « Les colonies d'enfants espagnols réfugiés : un regard singulier », Centre d'Etudes de l'Europe du XXe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole. Vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.61-82.

Maurice, Jacques, « Enfants de la Guerre Civile et exilés de l'intérieur de *La gallina ciega* de Max Aub », Centre d'Etudes de l'Europe du XXe, *Enfants de la*

*Guerre Civile espagnole, vécus et représentations de la génération née entre 192 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.195-205.

Molinero, Carme, « ¿Memoria de la represión o memoria del franquismo ? », Santos, Julia, *Memoria de la Guerra y del franquismo*, Madrid, Taurus, 2006, p.219-246.

Peschanski, Denis, « Le franchissement du Perthus sonne le glas de la République », Malvy Martin, *Républicains espagnols en Midi-Pyrénées*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2004, p.125-130.

Pigenet, Phryné, « Intégration et naturalisation des exilés catalans nés entre 1925 et 1940 », Centre d'Histoire de l'Europe du Xxe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole, vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.97-108.

Rodriguez, Marie-Soledad, « Mémoire et oubli de la Guerre Civile : d'Armiñán au cinéma des années 90 », Centre de Recherche Ibérique et Ibéro-américain. Regard sur le Xxe siècle espagnol, *Histoire et mémoire*, Université Paris X, 2004, p.205-221.

Rolland, Denis, « Extradition ou réémigration ? Les vases communicants de la gestion xénophobe des réfugiés espagnols en France », Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exil et migrations : Italiens et Espagnols en France : 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.49-69.

Rubio, Javier, « La population espagnole en France : flux et permanences », Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exils et migrations : Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.35-48.

Salgas-Candoret, Emmanuelle, « Une population face à l'exil espagnol. Le cas des Pyrénées-Orientales (janvier-septembre 1939), Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exils et migration : Italiens et Espagnols en France: 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.313-356.

Sugier, Fabrice, « Les mines du Gard, 1938-1840 », Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exil et migrations : Italiens et Espagnols en France: 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.411-424.

Temime Emile, « Espagnols et Italiens en France », Milza Pierre et Peschanski Denis, *Exil et migrations : Italiens et Espagnols en France: 1938-1946*, Paris, L'Harmattan, 1994, p.19-24.

Temime, Emile, « Los campos de internamiento de españoles en el mediodía de Francia », Alted Alicia et Domergue Lucienne, *El exilio republicano español en Toulouse 1939-1999*, Madrid, UNED, 2003 (1<sup>ère</sup> éd. Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 1999, p.53-73.

Temime, Emile et Milza, Pierre, « Français d'ailleurs et peuple d'aujourd'hui », Dreyfus Armand Geneviève et Temime Emile, *Les camps sur la plage, un exil espagnol*, Paris, Autrement, 1995, p.5-13.

Tuñón de Lara, Manuel, « Los españoles en la segunda guerra mundial y su participación en la Resistencia francesa », *El exilio español de 1939*, Abellán, José Luis (Dir.), Madrid, Taurus, 1976, p.13-87. BU Besançon 667565.

Younes, Ebtehal, « Les enfants de la débâcle : visions de guerre et traumatismes », Centre d'Etudes de l'Europe du XXe, *Enfants de la Guerre Civile espagnole, vécus et représentations de la génération née entre 1925 et 1940*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.207-223.

## 7.2. Articles tirés de périodiques

Aguilar, Antonio, « Literatura y deconstrucción : lectura de Enrique Vila-Matas. Los escombros de la teoría », *Revista Observaciones Filosóficas*, UNE, Madrid, 2005, <http://www.observacionesfilosoficas.net/litydecons.html>. (consulté le 12/01/2008).

« Almudena Grandes narra las historias de cinco adolescentes enfrentados a su propia vida en *estaciones de paso* », *Lukor, noticias de arte y cultura-*, Madrid, 2005, [www.lukor.com/literatura](http://www.lukor.com/literatura). (consulté le 12/05/2007).

« Almudena Grandes reconstruye la historia sentimental de dos familias marcadas por la Guerra Civil en *El corazón helado* », *Europa Press*, Madrid, 2007, [www.europapress.es](http://www.europapress.es). (consulté le 12/05/2007).

Altred Vigil, Alicia, « El exilio republicano español desde la perspectiva de las mujeres », *Ciudad de mujeres*, Albacete, juin 2006, [http://www.ciudaddemujeres.com/articulos/article.php3?id\\_article=27](http://www.ciudaddemujeres.com/articulos/article.php3?id_article=27) (consulté le 15/02/2008)

Anabitarte, Ana, « Almudena Grandes : 'lloro muchísimo escribiendo' », *Babab*, n°15, 09/2002, <http://www.babab.com> (consulté le 12/05/2007).

Ancrage, *La mémoire du métissage du Sud-Ouest*, Monbahus, 05/2008, [www.ancrage.org](http://www.ancrage.org) (consulté le 02/01/2009).

Aróstegui, Julio, « La mémoire de la Guerre Civile et du franquisme dans l'Espagne démocratique », in Cairn, *Les 25 ans de l'Espagne démocratique*, n°74, 2002, [www.cairn.info/article.php](http://www.cairn.info/article.php). (consulté le 14/05/2007).

« Arts croisés. La Retirada », *Vendredi Midi Loisirs*, 9/03/2007.

Bartsch, C., « María Luisa Prada. Escritora », *La voz de Avilés*, Avilés, 14/06/2006, <http://www.elcomerciodigital.com>. (consulté le 13/01/2008).

Basanta, Ángel, « Libro de la semana, *El cultural.es*, Madrid, 2007, [www.elcultural.es/HTML/20070215/LETRAS19759.asp](http://www.elcultural.es/HTML/20070215/LETRAS19759.asp). (consulté le 13/05/2007).

Cambon, Diane, « L'histoire républicaine divise toujours les Espagnols », *Le Figaro.fr, International*, 15/10/2007, <http://www.lefigaro.fr> (consulté le 14/04/2008).

Castaño Ruiz, Juana, « Discurso Literario e inmigración : escritores y tipología de textos », *Revista electrónica de estudios filológicos*, n°7, 2004, 27 p.

« Continúan las exhumaciones de fusilados en la Guerra Civil en fosas comunes », *Lukor*, Granada, 2004, [www.lukor.com](http://www.lukor.com) (consulté le 23/03/2008).

Cueto Asín, Elena, « Valle-Inclán y la emigración a América, la reescritura modernista de una realidad moderna », *El Pasajero*, Valence, Automne 2004, [www.bowdoin.edu/faculty/e/ecueto/](http://www.bowdoin.edu/faculty/e/ecueto/) (consulté le 25/04/2007).

Cuevas, Javier, « Historia de los inundados », *La Voz de Asturias*, 01/05/2005, <http://www.lavozdeasturias.es>. (consulté le 18/03/2009)/

« Cultura. *El color Marta* », *Comunidad escolar. Periódico digital de información educativa*, n°750, 22/09/2004, <http://comunidad-escolar.cnice.mec.es>. (consulté le 21/02/2009).

Del Pozo, Raul, « Sobre Elvira Daudet y su escritura », *El Mundo*, n°6204, Madrid, 10/12/2006, [www.elmundo.es](http://www.elmundo.es). (consulté le 06/12/2008).

Domínguez, Antonio José, « Entrevista a Elvira Daudet/Escritora y Periodista », *Mundo Obrero*, 03/2007, <http://www.pce.es/mundoobrero/mopl.php?id=527>. (consulté le 06/12/2008).

Domínguez, Iñigo, « Editorial Prensa Asturiana », *La Nueva España*, Mieres del Camino, 06/05/2004, <http://web.educastur.princast.es>. (consulté le 12/12/2008).

« Drama y realidad de la inmigración en España », *El Diario Montañés*, Santander, 23/05/2006, [www.eldiariomontanes.es](http://www.eldiariomontanes.es). (consulté le 26/07/2007).

E.C, « En corto. María Luisa Prada, escritora », *El Comercio Digital*, Oviedo, 04/04/2006, [elcomerciodigital.com](http://elcomerciodigital.com). (consulté le 14/12/2008).

EFE, « Carlos Iglesias recibe la Medalla de Honor de Emigración por ‘Un franco 14 pesetas’ », *El Mundo.es*, Madrid, 19/12/2006, <http://www.elmundo.es/elmundo/2006/12/19/cultura/1166514872.html>. (consulté le 04/01/2010).

EFE, « Carmen Santos recupera la memoria de los emigrantes españoles en Alemania en ‘Días de menta y canela’ », *El confidencial*, Séville, 11/07/2007, <http://www.elconfidencial.com>. (consulté le 18/11/2008).

EFE, « ‘La España que emigra y la España que acoge’ », en el Círculo de Bellas Artes, *El Mundo.es*, Madrid, 11/07/2006, (<http://www.elmundo.es/elmundo/2006/07/10/solidaridad/1152546139.html>). (consulté le 19/12/2008).

EFE, « La Guerra Civil española, protagonista del Festival de Don Quijote en París », *El Mundo*, 25/11/2007, [www.elmundo.es](http://www.elmundo.es) (consulté le 27/01/2008).

« El gobierno aprueba la norma sobre la memoria histórica. Una ley que no satisface a nadie », *El Mundo.es*, 07/2007, [www.elmundo.es](http://www.elmundo.es). (consulté le 01/08/2007).

« El ICAV premia a tres letrados por relatar anécdotas profesionales », *Diariocrítico de la Comunitat Valenciana*, 25/06/2008, <http://www.panorama-actual.es/noticias/not267305.htm>. (consulté le 06/11/2008).

« El PP dice que la Ley de Memoria Historica peca de los vicios de la dictadura al dividir entre buenos y malos », *20 Minutos.es*, 19/04/2007, [www.20minutos.es](http://www.20minutos.es). (consulté le 07/07/2007).

« Encuentros digitales. Elvira Daudet », *El Mundo.es*, 30/09/2003, <http://www.elmundo.es>. (consulté le 23/02/2009).

Escriche, Richard, « Carmen Santos, autor de la novela de intriga ‘Días de menta y canela’ », *Hoja de la Tarde*, 30/05/2007, <http://www.hojadelatarde.com/hemeroteca/2007/mayo2007/30052007/HDT22.pdf>. (consulté le 24/12/2008).

« Espagne : nouvelle loi sur l’immigration, une véritable loi d’exception », *Lutte ouvrière*, Paris, 06/2000, [www.lutte-ouvriere-journal.org](http://www.lutte-ouvriere-journal.org). (consulté le 13/04/2007).

- Ferrer, A. et Urdiales, M.A, « Características de la población extranjera en España », in *Scripta Nova, revista electrónica de geografía y ciencias sociales*, Barcelona, 1/03/2004, [www.ub.es/geocrit/nova.htm](http://www.ub.es/geocrit/nova.htm). (consulté le 15/04/2007).
- Gancedo, G., « Entrevista. María Luisa Prada », *El Diario de León*, León, 19/04/2005., <http://www.marialuisaprada.com>. (consulté le 11/11/2008).
- Gomez, Freddy, « Guerre Civile : les soubresauts d'une histoire sans fin. De la transition démocratique à l'explosion mémorielle », *A Contretemps*, n°25, 31/10/2007, [www.acontretemps.org](http://www.acontretemps.org). (consulté le 29/09/2007).
- González, J.L, « María Luisa Prada presenta 'Vivir al sol', su primera novela », *La Nueva España*, Avilés, 10/06/2004. (consulté le 11/11/2008).
- Gracia, Jordi, « Novela de la restitución », *El País*, 17/02/2007., [www.elpais.com](http://www.elpais.com)., (consulté le 15/07/2007).
- Grandes, Almudena, « Razones para un aniversario », *El País*, « opinión », 25/03/2006, [www.nodo50.org](http://www.nodo50.org). (consulté le 15/07/2007).
- Grandes, Almudena, « Razones para un aniversario », *El País, Foro por la memoria*, 25/03/2006, <http://www.nodo50.org/foroporlamemoria>. (consulté le 15/07/2007).
- Grandes Testimonios, « Los españoles también emigraron », « Vivencias », *Pronto*, n°1677, 26/06/2004, p.70. (consulté le 28/08/2007).
- Hernanz, Beatriz, « *Terrenal y marina*. Elvira Daudet », *El Cultural.es*, Madrid, 24/02/2009, <http://www.elcultural.es>. (consulté le 28/12/2008).
- « Inmigración », *Europa Press*, Valencia, in *Lukor*, 7/10/2006, [www.lukor.com/not-soc](http://www.lukor.com/not-soc). (consulté le 26/07/2007).
- « Inmigración significa desarrollo », *El otro diario*, 05/06/2007, [www.elotrodiario.com](http://www.elotrodiario.com). (consulté le 26/07/2007).
- Itziar, Pascual, « Vuelve *La camisa* tras 33 años de 'olvido' », *El Mundo*, 10/11/1995, [www.elmundo.es](http://www.elmundo.es). (consulté le 03/09/2007).
- « Javier Cercas gana el prestigioso Premio Grinzane Cavour en Italia », *El País*, Barcelona, 25/01/2003, [www.elpais.com](http://www.elpais.com). (consulté le 02/02/2007).
- « La ley de Memoria histórica sigue adelante tras el rechazo del Congreso a las enmiendas de PP, IU y ERC », *20 minutos.es*, 14/12/2006, [www.20minutos.es](http://www.20minutos.es). (consulté le 03/04/2007).

« L'immigration en Europe : durcissement quasi général », *Le Monde*, 6 juin 2006, cité par *Wikipedia, la enciclopedia libre* « Immigration en Espagne », 2007, [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org). (consulté le 23/03/2007).

« Manifiesto de intelectuales y juristas por la Ley de Memoria Histórica », *El País*, Madrid, 21/09/2007, <http://www.elpais.com>. (consulté le 18/02/2008).

Martínez, Polo, Liliana, « *El corazón helado* es el nuevo libro de Almudena Grandes, autora de *Las edades de Lulú* », *El Tiempo*, Bogotá, 23/10/2007, <http://www.eltiempo.com/cultura/libros/noticias/ARTICULO-WEB-NOTA-INTERIOR-3779704.html>. (consulté le 17/01/2008).

Mathieu, Anne, « Des romans contre l'oubli de la guerre d'Espagne », *Le Monde Diplomatique*, Paris, 12/2006, [www.monde-diplomatique.fr](http://www.monde-diplomatique.fr) (consulté le 24/05/2007).

Mayor, David, « Enrique Vila Matas pierde pie », *Sens Public. Revue Internationale*, Lyon, 07/2007, <http://www.sens-public.org>. (consulté le 28/04/2008).

Melic, Katarina, « La fiction de l'Histoire dans un tombeau pour Boris Davidovitch de Danilo Kis », *Fabula, la recherche en littérature*, [www.fabula.org](http://www.fabula.org). (consulté le 23/02/2007).

« Mémoire et reconnaissance en Espagne 1936-2004 : le passé conflictuel revisité », *CNRS Thema*, Paris, <http://www2cnrs.fr/presse/thema/224.htm>. (consulté le 06/05/2007).

Montfort, Arturo, « Enrique Vila-Matas : el viajero más lento », *Literatuya*, Barcelone, 06/2006, <http://www.literatuya.com>. (consulté le 13/02/2008).

Mora, Miguel, « Mariano Constante, notario de Mauthausen. El dirigente comunista en el campo nazi narra su lucha por la libertad en *Los años rojos* », *El País* in *Foro por la memoria*, Madrid, 3/06/2005, [www.nodo.org](http://www.nodo.org). (consulté le 24/05/2008).

Munero, Isabel, « Antonio Soriano, librero español a orillas del Sena », *El Mundo*, 28/10/2005, [www.elmundo.es](http://www.elmundo.es) (consulté le 06/06/2008).

« *El regreso de Michel* de María Blanca blanquer », *Club Diario Levante*, Valencia, 21/06/2007, [www.club.levante-emv.com](http://www.club.levante-emv.com). (consulté le 06/03/2008).

Pamies, Sergi, « Autobiografía y ficción : entrevista : Enrique Vila Matas », *El País Babelia*, 18/10/2007, [www.sergioramirez.com](http://www.sergioramirez.com). (consulté le 01/03/2008).

- Piquero, Alberto, « María Luisa Prada, autora de 'Vivir al sol' », *El comercio*, Gijón, 13/04/2004, <http://www.marialuisaprada.com>. (consulté le 12/04/2008).
- Pisters, Daniel, « Les doubles de Vila-Matas : des explorations désenchantées à l'humour glacial en hyper-espace », *Indications*, 11/09/2008, <http://www.indications.be>. (consulté le 24/01/2009).
- Pla i Vivoles, Joan, « Entrevistas. Enrique Vila Matas », *Barceloca.es*, Barcelona, 24/11/2003, [www.barceloca.com](http://www.barceloca.com). (consulté le 09/01/2008).
- Plataforma de Ciudadanos Por la República, « Cerca 90 entidades exigen retirada inmediata proyecto ley memoria », *Terra Actualidad, Equipo Nizkor*, Barcelone, 18/11/2006, <http://www.derechos.org/nizkor/espana/doc/bama2.html>. (consulté le 04/05/2007).
- Ribas, Rosa, « Los bávaros son andaluces con pantalones de cuero », *El Recreo*, 20/06/2008, <http://www.elrecreo.com>. (consulté le 26/10/2008).
- Ripoll Villanueva, Ricard, « L'écriture de l'exil ou l'angoisse du vide : une lecture du roman « Ana Non » d'Agustín Gómez Arcos », *Mots pluriels*, n°17, 04/2001, [www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP1701rrv.html](http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP1701rrv.html), 7 p. (consulté le 29/04/2007).
- Ros, Cristina, « Entrevista a Almudena Grandes », *Woman*, 02/2007, [www.woman.es](http://www.woman.es). (consulté le 07/03/2007).
- Rozenberg, Danielle, « Mémoire et reconnaissance en Espagne 1936-2004 : le passé conflictuel revisité », *CNRS Thema*, Paris, <http://www2cnrs.fr/presse/thema/224.htm> (consulté le 28/04/2007).
- Sánchez, Granados, Pedro Felipe, « La emigración en la literatura murciana », *Scripta Nova*, Université de Barcelone, 08/2001, [www.ub.es/geocrit/sn-94-107.htm](http://www.ub.es/geocrit/sn-94-107.htm) (consulté le 08/05/2007).
- Sanz Ezquerro, David, « En busca de la memoria histórica », *El mundo.es*, 18/11/2005, [www.elmundo.es](http://www.elmundo.es) (consulté le 07/04/2007).
- Santos, M., « El Ministerio de Cultura ha adquirido multitud de documentos para el centro de la memoria », *La voz de Salamanca, centro de la memoria*, Salamanca, 05/2006, [www.lavozdesalamanca.com](http://www.lavozdesalamanca.com). (consulté le 07/04/2007).
- Santos, Mayke, « La mala memoria de España », *Rebelión*, Londres, 19/07/2009, <http://www.rebellion.org>. (consulté le 14/12/2009).
- « Se editan las obras completas del filósofo Joaquín Xirau », *El Mundo*, [www.elmundo.es](http://www.elmundo.es) (consulté le 13/08/2008).

Serna, Justo, « Javier Cercas, un heroísmo posible », *ojosdepapel.com*, 4/04/2005, [www.ojosdepapel.com](http://www.ojosdepapel.com). (consulté le 14/01/2007).

Si Ahmed, Karina et Spillmann, Fabien, « Entretien Enrique Vila Matas ne finit jamais », *ZeStory, le déclic culturel*, <http://www.zestory.com>. (consulté le 23/05/2007).

Sigler, Silvera, Fernando (ed.), « Aprobado un anteproyecto sobre derechos de los 'afectados' por la Guerra Civil y la dictadura », *Tiempo de historia*, 28/07/2006, [www.tiempodehistoria.com](http://www.tiempodehistoria.com). (consulté le 06/02/2007).

Talvikki Chanfreau, M.C, « Espagnols en territoire français de 1913 à 1971 : circuits ou intégration des exilés et des émigrants », in *Cahiers du MIMMOC*, 02/2006, [www.edel.univ.poitiers.fr](http://www.edel.univ.poitiers.fr). (consulté le 04/01/2007).

Tomás, María, « *El regreso de Michel*, de María Blanca Blanquer », *Club Diario Levante*, 21/06/2007, <http://club.levante-emv.com:hoy.jsp?pFechaPag=2007-06-21>. (consulté le 23/03/2008).

Trellez Paz, Diego, « Entrevista. El mundo de Vila-Matas », *Prensa Libre*, 2002, <http://www.prensalibre.com>. (consulté le 09/07/2008).

*Wikipedia*, « Détroit de Gibraltar », 2007, [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org). (consulté le 26/04/2007).

Wood, Danny, « España: debate ley de memoria », *BBC Mundo.com*, 12/2006, [www.BBCmundo.com](http://www.BBCmundo.com). (consulté le 25/04/2007).

### 7.3. Autres articles

Bertrand de Muñoz, Maryse, *Las novelas recientes de la Guerra Civil española*, Universidad de Montréal, [www.cervantes.es](http://www.cervantes.es) (consulté le 14/10/2008).

Delrue, Elisabeth, « Enracinements et déracinements dans *Diarios* de Max Aub », in *Entresiglos*, 2003, [www.uv.es/entresiglos/max/pdf/delrue.pdf](http://www.uv.es/entresiglos/max/pdf/delrue.pdf). (consulté le 27/07/2008).

Padilla Aguilar, María Teresa, « *Soldados de Salamina*, de Javier Cercas », *Odiseo Rumbo al Pasado*, 4/03/2002, [www.odiseo.es.vg](http://www.odiseo.es.vg). (consulté le 03/05/2007).

### 8. Discours

Moudenc, Jean Claude, discours « Manifestation commémorative et festive d'hommage à la République espagnole et aux Républicains espagnols », Toulouse, 09/04/2006, in [www.site.voilà.fr](http://www.site.voilà.fr). (consulté le 28/08/2008).

## 9. Documentaire

Mazeline, Guillaume, *D'un versant à l'autre*, France, 2001.

## 10. Expositions

Alted Vigil, Alicia, *El exilio español de la Guerra Civil :los niños de la guerra*. (Histoire et exposition virtuelle), [www.uget.es/fflc/ninos/00.htm](http://www.uget.es/fflc/ninos/00.htm). (consulté le 30/06/2007).

Exposición « Lejos de casa », Valencia, 04/2006, <http://bancaja.es/archivos>. (consulté le 30/06/2007).

IHOES Expositions, *Cara a España. L'immigration espagnole en région liégeoise : histoire et mémoire des clubs Federico García Lorca*. 2007, [www.ihoes.be](http://www.ihoes.be). (consulté le 30/06/2007).

« Mémoire graphique de l'émigration espagnole », Du 26 mars 2007 au 6 avril 2007, Expositions Paris Nanterre -Photographies et différents supports visuels proposés à la BDIC par l'Ambassade d'Espagne et le Ministère Espagnol du Travail et des Affaires culturelles.

## 11. Autres supports

Documents de la représentation théâtrale à Florensac –Hérault- de la troupe *La Rampe Tío*, Octobre 2007.

*Espanhól d'Aquí*, Michel Cordes, carton de présentation de *La Rampe Tío*, une création 2003, 2007.

*Occitan, una scèna en espelison, Espanhól d'aquí*, Michel Cordes, *La Rampe Tío*, 2007.

« Que de nou ? », *Letra d'informacion de la Rampe Tio*, Octobre 2007.

## 12. Sites et documents Internet

### 12.1. Sites

*Akal Ediciones*, Madrid, <http://www.akal.com>. Site des éditions Akal. Répertoire les dernières nouveautés publiées, édite des informations sur les auteurs, les romans et leurs genres.

(consulté le 13/07/2008 ; mots-clés : ediciones Akal ).

*Anika entre libros*, [www.ciberanika.com](http://www.ciberanika.com). Site qui publie des informations sur les ouvrages, les romans ; propose des commentaires de livres ainsi que des résumés (consulté le 07/08/2007 ; mots-clés : comentario libros).

*Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, Nancy, <http://www.cnrtl.fr>. Site du CNRS créé en 2005 qui propose des ressources linguistiques et d'outils pour l'analyse de la langue. Il propose des lexiques et des dictionnaires en ligne (consulté le 14/11/2008 ; mots-clés : dictionnaire français).

*Comentariosdelibros.com*, Malaga, [www.comentariosdelibros.com](http://www.comentariosdelibros.com). Site proposant des commentaires d'ouvrages, des interviews d'auteurs ainsi que des articles (consulté le 23/02/2009 ; mots-clés : comentario libros).

*DDOOSS, Asociación de Amigos del Arte y la Cultura de Valladolid*, Valladolid, <http://www.ddooss.org>. Association culturelle qui informe des activités, propose des articles, diffuse des récits, de la poésie et des interviews (consulté le 16/11/2009 ; mots-clés : cultura española).

*Donostilandia*, San Sebastián, [www.donostilandia.com](http://www.donostilandia.com). Revue digitale spécialisée dans la culture, l'art et la littérature espagnole (consulté le 04/04/2008 ; mots-clés : literatura cultura española).

*El Comercio Digital*, Oviedo., <http://elcomerciodigital.com>. Journal digital des Asturies proposant des actualités sur l'économie, le sport, les loisirs, etc. (consulté le 13/01/2008 ; mots-clés : periódico cultura literatura Asturias).

*El confidencial*, Séville, 11/07/2007, <http://www.elconfidencial.com>. Journal d'information proposant des actualités sur l'Espagne à propos des sports, du cinéma, des technologies ou encore de la santé (consulté le 18/11/2008 ; mots-clés : periódico cultura España).

*El Cultural.es*, Madrid, 24/02/2009, <http://www.elcultural.es>. Revue espagnole d'actualités culturelles proposant des critiques de livres et d'art, de cinéma, de théâtre, de musique, de sciences ainsi que des interviews, des reportages et des articles (consulté le 13/05/2007 ; mots-clés : cultura española revista).

*El Diario Montañés*, Santander, [www.eldiariomontanes.es](http://www.eldiariomontanes.es). Site du journal digital *El Diario Montañés*, de Cantabrie proposant des informations sur les sports, l'économie et les loisirs (consulté le 26/07/2007 ; mots-clés : cultura española).

*El Mundo.es*, [www.elmundo.es](http://www.elmundo.es) Site du journal *El Mundo*, proposant des informations sur l'Espagne et le monde, les sports, l'économie, la culture, les

sciences, la santé ou encore la télévision. Propose aussi une rubrique consultation des archives (consulté le 07/04/2007 ; mots-clés : El Mundo).

*El Mundo Obrero*, <http://www.pce.es/mundoobrero/mopl.php?id=527>. Site internet du journal *El Mundo Obrero* proposant des informations sur l'Espagne et le monde ainsi qu'une consultation des articles archivés (consulté le 06/12/2008 ; mots-clés : Mundo Obrero).

*El País.com*, [www.elpais.com](http://www.elpais.com). Site du journal digital *El País.com* proposant des informations sur l'Espagne et sur le monde, des rubriques sport, économie, technologie, culture ou encore société. Offre aussi la possibilité de consultation des ses archives (consulté le 02/02/2008 ; mots-clés : El País).

*Europa Press*, Madrid, 2007, [www.europapress.es](http://www.europapress.es). Site de l'agence *Europa Press* proposant des informations sur l'Espagne et le monde ainsi que des rubriques économiques, sportives, culturelles (consulté le 26/07/2007 ; mots-clés : Europa Press).

*Fabula, la recherche en littérature*, [www.fabula.org](http://www.fabula.org). Site proposant des actualités et des ressources pour les études en littérature, des annonces de colloques ainsi que des appels à contribution (consulté le 23/02/2007 ; mots-clés : recherche littérature).

*Le Monde diplomatique*, Paris, [www.lemonde-diplomatique.fr](http://www.lemonde-diplomatique.fr). Journal d'actualités engagé proposant des articles sur la France et le monde (consulté le 24/05/2007 ; mots-clés : Monde Diplomatique).

*Ojosdepapel.com*, 4/04/2005, Barcelone, [www.ojosdepapel.com](http://www.ojosdepapel.com). Site de la revue digitale *Ojosdepapel.com*. Propose des analyses, des résumés d'ouvrages (consulté le 14/01/2007 ; mots-clés : análisis libros).

*Raíces*, « Revue d'actualité de culture et de langue espagnole », Toulouse, [www.raices-press.net](http://www.raices-press.net). Site de la revue d'actualités, de culture et de langue espagnole (consulté le 02/08/2007 ; mots-clés : cultura España).

*Tusquets editores*, Barcelone, [www.tusquets-editores.es](http://www.tusquets-editores.es). Site des éditions Tusquets. Informe des dernières nouveautés, publie un catalogue ainsi que des informations sur les œuvres (consulté le 13/07/2008 ; mots-clés : Tusquets ediciones).

*20 minutos*, Exemplaires de 2005 à 2007, Madrid, [www.20minutos.es](http://www.20minutos.es). Site du journal *20 minutos* proposant des informations générales et locales sur l'Espagne

et sur le monde, des actualités de dernière minute et des informations sportives (consulté le 07/07/2007 ; mots-clés : 20 Minutos).

*Wikipedia, la enciclopedia libre*, [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org). Site de *Wikipedia, l'Encyclopédie Libre*. Contient des articles historiques écrits par des bénévoles en français et dans d'autres langues (consulté le 23/03/2007 ; mots-clés : wikipedia).

## 12.2. Documents Internet

« Almudena Grandes, *El corazón helado* », *Perdidaentrelibros*, Sevilla, 08/2007, [www.perdidaentrelibros.com](http://www.perdidaentrelibros.com). (consulté le 03/08/2007).

« Almudena Grandes reflexiona sobre la memoria histórica en la conferencia 'El corazón helado' », *Proyección TV*, 12/11/2007, <http://www.proyeccion.tv>. (consulté le 18/07/2008).

« Almudena Grandes », *Wikipedia, la enciclopedia libre*, 10/2007, <http://es.wikipedia.org/wiki/AlmudenaGrandes>. (consulté le 27/03/2007).

« Autores. Carmen Santos », *El Rincón Romántico*, <http://www.elrinconromantico.com>. (consulté le 25/02/2008).

Bellotti, Alejandro, « Entrevista con Enrique Vila Matas », *Perfil.com*, 2007, <http://www.diarioperfil.com>. (consulté le 08/02/2008).

Bibliotecas virtuales.com, *Foros literarios*, « ¿No pasa nada ?; inmigración en España », 2005, [www.bibliotecavirtuales.com](http://www.bibliotecavirtuales.com). (consulté le 13/05/2007).

« Biografía. Carmen Santos », *Wanadoo*, <http://perso.wanadoo.es/carmensantosweb>. (consulté le 03/04/2008).

Blanquer, María Blanca, « La nueva Ley del Suelo », 2006, <http://www.clav.es/icaro/files/noticias/20061211105751696788.pdf>. (consulté le 02/08/2008).

Blanquer, María Blanca, « Opinión. Blanca Blanquer : 'Vicent Soler y el reino de este mundo' », *Vicent Vercher Garrigós. Espacio abierto para el civismo*, 01/08/2007, <http://vicentvercher-wordpress.com>. (consulté le 02/08/2008).

Castaño, Aitana, « Creo que puede ser verdad que Jacques Chirac sea de Ablaña, ¿por qué no ? », *Lne.es Noticias*, Mieres del Camino, 2007, <http://www.lne.es>. (consulté le 23/11/2008).

Consello da Cultura Galega, « Causas de la emigración », *Estudios migratorios*, [http://www.larioja.org/ier/libro\\_ier/capitulo3/53\\_55.pdf](http://www.larioja.org/ier/libro_ier/capitulo3/53_55.pdf). (consulté le 24/04/2007).

Costa, Flavia, « Entrevista a Enrique Vila Matas », *DDOOSS, Asociación de Amigos del Arte y la Cultura de Valladolid*, Valladolid, 28/01/2006, <http://www.ddooss.org>. (consulté le 16/11/2009).

« Críticas y reseñas en medios », *Página web de María Luisa Prada Sarasúa*, [www.marialuisaprada.com](http://www.marialuisaprada.com). (consulté le 14/03/2008).

D'Aquino Hilt, Alessandra, « Rosa Ribas », *Comentariosdelibros.com*, Malaga, 2007, <http://www.comentariodelibros.com/entrevista-rosa-ribas-156e588a.htm>. (consulté le 23/02/2009).

Domingo, Carmen, « *El corazón helado*, le nouveau roman de Almudena Grandes », *Club cultura*, Madrid, 2007, [www.carmendomingo.blogia.com](http://www.carmendomingo.blogia.com). (consulté le 12/05/2007).

« Emigración asistida. Serie 1998-2005 » in « Migraciones » in *Demografía y población*, in Instituto Nacional de Estadísticas –INE–, 2007, [www.ine.es](http://www.ine.es). (consulté le 17/06/2007).

« Entrevistas », *Barceloca.es.*, Barcelone, <http://www.barceloca.es>. (consulté le 09/01/2008).

Equipo Nizkor, *Enmiendas al articulado del « Proyecto de ley por la que se reconocen y amplían derechos y se establecen medidas en favor de quienes padecieron persecución o violencias durante la Guerra Civil y la dictadura »* 14/03/2007, [www.derechos.org](http://www.derechos.org). (consulté le 26/06/2007).

« Fallo del XXI premio comillas 2008, de historia, biografía y memorias », *Tusquets editores*, [www.tusquets-editores.es](http://www.tusquets-editores.es). (consulté le 13/07/2008).

Férriz, Teresa et Aznar, Manuel, « Transcripción de la entrevista a Andrés Trapiello », *Bibliothèque virtuelle Miguel de Cervantès*, Alicante, 15/11/2000, <http://cervantes.virtual.com/tertulia/andrestrapiello.shtml>. (consulté le 12/01/2008).

Fleta, Cecilia, « El éxodo de los 600 000 », *El País*, Berlin, 27/03/2005, [http://www.foroporlamemoria.info/documentos/2005/cfleta\\_27032005.htm](http://www.foroporlamemoria.info/documentos/2005/cfleta_27032005.htm) (consulté le 06/02/2008).

Fundación Ramón Rabial 'Españoles en el mundo', « Memoria de la emigración », Madrid, <http://www.espanolesenelmundo.org>. (consulté le 18/12/2009).

Haubrich, Walter, *La cultura española en los medios de comunicación de Alemania*, 04/08/2006, [http://213.4.108.140/lengua/anuario/anuario\\_06-07/pdf/Europa\\_05.pdf](http://213.4.108.140/lengua/anuario/anuario_06-07/pdf/Europa_05.pdf) (consulté le 02/02/2008).

IEO 31, *Festival Occitània 2003*, Toulouse, 2003, [www.ieotolosa.free.fr](http://www.ieotolosa.free.fr). (consulté le 28/08/2007).

« Inmigración y emigración », *Ministerio de trabajo y asuntos sociales*, 2007, [www.mtas.es](http://www.mtas.es). (consulté le 20/04/2007).

*Inmigración en España*, Wikipedia, 2007, [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org). (consulté le 28/03/2007).

« Ironie », *Wikipedia*, 2009, <http://fr.wikipedia.org/wiki/Ironie>. (consulté le 24/02/2008).

« Javier Cercas », *Wikipedia, la enciclopedia libre*, [http://es.wikipedia.org/wiki/Javier\\_Cercas](http://es.wikipedia.org/wiki/Javier_Cercas). (consulté le 24/01/2007).

Latinreporters.com, « Espagne-immigration : l'Atlantique, cimetière d'Africains », Madrid, 21/03/2006, <http://www.latinreporters.com/espagnesoc21032006.html> (consulté le 22/12/2009).

*La Guía*, « Radio en español para inmigrantes de la radio alemana », [www.guia-frankfurt.com](http://www.guia-frankfurt.com). (consulté le 16/03/2008).

Macgregor, Joseph B., « Rosa Ribas », *Anika entre libros*, Valence, 22/03/2008, <http://ciberanika.blogpost.com/2008/03/entrevista-rosa-ribas.html>. (consulté le 07/08/2007).

« María Luisa Prada Sarasúa. Gente de Mieres », Mieres, <http://www.mieresymierenses.com>. (consulté le 09/01/2008).

Martínez Salanova Sánchez, Enrique, *Cine y migraciones*, 2006, [www.uhu.es/cine.educacion/cineyeducacion/emigracion.htm](http://www.uhu.es/cine.educacion/cineyeducacion/emigracion.htm) (consulté le 04/01/2007).

Muñoz Sánchez, Antonio, *La emigración española a la República Federal de Alemania*, 2005, <http://www.des.nl/~malt1962/AlemaniaEmigracion.pdf> (consulté le 02/01/2008).

« Negras tormentas », *La Chapelle*, Toulouse, 02/2007, [www.atelierideal.l'autre.net](http://www.atelierideal.l'autre.net). (consulté le 06/05/2008).

Office du Tourisme de Pézenas, Val d'Hérault, *Sortir, manifestations culturelles, saisons 2006-2007 et 2007-2008*, [www.ot.pezenas-valdherault.com](http://www.ot.pezenas-valdherault.com). (consulté le 13/03/2007).

Parries, Sergi, « París não se acaba, de Vila-Matas, na Babelia de 18-10-2003 », Cassiel, George, *Um blog sobre literatura, autores, ideias e criação*, Segunda-Feira, 7/11/2005, <http://georgecassiel.blogpost.com/2005/11/paris-no-se-acaba-de-vila-matas-na.html>. (consulté le 12/07/2008).

Perea, Juan Miguel, « *Soldados de Salamina* de David Trueba », *Donostilandia*, San Sebastián, 2003, [www.donostilandia.com](http://www.donostilandia.com). (consulté le 06/02/2007).

Prada, María Luisa, « Présentation à la Maternité Suisse à Elne, 'Una cita en Arles' », Maternité Suisse d'Elne, France, 31/08/2007, <http://www.marialuisaprada.com/citapreselne.doc>. (consulté le 24/03/2008).

« Quiénes somos », *Akal Ediciones*, <http://www.akal.com>. (consulté le 13/07/2008).

« Quiénes somos », *Foca*, <http://www.akal.com>. (consulté le 13/07/2008).

« Responsabilidad social », *Random House Mondadori*, <http://www.randomhousemondadori.com>. (consulté le 13/07/2008).

Ribas, Rosa, « Biografía », *Rosa Ribas escritora*, 26/01/2009, <http://www.rosa-ribas.com/obras.htm>. (consulté le 24/08/2008).

Rodríguez Martín, José Manuel, *Bilingüismo en las secciones españolas en el exterior*, [www.europa-bilingual.net](http://www.europa-bilingual.net) (consulté le 13/02/2008).

Sánchez Granados, Pedro Felipe, « La emigración en la literatura murciana », *Scripta Nova: Revista electrónica de geografía y ciencias sociales*, Barcelone, 2001, [www.ub.es/geocritic/sn-94-107.htm](http://www.ub.es/geocritic/sn-94-107.htm). (consulté le 24/03/2007).

Santos, Carmen « De la España que emigra... », *Días de menta y canela* (Blog de Carmen Santos), 14/11/2008, <http://www.carmensantos.es>. (consulté le 27/02/2008).

Santos, Carmen, « Take a walk on the wild side », *Días de menta y canela* (Blog de Carmen Santos), <http://www.carmensantos.es>. <http://www.carmensantos.es>, (consulté le 27/02/2008).

Santos, Celia, « Entrevista a Carmen Santos », *Anika entre libros*, 2007, [www.ciberanika.com](http://www.ciberanika.com). , (consulté le 07/02/2008).

« Senado español aprueba Ley de Memoria Histórica », *Página/12*, República Argentina, 11/12/2007, <http://www.pagina12.com.ar/diario/ultimas/20-96030-2007-12.11.html>. (consulté le 23/12/2007).

« Tusquets editores », [www.tusquets-editores.es](http://www.tusquets-editores.es).

*Trésor de la langue française*, in *CNRTL, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales*, Nancy, <http://www.cnrtl.fr>. (consulté le 07/01/2008).

Valenzuela, Pedro M., « Carmen Santos », *Comentariosdelibros.com*, 2007, [www.comentariosdelibros.com/entrevarchiv/csantos2.htm](http://www.comentariosdelibros.com/entrevarchiv/csantos2.htm). (consulté le 25/05/2008).

Vilar, Juan B. *El exilio en la España contemporánea*, Université de Murcie, 2006, <http://www.um.es/publicaciones/digital/pdfs/el-exilio-en-la-espana-contemporanea-pdf>. (consulté le 15/11/2008).

*Wikipedia*, « Détroit de Gibraltar », 2007, [www.wikipedia.org](http://www.wikipedia.org), (consulté le 27/03/2007).

*Wikipedia*, « Lieu de mémoire », [http://fr.wikipedia.org/wiki/Lieu\\_de\\_mémoire](http://fr.wikipedia.org/wiki/Lieu_de_mémoire). (consulté le 04/03/2008).

Zandt, Wladimir, *Témoignage –documentations et photos du Secours aux enfants et vidéo hommage* », 2005, [www.perso.orange.fr](http://www.perso.orange.fr). (consulté le 02/08/2007).

## TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	p.3
AVANT-PROPOS	p.4
REMERCIEMENTS	p.5
INTRODUCTION	p.6
1. Les romans sur les conséquences de la Guerre Civile pendant Franco et apeès Franco	p.6
2. Une évolution similaire de l’historiographie sur la Guerre Civile et l’exil	p.8
3. Les romans sur l’émigration	p.12
4. La recherche historique concernant l’émigration	p.13
5. La recherche littéraire sur l’émigration économique	p.15
6. Le corpus	p.19
6.1. Elvira Daudet, <i>La Gioconda llora de madrugada</i> , 2003	p.19
6.2. Almudena Grandes, <i>El corazón helado</i> , 2007	p.21
6.3. María Luisa Prada, <i>Una cita en Arlés</i> , 2007	p.27
6.4. María Blanca Blanquer, <i>El regreso de Michel</i> , 2007	p.30
6.5. Carmen Santos, <i>Días de menta y canela</i> , 2007	p.34
6.6. Rosa Ribas, <i>Entre dos aguas</i> , 2007	p.36
7. Méthodologie utilisée	p.40
PREMIÈRE PARTIE HISTOIRE ET LITTÉRATURE	p.54
CHAPITRE I Rappel historique	p.55
1. Rappel de l’exil et l’émigration économique en direction de l’Europe (France et Allemagne)	p.55
1.1. L’exil des Espagnols en France (1939-1975)	p.55
1.2. Les Espagnols et la Résistance française	p.60
1.3. L’après Seconde Guerre Mondiale	p.63
1.4. L’arrivée des émigrants économiques	p.67
CHAPITRE II Littérature	p.69
1. Exil ét littérature	p.69

1.1 L'exil des Républicains espagnols en France : 1939-1945	
dans la littérature espagnole	p.69
1.1.1. Des faits historiques	p.70
1.1.2. Les représentations	p.72
1.1.2.1. Les relations à l'Autre : entre rejet et solidarité	p.72
a. Indifférence et manque de solidarité	p.72
b. Etonnement, curiosité, méfiance et crainte	p.73
c. Du dédain à la tromperie en passant par le racisme	p.74
d. Des indésirables : de l'enfermement à l'écrasement	p.78
c. Les relations entre exilés : des difficultés d'entente	
à l'opposition	p.83
f. Les nuances : de l'amabilité à la solidarité	p.85
1.1.2.2. Des souffrances	p.87
A/ Des souffrance physiques	p.87
a. Du dénuement à la faim	p.87
b. Les aléas climatiques	p.89
c. De la violence à la mort	p.90
B/ Des souffrances psychiques	p.92
a. De l'inconnu à la déception	p.92
b. De la tristesse aux séquelles mentales	p.93
c. Des registres qui accentuent les souffrances	p.99
1.1.3. De l'identité et de l'oubli	p.101
1.1.4. Survivre, espérer, combattre	p.102
1.1.4.1. Souvenirs et espoirs	p.103
1.1.4.2. Combattre	p.106
a. Un état d'esprit	p.106
b. Des actions	p.110
1.1.5. Exil et échec	p.114
1.2. Les fonctions	p.116
1.2.1. Des fictions pour témoigner et se souvenir	p.116
1.2.2. Dénoncer et changer la société	p.120
2. Emigration espagnole et littérature jusqu'à 2000 :	
quelles visions ?	p.123
2.1. représentations des pourquoi de l'émigration	p.124

2.2. Définitions romanesques de l'émigration	p.127
Emigration et illusions	p.127
2.3. Représentations de l'immigration, des conditions de vie et des conséquences sur la psychologie de l'immigrant	p.129
2.4. Les relations à l'Autre	p.133
Vision de soi et des autres. Les stéréotypes et les conséquences sur l'immigrant et sa psychologie	p.133
2.5. Jeux d'opposition et entre-deux	p.140
2.6. les fonctions de la littérature	p.144
CHAPITRE III Histoire	p.151
1. Les représentations des historiens	p.151
1.1. L'exil	p.151
1.1.1. L'exil chiffré des Républicains espagnols en France : reprises, collaborations et débats	p.151
1.1.1.1. Les vagues migratoires	p.151
1.1.1.2. La présence des exilés espagnols en France	p.153
1.1.1.3. L'engagement des Espagnols aux côtés des Français pendant la Seconde Guerre Mondiale	p.154
1.1.2. l'Histoire de l'exil	p.156
1.1.2.1. Entre reprises et recherches : les représentations des historiens	p.156
A/ Structures et lexique	p.156
a. Lamentable, déplorable, insuffisant et précaire	p.156
b. Emprisonnement, sévérité et violence	p.157
c. Misères et souffrances	p.158
B/ Les relations à l'Autre	p.159
a. Le rejet	p.159
b. relation à l'Espagne	p.161
C/ Espérance et Résistance	p.163
D/ Représentation spatiale des exilés	p.164
E/ Les secteurs d'emplois	p.165
1.1.3. Entre mémoire(s) et oubli(s)	p.168
1.1.3.1. Des oublis	p.168

Les oublis des réfugiés espagnols	p.168
1.1.3.2. Des mémoires	p.169
A/ La mémoire des exilés	p.169
a. L'accueil de la France et les camps	p.170
b. La Résistance	p.172
c. L'après Guerre Mondiale	p.172
B/ La mémoire des autres générations	p.173
1.2. L'Histoire des émigrants économiques	p.175
1.2.1. Les raisons d'émigrer	p.175
Des émigrants uniquement à la recherche d'un emploi ?	p.175
1.2.2. Représentations des immigrants espagnols selon les historiens : l'Allemagne et la France	p.178
1.2.2.1. Les chiffres	p.178
1.2.2.2. Représentation spatiale des émigrants économiques	p.179
a. Les provinces d'émigration	p.179
b. Les régions d'installation	p.180
1.2.2.3. Des temporaires ?	p.181
1.2.2.4. Des clandestins	p.181
1.2.2.5. Brefs portraits de quelques hommes et de quelques femmes	p.182
1.2.2.6. Les secteurs d'emplois des émigrants	p.184
1.2.2.7. Les conditions de vie	p.187
1.2.2.8. Les relations à la population du pays d'accueil	p.189
1.2.2.9. Les projets dans les pays d'accueil	p.192
1.2.2.10. Relation à l'Espagne	p.193
a. Visions des Espagnols péninsulaires et relation d'argent	p.193
b. Les retours	p.194
1.2.2.11. Portrait politique des émigrants économiques	p.195
DEUXIÈME PARTIE EXIL ET ÉMIGRATION	
DANS LES ROMANS DU XXIE SIÈCLE	p.197
CHAPITRE I Analyse des romans <i>El corazón helado</i> <i>Una cita en Arlés, El regreso de Michel,</i> <i>La Gioconda llora de madrugada</i>	p.198
1. Des romans de la mémoire	p.198

1.1. Dénî	p.198
1.2. Le retour de la mémoire	p.204
1.3. Problèmes identitaires et catharsis	p.208
2. Valeurs de l'exil	p.218
2.1. Les idéaux : combativité et résistance	p.218
2.2. La solidarité	p.222
2.3. Liberté	p.225
3. Exil et intériorité	p.229
3.1. Exalter les émotions, dramatiser l'histoire	p.233
3.2. Le degré de réalisme	p.239
3.2.1. Les lieux	p.239
3.2.2. Les personnages	p.242
3.2.3. Les faits et leur enseignement : enjeux de réalisme	p.244
4. Collectivité des drames	p.257

CHAPITRE II Etude comparative des romans et de la littérature antérieure	p.264
1. Quelle(s) différence(s) avec les autobiographies et les romans antérieurs ?	p.264
1.1. L'exil et les camps : <i>El corazón helado</i> et <i>Una cita en Arlés</i>	p.264
1.1.1. Des faits historiques mis en avant ?	p.264
1.1.2. Les relations à l'Autre	p.267
1.2. Les souffrances	p.272
1.2.1. Le vent, le sable, le froid	p.273
1.2.2. Violence et mort	p.273
1.2.3. Les souffrances psychiques	p.274
1.2.4. Les autres registres	p.277
1.3. De l'identité et de l'oubli	p.278
1.4. Les 'combats'	p.280
1.5. Exil et échec	p.284
1.6. Devoir de mémoire et critique	p.285
2. <i>Soldados de Salamina</i> de Javier Cercas et les romans postérieurs	p.291
2.1. Javier Cercas et <i>Soldados de Salamina</i>	p.291

2.2. Quel réalisme historique ?	p.292
2.2.1 Le personnage du narrateur	p.292
2.2.2 Des Républicains combattifs	p.293
2.3. L'oubli et la mémoire	p.297
A/ Un manque d'informations sur les Républicains anonymes	p.297
B/ Les réactions de la société face au passé	p.298
C/ La Transition comme source d'oubli	p.299
D/ Le mode de l'enquête	p.303
a. Importance de la volonté de savoir	p.304
b. Une mémoire inévitable à propos de ce passé	p.305
c. Une mémoire orale privilégiée	p.306
d. L'importance des sentiments face au passé	p.307
e. Sauver la mémoire	p.309
f. Sauver une mémoire plus intime, plus impliquée	p.311
2.4. La condamnation du franquisme	p.312
2.5. La mémoire de propagande	p.313
2.6. Les dissemblances avec <i>Soldados de Salamina</i>	p.315

### CHAPITRE III Analyse des romans

<i>Días de menta y canela, Entre dos aguas</i>	p.318
1. L'oubli et la mémoire	p.318
2. Problématique identitaire et enseignement	p.325
3. Dramatiser l'histoire	p.329
4. Réalisme et universalité	p.333

### CHAPITRE IV Etude comparative des romans et de la littérature

antérieure	p.347
1. Le motif des migrants	p.347
2. Le lexique de l'émigration. Emigration et rêves	p.348
3. Les conditions de vie des immigrants espagnols	p.349
3.1. Des douleurs similaires ?	p.351
3.2. Un niveau de vie similaire ?	p.355
4. Les relations à autrui : une continuité des représentations ?	p.356
5. Des différences de fonctions ?	p.362

6. L'influence de <i>Soldados de Salamina</i> dans le traitement de la mémoire historique	p.364
<b>CONCLUSION</b>	p.367
1. Les romans	p.367
2. Représentations et stéréotypes : continuités et ruptures	p.374
3. Vers un nouveau roman ?	p.378
<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	p.382
1. Corpus	p.382
2. Œuvres complémentaires	p.382
3. Etudes littéraires	p.383
4. Ouvrages méthodologiques	p.384
5. Ouvrages contextuels	p.385
6. Colloques	p.387
7. Articles	p.388
7.1. Articles tirés d'ouvrages collectifs	p.388
7.1.1. Articles tirés d'études littéraires	p.388
7.1.2. Articles tirés d'ouvrages méthodologiques	p.391
7.1.3. Articles tirés d'ouvrages contextuels	p.392
7.2. Articles tirés de périodiques	p.397
8. Discours	p.403
9. Documentaire	p.404
10. Expositions	p.404
11. Autres supports	p.404
12. Sites et documents Internet	p.404
12.1. Sites	p.404
12.2. Documents Internet	p.407

**REPRÉSENTATIONS ET FONCTIONS DE L'EXIL  
ESPAGNOL EN FRANCE ET DE L'ÉMIGRATION  
ÉCONOMIQUE VERS L'ALLEMAGNE AU XXE SIÈCLE  
DANS LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE DU XXIÈ SIÈCLE**

Ce travail se propose d'étudier les représentations que véhiculent les romans à propos de l'exil espagnol en direction de la France et de l'émigration économique espagnole (1960-1970) en direction de la France et de l'Allemagne en particulier, thèmes traités en majorité dans les narrations espagnoles depuis la sortie du best-seller de Javier Cercas, *Soldados de Salamina*. Ce dernier a grandement influencé les récits sur l'exil et aussi sur l'émigration avec la mise en scène du mode de l'enquête, par exemple. Ces narrations offrent un complément essentiel par rapport aux recherches des historiens sur l'exil et l'émigration. Enfin, ces représentations narratives, parfois en accord et d'autres fois en désaccord avec celles présentes dans la littérature antérieure, possèdent un but commun : comprendre l'immigration actuelle en Espagne et par conséquent, l'Autre et sa propre identité.

Mots-clés : représentations, exil espagnol France, émigration économique Allemagne ; littérature espagnole XXIe siècle, influences, fonctions, immigration, identité.

**REPRESENTATIONS AND FUNCTIONS OF THE EXILE  
FROM SPAIN TO FRANCE AND THE ECONOMIC  
EMIGRATION TO GERMANY DURING THE XXITH  
CENTURY IN SPANISH LITERATURE OF THE XXIIST  
CENTURY**

This work means to study the representations that are illustrated in novels about the exile from Spain to France and about economic emigration (1960-1970) to France and especially to Germany. Those themes have been mostly dealt with in Spanish literature since the Javier Cercas' best seller publication, *Soldados de Salamina*. Javier Cercas greatly influenced the narratives about exile and emigration thanks to such use as investigation method for example. Those works afford an essential additional information with regard to historians research on exile and emigration. Finally, these narrative representations, sometimes in harmony and other times in discrepancy concerning those found in previous literature, aim at the same purpose: understanding the present immigration to Spain, and therefore, understanding the Other and their own identity.

Keywords: representations, exile Spain France, economic emigration Germany, Spanish literature XXIst century, influence, functions, immigration, identity.





